

Université de Montréal

Religion, sécularité, foi chrétienne chez les 20-30 ans.  
Enjeux et défis pour l'évangélisation.

par  
Céline St-Pierre

Faculté de théologie

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)  
en théologie - théologie pratique

Septembre 2001

© Céline St-Pierre, 2001



BL

25

U54

2002

V.002



Identification du jury

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :  
Religion, sécularité, foi chrétienne chez les 20-30 ans.  
Enjeux et défis pour l'évangélisation.

présentée par :  
Céline St-Pierre

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

M. Jean-Guy Nadeau

président du jury

M. Jean-Marc Charron

directeur de recherche

M. Jean-Marc Gauthier

membre du jury

M. Raymond Lemieux

examineur externe

*Mme Nicole Tremblay*

*représentante  
du doyen de la FES*

Thèse acceptée le :

*22/02/02*

## SOMMAIRE

La présente étude porte sur la réalité que vivent les jeunes adultes de 20-30 ans aux plans religieux, séculier et de foi chrétienne, ainsi que sur le mode de communication de la foi chrétienne qui serait le plus apte à les rejoindre. La thèse s'inscrit dans une enquête plus vaste, la recherche-action menée dans les Basses-Laurentides, au Québec, vers la fin des années 80, par les professeurs Jacques Grand'Maison, Jean-Marc Charron et Jean-Marc Gauthier, et Lise Baroni, alors directrice du Centre de formation du diocèse de Saint-Jérôme. L'étude débute par une clarification conceptuelle des éléments clés de la recherche, puis utilise le cadre général de la praxéologie pastorale dans ses grandes articulations, soit l'observation, la problématisation, l'interprétation et la prospective.

Nous avons vérifié au préalable que les trois pôles : séculier, religieux et de foi chrétienne, nous permettaient d'observer le *croire* dans toutes ses dimensions. Nous avons posé comme hypothèse que le *croire* des jeunes adultes était influencé à la fois par la culture contemporaine, issue du processus de sécularisation, le développement humain et religieux des jeunes et l'héritage de la foi. Nous nous sommes questionnée sur la pertinence des modes actuels de transmission de la foi chrétienne, et avons posé l'hypothèse que la communication de la foi était rendue difficile par un langage peu adapté aux mentalités actuelles.

Les jeunes adultes occupent tout le continuum du *croire*, qui va de l'incroyance à la foi intégrée. Ils ont intériorisé les valeurs de la culture actuelle : celle de la dignité du sujet, de l'expérience, de la démocratie, de la communication, du pluralisme. C'est à partir de ces valeurs, d'ailleurs éminemment chrétiennes, qu'il est possible de leur proposer la foi chrétienne. Le développement humain et religieux a également une grande incidence sur la façon de croire. L'attitude religieuse de *religion* paraît comme une attitude infantile, alors que l'attitude *séculière* et celle dite de *foi* présupposent une certaine autonomie psychique qui permette de faire un choix. Pour la majorité des jeunes que nous avons interviewés, la transmission de la foi chrétienne a été largement déficiente. La qualité de la foi reçue en héritage, selon qu'elle était ou non satisfaisante, a souvent été déterminante dans la décision de continuer ou non d'adhérer à cette foi. En général, cette génération est plus ou moins en rupture avec l'institution ecclésiale. Dans le cas des jeunes chrétiens convaincus, il semble bien que ce soit l'éducation reçue dans la famille et/ou la participation à des groupes de partage qui ont fait la différence.

Pour que la communication de la foi chrétienne puisse rejoindre les jeunes adultes, il importe que l'Église remette en valeur la dimension symbolique du Mystère chrétien dans un langage adapté à la culture des jeunes adultes, qu'elle tienne compte du degré de maturation humaine et croyante de ceux auxquels elle s'adresse et qu'elle soumette des propositions variées qui répondent à leur expérience. Les jeunes recherchent l'accueil, l'écoute, l'échange, les relations chaleureuses, l'expérience d'une Parole vibrante qui les aide à comprendre leur existence, à aimer et à être les propres auteurs de leur vie.

## TABLE DES MATIÈRES

	<i>Page</i>
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
 <b>PREMIÈRE PARTIE :</b>	
Définir les paramètres de la recherche : Culture –sujet croyant- religion – foi chrétienne – sécularisation.....	13
Introduction.....	14
 <b>CHAPITRE 1 : Les jeunes adultes, des êtres de culture et de parole.....</b>	
<b>17</b>	
1 La culture, une médiation incontournable.....	18
2 Une conception actualisée de l'être humain.....	23
2.1 L'être humain est biologique.....	24
2.2 L'être humain est culturel.....	25
2.3 L'être humain est spirituel : sujet unique dans la parole.....	30
2.3.1 « Je » naît et se révèle dans l'expérience de l'altérité.....	32
2.3.2 Le sujet advient dans l'ordre symbolique.....	34
2.3.3 De la confiance en la parole surgit la foi.....	35
2.3.4 L'ordre symbolique ouvre sur la transcendance.....	37
3 Croire est une dynamique constitutive de l'humain.....	38
3.1 Croire porte sur un rapport à de l'autre.....	40
3.2 Croire engendre l'être des jeunes adultes.....	40
3.3 Croire est expérience de soi et expérience de l'autre.....	42
Conclusion.....	44

## **CHAPITRE 2 : La religion : médiation culturelle et rapport à Dieu ..... 46**

1	L'étymologie du mot religion en exprime les deux sources .....	48
1.1	Dimension objective de la religion .....	49
1.2	Dimension subjective de la religion.....	55
2	Facteurs déterminant l'expérience religieuse .....	60
	Conclusion.....	62

## **CHAPITRE 3 : Foi chrétienne et altérité ..... 64**

1	La foi est engendrement du sujet.....	65
2	La Parole de Dieu est l'Autre du sujet .....	69
3	La foi chrétienne est la reprise de l'expérience originale de Jésus-Christ .....	71
4	Distinguer religion et foi .....	76
	Conclusion.....	78

## **CHAPITRE 4 : Le processus de la sécularisation ..... 80**

1	Culture mythique : la réalité est imprégnée de sacré.....	82
2	Rationalisme grec : un cosmos objectif que l'Esprit ordonne.....	83
3	La pensée hébraïque : un monde distinct du Dieu personnel qui l'a créé.....	85
4	La révélation du visage de Dieu en Jésus-Christ.....	88
5	Début du christianisme : primauté de la relation à Dieu.....	91
6	Antiquité : le christianisme devient religion d'État.....	93
7	Moyen-Âge : un cosmos anthropocentrique et hiérarchisé.....	95

8	Période scolastique : synthèse entre le christianisme et la philosophie grecque.....	96
9	Renaissance : science et art affirment l'autonomie du cosmos et des humains .....	100
10	Siècle des Lumières : la rationalité supplante la révélation .....	104
11	La raison pratique prend le pas sur la spiritualité.....	107
12	La problématique contemporaine : l'activité communicationnelle produit le sens	112
	Conclusion.....	114

## ***DEUXIÈME PARTIE :***

	Religion, sécularité et foi chrétienne chez les jeunes adultes .....	119
	Introduction .....	120

## **CHAPITRE 5 : Jeunes adultes et croyances religieuses..... 127**

1	Une religion de l'énergie naturelle .....	129
	- Patrice .....	129
	- Caroline.....	133
	- Joël.....	137
2	L'affirmation par le sens commun.....	142
	- Geneviève.....	142
3	L'ancêtre tient lieu de Dieu .....	147
	- Catherine .....	147
4	Un rapport d'extériorité avec un Dieu abstrait .....	151
	- Adèle.....	151
	- Jean-Guy .....	153
	- Linda .....	158
	- Jérôme .....	161
	- Chantale .....	164
5	Un rapport au religieux où les croyances dominant .....	168
	- Natacha .....	168

**CHAPITRE 6 : Jeunes adultes orientés vers un horizon séculier..... 174**

1	Indifférence religieuse.....	176
	- Marc.....	176
	- Nicole.....	179
	- Julie.....	182
2	Croyance en soi.....	186
	- Alain.....	186
3	Rationalisme.....	190
	- Jacynthe.....	190
4	Scepticisme.....	197
	- Richard.....	197
5	Individualisme nietzschéen.....	203
	- Nancy.....	203
6	Matérialisme athée.....	211
	- Carl.....	211
7	Laïcité.....	217
	- Maxime.....	217

**CHAPITRE 7 : Jeunes adultes ancrés dans la foi chrétienne..... 221**

1	Un croyant déchiré par le doute.....	222
	- Robert.....	222
2	Un nouveau converti à la foi chrétienne.....	228
	- Jocelyn.....	228
3	Une foi populaire.....	236
	- Jean-Louis.....	236
4	Une foi personnelle.....	240
	- Alice.....	240
	- Marie.....	246
	- Violaine.....	252

5	Un croyant en quête de sens et de justice.....	259
	- Xavier.....	259
6	Une foi traditionnelle intériorisée.....	265
	- Régine.....	265
7	Un croyant missionnaire (prophète).....	269
	- Christophe.....	269
8	Un croyant contemplatif (mystique).....	276
	- Michel.....	276
	Conclusion.....	291

## CHAPITRE 8 :

### Religion, sécularité et foi chrétienne : des médiations du *croire* ..... 293

1	Un <i>croire</i> déterminé par le contexte culturel, la maturation psychologique et la foi religieuse.....	294
1.1	Influence du contexte culturel.....	294
1.1.1	La conscience personnelle comme centre.....	295
1.1.2	La mondialisation et son corollaire, la relativisation.....	297
1.1.3	L'expérience personnelle comme critère de discernement.....	297
1.1.4	Valeurs démocratiques d'égalité, de fraternité et de liberté.....	299
1.2	La légitimation sociale des croyances.....	300
1.3	Influence du développement psycho-religieux.....	301
1.3.1	Le sentiment d'identité.....	302
1.3.2	L'ouverture à l'autre et la confrontation au réel.....	303
1.3.3	L'autonomie ou conduire sa vie.....	305
1.3.4	Les relations, leviers de la croissance.....	305
1.3.5	La dichotomie être et avoir.....	307
1.3.6	Interrelation entre vie relationnelle et vie spirituelle.....	308
1.3.7	Le passage de l'extériorité à l'intériorité.....	309



1.4	Influence de la foi religieuse.....	310
1.4.1	Une déculturation profonde .....	310
1.4.2	Des représentations de Dieu infantiles et sinistres .....	311
1.4.3	Le Dieu chrétien méconnu .....	311
1.4.4	Un Jésus trop humain.....	312
1.4.5	Un grand absent, l'Esprit-Saint .....	313
1.4.6	Une tradition abstraite, dépassée, sans prise sur la vie .....	313
2	Les configurations du croire selon l'attitude religieuse prédominante.....	315
2.1	Traits de l'attitude de <i>religion</i> .....	315
2.1.1	Une religion fonctionnelle .....	316
2.1.2	Un Dieu extérieur à soi ou un divin cosmique.....	317
2.1.3	Jésus, un « bon gars » .....	319
2.1.4	L'Église, un lieu de diktats dépassés et incompréhensibles.....	321
2.1.5	Une religion subie.....	322
2.2	Traits de l'attitude <i>séculière</i> .....	323
2.2.1	Trouver des réponses par soi-même .....	324
2.2.2	Se délester de ce qui aliène .....	325
2.2.3	Prendre ses distances .....	326
2.2.4	Avoir du pouvoir sur sa vie.....	327
2.2.5	Mettre en veilleuse des représentations infantiles ou sinistres de Dieu.....	328
2.2.6	Jésus, un inconnu ou un imposteur.....	330
2.2.7	L'Église, une dominatrice, une peureuse ou une repliée .....	331
2.3	Traits de l'attitude de <i>foi</i> personnelle.....	332
2.3.1	Une tradition qui révèle .....	332
2.3.2	Des témoins signifiants.....	333
2.3.3	Un rapport d'intériorité.....	334
2.3.4	Un Dieu Trinité, présence qui les habite.....	335
2.3.5	Jésus, un modèle.....	336
2.3.6	Une Église vieillie, structurée, peu signifiante.....	337
	Conclusion .....	338

**TROISIÈME PARTIE :**

Croire, communiquer et croître ..... 343

**CHAPITRE 9 : Des jeunes adultes en rupture  
avec la communication de la foi chrétienne ..... 345**

1	Croire pour naître à soi.....	345
1.1	La transmission de la foi passe par les témoins.....	346
1.2	Une rupture par rapport à l'Église.....	347
1.3	Une foi qui ne fait pas vivre.....	348
1.4	Une conviction commune : la vie est un don.....	348
1.5	Une crise de l'intériorité.....	349
1.6	Participer à la conversation commune comme sujets libres et égaux.....	352
1.7	Évangéliser dans une culture du sujet et de la communication.....	353
2.	La maturation croyante est inscrite dans le développement humain.....	354
2.1	La nécessaire altérité.....	355
2.2	Relation de confiance et filiation.....	356
2.3	Communiquer pour vivre.....	356
2.4	Une société plus fonctionnelle que personnelle.....	357
2.5	Le capital sonnant, plus important que le sujet humain.....	358
2.6	Le réel est ce qui est montré.....	359
2.7	Une crise de l'appartenance.....	360
2.8	S'édifier dans le partage avec d'autres.....	362
	Conclusion.....	362

**CHAPITRE 10 : Communiquer dans l'Esprit ..... 364**

1	Parler, communiquer, qu'est-ce à dire?.....	365
1.1	La parole est médiatrice d'humanité.....	366
1.2	La parole est chemin vers le sujet.....	367

2	Croire et parler en vérité relèvent du même acte.....	370
2.1	Retrouver la relation originelle.....	371
2.2	L'Église, don de Dieu et sacrement de sa relation à l'humanité.....	372
3	Vérité et vie, enjeux de la Parole.....	374
3.1	La Parole crée.....	375
3.2	La relation de parole est possibilité du sujet.....	377
3.3	L'interdit, « entre-dit », est lieu d'épreuve.....	378
3.4	Sortie de l'intérieur de la relation et chute dans le monde objectif des représentations.....	380
3.5	Se confier à la Parole afin de vivre.....	382
4	Dieu, le répondant fidèle.....	383
4.1	La parole de Jésus est acte d'engagement.....	384
4.2	L'Évangile, un salut adressé.....	387
5	La Révélation chrétienne.....	390
5.1	Une Parole incarnée dans des médiations.....	393
5.2	Une Parole qui fait mémoire.....	394
5.3	Une Écriture plurielle.....	397
6	L'Église, communication de la communion trinitaire.....	399
6.1	L'Église ne fait plus croire.....	401
6.2	La Parole originelle, un dire qui commande un faire.....	402
7	La filiation.....	404
7.1	Filiation humaine.....	404
7.2	Filiation divine.....	406
7.3	Filiation et mémoire.....	409
	Conclusion.....	411

**CHAPITRE 11 : Croire et croître..... 415**

1	Le développement du jugement religieux : Fritz Oser, Paul Gmünder et Louis Ridez .....	416
	- Stade 0 : Totalité indifférenciée .....	417
	- Stade 1 : Dieu tout-puissant .....	418
	- Stade 2 : Dieu donnant-donnant .....	418
	- Stade 3 : Être suprême .....	419
	- Stade 4 : Le Dieu accompagnateur .....	419
	- Stade 5 : Dieu-avec-nous .....	420
2	La dynamique de la foi : James Fowler .....	423
	- Stade 1 : foi indifférenciée .....	424
	- Stade 2 : foi intuitive-projective .....	424
	- Stade 3 : foi mythico-littérale .....	425
	- Stade 4 : foi synthético-conventionnelle .....	427
	- Stade 5 : foi individuante réflexive .....	428
	- Stade 6 : foi conjonctive .....	430
	- Stade 7 : foi universalisante .....	431
3	Le modèle épigénétique d'Erik H. Erikson .....	432
4	Croissance personnelle et expérience de Dieu .....	434
5	Interrelation entre filiation humaine et filiation divine .....	435
	Conclusion .....	439

***QUATRIÈME PARTIE :*****Communiquer la foi chrétienne ..... 442**

	Introduction .....	443
--	--------------------	-----

<b>CHAPITRE 12 : Enjeux et défis pour l'évangélisation.....</b>	<b>445</b>
1 Transmettre la foi chrétienne.....	445
1.1 Communiquer le désir de Dieu.....	446
1.2 Témoigner de la gratuité de Dieu.....	449
1.3 Apprendre à accueillir le don de Dieu.....	451
1.4 Apprendre l'écoute intérieure de la Parole de Dieu.....	453
1.5 À partir de la Tradition vivante, faire émerger une parole personnelle.....	455
1.6 Développer le goût d'une sagesse de vie et éduquer au désir.....	458
2. L'enjeu de la Création.....	462
2.1 Répondre aux questions existentielles.....	463
2.2 Proposer la Création comme don et liberté.....	465
2.3 La vocation des jeunes adultes est de dire « Je suis » de l'intérieur de la relation créatrice.....	467
3 Quel Dieu?.....	470
3.1 Révéler le Dieu Trinité, Père, Fils et Esprit.....	471
3.2 Présenter Jésus-Christ comme le Révéléateur de Dieu et de l'être humain.....	472
3.3 Faire vivre dans l'Esprit.....	474
3.4 Représentation de Dieu et représentation de soi sont interdépendantes.....	475
4 Prendre en compte les jeunes adultes comme sujets.....	477
4.1 Éveiller les jeunes adultes à la liberté spirituelle.....	478
4.2 Proposer une vision chrétienne du monde cohérente et actualisée.....	480
4.3 Favoriser les réseaux où se vivent des relations significantes.....	482
4.4 Développer des œuvres de libération du sujet.....	483
4.5 Des approches qui favorisent le dialogue.....	486
5 Dans une culture de l'expérience.....	486
5.1 Promouvoir la vie conjugale.....	488
5.2 Soutenir les jeunes familles.....	489
5.3 Accompagner la souffrance.....	490
5.4 Faire vivre des expériences pascales.....	491

6	Influence mutuelle du développement humain et de la croissance religieuse.....	493
6.1	Développement humain et ouverture au spirituel.....	496
6.2	Développer les capacités propres à cet âge.....	497
6.3	Prendre en compte les intérêts immédiats des jeunes adultes.....	500
6.4	Susciter le désir que l'amour soit l'orientation fondamentale de l'existence .	503
7	Pratiques évangélisatrices .....	505
7.1	Des attitudes qui évangélisent en tout temps.....	506
7.1.1	Pauvreté et accueil.....	506
7.1.2	Respect de la liberté.....	508
7.1.3	Communication centrée sur les personnes.....	508
7.2	Soigner les interventions ponctuelles .....	509
7.3	Renouveler les célébrations eucharistiques.....	510
7.4	Organiser des groupes de partage de la foi .....	510
7.5	Être présent aux jeunes adultes qui vivent des situations de passage.....	511
7.6	Accompagner la croissance humaine et spirituelle.....	511
7.7	Former à l'intelligence de la foi .....	512
7.8	Stimuler la recherche autour de thèmes et de questions.....	513
7.9	Engager les jeunes adultes dans des œuvres nouvelles.....	514
7.10	Aller vers les jeunes adultes .....	514
7.11	Utiliser les médias de communication.....	515
	Conclusion.....	515
	CONCLUSION GÉNÉRALE.....	518

Annexe 1 .....	534
Annexe 2 .....	537
Bibliographie.....	541
Remerciements.....	561

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Pour bon nombre de contemporains, Dieu est question plutôt que réalité. La jeunesse d'aujourd'hui s'est distanciée du monde religieux institutionnel. Le ciel québécois qui, il y a à peine quelques décennies, était profondément marqué par le contexte religieux, s'est totalement modifié. La vie associative reflétait la mentalité chrétienne qui s'étendait à tout l'horizon humain. Une révolution culturelle, issue de plusieurs siècles d'évolution de la pensée, a transformé les institutions sociales. Le politique s'est séparé de l'institution ecclésiale et, en tant qu'administration publique, s'est chargé des secteurs de la santé, de l'éducation et des différents besoins des citoyens, secteurs largement confiés jusqu'alors aux institutions ecclésiales. Ce changement de cap a forcé l'Église du Québec à s'interroger sur la façon dont elle allait désormais réaliser sa mission évangélisatrice. Ce fut le début d'une période de transition, de recherche et d'incertitude qui se poursuit encore. Le Concile Vatican II allait favoriser cette remise en question par la présentation de travaux approfondis portant sur le sens de la Révélation du Dieu chrétien pour les contemporains. Une somme imposante de recherches nous sont parvenues qui sont des outils précieux pour la réflexion et le renouvellement des pratiques pastorales.

Transformer les mentalités demande du temps et de l'investissement. Beaucoup d'énergie a été consacré à renouveler certaines pratiques ecclésiales, telles que la



catéchèse, l'initiation sacramentelle, la liturgie, l'éducation de la foi et l'engagement social. Les intervenants, tout comme les croyants, y étant peu préparés, les efforts n'ont pas toujours donné les fruits attendus. De plus en plus de baptisés se sont éloignés de l'institution ecclésiale, parmi lesquels bon nombre de jeunes adultes. C'est ce constat qui m'a amenée à m'interroger sur la situation nouvelle dans laquelle cette génération se trouve, et à chercher les conditions qui pourraient permettre aux pratiques chrétiennes de retrouver leur pertinence dans une société en pleine mutation.

Les jeunes adultes ne font pas beaucoup de bruit en Église; ils sont silencieux et peu visibles. Seule une minorité d'entre eux fréquente les lieux traditionnels et, pour la plupart, de façon sporadique. Plusieurs affirment croire encore en Dieu mais ceux qui sont capables de rendre compte du Dieu chrétien sont de moins en moins nombreux. La plupart affirment croire encore en l'existence de Dieu, mais il s'agit souvent d'un Dieu évanescent, sans prise sur le réel. Ils sont aussi très critiques par rapport à l'Église et presque tous sont en rupture avec l'institution ecclésiale, jugeant son discours et ses pratiques dépassés et sans lien avec leur vie. La foi chrétienne, telle qu'elle leur a été transmise, ne les a pas rejoints en profondeur. Ils sont nombreux ceux qui, une fois parvenus à l'autonomie psychique, ont laissé tomber des croyances qui ne les aidaient pas à vivre. Certains ont cherché dans d'autres voies de sagesse, le « salut », l'accomplissement d'eux-mêmes, qu'ils ne trouvaient pas dans la foi chrétienne. En conséquence, la plupart n'ont pas trouvé à combler leur quête et ont choisi d'ignorer ce qu'ils ne pouvaient ni comprendre, ni expérimenter.

Croire, une dimension constitutive de l'être humain, qui demande à être cultivée et approfondie, est aussi médiatisé par la culture. Les représentations actuelles de l'être humain, de la religion et de la foi sont si nombreuses et variées qu'elles remettent parfois en question l'héritage traditionnel. Cette situation rend plus difficile l'intériorisation d'une synthèse cohérente capable de donner des assises à la personnalité. Les jeunes adultes étant fortement touchés par cette situation, nous avons voulu connaître comment elle les affecte et comment elle marque leur façon de croire tant au plan séculier, qu'au plan religieux et à celui de foi chrétienne.

La mission de l'Église est d'évangéliser, de communiquer une Parole qui fasse vivre, qui soit salut, chemin de libération et d'accomplissement. Force est de constater que la communication, actuellement, rencontre des problèmes. Pour se dire, la Parole de Dieu emprunte les médiations du langage en ses multiples expressions. Il nous a paru nécessaire de revoir l'essentiel de la tradition chrétienne en regard des catégories que valorise la culture actuelle dans laquelle baignent les jeunes adultes. Pour être en mesure d'évangéliser, il importe que les intervenants s'inspirent d'une synthèse cohérente et actualisée de la foi chrétienne. Les pratiques évangélisatrices à privilégier doivent tenir compte à la fois de cette compréhension et de la connaissance des personnes à qui elles s'adressent, en l'occurrence, les jeunes adultes.

Au moment même où j'élaborais mon projet de thèse, une vaste entreprise de recherche voyait le jour. Madame Lise Baroni, alors directrice du Centre de formation du diocèse de Saint-Jérôme, s'interrogeait au sujet des pratiques pastorales du milieu.

Elle fit appel à une équipe de chercheurs de l'Université de Montréal pour l'aider à mieux analyser la situation. Une vaste recherche-action fut entreprise à cet effet dans la région des Basses-Laurentides, au Québec, vers la fin des années 80, recherche dirigée par les professeurs Jacques Grand-Maison, Jean-Marc Charron, Jean-Marc Gauthier et Lise Baroni. La recherche-action comprenait deux volets : le tracé des profils socio-religieux de la population et l'analyse des pratiques pastorales. Je me suis jointe à l'équipe dont le travail portait sur les profils socio-religieux de la population et je me suis particulièrement intéressée à la catégorie des jeunes de vingt à trente ans.

La présente étude emprunte sa méthodologie à deux sources : la praxéologie pastorale et la recherche-action. La praxéologie pastorale se concentre sur la *praxis*, la pratique d'intervention, et analyse les différents paramètres qui s'y rapportent : les acteurs concernés par la pratique – clients et intervenants –, les buts et objectifs de la pratique, les paramètres de son déroulement et l'impact de ces derniers sur ses acteurs. Elle procède d'abord par une observation systématique des différents paramètres qui ont des rapports avec la pratique, puis réunit dans une problématisation ce qui pose question ou fait problème dans son exercice; elle procède par la suite à une interprétation de la situation à l'aide de référents susceptibles d'éclairer le questionnement suscité par la pratique, ces référents étant habituellement empruntés à la théologie et aux sciences humaines. La pratique est, par la suite, formulée de nouveau en fonction des constatations nouvelles, cette étape étant nommée « évaluation et prospective ».

La recherche-action procède elle aussi par observation, analyse, évaluation, suivies des changements appropriés suite à la réflexion qui est faite au niveau de la pratique. L'équipe de recherche-action à laquelle je me suis jointe a choisi de porter son attention sur la population des Basses-Laurentides. Cette population, répartie en six régions diversifiées, est bien représentative des différents milieux sociaux qui couvrent le territoire du Québec : la bourgeoise, la classe moyenne et le milieu populaire. Le degré de scolarisation des interviewés a également été pris en compte. L'équipe a opté pour une méthodologie de recherche qualitative inspirée « de la méthodologie des chercheurs du CNRS : J. Donegani, G. Lescanne, G. Michelat et M. Simon, E. Poulat.<sup>1</sup> ». L'approche qualitative de type perceptuel et empirique a été privilégiée. L'enquête qualitative nous permet de bien cerner les mondes de représentations des interviewés, afin d'y repérer les éléments diversifiés de la culture, ainsi que des sous-cultures qu'ils ont intériorisés.

« Une enquête quantitative, comme dans un sondage d'opinion, s'efforce de rassembler un échantillon représentatif qui est en quelque sorte un modèle réduit de la population qu'on veut analyser, et où on retrouve les différents groupes sociaux selon le même pourcentage que dans la population. En revanche, dans une enquête qualitative, comme la nôtre, seul un nombre restreint de personnes est interrogé. Cet échantillon n'est pas représentatif d'un point de vue statistique. Mais on fait l'hypothèse que chaque individu est porteur de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient et qu'il en est, à sa manière, représentatif. L'important est donc de faire un choix le plus diversifié possible des individus.

Pour constituer cet échantillon, on utilise les mêmes variables qu'on trouve dans les enquêtes quantitatives : âge, sexe, habitat, catégorie socio-professionnelle et région. Ce sont en effet des indicateurs qui ont fait leurs preuves, indicateurs

---

<sup>1</sup> Voir Jacques GRAND'MAISON et Solange LEFEBVRE, « Annexe 1, Méthodologie et pédagogie », p. 454, dans Jacques GRAND'MAISON, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, (directeurs), *Le défi des générations. Enjeux sociaux et religieux du Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Fides, 1995. (Cahiers d'étude pastorale 15)

d'appartenance à des groupes sociaux où les systèmes de représentations et les phénomènes d'apprentissage social sont différents<sup>1</sup>. »

Je dois souligner que je me démarque des méthodologies de la recherche-action et de la praxéologie pastorale, ayant choisi, selon la démarche classique de recherche, d'élaborer d'abord un cadre théorique à partir des variables stratégiques de la présente étude, soit celles de la culture, de l'être humain croyant, de la religion, de la foi chrétienne et de la sécularisation<sup>2</sup>. Ce cadre théorique fournit des indicateurs qui permettront de présenter l'observation des jeunes adultes de 20-30 ans selon l'attitude du *croire* qui prédomine chez chacun(e) d'eux, que ce soit l'attitude de *religion*, de *foi chrétienne* ou l'attitude *séculière*.

La première étape a été celle de l'observation des 20-30 ans réalisée au moyen d'entrevues avec des jeunes adultes, ceux-ci étant échantillonnés selon les variables : âge, sexe, habitat, catégorie socio-professionnelle et région. Le schéma d'entrevue<sup>3</sup> comporte une possibilité de quatre démarches. Dans la première, le jeune est appelé à raconter l'histoire de sa vie. La majorité des interviewés l'on fait de façon exhaustive. Les autres démarches - entrevue non directive, entrevue semi-directive et esquisse du

---

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 454-455.

<sup>2</sup> Pour l'élaboration de ce cadre théorique, j'ai profité des étapes préliminaires à la recherche-action réalisées par son équipe, lesquelles ont consisté dans la vérification sur le terrain des outils méthodologiques utilisés pour l'ensemble de la recherche. Les propos recueillis sur le terrain durant cette période de démarche heuristique m'ont fait privilégier les lignes théologique, psychanalytique, anthropologique, philosophique et sociologique centrées sur le sujet et ses rapports au *croire* et à l'altérité pour élaborer le cadre théorique.

<sup>3</sup> Le schéma d'entrevue est placé en annexe 1. Il s'agit du schéma d'entrevue utilisé par l'équipe de recherche des Basses Laurentides chargée de tracer les profils socio-religieux de la population que l'on retrouve dans Jacques GRAND'MAISON, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, (directeurs), *Le défi des générations*, p. 478-479.

cheminement spirituel - nous ont permis d'aller chercher les éléments que l'interviewé n'avait pas abordés en racontant son histoire de vie.

L'étape suivante fut celle de l'établissement d'un corpus à analyser et de son analyse. Des quarante-trois entrevues dont nous disposions, nous en avons retenu trente qui répondaient aux critères de représentativité mentionnés plus haut. Nous avons alors éliminé de chacune des entrevues les éléments qui auraient pu être faussés par une mauvaise intervention de l'intervieweur. Ensuite, nous nous sommes inspirée de la méthode<sup>1</sup> proposée par l'équipe de recherche-action pour faire l'analyse de chacune des entrevues. Nous avons d'abord procédé à une *analyse spontanée* ou *flottante*, nous ouvrant avec empathie<sup>2</sup> à l'ensemble du récit qui nous a été livré, notant les pointes majeures de la dynamique de l'interviewé, ses systèmes de représentations, ses intérêts, ses points forts, ses faiblesses, bref, ce qui le caractérise dans son vécu séculier, religieux et de foi chrétienne. Puis nous avons procédé à l'*analyse thématique*, ou *analyse des signifiés*<sup>3</sup>, recherchant les thèmes propres à l'interviewé. Enfin, nous nous sommes attardée à l'*analyse structurale*<sup>4</sup> du récit en fonction des trois variables stratégiques, soit le vécu séculier, le vécu religieux et le vécu de foi chrétienne de chacun des interviewés.

---

<sup>1</sup> La méthode d'analyse de contenu est placée en annexe 2. Elle reproduit celle de la recherche-action que l'on retrouve dans *ibid.*, p. 480-481.

<sup>2</sup> Pour Roger MUCHIELLI, la capacité d'empathie est « la moitié de l'équipement mental nécessaire » car c'est elle « qui fait l'efficacité de l'intelligence dans le champ des sciences humaines. » L'autre moitié tient à la maîtrise des autres techniques d'analyse. Voir *L'analyse de contenu des documents et des communications. Connaissance du problème*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Les Éditions E S F/Entreprise moderne d'édition/Librairies Techniques, 1979 p. 39.

<sup>3</sup> Concernant le signifiant et le signifié, voir Roland BARTHES, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 36-53. (Points, Essais 219)

<sup>4</sup> Concernant l'analyse structurale, voir *ibid.*, p. 167-206.

Dans une troisième étape, nous avons d'abord procédé à une problématisation de la situation séculière, religieuse et croyante des interviewés. Puis, à l'aide de référents empruntés à la théologie, à la philosophie et à la psychanalyse, nous avons procédé à une interprétation théologique de la situation vécue par les jeunes interviewés aux plans religieux, séculier et de foi chrétienne. Enfin, empruntant aux théories du développement psychologique et religieux, nous avons procédé à une interprétation psycho-religieuse de la réalité vécue par les 20-30 ans des Basses Laurentides.

Dans une quatrième étape, celle de l'évaluation et de la prospective, nous nous sommes questionnée sur les enjeux majeurs et les défis conséquents à l'interprétation théologique et psycho-religieuse que nous avons faite de la réalité. Suite à ces considérations, nous proposons des pistes d'intervention pastorale auprès de cette clientèle.

C'est le sujet croyant, le jeune adulte, qui est au cœur de la présente étude. Nous nous interrogerons sur sa façon de croire et sur les rapports que celle-ci entretient avec la culture ambiante, avec son développement psychologique et son insertion sociale et religieuse et, en particulier, avec son milieu de vie et la tradition chrétienne. Nous nous pencherons également sur la façon dont l'Église peut lui communiquer la Bonne Nouvelle de sa destinée. Tels sont les enjeux majeurs de notre recherche..

Dans la première partie de cette thèse, nous élaborons un cadre théorique qui définit les contours des concepts clés que nous utilisons dans notre étude, soit les

notions de culture, de sujet croyant, de religion, de foi chrétienne et de sécularisation. Nous avons tenté de présenter ces notions en tenant compte de la connaissance que nous avons des repères culturels de la jeunesse contemporaine à partir de l'écoute des entrevues. L'étude des concepts fournit des indicateurs et des clés de compréhension qui permettent la relecture des entrevues en fonction des trois pôles : religieux, séculier et de foi chrétienne.

À l'aide des indicateurs mentionnés dans le développement du cadre théorique, il a été possible de repérer l'attitude religieuse qui prédomine chez chacun des interviewés, soit l'attitude de *religion*, celle de *foi* chrétienne ou l'attitude *séculière*<sup>1</sup>. La deuxième partie de cette thèse présente les interviewés selon l'attitude religieuse qui prédomine chez chacun(e) d'eux. La présentation est suivie d'une analyse qui porte d'abord sur la façon dont la religion, la sécularité et la foi chrétienne médiatisent le *croire* des jeunes adultes, et en second lieu, sur les configurations du *croire* selon l'attitude religieuse qui prévaut dans chacun des groupes.

Dans la troisième partie, nous présentons d'abord une problématisation de la situation séculière, religieuse et chrétienne des interviewés. L'objet de la présente étude est double : connaître le vécu religieux, séculier et de foi chrétienne des 20-30 ans, et élaborer des moyens d'améliorer les interventions pastorales auprès de cette population.

---

<sup>1</sup> Nous sommes consciente que les interviewés peuvent chevaucher sur plus d'une attitude religieuse. Par exemple, un interviewé classé dans l'attitude religieuse de *religion* peut avoir des comportements de l'attitude de *foi*. Chacun(e) des interviewés a été classé suivant l'attitude qui prédomine chez elle ou chez lui.



La problématisation rencontre ce double enjeu. Ce que vivent en effet les jeunes adultes de 20-30 ans au niveau séculier et culturel est marqué à la fois par la conscience qu'a chaque individu d'être un sujet libre et unique qui s'engendre dans la relation et dans l'expérience, et aussi, par le fait d'être impliqué socialement dans une logique rationaliste unilatérale et uniformisante qui occulte la dimension symbolique d'altérité de l'être humain. Par ailleurs, il faut bien nous rendre compte que l'Église parvient difficilement à communiquer aux jeunes adultes la tradition chrétienne d'une façon significative qui les rejoindrait au niveau des impératifs du sujet libre et créateur en quête de repères et d'accomplissement de lui-même.

La mission de l'Église est d'évangéliser, de communiquer la Bonne Nouvelle du salut, de la *salutation* qui est reconnaissance d'un « Tu » par un « Je » comme sujet unique, partenaire dans la relation d'Alliance de Dieu avec chacun des humains. Pour comprendre la portée théologique et le rôle de la communication, de la parole, pour l'accomplissement des sujets humains - des jeunes adultes en particulier -, nous avons trouvé des assises précieuses dans les disciplines suivantes : la démarche psychanalytique, axée sur l'inconscient comme lieu où *ça parle*, le discours philosophique sur le verbe, la préhension de l'être humain relié à plus que soi que la phénoménologie observe, ainsi que les repères théologiques concernant le Verbe et le *croire*. Le premier temps de l'interprétation reprend en termes théologiques les fondements de la quête des jeunes interviewés.

Pour bon nombre de jeunes adultes, la psychologie et les sciences connexes ont remplacé la théologie dans la poursuite du salut, du bonheur, ou de la réalisation de soi. Le développement humain et spirituel exerce un impact majeur sur l'attitude religieuse. L'attitude de *foi* est une attitude d'autonomie, celle de *religion* en est une de dépendance, tandis que l'attitude *séculière* est un choix autonome, en réponse à un religieux qui n'a pas de signification suffisante pour susciter une adhésion libre et créatrice ou qui est perçu comme aliénant, ou encore qui est inexistant. Dans le cas de l'aliénation, le jeune adulte se libère de ce qui l'empêche de devenir lui-même. Dans le deuxième temps de l'interprétation, nous nous sommes penchée sur les conditions psychologiques qui favorisent ou défavorisent le développement humain et religieux des jeunes adultes. Nous avons fait appel aux psychologues qui se sont préoccupés du développement humain et religieux des individus. Cela nous a permis de mieux discerner le mouvement évolutif de la croissance humaine et spirituelle afin d'être mieux en mesure d'évaluer, quoique de façon approximative, la croissance humaine et spirituelle des jeunes adultes que nous avons interviewés. Cette double interprétation, théologique et psycho-religieuse, nous permet d'établir des balises qui pourraient permettre d'améliorer la communication de la foi aux jeunes adultes d'aujourd'hui.

Par la suite, nous proposons des pistes concrètes d'intervention pastorale auprès des jeunes adultes. Nous présentons d'abord les enjeux théologiques majeurs qui se dégagent de l'observation, de la problématisation et de l'interprétation théologique et psycho-religieuse en regard de la pratique d'évangélisation auprès des jeunes adultes. Considérant ces enjeux majeurs, nous relevons des défis qui sont des pistes

d'intervention auprès de cette population. Puis nous retraçons les pratiques concrètes induites par les enjeux et les défis.

*PREMIÈRE PARTIE*

**DÉFINIR LES PARAMÈTRES DE LA RECHERCHE :**

**CULTURE – SUJET CROYANT - RELIGION –**

**FOI CHRÉTIENNE – SÉCULARISATION**

## **Introduction**

Les jeunes adultes des Basses-Laurentides partagent avec le monde qu'ils habitent, les représentations qu'ils véhiculent du cosmos, de l'être humain, de la société et de Dieu. Ils sont influencés par ces dernières, transformés par elles et ils interagissent sur elles. La culture est civilisatrice : c'est une médiation incontournable. C'est par elle, que les jeunes adultes se situent dans le monde, le comprennent et le parlent. Elle influence leur façon de croire. Connaître les jeunes adultes d'aujourd'hui, c'est d'abord comprendre comment ils habitent le monde dans lequel ils vivent, c'est s'ouvrir à la culture qui les façonne et à partir de laquelle ils raisonnent, croient et communiquent. L'objectif de cette première partie est précisément d'établir un cadre conceptuel susceptible de nous fournir des indicateurs nous permettant de lire les entrevues dans la perspective du rapport des jeunes adultes des Basses-Laurentides à la religion, à la sécularité et à la foi chrétienne. Nous porterons d'abord notre attention sur le facteur culturel.

Dans le chapitre 1, nous aborderons d'abord le paramètre de la culture en le considérant dans sa dynamique de construction sociale de la réalité, créatrice des humains et des collectivités, pour enfin constater que son élaboration est le fruit de la communication. Nous verrons également comment l'identité personnelle et sociale se développe à partir d'une culture. Nous constaterons ensuite que l'identité culturelle ne recouvre pas toute la réalité de l'être humain, lequel appartient à trois ordres : la nature, la culture et la parole. Nous verrons enfin que le sujet humain transcende la nature et la

culture et qu'il se révèle dans l'expérience de la parole qui est expérience de l'altérité. Cette expérience appartient en propre au *croire* comme dynamique constitutive de l'être humain. Puis nous aborderons la réalité du *croire* dans la perspective de l'avènement du sujet humain comme être de parole. Nous comprendrons que le *croire* recouvre les dimensions séculière, religieuse et de foi des jeunes adultes.

Dans le chapitre 2, nous nous attarderons à la religion comme médiation du *croire*. Sa double étymologie, exprime les deux dimensions de la religion : celui de la dimension objective qui s'exprime dans les traditions, les doctrines et les rites et celui de la dimension subjective qui est celle de la relation vécue avec Dieu. Nous porterons aussi notre attention sur les facteurs qui déterminent la perception de l'expérience religieuse : la culture, le développement humain et religieux et la foi religieuse héritée.

Dans le chapitre 3, nous constaterons que la foi concerne de façon éminente l'identité des jeunes adultes, étant l'acte du sujet en relation ouverte et dynamique avec un autre sujet dans un procès de reconnaissance où la nomination mutuelle confirme la présence de l'un et de l'autre et les engendre comme sujets de la relation. Nous verrons que l'identité des jeunes adultes est multiple. Nous serons amenés à distinguer entre personne et sujet, l'être humain étant d'abord un être déterminé par la biologie et la culture avant que d'advenir comme sujet libre. Dans le jargon des psychanalystes, nous dirons que l'être humain est personne et sujet, c'est-à-dire qu'il a une identité spéculaire et une identité symbolique. Cette distinction nous sera fort utile pour comprendre que l'être humain est irréductible à la culture et que le sujet en lui ressort d'un autre ordre,

celui de la Parole et de l'altérité. C'est le propre de la foi juive et chrétienne que de le faire ressortir. La tradition biblique rend compte justement de l'ordre de la Parole et de l'altérité. C'est la Parole divine qui crée les mondes et engendre les fils et les filles dans la relation d'Alliance. C'est ce dont témoigne Jésus-Christ. La vie se reçoit et se donne dans la confiance, relation qui est à la source de l'identité qui transcende la nature et la culture, relation qui est à la source du vivre-ensemble.

Plusieurs jeunes adultes sont indifférents à la religion ou ont pris leurs distances vis-à-vis d'elle. Ce phénomène est relativement récent si nous considérons l'ensemble de l'histoire des civilisations. Il est convenu d'affirmer qu'il résulte du processus de sécularisation qui travaillent les mentalités et les sociétés. Dans le chapitre 4, nous ferons, en bref, le tour de l'évolution des idées, de la culture mythique à nos jours, dans le but de comprendre l'origine et l'évolution du processus de la sécularisation qui est au cœur de la pensée contemporaine, et de reconnaître les visions et les représentations du monde qui marquent les jeunes adultes que nous avons interviewés.

## CHAPITRE 1

### LES JEUNES ADULTES : DES ÊTRES DE CULTURE ET DE PAROLE

Les jeunes adultes d'aujourd'hui sont mis en contact avec une multiplicité de cultures. Grâce à la technologie, les pensées peuvent faire le tour d'une planète devenue sans frontière. Les médias de communication diffusent des informations venues de tous les coins du monde, de tous les peuples. Le lointain et l'étranger, se tiennent à proximité. Le multiculturalisme fait désormais partie de leur paysage familial. Ce siècle fascine; il présente un étonnant faisceau irisé de visions multicolores, reflet des héritages d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Cependant, la course à la nouveauté, caractéristique du contemporain, n'a pu effacer la trace des références anciennes. La confrontation à plusieurs cultures favorise la mise en contact des croyances et des traditions diversifiées. Cette situation convie les jeunes à une auto-réflexion qui les interpelle au niveau le plus intime. Jean-Marc Ferry a saisi de belle façon cette réalité de la multiplicité des visions du monde, créatrices des identités contemporaines.

« Étrange identité de notre époque en laquelle se reflète celles des autres âges. À celui qui se réclame du « classicisme » de l'ordre ancien on n'objectera plus qu'il serait moins « de son temps » - de notre temps - que celui qui adhère aux valeurs dites « modernes ». « Retour aux grecs » ou « retour sur les Modernes » ce sont là, au même titre, les mots d'ordre de nos *contemporains*, lorsqu'ils tentent de se comprendre eux-mêmes en s'expliquant avec les mondes passés. Ces derniers entrent dans le nôtre comme des miroirs où nous nous réfléchissons. C'est par leur médiation que nous accédons à notre identité. Car notre monde, devenu de part en



part un monde *historique*, est le milieu où la confrontation des cultures et des époques est intériorisée sous l'apparence d'un conflit de valeurs. Nous accédons à nous-mêmes à travers d'autres qui sont sans doute ce que nous avons été jadis. Mais ils ont pris leur autonomie par rapport à ce que nous croyons être à présent. Nous les considérons comme « autres » - y compris lorsque nous nous référons à ce passé encore proche qu'est l'avènement du Moderne : en l'opposant à l'Ancien, nous l'opposons aussi bien à nous-mêmes, et sur cette opposition de l'Ancien et du Moderne, le Contemporain joue son identité<sup>1</sup>. »

La situation socio-historique des jeunes adultes des Basses-Laurentides influence le développement de leur personnalité, ainsi que leur rapport au séculier, au religieux et à la foi chrétienne. Dans ce premier chapitre, nous voulons esquisser un modèle, une conception de l'être humain croyant. Constatant que la culture est une médiation incontournable, qu'elle a une grande influence sur le développement des mentalités des jeunes adultes et sur leur façon de croire, nous nous interrogerons d'abord sur le paramètre de la culture : sa nature, sa construction et son influence sur le développement des personnalités et des sociétés, nous aborderons par la suite les autres éléments qui conditionnent la croissance des jeunes adultes, soit le biologique et le spirituel. Qu'est-ce donc que la culture? Comment se construit-elle et comment influence-t-elle le développement des personnalités et des sociétés?

## **1 La culture, une médiation incontournable**

Le mot culture porte plusieurs sens<sup>2</sup>. Dans son sens philosophique et ancien, il marque la transcendance de l'homme par rapport à l'animal. Il est également utilisé dans un sens plus abstrait pour différencier l'homme inculte de l'homme cultivé. Récemment, il en est venu à désigner le monde humain d'un groupe particulier. Dans la

---

<sup>1</sup> Jean-Marc FERRY, « L'ancien, le moderne et le contemporain », dans Roland DUCRET, Danièle HERVIEU-LÉGER et Paul LADRIÈRE, (directeurs), *Christianisme et modernité*, Paris, Cerf, 1990, p. 235. L'italique est de l'auteur. Tout au long de la thèse, l'italique dans les citations sera de l'auteur.

<sup>2</sup> François BOUSQUET, « Clarification de vocabulaire », dans *Catéchèse*, n° 114, janvier 1989, p. 7-15.

présente étude, le concept de culture est utilisé dans son sens philosophique et ancien où il indique la capacité de transcendance de l'être humain et dans son sens plus récent d'univers humain d'un groupe particulier. Partager une culture, pour les jeunes adultes, comme pour tous les êtres humains, c'est donc partager un monde avec d'autres. Le monde culturel ressort à la fois des formes que peut prendre l'expérience et des représentations que l'on se fait de la réalité. Les mondes de représentations de la réalité se constituent au quotidien, au cœur du vivre ensemble, à même une somme disponible de connaissances de la réalité. Un groupe social est une entité qui offre à ses membres un monde dans lequel ils peuvent se situer. L'expérience quotidienne vécue est d'abord l'expérience d'une réalité donnée par l'univers social environnant, réalité cohérente, porteuse d'une interprétation du monde, d'une conception de l'être humain et de ses rapports à lui-même, aux autres, à l'univers, à l'Ultime. Le monde culturel est une construction sociale et subjective de la réalité.

La culture est le fruit de processus subjectifs et intersubjectifs. Quand une culture est transmise, c'est d'abord une mémoire qui est communiquée. Ceux qui parlent transmettent ce qui constitue leur monde de représentations et avec elle l'histoire de cet imaginaire, sa généalogie. La mémoire transmise par un individu ou une collectivité, renferme, explicitement ou implicitement, les savoirs et les croyances de ceux qui les ont précédés. La transmission des acquis du passé assure la communication et institue la communauté. La mémoire culturelle est reçue par les jeunes adultes, des êtres aptes à la parole, c'est-à-dire capables de questionner la réalité et de l'adapter à leur vécu. Après avoir expérimenté ce qui leur a été transmis, ils l'enrichiront de leur expérience et le livreront à leur tour. Le développement des jeunes adultes est à la fois tributaire de la croissance corporelle et de la formation culturelle. C'est ce qu'affirment

les sociologues de la connaissance, Peter L. Berger et Thomas Luckmann : « La formation du moi, alors doit également être comprise en relation à la fois avec le développement continu de l'organisme et avec le processus social par lequel l'environnement naturel et humain est médiatisé au travers d'une altérité signifiante<sup>1</sup>. » Les théories du développement psychosocial abondent dans le même sens<sup>2</sup>. Les jeunes adultes se créent eux-mêmes tout en construisant leur univers.

Produit par l'activité des humains, créateurs et libres, la culture est constamment tributaire de leur réflexion et de leur questionnement. Soumise au processus de discernement critique, elle en sort habituellement modifiée. La culture est un phénomène dialectique par ce qu'elle est un produit humain qui ne cesse de réagir sur celui qui l'a fait. Peter L. Berger en parle en termes de processus dialectique qui intègre trois temps : l'extériorisation, l'objectivation et l'intériorisation.

« L'*extériorisation* consiste en l'effusion permanente de l'être humain dans le monde, à travers son activité, à la fois physique et mentale. Par l'*objectivation* les produits de cette activité (là encore physique et mentale) deviennent une réalité qui s'impose à ses producteurs originels comme une donnée extérieure, différente d'eux-mêmes. L'*intériorisation* est la réappropriation par les hommes, de cette même réalité, lui faisant subir une nouvelle transformation : les structures du monde objectif deviennent à présent des structures de la conscience objective. L'extériorisation fait que la société est un produit humain. Par l'objectivation la réalité devient une réalité *sui generis*. C'est grâce à l'intériorisation que l'homme est un produit de la société<sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> Peter L. BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, traduit de l'américain par Pierre Taminaux, préface de Michel Maffesoli, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. 73.

<sup>2</sup> Voir d'Erik H. ERIKSON, *Enfance et société*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972, et *Éthique et psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1971.

<sup>3</sup> Peter L. BERGER, *La religion dans la conscience moderne. Essai d'analyse culturelle*, traduction de Joseph Feisthauer, Paris, Centurion, p. 25. (Collection « religion et sciences de l'homme »)

Dans le temps et l'espace où ils vivent, les jeunes adultes, à partir du donné reçu, construisent leur propre univers. Et en même temps qu'ils créent un monde qui les représentent et les identifient, ils se créent eux-mêmes. Les activités des humains, de même que les significations humaines qu'ils leur confèrent, constituent la matière première dont est faite la société, de même que toutes ses créations. Pour demeurer humanisante, la société « devra toujours ramener les imposantes configurations de toute structure sociale aux êtres humains vivants qui les ont créées<sup>1</sup> », sinon elles risquent de devenir inadaptées aux situations nouvelles et inédites que vivent les individus et les groupes. Les constructions sociales et individuelles de la réalité correspondent à un temps et à un espace donnés.

Une fois extériorisées, les créations matérielles et non matérielles des êtres humains et des groupes jouissent d'une certaine autonomie. Elles constituent un monde, une réalité objective, les idées du temps, le *croyable* disponible. Les individus et les collectivités d'une génération partagent, en général, le monde dans lequel ils ont à se situer. Ils s'identifient à lui et l'intériorisent. Ce monde de représentation les façonne et les caractérise. Il détermine la façon dont leur conscience s'articule à l'environnement.

« L'intériorisation est plutôt la réabsorption, à l'intérieur de la conscience, du monde objectivé d'une façon telle que les structures de ce monde en arrivent à déterminer les structures de la conscience subjective elle-même. C'est-à-dire que la société assume la fonction d'agent formateur de la conscience individuelle. Dans la mesure où l'intériorisation s'est faite, l'individu saisit les divers éléments du monde objectivé comme des phénomènes intérieurs à sa conscience en même temps qu'il les saisit comme des phénomènes de la réalité extérieure<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

La réalité culturelle s'élabore dans la communication et s'institutionnalise dans la conversation. Les personnes dialoguent entre elles à l'aide de modèles que Peter L. Berger et Thomas Luckmann ont nommé typifications. « La réalité de la vie quotidienne contient des schémas de typifications en fonction desquels les autres sont appréhendés et « traités » dans des rencontres en face-à-face<sup>1</sup>. » Au cours du dialogue, les interférences mutuelles modulent la réalité et elles peuvent modifier les typifications. Quand les schémas de pensée modifiés sont reconnus par les interlocuteurs en conversation et par d'autres individus qui partagent la même réflexion et que, par la suite, elles se prolongent dans le temps, ces typifications ou paradigmes, deviennent des institutions. « L'institutionnalisation se manifeste chaque fois que des classes d'acteurs effectuent une typification réciproque d'actions habituelles. En d'autres termes, chacune des typifications est une institution<sup>2</sup>. » Chacune d'elles devient alors une médiation par laquelle les individus commercent entre eux. La continuité dans le temps assoit les typifications et les institutions, et leur assure une forme de plausibilité. Cependant, dans le même souffle, ces institutions voient s'intensifier l'opacité de leurs significations eu égard à l'éloignement des sens subjectifs qui les ont fait naître dans une situation socio-historique donnée. Il arrive que les acteurs sociaux durcissent les institutions par ignorance des sens subjectifs premiers. Il était plus facile aux auteurs des typifications d'en nuancer sans cesse l'interprétation compte tenu de la proximité de leur compréhension de ces mêmes institutions dans un contexte particulier.

---

<sup>1</sup> Peter L. BERGER et Thomas LUCKMANN, *op. cit.*, p. 47.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 78.

La transmission d'une culture est le legs à la génération suivante des idées et des thèmes qui déterminent un groupe social. C'est la reprise incessante de ces idées et de ces thèmes que l'on nomme tradition. La société qui transmet une tradition agit comme agent formateur de la conscience individuelle. Les structures objectives du monde, lorsqu'elles sont transmises et intériorisées, déterminent les structures subjectives de la conscience elle-même. Les individus sont marqués par la culture d'une époque et ils interagissent à partir de l'articulation du monde qu'ils se sont appropriée. L'identité personnelle et sociale se façonne à partir des idées partagées, des attitudes transmises, des valeurs privilégiées par le milieu ambiant : famille, groupe social, médias de communication. L'être humain est tributaire de la transmission et de l'intériorisation de la culture dans lequel il baigne.

Il ressort de ce développement sur la culture que les jeunes adultes sont formés par les institutions et les groupes qui leur transmettent des traditions, les idées du temps et le *crovable* disponible, de même que par les échanges où ils peuvent converser, prendre la parole. Cependant l'humanisation de ces jeunes ne dépend pas seulement de la culture puisque l'être humain n'est pas qu'un être de culture. Il est aussi un être biologique, relié au cosmos et il transcende la culture puisqu'il la crée et la recrée sans cesse.

## **2 Une conception actualisée de l'être humain**

Afin de mieux cerner le *croire* des jeunes adultes, nous nous appuierons sur une conception de l'être humain qui tienne compte des catégories actuelles de la pensée.

Une réflexion faite à partir des sciences relatives à la biologie, à la connaissance, au langage, à la psychologie, à la psychanalyse, à l'anthropologie, à la sociologie, ainsi qu'une démarche philosophique et théologique, nous amènent à affirmer que l'être humain appartient à trois ordres : celui de la nature, celui de la culture et celui de l'esprit. Charnel, l'être humain est tiré du cosmos; social, il est issu d'une culture; sujet unique, il est reconnu par l'autre du monde de l'esprit.

## **2.1 L'être humain est biologique**

L'être humain commence en étant conçu par un père et une mère. Procréé, fait chair, il naît d'abord au monde physique. Son corps biologique est corps mortel. Il appartient au monde des objets vivants et comme tel il peut être connu, parce qu'il se répète. Cette naissance se fait en harmonie avec les règles du cosmos. Les corps biologiques des humains dépendent du monde physique d'où ils tirent leur subsistance. Merveilles d'adaptation, ils mettent en branle les mécanismes nécessaires à leur survie dans l'environnement qui les porte et les crée. Des pulsions meuvent les êtres de chair et les poussent à l'interaction avec le milieu ambiant. Cependant, bien qu'apparentés à la chair des animaux, les corps des humains s'en démarquent. Des pulsions meuvent les uns et les autres, mais il existe des différences notables entre les animaux et les humains quant au comportement qui découle de ces pulsions. Alors que les pulsions animales forment une organisation pulsionnelle qui orientent le comportement selon les espèces, celles des êtres humains ne les constituent pas en espèces comme celles des animaux, c'est pourquoi on parle du *genre humain*. Des réalités différentes orientent le

comportement des femelles et des mâles humains et les engendre comme femmes et comme hommes. Langage, culture et parole sont de ces réalités.

## **2.2 L'être humain est culturel**

La parole est le signe de l'humanité. Au point de départ, elle est reçue, médiatisée dans un langage, dans une culture. La parole est donnée comme présence aux enfants pour qu'elle les engendre comme êtres humains. Étymologiquement, « *infans* » veut dire celui qui ne sait pas parler. Les êtres humains sont des êtres parlés avant que d'advenir comme êtres parlants : l'expression humaine les engendre. On peut appuyer cette affirmation en recourant à l'exemple des petits d'hommes élevés par des louves et qui se comportaient comme leurs protectrices. L'environnement physique nourrit le corps des humains, l'environnement culturel développe leur capacité d'êtres parlants. La culture a partie liée avec la faculté de parler, de transcender la réalité, de la nommer, de la représenter, de la comprendre et encore avec la capacité de se situer soi-même dans le monde et avec les autres, d'une manière porteuse de sens.

Au point de départ, un monde humain est donné à l'enfant. Ce dernier lui apparaît aussi évident que l'espace dans lequel il évolue, que la nature qui l'entoure. La culture pénètre de part en part ceux qui ont tout à apprendre. Ils se laissent habités par elle. Elle les façonne, s'intègre à eux, travaille leur identité. Ils deviennent humains, parlés et parlants grâce à sa médiation. Ce temps de la vie, qualifié d'innocence, est un temps de réception. Les nourrissons naissent avec la capacité de transcender leur



monde, de le nommer, de le signifier, de s'y relier. Ils ne peuvent le faire sans médiation. C'est ce monde de médiation, que sont le langage et la culture, que leur communiquent les personnes significatives qui interagissent avec eux.

Pour la conscience vierge des enfants, tout est nouveauté, découverte. Ils sont présents à la réalité qui les entoure. Ils expérimentent les personnes, les éléments, les sensations, les émotions, les relations. Ils cherchent à nommer ce qu'ils vivent, à le comprendre, à le situer dans l'espace et dans le temps. Par ce contact avec la réalité et les réponses à leurs pourquoi, les enfants s'engendrent comme personnes en situant chaque chose et chaque être à sa place et ils trouvent pour eux-mêmes une place dans l'univers des relations et dans celui des éléments. Cet exercice se fait par la médiation du corps et de la parole. La réalité expérimentée cherche à se dire. Par l'expression corporelle, le phonème, le mot, la phrase, le récit, les enfants transcendent la réalité et ils deviennent capables de la penser, de s'y situer, d'agir sur elle et avec elle. Pour les enfants, la réalité représentée est naturelle, évidente. Ils accueillent le *croyable* disponible, porteur d'une interprétation du monde, d'une conception de l'homme, d'un monde de signification.

Ce monde de représentations, cet univers de sens, les façonne, leur confère une identité, un sentiment d'unité de soi qui est significatif pour eux et pour les autres. Il existe un rapport étroit entre l'identité individuelle et l'identité collective. Les membres d'un même réseau culturel partagent le même monde pour une large part de leurs activités. Grâce à lui, les individus du groupe agissent et interagissent selon une orientation cohérente pour chacun. Cela est particulièrement vrai durant les premières années de socialisation. Durant cette période, l'enfant apprend l'ordre social par les

identifications aux modèles transmis par les personnes significatives<sup>1</sup>. Cet ordre social prévaut sur le développement organique individuel. L'existence humaine a besoin de se vivre dans un contexte d'ordre, de direction, de stabilité. En apprenant les « pourquoi », l'enfant entre dans un univers de sens, un univers nomique qui le rassure. Il se meut dans une structure cohérente qui lui confère le sentiment que tout va bien. L'identité est une conscience de soi assise, fondée sur une tradition symbolisée. Ce sentiment d'identité de soi est fondamental pour pouvoir entrer en relation avec les autres, dialoguer avec eux. L'être humain – dont les jeunes adultes – est d'abord déterminé par une culture qui lui fournit un langage, c'est-à-dire, un monde de représentations qui lui permet de comprendre le monde, de s'y situer et de l'exprimer. Cela vaut pour le domaine séculier comme pour le domaine religieux.

A l'adolescence, moment de la socialisation secondaire, le transmis reçu peut être remis en question. Avec l'avènement de l'intériorité au moment de la puberté, le jeune adolescent commence à prendre de la distance par rapport à la culture, il acquiert la capacité de l'interroger. Il commence à prendre conscience que les évidences n'en sont peut-être pas, que les points de vue sont pluriels, le monde des représentations capable d'être nuancé, le *croyable* disponible susceptible d'être critiqué et d'évoluer. Il réalise que le monde humain est une construction humaine portée par la pensée, l'affectivité et l'agir des hommes et des femmes qui l'entourent. Ce monde humain exprime l'histoire antérieure et l'histoire à venir de ses compagnons d'humanité. La culture est une construction humaine qui interroge, appelle au discernement, et qui est susceptible de renouvellement. Le jeune en quête d'autonomie et d'identité affirme ses couleurs, risque de nouvelles interprétations, cherche à partager ses aspirations. Il

---

<sup>1</sup> Voir Peter L. BERGER et Thomas LUCKMANN, *op. cit.* p. 180-181.

exprime quelque chose de la culture qui l'a façonné et quelque chose de la culture qu'il souhaite voir advenir.

A mesure que le jeune prend conscience de son intériorité et de la diversité des mondes, il lui devient de plus en plus possible de prendre de la distance par rapport à ceux qu'il a intériorisés. Cela va de pair avec une interrogation sur le processus éducationnel qui l'a formé. Bien qu'en général le monde appris durant l'enfance demeure fort, il est possible aux jeunes d'en élargir les horizons, de le prendre en charge pour eux-mêmes, de le moduler selon leurs aspirations. Au cours de ce processus, les jeunes participent de plus en plus à l'échange et à la conversation qui créent les mondes qui les représentent.

Avec le développement de leur personnalité, les jeunes adultes repoussent les limites de leur environnement. Ils entrent dans le monde du travail et de la spécialisation, le monde des sous-cultures. Ces mondes qu'ils apprivoisent, altèrent à nouveau leur identité. « L'identité est un phénomène qui émerge de la dialectique entre l'individu et la société<sup>1</sup>. » Les jeunes adultes, capables de prise de distance par rapport à la culture transmise, articulent leur vie de façon de plus en plus personnelle. Avec les nouveaux espaces culturels qui s'ouvrent à eux, ils prennent conscience de leurs capacités et de leurs limites. Dans un nouvel effort d'identification, ils recherchent un statut et une place dans la société. Le rôle qu'ils y jouent, dans la mesure où il est souhaité ou accepté, leur confère un sentiment d'estime, de confiance et de fierté, de don de soi, un sentiment d'identité d'eux-mêmes. La place qu'ils obtiennent dans les réseaux sociaux contribue à façonner un sentiment d'identité sociale et de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 237.

reconnaissance des pairs<sup>1</sup>. Les études, la recherche d'emploi, la formation d'un couple, insèrent les jeunes dans de nouveaux secteurs du monde objectif, secteurs que sous-tend l'univers social. Ils apprennent les rôles et les théorisations des lieux d'activité dans lesquels ils sont engagés. Ils deviennent, à leur tour, responsables de l'environnement et du processus éducationnel.

Le processus d'identification est une fonction décisive dans la fondation de la personnalité. Les repères, les modèles, permettent aux jeunes de se constituer une unité du moi. L'identification à une culture, à des représentations, à des repères, à des valeurs, assoit le moi et favorise également la projection d'éléments dynamiques dans l'idéal du moi, le moi souhaité. Ce dernier favorise, chez l'individu, l'éclosion et l'actualisation de ses capacités. Il donne la mesure du moi et de l'estime de soi. Au-delà du moi, de ses identifications à des objets, de son identification sociale, l'être humain est un sujet, une conscience réflexive, une liberté irréductible à la nature et à la culture. « Je » transcende l'identité psychosociale. « Le sujet ne saurait être confondu avec sa demeure<sup>2</sup>. » Il est au-delà du moi et de la succession des objets d'identification. L'esprit distingue l'être humain des autres vivants et fait de lui un sujet capable de s'affirmer à la première personne, progressant dans une prise de parole libre et personnelle.

---

<sup>1</sup> Voir : Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences. Les 12/30 ans*, Paris, Cerf/Cujas, 1988, p. 148.

<sup>2</sup> Marie BALMARY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993, p. 334.

### 2.3 L'être humain est spirituel : sujet unique dans la parole

Nous naissons comme être humain avant que de devenir homme ou femme<sup>1</sup>. Portés par une culture, nous devenons parlants d'avoir été parlés. Les hommes et les femmes sont des êtres ouverts, manquants, désirants que la relation engendre. Le petit d'homme apprend d'abord un langage, puis il s'achemine vers la parole. Il reçoit, accueille, répond, questionne. D'abord objet de la culture, il en deviendra sujet au cours d'un long processus d'accomplissement de lui-même. L'être humain n'est pas que corps, appareil psychique, il est sujet parlant qui vient en présence par la parole<sup>2</sup>.

Alors que le corps est procréé, que le psychisme est déterminé par la culture, le sujet, homme ou femme, s'engendre dans l'altérité. Le sujet naît à lui-même en présence d'un « Tu » devant qui il peut s'exprimer, devant qui il peut « dire « Je » à partir de son propre corps<sup>3</sup>. » L'engendrement se fait tout au long de l'existence. Ce niveau est celui du mystère humain, de l'inconnaissable où le sujet, unique et libre, est irréductible à la nature, à la culture, à aucun de ses objets d'identification. Ce qui est proprement humain est la possibilité de dire « Je », dans l'expérience de la parole<sup>4</sup>. Des formes de langage existent dans le monde animal mais aucune bête ne parle en son nom, ne répond d'elle-même dans une parole dite à la première personne.

« Freud, ayant appelé « Ça » l'ensemble des pulsions, disons animales, qui nous meuvent, voit le travail d'humanisation comme une conquête par la première personne, le sujet, de ce monde instinctuel; la formule par laquelle il nous a transmis cette découverte est célèbre : « Là où Ça était Je dois advenir »<sup>5</sup>. »

---

<sup>1</sup> Voir *ibid.* p.148.

<sup>2</sup> Voir Martin HEIDEGGER, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 236. (Tel 55)

<sup>3</sup> Voir Marie BALMARY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, p. 25.

<sup>4</sup> Voir *ibid.*, p. 13-14.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 14.

Dans un premier temps, l'être humain habite le monde que d'autres ont construit. Il existe d'abord à la troisième personne. Il ne peut parler. Son entourage parle de lui. Le nourrisson s'identifie aux personnes qui prennent soin de lui et au monde qu'elles lui médiatisent. Il réagit à leurs attentions, il devient un « Tu » pour eux. Dans la relation, avec ceux qui s'adressent à lui en termes de « Tu », il apprend à dire « Je ». C'est seulement après un long apprentissage qu'il entreprend le passage de l'objet aimé, de l'objet parlant, au sujet parlant. Cette traversée de l'objectivité vers la subjectivité est la conquête d'une vie, elle est l'accomplissement de soi-même. La naissance à soi ne se produit qu'au bout d'un long engendrement. Pour l'être humain, devenir sujet parlant capable de demander ce qu'il désire et de conduire lui-même sa propre vie est la victoire souveraine<sup>1</sup>.

On peut dire qu'au-delà de la nature, il y a la culture, qu'au-delà de la culture il y a l'apparition de « Je », la naissance du sujet, ou encore, selon la formule utilisée par Marie Balmory, la révélation de l'« âme ».

« Qu'est-ce que l'âme? Je ne sais pas, mais elle, l'invisible, apparaît visible comme peuvent l'être les choses de la vie psychique : représentable dans le rêve, le poème, le tableau, précisément lorsqu'un humain accède dans sa parole à la première personne. Lorsque c'est vraiment à partir de lui qu'il parle, cela peut s'appeler « âme »<sup>2</sup>. »

C'est « Je », en l'humain, qui témoigne de la vérité<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>3</sup> Voir *ibid.*, p. 33. Marie BALMORY constate que le « Je » véritable parle en vérité. « Il est tout à fait remarquable pour un psychanalyste que la première personne, lorsqu'elle se lève en nous ne ment pas. Si c'est absolument « Je », c'est absolument vrai. [...] C'est le propre de « Je » de dire la vérité. »

Pour que le sujet apparaisse, il y a nécessité d'une présence et de repères et de lois. « Le langage humain, mystérieusement pour nous, ne commence pas. Il faut qu'il y ait déjà du langage pour qu'il y ait du langage, qu'il y ait des êtres parlants pour qu'il y ait un être parlant; tous les savants, je crois, en conviennent<sup>1</sup>. » Avant l'humain, il y a le langage. Et pour que « Je » apparaisse, il y a auparavant une parole qui lui est adressée. Il y a une parenté mystérieuse entre tous les humains lorsqu'ils parlent en vérité à la première personne. C'est là le lieu de la Réalité, c'est là où les sujets sont, en vérité. Parvenir à s'affirmer à la première personne, c'est accéder à sa propre vie, à sa propre parole, c'est encore passer de la culture à l'altérité, du langage à la parole, renaître d'individu à sujet parlant.

### 2.3.1 « Je » naît et se révèle dans l'expérience de l'altérité

« Je » ne peut s'atteindre par le savoir. Il se révèle au cours d'un long cheminement dans l'expérience de l'écoute, de la conscience, de la relation. Seule donne vie au sujet, la présence devant lui d'un autre sujet qui le reconnaîtra comme tel. « Pour le sujet, la question n'est pas de vivre ou mourir comme dans la nature; c'est *to be or not to be* ». Il n'est pas donné d'avance; le sujet n'est pas un fait; il peut être, s'il parvient à se lever; ou ne pas être, s'il choisit sa route hors du champ de l'esprit [...] <sup>2</sup>. »

Le sujet advient dans la relation symbolique, c'est-à-dire dans la relation de sujet à sujet, la relation d'altérité. Ces propos de Jacques Lacan parlant de la cure analytique en témoignent : « Rien ne doit y être lu concernant le *moi* du sujet qui ne puisse être

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 122.

réassumé par lui sous la forme du « je », soit en première personne<sup>1</sup>. » Le sujet humain devient conscient qu'il est un « Je » unique, dans la relation humaine où il est reconnu comme tel. C'est alors qu'il se lève, qu'il s'éveille, qu'il prend la parole en son nom propre. C'est dire la nécessité vitale de ce type de relations pour tout être humain et pour le propos qui nous occupe, pour les jeunes adultes.

Les jeunes adultes en quête de salut, cherchent à advenir comme « Je » et à être reconnus comme tel. Cette aspiration appartient à la dimension du mystère. L'être humain ne connaît pas toujours l'objet de son désir. La levée du sujet est l'aboutissement d'un long cheminement, d'une recherche à tâtons. L'individu peut ne pas savoir ce qu'il cherche au point de départ. Ou encore que c'est cela qu'il faut chercher et il oriente ses efforts vers d'autres cibles. Chercher le bonheur, qu'est-ce à dire? Comme l'avènement du sujet est une longue quête, l'aboutissement de l'acharnement à vivre, l'invention du bonheur se fait dans des plaisirs, des objets, des richesses, des techniques, des états, des réflexions, des mondes de représentation, aussi dans la reconnaissance, dans l'abandon à soi, à l'autre, à *de l'Autre*. Seul l'être humain devenu lui-même sait que ce qui compte par-dessus tout c'est la gloire de s'être levé comme sujet. La conscience de soi devant l'autre apporte lumière, chaleur, gloire et joie d'être. Pour Marie Balmory, la richesse des richesses est : « être soi avec l'autre<sup>2</sup>. » Pas si évident que cela. Pas au début d'une vie parce que pour vivre dans un corps, il est nécessaire de commencer par s'identifier à des objets, à des mondes, à des personnes. Par la suite il sera possible de les mettre à distance, de les critiquer, de s'en détacher, de conquérir la liberté de dire « Je » devant un autre sujet.

---

<sup>1</sup> *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 251, cité par Marie BALMORY, *ibid.*, p. 125.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.



### 2.3.2 Le sujet advient dans l'ordre symbolique

Le petit d'homme amorce sa quête identitaire en produisant des représentations imaginaires de lui-même. Il commence par habiter un nécessaire ordre imaginaire et toute sa vie sera un cheminement, une initiation, balisée de rencontres et d'épreuves qui le conduiront au gré des événements, des discernements, des remises en question, vers son Moi réel. L'ordre symbolique, du rapport social d'échange et de la culture traversée par la loi du langage et de l'interdit, permet de décoller de l'immédiateté d'une expérience ou de la mêmeté d'une image. Il rend possible la mise à distance par rapport aux perceptions et aux images et invente du même coup les symboles gestuels et langagiers qui autorisent cette mise à distance. L'ordre symbolique est une structure générale de l'expérience qui s'élabore à partir de la tension dialectique entre l'institué culturel et la conscience de l'altérité. La brèche ouverte par l'ordre symbolique favorise la prise de conscience d'un Soi différent du Moi imaginaire, un Soi ouvert sur l'altérité. Le réel de soi-même, du monde, de l'autre ne nous est accessible que de façon médiate. Le symbole, le langage nous précède. Il parle avant nous et nous accompagne vers un ailleurs<sup>1</sup>. Le symbole révèle ce qui n'est pas évident sur le plan de l'expérience immédiate, il donne accès au spirituel comme le mentionne Mircea Eliade : « Grâce au symbole, l'expérience individuelle est « éveillée » et transmuée en acte spirituel<sup>2</sup>. »

L'ordre symbolique doit faire sortir du monde imaginaire. Il aide à traverser le rêve imaginaire de la toute-puissance du Moi pour accéder à l'ordre humain où se loge le sujet, ordre marqué par le manque-à-être, la reconnaissance des autres, l'existence de la

---

<sup>1</sup> Voir Louis-Marie CHAUVET, « La ritualité chrétienne dans le cycle infernal du symbole », dans *La Maison-Dieu*, n° 133, 1978, p. 33-36.

<sup>2</sup> Mircea ELIADE, *Méhistophélès et l'Androgyne*, Gallimard, Paris, 1962, p. 262.

Loi. L'être humain parce qu'il a besoin de se représenter, de s'identifier à des objets est un être divisé entre un moi imaginaire et un sujet réel. L'ordre symbolique met à distance des représentations, des objets d'identification. Il fait émerger le sujet de l'image. Il précède le langage humain. Il est altérité radicale par rapport aux sujets en émergence. Cet ordre est Parole, il est la source des signifiants.

« Tout être humain qui accède au langage ne peut le faire qu'en lien avec cet ordre symbolique préexistant au langage humain, avec ce lieu du trésor des signifiants. Il n'est pas de paroles échangées entre les hommes qui ne renvoient à ce lieu de la convention signifiante où se détermine la signification des mots. Pas de communication langagière qui ne repose sur cette « foi » tacite que la parole peut dire la vérité bien que cette vérité, en elle-même, ne dépende pas de celui qui la dit<sup>1</sup>. »

Pour Lacan, l'inconscient « est en nous, la marque obligée de l'ordre symbolique comme altérité radicale. Dire que l'homme a un inconscient c'est affirmer qu'il est toujours déjà pris dans une structure signifiante qu'il ne maîtrise pas. C'est bien l'ordre symbolique qui « accouche » l'être vivant pour en faire un être humain parlant, un « parlêtre »<sup>2</sup>. » L'altérité radicale est le passage obligé pour accéder au monde humain. L'humain joue sa vie sur deux scènes : la scène imaginaire du moi en relation avec toutes les représentations du Moi et les représentations des autres du Moi, et la scène de l'inconscient où l'Altérité radicale rend possible l'émergence du sujet.

### **2.3.3 De la confiance en la parole surgit la foi**

Dans la conversation, le moi imaginaire occupe le devant de la scène; cependant, celui qui est en cause c'est le Sujet. Il y a division entre le moi imaginaire et le Sujet.

---

<sup>1</sup> Michel SIMON, « Comment nous devenons un sujet humain. L'importance du symbolique dans l'oeuvre de Jacques Lacan », dans *Masses ouvrières* n° 409, septembre-octobre 1986, p. 38.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 38.

Le moi imaginaire ou narcissique est toujours plus ou moins aliéné parce qu'il se réfère habituellement, plus ou moins, aux apparences; il diffère du réel à plus ou moins de distance. Un sujet incarné dans un corps n'est jamais transparent à lui-même, il est toujours médiatisé par l'ordre symbolique.

« Nous commençons à entrevoir ce que produit le symbolique pour l'être humain : une rupture de la relation imaginaire, l'existence de l'inconscient, l'émergence du sujet, la possibilité d'accéder au monde humain, à la vérité du réel<sup>1</sup>. »

L'ordre symbolique est avant tout le langage comme structure qui précède toute prise de parole. Foi et langage sont intimement liés. Le monde n'apparaît et ne prend sens qu'à l'intérieur d'un ordre symbolique qui nous permet de le nommer et de l'interpréter. C'est de la confiance en la parole que surgit la foi.

La science est impuissante à dire le réel humain. Il n'est pas de son objet de métaphoriser sur ce qui constitue le noyau du réel, le manque-à-être, la béance au cœur de tout sujet humain. Au seuil du mystère, le sujet humain est en quête de Sens. L'ordre symbolique est le lieu des signifiants. Le sujet est précédé par le langage, par l'autre dont il reçoit la parole et à qui il s'adresse. L'émergence du sujet se fait dans l'intercommunication qui rupture les relations imaginaires et donne accès au réel.

« La Parole comme structure, comme pacte de confiance entre les interlocuteurs, comme praxis, devient l'expérience fondamentale à laquelle tout être est assujéti. Cette primauté du signifiant, du symbolique, du Logos est là pour dire qu'il n'y a pas de sujet et de réel pour Lacan en dehors de l'ordre symbolique<sup>2</sup>. »

Langage, culture, parole, sujet et foi sont intimement liés. Ils sont à prendre en compte dans l'observation du croire des jeunes adultes.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 46.

### 2.3.4 L'ordre symbolique ouvre sur la transcendance

L'ordre symbolique ouvre sur la représentation, sur l'altérité, sur l'inconditionné. Il permet de décoller de l'immédiateté d'une expérience, de ce qui est vécu. Il rend possible la prise de distance quant aux perceptions premières et, par là, permet de les comprendre dans l'ordre des rapports, des relations, de l'esprit. L'usage de symboles gestuels et langagiers donne accès au monde des significations. Le monde culturel est un monde de repères symboliques.

La conceptualisation montre un premier niveau de transcendance. L'être humain peut objectiver la réalité qu'il perçoit, l'appréhender dans des catégories signifiantes, la nommer. Les expériences courantes concrètes sont perçues à travers les symboles donnés d'un monde de signification. Ainsi que l'exprime Edward Schillebeeckx : « la perception expérimentale de l'homme ne se fait pas dans un espace vide de sens acquis<sup>1</sup>. » Un langage exprimant un monde de représentation est nécessaire pour décoller de l'immédiateté de l'expérience et lui conférer un sens repérable par l'esprit.

L'être humain qui fait l'expérience de ses semblables touche à un deuxième niveau de transcendance, celui du « Nous », du collectif. Par la médiation de l'ordre symbolique, il communique avec les autres humains, il se révèle, se relie à eux, coexiste avec eux. L'ordre relationnel, celui des liens humains avec ses semblables, comme l'attachement, la solidarité, la participation à des groupes, relèvent de ce niveau.

---

<sup>1</sup> Edward SCHILLEBEECKX, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, Paris, Cerf, 1992 p. 47-48. (*Cogitatio fidei* 166)

L'être humain a aussi besoin d'apprivoiser les forces et les limites de sa vie et d'en relier tous les aspects dans un tout cohérent. Être de désir, il est ouvert au monde, aux autres et à l'Autre. Par là il a accès à un autre niveau de transcendance. Il a l'intuition de la possibilité d'un réel reliant et transcendant tout, un réel qui symbolise toute sa vie, toute la vie. Un réel qui « est le vis-à-vis absolu d'une pure rencontre, le *Tu* ou plutôt le *Je-Tu* qui englobe toute rencontre<sup>1</sup>. » Les jeunes adultes sont en quête d'eux-mêmes, de repères, de cohérence, de vis-à-vis pour l'échange et la rencontre, de projets qui donnent sens à leur vie, d'une ancre qui les amarre, d'une réalité qui se tient au-dessus de tout et relie tout, d'un Être absolu qui les nomme et les reconnaisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire uniques et libres, plus grands que tout ce qui les détermine; bref, ils sont en quête de transcendance.

### **3 Croire est une dynamique constitutive de l'être humain**

Les jeunes adultes croyants sont des êtres biologiques, civilisés par la culture et appelés à devenir sujets libres dans la relation. Croire est d'abord un fait anthropologique. Il est l'acte de l'être humain en devenir. Il est la condition pour habiter ce monde, coexister avec les autres, espérer un ailleurs. Il est nécessaire pour les jeunes adultes de se représenter le monde au-delà des expériences qu'ils en font, au-delà aussi des réalités qui échappent à leur contrôle. Coexister avec les autres suppose le don de la confiance. L'expérience de l'individualité, de la finitude, condition d'émergence du sujet, débouche sur la reconnaissance d'une Altérité. C'est par la croyance que les jeunes adultes inventent leur façon de se situer dans le monde. Ouverts à une multiplicité de possibilités, ils intériorisent d'abord les données qu'ils reçoivent de leur

---

<sup>1</sup> Eugen DREWERMANN, *Dieu en toute liberté : psychologie des profondeurs et religion*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Albin Michel, 1997, p. 340.

environnement, puis ils les questionnent pour qu'elles deviennent leurs, semblables et différentes, recréées à partir de ce qu'ils ont intégré et enfin, ils les redonnent pour qu'elles soient partagées à nouveau. Les contenus de la croyance sont des savoirs sur le monde, sur l'être humain, sur l'inconditionné. Les croyances particulières s'avèrent des lieux de passage qu'il faut sans cesse traverser pour découvrir de nouveaux horizons.

« La culture est la possibilité d'avoir conscience de l'univers, plutôt que d'y être enclos comme un objet ou d'être emprisonné dans la fatalité. Car l'existence ne commence pas par des certitudes mais par des questions : quel est le sens de ce monde-ci, pourquoi a-t-il commencé, pourquoi va-t-il finir, pourquoi le mal et la souffrance, pourquoi la mort? Avant d'être un ensemble d'affirmations, la croyance procède d'une ouverture sur de grandes interrogations qui sont au fondement de la condition humaine. Des énigmes d'une pareille ampleur obligent de consentir à un horizon qui permette de les déployer<sup>1</sup>. »

Comme vient de le montrer Fernand Dumont : « Il n'y a pas la croyance d'un côté et son absence de l'autre; la croyance est constitutive de l'existence, au même titre que la raison et le langage<sup>2</sup>. » La croyance instaure le relationnel et rend possible la naissance du désir. La connaissance qui jaillit du désir est de l'ordre de la croyance; elle diffère de la connaissance rationnelle tributaire de la raison.

Les jeunes adultes sont des êtres en chemin, en devenir, en recherche d'eux-mêmes et d'un meilleur vivre ensemble, de l'Autre, au-delà de l'ici et de l'aujourd'hui, bref, ils sont en quête de salut. Il leur faut croire en eux-mêmes, en l'humanité, en l'au-delà des apparences, du circonstanciel, du fini, du mortel. Pour eux comme pour tout être humain : « La foi, c'est d'abord choisir sa vie, c'est parier sur la condition humaine, parfois avant de mettre un nom sur la transcendance<sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> Fernand DUMONT, *Une foi partagée*, Montréal, Bellarmin, 1996, p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 20.

### 3.1 Croire porte sur un rapport à de l'autre

Michel de Certeau attribue trois usages au croire : le premier est celui d'avoir confiance en quelqu'un ou quelque chose, lequel réfère à un acteur qu'il soit une personne ou un objet, le second, celui encore de croire à la réalité où à ce que l'on voit, en ce cas, le croire se rapporte à un référentiel, et le troisième usage, celui de se fier à ce qui est dit, dans ce cas, le croire fait appel à un dire<sup>1</sup>. Ces trois façons de considérer le croire portent sur un rapport à *de l'autre*, ce sur quoi on doit pouvoir compter. « Le croire tient donc entre la reconnaissance d'une altérité et l'établissement d'un contrat<sup>2</sup>. » C'est dire qu'il inscrit le temps dans une relation de sujet à sujet. Pour les jeunes adultes, donc, faire crédit à un autre sujet, introduit un avenir, dans leur présent. « Lorsque cette relation ne sera plus soutenue et structurée par une temporalisation, elle se muera en un rapport de sujet (connaissant) à objet (connu)<sup>3</sup>. » Le facteur temps distingue le croire du voir et du savoir. Faire foi est un lieu stratégique de la communication. Il repose sur une parole qui engage le présent et l'avenir. La parole échangée constitue un réseau formel d'attentes mutuelles.

### 3.2 Croire engendre l'être des jeunes adultes

Le croire concerne ce qui stimule l'action. Il est relatif à un salut. Il suppose que du Réel répondra. « Pour qu'il y ait de la croyance, il faut qu'il y ait déjà quelque part du croire, - non pas des objets croyables (qui constituent seulement l'objet de l'échange),

---

<sup>1</sup> Voir Michel de CERTEAU, « Une pratique sociale de la différence : croire » dans COLLECTIF, *Faire croire. Modalités de la diffusion et de la réception des messages religieux du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Table ronde organisée par l'École française de Rome, en collaboration avec l'Institut d'histoire médiévale de Padoue, Rome, 22-23 juin 1979, École française de Rome, Palais Farnèse, 1981, p. 363.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 363.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 364.

mais une position de *sujet* (ou de quasi-sujet) qui soit « régulier et ne trompe pas<sup>1</sup>. » Pour se constituer tour à tour acteur et patient, les jeunes adultes ont besoin d'une relation à un répondant qui soit fiable et qui soit Autre. « Le sujet », comme acteur, naît en effet d'être attendu (ou de se supposer attendu) par un répondant « régulier ». Il dépend donc de cette relation à l'autre, ou de la fiction qui la lui représente<sup>2</sup>. » Le sujet possible, chez les jeunes adultes, a partie liée avec le croire. Ces derniers cherchent à devenir, à s'identifier, à s'accomplir. Ouverts, manquants, désirants, ils sont en quête d'altérité, d'un autre sujet qui puisse répondre à leur demande d'entrer en relation et qui les confirme dans leur être.

« Croire, bien avant d'être une réalité religieuse (investie par les canons de la culture), est un fait anthropologique élémentaire. Quand *Je* rencontre *Tu*, c'est-à-dire un être différent de lui-même mais aussi en position de *Je* susceptible de le reconnaître comme *Tu*, il ne peut que le croire<sup>3</sup>. »

Dans cette reconnaissance mutuelle, les sujets s'identifient et ils deviennent. Le sujet naît et advient dans la relation. La subjectivité, l'intersubjectivité, le monde relationnel, sont corrélatifs au verbe croire. Ils instaurent la possibilité et de croire au sujet en soi et de reconnaître l'autre. La confirmation par un autre « Je » présent fait lever le sujet, selon l'expression de Marie Balmory<sup>4</sup>. « Pur appui de présence qui confirma sa présence<sup>5</sup> ». Dans leur manque-à-être, les jeunes adultes désirent l'autre, espèrent l'autre. Aussi, croire est-il l'acte de naissance de l'être. Il est, pour les jeunes adultes, la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>3</sup> Raymond LEMIEUX et É.-Martin MEUNIER, « Du religieux en émergence », dans *Sociologie et sociétés*, volume XXV, n° 1, printemps 1993, p. 141.

<sup>4</sup> Voir : Marie BALMORY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, p. 329. Elle dit encore : « Unique, invisible, inconnaissable... « Je » échappe à toute preuve. Il ne peut être vu, ne peut être su. Que reste-t-il donc, s'il faut qu'il soit reconnu par un autre sujet pour se lever ? » p. 329.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 330.



possibilité de faire lever le sujet en eux. Le théologien Raimundo Pannikar<sup>1</sup> considère la foi comme l'une des ressources structurales de la personne. Pour lui, elle est l'ouverture de l'être à tous les possibles. Elle a partie liée avec l'intelligence de l'être comme événement relié au cosmos et aux autres êtres. Elle atteint l'affectivité, charnière entre le corporel et le spirituel, lieu d'expérience spirituelle incarnée de l'être. Elle accompagne la liberté comme orientation, lieu de décision et d'action quant à l'être en acte et en devenir que chacun est. Quand la foi est absente, les personnes végètent et finissent par se détruire.

Croire établit une relation de sujet à sujet entre les individus et les unit entre eux. Il fonde les rapports humains. La foi, en déliant les jeunes adultes de leur conditionnement aux objets, libère leur liberté. C'est, en effet, la conscience de soi au milieu des autres qui dynamise l'existence. Pierre Gisel n'hésite pas à affirmer que : « Croire, c'est exister; et réciproquement, exister c'est croire [...]»<sup>2</sup> »

### **3.3 Croire est expérience de soi et expérience de l'autre**

Croire est de l'ordre de l'expérience de soi, du monde, des autres, de l'autre. Il comporte une expression intellectuelle, il a besoin d'être traduit dans des concepts bien qu'il ne puisse coïncider avec son expression intellectuelle qui est dépendante de la culture. Il s'exprime dans des croyances et est porté par une tradition. Il est encore

---

<sup>1</sup> Voir *L'homme qui devient Dieu*, Aubier, Éditions Montaigne, 1969.

<sup>2</sup> Pierre GISEL, « Qu'est-ce que croire? Mise en situation théologique », dans *Recherches de science religieuse*, volume 77, n° 1, 1989, p. 85.

décision à l'égard de la vie dans le sens de l'amour, de l'offrande personnelle, d'une liberté librement assumée. Croire actualise les potentialités des jeunes adultes, il accomplit leur existence. Pour les sujets en procès d'avènement, il est naissance, cheminement, salut.

Croire relève de l'ordre relationnel. Il engendre un mode de relation qui est proprement spirituel. Marie Balmary qualifie d'esprit-saint le mode de relation par lequel deux sujets entrent en relation<sup>1</sup>. Ce mode de relation opère par des médiations symboliques. Elles permettent, par mode de symbolisation, de rejoindre l'âme et de l'exprimer. Les médiations symboliques, entre autres celle de la parole, mettent en présence du mystère humain, du mystère de soi et de l'autre. Pour pouvoir parler, il faut y être appelé. Si ça parle, c'est parce qu'il y a une parole qui précède celle du sujet, un sujet qui se lève au contact du Verbe qui convoque. La liberté appelle la liberté. « Car, au sens propre des termes, *c'est le langage qui parle*. L'homme parle seulement pour autant qu'il *répond* au langage en *écoutant* ce qu'il lui dit »; et c'est ainsi que le langage « conduit vers nous l'être d'une chose »<sup>2</sup>. » La parole fait venir l'être d'une chose. Elle met en présence du mystère humain, elle le révèle. « Le langage n'est pas d'abord, ni fondamentalement un instrument commode d'information, un distributeur d'appellations contrôlées. Plus originairement que cela, il est appel, vocation<sup>3</sup>. » Le *croire* chez les jeunes adultes se développe donc au moyen de médiations symboliques qui tissent des liens, font émerger la scène spirituelle, rendant possible l'expérience relationnelle qui les met en présence d'eux-mêmes, du monde, des autres, de l'Autre.

---

<sup>1</sup> Voir *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, p. 326.

<sup>2</sup> Martin HEIDDEGER, « L'homme habite en poète... », dans *Essais et conférences*, Gallimard 1958, p. 227-228, cité par Louis-Marie CHAUVET, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Paris, Cerf, 1987, p. 60. (*Cogitatio fidei* 144)

<sup>3</sup> Louis-Marie CHAUVET, *ibid.*, p. 60.

Le *croire* religieux est la saisie personnelle, dans la condition finie, historique, de l'ultime, de l'inconditionnel, de l'absolu, de l'infini. Le philosophe Bernard Welte en parle dans les termes de parole de Dieu ou de don de Dieu. « Admettons que la foi, au sens religieux, soit comme l'écoute et l'acceptation d'une parole ou comme l'accueil et l'acceptation d'un don de Dieu à l'homme<sup>1</sup>. » Croire appelle les concepts de religion et de foi.

## Conclusion

Notre réflexion nous a conduite à comprendre que la culture est une médiation incontournable et qu'elle influence à la fois le développement des individus et celui des sociétés. L'être humain se distingue des autres vivants par la parole. Le langage humain est porteur d'une culture, d'une représentation du monde. C'est par lui que les individus et les sociétés expriment la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur monde. C'est par lui qu'ils expérimentent les différents aspects de la réalité. La culture a un impact majeur sur les individus et les sociétés, donc sur la conscience que les jeunes adultes ont d'eux-mêmes, de leur monde, de la religion et de la foi. La culture fait partie de l'identité personnelle et collective.

Nous pouvons affirmer que l'être humain est culturel, qu'il est déterminé par la culture dans laquelle il évolue. Cependant, l'être humain n'est pas que culturel, il est aussi déterminé par le corps biologique qui le constitue comme mâle ou femelle, avec des caractéristiques particulières et des capacités singulières. L'être humain ne devient tel qu'au cours d'une longue évolution où il devient de plus en plus lui-même, autonome,

---

<sup>1</sup> Bernhard WELTE, *Qu'est-ce que croire?*, traduit de l'allemand par Monica Thoma et Jean-Claude Petit, Montréal, Fides, 1984, p. 12.

libre et capable de relations ouvertes avec les autres. L'être humain n'est humain que libre et en relations, c'est-à-dire lorsqu'il transcende la nature et la culture. C'est à ce niveau que se situe le croire qui engendre l'être humain, le sujet humain. Il est habituel de parler du croire dans les termes de religion et de foi. On dit du christianisme qu'il est une religion et une foi. Dans le prochain chapitre nous clarifierons le concept de religion.

## CHAPITRE 2

### LA RELIGION : MÉDIATION CULTURELLE ET RAPPORT À DIEU

Afin de mieux identifier les éléments qui composent le paysage religieux, des jeunes adultes que nous avons interviewés, nous allons porter notre attention sur la notion de religion. Le concept de religion a fait l'objet de nombreuses études ces dernières décennies. Notre réflexion nous a révélé qu'il ne peut être saisi hors des formes historiques qu'il revêt. Le christianisme, dans sa dimension religieuse, a longtemps été lié au fait social. Or, la sécularisation de la société a disjoint ces deux réalités. Certains parlent de déplacement, de privatisation et même de sécularisation du religieux; qu'en est-il au juste? Comment un phénomène qui a marqué tant de différentes cultures durant des millénaires a-t-il pu s'estomper ainsi?

La contestation de la religion et l'indifférence religieuse apparaissent comme des faits relativement nouveaux. L'histoire des religions montre en effet que, durant des millénaires, il semble que la religion faisait partie intégrante de la vie, de la constitution des sociétés. Claude Geffré n'hésite pas à affirmer que le fait religieux est « coextensif à toute l'existence individuelle et sociale de l'homme<sup>1</sup> ». Dans les sociétés dites primitives, lesquelles rendent compte des formes plus lointaines de l'organisation

---

<sup>1</sup> Claude GEFFRÉ, article « Religion », dans *Catholicisme*, tome 12, Paris, 1990, colonne 785.

sociale, le sacré et la vie quotidienne ne font qu'un. Côté les dieux, les puissances extérieures, est aussi naturel que de vivre avec les autres membres de la tribu, faire la cueillette, chasser. Dans ces sociétés, les croyances d'ordre sacré et les pratiques rituelles font partie intégrante de la vie. Le sacré et le profane y sont intimement liés. L'existence quotidienne, qui se déploie à partir des mythes et des croyances, est rythmée par les rites qui symbolisent la vie du groupe. Née avec l'être humain, la religion semble l'engendrer, le propulser en avant, lui impliquer une direction, lui donner des raisons de vivre. Cette façon de voir s'est modifiée.

Bien que l'Occident porte toujours la marque de la tradition chrétienne, le développement de la rationalisation au cours des siècles derniers, a fait perdre aux réalités religieuses, un certain caractère d'évidence. Des problématiques nouvelles ont émergé. Alors que la réalité religieuse était apparue comme un phénomène universel, voilà que de plus en plus d'individus parmi les contemporains, dont un nombre croissant de jeunes adultes, affirment ne pas être intéressés par le fait religieux, ou encore ne pas y croire, n'y accorder aucun crédit. Certains le rejettent comme un phénomène dépassé, une réalité d'un autre âge. Pour d'autres encore, l'intérêt pour la religion serait le fait de groupes qui n'auraient pas encore atteint une certaine maturité historique. Comment interpréter ces points de vue? À côté du scepticisme qui grandit, une autre réalité émerge, celle du foisonnement de spiritualités aux formes sauvages ou radicales : sectes, prophétisme, astrologie. Sommes-nous devant un recul du fait religieux ou en présence d'une mutation importante de celui-ci? Ce changement atteint de l'intérieur les jeunes adultes que nous avons interviewés.

Pour comprendre ce qu'est le phénomène religieux, nous nous sommes penchée sur l'étymologie du mot religion qui réfère à deux sources, celle de *relegere* qui se rapporte davantage à la dimension objective de la religion et celle de *religare* qui se rapproche plus de la dimension subjective de la religion. La dimension objective de la religion se réfère davantage à l'aspect traditionnel et institutionnel de la religion tandis que la dimension subjective exprime l'expérience qu'un être humain fait de Dieu ou du divin. Nous nous sommes par la suite penchée sur le rôle que joue la religion chrétienne dans l'interprétation des expériences qui suscitent un questionnement religieux. Enfin, nous avons analysé les facteurs qui conditionnent l'expérience religieuse. Afin de mieux cerner les différents aspects du phénomène religieux, portons d'abord notre attention sur la double étymologie du mot religion.

### **1 L'étymologie du mot religion en exprime les deux sources**

L'étymologie du mot religion nous renseigne sur ce que peut représenter le concept. Pour les chrétiens des premiers siècles, ce concept évoque deux significations, celle de *relegere* et celle de *religare*. Chez Cicéron, le concept *religio* se rapporte à *relegere* qui a le sens de cueillir, rassembler. Il désigne les rites légués par la tradition. Plus tard, Tertullien et Lactance le rapprocheront de *religare* et il désignera « le lien de piété par lequel nous sommes reliés à Dieu<sup>1</sup>. » Augustin donne au terme *religio* une signification chrétienne : la religion serait, selon lui, « la communion avec le Père en Jésus-Christ dans la foi, l'espérance et la charité<sup>2</sup>. » Pendant longtemps, les chrétiens ont fait route avec la définition proposée par Augustin. L'ouverture au pluralisme religieux conduit à de nouvelles visions, de nouveaux questionnements et à la recherche de notions qui

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, colonne 785.

<sup>2</sup> *Ibid.*, colonne 786.

puissent englober des expériences autres. La façon de considérer les deux étymologies fait ressortir les deux dimensions de la religion : la dimension objective, celle qui se rapporte aux textes, aux rites et aux coutumes léguées par la tradition, l'aspect plus institutionnel de la religion, et la dimension subjective, celle qui désigne l'expérience personnelle que l'être humain fait du divin. Nous avons constaté que ces deux dimensions se partagent les champs de définition de la religion, celui des définitions fonctionnelles étant axées sur la dimension objective et celui des définitions substantives, sur la dimension subjective.

### **1.1 Dimension objective de la religion**

Dans sa dimension objective, le concept de religion se rapproche davantage de la racine *relegere* « reprendre les signes, les oracles, les textes, les rites<sup>1</sup> » que *religare*, qui exprime la relation vécue de l'être humain avec Dieu. La tradition, les institutions, les mythes et les rites expriment la dimension objective de la religion. Ils sont le support culturel qui porte une manière de croire, une façon de saisir l'existence dans sa globalité et d'orienter le vouloir vivre. Toute religion s'exprime par une activité symbolique, « c'est-à-dire un travail des hommes sur des signes, des symboles, des formules ou des textes<sup>2</sup>. » Elle répond au besoin qu'éprouve l'être humain de comprendre sa vie, d'y faire du sens. La vie cherche sa voie, les groupes un possible vivre ensemble, les personnes, une identité, un accomplissement, un salut. Si la religion peut apparaître comme un moyen de contrôle sur le quotidien, elle est avant tout une façon de se comprendre, de saisir le monde et de se situer à l'intérieur de celui-ci, vis-à-vis de ses

---

<sup>1</sup> L'étymologie privilégiée par Émile Benveniste est celle de *relegere*. Voir Henri HATZFELD, *Les racines de la religion. Tradition, rituel, valeurs*, Paris Seuil, 1993, p. 13. (Collection Esprit)

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 38.



semblables. Cette saisie de soi et du monde conditionne les choix et les activités des individus et des groupes et détermine une façon d'atteindre la plénitude humaine.

Trouver un sens à l'existence est une nécessité pour les humains.

« Phénomène humain, la religion apparaît ainsi comme la réponse de l'homme aux exigences mêmes de sa propre condition, qui le pousse à assurer la cohérence de son être en s'identifiant à une réalité plus vaste et plus durable que lui-même. Tous ses efforts tendent non seulement à rendre supportable sa condition dans le monde mais surtout à lui donner un sens. Dans cette mesure, une religion sera d'autant plus ressentie comme vraie qu'elle réussira mieux à aider l'homme à réaliser l'unité de son existence<sup>1</sup>. »

Le sacré, le religieux, le surnaturel concernent la vie des humains et ceux-ci ne s'en approchent qu'à travers des expériences individuelles et collectives, ce qui est le cas des jeunes adultes dont les expériences religieuses sont socio-historiquement marquées. C'est ce qu'affirme Michel Meslin en ces termes : « Pour comprendre tant soit peu l'essence du fait religieux, il nous faut sans cesse aller de l'historique et du social vers les structures profondes de la pensée, du langage parlé et de l'inconscient humain<sup>2</sup>. » Ces considérations nous amènent à saisir comment les expériences de la limite, de l'excès, du seuil, de l'origine, de la fin, du sens, de l'altérité radicale, de l'inconditionné, éveillent l'humain au sacré.

« Chaque fois qu'un être humain s'aperçoit qu'il constitue une question posée à soi-même comme aux autres, qu'il n'est pas immanent à lui-même et qu'il ne possède pas toute la réponse de son être propre, il rencontre alors, d'une certaine manière, le sacré<sup>3</sup>. »

L'être humain, en s'ouvrant à la question que lui pose son être propre, transcende sa propre existence. Il se met en quête d'une forme existentielle d'accomplissement de lui-

---

<sup>1</sup> Michel MESLIN, *Pour une science des religions*, Paris, Seuil, 1973, p. 258.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 261.

même qui peut se réaliser de différentes façons : dans la collaboration avec ses semblables, dans la rencontre d'une personne dont la parole interpelle, dans la fidélité à une institution, et autres. Le sacré élève l'être humain au-dessus de la praxis quotidienne. Les différentes formes d'expérience religieuse font entrevoir l'essence de l'être : son rapport avec une réalité qui le transcende et qu'il accepte comme référence pour sa propre vie<sup>1</sup>. Michel Meslin propose de définir la religion dans une perspective essentielle et existentielle qui recouvre l'expérience que font un groupe de croyants d'un message spirituel véhiculé par une tradition.

« Il est donc possible de définir une religion à la fois comme une Loi tenue pour sacrée parce qu'elle donne, au nom de la volonté divine, les règles morales de vie; comme une Communauté unissant les fidèles; comme une Voie permettant à l'homme de dépasser sa propre condition, celle d'un être marqué par la finitude, en s'unissant à son Dieu<sup>2</sup>. »

Pour s'accomplir, pour faire leur salut, les individus et les groupes ont besoin de puissance. Donner aux individus et aux groupes du pouvoir sur leur existence, voilà une des premières fonctions de la religion. Les êtres humains recherchent aussi des références, des points de repères. Les règles édictées par une religion permettent de savoir à quoi s'attendre. Dans un régime sans loi, le pouvoir serait terrifiant. Le champ des valeurs assure un ordre du monde qui positionne et protège les humains. La tradition, qui représente la dimension objective d'une religion, est faite de croyances qui servent de cadres de références, de repères dans la démarche liée au *croire*. Elle insère les croyants dans un type d'identité croyante et les fait membres d'une communauté

---

<sup>1</sup> Voir *ibid.*, p. 262

<sup>2</sup> Michel MESLIN, *L'expérience humaine du divin*, Paris, Cerf, 1988, p. 44. (*Cogitatio fidei* 150)

spirituelle<sup>1</sup>. La tradition est génératrice de continuité, fournit un code de sens qui permet une relecture des expériences quotidiennes.

La « religion se présente comme un discours traditionnel<sup>2</sup> » ce qui revient à affirmer que les générations se transmettent un ensemble de représentations et de pratiques religieuses. Durant des millénaires, c'est la conscience du groupe, de la société, qui a dominé, celle de l'individu étant apparue plus tardivement. On a longtemps considéré que la religion répondait au besoin de légitimation et de justification du groupe social. Dans cette optique, la religion est perçue comme une réserve de sens<sup>3</sup>. Elle fournit des normes à un groupe et par là elle l'empêche de tomber dans l'anomie et le chaos. Une tradition porte un monde symbolique, lequel est sans cesse repris pour avancer sur le chemin du sens. Génératrice de créativité, la religion s'avère aussi rupture. Selon les besoins des époques, des groupes et des individus, elle adapte la tradition aux réalités culturelles.

L'avancée de la science et l'historisation de l'univers ont désenchanté le monde, suivant la formule célèbre de Max Weber. La science fourmille d'explications quant aux phénomènes physiques et humains. Le terrain des énigmes liées au cosmos recule, l'explication rationnelle ayant pris le pas sur la compréhension symbolique de l'univers.

---

<sup>1</sup> Dans cette perspective, Danièle HERVIEU-LÉGER postule qu'une « religion est un dispositif idéologique, pratique et symbolique par lequel est constituée, entretenue, développée et contrôlée la conscience (individuelle et collective) de l'appartenance à une lignée croyante particulière. » dans *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, p. 119.

<sup>2</sup> Henri HAZTFELD, *op.cit.*, p. 13.

<sup>3</sup> Voir Claude GEFFRÉ, article « Religion », colonne 789.

Peut-elle pour autant remplacer la vocation de la religion à comprendre l'univers physique et humain dans sa dimension relationnelle, originaire et ultime? Bien que phénomène culturel, la religion n'est pas que culturelle car « la foi qui sous-tend toute expérience religieuse est d'un autre ordre que la culture<sup>1</sup> ». La vie de l'esprit est orientée vers du tout autre. Considérées sous le seul angle scientifique, la vie et la mort sont vidées de leur sens<sup>2</sup>. Utile à l'homme, la science a vocation d'éclairer ses choix et ses décisions et d'orienter sa responsabilité personnelle. La religion, tout comme les sciences humaines, comporte une fonction pragmatique de réponse à des questions existentielles qui s'avèrent être d'ordre pratique ou éthique.

La modernité propose deux dispositifs du sens : la sacralité et la religion. La première, la sacralité, découle de la raison lorsque celle-ci accorde un caractère absolu à certaines réalités, leur faisant produire du sens en dehors de toute religion instituée. Certains appellent religion analogique cette façon de procéder. La seconde, la religion, identifie à une lignée croyante dont le champ d'action de la liberté humaine est le monde<sup>3</sup>. La question se pose à savoir si les êtres humains, en occurrence les jeunes adultes, peuvent se satisfaire de religion analogique, c'est-à-dire de réalités politiques ou sociales qui produisent du sens, ouvrent à une transcendance et donnent accès à une source d'obligation morale.

---

<sup>1</sup> Michel MESLIN, *L'expérience humaine du divin*, p. 60.

<sup>2</sup> Voir Max WEBER, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959, p. 79-85. (Recherches en sciences humaines 12)

<sup>3</sup> Danièle HERVIEU-LÉGER, *La religion pour mémoire*, p. 155-156. (Sciences humaines et religions)

Suite à la sécularisation de la société, la séparation des organisations religieuses de l'organisation sociale a amené certains sociologues à repenser la religion à partir de son aspect culturel d'information de la société, compte tenu de l'interaction des schèmes de pensée et d'action sur les structures sociales. Émile Durkheim postule que les religions sont des perceptions du monde social qui attestent ou contestent ce monde<sup>1</sup>. Conscient de l'avancée de la science et du déclin de la religion, il a soutenu que la science ne pouvait remplacer la religion et il a affirmé sa nécessité sociale. Il a également évoqué la possibilité qu'éventuellement une religion de l'homme pourrait exprimer les relations de l'individu à la société et les relations de la société à elle-même. Cette religion véhiculerait les valeurs humanistes les plus hautes et s'exprimerait dans un idéal moral plutôt que dans une organisation<sup>2</sup>. Durkheim affirme aussi la nécessité du maintien d'un *croire* et, à son avis, c'est le pôle humaniste qui serait le référentiel du *croire*. Le philosophe Luc Ferry rend compte de cette position<sup>3</sup>.

La progression de la conscience de la subjectivité exerce un impact considérable sur la représentation de soi et du monde. Nous n'avons pas fini de mesurer les transformations sociales et culturelles que cette mutation opère. Nous avons d'abord assisté à la promotion de l'individu, distingué de son groupe d'appartenance, puis à l'avènement de la personne comme conscience subjective placée au centre de l'univers.

---

<sup>1</sup> Durkheim nous a laissé la définition suivante du concept de religion : « un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent. » dans Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France, p. 65.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>3</sup> Voir Luc FERRY, *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996. (Le livre de poche 14261)

La progression de la subjectivité, l'appréhension de l'être humain comme personne (comme sujet dans le langage psychanalytique) est une prise de conscience capitale qui est en train de révolutionner l'univers culturel. « Qu'il y ait en l'être humain quelque chose que ni son corps ni ses rapports de parenté ne suffisent à définir, voilà la découverte ou plutôt l'invention dont les conséquences n'ont pas encore montré l'infinie fécondité<sup>1</sup>. » La subjectivité, née avec la conscience de soi, a supplanté la conscience du groupe, en tant que préséance. La subjectivité est l'un des éléments clés de la mutation religieuse actuelle. Elle a des répercussions sur la façon de se représenter soi-même, les autres, le monde et l'Autre.

## 1.2 Dimension subjective de la religion

L'expérience qu'un être humain fait de Dieu ou du divin constitue la dimension subjective de la religion. Le mot expérience s'emploie dans deux sens : il peut se rapporter soit à la totalité de la connaissance ou bien à un élément de l'ensemble. Il peut exprimer une superstructure ou une infrastructure. Quand il se rapporte à une superstructure il désigne « une connaissance approfondie et, particulièrement pratique<sup>2</sup> ». La superstructure suppose l'élaboration, la connaissance et la maîtrise du langage propre au domaine d'expérience. Quant à l'infrastructure, elle est en deçà du langage :

« Elle est pure expérience sous-jacente à toutes les superstructures, mais distincte d'elles. L'infrastructure de l'expérience extérieure est sensation et non perception, celle de l'expérience intérieure, c'est la conscience, distincte non seulement de la

---

<sup>1</sup> Henri HATZFELD, *op. cit.*, p. 231.

<sup>2</sup> Bernard J.F. LONERGAN, *Les voies d'une théologie méthodique*, Paris/Tournai/Montréal, Desclée/Bellarmin, 1982, p. 60.

connaissance de soi, mais aussi des processus introspectifs qui, partant des données de la conscience, aboutissent à cette connaissance<sup>1</sup>. »

Pour être connues les expériences conscientes doivent faire l'objet d'une attention :

« Il faut que la conscience soit intensifiée, qu'elle se porte non plus seulement sur des objets, mais aussi sur ses activités, et que nous commençons à distinguer ces activités, à les nommer, à les mettre en rapport, pour que s'amorce le passage de la simple infrastructure – la conscience – à ce composé d'infrastructure et de superstructure, la connaissance qu'à l'homme de son propre processus cognitif.<sup>2</sup> »

La conscience devient donc connaissance quand elle est informée par une superstructure qui peut être : soit un système de représentation, une institutionnalisation ou une tradition.

Certaines expériences sont plus susceptibles que d'autres de susciter un questionnement existentiel. Les êtres humains, les jeunes adultes en l'occurrence, tentent de toutes leurs forces de se libérer de ce qui les affligent mais ils n'y parviennent jamais totalement. Ces efforts, qui n'arrivent pas à enrayer le mal et la souffrance, peuvent conduire à un questionnement religieux. Si le salut n'est pas le résultat des seuls efforts humains, serait-ce qu'il ne peut venir que d'un autre, autre que l'humain? Pour la théologie chrétienne, la réalité du salut précède celle de la religion<sup>3</sup>. Les expériences douloureuses et affligeantes que font les humains font naître une aspiration au salut. Or, Dieu est à l'œuvre dans le monde : il cherche les humains pour leur offrir la libération. Avant la prise de conscience du besoin de salut, celui-ci est toujours là, offert. Les religions sont les lieux où on prend conscience de l'agir salvifique de Dieu dans l'histoire. Elles sont des mouvements qui interprètent l'expérience que les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>3</sup> Voir Edward SCHILLEBEECKX, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, p. 7-63.

humains font de la libération que Dieu accomplit dans le monde, dans l'histoire universelle, dans la vie de chacun. Le salut devient révélation quand il parvient à la conscience. Pour les chrétiens, c'est Dieu qui le mène à son accomplissement. Les religions sont des sacrements de cette action salvifique de Dieu dans l'histoire des humains.

Dans leur histoire, les êtres humains, les jeunes adultes en l'occurrence, font, tour à tour, l'expérience du sens produit par l'accueil d'une Parole que Dieu leur adresse et du don de leur parole, celle qu'ils adressent à Dieu en réponse à son initiative, à sa grâce. Une expérience suppose qu'il y ait, à la fois, quelque chose d'expérimenté et un champ d'interprétation. La mise en corrélation de l'un et de l'autre crée une nouvelle perception. Une expérience singulière, lue à travers un champ particulier d'interprétation, peut engendrer une expérience de sens. Un ensemble d'expériences interprétées donne lieu à une tradition. À certains moments critiques, lors des changements dans la vie, des expériences neuves peuvent amener une modification du champ d'interprétation.

La structure de l'expérience, tributaire du corporel, du psychique, du social, du culturel et d'autres dimensions encore, relève d'un ensemble complexe. Comme l'exprime Edward Schillebeeckx :

« L'expérience consciente de l'homme est avant tout capacité d'*exprimer* ce qu'on éprouve. Cette expression prend forme dans le langage, est véhiculée par des images, des concepts, des référents, des émotions qui ont déjà une longue histoire et sont le produit du groupe socioculturel où nous vivons<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.48.



Les expériences religieuses sont médiatisées par le contexte socio-culturel dans lequel nous évoluons et ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. Pour faire autorité, ces expériences appellent un examen critique de leurs conditions d'existence.

« Toute *saisie* de sens va de pair avec une projection et une expression symbolique. Cette production de symboles se manifeste particulièrement dans l'expérience de la transcendance. Elle ne se situe pas, en première instance, au niveau de la réflexion consciente mais au point de passage de l'arrière-plan subconscient au plan de la conscience réflexive. Les symboles médiateurs, outre leur apport propre de la visualisation de la réalité transcendante, relient en tant qu'expression métaphorique d'une expérience particulière la prise de conscience explicite du mouvement global du monde de l'inconscient<sup>1</sup>. »

Il n'y a pas d'expérience religieuse pure. Les forces inconscientes entrent en jeu dans l'interprétation de l'expérience religieuse. Une expérience particulière s'insère dans l'ensemble de la vie psychique de l'individu qui, pour une part, est largement inconsciente. L'expérience humaine est complexe. Elle est médiatisée à la fois par le contexte culturel et l'appareil psychique.

« Toute expérience se constitue par conséquent au cours d'un processus dialectique, au point de rencontre d'une observation (elle-même située dans un cadre d'interprétation et de lecture) et d'un acte d'idéation. Elle n'acquiert de l'autorité qu'à partir d'une réflexion sur l'expérience empirique. L'expérience est par conséquent autre chose et davantage qu'une perception. Même si la raison n'est pas présente à l'origine de l'expérience, l'expérience n'est compétente que parce qu'elle comporte un acte de raison, qu'elle implique l'exercice d'une rationalité critique. Notre pensée humaine insignifiante demeure irrationnelle si elle ne se réfère pas constamment à l'expérience vivante, qui à son tour, devient irrationnelle, sans l'exercice réflexif de la raison. L'autorité que possède l'expérience n'est finalement qu'une compétence *fondée sur* des expériences antérieures, *en vue* d'expériences futures<sup>2</sup>. »

Les expériences se produisent dans l'histoire des individus et des groupes. Les expériences révélatrices surviennent quand des événements sont en rupture avec le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 53-54.

quotidien. Ces expériences rejoignent les humains au plus profond d'eux-mêmes et leur révèlent des aspects insoupçonnés. Il se produit un passage, une Pâque. Il y a alors désintégration de l'identité qui donne place à une nouvelle intégration. La réalité est réinterprétée à la lumière de cette rupture, de ce passage. L'expérience vécue « ici et maintenant » de façon personnelle révèle quelque chose d'inconnu jusqu'alors. Si l'expérience humaine révélatrice est relue dans un champ d'interprétation religieux, elle peut se présenter comme une expérience religieuse. Une personne ou un groupe qui fait une expérience significative et la raconte est un témoin. Le récit de l'expérience ouvre des avenues pour d'autres personnes et devient un témoignage de vie.

« L'expérience de Dieu n'est jamais immédiate<sup>1</sup> ». Nous ne rencontrons pas Dieu comme nous communiquons avec un humain.

« L'immédiateté est [...] un privilège de la sensation : une odeur, un contact. Toute perception est déjà une construction. On ne perçoit pas un objet cubique, on le construit mentalement en complétant ce qui n'est pas vu.

Quant à l'expérience d'une relation significative entre deux êtres libres, elle suppose que l'on parle et que l'on sache ce que parler veut dire – c'est-à-dire que l'on interprète et, parfois qu'on vérifie<sup>2</sup>. »

L'expérience de Dieu racontée dans la Bible est une expérience médiatisée, interprétée et qui engage.

« À la suite de saint Augustin, les théologiens répètent que les apôtres de Jésus de Nazareth ont « vu l'homme et cru le Dieu » (in Ioan., 79, 1). Leur expérience de Dieu était *une synthèse activement établie et maintenue* entre une perception, une rencontre humaine (au sens fort), et une interprétation née de la confiance, d'une foi qui dépassait cette perception et cette rencontre. Cette synthèse active pour être

---

<sup>1</sup> André GODIN, *Psychologie des expériences religieuses. Le désir et la réalité*, Paris, Le Centurion, 1986, p. 82. (Champs nouveaux)

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 83.

maintenue entraînait des conséquences considérables dans leur pratique, dans leurs engagements de vie<sup>1</sup>. »

La synthèse active entre la médiation de l'expérience du divin, son interprétation et ses répercussions dans la vie, s'avère essentielle à une religion personnelle.

## 2 Facteurs déterminants l'expérience religieuse

Pour Antoine Vergote, « trois facteurs conditionnent l'expérience religieuse perceptive et en déterminent la modalité : la disposition psychologique, la foi religieuse et le contexte culturel qui exerce son influence sur la foi et sur la disposition psychologique<sup>2</sup> ». La disposition psychologique se manifeste chez un individu, chez un jeune adulte, dans la capacité de se laisser affecter par les qualités positives du monde et de la vie et dans la possibilité, pour lui, de faire sienne une figure du monde. La foi religieuse qui est présentée doit susciter le sentiment de fierté au moins autant que d'autres propositions du monde. Pour voir et entendre, l'organe culturel est nécessaire. La mentalité technicienne, tributaire de la rationalité, peut étouffer d'autres modes de perception. C'est dans l'expérience religieuse qu'il fait que le jeune adulte vérifie sa croyance religieuse, c'est-à-dire qu'elle « rend vraie la croyance en la faisant habiter et animer l'existence humaine. La jouissance qui marque l'expérience, [...] signe aussi la vérité de l'attitude religieuse, au sens de son authenticité dans l'adhésion au Dieu - ou au divin – tel qu'Il est en lui-même et présente, par lui-même, une valeur de vie<sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>2</sup> Antoine VERGOTE, *Religion, foi, incroyance*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983, p.163.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 183-184.

L'adjectif *sacré* comporte une double valence : celle de la donation de sens et celle d'absolu qui implique le devoir de respect. Les réalités profanes considérées comme sacrées offrent un ancrage psychologique pour l'insertion du religieux en l'homme. « Il appert que le sacré intègre les valeurs de la profondeur et peu celles de la hauteur<sup>1</sup>. » Quant à Dieu, il intègre les deux variables, la hauteur désignant son altérité.

Besoin et désir, des béances qui mettent l'être humain, le jeune adulte en l'occurrence, en mouvement. Les réponses données à ces appels déterminent deux modalités de réponse religieuse : celle qui a trait à la religion fonctionnelle et celle qui se rapporte à la religion personnelle. Les désirs humains peuvent soutenir une foi simplement religieuse, de religiosité élémentaire, on est alors en présence d'une religion fonctionnelle qui est réponse à des besoins psychologiques. Cette façon de vivre l'expérience religieuse asservit la personne à elle-même, à ses besoins, à ses désirs et l'empêche d'accéder à la maturité complète. Dans la modalité de la religion personnelle, le croyant confronte ses désirs personnels aux désirs du Dieu en qui il croit. Sigmund Freud a montré que l'évolution humaine vers la maturité se fait par le passage du principe de plaisir vers le principe de réalité. La croyance est illusion quand le croyant recherche d'abord la réalisation de son désir. À ce moment il se situe davantage au niveau du principe de plaisir. La croyance est réelle quand celui qui y adhère tient compte des rapports de la croyance à la réalité. Le rapport à la réalité se maintient et se développe dans la parole, la communication. On peut affirmer que pour qu'il y ait maturité humaine, la religion doit faire passer les croyants du principe de plaisir vers le principe de réalité. La conquête du principe de plaisir se réalise dans la confrontation du désir à la réalité, à *de l'autre*. La question de la religion se pose donc

---

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 151.

psychologiquement en termes de désir et de réalité. La religion est ouverture à l'Autre et non consolation dans les épreuves. La béance creusée par le désir est attente et reconnaissance d'une parole autre et non repli de soi sur la blessure ouverte par le manque.

La connaissance religieuse dépend à la fois de la conscience et de la tradition véhiculée. Pour être signifiante, l'expérience personnelle doit être mise en corrélation avec une tradition plausible, c'est-à-dire capable d'être reçue dans des conditions personnelles socio-historiques concrètes. Si l'écart est trop grand entre l'expérience vécue et les symboles devant la symboliser, il sera difficile pour l'expérience de se relier à la tradition véhiculée. L'authenticité est une valeur de l'être humain contemporain. Tout l'invite à découvrir par lui-même et à décider de lui-même de ce qu'il fera de sa vie. Il lui revient de se positionner personnellement par rapport à lui-même, aux autres et à l'Autre, à l'Ultime. S'il lui est impossible de relier ce qu'il vit à ce qui lui est présenté, la tradition lui devient étrangère et il cherchera ailleurs des éléments plus signifiants pour lui, ou encore il abandonnera la recherche.

## **Conclusion**

Ces réflexions ont permis d'observer que la religion comporte une dimension objective qui se rapporte à une tradition et à des institutions. Celles-ci transmettent aux êtres humains, aux jeunes adultes en l'occurrence, un monde de représentations qui leur permet de se comprendre dans le monde et de l'habiter d'une manière qui fasse sens. Considérée sous cet angle, la religion est culturelle. La sécularisation de la société a relégué la religion au domaine du privé. Amputé de ses rites et de ses croyances, elle

fait resurgir la question du sacré, dans l'attribution d'un caractère absolu à certaines réalités. Religion traditionnelle et religion séculière sont deux modalités du *croire* dans la société moderne. La valorisation de la conscience subjective est un facteur déterminant du déplacement du religieux. L'être humain ne se définit plus par le groupe mais par son identité subjective. La notion d'expérience est révélatrice de cet avènement.

La dimension subjective de la religion se rapporte à l'expérience que l'être humain fait de Dieu ou du divin. Pour que l'expérience soit consciente, elle a besoin d'une superstructure, d'une grille de lecture, d'une tradition, qui permette de l'interpréter. Les expériences douloureuses, comme la mort et la souffrance, remettent en question le sens de ces réalités. La théologie chrétienne affirme que l'agir salvifique de Dieu est toujours à l'œuvre et qu'il précède le questionnement suscité par les expériences affligeantes. Pour être connu, cet agir a besoin de la médiation d'une tradition qui le révèle. C'est le rôle de la religion d'offrir une grille de lecture qui permette d'interpréter la réalité vécue. Les expériences religieuses sont médiatisées à la fois par l'appareil psychique de chaque être humain, le contexte culturel et la tradition transmise. Celle-ci n'est vivante que lorsqu'elle est reprise de façon personnelle et critique par le sujet qui en fait l'expérience. Un psychique infantile entretiendra une relation de dépendance avec Dieu ou le divin alors qu'une personne autonome vivra une relation ouverte et libre. La grille religieuse d'interprétation transmise doit être valorisante pour la personne qui la reçoit. Les jeunes adultes sont influencés de façon positive ou négative par l'opinion sociale ambiante sur la religion. L'être humain est culturel, mais pas uniquement : il est sujet libre, ouvert à plus que ce qui le détermine. C'est le rôle de la foi d'engendrer le sujet humain dans la relation à l'A-autre.

## CHAPITRE 3

### FOI CHRÉTIENNE ET ALTÉRITÉ

La foi relève de la dynamique du *croire*. La notion d'être humain comme être biologique, culturel et spirituel a déjà mis à notre portée une clé de compréhension du *croire*, qui se situe au niveau de la relation intersubjective. Donner sa foi, c'est une attitude du sujet, de celui ou celle qui prend le risque d'une relation ouverte et libre. Accorder sa foi à quelqu'un, c'est entrer en relation personnelle sous le mode de l'altérité. Nous avons vu que c'est dans ce type de relation que le sujet advient. Croire en effet est acte de naissance de l'être humain, avènement du sujet, accomplissement de soi, salut. La foi chrétienne fait appel à Jésus-Christ comme Exemple de la relation à soi, aux autres, au monde et à Dieu. La majorité des jeunes adultes que nous avons interviewés ont été éduqués dans la foi chrétienne. La clarification conceptuelle que nous menons, nous permettra de distinguer entre foi et religion, et de discerner dans quelle mesure la foi comme altérité est présente dans la dynamique religieuse des jeunes interviewés. Dans un premier temps, nous aborderons la dimension anthropologique de la foi en insistant sur sa vocation d'humanisation. L'éclairage psychanalytique nous sera d'une grande utilité pour approfondir la dynamique de la foi dans cette perspective d'altérité. Dans un deuxième temps, nous tracerons à grands traits les éléments majeurs

de la foi chrétienne; enfin, pour mieux comprendre la dynamique du *croire* des jeunes interviewés, nous établirons une distinction entre religion et foi.

## 1 La foi est engendrement du sujet

La foi est lié au *croire* perçu comme dynamique constitutive de la personne. Elle est de l'ordre du sujet qui cherche à advenir. Comme nous l'avons déjà montré, la levée du sujet en l'être humain se réalise par la reconnaissance d'un « Tu ». Pour que « Je » advienne, il faut que « Tu » le nomme. L'être humain comme sujet désirant, appelle la présence de l'autre. Le « Tu » qui répond par sa présence reconnaît la singularité de « Je » désirant et le confirme dans son identité de sujet. L'autre fait alors son apparition au cœur du réel, au lieu même où le sujet désirant appelle sa présence. L'intersubjectivité représente le chemin d'engendrement du sujet qui cherche à advenir. La foi concerne particulièrement l'esprit, l'âme, l'autre, le Tout Autre. Elle a partie liée avec l'identité, le devenir humain et l'être ensemble. Les humains étant limités, le seul répondant qui assure fondamentalement l'existence du sujet, ne peut être que le Sujet absolu<sup>1</sup>. L'Autre est toujours devant, toujours à venir, il est l'avenir du sujet, son avènement. Appel au dépassement, il devient chemin d'humanisation, de spiritualisation et de naissance.

Croire soutient l'être humain, en l'occurrence le jeune adulte, dans sa recherche d'identité. Nous avons déjà montré que l'être humain devient d'abord une personne, c'est-à-dire un être déterminé par une culture avant d'advenir comme sujet libre. La

---

<sup>1</sup> Voir Eugen DREWERMANN, *Dieu en toute liberté : psychologie des profondeurs et religion*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 329.



pratique psychanalytique considère que personne et sujet sont « deux niveaux irréductibles de l'identité<sup>1</sup> ». Alors que la personne correspond à l'identité spéculaire (ou imaginaire), le sujet, relève de l'identité symbolique. La personne qui reçoit une réponse à ses besoins s'insère dans un groupe de convivialité qui répond à ses attentes. Cependant, sous la demande de réponse à un besoin se cache le désir d'une autre réalité, le désir d'une altérité radicale vraie, le désir de la présence de l'autre à soi, sujet désirant. Au-delà de la demande d'objet, il y a la quête d'un sujet qui ne peut surgir que d'une parole de reconnaissance prononcée sur lui. A l'inverse de la demande émanant de la personne, aucun objet ne peut combler le désir de surgissement d'un sujet, seule la reconnaissance de l'autre qui le nomme peut le faire. La reconnaissance réciproque de l'un par l'autre et de l'autre par l'un instaure dans la parole intersubjective. « Si la personne possède une indéniable dimension sociale, le sujet est singularisé : c'est tout seul devant la Parole de l'Autre qu'il naît, vit et meurt<sup>2</sup>. » Pour réaliser le passage de personne à sujet, le jeune adulte doit désirer par lui-même. Cette étape ne se réalise pas sans embûches puisqu'il apprend à désirer en imitant le désir des autres. D'où la nécessité d'un tiers qui sépare, divise, nomme et institue comme sujet<sup>3</sup>.

La vie de l'être humain, du jeune adulte, se joue sur deux scènes, celle de la culture et celle de l'altérité. Ce qui se dit ailleurs, hors la scène socio-historique, s'exprime sur le plan de l'inconscient<sup>4</sup>, sur l'autre scène, celle qui donne de pressentir la

---

<sup>1</sup> Jean ANSALDI, « L'identité dans la clinique analytique et pastorale », dans *Autres Temps*, n° 37, mars 1993, p. 26. Sur la distinction entre personne et sujet nous nous référons à ce texte p. 27-30.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>3</sup> René GIRARD a des pages fort intéressantes sur le désir mimétique dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Bernard Grasset, 1978. Voir le livre III sur la psychologie interindividuelle, p. 401-592.

<sup>4</sup> Inconscient ici est pris au sens psychanalytique de lieu où ça parle et non de réalité vécue qui serait demeurée inconsciente.

relation à l'Autre du sujet<sup>1</sup>. L'inconscient, comme scène d'appel, est le lieu de l'intersubjectivité. Seul l'être humain se pose la question de son existence. Son corps sexué et sa contingence dans l'être lui indiquent qu'il n'est pas tout, qu'il y a de l'autre. Ce manque est ouverture, espace pour le désir de l'A-autre. Le lieu d'où le sujet peut se questionner à propos de son existence, « ne peut être que celui de la parole, celui d'un *corps en tant qu'il parle* à un autre, par quoi se définit le genre humain<sup>2</sup>. » À l'instar de Marie Balmary, Denis Vasse rapporte que Freud a déclaré que l'inconscient c'est là où ça parle<sup>3</sup>. En ce lieu, le sujet « parle à un autre sujet, à un autre et non à son image<sup>4</sup> ». La parole articule le corps<sup>5</sup> car « dans le rapport à la parole, le sujet prend corps en vérité<sup>6</sup> ». Le sujet ancre son manque à être dans le réel quand, chair qui parle ou parole incarnée, il établit la relation qui le conduit vers l'autre qui peut le reconnaître et venir à sa rencontre. De génération en génération, la parole dans la chair engendre le corps<sup>7</sup>. Parler en vérité implique la traversée de la scène socio-historique, le passage de personne à sujet, ou encore celle de l'identité spéculaire à l'identité symbolique.

L'être humain, le jeune adulte, est marqué par la dualité demande et désir<sup>8</sup>. La demande se situe au niveau de l'identité spéculaire, celle de la personne comme membre

---

<sup>1</sup> Voir Denis VASSE, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi. Lire aujourd'hui Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1991, p. 236.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>3</sup> Sur l'inconscient Denis VASSE précise qu'il est : « ce qui parle à l'origine et de génération en génération et qui n'est ni son « moi », ni l'autre. Ce rapport à la Parole dans le champ du langage est le creuset de l'analyse et c'est en passant par ce feu que se pose la question de l'homme et de son Origine. » Dans *ibid.*, p. 237.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>7</sup> Jean-Claude SAGNE en parle dans les termes suivants : « Notre corps reçoit à chaque instant sa forme de la parole qui l'habite. [...] La forme est la structure qui confère au corps une vie proprement humaine, en l'organisant, en l'unifiant et en le dotant de sens (signification et orientation). » dans *Viens vers le Père. L'enfance spirituelle, chemin de guérison*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 1998, p. 122.

<sup>8</sup> Le texte qui suit est redevable à Jean ANSALDI, « L'identité dans la clinique analytique et pastorale », p. 26-28.

d'un groupe, tandis que le désir se situe au niveau de l'identité symbolique, celle du sujet qui aspire à la rencontre de l'autre. Quand un être humain adresse une demande consciente à un autre être humain, sa demande l'identifie à l'autre semblable. Ce niveau d'identité sociale amène l'individu à partager les idéaux de son groupe. Ces idéaux ayant pour but de tracer les contours d'un espace de convivialité qui convienne à la fois à chacun, individuellement et au groupe. Cette identité a rapport avec le Moi; elle répond à des énoncés conscients et situe la personne au niveau culturel et social. Un autre élément définit également l'être humain, c'est l'identité symbolique. Une demande frustrée fait surgir une requête, un désir qui s'extirpe de la demande. Un sujet surgit de la personne et en appelle à la reconnaissance de l'A-autre. « L'homme est le fruit d'une parole de reconnaissance prononcée sur lui<sup>1</sup>. » Il est posé Sujet unique, par la nomination de l'Autre. Le désir désire le sujet. Il ne quête aucun objet comme le ferait la demande de la personne. Il en appelle à la reconnaissance de l'autre. « Le Sujet est largement inconscient, il est le résultat d'une parole d'adoption à lui adressée<sup>2</sup>. » Le Moi est le lieu où l'être humain, le jeune adulte en l'occurrence, se constitue par les œuvres. Il est lieu de méconnaissance parce que là l'être humain s'y croit unique alors qu'il est en réalité un précipité d'identifications. Le sujet unique est celui qui émerge de la reconnaissance d'un autre, et qui peut reconnaître à son tour ce sujet comme unique. Le sujet n'est pas identifiable aux multiples identifications de la personne, bien que leur médiation soit indispensable. Le sujet se situe ailleurs, au-delà du moi et de ses identifications. Il s'engendre dans l'altérité.

Ces deux constituantes de l'être humain, personne et sujet, sont sans cesse en tension. Quand « Je » demande l'autre, « Je » risque de le consommer comme objet.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 29.

Quand « Je » le désire, il en appelle à la présence, à la communion. L'identité spéculaire, imaginaire, sociale, ou culturelle est indispensable. Cependant pour que naisse le sujet, la personne est appelée à mourir sans cesse à elle-même. La personnalité sociale porte le sujet, elle le médiatise. Quant au sujet, il habite la parole intersubjective, il réside dans l'altérité, dans la relation à l'autre.

## **2 La Parole de Dieu est l'Autre du sujet**

La Bible témoigne du cheminement de l'humanité vers la levée du sujet, sa résurrection. Tout comme la psychanalyse, la tradition biblique est familière avec le monde de la dualité humaine : personnalité et sujet. Les témoins des récits bibliques sont aux prises avec le mal, la maladie, la mort et ils crient leur soif d'exister, de vivre dans la joie, de reposer dans la paix. Dominés, exilés, en captivité, ils cherchent la libération. Bourreaux ou victimes, ils crient leur angoisse et parviennent à mettre leur confiance dans le Seigneur. Le désert, l'exil, la tentation, le péché, les ouvrent à plus qu'eux-mêmes. Au fil des événements, ils apprennent la relation intersubjective. Ils écoutent la Parole qui, du plus profond d'eux-mêmes, sourd d'ailleurs, de l'autre, de l'au-delà, de l'Inconscient, de l'Origine qui est Parole de Don et d'à-venir. Au scribe qui lui demande quel est le premier commandement, Jésus le Christ répond : « Le premier c'est : Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force<sup>1</sup>. » L'écoute est la première disposition de l'amour<sup>2</sup>. Elle permet de prêter attention à l'appel afin d'être en mesure de prendre la parole et d'entrer en Alliance.

---

<sup>1</sup> Mc 12, 28-30. À moins d'indication contraire, les citations bibliques sont tirées de la Bible de Jérusalem.

<sup>2</sup> Voir Antoine VERGOTE, « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* », *L'identité chrétienne*, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 1997, p. 144.

Jésus réaffirme que le rapport avec Dieu en est un de lien personnel privilégié, celui de l'*agapè*. C'est Dieu qui a parlé le premier. L'accueillir, c'est laisser sa parole pénétrer notre esprit et notre cœur. L'écouter, c'est Le laisser prendre forme en nous, Le laisser nous engendrer par la Parole du Don. « Au commencement le Verbe était et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui et sans lui rien ne fut. De tout être il était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre<sup>1</sup>. » Le peuple de l'Ancien Testament disait notre Dieu, les témoins du Nouveau Testament, à la suite de Jésus, prient le Père.

Au commencement, il y a la Parole. Tout est par elle. De tout être, elle est la vie. Et la vie est la lumière des hommes. Jean exprime clairement la primauté de la parole, de même que le rôle primordial qu'elle joue dans l'engendrement des êtres dont elle est la vie et la lumière. La parole de Dieu prend corps en Jésus de Nazareth. Le Fils du Père nous révèle notre filiation divine en témoignant de la sienne. Au-delà de l'homme extérieur, il y a l'homme intérieur appelé à devenir fils et fille de Dieu. Au-delà de la personne, il y a le sujet, lequel est engendré par la Parole première, celle du Père donnée au Fils Premier-Né et en Lui, à tous les fils et filles d'hommes engendrés de l'Esprit du Père et du Fils. La conscience d'être Fils oriente toute la vie, l'action et la parole de Jésus le Nazaréen. Ceux et celles qui marchent à sa suite, font à leur tour l'expérience de devenir des fils et des filles du Père. Ils acceptent d'être appelés par Dieu et reconnus par Lui. Ils répondent de ce nom, de cette reconnaissance, en développant un lien personnel avec Lui.

---

<sup>1</sup> Jn 1, 1-5.

L'attitude fondamentale de Jésus est de se tenir sous le regard amoureux du Père, dans la confiance d'être, pour Lui, Fils Bien-Aimé. La mission de Jésus est de révéler à chaque être humain sa dignité personnelle inviolable. Tous les êtres humains, fils et filles de Dieu, sont le fruit d'une Parole amoureuse du Père. Sans relâche, ils sont cherchés par Lui, qui ne cesse de leur accorder sa confiance, jusqu'au relèvement plénier de la résurrection. Dieu, Père de tous les humains, institue un rapport de fraternité universelle entre eux. Nous sommes donnés les uns aux autres comme une aide, pour triompher du mal et des difficultés.

Personne et sujet; besoin et désir; demande et prière; la Parole précède toutes ces réalités constituantes du sujet humain. Elle est l'Origine qui fait être, naître. C'est elle encore qui reconnaît, nomme, sépare, fait venir en présence. Elle loge au cœur de l'humain, en son centre. Elle l'intériorise, le spiritualise. La Parole de Dieu est au cœur de l'expérience spirituelle rapportée par ses témoins dans la Bible. C'est elle qui engendre le sujet humain dans la confiance et la reconnaissance.

### **3 La foi chrétienne est la reprise de l'expérience originale de Jésus-Christ**

Les chrétiens reprennent à leur compte l'expérience originale de Jésus-Christ. La parole de Jésus s'est révélée aux apôtres et aux disciples comme une parole fondatrice, une parole qui fait être, qui fait advenir, qui invite à prendre la parole à la première personne, comme sujet. En découvrant le Fils de Dieu en la personne de Jésus, ils accueillent la révélation du visage du Père dont le Royaume « est la dimension même de l'univers [...] Le Père est capable de tout saisir, non seulement dans la distance mais dans la proximité. Il est l'extension de l'univers et la profondeur du cœur

humain<sup>1</sup> ». Jésus révèle le vrai rapport à soi : chacun possède la dignité de fils et est appelé à le devenir; le vrai rapport aux autres qui est de les considérer comme des semblables, des frères; et le vrai rapport au Dieu Père, Fils et Esprit de qui nous recevons la vie et l'être, qui en est un d'accueil, de partage et de reconnaissance pour la vie offerte et donnée. En s'identifiant à Jésus, le jeune adulte reconnaît son identité réelle, celle de fils et de fille de Dieu. Le Royaume de Dieu, la vie de Dieu, est là où des rapports libres engendrent une vie humaine « saine » et « sauve » et un vivre ensemble qui inclut tous les humains. Comme l'humanité de tout être humain s'engendre dans la relation, le mal à enrayer c'est l'exclusion. Le salut concerne la réalité totale des jeunes adultes : vie corporelle, vie sociale et vie spirituelle<sup>2</sup>.

La proposition d'Alliance que Dieu fait à chaque être humain est libre. La relation proposée en est une d'altérité et de réciprocité. Adhérer au Christ universel, Médiateur de l'Alliance, c'est, du même coup, s'engager à inclure tous les autres dans la relation, à favoriser la vie. La renaissance de l'être humain et de la collectivité se réalise dans la relation intersubjective dont Dieu est le fondement. Dieu accepte entièrement les humains. Il maintient sa relation à eux indépendamment des événements de leur existence. Il les inclut, en tout temps, dans sa relation de communion et il veut, dans ce don gratuit, renouveler le rapport que les humains entretiennent avec eux-mêmes, avec les autres, avec la vie, avec Lui. Dans cette perspective, nous pouvons affirmer que le salut c'est d'être en communion universelle. À chaque être humain, Dieu offre sa Présence indéfectible quoique qu'il arrive, ce qu'Edward Schillebeeckx exprime ainsi : « L'expérience spécifiquement chrétienne de

---

<sup>1</sup> Voir Gustave MARTELET, « L'originalité de Jésus », dans *Nouveau Dialogue*, n° 111, septembre-octobre 1996, p. 29.

<sup>2</sup> Voir Edward SCHILLEBEECKX, *Plaidoyer pour le peuple de Dieu*, Paris, Cerf, 1985, p. 28-32. Les épithètes « saine » et « sauve » sont de lui.

ce qu'on appelle « le (ou la) Transcendan(t)ce », c'est l'expérience de cette acceptation divine dont l'homme a besoin afin de pouvoir s'accepter soi-même et les autres comme libres, et de devenir libre de « mieux faire histoire » (« justification »)<sup>1</sup>. »

Jésus a vécu dans la foi et dans la conviction d'être engendré, accepté et reconnu par le Père. De toujours à toujours, il est Fils du Père. En toutes circonstances, Il est nommé et reconnu par Lui comme Fils, Le reconnaît à son tour comme Père et Le nomme tel. Le maintien dans la relation étant le salut, la participation à la vie de Dieu, l'acceptation de sa grâce, nous pouvons comprendre l'option préférentielle de Jésus pour l'homme souffrant, et particulièrement pour l'exclu. Jésus tend la main à chacun, chacune, en tout temps et ainsi Il manifeste la Présence indéfectible de la relation de Dieu avec les humains, de même que sa nécessité vitale. Par l'unique commandement de la présence dans le don et le pardon, Jésus instaure la relation ouverte et universelle de tout être humain avec son prochain, sujet de relation, sauvé dans la communion universelle. Celui, celle, qui n'est plus dans la relation, est une victime, un sinistré. Être soi-même, un fils, une fille bien-aimé(e), un frère, une sœur. « Dieu est Réalité salvatrice et libératrice<sup>2</sup> », affirme Edward Schillebeeckx. Le Christ nous a libérés pour que nous puissions communier à notre semblable, dans un amour solidaire : telle est la relation d'altérité. La première confession de foi fait du Crucifié et du Rejeté, le Vivant, le Christ. Dieu s'identifie à l'excommunié, au rejeté. Par la résurrection, Dieu authentifie le message et la vie de Jésus. La communauté des chrétiens vit de cette mémoire. « Le Dieu de ces chrétiens était et est le Dieu qui n'a pas abandonné Jésus,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 39.



mais a fait de lui un « esprit vivifiant » (1 Co 15, 45)<sup>1</sup>. » Edward Schillebeeckx déclare encore :

« Dieu accepte l'homme, sans aucune condition de la part de ce dernier, et c'est précisément par cette acceptation inconditionnelle qu'il le transforme et l'amène à se changer et à se renouveler. Amour inconditionnel. C'est pourquoi la croix est la condamnation de nos manières d'éprouver ce que signifie être homme et ce que signifie être Dieu. C'est en cela que se manifeste ultimement et définitivement l'humanité de Dieu, le centre du message de Jésus au sujet du règne de Dieu; Dieu qui établit ses droits dans le monde des hommes afin de faire leur bonheur<sup>2</sup>. »

Ce que le Père a fait pour Jésus, Il le réalise pour chacun des humains. Il souhaite que chacun, chacune, se laisse rejoindre par cet Amour qui transforme. Le message chrétien est une invitation à l'égalité, à la liberté et à la communion. Les capacités spirituelles demandent à être développées. Elles se heurtent aux résistances des déterminations culturelles qui marquent chaque personne et chaque collectivité. Il faut beaucoup de maturité et de discernement pour les dépasser. Le témoignage des premiers chrétiens est instructif à cet égard. L'égalité qui exclut toute forme de discrimination et de dépendance fait partie de la tradition fondamentale de la foi chrétienne. Malgré cela, dès les débuts du christianisme, son application a connu des ratés<sup>3</sup>. Dans le Seigneur, les distinctions ont été levées, mais elle demeureront au plan social. Les sujets libres sont, au-delà des déterminations qui les identifient. La reprise incessante de la Parole de Dieu est vitale pour l'être humain en voie de naissance à sa véritable identité.

La mise en pratique de la Parole de Jésus engendre le sujet et l'être-ensemble. En régime chrétien, c'est la relation à l'autre qui est première car c'est elle qui institue

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>3</sup> Voir Gal 3, 26-30.

le sujet et la communauté. La préférence accordée au plus pauvre se situe dans la ligne de la nécessité vitale : donner ce qui a été reçu gratuitement pour que l'autre soit engendré à son tour et qu'il fasse partie de la communauté des êtres en relations, c'est-à-dire des vivants. Cette dynamique est à la ressemblance de la danse trinitaire du don, de l'accueil et du contre-don. La foi chrétienne a pour but l'engendrement de soi-même et des autres, le salut, l'accomplissement de l'être humain. Pour devenir, le sujet humain a besoin de la présence de l'autre, de son appel. Jésus-Christ est le chemin qui indique la voie du devenir soi-même et de l'actualisation de ses potentialités. Il appelle chacun, chacune à devenir, dans la relation universelle, membre de son Corps Mystique.

La Bible témoigne du cheminement qui a fait passer les êtres humains de la compréhension de Dieu comme Seigneur, à celle de Père, Fils et Esprit. Au cours de ce procès d'avènement, les humains se libèrent des déterminations socio-historiques, ils prennent conscience du fait que la liberté est le propre de l'être humain, et il leur est révélé que le Dieu Créateur a donné les femmes et les hommes à eux-mêmes, pour qu'ils adviennent dans la relation créatrice comme êtres humains libres et responsables. Dans l'Évangile, Jésus confirme ce projet en déliant les personnes du Dieu du besoin religieux, de la suite d'esclave d'un maître. Dieu n'est pas Seigneur, mais Père, Fils et Esprit. Et les êtres humains sont donnés à eux-mêmes, appelés à créer librement leur vie<sup>1</sup>.

Suivre Jésus, pour les jeunes adultes, c'est cheminer avec Lui, Le laisser les accompagner sur la route et accueillir le don qu'Il leur fait de sa Présence. Marie Balmory déclare que c'est dans la présence d'un « Je serai avec toi<sup>2</sup> » que réside le salut.

---

<sup>1</sup> Voir Marie BALMARY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, p. 286.

<sup>2</sup> Ex 3, 12, cité dans *ibid.*, p. 289.

« Phrase inépuisable, qui éveille et qui sauve. Le plus haut don, je crois, que nous puissions recevoir et aussi nous donner<sup>1</sup>. » « Je serai avec toi », le présent de Dieu à Moïse et au peuple, don qui a rendu possible leur marche vers la libération de l'esclavage. « Je serai toujours avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde<sup>2</sup>. » : le don de Jésus qui accompagne la marche de chaque être humain et de toute l'humanité vers la libération des déterminations culturelles, l'accomplissement d'eux-mêmes.

La Bible révolutionne toutes les relations. Elle est passage des relations de non-sujet à celles de sujet. Elle est chemin de résurrection, d'éveil des consciences libres, de leur levée, de leur avènement. Les paroles de la Bible et des Évangiles sont des paroles de salut que leur mise en pratique éclaire. « Ce sont des paroles pour que le sujet advienne dans des relations que seuls les sujets en relation peuvent lire. Il faut donc les faire pour les entendre<sup>3</sup>. » C'est la foi qui sauve. C'est le *croire* en acte dans des relations qui libèrent, qui font lever le sujet. C'est dans l'Église, l'*Ekklesia*, l'assemblée d'appelés où chacun répond en son propre nom « Présent » que « Je » chemine avec « Je », que le « Je suis » de Dieu rejoint le « Je suis » de chacun des humains.

#### 4. Distinguer religion et foi

La foi chrétienne développe une attitude d'intersubjectivité : une réponse personnelle libre à la proposition d'Alliance au Dieu chrétien, Père, Fils et Esprit. La foi se vit dans la relation de Parole, la scène du sujet et de l'A-autre. La parole a besoin de la médiation du langage pour s'exprimer. Un langage exprime une culture, un monde

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 289

<sup>2</sup> Mt 28, 20.

<sup>3</sup> Marie BALMARY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, p.309.

de représentations. La religion est un langage tributaire d'un imaginaire socio-historiquement situé. Elle fait partie des nécessaires déterminations culturelles. Elle s'exprime dans les doctrines, les rites et les institutions. Donnée, reçue, apprise, dans sa dimension subjective, elle se vit d'abord sous le mode de la relation de dépendance. C'est à mesure que l'être humain acquiert de l'autonomie qu'il devient libre pour une relation d'altérité, une relation de foi. Le discernement proprement évangélique est critique continuelle des déterminations culturelles vers la libération du sujet libre, ouvert, créateur de lui-même, des autres et du monde. La dimension objective de la religion sera toujours nécessaire comme superstructure qui permet d'interpréter les expériences vécues.

La relation personnelle d'altérité avec Dieu, c'est-à-dire de foi, est une capacité qui se développe en même temps que l'autonomie, qui est la capacité de prendre de la distance par rapport aux nécessaires identifications ou représentations. À ce moment-là seulement, le jeune adulte pourra décoller de ce qui le représente, le moi imaginaire, pour s'ouvrir à ce qu'il est au plus intime, un sujet capable de parler en première personne et de répondre de lui-même, comme être unique, libre et créateur. L'attitude de *foi* chrétienne est donc l'attitude d'un sujet autonome capable de s'ouvrir à l'altérité dans une rencontre inédite, dans l'Alliance au Dieu Père, Fils et Esprit. Le psychisme encore infantile conservera une attitude de dépendance vis-à-vis les identifications qui le déterminent. Nous pouvons parler d'attitude de *religion* quand le rapport de dépendance du jeune adulte concerne Dieu ou le divin. Dans la présente étude, nous emploierons le concept de religion pour déterminer la nécessaire dimension objective de la foi, tradition, rites, institutions, et le concept de foi pour désigner l'attitude personnelle d'adhésion libre à Dieu, en l'occurrence au Dieu chrétien, Père, Fils et Esprit.

## Conclusion

La foi chrétienne concerne éminemment le sujet humain appelé à la résurrection, à la divinisation. Le sujet vit de la Parole qui est aussi sa demeure. Jésus le Christ révèle le vrai rapport à soi, aux autres et à Dieu. L'acceptation inconditionnelle du Père qui maintient les « filles et les fils d'homme » dans la relation d'Alliance est proprement le salut. C'est la présence qui est le plus grand don, quant elle est nomination et reconnaissance. Nous pouvons distinguer religion et foi en affirmant que la religion est la médiation culturelle de la foi, tandis que celle-ci est relation intersubjective.

Nous avons vu que la culture est une médiation incontournable et qu'elle influence à la fois le psychisme humain et la foi religieuse transmise. La culture est une création des humains. D'abord reçue comme un donné objectif, elle est intériorisée et influence les mentalités. Passées au crible du discernement critique, les idées ou représentations sont transmises à d'autres, parfois modifiées, parfois recrées. Les conditions socio-historiques influencent les jugements portés sur les institutions culturelles. Le processus de la sécularisation de la société et des consciences est un événement culturel majeur qui a bouleversé le paysage personnel, social et religieux. Les jeunes adultes évoluent dans ce contexte et ils sont influencés par lui dans leur manière de croire. Le terme sécularisation porte un enjeu religieux. Nous verrons que depuis les temps mythiques jusqu'à la Renaissance, la religion est apparue naturelle et elle a informé toute la vie. Le développement des sciences a remis en cause la lettre de la Révélation. La philosophie, les arts et les sciences se sont développés de façon autonome par rapport à la théologie. La différenciation des différents secteurs de la culture et de la société n'a cessé de croître jusqu'à nos jours. Elle a entraîné avec elle la

distinction de l'individu au sein du groupe et l'autonomisation croissante des consciences jusqu'à l'affirmation contemporaine de leur totale et entière liberté. La Déclaration des droits de l'homme en fait foi. Dans le chapitre qui suit, nous rendons compte du processus de sécularisation comme processus de différenciation qui marque la culture, la société et les consciences.

## CHAPITRE 4

### LE PROCESSUS DE LA SÉCULARISATION

Le phénomène de la sécularisation, mutation culturelle majeure, a profondément modifié les mentalités et les consciences. Les jeunes adultes baignent dans la culture sécularisée. Le processus de sécularisation, tel que le connaît la société occidentale, s'étend sur plusieurs siècles et affecte de façon importante les institutions religieuses et politiques, la pensée humaine et les croyants. La religion et la foi étant médiatisées par la culture, un monde de représentations, elles ont subi l'empreinte de la sécularisation qui a modifié le *croyable* disponible et les rapports des êtres humains à celui-ci, à eux-mêmes et au monde. La mémoire collective qui a été marquée par l'évolution culturelle a imprégné les consciences individuelles. Le paysage religieux québécois a longtemps été tributaire de la vision médiévale du monde, les conséquences de la Révolution française ne l'ayant atteint que plus tardivement. C'est l'explosion des communications et l'éducation généralisée qui ont mis la population en contact avec un foisonnement d'idées et qui ont éventuellement donné lieu à la Révolution dite « tranquille » dont les effets se sont faits particulièrement sentir au Québec, à partir des années 1960. La jeunesse s'est vite intéressée aux idées nouvelles transmises par des éducateurs marqués eux-mêmes par des courants nouveaux. Reconnaître la diversité des mondes de représentations qui habitent les jeunes adultes, voilà un enjeu important pour une

transmission pertinente de la foi chrétienne. L'histoire du processus de sécularisation est le récit d'une mutation des rapports de l'être humain avec le monde, avec lui-même et avec l'Ultime. La mémoire collective a intériorisé les mentalités léguées par les autres époques. Les mentalités d'hier ont façonné l'être humain d'aujourd'hui et elles sont partie prenante des identités actuelles. Décliner ces différentes mentalités favorisera la saisie de ce qui émerge ou se laisse deviner au niveau du *croire* chez les jeunes adultes aujourd'hui.

Les sociologues s'entendent habituellement pour dire que le processus de sécularisation a pris son essor au moment de la Renaissance. Peter L. Berger cependant voit les choses autrement : pour lui, le processus de sécularisation était déjà présent dans les développements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il souligne que la mentalité biblique est en rupture avec la culture mythique, cette vision du monde où la nature, le temps et les humains sont régis par les dieux. Or, le temps biblique est celui de la création, de la maturation. L'histoire, qui témoigne de l'évolution du monde et des humains, a une origine; elle est orientée, elle dévoile un sens. Le temps n'y est pas celui de la nature mais plutôt celui de l'être humain conscient, libre et responsable. La nature et le temps sont différenciés de Dieu. Création et histoire font place à la nouveauté et à l'avenir, aux humains et à Dieu. Le processus de sécularisation se caractérise par la différenciation entre les secteurs de la vie et les champs de responsabilité, et aussi par la reconnaissance de l'individu comme distinct du corps social, sujet irréductible à la nature et à la culture. Ces observations nous ont amenée à la conviction que le processus de sécularisation est déjà à l'œuvre dans la vision biblique du monde. Le sacré refaisant



surface aujourd'hui, il sera pertinent de débiter notre étude en nous référant à la culture mythique. Ainsi nous pourrions mieux saisir la transformation qui fut opérée par la culture biblique.

## **1 Culture mythique : la réalité est imprégnée de sacré**

L'Ancien et le Nouveau Testament se sont constitués dans des cultures où prévalait une représentation mythique du monde. Dans ces cultures, la chose au sens positif, objectif, de donné n'existe pas. Le divin, le surnaturel va de soi. Il est englobant, omniprésent, localisé dans l'univers. Il est la force active qui dynamise toute la réalité car le monde en lui-même ne possède pas d'autonomie. Il est comme un temple structuré par les dieux et dirigé par eux. Le mythe est le langage premier qui permet à l'humain de se situer dans son monde et de le parler<sup>1</sup>. Les forces surnaturelles font partie de la nature. Les êtres humains habitent le même espace que les dieux. Cette façon de voir engendre chez eux un sentiment d'indifférenciation et de terreur car la terre ne leur appartient pas tout à fait.

Dans cette vision du monde, l'interdépendance étroite qui existe entre les différents éléments qui composent l'univers matériel, les êtres vivants, les morts et les dieux, se rapproche de la fusion. La différenciation entre les éléments et les êtres est en effet partielle. Les êtres humains ont peu d'autonomie. La conscience d'appartenir à un groupe prime sur celle d'être un individu. Le temps est anhistorique et n'appartient pas totalement aux êtres humains. Centré sur les cycles de la nature, il correspond aux mouvements des lunes et des saisons. Les rites commémorent les mythes, lesquels

---

<sup>1</sup> Voir A. VERGOTE, *Interprétation du langage religieux*, Paris, Seuil, 1974, p. 80-81.

fondent les activités de la communauté et assurent l'ordre et la survie du groupe. Ils inscrivent le vécu dans les temps premiers, le temps de l'origine. Cyclique, le temps est celui de l'éternel retour. Le divin, les dieux, s'apparentent à une énergie cosmique ou sont perçus comme tels. Dans la pensée grecque, c'est l'être qui est divin.

## 2 Rationalisme grec : un cosmos objectif que l'Esprit ordonne

Pour les philosophes grecs, le cosmos est un monde objectif que l'Esprit ordonne. Le cosmos est éternel et son ordre, paradigmatique. Les êtres humains le contemplant et s'identifient à la valeur qu'il représente. Par cette pratique, ils sont en affinité avec les dieux dont l'activité est la contemplation ininterrompue de la divinité de l'être. L'existence trouve son ordre dans cette contemplation, comme le souligne Kostas Papaioannou :

«Au-dessus des dieux, il y a la divinité de l'être, et c'est à la contemplation de la réalité que les dieux doivent leur divinité. Si l'âme est relativement capable d'introduire une certaine harmonie dans ses mouvements et de faire en sorte que la vie humaine ne soit pas un désordre mais un cosmos, c'est qu'elle a pu contempler l'Être intemporel dont les dieux tirent leur substance<sup>1</sup>. »

Le cosmos n'a pas été créé. Il se tient là depuis toujours. Il est ce qui est immuable et universel. Comme le note Jean-Marc Ferry : « L'idée du *Cosmos* est celle de l'*universalité objective* d'un monde un, qui relie tous les êtres selon un principe d'ordre dont l'harmonie est inhérente à la nature téléologique des choses<sup>2</sup>. » L'esprit ordonne ce monde poursuit Ferry : « En tant que Cosmos, le monde objectif est comme

<sup>1</sup> Kostas PAPAIOANNOU, *La consécration de l'histoire*, Paris, Éditions Champ Libre, 1983, p. 22.

<sup>2</sup> Jean-Marc FERRY, « L'ancien, le moderne et le contemporain » p. 236, dans CENTRE THOMAS MORE, *Christianisme et modernité*, (sous la direction de Roland DUCRET, Danièle HERVIEU-LÉGER et Paul LADRIERE), Paris, Cerf, 1990, p. 236. (Sciences humaines et religions)

de part en part baigné par l'esprit. L'esprit est son ordonnancement. La réalité objective peut être ainsi affirmée, et c'est dans cette mesure que le monde extérieur n'est pas objectivé<sup>1</sup>. » Le monde, réalité objective, est objet de contemplation, non de maîtrise. Il est le lieu du sens. La justice cosmique est la règle absolue du discernement. Les mêmes principes universels structurent l'humain et le Cosmos. Les humains contemplent le monde, ce que les grecs nomment la *théôria*, pour y découvrir le système normatif de références cosmologiques. Les humains s'harmonisent au bien contemplé par la *mimésis*, l'imitation des lois universelles d'ordre et d'harmonie découvertes par la *théôria*, la contemplation. Les Grecs ne peuvent douter de la rationalité du monde objectif. Ils en découvrent l'universalité spirituelle sous l'objectif. Faire preuve d'intelligence, pour eux, consiste à reconnaître la loi universelle comme sa propre loi et à s'harmoniser avec le tout.

Dans cette vision du monde, le cosmos est au centre. Il révèle un ordre immuable, éternel, paradigmatique. Au-dessus de tout, il y a la divinité de l'être et l'activité des dieux consiste à la contempler. Les être humains imitent les dieux en contemplant l'univers et en tentant d'y découvrir les lois d'ordre et d'harmonie qui le régissent. Ces lois apparaissent comme l'esprit de l'univers. Ce sont ces principes que les être humains tentent d'imiter pour vivre dans l'harmonie. Dans cette vision du monde, les êtres humains n'ont pas de liberté créatrice; ils sont soumis aux lois spirituelles de l'univers, à la fatalité du destin. L'être est divin et intemporel. La pensée biblique de l'Ancien Testament diffère considérablement de la pensée mythique et de la pensée grecque. Le cosmos est l'œuvre d'un Créateur, un « Je suis », qui révèle aux

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 237.

êtres humains la Loi qui les constitue. On voit émerger les notions de Parole créatrice et de temps historique.

### 3 La pensée hébraïque : un monde distinct du Dieu personnel qui l'a créé

Pour les penseurs de l'Ancien Testament, esprit et monde sont séparés. Le mot *cosmos* n'a pas le même sens que pour les penseurs grecs. Il n'est pas l'éternel, l'immuable, qui se tient là par lui-même, depuis toujours. Il est l'œuvre d'un Sujet de la constitution du monde, le don d'un *Théos* Créateur. La divinité n'est pas d'emblée dans le monde. La Norme ne vient pas du cosmos, mais elle est la Loi donnée dans la parole du Sujet *Théos*<sup>1</sup>, une parole adressée à des partenaires avec qui *Théos* a contracté une Alliance. C'est la notion du temps comme histoire qui s'impose. Ce n'est plus la contemplation et l'imitation de l'ordre de l'univers, reflet de la divinité, le lieu du salut, mais bien l'histoire des humains au sein de laquelle Dieu se révèle comme un libérateur. L'histoire est désormais celle des rapports entre Dieu et son peuple. La fidélité de Dieu, voilà ce qui est permanent et éternel.

Quant au cosmos, il est différencié de la divinité et des êtres humains. Créé, il est transcendé à la fois par Yahvé (*Theos*) et par les humains, à qui Yahvé le confie. L'histoire n'émane pas du cosmos, il existe un au-delà de ce monde, celui de la Parole créatrice, de l'Esprit. L'esprit quitte le monde. Le sujet humain bien qu'incarné dans un cosmos se révèle autre que lui. Il relève de la Parole créatrice et de l'Esprit. En lui, le spirituel transcende le psychique. Il y a dualité monde/esprit. Le monde en lui-même se voit dépouillé du sacré; il est désenchanté. L'être humain qui est *sarx* et *logos*, c'est-à-

---

<sup>1</sup> Pour ce développement, je suis redevable à Jean-Marc FERRY, *ibid.*, p. 238.

dire chair et parole, appartient au monde sensible et à celui de la Parole. Il acquiert une dignité en raison de ses capacités spirituelles et de la subordination de la nature à sa volonté. Connaissance de Dieu et connaissance de soi sont reconnues comme étant les activités les plus importantes. Le *Theos* Sujet, distinct de l'univers, transcende le monde qui est sa créature. Les humains créés libres « à l'image comme à la ressemblance » du Créateur, sont donnés à eux-mêmes et existent par eux-mêmes. Yahvé, l'Unique, est un Dieu personnel. La pluralité des dieux est éliminée.

Avec Abraham, les êtres humains abandonnent les dieux de l'espace mythique. C'est sur la foi de la promesse de Yahvé qu'Abraham quitte son pays pour la terre que Dieu lui montrera. Yahvé l'invite à conclure une Alliance avec Lui. Le Dieu d'Abraham est un Dieu qui se révèle. Il se différencie de la divinité grecque, qui est objet de connaissance rationnelle, et des dieux mythiques qui se manifestent dans la nature. Pour Israël, Yahvé n'est pas objet de connaissance rationnelle et il ne réside pas dans les forces de la nature. Il est « Sujet parlant » et c'est par le cœur qui écoute qu'Il est entendu. Ce Sujet créateur et libérateur prend une part active à la vie de son peuple. La vie d'Alliance du peuple avec Yahvé est racontée dans des récits : l'histoire du salut se trouve représentée. C'est en partenariat avec Dieu que l'être humain est auteur de sa vie et de son histoire. Il est invité à marcher en la présence de Yahvé qui l'enjoint de quitter les dieux païens qui le soumettent. « Yahvé dit à Abram : « Va, pour toi, de la terre, de ton enfantement, de la maison de ton père.<sup>1</sup> ». <sup>2</sup> » À Moïse, Il affirme que « Je suis celui qui suis<sup>3</sup> » est son nom et Il en fait le guide du peuple, sur le chemin de la libération. La notion de subjectivité se dessine dans l'altérité de la relation de Yahvé

<sup>1</sup> Ex 3, 14. Traduction d'André CHOURAQUI, dans *La Bible*, p. 35.

<sup>2</sup> Marie BALMARY traduit par « Va, vers toi », dans *Le sacrifice interdit*, Paris, Bernard Grasset, 1986, p. 123.

<sup>3</sup> Ex 3, 14.

avec les humains. Elle va de pair avec l'avènement de l'histoire, le temps proprement humain. Il s'agit là d'un déplacement important : l'histoire des humains et des actions qu'ils partagent avec Yahvé, prend le pas sur le temps cyclique de l'éternel retour des rythmes d'un univers immuable. À côté du temps de l'univers, du mouvement de l'espace, il y a un temps historique, proprement humain, celui de la naissance des hommes et des femmes et de leur libération, de leur levée comme sujet. Le Dieu révélé, le Dieu des Israélites est un Dieu qui se montre actif et novateur.

La religion d'Israël réalise une rupture avec les mondes cosmiques des religions avoisinantes. Se dissociant de la magie et de la sorcellerie, elle désenchant le monde et donne lieu à une mutation importante au niveau religieux. Le cosmos est l'œuvre d'un Dieu Créateur distinct de ce qu'Il a créé. *Théos* est un Sujet qui transcende le cosmos qu'Il a créé. Le Sens n'est pas une Norme issue du cosmos mais la Loi, un commandement, une parole adressée par Yahvé à chaque sujet humain l'invitant à faire, librement, Alliance avec Lui. Yahvé est l'Autre qui se révèle. Éminemment actif en faveur des humains, Il leur commande de L'aimer, Lui, de s'aimer eux-mêmes et d'être solidaires de leurs semblables<sup>1</sup>. L'individu n'est pas une partie de la collectivité mais un sujet distinct, acteur de sa propre vie et responsable de lui-même devant Dieu. L'homme et la femme sont auteurs de leur propre vie. Ce Dieu laisse libre cours au cosmos et aux êtres humains qu'Il a créés tout en étant présent à l'évolution de sa création et à l'histoire des êtres humains qu'Il accompagne sur le chemin de leur libération. La mémoire des événements est conservée dans des récits. La notion d'histoire du salut prend corps, et avec elle, celle de la subjectivité, de l'Alliance et de la

---

<sup>1</sup> Peter L. BERGER affirme : « Le rejet violent que représente la religion israélite peut se résumer en trois motifs que l'on retrouve partout - transcendantalisation, historisation et rationalisation des normes éthiques.», dans *L'homme dans la conscience moderne*, p. 187.

liberté. Le temps historique est le temps vécu par les humains dans leur rapport à eux-mêmes, aux autres, au monde, et à Dieu. Avec Jésus-Christ, un autre pas est franchi : le Verbe de Dieu incarné témoigne de la paternité de Dieu et de la filiation divine des humains.

#### **4 La révélation du visage de Dieu en Jésus-Christ**

Un Juif nommé Jésus, issu de Nazareth en Galilée, prêche le Royaume de Dieu et guérit les malades. Reconnu comme Fils de Dieu, il est proclamé Christ et Seigneur après sa mort. Les évangiles nous livrent les traits essentiels de la vie de Jésus et de sa prédication. Pour Jésus, comme pour les prophètes de l'Ancien Testament, l'observance extérieure de la religion ne suffit pas. Il réaffirme que c'est « en esprit et en vérité<sup>1</sup> » qu'il faut adorer. Lui-même traduit cette adoration dans sa relation au Père et dans son attitude à l'égard des humains. Il révèle que Dieu est partie prenante de la condition humaine, que le Royaume de Dieu existe partout où la vie est sauve, où règnent la justice et l'amour, où les humains sont libres<sup>2</sup>. Dieu est un « Dieu pour l'homme », un « Dieu libérateur, ami des hommes et des femmes »<sup>3</sup>.

La relation au Père exprime la nature profonde de Jésus, sa dimension de mystère. Il est Fils de Dieu engendré et donné par le Père, Présence et Parole créatrice. Il vient en ce monde, rejoindre les humains. Il manifeste, sur le mode de la personne, la vie et l'être même de Dieu. « Au commencement<sup>4</sup> le Verbe était et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. [...] Et le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous,

<sup>1</sup> Jn 4, 23.

<sup>2</sup> Pour la notion de Royaume de Dieu, je me réfère à Edward SCHILLEBEECKX, *Plaidoyer pour le peuple de Dieu*, p. 28-29.

<sup>3</sup> J'emprunte ces expressions à Edward SCHILLEBEECKX, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, p. 190.

<sup>4</sup> Commencement a le sens d'Origène. André Chouraqui traduit par « Entête », dans *La Bible*, p.2061.

et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique<sup>1</sup>. » Jésus, le Christ, est Verbe incarné. Il unit en lui les concepts de *logos* et de *sarx*, *logos* désignant le domaine de la parole, de la raison, de la liberté, de l'incorrupible, la dimension du Mystère, *sarx* désignant le domaine du biologique, du sensible, de la nécessité, du corruptible, la dimension du monde<sup>2</sup>. Les évangélistes nous les présentent comme intimement unis en la personne du Christ<sup>3</sup>. Le Dieu de l'Alliance réclame la foi en son commandement, le Verbe incarné prie les humains d'écouter le Père, en la Parole qu'Il prononce en son Nom, pour vivre de l'Esprit d'Amour qui les anime tous les deux, Père et Fils. La foi en la Parole est la communion au Dieu Père, Fils et Esprit et uni à eux, à tous les humains<sup>4</sup>. En Jésus le Fils incarné, le Père veut adopter toutes les personnes qui choisissent d'accueillir l'offre qu'Il leur fait de devenir filles et fils. Devenir fils ou fille de Dieu c'est ressusciter au Royaume du Mystère, de la Présence, passer de ce monde au Père.

L'esprit, la dimension intérieure du Mystère, est dans la profondeur du sujet, et il s'oppose au monde de sa représentation extérieure. C'est dans l'expérience qu'il fait de Dieu que l'être humain expérimente ce qu'il est en vérité. Cette expérience de Dieu est cheminement de la personne vers son humanité. Les personnes ne sont pas en concurrence avec Dieu mais en relation d'altérité. Cette expérience de Dieu, qui est expérience relationnelle, se vit dans la prière et la rencontre des autres. À la suite de

---

<sup>1</sup> Jn 1, 1.14.

<sup>2</sup> Pour les notions de *logos* et de *sarx*, je me réfère à Joseph MOINGT, « Christologie et modernité », dans THOMAS MORE, *Christianisme et modernité*, p. 171.

<sup>3</sup> Au cours des siècles de réflexion et d'élaboration du discours théologique, la relation entre les concepts de parole et de chair a subi les aléas du discours philosophique. D'abord donnés unis, les concepts ont été tantôt opposés, tantôt assujettis l'un à l'autre. Rapidement, le concept de chair fut associé à la notion de péché et de damnation, et la Croix fut considérée comme un sacrifice qui rachète l'existence selon la chair.

<sup>4</sup> La notion de sacrifice, de rachat, est une régression vers la conception païenne de la religion par rapport à la gratuité de la libération offerte par Dieu.



Jésus-Christ, l'être humain parvient à se comprendre *dans* le monde au lieu de se comprendre *par* le monde qui serait limitation de soi. Le devenir du monde est interprété à la lumière de la dimension du Mystère que dévoile la résurrection. L'Incarnation du Fils de Dieu est tout à la fois événement de parole et événement historique. La mort et la résurrection du Christ abolissent à jamais l'éternel retour : ils récapitulent toute l'histoire. Il y a un avant et un après. La Parousie est advenue continue. La Pentecôte signe l'universalité du salut, l'espoir est eschatologique.

Le *logos*, la parole qui fait advenir l'expérience comme monde, n'est ni uniquement donné à l'homme, ni uniquement construit par lui, car ce qui est donné et construit n'est qu'une possibilité du monde. Homme et monde s'appellent l'un l'autre en chemin vers un accomplissement qui tient son sens du Verbe (*Logos*) rassemblement. L'univers et les humains, distincts de Dieu, tirent leur subsistance de leur relation au Dieu Créateur à l'image des personnes de la Trinité qui subsistent d'être relations l'une à l'autre, Père, Fils et Esprit de l'un et de l'autre. La vie des humains se déroule sur deux scènes, celle de l'existence historique et celle de la présence au Dieu Trinité dans le Mystère de la Création, de l'Incarnation et de la Résurrection. Jésus le Christ vient accomplir la vision du monde léguée par l'Ancien Testament en révélant ce qui était encore demeuré voilé : la relation au Père. Il confirme que Dieu est distinct du monde et des humains, et Il révèle qu'en Dieu l'union dans la différence existe : Dieu est Père, Fils et Esprit, c'est-à-dire, relations. En Jésus, est également révélé que Dieu est partie prenante de la condition humaine. Par son Incarnation et sa Résurrection, Jésus témoigne de la vérité des êtres humains qui, à sa ressemblance, sont représentation extérieure et esprit. Comme sujets, les êtres humains ne sont pas du monde, mais du Verbe Créateur, bien qu'ils se comprennent dans le monde par leur corps biologique et

leur psychisme déterminée par une culture. Jésus-Christ révèle aux humains que le Père les appelle à devenir, dans une adhésion libre, ses filles et ses fils et que c'est là leur identité véritable. Il témoigne que la foi en la Parole est la communion au Dieu Père, Fils et Esprit, et que l'Esprit d'Amour est le bouleversement des entrailles et la transformation spirituelle, qui est proprement divine. Jésus-Christ révèle que les hommes et les femmes sont appelés à la divinisation<sup>1</sup> dans leur relation d'altérité avec le Dieu Trinité, en communion avec leurs frères et sœurs en humanité. Des témoins de la mort du Christ confessent sa résurrection, répandent la Bonne Nouvelle et se réunissent en communautés fraternelles.

## **5 Début du christianisme : primauté de la relation à Dieu**

Les apôtres et les disciples ont éprouvé la libération apportée par Jésus de Nazareth. Ils ont reconnu en lui le Fils de Dieu, le Christ. Ils se réunissent d'abord en communautés fraternelles de Juifs qui croient en Jésus. De libres associations se forment. Chacune a pour siège une maison particulière. *L'ekklésia* se réunit dans l'Esprit pour louer Dieu, s'unir au Christ et s'exprimer autour de questions pratiques qui concernent la communauté<sup>2</sup>. Le baptême dans l'Esprit fonde la foi de ceux qui n'ont pas eu une expérience directe de Jésus-Christ. Selon Edward Schillebeeckx : « Le Dieu de ces chrétiens était et est le Dieu qui n'a pas abandonné Jésus, mais a fait de lui un « esprit vivifiant » (1 Co 15, 45)<sup>3</sup> » Ces chrétiens sont des spirituels, des « pneumatiques ». Ils vivent libérés, en frères et sœurs solidaires et égaux, « en Christ »,

<sup>1</sup> En Jean 10, 34-35, il est écrit : « Jésus leur répondit : « N'est-il pas écrit dans votre Loi : J'ai dit : vous êtes des dieux ? La loi appelle donc des dieux ceux à qui s'adressait la Parole de Dieu... »

<sup>2</sup> Pour cette partie, je me réfère à Edward Schillebeeckx, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, p. 226-233.

<sup>3</sup> Edward SCHILLEBEECKX, *Plaidoyer pour le peuple de Dieu*, p. 43

constituant son Corps<sup>1</sup>. Fonder sa vie sur la foi au Christ est une décision personnelle et libre qui conduit à la libération de soi pour la relation d'altérité.

Les premiers chrétiens se distinguent des adeptes de religions différentes par la rationalité éthique. Ils se réunissent en fraternité de partage où les uns et les autres se considèrent comme des sœurs et des frères, solidaires, égaux et libres et constituent le Corps Mystique du Christ, c'est-à-dire, son Corps de Parole et de Communion. À l'exemple de Jésus, ils se soucient du sort des humains de toutes catégories et particulièrement des démunis. Membres d'un Corps mystique, ils se sentent affranchis des obligations de la religion d'État qui prévaut à cette époque. Pour eux, la réalité politique et sociale est vidée de sa dimension sacrée. Ils font une expérience radicale de liberté intérieure. Les premiers chrétiens cherchent à se dégager des contraintes de la nature et de la culture bien qu'ils y soient insérés et intégrés, pour vivre dans la liberté du Royaume et constituer un monde nouveau dans la plénitude du temps de l'avènement du Christ.

Les premiers siècles de chrétienté sont caractérisés par l'importance que le chrétien accorde à sa relation à Dieu. L'homme est placé au centre de l'univers et la relation avec le Dieu personnel est plus importante que les problèmes du cosmos. Ce n'est pas d'abord dans le cosmos que l'on connaît Dieu mais dans la connaissance de soi et de sa relation à Dieu. Le chrétien peut reconnaître en lui-même l'activité d'une puissance subjective. C'est aussi en lui-même qu'il peut trouver la source de sa vérité et de sa légitimité. C'est la liberté qui est le fondement de l'éthique et non l'ordre du cosmos. Pour Théophile d'Antioche, le culte que désire Dieu est « la sainteté du cœur et

---

<sup>1</sup> Voir Ga 3, 26-30.

la pureté de l'agir<sup>1</sup>. » La représentation du monde des premiers chrétiens est celle d'êtres humains libérés par la mort et la résurrection du Christ. Ils vivent une relation personnelle intersubjective et libératrice avec le Dieu Père, Fils et Esprit et une relation de communion avec tous les êtres humains qu'ils considèrent comme filles et fils d'un même Père. Ce Dieu est celui qui n'abandonne pas ses filles et ses fils à la mort mais fait d'eux des vivants. Jésus a dit : « Si quelqu'un reste fidèle à ma parole, il ne verra jamais la mort<sup>2</sup>. » Les êtres humains accueillent librement le don de la confiance et de l'amour que Dieu leur offre et ils ont à cœur de transmettre ce don à leurs semblables.

## **6 Antiquité : le christianisme devient religion d'État**

Le christianisme entra dans une ère nouvelle quand il devint religion reconnue par l'empereur Constantin puis religion d'État sous l'empereur Théodose qui en fera une loi d'empire en 380<sup>3</sup>. Ce fait nouveau changea la face du christianisme. Il connut une période d'effervescence sur le plan théologique et artistique, de même qu'un essor considérable au niveau de l'évangélisation. Les païens instruits, convertis au christianisme, s'efforcèrent de comprendre la révélation chrétienne à l'aide des catégories de la philosophie grecque. Pour eux, le Christ était le *Logos* incarné. Ce fut l'âge d'or des Pères de l'Église, un moment important dans la systématisation de la pensée chrétienne, largement influencée par la pensée platonicienne. Cette vision du monde se caractérise par la séparation de l'âme et du corps, de l'intelligible et du sensible. L'âme exilée dans la chair est appelée à s'en détacher progressivement. C'est dans le monde des Idées que l'être humain et Dieu peuvent se rejoindre. Dans cette

---

<sup>1</sup> Cité par Joseph MOINGT, dans « Christologie et modernité », p. 180.

<sup>2</sup> Jn 8, 51.

<sup>3</sup> Voir Edward SCHILLEBEECKX, Plaidoyer pour le peuple de Dieu, p. 159-162..

conception du monde, l'esprit est valorisé et le monde déchu. La subjectivité chrétienne ne veut alors que connaître Dieu et l'âme. À partir de cette synthèse, il est difficile de considérer l'Incarnation du Verbe de Dieu dans toutes ses possibilités; le monde étant perçu de façon péjorative, le rapport à celui-ci est dévalorisé

Le peuple romain bénéficia de la légalisation du christianisme. La législation s'en trouva humanisée dans l'abolition de la torture en 315 et du meurtre des esclaves en 319<sup>1</sup>. Cependant, l'union étroite du pouvoir impérial romain avec l'institution religieuse n'était pas sans risque pour le christianisme. Peu à peu, les intérêts de l'Église furent assimilés au bien-être de l'État, la religion étant le pilier de l'Empire Romain. Le culte devint l'occupation principale des prêtres assimilés à la caste sacerdotale romaine. Les prêtres et les évêques se préoccupèrent davantage de leur carrière et des intérêts de l'Empire. La dimension religieuse institutionnelle prit le pas sur la dimension du Mystère vécu de la foi. Le radicalisme chrétien perdit de sa vigueur. L'agir des responsables religieux se sécularisa en quelque sorte, se pliant davantage aux impératifs de l'Empire qu'à l'inspiration évangélique. C'est alors que pour contrer la perte de la dimension mystique de la vie chrétienne, une nouvelle façon de suivre le Christ prit forme : celle de la vie monastique centrée sur la pratique des conseils évangéliques. Un nouveau rapport au monde se dessina, celui du retrait du monde. Il fallait se libérer de tout pour trouver Dieu, l'unique bien nécessaire et apporter sa pierre à la construction du Corps mystique du Christ<sup>2</sup>. Cette situation illustre la tension dynamique qui existe entre foi et religion, c'est-à-dire entre la relation intersubjective de foi et d'altérité et les institutions qui la médiatisent. Cette représentation du monde fait apparaître une

---

<sup>1</sup> Voir Michel LEMONNIER o.p., *Histoire de l'Église*, Montréal/Paris/Vicence, Éditions Paulines/Éditions Médiaspaul/Éditions Institut Saint Gaétan, 1983, p. 123-124.

<sup>2</sup> Pour le développement sur le monachisme, *ibid.*, p. 147-148.

différence qualitative entre les impératifs du monde et l'inspiration évangélique. Il y a désormais séparation entre les chrétiens qui vivent et agissent dans le monde et ceux qui s'en retirent. Les premiers s'accommodent de compromis entre le politique et le religieux, les seconds choisissent de centrer leur vie sur l'appel de Dieu. La légitimité que la reconnaissance de l'Empire romain conféra au catholicisme favorisa sa diffusion.

## **7 Moyen-Âge : un cosmos anthropocentrique et hiérarchisé**

Le mouvement d'évangélisation s'intensifie, il atteint les peuples nordiques et fait de nombreux convertis. Les traditions des peuples germaniques travaillent la chrétienté romano-byzantine affaiblie par la brutalité, la corruption morale et les luttes de pouvoir entre le Sacerdoce et l'Empire. Le pape Grégoire le Grand (v. 540-604) s'emploie à rapprocher la civilisation romaine, la tradition catholique et les coutumes des peuples nordiques, appelés *Barbares*. Benoît (v. 480-547) fonde l'ordre bénédictin. Son charisme attire beaucoup de disciples. Au sein d'une société qui se cherche et qui bouillonne, les monastères sont perçus comme un exemple de société idéale. Ils ont inspiré le système féodal du Moyen-Âge.

On se penche à nouveau sur l'étude des auteurs de l'antiquité païenne et les auteurs chrétiens des premiers siècles sont aussi étudiés. Les penseurs chrétiens tentent de mettre en accord les différences entre la philosophie grecque et les doctrines chrétiennes. Une vision s'élabore où science et foi, raison et révélation se rencontrent. La réhabilitation des philosophes grecs fait resurgir l'idée du cosmos. L'univers médiéval prend corps. Il se modèle sur le cosmos grec et sa conception hiérarchique des êtres, avec toutefois des différences notables dont la création du cosmos par le Dieu

Tout-Puissant, alors que, pour les philosophes grecs, le cosmos est éternel et immuable. Le cosmos médiéval est anthropocentrique. Les êtres humains en sont le but et la fin. Situés historiquement et doués de liberté, ces derniers sont appelés à se libérer de la corruption issue de leur union avec la nature afin de participer à la vie divine.

## **8 Période scolastique : synthèse entre le christianisme et la philosophie grecque**

Au XIII<sup>e</sup> siècle, réapparaît une conception de la nature qui a une structure en soi et une intelligibilité pour soi. Thomas d'Aquin (1225-1274) redécouvre Aristote et réalise une synthèse entre la tradition chrétienne et la philosophie grecque. La synthèse thomiste recoupe les trois pôles : Dieu, l'âme (l'humain) et le monde. Cette vision de l'univers privilégie une différenciation du rapport à l'autre, à soi-même et au monde. Elle trace la voie à la compréhension moderne<sup>1</sup>.

Thomas d'Aquin conçoit le monde comme une sphère-univers où règne l'harmonie et l'ordre<sup>2</sup>. La sphère cosmique se divise en deux mondes, le monde sublunaire, région terrestre, patrie des quatre éléments fondamentaux (l'air, l'eau, le feu, la terre), des habitants humains, de la génération et de la corruption et le monde supralunaire, la région du ciel. Au-dessus des étoiles, un Ciel empyrée qui échappe à l'observation, lieu privilégié de la présence de Dieu, des anges et des bienheureux. Des Intelligences sont associées aux sphères et aux astres. Quant à l'enfer, il se trouve au centre de la terre. L'homme médiéval se trouve enserré par le surnaturel à la fois par le

---

<sup>1</sup> La synthèse thomiste a marqué l'imaginaire chrétien québécois jusqu'à la révolution tranquille des années 1960, c'est pourquoi nous croyons utile de la décrire. Connaître les racines de ce qui a longtemps été véhiculé au Québec peut favoriser le passage de ce qui a été vécu vers une expression plus adaptée à la sensibilité actuelle.

<sup>2</sup> Pour le développement sur le cosmos médiéval, je me réfère à Lucien PODEUR, *Image moderne du monde et foi chrétienne*, Paris, Le Centurion, 1976, p. 23-30. (Croire et comprendre)

haut et par le bas. Le monde sublunaire est subordonné au monde supralunaire; en d'autres mots, la terre dépend du ciel. Entre les deux mondes, la séparation est radicale. Pour faire face au monde terrestre, c'est à la raison naturelle que les humains doivent se confier<sup>1</sup>.

Dans cette conception du monde, Dieu est représenté comme Intelligence absolue, Esprit, Cause et Acte de tout le réel. Le spirituel est la formidable énergie qui meut le monde. Dans le cosmos médiéval, Dieu est présent, non par son Être mais par son action. Le Créateur est saisi comme Premier Moteur. Tout ce qui vit et se meut est un reflet de la divinité, le symbole de la réalité invisible. Fait à l'image de Dieu, l'être humain occupe une place centrale dans l'ordre hiérarchique. Il est le but et la fin de la création. Bien que l'accent soit mis sur l'homme céleste en opposition à l'homme terrestre, la dépendance de l'être humain à l'égard de Dieu Cause Première de tout, ne s'oppose pas à sa liberté.

« La dépendance à l'égard de Dieu comme être suprême fait partie de la contingence, de la finitude de l'être créé. Or cette dépendance n'est pas opposée à la liberté, parce que la liberté est toujours une liberté *située*; on est libre en étant situé par rapport à l'autre, à Dieu. Dépendance et liberté ou, si l'on veut, création et liberté ne sont pas des termes opposés pour saint Thomas. Si on est libre au moins comme possibilité, c'est parce qu'on a reçu la liberté de Dieu comme un don créé; la liberté, avant d'être une conquête humaine, est un don reçu, et c'est pourquoi la dépendance de la créature à l'égard du créateur n'est pas opposée à son autonomie.<sup>2</sup> »

L'être humain utilise sa raison humaine pour progresser. La méthode scolastique utilisée en théologie est une méthode ouverte au cheminement intellectuel. La *disputatio*

---

<sup>1</sup> Voir Jean-Marie PLOUX, *Le christianisme a-t-il fait son temps?*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, p. 99-100. (Questions ouvertes)

<sup>2</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, « Création et liberté », dans *Science et Esprit*, XLV/2, 1993, p. 181-211.



établit une problématique, puis un débat où le recours au raisonnement prend le pas sur l'argument d'autorité. Bien que ce soit le maître qui conclut le débat, cette méthode affirme la responsabilité intellectuelle de l'individu dans la recherche. Bien que l'idéal soit encore celui de l'unité, la *disputatio* a ouvert les esprits à la pluralité des opinions. Avec la redécouverte de la physique aristotélicienne, Thomas d'Aquin poursuit l'ambitieux projet de faire la synthèse entre la foi et la raison. Il développa une méthode de prise sur le réel, la dialectique. Au raisonnement sur les textes, les penseurs associent l'induction fondée sur l'observation et l'expérimentation. Cette méthode deviendra un instrument puissant de domination de la matière. Thomas d'Aquin a réalisé la synthèse entre le thème grec de l'ordre hiérarchique de l'univers et le thème chrétien du salut dans l'histoire. Bien qu'il ait employé toutes les capacités de sa raison à exprimer en des doctrines humaines, en des représentations liées à la culture de l'époque, une parole sur le mystère révélé de la Trinité, Thomas d'Aquin ne s'y méprend pas, il sait que la raison ne peut élucider les mystères révélés qui dépassent l'entendement humain. L'expérience croyante qu'il fait de Dieu transcende ce qu'il a écrit, comme en témoigne l'anecdote citée par Karen Armstrong :

« On raconte qu'après avoir dicté la dernière phrase de la *Somme*, Thomas d'Aquin fut saisi tout à coup d'un profond accablement. Son scribe lui ayant demandé la raison de sa tristesse, il répondit que tout ce qu'il avait écrit ne représentait qu'un fêtu de paille en comparaison de ce qu'il avait vu<sup>1</sup>. »

Dans cette conception du monde, l'être humain et Dieu sont des partenaires. L'homme et la femme sont confiés à leur raison humaine et à leur liberté. L'Incarnation du Verbe de Dieu acquiert toute sa densité revêtant l'épaisseur corporelle historique de la condition humaine. Si Dieu se révèle à l'être humain dans sa condition humaine, ce

---

<sup>1</sup> Karen ARMSTRONG, *Histoire de Dieu*, Paris, Seuil, 1997, p. 249-250.

dernier n'a pas à la quitter pour trouver Dieu. « C'est en humanisant son monde que l'homme chrétien, éclairé par la foi qui s'appuie sur la Révélation et mettant en œuvre sa raison, sa liberté et sa volonté, rencontre Dieu.<sup>1</sup> » Jusqu'à la Révolution Tranquille des années 1960, le christianisme québécois a été largement inspiré par la scolastique thomiste. Nombre d'éducateurs des jeunes adultes ont été formés à cette école de pensée. C'est le Concile Vatican II qui a fait la promotion d'assises nouvelles pour la pensée théologique.

À la même époque où Thomas d'Aquin entreprend de faire la synthèse entre la foi et la raison, en articulant l'expérience religieuse et la philosophie, le poète Dante Alighieri suggère que le sensible et le divin ne sont pas en contradiction. L'amour qu'il voue à Beatrice Portinari est pour lui une épiphanie de l'amour de Dieu. Le bonheur en cette vie est différent, à son avis, de la félicité éternelle, et la raison naturelle peut permettre à l'homme de faire son bonheur ici-bas dans l'histoire sans que cela n'abolisse pour autant la contemplation du divin en ses épiphanies, contemplation qui est la fin de l'homme en raison de son être immortel. Le peintre Cimabue porte aussi un nouveau regard sur le monde. Roger Garaudy commente le tableau de la Vierge en majesté peint par Cimabue en 1297 en ces termes :

« Sous la double inspiration de la spiritualité franciscaine, si proche du peuple et de la nature, et de l'antiquité de Rome, Cimabue annonce l'aube des temps nouveaux. Pour la première fois il est dit - et dans le langage d'un peintre - que pour aller à Dieu, il n'est pas nécessaire de tourner le dos au monde<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Voir Jean-Marie PLOUX, *op. cit.*, p. 103-104.

<sup>2</sup> Roger GARAUDY, *60 oeuvres qui annoncent le futur. Sept siècles de peinture occidentale*, Genève, Éditions d'Art Albert Skira, 1974, p. 16, cité par Jan Sperna WEILAND, «Qu'est-ce que la sécularisation? Une tentative de définition», dans Enrico CASTELLI (directeur), *Herméneutique de la sécularisation*, Aubier Éditions Montaigne, Paris, 1976, p. 87.

Théologie, philosophie, science et art convergent dans l'affirmation de l'autonomie de la raison naturelle.

## **9 Renaissance : science et art affirment l'autonomie du cosmos et des humains**

À la renaissance s'amorce la rupture de l'équilibre entre Dieu, la nature et l'homme tel que présenté par la synthèse thomiste. Le développement des communications, les voyages, la découverte du Nouveau Monde, l'augmentation du commerce favorisent la formation d'une opinion publique ainsi que l'avènement de la classe populaire. La rationalité scientifique fait des acquis importants. Copernic, Galilée et Newton révolutionnent la conception de l'univers. L'opposition terre/ciel est abolie puisque tous les corps qu'ils soient célestes (astres) ou terrestres sont corruptibles, de même nature, et obéissent aux mêmes lois. L'idée d'un Dieu premier moteur, énergie responsable du fonctionnement de l'univers, perd de la crédibilité. La découverte de la mécanique des lois qui régissent l'univers fait du Dieu Cause et Acte de tout ce qui existe, un Dieu fainéant, un Dieu inutile.

La révolution scientifique promeut une révolution humaniste. Les humains ont de plus en plus de prise sur l'univers. Ils deviennent de plus en plus confiants en leurs capacités. La conquête du réel les fascine. Dans cette représentation du monde, le rapport au cosmos se modifie, il devient objet de science. Dieu est le Sujet constitutif du cosmos qu'il a créé intelligible en lui-même et déterminable comme objet. Il a fait l'homme sujet, à son image comme à sa ressemblance. L'homme, sujet constitué (créature), est partie prenante de son histoire. Dieu a fait Alliance avec lui.

Les progrès de la science remettent en question la lecture de la Bible et sa compréhension. Le souci de concordance entre la science et le donné des Écritures amène l'Église à refuser les découvertes faites par Copernic et Galilée. Cette prise de position crée une distance entre la pensée théologique et la pensée scientifique et instaure un climat de méfiance entre les tenants des deux modes de pensée. Le grand schisme d'Occident (1378-1417), les scandales ecclésiastiques de la captivité d'Avignon (1334-1342), la prédication chrétienne qui insiste sur la toute-puissance d'un Dieu qui dirige tout, ajoutent au climat d'insécurité et de peur qui prévaut alors. C'est dans cette atmosphère politique et religieuse troublée et confuse que se développent la chasse aux sorcières et le tribunal de l'Inquisition. Autant de peurs et de violences ne pouvaient que remettre en question la façon de diriger les affaires politiques et religieuses.

Le besoin de renouveler la conscience religieuse devint de plus en plus pressant. Le sens de l'individu de même que l'attention à l'intériorité se développent. Le besoin se fait sentir de réviser les comportements religieux, de passer d'une religion extérieure et collective à une attention aux conséquences intérieures des comportements et des actions posées. Martin Luther (1483-1556) et Jean Calvin, dit Calvin (1509-1564) proposent des doctrines pour lutter contre l'angoisse d'être pécheur et impuissant. Luther développe une doctrine de la justification, Calvin une doctrine de la prédestination. Tous deux contestent la structure hiérarchique de l'Église et les pratiques sacramentelles. Ils privilégient une Église spirituelle qui s'appuie uniquement sur la Parole de Dieu et du même souffle, ils proposent un nouveau rapport à l'Écriture. À la même époque, Ignace de Loyola (1491-1556) valorise la représentation d'un Dieu qui tient compte de la subjectivité naissante. Dans les *Exercices spirituels*, il promeut la représentation d'un Dieu, Sujet dynamique, capable de remplir d'assurance et

d'énergie<sup>1</sup>. Le Concile de Trente (1545-1549; 1551-1552 et 1563-1563) réagit contre la *sola fide* de la doctrine luthérienne et insiste sur l'aspect social de la foi. Il remet en perspective l'Écriture et la tradition de l'Église, l'abandon à Dieu et l'effort de l'homme, le rite sacramentel et la grâce du sacrement. Il réaffirme que la dimension objective de la foi, celle des médiations, accompagne la démarche personnelle du croyant.

A l'opposé de la dévotion populaire toute extérieure, des courants mystiques invitent au développement de la sensibilité et de l'affectivité, à la reconnaissance de la subjectivité. L'expérience spirituelle est celle d'une Présence subjective à l'œuvre au cœur de l'être. L'homme s'identifie au Sujet Dieu. L'ouvrage de Thomas à Kempis *L'imitation de Jésus-Christ* bien que d'une religiosité lugubre portant sur l'humanité vulnérable de Jésus a été populaire en cette période de grandes souffrances. À l'encontre de la raison dominante, l'ouvrage valorise l'intuition et la subjectivité. Dans la vulnérabilité, l'être humain pressent que la raison ne peut rendre compte du mystère de la souffrance.

À cette époque, la religion va encore de soi; elle organise toute la vie. Les rapports sociaux sont pensés en termes d'ordre, un ordre voulu par Dieu et déterminé par l'Église. Cependant, se dressant contre ce rapport étroit entre le religieux et la cité, un mouvement de protestation s'élève qui milite en faveur d'une prise d'autonomie du pouvoir politique par rapport au pouvoir religieux. Dans *Le Prince* (1513), Niccolo Machiavelli conteste les principes sur lesquels s'appuie l'ordre traditionnel. Faisant l'apologie du politique, il propose que le pouvoir civil détermine ses objectifs sans se soucier d'impératifs d'ordre moral. Selon Jean-Luc Brunin, « On s'arrache ainsi à une

---

<sup>1</sup> Voir Karen ARMSTRONG, *op. cit.*, p. 337.

vision religieuse de la société par laquelle on considérait la place que la Providence nous assignait comme détermination de notre être social. Désormais le je social est distinct du moi; et dans cet écart s'ouvre l'espace de la subjectivité<sup>1</sup>. » La subjectivation des individus ne cessera de croître jusqu'à nos jours. Dans la représentation du monde qui se dessine, le sujet unique et libre en chaque humain est distingué du moi déterminé par les conditions socio-historiques.

À l'encontre des doctrines qui engendrent la peur et la violence, la raison impose de plus en plus sa suprématie. Cornélius Jansen, dit Jansénius (1585-1638) développe une doctrine qui met l'accent sur la prédestination, le péché et l'enfer. La question du salut hante alors les consciences. Justification, prédestination, imitation du Christ vulnérable et souffrant, autant de doctrines qui intensifient le climat de peur et d'inquiétude provoqué par les massacres qui ont accompagné les luttes religieuses, ce qui contribue à jeter du discrédit sur la religion. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, théologiens et hommes d'Église débattent de la religion sur un terrain résolument rationnel. Leonardus Lessius (1554-1623) se tourne vers le Dieu des philosophes et déclare, comme le soulignera Karen Armstrong, que « l'existence de ce Dieu est démontrable comme n'importe quel fait concret<sup>2</sup> ». La rationalité unilatérale, une approche réductrice, risque d'occulter la foi dans sa dimension de mystère. Et c'est bien ce qui ne manqua pas de se produire.

En réaction contre la rationalité unilatérale, le mathématicien Blaise Pascal (1623-1662) proposa le pari de la foi. Jugeant que la réflexion rationnelle sur Dieu

---

<sup>1</sup> Jean-Luc BRUNIN, « Le croire chrétien aux prises avec la société moderne », dans Leïla BABÈS (directrice), *Les nouvelles manières de croire*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1996, p. 146.

<sup>2</sup> Voir Karen Armstrong, *op. cit.*, p. 344.

conduisait à l'athéisme, il déclara que la foi relevait d'un ordre différent. À son avis, elle était plus proche du pari que de l'assentiment rationnel relevant du sens commun et elle était le fruit d'une décision personnelle. Pour ce penseur, Dieu se révèle à qui le cherche.

### **10 Siècle des Lumières : la rationalité supplante la révélation**

À la période dite « des Lumières », des philosophes développent la religion naturelle de l'Être suprême, appelée déisme, pour supplanter la révélation chrétienne. Pour eux, il ne peut y avoir d'autre voie pour des humains éclairés et rationnels que celle de suivre la religion naturelle. Dans cette conception, l'autorité en matière de religion est la raison. Il s'en suit que la dimension symbolique de l'être humain est occultée.

Descartes (1596-1650) découvre l'évidence de Dieu dans la conscience humaine. Pour lui, même l'expérience du doute de Dieu parle à sa façon de son existence. L'Être parfait de Descartes est le Dieu des lois éternelles. Ce Dieu est absent du cosmos chaotique. Il n'y a pas d'intention dans la nature. Elle se découvre dans la conscience : « *Cogito, ergo sum* ». Dans cette représentation du monde, il y a séparation entre l'âme et le corps. Le spirituel est occulté en faveur du rationnel. L'être humain devient un animal raisonnable. C'est le début du subjectivisme moderne. « À partir de ce moment-là, on assiste à la rupture totale entre science et foi, philosophie et théologie, transcendance et immanence de Dieu.<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, « Création et liberté », p. 186.

Pour connaître la réalité, les scientifiques se tournent vers l'observation et l'expérimentation. S'appuyant sur l'idée que la vérité peut être découverte par la raison, les méthodes scientifiques sont appliquées à la foi. Il s'agit à l'aide de la méthode rationnelle d'évacuer le mystère, le miraculeux et de parvenir à la religion naturelle inscrite au cœur, laquelle devient critère de discernement à l'égard de la religion institutionnelle. Les tenants de cette position croient que le côté « superstitieux » de la religion gérée par les institutions maintient les fidèles en esclavage. Ce parti pris conduit à l'occultation de la dimension symbolique de la foi. Le Dieu impersonnel découvert par ses propres efforts permet d'échapper à la terreur. Le déisme est la religion des rationalistes. Voltaire la décrit comme religion idéale dans son *Dictionnaire philosophique* (1764)<sup>1</sup>. Ce libre penseur n'est pas partisan de l'athéisme. Ce qui représente une difficulté pour lui, ce n'est pas Dieu mais les doctrines qui offensent la raison et humilient les humains. Pour lui, le mythe et le mystère sont considérés comme de la magie et de la superstition, deux façons de connaître indignes de la raison humaine.

La primauté de la connaissance rationnelle sur la Révélation est affirmée de plus en plus. Le cap est mis vers un salut séculier. Baruch Spinoza (1632-1677) est le prototype du penseur autonome et profane en quête d'un salut séculier. Il croit en Dieu mais pas en celui de la Bible parce qu'il considère que la religion révélée est inférieure à la connaissance acquise par la raison. Il recourt à la preuve ontologique de l'Être. Comme l'écrit Karen Armstrong, son Dieu « est un être matériel, identique et équivalent à l'ordre qui gouverne l'univers<sup>2</sup> ». Dieu est dans le monde. C'est à partir de lui qu'on peut écrire les lois mathématiques de causalité de l'existence. Dieu émane du monde et comme Principe des lois éternelles, il en est la source d'intelligibilité. Pour Spinoza,

---

<sup>1</sup> Pour la définition de Voltaire, voir Karen ARMSTRONG, *op. cit.*, p. 364.

<sup>2</sup> Voir *ibid.*, p. 366.



Dieu est utile à la raison car il ouvre la voie à la possibilité de faire des déductions sur la réalité.

L'idée que la raison humaine doit s'affranchir de la dépendance d'une autorité extérieure est en constante progression. Plusieurs penseurs sont prêts à affirmer que l'autonomie de la raison est une preuve que l'humanité sort de la minorité et entre dans sa majorité. Emmanuel Kant (1724-1807) postule que Dieu est une réalité qui dépasse l'espace et le temps. Pour lui il n'y a pas de preuve de l'existence ou de la non existence de Dieu. Il pose Dieu comme limite idéale, comme une commodité qui permet de penser le monde. Sa nécessité s'impose pour guider la vie morale et récompenser la vertu par le bonheur. Dans cette vision, c'est l'humain qui est le centre. Dieu n'est pas un fondement mais une arrière-pensée utile. Un Dieu « pensée » est une objectivation, une abstraction : peut-il subsister?

En réaction contre l'affirmation rationnelle unilatérale des philosophes des Lumières, des groupes de piété se forment et mettent l'accent sur la religion intérieure subjective. Ils rejettent les preuves extérieures de l'existence de Dieu et s'attachent à faire l'expérience du Dieu du cœur. Parmi ces groupes mentionnons les Méthodistes et les Quakers. C'est également à cette époque que se développe, dans l'Église catholique, la dévotion au Sacré-Cœur. Une vague de religiosité fondamentaliste, accompagnée d'un cortège d'observations contraignantes, conteste le climat moral détendu des Lumières.

## 11 La raison pratique prend le pas sur la spiritualité

Du déisme, il n'y a qu'un pas vers l'athéisme et il sera vite franchi. Alors que la vie avait toujours été un domaine sacré, elle s'est vue peu à peu dépouillée de son revêtement symbolique et elle est devenue objet de science. La subjectivité est le seul fondement de l'univers et de son activité, et du devenir de l'objet. L'être humain, centre du réel, est situé dans un univers chosifié, dépourvu d'intériorité, d'un côté spirituel interne. Avec l'invention technique, l'homme réinterprète le réel en fonction de son pouvoir sur le monde et de ses besoins. Pour maîtriser la matière, la soumettre, vaincre l'espace et le temps, l'homme fabrique et organise. Créateur, organisateur, l'homme se sent libre et l'égal de Dieu. Après l'affirmation du Dieu des philosophes et celui de la pure expérience subjective, survient le constat de l'inutilité de Dieu. Que faire d'un Dieu qui n'intervient pas dans les affaires du monde et de celui de la religion du cœur qui s'évanouit quand l'expérience subjective est passée? Seule la matière existe qui obéit à ses propres lois. À cette même époque, Abraham Trembley et John Turbeville Needham affirment le principe de la génération spontanée<sup>1</sup>. Si la matière est autoengendrement et la vie génération spontanée, les êtres humains sont indépendants de tout et ils ne doivent leur existence qu'à eux-mêmes. Le dilemme est le suivant : qui est absolu : Dieu ou l'univers? Selon le matérialisme athée, il n'y a pas d'alternative surnaturelle à notre monde : celui-ci est intelligible en lui-même. C'est la subjectivité qui, en formulant des projets, confère sens et direction au monde. C'est l'affirmation du primat du sujet humain et l'assise de l'homme comme subjectivité constitutive – ce qui devait être réservé à Dieu<sup>2</sup>. Il s'instaure une conscience nouvelle entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la nature. Y sont affirmées à la fois l'autonomie de l'entendement

<sup>1</sup> Voir Karen ARMSTRONG, *op. cit.* p. 401.

<sup>2</sup> Voir Jean-Marc FERRY, article cité, p. 254.

humain et celle de la nature objective. Comme l'affirme Jean-Marc Ferry : « Ce n'est plus la définition des essences qui donne accès au réel, mais la description des phénomènes<sup>1</sup>. » Croire en Dieu devient le fait de la peur et de l'ignorance et l'homme mûr et éclairé doit accepter d'en sortir. La science déloge la religion. Pierre Simon de Laplace (1749-1827) expulse Dieu de la physique, le considérant comme un inconvénient. Le choix de considérer Dieu comme un phénomène comme les autres, comme un objet de la raison raisonnante, conduit à la mort de Dieu comme Origine et partenaire de l'être humain. C'est la consécration de l'histoire comme exaltation de l'œuvre des humains. La nouveauté s'impose comme idole et comme idéologie.

Au monde naturel, comme milieu de vie de l'homme, se substitue peu à peu un univers technicisé. Le rapport à la nature change. De milieu de communion, il devient un matériau de construction. L'homme évolue dans un univers chosifié, un monde de réalités objectives susceptibles d'être utilisées dans des projets conçus par les hommes. Les réalités naturelles ont perdu toute valeur de signes pouvant orienter vers Dieu comme c'était le cas dans l'univers médiéval. L'ambition technique a remplacé l'univers des êtres par celui des objets. La connaissance n'est plus de l'ordre de la contemplation mais de l'ordre de la raison pratique. La *praxis* importe plus que le *logos* : connaître ce sera arracher à la nature ses lois afin d'utiliser l'énergie qu'elle recèle dans des réalisations techniques, miroirs de la puissance de l'homme. La perspective d'un progrès indéfini dynamise toute l'activité humaine. Les humains ont confiance en leur raison, en leur savoir, en leur savoir-faire. Avec la mentalité technicienne croît l'impression de l'inutilité de Dieu et l'exaltation des capacités

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 254.

créatrices des humains. La nature devient pure extériorité. Ce qui importe au-dessus de tout, c'est l'être humain, lui, ses œuvres. Le solipsisme moderne prend corps.

Par souci d'autonomie et d'indépendance, plusieurs savants et philosophes souscrivent à l'affirmation que pour l'homme parvenu à maturité, une prise de distance par rapport à Dieu s'impose. Georg Wilhem Hegel (1770-1831) propose une divinité Esprit force vitale du monde, dimension de notre humanité. Nietzsche annonce que Dieu est mort, que les hommes ont eux-mêmes à devenir des dieux, des hommes éclairés et puissants pour une humanité nouvelle. Arthur Schopenhauer (1788-1860) déclare qu'il n'y a pas d'Absolu ni de Dieu à l'œuvre dans le monde mais seulement la volonté de vivre des humains. C'est à eux qu'il revient de donner un sens à leur vie. Karl Marx (1818-1883) absolutise la réalité historique. Pour un esprit rationaliste, la théorie de l'évolution de Charles Darwin (1809-1882) va à l'encontre des récits bibliques de la création. Il devient de moins en moins possible de penser à Dieu comme un organisateur divin. Sigmund Freud (1856-1939) voit Dieu comme une invention de l'inconscient, une projection qu'il faut dépasser. Dans ce type de conception rationaliste du monde, il n'y a pas de place pour Dieu car la dimension symbolique relationnelle du Mystère est occultée au profit de la seule rationalité scientifique et technique, source puissante de domination du monde. La méconnaissance de Dieu culmine quand ce dernier apparaît comme une entrave à l'autonomie et à la liberté humaine. Si Dieu est un rival de l'être humain, un concurrent, une limite à sa liberté, il vaut mieux nier son existence pour accéder à sa pleine humanité. C'est dans ce courant que se situent Jean-Paul Sartre (1905-1980), Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) et Albert Camus (1913-1960). Dans cette représentation du monde, c'est la liberté humaine qui est considérée comme l'absolu.

La position du sujet constitutif de la culture se radicalise. L'homme est un autre que Dieu et c'est par son activité à lui que le monde se constitue. Les limites de l'homme sont relativisées. La nature objective de l'être humain est posée devant le scientifique comme un Objet à comprendre et à maîtriser. Les découvertes scientifiques font apparaître les multiples relations qui existent entre les différents éléments de l'univers. L'attention à la dimension affective et relationnelle refait surface. Dans la relation subjective, on voit apparaître l'*Alter ego*, l'autre sujet. Une problématique nouvelle émerge, celle de la liaison. De la description des phénomènes on s'intéresse à la logique générale des relations. Il y a passage au systémique, aux opérations synthétiques, au principe du *Verbe*. La problématique de la liaison s'intéresse davantage au rapport en lui-même, c'est-à-dire au principe de liaison qu'à chacun des termes, soit le Sujet et l'Objet<sup>1</sup>. Le sens est dans l'action, la relation, et non dans l'objet.

Avec Georg Wilhem Hegel, le travail devient l'essence même de l'être de l'homme. La *praxis*, activité infinie du sujet, s'affirme en priorité. Avec le développement de l'outil, la synthèse du sujet et de l'objet s'effectue. Le travail est associé au système des besoins; les sectes protestantes vont y apposer la sanction divine. Le progrès est poursuivi comme fin. La thèse de Max Weber dans *L'éthique protestante du capitalisme*,<sup>2</sup> rend compte de ce fait. Peu à peu, le pragmatisme devient la loi, la norme. Le sujet est réduit à sa seule activité technicienne. Pour Karl Marx, la vie c'est l'activité, l'industrie, le travail. La réalité concrète s'impose avec vigueur. L'histoire est l'ultime habitat de l'homme. Dans cette représentation du monde, le concept de nature évolue dans un sens où il vide la nature de son existence pour elle-même et la

---

<sup>1</sup> Voir Kostas PAPAIOANNOU, *op. cit.*, p. 108.

<sup>2</sup> Paris, Plon, 1985.

coupe de tout lien avec une Transcendance. Pour Karl Marx, la nature est toujours historique parce qu'elle est toujours reconstruite par la main de l'homme. Pour Feurbach, elle est le produit de l'industrie et de l'état social. Pour Jean-Jacques Rousseau, elle s'avère une force vivifiante. Pour Baruch Spinoza, elle apparaît comme une énergie universelle. La nature devient une matière morte dominée par la rationalité humaine au service des intérêts de ceux qui la maîtrisent.

Enfin au fil du temps, la conscience moderne s'aperçoit que la conquête du monde par la science n'est pas l'épanouissement suprême de l'humanité. Le véritable sentiment d'appartenance ne peut résider que dans l'accomplissement d'une œuvre commune réalisée dans l'histoire. Dans la révolution scientifique et technologique, dans l'individualisation, le Sujet a perdu son lien substantiel avec les autres. L'humain se sent seul au milieu d'un monde qui est un agrégats d'objets construits par la science et manipulés par la technique.

Le moderne se caractérise par un rapport au temps qui est conçu de façon historique, situé à l'intérieur d'un univers lui-même historique. Les humains créent leur propre contenu dans le monde de l'histoire conçue comme leur œuvre et leur création. L'histoire prend le pas sur la nature et apparaît comme le seul cosmos dans lequel les humains peuvent se situer. Le temps présent prime sur le passé et l'avenir. Il renvoie l'être humain à l'image de lui-même en croissance inachevée. Il y a une perte de la notion des différences entre les choses de l'ordre matériel et celles de l'ordre spirituel. La vie spirituelle se mesure à l'accroissement ou à la diminution des traces du péché originel.

## 12 La problématique contemporaine : l'activité communicationnelle produit le sens

Aux abords du XXe siècle, un nouveau problème surgit, celui de la reconnaissance réciproque des individus dans un espace apparemment vide. Dans un monde désacralisé et pluriel, les représentations religieuses particulières n'assurent plus les identités personnelles et la cohésion du lien social. La reconnaissance intersubjective et des relations profondes et durables sont importantes dans la constitution d'un sujet libre. Les individus ne peuvent demeurer isolés s'ils veulent advenir à eux-mêmes et faire advenir l'humanité. Jean-Marc Ferry considère que cette problématique est fondamentale.

« Dans un contexte aussi «désenchanté», comme le dit Max Weber, où même le noyau éthique de la religion a cessé d'être le sol d'une pratique collective et le référent d'une identité commune, la question fondamentale qui se pose aujourd'hui à nous pourrait trouver ainsi sa formulation *circulaire* : comment les individus peuvent-ils entrer en relation réciproque, de sorte qu'ils constituent la communauté dont ils ont besoin pour se constituer eux-mêmes; comment *Ego* peut-il reconnaître en *Alter* celui qui peut le reconnaître comme un *Alter Ego*? *Comment les deux sujets peuvent-ils réciproquement se constituer comme tels, constituant ainsi la communauté qui les constitue*<sup>1</sup>? »

En d'autres termes, comment l'intersubjectivité est-elle aujourd'hui possible? Comment est-il possible d'harmoniser les intérêts individuels et ceux des groupes? Ces questions font apparaître des modèles qui tiennent du système comme le modèle d'Adam Smith, celui du contrat social de Jean-Jacques Rousseau, celui de la monadologie de Leibniz et d'autres. Le réel, la norme, l'entité sociale, ne sont pas identiques à la somme des composantes individuelles mais ont été engendrées rationnellement par l'interaction des

---

<sup>1</sup> Jean-Marc FERRY, article cité, p. 256.

différents éléments mis en présence. La réalité sociale, l'histoire, se construisent dans une structure dialectique qui intègrent dans une interaction qui peut être stratégique ou communicationnelle les activités subjectives singulières. Les procédures, les relations, les liaisons, remplacent les «en soi», les sujets, dans les domaines de la connaissance. Par là, la vérité, l'unité et la finalité sont relativisées. L'accent est mis sur les processus interprétatifs. Même les sujets s'effacent derrière l'interprétation. L'accent est mis sur le devenir. L'individu privé de toute prise sur le réel, seul, enserré dans les décisions de la majorité et la bureaucratie se replie sur sa liberté personnelle et son univers particulier voire intimiste, renonçant à se réaliser à l'intérieur d'une communauté sociale.

« Surtout depuis la brisure opérée par Nietzsche, depuis qu'on a cessé de croire aux possibilités de la raison entendue comme principe de liaison, de réconciliation du particulier et du général, au sein d'un universel, la culture occidentale donne l'impression d'osciller en permanence entre l'adhésion aveugle aux réalisations du bien-être matériel par la vertu uniformisante de la science et de la technologie, et l'invocation réactive des forces non alignées du désir, de la violence, de la folie, là où résiste le particulier<sup>1</sup>. »

Les contemporains ont quitté le monde des en soi. Le Sujet ne s'oppose plus à l'objet comme monde en soi. Le déplacement s'opère vers une logique du Verbe. L'attention est davantage centrée sur la relation. La vérité ne réside plus dans une idée métaphysique mais devient une question de méthode. Les procédures occupent une grande place dans la détermination du vrai, du légitime. Comme le note encore Jean-Marc Ferry, « La «vérité» devient une question pragmatique [...]<sup>2</sup>. » Elle est cherchée et trouvée dans les procès d'entente où les hypothèses proposées sont problématisées, discutées, validées ou invalidées. D'où l'essor des sciences du langage et de la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 263.



communication. L'action communicationnelle actualise les symboles et le savoir de la culture. Sur le plan culturel et socio-politique, on ne recourt plus à la religion pour fonder la légitimité de la constitution du monde. La légitimité d'une objectivité de la nature des choses n'a plus cours, et pas davantage celle d'un être personnel transcendant ordonnant le monde. C'est par la communication que le sens social se construit et que les obligations éthiques sont déterminées entre les parties en train de générer notre monde. Dans une époque marquée par le pluralisme et la complexité, les parties ne peuvent compter sur la référence à une tradition commune. La vérité n'est pas donnée mais elle est sans cesse en train d'advenir, d'où sa relativisation et sa fragilité. L'activité communicationnelle permet l'autoproduction du sens social. Elle signifie le lien à soi-même, à autrui, à l'appel à un au-delà de soi.

## **Conclusion**

Le processus de la sécularisation considéré comme différenciation des domaines et autonomisation des consciences est bien présent dans la culture biblique de l'Ancien et du Nouveau testament. Le Dieu Créateur est distinct de sa création, univers et êtres humains. La révélation du Nouveau Testament nous montre que la différenciation est dans la dynamique même de l'être du Dieu chrétien qui est Père, Fils et Esprit. La différenciation est nécessaire à la reconnaissance du sujet unique et libre et à la dynamique de l'altérité. La création est en elle-même un processus de différenciation des éléments multiples qui composent le cosmos. La création humaine est elle aussi le résultat de la différenciation dans l'agencement des éléments. La science et la technique

sont le résultat de l'observation, de l'expérimentation et de l'organisation des différents matériaux selon leurs possibilités. Il en va de même pour le sujet humain. C'est dans les relations avec les autres que le sujet advient et que les différentes cultures se façonnent. Le christianisme est en affinité avec l'autonomisation des différents secteurs car c'est elle qui rend possible la création par la diversité de l'agencement des relations. Et le salut chrétien c'est l'avènement du sujet, c'est-à-dire de la possibilité pour un homme ou une femme de dire « Je » en première personne de façon unique et libre. Différenciation et autonomisation font partie de la dynamique du mystère de la Création, de l'Incarnation et de la Résurrection. Le processus de différenciation et d'autonomisation des consciences dans l'union et l'ouverture universelle est proprement chrétien, c'est celui de la création et de la surrection du sujet.

C'est la rationalité unilatérale qui pose problème en ce qu'elle disjoint l'objet et le sujet et les traite de façon séparée. Cette division porte l'attention tantôt sur l'un des domaines, tantôt sur l'autre. Comme le domaine du visible et des besoins est de première évidence, il prend souvent le pas sur celui des relations interpersonnelles. La science et la technique procurent aisance, bien-être et réalisations qui magnifient le génie humain. L'être humain autonome, fier de ses réalisations peut se laisser prendre par l'idole matérialiste au détriment du Dieu donneur de vie dans la relation. L'univers technicisé et bureaucratisé est surdéveloppé par rapport à l'altérité vraie, c'est-à-dire à l'organisation de rapports humains de sujet à sujet. Le développement de tous les domaines a fait prendre conscience du systémique, des interrelations. Les médias de communication font circuler l'information à l'échelle planétaire. L'activité

communicationnelle se développe de plus en plus pour gérer le complexe et le relatif. L'art des procédures et des débats est en progression. Les philosophes redécouvrent la gratuité comme sens à la vie. L'autonomisation des consciences, leur libération, est proprement évangélique. Pour Dieu, rien de plus sacré et de plus inviolable que la conscience et la liberté humaine. C'est l'incarnation de la possibilité du divin en la chair qui est en cause en chaque être humain. Cette incarnation se réalise dans l'altérité, activité sous-développée dans le cadre social actuel.

Le *croire* des jeunes adultes est concerné par la culture, la religion, la foi chrétienne et le processus de sécularisation. La culture détermine et identifie les personnalités selon les mondes de représentations qui la traduisent. La religion est la dimension culturelle de l'acte de croire dans son rapport à l'Ultime. Elle le médiatise, elle l'exprime. La foi chrétienne est la modalité du *croire* telle que révélée par Jésus-Christ. Le processus de sécularisation est celui de la différenciation et de l'autonomisation des consciences et des différents secteurs de la société. Les jeunes adultes ont intériorisé les mondes de représentations qui leur ont été transmis. La culture occidentale a largement été influencée par la rationalité unilatérale et la séparation de la matière et de l'esprit. Cette façon de se représenter la réalité de façon divisée conduit à porter l'attention sur un aspect de la réalité au détriment de l'autre. Elle constitue un obstacle majeur pour l'activité symbolique, celle du *croire* et de l'altérité en l'occurrence. Déjà Thomas d'Aquin avait auparavant fait la synthèse entre la Révélation, la philosophie et la science. Bien que la somme théologique de Thomas d'Aquin soit une merveille d'équilibre, Thomas en parlant de Dieu comme Premier

Moteur, Cause Suprême, peut prêter flanc à l'objectivation de Dieu, en faisant un Dieu naturel et non celui de la relation d'altérité.

Descartes met résolument l'accent sur la conscience individuelle comme raison raisonnante quand il prend pour fondement de l'être « Je pense donc je suis. ». La dimension symbolique est occultée et cette occultation perdure jusqu'à nos jours. La bureaucratisation est une organisation sociale rationnelle qui met de côté le communautaire pour satisfaire les droits individuels. C'est l'altérité qui est en souffrance. Le *croire* trouve peu de moyens d'expression dans une société matérialiste et pragmatique. Le développement du bénévolat répond au besoin de gratuité qui ne peut que se recevoir et se donner.

Le *croire* des jeunes adultes est influencé par la culture actuelle et la façon dont la religion et la foi leur ont été transmises. La transmission des dernières années a souffert de la période de transition de la Révolution tranquille des années 1960 et du temps de tâtonnements nécessaire à la compréhension des propositions nouvelles faites par le Concile Vatican II. L'Église du Québec cherche comment traduire les nouvelles orientations plus adaptées à la culture contemporaine. Le renouveau proposé par le Concile se situe dans la ligne des relations et de la communication. L'Église a davantage mis l'accent sur la communion. Elle a insisté sur la dimension de Peuple de Dieu et a exposé son intention de converser avec lui et avec le monde. Elle a remis en lumière la dimension symbolique du Mystère de la Création, de l'Incarnation et de la Résurrection, de même que celui de l'être humain libre et créateur, promu à la vie

divine. Ces redécouvertes n'ont pas encore toutes pris leur envol. La transmission de la foi chrétienne aux jeunes adultes a souffert de ce temps de transition où bon nombre de parents, d'éducateurs et d'intervenants pastoraux ne trouvaient plus les mots pour traduire l'expérience chrétienne dans les avenues induites par l'importante mutation culturelle. La pastorale continue de chercher sa voie à la lumière du renouveau théologique induit par le Concile Vatican II et la sensibilité culturelle nouvelle.

*DEUXIÈME PARTIE*

**RELIGION, SÉCULARITÉ ET FOI CHRÉTIENNE**

**CHEZ LES JEUNES ADULTES**

## Introduction

Pour mieux comprendre ce que vivent les jeunes de 20-30 ans quant aux pôles privilégiés par la présente étude, nous avons choisi de les écouter. C'est avec beaucoup de sincérité et de générosité que les trente jeunes que nous avons échantillonnés ont accepté de nous livrer le récit de leur vie et de répondre aux questions concernant les sujets qu'ils n'avaient pas traités en racontant leur histoire. Nous leur avons promis l'anonymat; aussi avons-nous procédé à un maquillage de certaines données en prenant bien soin de n'en changer ni le sens, ni la portée. Pour mieux saisir les rapports qu'entretiennent les 20-30 ans avec le séculier, le religieux et la foi chrétienne, nous allons observer les différents éléments qui sont liés au *croire* chez les interviewés. Nous porterons d'abord notre attention sur le paramètre de l'identité du jeune adulte, en examinant le rapport que chacun(e) entretient avec lui-même, ce qu'il dit de lui, la vision qu'il a de lui-même, la façon dont il s'identifie, dont il se perçoit. Nous serons attentifs également à ce qui l'affecte positivement et négativement, l'affectif étant un élément charnière entre le corporel et le spirituel, étant donné que le vécu psychique est émotion et se manifeste dans la façon dont il affecte le corps. Nous tenterons aussi de saisir ce que ressent le jeune adulte, ce qui le motive, ses raisons de vivre, les sources de sa puissance d'agir, ses valeurs, bref ce qui compte le plus pour lui.

Nous porterons ensuite notre attention sur ses relations avec les autres et avec la société. Croire étant lié au désir d'entrer en relation avec l'autre, l'engendrement du sujet se fait dans et par les relations avec autrui. Quel type de rapport le jeune entretient-

il avec les autres et avec la société? Quelles sont ses appartenances? Comment est-il affecté dans ses relations avec les autres? Comment les considère-t-il? Comment perçoit-il la société et comment se positionne-t-il par rapport à elle? Telles sont les questions qui feront l'objet de notre attention.

Nous nous attacherons par la suite à explorer l'horizon ultime du jeune adulte et la façon dont il s'y rapporte, que ce soit selon l'attitude de *religion*, *séculière* ou de *foi chrétienne*. Il nous faudra tenter de découvrir ce qui est sacré pour lui, ce qui transcende son quotidien, ses croyances, la façon dont il se représente Dieu ou l'Ultime, et quel est son rapport à Lui, comment il perçoit Jésus-Christ, et quelle est la nature de sa relation avec Lui. Il faudra voir aussi quel contact il a avec l'Église, comment il en est affecté, le rapport qu'il entretient avec elle. Nous tenterons de cerner son cheminement spirituel, ses motivations profondes, les buts qu'il poursuit, le pouvoir qu'il a sur sa vie, ses attentes. Nous nous questionnerons aussi sur la dynamique générale du jeune adulte, sur la vision du monde qui se dégage de l'ensemble de ses propos, sur les rapports qu'il entretient avec l'Ultime et le contexte culturel. Enfin, nous dégagerons de l'ensemble les éléments qui expriment sa quête de salut.

Étant donné que chacune des entrevues constitue une entité, et que c'est de l'ensemble de l'entrevue qu'il est possible de dégager une dynamique générale et des rapports entre les différents éléments, nous présenterons les pointes majeures d'une entrevue dans un même souffle. L'analyse des entrevues a été réalisée à partir des variables stratégiques de religion, de sécularité et de foi chrétienne. La réflexion



préalable portant sur l'être humain croyant, ainsi que sur les concepts de religion, de foi chrétienne et de sécularisation, a permis de dégager des indicateurs qui seront utilisés comme points de repères pour tracer le profil des personnes interrogées, en regard de ces trois centres d'intérêt. Nous avons également établi une différence entre religion objective et religion subjective, la première se rapportant à l'aspect institutionnel de la religion, ainsi qu'à sa tradition, et la seconde, se référant à la relation personnelle qu'entretient l'être humain avec une puissance surnaturelle. Pour classifier les entrevues selon l'attitude religieuse prédominante qui prévaut chez chacun(e) des interviewés, nous nous rapportons d'abord à l'aspect subjectif de la religion parce qu'il désigne l'expérience que le jeune fait de l'Ultime. L'aspect objectif de la religion sera aussi pris en compte puisqu'il s'agit du contenu de la croyance.

Religion, incroyance et foi se situent sur un même continuum. L'être humain découvre (ou ne découvre pas) le religieux par la représentation que lui en donne (ou ne lui donne pas) le contexte culturel dans lequel il grandit : son milieu familial et son milieu social. L'enfant adhère spontanément à l'apprentissage religieux qui lui est communiqué. C'est tout d'abord par imitation du désir de l'autre qu'il s'initie à la religion avant d'être confronté, le moment venu, à une expérience personnelle. L'être humain est religieux avant de devenir croyant, femme et homme de foi. La foi suppose la reconnaissance de l'autre pour lui-même, dans une relation de réciprocité. Ainsi, la décision de foi ne peut être prise avant le développement de la conscience réflexive, au moment de la puberté, la reconnaissance de l'altérité étant nécessaire à cette initiative. La foi chrétienne crée une rupture avec le besoin religieux; elle est : entrée dans une

relation de sujet à sujet avec Dieu. Cette rupture, qui effectue un passage du besoin de Dieu au désir personnel de Dieu, considéré pour lui-même, permet de distinguer l'attitude religieuse de *foi*. En faisant le tracé du processus de sécularisation, nous avons pu constater que, suite à une méconnaissance de Dieu ou à un apprentissage déficient du *croire*, ou encore en raison d'une représentation laïque de la réalité, certaines personnes nient ou ignorent la dimension religieuse de l'existence; ils l'orientent alors à partir d'une attitude *séculière*.

L'existence humaine ne connaît pas un développement linéaire; elle se déroule plutôt en dents de scie, oscillant d'un pôle à l'autre. Il n'existe pas de sujet qui présenterait un type pur quant à l'attitude religieuse de *religion*, *séculière* ou de *foi*; la plupart du temps, le comportement d'un individu révèle une dominante, avec des pans de vie marqués par d'autres attitudes. Pour rendre compte de ce qui est vécu par les jeunes de 20-30 ans, les profils ont été classés à partir de la dimension qui prévaut dans l'ensemble de l'entrevue.

Les indicateurs suivants ont retenu notre attention pour la classification des entrevues selon l'une ou l'autre des attitudes religieuses. L'être humain est conscient de sa finitude. Il n'est pas tout; « de l'autre » est constamment à sa porte. Il fait face à des réalités qu'il ne maîtrise pas. Sa seule puissance ne suffit pas à l'assurer contre les forces extérieures et les obstacles qui jalonnent l'itinéraire de sa vie. L'être humain religieux entretient un rapport d'extériorité avec l'Autre, ou les Puissances qui le dépassent. Il a besoin de se concilier le Puissant : soit qu'il craigne ses exigences, ou

encore qu'il tente d'obtenir ses faveurs. Dans les deux situations, l'être humain religieux veut obtenir que l'Autre mette sa force à son service. Ce type de rapport à Dieu peut être qualifié de religion fonctionnelle. Subordonné au Puissant, l'être humain religieux se fait valoir devant Dieu soit par la rectitude morale, l'observance d'une loi extérieure, ou encore par la pratique de rites qui visent à obtenir une intervention concrète du Puissant dans l'existence. Dans un cas comme dans l'autre, Dieu est utilisé pour servir à des fins personnelles. Religion de la peur ou religion de l'utile<sup>1</sup>, Dieu est mis en demeure de mettre sa puissance au service de celui qui se plie à ses exigences.

Certains facteurs tels que le développement de la conscience, la croissance de l'autonomie, un événement choc ou l'évolution culturelle, amènent les individus à remettre en question leur attitude face à Dieu. Celui-ci peut apparaître comme inutile ou aliénant pour la liberté et la dignité de l'être humain. L'homme religieux se détourne alors d'un comportement devenu inadéquat : soit qu'il occulte la dimension religieuse, qu'il la rejette ou encore qu'il se convertisse à la foi en Dieu. L'homme religieux qui veut se libérer de l'aliénation liée à une méconnaissance de Dieu, qu'il perçoit comme le maintenant dans la crainte ou l'infantilisme, se tournera fréquemment vers ce qu'il est convenu d'appeler l'existentialisme. Celui qui juge que les rites sont inutiles pour obtenir ce qu'il veut proclamera l'inutilité de Dieu et canalisera ses efforts vers ce qu'il perçoit comme les vrais moyens d'efficacité : la science et la technique. Il est sur la voie de l'athéisme pratique. D'autres affirmeront que Dieu n'a aucun rapport avec leur vie et

---

<sup>1</sup> Les qualificatifs de religion de la peur et religion de l'utile sont empruntés à François VARONE, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1986, p. 44-45.

ignoreront son existence : c'est l'indifférence religieuse qui s'installe. D'autres enfin feront l'expérience de la rencontre avec le Dieu révélé, Celui qui se donne en vérité à l'être humain dans une relation qui l'engendre comme sujet unique et libre. Ils entreront dans la dynamique de la foi, celle du Dieu qui fait vivre et accompagne celui ou celle auprès de qui Il veut demeurer. L'accueil du don de Dieu initie une dynamique de gratuité où la vie reçue est à son tour offerte aux autres pour leur faire partager cette merveille. Le don reconnu, partagé et célébré en communauté fait exister l'être humain et Dieu dans la reconnaissance.

C'est en pensant, parlant, ressentant, agissant que les êtres humains interprètent religieusement leurs expériences, selon un modèle subjectif de leur relation à l'Ultime. Ce modèle se développe dans le sens d'une plus grande différenciation de la personne et de son vécu, par rapport au monde, aux autres, à l'Ultime, et cela, tout au cours de l'existence. La possibilité de différencier et d'intégrer se révèle dans la communication du sujet avec lui-même et par là avec d'autres et avec l'Ultime. Il y a dans la personne une identité religieuse qui se donne à reconnaître dans le rapport qu'elle établit avec la réalité considérée comme Ultime.

La perception que le jeune adulte a de lui-même, ainsi que la représentation qu'il se fait de l'autre, son semblable, - cette représentation ayant des répercussions sur la façon dont il se représente Dieu ou l'Ultime -, ce sera sous ces trois aspects que les interviewés seront présentés. Les événements qui tissent leur vie sont les véhicules par lesquels ils font l'expérience d'eux-mêmes, des autres et de l'Autre ou de l'Ultime.

L'écoute des 20-30 ans a révélé qu'ils occupaient tout le continuum qui va de l'incroyance, en passant par les formes multiples du religieux, jusqu'à la foi professée et vécue. Les sujets sont regroupés selon leur dominante, soit celle de l'attitude religieuse de *religion*, *séculière* ou de *foi*. L'ordre suivi pour la présentation est celui du pôle religieux (chapitre 5), du pôle séculier (chapitre 6) et du pôle foi (chapitre 7). Une fois les interviewés présentés, nous ferons l'analyse des données recueillies en regard des trois pôles. Dans le chapitre 8, nous serons en mesure de constater, dans un premier temps, que le *croire* est médiatisé par la sécularité, la religion et la foi chrétienne. Dans un second temps, nous porterons attention aux configurations du *croire* en retraçant les traits caractéristiques de chacune des attitudes religieuses, soit de *religion*, *séculière* et de *foi chrétienne*.

## CHAPITRE 5

### JEUNES ADULTES ET CROYANCES RELIGIEUSES

Placé devant le question de son identité (qui suis-je?) et devant les réalités qui ne vont pas de soi, le jeune adulte déploie un effort de compréhension. Il est conduit à envisager les questions dites existentielles et à interpréter ces réalités d'une façon qui l'assure dans l'être et dans l'agir. Les rapports qu'il déploie face à la réalité sont en lien avec les apprentissages qu'il a faits au moment où il interprète l'expérience qu'il est en train de vivre. Le développement humain suit un processus. Le rapport déployé face aux réalités ultimes est d'abord un rapport de *religion* avant d'être un rapport de *foi*. L'enfant projette spontanément sur Dieu ce qui se passe entre les humains. C'est au cours d'un processus d'apprentissage qui le conduit de l'enfance à la maturité qu'il sera amené à se différencier des autres et de l'*Autre*, et qu'il passe de la dépendance à l'autonomie, de la peur à la confiance, de la nécessité à la gratuité, du besoin au désir, de l'utilisation de l'autre à sa rencontre. Le passage de l'enfance à la maturité suppose une rupture qui réalise ce passage. Le passage de l'attitude subjective de *religion* à l'attitude subjective de *foi* suit le processus de maturation du développement religieux qui conduit à la croissance dans la foi.

Les traits qui caractérisent l'attitude subjective nommée *religion* se retrouvent dans la relation de dépendance envers Dieu caractérisée par le besoin de se faire valoir devant Lui ou de Le craindre. Le manque d'autonomie et de liberté conduit à cette relation. Suivant le développement qu'en fait François Varone<sup>1</sup>, l'être humain organise une relation avec une puissance divine selon le mode des relations humaines de faible à puissant, où le faible cherche à agir sur le Puissant, à se faire valoir devant Lui pour l'amener à réagir favorablement à son égard, soit pour obtenir une demande ou pour satisfaire aux exigences du Puissant à l'égard de ses fautes.

Les interviewés regroupés sous le pôle *religion* ont différentes façons de se rapporter à Dieu ou au divin. Pour plusieurs d'entre eux, Dieu n'a pas de visage. C'est un Dieu impersonnel, le Dieu cosmique ou le Dieu connu par la raison naturelle des déistes. C'est le cas de Patrice, Caroline et Joël, qui perçoivent Dieu dans les forces cosmiques, soit celles de la nature et, ou, celles du cerveau humain. Geneviève, quant à elle, affirme la présence de Dieu par le sens commun. Sa croyance en l'existence de Dieu repose sur le fait que beaucoup de personnes y croient. Certains ont mentionné qu'ils s'entretenaient avec les défunts et que c'était leur façon de considérer l'au-delà. Catherine voue un véritable culte à sa grand-mère décédée. Le rapport qu'elle entretient avec elle remplace le rapport à Dieu. La croyance en la réincarnation de l'âme d'un mort dans une autre personne qui naît se retrouve dans certains cultes des ancêtres. Adèle, Jean-Guy, Linda, Jérôme, Chantale et Natacha doivent affronter un Dieu qui agit de l'extérieur sur toute la vie des humains, un Dieu avec qui ils ont l'obligation de

---

<sup>1</sup> Voir *ibid.*, p. 53-65.

*commercer* pour obtenir des faveurs et éviter les punitions. Ce Dieu est omniscient et omniprésent. Nous présenterons d'abord Patrice, Caroline et Joël qui se représentent l'Ultime sous la forme d'une divinité cosmique.

## 1 Une religion de l'énergie naturelle

- **Patrice** : « *Dieu, c'est l'infini, c'est l'univers* » (18/17)<sup>1</sup>.

Patrice est un journalier de trente ans, habile de ses mains. Il vit en couple avec Line à qui il exprime beaucoup de tendresse. « Line je l'aide. C'est une façon de lui dire : « Je t'aime » (18/33) », affirme-t-il. Ce tendre, sous des allures de dur, a eu de la difficulté à s'accueillir et à apprendre à s'aimer. Désirant être aimé et dépendant de ce manque, il a donné, beaucoup donné. Les autres ont eu la voie facile pour abuser de lui. Il en a conscience : « Il ne faut pas que tu sois trop bon. À un moment donné, j'étais trop bon... Il faut que tu aies une certaine autonomie » (18/32).

Pour Patrice, croire commence donc par la foi en soi, confiance fondamentale dont il cherche à se doter afin de devenir autonome. Pour lui, celle-ci s'exprime dans la décision d'actions concrètes positives qui influencent son existence. Parvenir à croire en lui-même, en ses possibilités, en sa richesse d'être, se donner des assises pour réussir sa vie, est la tâche qui le préoccupe le plus.

---

<sup>1</sup> Le premier chiffre indique le numéro de l'entrevue et le ou les chiffres subséquents, les pages de l'entrevue d'où les extraits sont tirés.



« Croire pour moi, c'est croire en soi. Dans la vie c'est quand tu crois à quelque chose que tu peux réussir... C'est comme dans toute chose, quand tu as un but et que tu veux le réussir absolument. [...] Moi je trouve que c'est croire en soi. C'est sûr qu'il faut croire à une chose réaliste... Avoir foi en soi [...] Ce qui compte le plus c'est de s'accrocher à quelque chose [...] Ce n'est pas parce que tu vas aller à l'église le dimanche que tu vas être bon... Quand tu crois dans ta bonté malgré tout, tu es capable d'être bon. Si tu le crois, tu vas être bon » (18/18,19,20,21).

Durant l'entrevue, Patrice nous confie qu'il manque encore de confiance en lui. Jeune, il a craint un père exigeant qui levait facilement la main sur lui. À cause d'un handicap physique, il a eu de la difficulté à s'intégrer aux autres. Il a souvent été leur souffre-douleur ( cf. 18/6). Il a toujours cherché à foncer. Objet de risée, il a eu recours à la drogue pour endormir la douleur : « ... c'est d'avoir quelque chose pour survivre. Tu fumes un joint pour affronter le monde » (18/6). Jeune adulte, il continue de fuir, dans le travail cette fois : « ... je travaillais tout le temps. C'était pour me détruire » (18/6). Depuis, il a pris du repos dans une maison de ressourcement et « le contact avec les gens » (18/6) a été sa planche de salut.

Le *croire*, vécu au niveau de l'échange avec les autres, est important pour Patrice : « ... tu ne règles pas grand chose en solitude. Tu vas régler ton problème avec les autres. Tu vas échanger des idées, tu vas te renforcer » (18/4). Quand il regarde les problèmes de la société, comme les guerres, le cumul de l'argent, le stress au travail, il se dit confiant que le côté humain, le contact entre les personnes, finira par l'emporter sur le repli et la possessivité. La relation de couple qu'il vit avec Line est une relation constructive, faite d'amour, d'attention et d'aide mutuelle, « ...une vie de couple, c'est

une association : quand il y en a un qui est bas, l'autre fait tout son possible pour le remonter » (18/10).

Soucieux de son accomplissement, Patrice est sensible à la préoccupation de développer son potentiel au maximum . « Moi je dis que l'on n'exploite même pas le dixième de notre intérieur » (18/24). Il s'intéresse à la vision ésotérique du monde et il tente ses propres explications des phénomènes religieux. Le sentiment de la dette et de la justice à satisfaire sont présents dans sa conception de la religion.

« Je crois à du monde médium, à du monde qui vont faire des voyages... Jésus quand il est mort, il a fait un voyage astral et à un moment donné il est revenu. Il est allé ailleurs voir Dieu... Je crois à la réincarnation. Tu meurs. Ils disent que l'on choisit avant. Moi, je crois à cela... Je dis que tu vis toutes sortes de vies et autant dans une vie tu n'es pas bon, autant dans ton autre vie tu paies pour cela » (18/24) .

Patrice identifie Dieu à la force de la nature, à l'énergie de la lumière.

« Dieu c'est l'infini, c'est l'univers. Je vois le soleil. Si l'on vit de l'énergie solaire, je trouve que Dieu c'est fort. Dieu, moi je me dis que c'est une grosse force, ce n'est pas imaginable à dire. Tu ne peux pas l'imaginer comme un homme. Moi je dis cela doit être comme les Indiens. Pour eux le Dieu c'était le soleil, parce que tu te nourris du soleil. Si l'on n'avait pas de soleil on ne vivrait pas. Moi je dis c'est une force, une lumière, le soleil : c'est une lumière... » (18/17).

Patrice a transformé les représentations de Dieu, de Jésus et de la religion chrétienne en les revêtant de ses croyances personnelles. Il les a investis de la religiosité énergétique qui est sienne. Dieu est assimilé à l'univers et Jésus est un médium qui a fait des voyages astraux.

Quand il parle de l'Église, il voit un temple où le curé dicte tout du doigt et où, à son avis, il est inutile d'aller parce que cela n'apporte rien, et où ce qui s'y passe n'est, en somme, que la répétition de ce qui a été fait et dit l'année précédente. Quand il exprime de l'espérance face à l'Église, il projette « qu'il y aura le côté humain qui l'emportera encore plus. Il y aurait le contact. Il n'y aurait pas que la curé à parler, parce que chaque personne a quelque chose à dire aussi » (18/31). Patrice veut se marier à l'église parce qu'il croit que l'engagement chrétien l'aidera à tenir dans les difficultés et les tensions inhérentes à la vie conjugale. Il veut surmonter les conflits inévitables et non fuir en quittant le foyer.

Le rapport au religieux de Patrice s'exprime surtout au niveau des croyances. Son rapport avec Dieu est un rapport impersonnel d'extériorité, celui d'un contact avec la force de l'univers dont il se nourrit. La nature lui fait signe : le soleil est une lumière qui le nourrit. Quant à Jésus-Christ, il est à la fois le fils que Dieu a envoyé pour guider le monde et un médium. Patrice emprunte ses représentations à différentes sources : celle de son éducation à la foi chrétienne, celle de l'ésotérisme et celle de sa perception personnelle de l'univers. Il est centré sur son devenir personnel, sa capacité de se développer à travers des projets qu'il choisit. Il se sent soumis à la nécessité : celles de la nourriture, de la survie et de la justice à satisfaire. Sa foi, il la place en lui-même, une confiance qu'il doit encore conquérir. Le quotidien, c'est lui qui en est responsable et qui l'assure par les projets qu'il forme et qu'il mène à bien. La nature et la capacité du cerveau humain constituent les énergies naturelles indispensables à son développement.

Patrice, de fait, se réfère pour une grande partie à son expérience subjective et pour une autre part à une altérité impersonnelle, immanente, celle de la nature.

La quête de salut de Patrice, est celle de son autonomie. Il souhaite passer de la dépendance à la confiance en lui-même. C'est dans le contact avec Line et les autres humains qu'il devient lui-même et s'humanise. Ce qui l'inspire, c'est la nature. Il entretient avec elle un rapport sacré, immanent. Patrice ne rejette pas la religion chrétienne; elle ne le rejoint pas. Il désire se marier à l'église, parce qu'il croit que, dans ce rite d'engagement, il trouvera une force pour persévérer dans sa vie de couple. Avoir du pouvoir sur sa vie, se libérer de la dépendance : telle est la recherche de Patrice.

- **Caroline** : « *Dieu, c'est la nature, c'est ce que je suis en fin de compte* » (3/28).

Caroline est une jeune femme de vingt-sept ans, mariée, mère d'un garçon. Dépendante affectivement, elle a peu de pouvoir sur sa vie. Sa valeur première est de trouver la paix avec elle-même. Son rapport avec ses parents est difficile. Elle affirme ne pas avoir la force de caractère pour leur tenir tête. Les images parentales intériorisées la dominent fréquemment et la paralysent. De façon générale, sa mère désapprouve ses décisions. Elle a appris à laisser tomber son point de vue et confie ne pouvoir rien décider seule.

Son rapport aux autres est centré sur sa famille immédiate, c'est-à-dire sur ses relations avec son fils et son mari. Ce sont eux qui la motivent et la font vivre. La

famille est son univers. Son engagement se résume à prendre soin de son enfant. « Ce qui me fait vivre pour le moment, c'est mon garçon... Mon garçon, mon mari, la santé, c'est tout ce que je veux » (3/16). Elle rêve de bien s'entendre avec ses parents et les autres membres de sa famille. Elle a peu d'amis. Son rapport à la société en est un de retrait. Elle a du mal à soutenir le rythme imposé par celle-ci. Elle craint la violence et déplore la place qu'occupe l'argent dans la vie. À son avis, le besoin le plus important des gens et particulièrement des jeunes, c'est la présence de quelqu'un à qui on puisse faire confiance, et qui donne son attention (cf. 3/15). Le rapport de Caroline au social en est un de repli sur sa famille, de « cocooning », selon l'expression consacrée.

Caroline associe la foi à la confiance. C'est avec ceux qu'elle aime qu'elle établit de la confiance. « La foi, pour moi, c'est avec ceux que j'aime... » (3/16).

La famille de Caroline ne manifeste pas d'intérêt pour le religieux. Son éducation religieuse s'est limitée à la préparation aux sacrements et à l'éducation reçue à l'école. Ce qu'elle retient, ce sont des règles à suivre. Elle convient que celle du « Aimez-vous... » est la bonne base.

« Mon éducation religieuse a commencé à la première communion. Mes parents ne m'ont jamais parlé de ça... Comme dans la vie il y a des règles à suivre, dans la religion il y avait d'autres règles aussi... Comme ma mère n'aimait pas ça, elle ne nous l'a pas fait faire. Mais quand j'allais à l'école... Enfant, tu ne comprends pas trop ce que c'est... Au secondaire, c'était des pastorales. On appelait cela de l'enseignement religieux, mais c'était des pastorales, des conversations autour de la lecture de la Bible [...] Je ne sais pas si c'est une religion de dire : « Je crois en Dieu » [...] La seule chose que j'ai retenue et que j'ai voulu faire, c'est : « Aimez-vous les uns les autres ». Le respect les uns des autres, je pense que c'est la bonne base. Pour moi c'est ma base. Je pense que cela comprend beaucoup de choses » (3/26,27).

Elle s'est détournée de la foi chrétienne à l'adolescence quand elle a eu l'impression que la Bible ce n'était pas sérieux car les explications qu'on lui en donnait pouvaient être contradictoires et ne lui apportaient rien pour sa vie.

« Avant, Jésus c'était beaucoup. Bien, disons qu'on ne m'avait centré que sur Lui. Dieu on aurait dit qu'Il n'existait pas. Il n'y avait que Jésus-Christ, que Lui qui avait fait des choses bien et extraordinaires. Je me suis aperçue que la multiplication des pains, ça peut se faire comme n'importe quoi [...]. Je ne crois plus à ça parce que tu peux dire c'est ça et après tu peux dire c'est autre chose. Donc, pour moi cela ne voulait plus rien dire » (3/29).

La remise en question générale de l'Église par un bon nombre de personnes a aiguisé son propre questionnement sur la pertinence de cette dernière. La prise de conscience que le prêtre est un être humain fini comme elle et de surcroît faillible dans son témoignage, l'a autorisée à trouver ses propres réponses à ses questions.

« Aujourd'hui, l'Église est très remise en question. Moi-même, je l'ai remise en question parce que je trouve qu'il y a des choses qui ne sont pas correctes. À la minute où je me suis aperçue que le prêtre était un être humain, ma vision a énormément changé. Je me suis dit que même si je lui demandais une réponse, il n'avait pas le droit de me dire : « Tu dois faire cela ». Peut-être aussi, ai-je lu trop de choses, style extra-terrestres, ou spiritisme, parapsychologie, beaucoup de choses qui m'ont peut-être fait changer d'idées. C'est au secondaire que j'ai commencé à changer. L'affaire de la charité (demande d'argent), je ne digère pas cela [...] Le curé a rabroué un enfant à l'autel. Ce jour-là c'est la dernière fois que je suis allée à l'église [...] À la quête, se faire dire que l'on peut donner plus [...] Pour moi l'Église a gardé pour elle l'argent qu'elle devait donner aux autres. Je ne trouve pas ça correct. C'est pour ça que pour moi, l'Église, ce n'est rien. [...] Je me suis fait une religion personnelle. Je ne suis pas pratiquante. Je suis distante de ça » (3/30,31,32).

Suite à la lecture d'écrits ésotériques traitant d'extraterrestres, de spiritisme, de parapsychologie, elle s'est bricolée une religion personnelle. L'idée d'un Créateur de même que des croyances comme la réincarnation, le voyage astral, et la puissance du cerveau retiennent son attention.

« Je crois à la réincarnation. Côté esprit, la force de la nature. Même si tu ne la vois pas, elle est là. Tu la ressens. Des fois tu la vois... Je crois en quelqu'un de très supérieur. Un seulement qui a fait tout ça. Je trouve cela merveilleux. Il faut être assez fort pour faire tout ce qui s'est fait sur cette terre. Sans parler des autres planètes. Moi je trouve cela extraordinaire. Il nous est donné aussi de vivre dans ce monde-là... Je crois aux extra-terrestres. Je crois qu'il y a d'autres vies ailleurs. Comme je crois que je revis dans un autre monde. Je crois en la liberté de l'esprit. C'est-à-dire qu'il se promène où il veut. Qu'il y ait un paradis avec de beaux arbres comme il le montre, puis un beau nuage, non ça ce n'est pas... J'ai déjà fait un voyage astral sous la conduite d'un professeur... J'ai lu tous les livres du Docteur Moody. Je trouvais cela très... J'ai toujours aimé la parapsychologie... Nous autres on n'utilise que cinq pour cent de notre cerveau » (3/23,24).

Caroline ne se pose pas de question au sujet de l'au-delà. Ce qui l'intéresse, c'est ce monde-ci. La dimension transcendante du temps est en partie ignorée. Par contre, pour elle, quelqu'un de très supérieur existe et il a créé le monde et il lui donne d'y vivre. Ce quelqu'un, elle ignore qui il est. Comme elle a mis de côté la dimension transcendante, sa réflexion se tourne vers la dimension immanente et la conduit à supposer que Dieu pourrait bien être un élément de la nature, elle-même au bout du compte.

« Pour moi, Dieu c'est quelqu'un qui a créé, quelqu'un, un esprit ou quelque chose qui est fort, qui a créé le monde, les arbres, les animaux, les enfants, nous-mêmes. C'est quand même fort, c'est en cela que je crois. Donc je veux dire que pour moi Dieu c'est peut-être un arbre, une plante, c'est peut-être... Ce peut être le ciel, l'espace. Ce peut être bien des choses Dieu... C'est la nature, c'est ce que je suis en fin de compte » (3/27,28).

Le rapport au religieux de Caroline se situe au niveau des croyances de type ésotérique et il a peu de prise sur la vie. Il est près de l'athéisme pratique. Elle s'identifie à la nature, se sentant partie de ce tout. Ce rapport s'apparente à une représentation panthéiste du monde.

La quête de salut de Caroline, réside dans la paix avec elle-même, le partage de son existence avec quelqu'un en qui elle peut avoir confiance et qui peut lui accorder son attention et le développement de ses capacités.

- **Joël** : « *Je crois au spiritisme : ça me donne de l'énergie* » (24/32).

Joël est un homme de vingt-six ans, habile de ses mains. Il porte une histoire lourde de souffrances. Les blessures du passé marquent son présent. Cela lui rend difficile l'acceptation de lui-même. Il considère qu'il n'est pas autonome parce que pas « civilisé ». Il en attribue la cause au fait qu'il n'a pas été aimé, qu'il n'a pas eu le droit de parler et qu'il n'a pas été écouté. Dans toute cette noirceur, une lueur : il a trouvé une flamme en Sonia sa compagne de vie. Sa présence l'aide à espérer et à lutter. Le parcours de vie de Joël est parsemé de manques et d'obstacles.

« De un an à onze ans, c'est l'enfer. [...] L'amour cela n'existe pas chez nous. Je n'ai jamais parlé. Chez nous ça n'a jamais parlé. Pas de compréhension, pas d'enseignement maternel. Il y a eu des coups de bâton, de ceinture, de fouet. J'ai porté des marques. [...] La souffrance, c'est une perte, une illusion. Une perte de famille [...] Tu t'es bâti là où la famille te bât au coton. J'aurais aimé cela avoir un petit peu d'amour [...] Je pense que je serais un petit peu plus autonome du point de vue civilisation. Qu'est-ce que tu veux ? je ne suis pas un individu civilisé, moi. » (24/1,7,15,48,75).

Joël est un individu que n'a pas encore transcendé la loi du père. Ses pulsions n'ont pas rencontré l'interdit qui les aurait domestiquées, civilisées. Ayant été insuffisamment « parlé » et n'ayant pas assez pris la parole, il manque de modèles d'identifications et de repères culturels. Il est peu structuré et craint ses pulsions insuffisamment disciplinées. Le rapport de Joël avec lui-même est un rapport de peur,



d'angoisse devant le peu de maîtrise qu'il a de ses pulsions et de ses émotions. Il est en quête de structuration, laquelle pourrait laisser émerger ce qu'il porte de bonté et de lumière.

Au moment de l'adolescence, Joël a été placé en centre d'accueil. À sa sortie, à l'âge de dix-huit ans, il se questionne sur son identité. Il ne sait pas qui il est. Il a de la difficulté à départager tout ce qui bout en lui. Qu'a-t-il intériorisé? À qui, à quoi peut-il s'identifier? De quoi est-il important qu'il se libère? Son tourment l'a conduit à l'agression. Il s'est retrouvé en prison. De nouvelles années « à l'ombre » s'ajoutent à celles qu'il a passées en centre d'accueil. Ayant recouvré sa liberté depuis peu, il lui est difficile de vivre hors les murs. Il est déjà institutionnalisé. « Je trouve cela dur, je ne suis pas chez nous ici, chez nous c'est à l'intérieur des murs. C'est difficile de m'adapter à vivre dehors, je n'ai pas de formation » (24/11).

De façon habituelle, Joël craint les autres. La capacité réduite de ses parents à aimer et à communiquer a laissé en lui une blessure qui cherche la présence qui apaise. Cette présence, il l'a trouvée dans la femme qu'il aime depuis peu. « C'est ma femme qui me tient » (24/37). Il n'a pas d'amis. Au centre communautaire où il fait du bénévolat, il apprivoise la vie relationnelle en écoutant les autres et en cherchant à comprendre ce qu'ils vivent.

À cause de son passé, le milieu de travail lui est difficilement accessible. Des essais se sont soldés par l'échec. Joël craint les jugements plus que tout. C'est à cause

d'eux, affirme-t-il, qu'on vit l'enfer dans les relations avec les autres. Il ne se sent pas à l'aise dans la société, il n'y est pas chez lui. Chez lui c'est « en dedans » : la loyauté, l'entraide et l'amour, c'est là qu'il les a trouvés, en prison. Pour Joël, le rapport aux autres en est un de crainte et de retrait par rapport à la société. Il redoute d'être jugé et exclu à cause de son passé. Il a également peur de ses propres réactions, compte tenu d'un apprentissage social déficient.

« Vous vous faites des idées. J'ai travaillé. J'ai quitté le travail [...] C'était l'enfer [...] Moi, je trouve que les personnes sont trop objectives pour ce qu'elles sont subjectives. C'est pour cela que je vis des affaires [...] Tu n'as pas le droit d'offenser l'autre [...] Ce sont les jugements. Cela m'a fait bien mal. Tu sais, les gens ne pensent qu'à leur cause. Ils ne sont pas capables de penser à d'autres. Les deux, en même temps [...] Ce qui s'est passé avant, j'ai payé pour » (24/11,13,24,36,74,76).

Joël espère traverser l'enfer du jugement des autres qui l'enferme et qui le condamne toujours en quelque sorte. Pour y arriver, il fait des lectures afin de comprendre ce qu'il vit et trouver le moyen d'en sortir. Il se tourne vers des ouvrages qui concernent le spiritisme et le mental parce qu'ils lui donnent de l'énergie. Il est parvenu à cerner trois clés de compréhension ou thèmes qui éclairent son cheminement : la loyauté, la subjectivité versus l'objectivité, et les émotions.

« Moi la seule chose que je veux c'est passer mes journées. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Penser à ma femme, à mon petit appartement. C'est tout, je ne veux rien savoir d'autre [...] La religion, je l'ai loin. Je crois au spiritisme, cela me donne de l'énergie [...] Ce qui m'aide à vivre et lutter, ma femme. Si je n'avais pas ma femme, je serais encore en dedans. Moi, je le sais [...] Ce qui me scandalise le plus c'est que le monde soit trop objectif. À un moment donné j'ai dit : « Je vais trouver le moyen de comprendre ». J'ai dit : « Je vais lire ». Psychologie, spiritisme, mental, j'en ai lu de toutes les sortes. Tranquillement. Sans porter de jugement. Je vois en trois parties là. La loyauté, c'est important pour moi. Le subjectif puis l'objectif. J'en ai trop vu de toute façon. Là, après, c'est l'émotion. C'est l'émotion qui fait que... » (24/27,32,37,45,46).

Il s'est aussi attardé à certains passages de la Bible. Il y a découvert qu'il avait en lui de l'amour, une « petite lumière ». Il a enregistré les textes qui lui font du bien et patiemment, il les réécoute. Alors qu'il était enfant, il a été abusé par un prêtre, et puni par la suite parce qu'il s'était défendu. Il souffre toujours de cet incident et est en révolte contre l'Église. Il ne peut que se tenir à distance jusqu'à ce qu'il trouve un défenseur. Joël est conscient d'avoir besoin de quelqu'un.

« La seule éducation spirituelle que j'ai eue c'est moi qui l'ai faite. Lire. Je m'instruis. Je fais de la suggestion. Ce n'est pas spirituel. La théologie, Jésus, j'ai condamné cela... Je prends ce qui est bon pour moi. Je vais chercher une force supérieure. Je sais que j'ai besoin de quelqu'un à quelque part. Une force supérieure? Je ne suis pas prêt. Laisse-moi le temps de ramasser mes outils-là. On ne met pas la charrue... La religion? C'est tellement mélangé pour moi tu sais là. Je n'ai pas d'idée là-dessus de toute façon. Ça empire entre les citoyens. Ils en ont tellement fait là c'est rendu... Moi, quand j'étais jeune, j'ai eu des petites aventures avec un curé. On s'est battu puis c'est moi qui ai payé la note [...] » (24/85,86,87).

Joël cherche et lutte. Il aspire à l'amour qui lui fait terriblement défaut et qui l'inscrirait dans l'existence. « L'enfer, c'est quelque chose que je deviens quand je ne suis plus là. J'ai perdu la maîtrise de ma vie, si tu veux » (32/103). Joël n'a pas eu la chance de vivre une relation significative avec ses parents. Il n'a pas d'ancrage, pas d'amour maternel qui le fonde dans l'être, ni de repères, de loi donnée par le père, qui l'institue sujet social parmi d'autres. Il a sa femme qui, pour lui, est de l'or. Il a le centre communautaire qu'il fréquente et où il se sent écouté et habilité à apporter son aide à quelqu'un d'autre. Joël apprend à composer avec les autres. C'est dans la violence initiale subie (son péché originel) que réside son drame : la difficulté qu'il éprouve à s'accepter et à se laisser aimer, difficulté qui le fait résister à Jésus-Christ.

« Tu vois la prière des AA, la prière de sérénité. C'est la plus belle prière que tu n'as pas. C'est plus beau que les montagnes russes... C'est de l'amour, moi je ne savais pas avant que j'avais de l'amour... » (24/89).

Le Jésus de l'Évangile venu aider les pécheurs le touche mais il ne peut s'en approcher, faute d'outils.

« Il y a quelque chose qui est d'accepter tout cela, de l'amour puis de commencer. C'est là que j'ai commencé à fouiller dans les livres, puis je lisais cela au bout [...] Jésus-Christ? Il pourrait être le Sauveur des pécheurs. C'est un bon mouvement qu'Il a fait... Un gars qui a décidé de venir sauver tous ceux qui étaient les pauvres, les pécheurs. Qu'il y ait un gars qui ait pensé à écrire cela... Je vis dans la conviction parce que je suis trop sujet moi aussi à être objectif, en pensée, tu comprends? Parce qu'on est tous objectifs. Essaie d'être... de vivre toi intensément, être subjectif, essaie. Tu vas en arracher. Tu vas en manger des ongles. Pour moi ça ne décroche pas encore tout cela parce que je manque d'outils [...] » (24/90,93,94,95).

Joël souhaite vivement s'en sortir. Écouté, il ressent de bonnes vibrations.

« La seule chose que je crois c'est que je crois que je vais m'en tirer. Parce que je suis parti pour cela. Tranquillement, en tout cas, je construis du positif, puis juste le fait que j'en ai construit en vingt-quatre heures. Persévérez ensemble... Je me vois là. Je me regarde. J'ai de bonnes impressions. Je suis content. Je sais que je vais réussir » (24/83).

Joël a besoin d'une force qui l'inspire, qui l'aide à comprendre ce qu'il vit, qui le soutienne dans sa lutte pour devenir lui-même et s'inscrire dans la société. Cette force, il la cherche dans le spiritisme, dans un enseignement qui l'aide à comprendre le monde, lui-même et les autres. Le manque d'amour fait de lui un blessé de la vie. Il pressent que Jésus-Christ pourrait être son Sauveur, mais pour le moment, il n'a pas les outils qui lui permettraient de risquer la foi. Il cherche à comprendre, il apprivoise, il se rassure. Il a besoin de conjurer la peur avant de pouvoir se confier à la relation. On pourrait dire de Joël que c'est un gnostique par nécessité. Il se confie à la raison faute de pouvoir se confier à l'amour et à la liberté. Le rapport au religieux de Joël se situe surtout au niveau de la connaissance qui, à son avis, peut l'aider à comprendre ce qu'il vit et à s'en sortir, en espérant vingt-quatre heures à la fois. Il se dote d'un ensemble de croyances

personnelles qui soutiennent son combat vers l'autonomie. Par la prière de sérénité, il rejoint la dimension de la confiance.

Sa quête de salut, c'est le désir qu'on lui fasse confiance afin qu'il puisse se sentir partie prenante de la société, qu'on cesse d'être « objectif » en le jugeant sur son passé et que l'on devienne « subjectif », c'est-à-dire qu'on se rende compte de son désir et de ses efforts pour apprendre à être autonome, « civilisé ». Joël sait qu'il ne peut y arriver sans l'aide des autres. Il aimerait bien se rapprocher de Celui qui s'est fait proche des pécheurs et des petits mais il manque d'outils pour le faire. Il tient à sa femme plus que tout, elle est un lien précieux qui le rattache au monde des vivants.

## **2 L'affirmation par le sens commun**

- **Geneviève** : « *Dieu ? Est-ce quelqu'un ? Est-ce quelque chose ?* » (9/52).

Geneviève est une jeune professionnelle de vingt-huit ans, mariée, sans enfant, qui se questionne beaucoup sur elle-même et sur la vie. Alors qu'elle était adolescente, la mort a emporté un copain auquel elle était très attachée. Ce fut un choc terrible. Un mal intérieur qui la hante encore aujourd'hui. Elle a eu une enfance marquée par l'ambivalence. Évoluant au sein d'une nature d'une grande beauté, elle a eu l'impression à la fois de disposer d'une grande liberté et en même temps d'être tiraillée par un contrôle culpabilisant. Son père était doux et enjoué et sa mère, autoritaire. À plusieurs reprises, Geneviève a parlé de sa difficulté à devenir adulte. Elle comprend

que, pour y arriver, elle doit rompre avec le passé. Elle avoue ne pas savoir qui elle est, et recherche quelles sont ses valeurs. Elle confie qu'elle ne peut exister si elle est seule, et encore, qu'elle s'éprouve comme « rien » sans quelqu'un. Elle se sent quelqu'un quand elle est en compagnie de son mari. Nous pouvons dire que Geneviève a un rapport de questionnement et de recherche vis-à-vis d'elle-même, de son identité, de ses valeurs. Ne pouvant se détacher du passé, elle est déchirée entre la soumission aux images parentales et l'accès à la maturité, laquelle passe par l'affirmation d'elle-même et la conquête de son autonomie.

« Je suis une personne qui vit beaucoup les bonheurs et qui vit beaucoup les malheurs... J'ai vécu une enfance heureuse et tiraillée par une très grande liberté... Cette grande liberté était contrôlée par une très grande autorité qui était exercée de façon culpabilisante. [...] Aujourd'hui je me dis : est-ce moi qui contrôle ma vie ou est-ce ma vie qui me contrôle ? Je trouve cela insécurisant » (9/1,5).

Geneviève se cherche. Pour parvenir à la maturité elle est consciente qu'elle a besoin de prendre de la distance par rapport à ce qui la lie et qui l'empêche d'avancer. Elle est dépendante du soutien d'un autre pour exister.

« Je trouve cela difficile de devenir adulte [...] parce que devenir adulte veut dire être responsable de ses actes, de ses paroles, de ses pensées et aussi être capable de grandir... C'est être capable de ne pas rester accrochée au passé [...] Je suis à une période où je cherche des valeurs, où j'essaie de me positionner dans la vie, pour savoir qui je suis... à quel groupe je me rattache... » (9/21,22).

Existe-t-elle par elle-même : une interrogation de taille pour Geneviève. « Un gros dilemme : est-ce que je pourrais vivre sans personne ou est-ce que j'existe que parce que je suis quelque chose pour quelqu'un ? » (9/24).

Croit-elle suffisamment en elle-même pour pouvoir envisager l'avenir : une autre question d'importance.

« Je me demande des fois si je vis seulement si j'ai un accumulateur branché sur moi. Ce serait si beau si chaque personne pouvait aimer et être aimée... L'amour est une partie intégrante de ma vie. Le pourquoi je n'ai pas vécu à un moment donné c'est que je n'en avais pas ni à donner ni à recevoir... La question la plus importante que je porte est celle de savoir si je veux mettre des enfants au monde ou non. Est-ce que je crois assez à demain pour cela? » (9/38).

Ses études universitaires l'ont amenée à quitter une communauté régionale pour la grande ville. Elle a vécu des années d'isolement qui ont été ressenties comme une mort.

« Ce qui m'a dérangé le plus a été d'avoir à vivre seule dans une autre ville... Cela a été très difficile. J'ai passé par des périodes de recherche intense [...] Je me cherchais beaucoup et je cherchais beaucoup les autres. J'étais seule [...] Je me dis que j'ai été morte à un moment donné [...] Les deux premières années, je ne suis pas sûre que je les ai vécues [...] J'ai subi la vie à ce moment-là [...] » (9/33,35).

La présence de son mari lui procure le sentiment d'appartenance et d'importance dont elle a besoin.

« Une expérience positive? L'expérience d'amour et de vie de couple que je vis présentement. C'est dans cette expérience... que je puis grandir. Les jours où je crois le plus à la vie sont les jours où j'apporte un sourire à l'intérieur de moi; le jour où j'ai vraiment l'impression que la vie est un cadeau du ciel, que c'est d'apprendre... de connaître... de partager... Il faut que tu fasses des projets, que tu crois que demain va être mieux. [...] La journée où je ne serai plus capable de rire, où je ne serai plus capable de m'amuser, je veux dire la journée où j'aurai perdu mes yeux d'enfant, où je ne m'émerveillerai plus, je ne vivrai plus » (9/36,37).

Elle n'est pas totalement à l'aise dans la société. La montée du matérialisme et les exigences qu'il suscite l'inquiète. La vitesse imposée par le rythme social lui cause un stress. Elle souhaiterait aussi plus de simplicité parce que pour elle, ce qui compte c'est l'amour, le partage, l'échange entre les gens, la solidarité, l'amitié. Elle craint de se retrouver isolée et d'être étouffée par les valeurs imposées par le contexte social.

« Y aura-t-il un demain ? ... J'ai l'impression d'être entourée de personnes qui ne parlent que du matériel et plus j'avance plus j'étouffe là-dedans et plus j'ai besoin de parler de moi, d'échanger avec les autres sur des expériences, mais on dirait que cela ne se fait plus aujourd'hui. [...] L'avenir, c'est bien important. C'est demain, ce sont nos rêves, nos projets, nos espoirs, notre présent qui va se refléter dans la vie » (9/39,44).

Il a été laborieux pour Geneviève d'aborder la question de la vie spirituelle.

« La vie spirituelle? C'est quoi? Est-ce que j'en ai une?... Moi ce que je dis c'est que parfois cela va m'arriver dans la journée de parler au bon Dieu. Est-ce une vie spirituelle ou non? Moi, c'est ce que j'ai. Je mise beaucoup sur les valeurs de la vie. Est-ce cela une vie spirituelle? Je ne le sais pas. Est-ce cela la religion, la foi? ... L'Église? Des relations avec elle, je n'en ai pas. Si ce n'est que très occasionnel... J'y vais à Noël... Je vais rejoindre la communauté. Ce n'est pas par habitude. Parce que j'ai plus de questions que de réponses » (9/47,48).

Dieu est un concept abstrait, ambigu, complexe pour Geneviève. Est-ce une réalité ou une émotion? Est-ce une qualité présente dans tout? Et si tant de personnes y croient, alors... Peut-être un copain?

« Dieu, pour moi, c'est... Je ne le sais pas. Je crois qu'il existe, mais c'est tellement intangible. Est-ce quelqu'un? Est-ce quelque chose? Est-ce un amas de sentiments tout collés ensemble? Est-ce la perfection dans tout? C'est quoi?... Jésus-Christ ce n'est pas pire il est venu faire un tour. L'autre, il est resté en haut. Pourquoi je dis en haut? Il existe. C'est lui qui a tout parti. Notre Créateur. Je crois qu'il est en haut. Je pense qu'il existe mais je te le dirais par la négative. Tu ne peux pas dire qu'il n'existe pas parce qu'il y a trop de gens qui s'attachent à cela, trop de gens que cela fait vivre. Il y a trop de gens qui ont besoin de cela. Cela ne se peut pas qu'il n'existe pas. C'est ce que je pense. C'est mon idée. Tu sais qu'Il s'appelle Dieu, qu'Il s'appelle Bouddha ou Mahomet... pour moi c'est un peu la même chose. Ma religion répond à mes besoins je ne tiens pas à aller vers d'autres... Quand tu veux défendre un sentiment, tu n'es pas capable de verbaliser les sentiments. Tu vas dire c'est quelque chose qui me fait vivre. C'est quelque chose qui me fait grandir. Est-ce cela Dieu? Est-ce que tu peux le définir comme cela? Quelqu'un qui te fait croire à demain, qui te permet de grandir, aussi de te faire avancer tranquillement dans la vie puis de bien accepter la vie, de passer par-dessus des étapes en disant bon c'est une étape, je vais en passer d'autres. Peut-être un copain dans la vie, mais un copain que tu ne vois pas, mais un copain qui peut te faire faire un bout de chemin... » (9/52).



Le cheminement spirituel de Geneviève s'est effectué dans le sens d'un passage de l'obéissance au Dieu décideur du bien et du mal, à la confiance en sa capacité de décider pour elle-même.

« Quand j'étais jeune, je croyais au bon Dieu comme un être qui décide du bien et du mal... À toutes les semaines il fallait que j'aille chercher le bon Dieu... Puis il y a eu une période où je me suis dit : « Cela ne me donne rien... Je sais ce qui est bien et ce qui n'est pas bien... Je n'ai besoin de rien d'autre... L'Église, la messe, cela ne répondait pas du tout à ce que j'aurais pu avoir besoin... À vingt ans je me suis posée des questions... J'ai continué à croire que le bon Dieu existe... Quelque chose que j'ai conservé c'est la prière... Un moment d'arrêt où je venais chercher des forces, soit dire merci. Pour moi, c'était cela. Cela continue jusqu'à maintenant, cela m'a toujours suivi. C'est un moment que j'aime bien aussi... Je me pose des questions... Qu'est-ce que je veux inculquer à mes enfants? » (9/55,56).

Geneviève et André, l'élu de son cœur se sont longuement préparés pour le oui de leurs épousailles. Un cheminement qui a laissé quelques traces.

« Mon mari et moi on a fait le catéchuménat pour fiancés qui a duré un an. J'avais le goût de savoir pourquoi je me marie. On est un signe pour montrer aux autres que l'amour cela existait. On a été appelé. On est ensemble, on s'aime beaucoup. On est encore des témoins de l'amour après cinq ans » (9/29).

L'éducation religieuse reçue à la maison et à l'école n'a pas rejoint son expérience. Comme elle ne peut articuler son ressenti religieux, elle ne peut le partager avec son conjoint.

« Moi, je sentirais le besoin de vivre ma religion, mais mon mari ne le sent pas... Mon expérience avec Dieu? Je ne peux pas dire que j'ai vraiment d'expérience dans le vécu. C'est difficile de parler de cela, j'ai trop de questions à ce niveau-là. Je n'ai même pas de langage. Je n'ai même pas de vocabulaire pour m'exprimer » (9/51,53).

Geneviève a un rapport au religieux qui est flou et marqué par le doute. Elle est partagée entre des croyances affirmées par le sens commun et le sentiment qu'il existe

« un copain qui peut te faire faire un bout de chemin » (9/52). Sa connaissance de Dieu est très vague : Dieu est le Créateur, mais est-il quelqu'un, quelque chose ou un sentiment? Geneviève n'a ni le vocabulaire, ni de représentation suffisante pour tenir un discours articulé sur Dieu. Bien qu'il lui arrive à l'occasion de Le prier, et qu'elle ait suivi le cours de catéchuménat pour les fiancés, son rapport à Dieu est un rapport d'extériorité, abstrait et sans prise sur la vie. Geneviève mise sur les valeurs de la vie.

La quête de salut de Geneviève c'est de parvenir à l'autonomie en assumant le passé, de croire davantage en demain, de rencontrer des personnes qui peuvent aimer et être aimées, de parler d'elle-même avec d'autres et d'échanger sur des expériences. C'est aussi de trouver des réponses à ses questions et la possibilité de mettre des mots sur les expériences qu'elle vit, et par rapport à l'Ultime entre autres.

### **3 L'ancêtre tient lieu de Dieu.**

- **Catherine** : « *Grand-maman, c'est elle qui tient le rôle du bon Dieu pour moi* » (16/66).

Catherine est une jeune comptable de vingt-deux ans comblée par sa vie de couple. Elle a évolué dans un milieu familial aidant. Bien que des règles strictes y étaient de rigueur, la communication était bonne. De tempérament réservé, elle a eu une enfance plutôt solitaire. Adolescente, la pratique du sport lui a fourni l'occasion de se faire des amies et de socialiser. Les années passées au collège ont été formatrices.

Catherine a un rapport d'acceptation vis-à-vis d'elle-même. L'apprentissage du « vivre au jour le jour » l'aide à rompre avec certaines règles trop strictes qui l'étouffaient. Elle est autonome, se sent bien avec elle-même et goûte ses moments de solitude.

« Rencontrer Lucien a été un événement important. [...] J'aime le destin qui m'a été donné... je suis vraiment bien dans ma peau. Je pense que c'est important. Là, il y a encore un rêve qui se réalise : le mariage. On a beaucoup de projets : la maison, les enfants. [...] Pour moi être heureuse c'est être bien dans ma peau... » (16/34,35,36).

À l'aube de sa jeunesse adulte, Catherine a vécu le décès de sa grand-mère comme un gros trou noir dans sa vie. Elle a perdu une présence qui l'ensoleillait et la guidait. Quelques mois après, elle rencontre Lucien. Avec lui, elle apprend à se faire confiance et elle se libère des règles qui l'empêchent de s'épanouir. Elle éprouve des sentiments de bien-être inconnus jusqu'alors. Elle amorce des changements importants dans sa vie, changements qui constituent une rupture avec ce qui pour elle avait été une source importante de tensions.

« Quand j'ai connu Lucien, j'étais encore avec les vieilles traditions... Je voulais me marier... Quand ma grand-mère est décédée, j'ai vu cela autrement. Je me suis dit : «Pourquoi ne pas profiter de la vie?» [...] On vit au jour le jour. C'est la meilleure chose à faire. Depuis ce temps-là, je me sens bien dans ma peau. À un moment donné je me sentais étouffée. Je me faisais des règlements, puis c'était vraiment en ligne droite [...] » (16/9,10,11).

Son rapport aux autres en est un d'acceptation et de convivialité. Elle aime ses proches. Elle est attachée à eux. Ils la font vivre. Son rapport avec son mari en est un de complicité, de soutien et d'entraide. Elle sait prendre soin de la fille de son conjoint. « On vit l'un pour l'autre, en fonction de la petite » (16/36). Les épreuves surmontées approfondissent sa vie de couple. Sa peur la plus grande est de se retrouver seule. Elle

est heureuse au travail et bien intégrée à la société. Elle hait la guerre à cause de la souffrance qu'elle cause, souffrance qui pourrait être évitée.

Catherine considère sa grand-mère comme son patron. C'est elle qu'elle prie, c'est à elle qu'elle rend un culte. Elle se rend fréquemment au cimetière pour s'entretenir avec elle. Dans le sillage de cette dernière, Catherine croit que les morts reviennent après un certain temps et qu'ils revivent dans une autre personne qui naît.

« Tu apprends à vivre avec la religion. C'est quelque chose qui t'est imposé sans que tu le saches... Ce sont tes parents qui te l'imposent... Pour moi c'est rendu positif probablement parce que je crois à une deuxième vie. Je crois, c'est sûr, que tout le monde meurt sur la terre. Je crois que l'on a une deuxième vie. C'est drôle à dire, peut-être pas avec le même personnage... admettons du même sexe... Ce peut être aussi quelqu'un qui te remplace. Quand ma petite sœur est venue au monde, ma grand-mère disait : « Julie est grand-papa »... La petite, c'était la deuxième vie de mon grand-père... Je pense qu'on a une deuxième vie. À un moment donné, on revient à la surface. Peut-être en bien ou peut-être en pire, je ne le sais pas. Puis on repart à zéro. Moi je le vois comme cela » (16/60,61,62).

Nous pouvons affirmer que le culte que Catherine voue à sa grand-mère est son rapport religieux le plus fort, le plus efficace. Un culte de l'ancêtre connue, aimée et maintenant priée et vénérée.

« Moi, c'est grand-maman et moi... C'est elle qui fait le rôle du bon Dieu pour moi... Autrement dit c'est elle qui mène [...] Ou le bon Dieu c'est ma grand-mère. À la place d'appeler le bon Dieu, j'appelle ma grand-maman. Je la sens plus proche » (16/66,69).

Catherine croit que sa grand-mère est en haut avec Dieu et qu'elle redescendra sur terre plus tard, qu'elle revivra dans un autre corps quand Dieu n'aura plus besoin d'elle en haut. Catherine a intériorisé la croyance de sa grand-mère en une deuxième vie sur terre du type revenir comme âme habiter un corps né de la procréation humaine.

L'expérience que Catherine a faite du christianisme manifeste un manque d'articulation dans l'intelligence de la foi et indique un rapport oppressant à la pratique rituelle et aux exigences morales.

« Moi demander une faveur à l'église, je ne me sens pas à l'aise, je ne me sens pas à ma place, je me sens étouffée... Je n'ai pas de temps à perdre à passer par l'entremise de plusieurs personnes. Moi je suis directe. [...] Moi c'est avec ma grand-mère que je communique. [...] Je me dis que je n'ai pas tort parce que à chaque fois que je lui demande quelque chose... à date toutes les décisions que j'ai prises, ont été les bonnes. Pour moi cela fonctionne comme cela. J'en profite » (16/72,73,74).

Interrogée sur Jésus et Dieu, Catherine voit en Jésus un homme, et en Dieu, une âme. De Jésus, elle s'est fabriqué une image à partir des événements qui lui ont été racontés; quant à Dieu, il lui demeure abstrait, intangible.

« Le bon Dieu, je n'ai pas eu connaissance qu'il est venu sur la terre... Pour moi Jésus et le bon Dieu c'est deux hommes différents... Le bon Dieu, c'est une personne dont on n'a jamais entendu parler pour dire qu'on l'a vu physiquement. Mais je peux dire que j'ai vu Jésus physiquement. D'après la catéchèse, tu te fais tout le temps une image. Tu te fais tout le temps une histoire. Mais lui, le bon Dieu, ils ne t'en parlaient pas. Tu ne peux pas te faire une histoire. On n'a jamais appris qu'il était arrivé de quoi au bon Dieu tandis que Jésus, bien, il s'est fait crucifier sur la croix. Tu sais, il lui est vraiment arrivé des choses physiques... Je suis plus portée à associer Jésus à un être humain semblable à moi. Tandis que le bon Dieu, c'est une âme parce qu'il ne lui est rien arrivé » (16/68,69).

Le rapport de Catherine au religieux est un rapport syncrétique relié à la fois à la spiritualité chrétienne et à la croyance au culte des ancêtres, transmise par sa grand-mère. Son rapport au catholicisme est culturel. Jésus est un être humain comme elle. Dieu est une âme et, à cause de cette dimension intangible, il est plus important que Jésus. C'est la croyance héritée de sa grand-mère en une deuxième vie, croyance se rapprochant de la réincarnation, qui est le pivot de sa spiritualité. Sa défunte grand-mère

est vraiment la personne référence qui représente Dieu pour elle. Dans le besoin, c'est avec elle qu'elle communique parce qu'elle la sent plus près d'elle que Dieu.

La quête de salut de Catherine, c'est de ne pas perdre ceux qu'elle aime, afin de ne pas se retrouver seule. C'est aussi apprendre à intégrer la mort à la vie. C'est encore attendre de sa grand-mère défunte le secours dont elle a besoin.

#### **4 Un rapport d'extériorité avec un Dieu abstrait**

- **Adèle** : « *Jésus-Christ, [...] Dieu L'a envoyé pour nous éclairer* » (15/1).

Adèle est une célibataire de vingt-trois ans. Elle a une faible estime d'elle-même et elle est peu sûre de ses convictions. Elle réussit difficilement à prendre de la distance vis-à-vis de l'autorité familiale. Célibataire, elle partage son temps entre son travail et l'intérêt qu'elle porte à la nature. Solitaire, son engagement ecclésial comme lectrice la rend solidaire d'une communauté. Son isolement de tout autre groupe social lui fait craindre l'avenir. Elle vit au jour le jour pour éviter d'y songer. Adèle recherche à la fois la vie intérieure et la solidarité.

Son rapport aux autres est difficile. Il se caractérise par le repli sur la famille. Adèle a de la difficulté à communiquer. Elle souhaite se faire un ami et des amis mais elle n'y parvient pas. Elle a des connaissances dans son milieu de travail. Sa vision de la société est pessimiste. Plusieurs problèmes l'inquiètent : l'argent, l'individualisme, le

gaspillage, la poursuite effrénée du profit, la pollution et le pouvoir politique qui, selon elle, ne se préoccupe pas suffisamment des besoins de la population. Pour elle encore, la solidarité est trop ténue pour que des changements sociaux importants et souhaités surviennent. Comme elle n'ose pas penser à l'avenir, elle vit dans l'immédiate.

Bien que pratiquante et confiante en Dieu, le rapport qu'Adèle entretient avec Dieu est davantage marqué par l'attitude de *religion* que par celle de la *foi*. « Le plus important pour moi c'est la nature. Je me sens plus près de Dieu. C'est la croyance » (15/1). Elle affirme que sa foi lui vient de ses parents, de sa grand-mère surtout.

« Dieu est le Créateur, le début de quelque chose. C'est tout en même temps : c'est l'amour, c'est la beauté, c'est la nature. Jésus-Christ, c'est celui qui a servi d'intermédiaire à Dieu. Dieu l'a envoyé pour nous, pour nous éclairer, pour nous conduire sur le chemin » (15/1).

Adèle fait des prières quotidiennement et participe à l'eucharistie dominicale. Elle perçoit l'Église comme une école qui l'aide à comprendre les réalités chrétiennes qu'elle n'intègre pas encore. La désaffection pour la pratique religieuse la questionne et sème le doute sur ses convictions.

Je voudrais que l'Église ouvre les yeux à plus de monde. Il y en a de moins en moins qui viennent à l'Église. Ils ferment les yeux sur la croyance, sur la religion catholique. C'est déprimant en même temps. Où est-ce que l'on s'en va? Cela fait peur. J'y pense. J'aimerais cela que l'Église ouvre les yeux sur la vérité. Au travail, ils ne luttent pas. Cela me remet en question. Cela sème des doutes dans mon cœur. Vu que je suis en minorité, je me pose des questions... L'Église va devenir tellement une minorité que cela va devenir une gêne, une honte quasiment » (15/2,3).

Adèle croit à la fois à la résurrection et à la réincarnation.

« Je crois que je suis déjà venue ici. On peut se réincarner dans un animal. Je crois à la résurrection comme cela est dit dans la Bible : quand on meurt, on monte à

côté de Dieu, de Jésus. Je crois qu'on monte au ciel, mais qu'on peut revivre plus tard. On peut revivre en une autre personne » (15/8).

Adèle a une religion traditionnelle, héritée de la famille. C'est l'aspect enseignement qui est dominant dans son rapport au religieux. La pratique rituelle régulière et la lecture de la Bible lui indiquent comment agir. Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu venu nous éclairer. Le fait que la diminution de la pratique d'un grand nombre la remette en question, et qu'elle éprouve de la honte à affirmer ses convictions, indique qu'elle entretient un rapport d'extériorité et de dépendance, un rapport de *religion* avec le catholicisme, en l'occurrence, un rapport d'enseignée par rapport à une institution enseignante. « L'Église... c'est comme une école » (15/1) affirme-t-elle. Adèle est perméable aux croyances qui circulent comme celle de la réincarnation.

La quête de salut d'Adèle, réside principalement dans la prise de distance des liens familiaux et la conquête de son autonomie. Elle désire aussi partager avec des amis et rencontrer un copain avec qui elle pourrait envisager l'avenir. Pour réaliser ses aspirations, elle a besoin de repères et d'accompagnement. Il importe également, pour son épanouissement qu'elle passe de l'attitude de *religion* à l'attitude de *foi*.

- **Jean-Guy** : « *Dieu est là et Il nous regarde tous* » (8/59).

Jean-Guy est un travailleur journalier de 29 ans. Benjamin de famille, il a été un enfant heureux, « couvé » (8/4), selon son dire. Jean-Guy n'a pas les ressources intérieures nécessaires pour faire face aux responsabilités et aux difficultés qui jalonnent



son parcours. Ballotté par les événements, il cherche une ancre qui l'amarre, des personnes guides qui puissent lui présenter des repères. Il se sent incompetent, sans outils, pour envisager les situations qui surviennent. Actuellement, il vit en union libre avec Josée. Ils sont les parents de trois enfants. Jean-Guy aurait souhaité avoir le temps de consolider ses assises personnelles et financières et de construire sa maison avant d'accueillir les enfants. À cause d'impondérables, rien ne s'est déroulé comme prévu.

Jean-Guy se sent dépassé par les événements.

« Là, présentement, c'est arrivé tellement vite. Tous les enfants sont arrivés ensemble. Il y a bien des choses que je n'ai pas comprises. Tu essaies de vieillir vite, mais il y a des étapes que tu as sautées. Tu essaies de récupérer. Être ailleurs, écouter les vieux [...] La vie est bourrée d'épreuves. Tu as des tracas tous les jours... Autant émotionnellement que physiquement, que psychologiquement. Tu as un cheminement à faire, c'est pour ça que tu parles à des personnes plus âgées. L'expérience, on a toujours dit que ça s'acquiert. La maturité ne s'achète pas » (8/16,37).

Suite à un événement malencontreux, Jean-Guy a perdu confiance en sa conjointe. Il l'aime toujours, mais il a de la difficulté à lui pardonner. Il déplore le manque de communication qu'il y a eu entre eux. Il éprouve une certaine incapacité à s'occuper des enfants. De la part des autres, il attend du soutien, des outils pour faire face à la vie. La recherche d'appui auprès de ceux qui ont de l'expérience caractérise son rapport aux autres.

Malgré les difficultés, Jean-Guy n'a pas l'intention d'abandonner. Il espère qu'il arrivera à tirer le meilleur de ce qui lui arrive : « Ce qui me fait vivre? C'est peut-être les défis? C'est officiel. J'aime cela apprendre. La vie est belle parce que, toute ta vie,

tu apprends » (8/38,39). Jean-Guy recherche une écoute qui le reconnaisse et le confirme.

« Ce à quoi je tiens le plus dans la vie, c'est d'être heureux, d'être bien dans ma peau. Le bonheur? C'est de me confier. J'aime cela me confier parce que tu te vides et tu te sens bien. L'avenir, c'est donner l'amour que j'ai eu, le donner à mes enfants pour qu'ils soient heureux plus tard [...] Cela prend toujours une ancre quelque part. Une ancre qui est amarrée. Une place pour t'amarrer et te ressourcer, c'est ce que l'on n'a pas. [...] Avoir de la compréhension. T'oxygéner puis repartir du bon pied » (8/39,47,49).

Il éprouve un certain malaise vis-à-vis de la société qui lui paraît chaotique et qui ne lui fournit pas de repères. Il déplore le manque de respect généralisé, la vitesse de croisière au travail, la perte des valeurs. Jean-Guy se cherche dans une société qui se cherche et manque de guides. Il se sent sur un terrain incertain. Il attend celui qui lui indiquera la route.

« Ça va mal partout. Il y a quelque chose qui va se passer. Il y a quelqu'un qui va venir voir parce que le monde cherche. Il tourne en rond. C'est ce que je perçois... J'attends, j'aimerais que quelqu'un m'illumine, me dise quelque chose. C'est ça que j'attends. Tu as beau venir à l'Église, ma valeur n'est pas là. Mon cœur n'est pas là. Je ne comprends pas tous les principes de ça et je me dis ça donne quoi. Ce n'est pas ce que j'attends de l'Église. C'est de se parler comme on se parle ce soir. De savoir ce que l'autre ressent. Quand tu vides ton cœur, on dirait que cela t'ouvre une porte vers quelque chose. C'est peut-être des idées émises ensemble, puis nous apporter quelque chose, communiquer ensemble. Tu vas à l'église puis chacun est dans son petit coin. Ce n'est pas une fête. On ne s'en vient pas faire une fête, mais on s'en va prier. Si c'est pour prier seul, va prier chez vous, pourquoi là? » (8/43,44).

En partageant ce qu'il vit avec l'interviewer, Jean-Guy pressent une voie, une ouverture. Il intuitionne que c'est par la parole qu'il chemine intérieurement.

Jean-Guy exprime un parti pris à l'égard de Dieu. Sa vision est colorée par l'éducation reçue. Il manifeste de l'ambivalence entre deux représentations de Dieu :

celui qui le surveille et celui à qui il fait confiance. Pour Jean-Guy, le salut est conditionnel à la fois à son agir bon ou mauvais et à la fois au pardon que Dieu lui accorde dans la mesure de sa loyauté. Il croit que Dieu respecte la liberté des personnes et qu'Il est conscient des difficultés rencontrées par les êtres humains, compte tenu de la force de l'inconscient et de la pression sociale. Il est présent mais il ne décide pas et n'agit pas à sa place.

« Dieu, Il est bon. Dieu est là Il nous regarde tous. En tout cas, Il me guette, Il me regarde aller. Il ne me juge pas parce qu'il y a tellement de perturbation autour de nous, mais Dieu est là et si je suis bon je vais aller Le voir, mais si je ne suis pas bon, je n'irai pas Le voir. Je ne peux pas dire que c'est lui qui va me sauver, c'est moi-même qui va me sauver. Lui ne peut pas décider pour moi. C'est moi, si j'ai la foi ou si je n'ai pas la foi. Ou bien, c'est moi, c'est ma personne. Lui est là pour me guider, me dire que je peux prendre ce chemin-là. Quand même tu fais des fautes, Il va te pardonner en autant que tu saches pourquoi tu l'as fait cette faute là et que tu ne recommences pas. Si tu recommences, Il va te pardonner en autant que tu vas être franc avec Lui et avec toi. Il y a tellement de choses qui rôdent autour de nous que nous ne sommes pas maîtres de nous. Nous sommes maîtres mais... C'est tellement plus facile d'aller dans le pas bon que d'aller dans le bon... La foi c'est d'avoir Dieu dans notre cœur. C'est Lui... S'il y a des soubresauts dans la vie, ça te prend la foi en Dieu, Il est avec toi. Si tu en as besoin, Il va être là, Il va toujours aller te chercher... Si tu es laissé à toi-même, Il peut t'aider. Combien de fois quand j'étais jeune, j'aurais pu me perdre. Il y a quelqu'un qui m'a guidé, c'était tellement facile d'aller là, comment il se fait que je n'y sois pas allé, je ne sais pas... D'après moi je pense que c'est Lui. J'ai confiance en Lui » (8/59,60,61).

Pour Jean-Guy, Jésus est le Sauveur. La fascination du millénaire lui fait désirer sa manifestation. Il se plaît à croire qu'Il viendra lui révéler comment s'orienter.

« Jésus? C'est son Fils. Il l'a envoyé sur terre pour aller les sauver... Le monde était déchiré, cela prenait un Sauveur... Il a réussi pour deux mille ans mais là, il y a Quelqu'un qui s'en vient. Deux mille ans! Le deux mille, c'est un chiffre magique. Il va peut-être arriver dans cinquante ans, mais il y a quelque chose qui s'en vient. D'après moi, je ne le verrai pas en personne mais Il va m'illuminer, Il va me dire : va là... » (8/62).

L'Église n'a pas été pour Jean-Guy un milieu de compréhension de la vie ni d'intelligence de la foi. La pratique chrétienne ne lui dit rien. Ce qu'il entend à l'église lui semble dépassé. Ce qu'il désire, c'est parler, être écouté, échanger.

« L'Église c'est une place pour aller là, le dimanche... Il y a tellement de principes, de tabous sur l'Église, que cela a éloigné les gens parce qu'ils ne comprennent pas. Ils sont tous éparpillés. Ils aimeraient bien cela revenir à l'Église, j'aimerais cela revenir à l'Église mais montrez-moi comment? Je trouve cela plate... Je ne ressens pas le besoin... On a besoin d'un lieu de rassemblement dans une paroisse, puis le monde ne se rassemble pas. On a tous besoin de se parler, mais comment toucher tout ce monde-là... Le monde a besoin de concret. C'est tout abstrait pour eux autres. Pour moi je veux dire, j'ai la foi, je crois en Dieu, mais croire à l'Église... D'après moi, c'est toutes les épreuves de la vie qui te font comprendre... Quand bien même j'irais à l'Église, je ne vois pas ce qu'elle pourrait m'apporter. C'est tellement abstrait, le cheminement spirituel... J'ai passé des grosses épreuves présentement, je ne sais pas si c'est Lui qui me les a envoyés, mais... Tout de suite, je me sens léger. C'est cela l'Église... Je n'ai jamais parlé comme cela, puis être écouté. C'est bon. Si toutes les personnes se parlaient... »(8/74).

Avec Dieu, Jean-Guy entretient un rapport personnel. Dieu est une présence rassurante, en arrière scène, mais avec peu de prise concrète sur la vie. Dans la nécessité, Il sert de phare et de bouée. Il ne sait où il va. Il espère un guide pour lui indiquer une orientation, un sens qui va l'ancrer dans la vie. Il a besoin d'être écouté et de comprendre. Jean-Guy a confiance en Dieu. Dans ce rapport religion et foi s'entremêlent.

La quête de salut de Jean-Guy est une quête d'orientation et de soutien. Jean-Guy cherche des repères qui lui indiquent la route. Il désire rencontrer des personnes qui seront pour lui une ancre amarrée, personnes avec lesquelles il puisse échanger pour comprendre, apprendre, se doter d'outils. Il désire que le Sauveur revienne, pour l'éclairer et lui indiquer la route.

- **Linda** : « *Je sais qu'il y a Quelqu'un... parce que la terre ne s'est pas faite toute seule* » (12/34).

Linda est une femme de vingt ans, en chômage. Elle considère qu'elle est encore une enfant : « Cela a été dur d'apprendre que j'attendais un enfant, parce que moi, dans le fond, je suis encore une enfant » (12/4). Alors qu'elle n'a pas l'autonomie nécessaire pour se prendre en charge, elle doit envisager la responsabilité d'un autre être humain. Placée en foyer d'accueil dès les premières années de sa vie, elle ne se console pas de la perte de sa mère. Cette dernière vit toujours mais elle n'a pas les ressources personnelles nécessaires pour s'occuper de ses enfants. Linda a fait plusieurs tentatives de rapprochement avec elle, mais sans succès. Elle est en attente d'un amour qui puisse l'engendrer comme personne et lui conférer le sentiment de sa valeur.

Son désir de plaire pour obtenir de l'amour est un obstacle à la conquête de son autonomie.

« Une chose me manquait et c'était l'amour d'une mère. [...] À un moment donné j'ai pris la décision d'aller me faire soigner parce que je suis une personne très jalouse, très possessive. Ce qui est à moi est à moi. Cela rendait mon ami malheureux. [...] Je n'ai jamais aimé un gars comme cela. C'est fort entre moi et lui. [...] Je pardonne tout. Tu peux me faire n'importe quoi et je vais te pardonner... je suis trop bonne. [...] Je suis une personne qui aide tout le monde. Je vais me mettre à terre pour les autres, mais je vais les aider » (12/16,19,20,21,22).

Pour Linda, le rapport aux autres est centré sur l'aide qu'elle accorde à ceux qui sont près d'elle, et sur l'aide qu'elle attend de ses proches. Elle est dépendante des liens familiaux qui lui font défaut : « Le bonheur, c'est une mère, un père, une famille unie.

Qu'il y ait quelque chose quand tu rentres chez vous. Que tu te sentes bien chez vous. Tu te sens aimée et tu aimes le monde » (12/29). L'ami qui vivait avec elle, le père de son enfant, l'a quittée lorsqu'il a appris qu'elle était enceinte. Elle espère son retour. Elle se promet de protéger son enfant, de le faire passer avant tout afin de le rendre heureux (cf. 12/46,47).

Comme la société lui fait peur, elle se replie sur son univers. « Pour être heureux dans un monde méchant, tu te fais ton petit monde à toi, tu ne t'occupes pas des autres » (12/46).

Pour Linda, le bonheur, c'est de communiquer, de compter pour quelqu'un.

« Un événement important c'est quand mon père et Monique se sont mariés. Cela a été une nouvelle vie pour moi... une personne à qui parler.[...] Le bonheur c'est un père, une mère, une famille unie » (12/28,29).

Linda a peur et voudrait bien sortir de sa peur. En étant aidée et en aidant d'autres peut-être...

« J'ai peur du monde. Je trouve que le monde est méchant... Tu fais ton petit monde à toi, tu ne t'occupes pas des autres. [...] J'ai été malheureuse. [...] Quand j'aurai accouché, je vais aller suivre des cours pour venir en aide aux personnes qui ont manqué. [...] Juste écouter... » (12/46,49,51,52).

Linda a un rapport de dépendance et d'utilité avec Dieu, qu'elle reconnaît comme son Créateur. La nature lui fait signe. Elle parle de Celui qui a fait tout cela. L'événement malheureux, quant à lui, sème le doute quand il survient. Elle est dans l'ambivalence devant la représentation d'un Dieu à la fois créateur d'une terre bonne et auteur de l'événement malheureux. Par contre, elle est assurée qu'Il est là pour aider les

humains mais croit, par contre, que l'aide de Dieu est conditionnelle aux sentiments qu'elle éprouve à son égard.

« Dieu, c'est bien important. Je sais qu'il y a Quelqu'un, parce qu'il me semble que tout ce que l'on a, ce n'est pas arrivé comme cela. La terre ne s'est pas faite toute seule.. C'est sûr que quand ça va mal, on se dit : « Pourquoi est-ce à nous que Tu fais ça? » Mais je suis sûre qu'il y a un Dieu et qu'Il est là pour nous aider. Quand on a besoin de Lui, on Lui parle. Quand j'ai su que j'étais enceinte je ne L'aimais pas beaucoup. Je me disais : « Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi? » Après l'échographie je L'ai remercié parce que le fœtus aurait pu avoir quelque chose. Parce que moi je n'ai pas été fine. Je Lui ai dit : « Pourquoi est-ce que ça m'arrive? » (12/34).

Linda sait que Dieu existe. Elle lui parle quand elle en sent le besoin. Elle oscille entre des moments d'adhésion et des périodes de doute : « Je croyais... J'ai cru... » Le témoignage, une parole qui invite.

« Je suis catholique mais pas pratiquante... Je ne vais pas à l'église, mais je n'ai pas besoin de cela pour savoir que Dieu existe. Moi ce n'est pas une nécessité d'aller à l'église pour pouvoir parler à Dieu ou pour savoir qu'Il est là... Je ne croyais pas vraiment en Dieu quand j'étais plus jeune [...] Mes parents (son père s'est remarié) ont mis Dieu dans leur vie, et maintenant ça va bien. C'est ce qui a fait que j'ai cru... » (12/36,37,38).

Un Jésus trop humain ne fait pas le poids avec Dieu.

« Jésus, c'est le Fils de Dieu. C'est une autre personne. Il est mort pour nous, il a souffert pour nous. Mais moi c'est plus Dieu. Jésus il a existé. Il vient au monde à Noël. Mais moi, c'est plus Dieu; cela a toujours été [...] Je n'ai jamais lu le livre de l'Évangile... Je n'ai pas besoin de cela... pour savoir que j'ai besoin de Lui. Je Lui parle, pas seulement quand j'ai besoin de Lui. Des fois, je me couche et je Lui dis un petit quelque chose, puis il me semble que cela me fait du bien » (12/38,40,41).

L'opinion des autres ne la laisse pas indifférente.

« Je ne parle jamais de ça aux jeunes de mon âge parce que, pour eux autres, c'est « sauté ». Je me dis que dans le fond, c'est personnel. C'est moi qui pense cela de Dieu. C'est moi au-dedans de moi » (12/41)

Catholique de culture, ce qu'elle a appris et vécu lorsqu'elle était jeune ne la rejoint pas, n'a aucune importance. Jésus et l'Évangile ne représentent rien pour elle. Elle affirme que la religion, c'est personnel et que ce qui compte, c'est ce qu'elle vit au-dedans d'elle-même. Linda entretient un rapport de dépendance à l'égard d'un Dieu dont elle craint la punition. Un lien qui n'a pas beaucoup d'impact dans sa vie, sauf lorsqu'il lui faut se protéger du malheur et de Dieu, ce qui semble ne faire qu'un. Il s'agit d'un rapport servile et non d'un lien libérant.

La quête de salut de Linda, c'est « une mère, un père, une famille unie ». C'est aussi de trouver l'aide qui lui permette de devenir adulte, passage qu'elle ne peut réaliser sans faire le deuil de la famille harmonieuse qu'elle n'a pas eue. C'est encore de pouvoir donner à son enfant l'amour et la protection dont elle n'a pas bénéficié. Elle désire que son copain revienne la soutenir dans sa grossesse bien qu'elle pressente que c'est peut-être déjà perdu. De toute façon, Linda a besoin de quelqu'un qui la soutienne et l'accompagne dans son développement humain et spirituel.

- **Jérôme** : « *Jésus... c'est mon protecteur* » (13/81).

Jérôme est un jeune homme de 24 ans. Marié, il est père d'un enfant. Il était encore adolescent lorsque, expulsé de la demeure familiale, il a eu à se prendre en charge et à travailler pour subvenir à ses besoins. Il a su tirer parti de cette situation difficile. C'est un travailleur consciencieux. Il est fier de sa victoire sur une tradition



familiale de repli sur le bien-être social. Jérôme est autonome; il a su se détacher des images parentales héritées de l'enfance.

Il est également un conjoint et un père responsable. La complicité et la force de caractère de son épouse Monique lui sont d'un précieux secours. C'est un travailleur discipliné, motivé par l'amour de sa famille. Heureux, il veut que les autres le soient aussi. Il aime faire plaisir et il offre volontiers son aide. Jérôme entretient un rapport de réciprocité et de générosité avec ses proches et ses semblables.

« Ce qui me motive le plus, c'est ma famille... c'est ce pourquoi je travaille [...] Je veux toujours travailler. Je ne veux jamais redescendre, j'ai tellement peur de ça. Quand je vois ma famille, je ne voudrais pas être comme eux [...] J'ai été tellement tout seul. Je sortais d'un bord et de l'autre; je me sentais tellement délaissé; je pleurais... On a quasiment été lancé dans la rue... J'ai connu Nathalie [...] J'étais content. Moi je me sentais tellement délaissé. Ça, c'était de l'or [...] Je veux être bien dans ma peau, c'est cela que je veux [...] Une valeur qui est bien importante dans la vie, c'est la fidélité [...] Quand je suis heureux, je veux que les autres soient heureux aussi. Si je suis capable d'aider quelqu'un, je le fais [...] C'est surtout la vie qui fait un gros morceau dans ma vie » (13/45,55,64,72,79,89).

Jeune, il participait à l'eucharistie dominicale. Il a cessé cette pratique au moment de l'adolescence. Il continue d'invoquer Dieu dans le besoin.

« La religion, bien, je trouve que je n'ai pas bien le temps d'y penser.[...] La religion, c'est la manière qu'on est, qu'on meurt. Moi je suis sur le bord du bon Dieu. Il y a des protestants, ici, maintenant. Moi la manière que je vois cela, c'est que tout le monde est correct puisque tout le monde croit en Dieu. L'église, je sais que c'est une place où tout le monde va. Il y a bien du monde qui y vont... Moi je ne vais pas à la messe, ce n'est pas parce que je ne crois pas au bon Dieu, mais je n'aime pas ça [...] Quand il m'arrive des événements et que j'ai bien besoin, puis que je suis dans une étape importante de ma vie, je le demande au bon Dieu » (13/73,74,78).

Le Jésus de son enfance n'a pas grandi. C'est toujours son protecteur, et il a foi en Lui.

« Jésus? Un petit enfant qui s'est sacrifié pour moi, pour le monde... Cela prenait du courage pour faire cela. Son père et sa mère avaient l'air à être dans la misère... Puis, à un moment donné, ils ont élevé un enfant qui était spécial. Lui, pour moi, c'est mon protecteur. Cela, c'est sûr et certain. [...] Je sais, moi, que j'ai eu des grosses... des mauvaises étapes dans la vie. Si aujourd'hui je suis bien en vie, c'est grâce à moi, mais c'est aussi grâce à Jésus puis le bon Dieu, son Père. Cela fait que pour moi, eux, sont mes protecteurs... C'est mon protecteur. Moi je vis toujours avec Lui à côté de moi. Tu sais, Il me suit tout le temps. Puis quand les curés ou les prêtres disent que Jésus est partout en même temps, c'est son Esprit qui est présent partout. [...] Je vois que Lui est en haut et qu'Il aide tout le monde en même temps. Puis qu'Il punit tout le monde en même temps [...] La vie, c'est un gros morceau comparé à l'Église... » (13/81,82,85,89).

Jérôme cultive un rapport de *religion* et de *foi* avec Dieu. Il croit fermement en Dieu, convaincu qu'il a toujours bénéficié de sa protection. Il croit qu'Il était là pour le protéger dans les difficultés qu'il a eues à traverser, particulièrement durant son enfance et son adolescence. Il Lui parle et il Lui demande son aide; assuré qu'Il est avec lui et qu'Il l'aide toujours. Il a foi en Lui. Un rapport de *religion* colore sa foi. Jérôme croit que Dieu est dans l'événement : lorsque le bonheur survient, c'est Dieu qui lui vient en aide, et lorsque le malheur arrive, c'est Dieu qui le punit. Le Jésus de son enfance n'a pas grandi. Il est toujours le petit enfant qui s'est sacrifié pour lui. Jeune, il participait à l'eucharistie dominicale. Il lui reste peu de souvenirs de la pratique religieuse de son enfance. Pour lui, seuls comptent encore les baptêmes, les mariages et la fête de Noël.

La quête de salut de Jérôme, c'est de pouvoir toujours travailler pour faire vivre sa famille, de garder ses liens avec elle et de bénéficier de la protection de Dieu, en allant vers une religion plus intériorisée. Il serait souhaitable pour Jérôme que sa représentation de Jésus gagne en maturité.

- **Chantale** : « Dieu... un bonhomme qui veut nous faire passer des épreuves pour nous faire comprendre des choses » (5/64).

Chantale est une jeune femme de 26 ans que la vie n'a pas gâtée. Elle vit en couple et elle a quatre enfants. D'entrée de jeu, elle affirme : « J'ai eu bien de la misère » (5/1). Le milieu scolaire a été un havre bienfaisant. Il l'a favorisée et lui a permis de développer ses talents. Elle confie : « Cela a été intéressant, l'école » (5/2). Rêvant de danser, elle s'est jointe à une troupe de danse au moment de l'adolescence. Son rêve de faire carrière dans ce domaine s'est évanoui sous les pressions de son milieu.

« Ma vie moi, c'était la danse, que la danse. Il y a quelqu'un qui m'a coupé cela sous le nez. [...] Je suis sortie avec un fou. J'étais un sac à vidanges... Il m'a fait lâcher la danse, la chose que j'aimais le plus au monde. Je voulais devenir professeur » (5/11).

Actuellement, sa « vie se résume à peu » (5/30). A cause d'une erreur importante qu'elle a commise, elle se sent minable, coupable et n'a « plus d'espoir » (5/38).

« Depuis que je suis petite que je suis toujours toute seule... Je n'ai jamais pu parler à personne [ ] C'était rendu un cas de suicide. Je m'en voulais à mort sur tout. [...] Enceinte à nouveau, j'étais en train de devenir folle. Je n'étais pas forte du tout [...] Il fallait que je les prenne mes responsabilités. [...] Il n'y a plus grand chose. Là, j'attends, j'attends [...] C'est ma vie en ce moment. Elle est longue. Va-t-il m'arriver quelque chose de beau? Je suis fatiguée de pleurer et de me faire écraser » (5/23,24,26,30).

Chantale a besoin de reconnaissance, d'écoute et d'acceptation pour se sentir vivante et en relation. « Il n'y a personne qui me dise quelque chose, c'est un cas de suicide » (5/44).

Avec les autres, Chantale vit un rapport de générosité sans réciprocité. Elle a pris sur elle les misères de sa famille d'origine. Elle est consciente d'avoir été privée de l'affection maternelle et de la parole paternelle qui lui auraient procuré des assises personnelles. « Dans mon enfance j'ai été malheureuse, puis j'ai joué le rôle de mère » (5/66), dit-elle. Très tôt, le rapport des rôles dans la famille s'est inversé : c'est la fille qui a consolé sa mère et assumé les tâches du foyer et la sœur qui a joué le rôle de mère pour ses frères et sœurs. Cette situation la prive du soutien des autres et l'isole. Psychologiquement, elle n'a pas de mère, ni de frères, ni de sœurs. Son conjoint a, lui aussi, de la difficulté à assumer les responsabilités du couple et de la famille. « Je voyais Jocelyn incapable de prendre ses responsabilités [...] J'étais responsable de tout [...] Nous n'avons plus de communication. Ma vie en ce moment se résume à pas grand chose » (5/28).

Son rapport à la société en est un de méfiance. Elle déplore les guerres, les chicanes, doute de la sincérité des politiciens et ne croit pas qu'ils puissent aider les gens à se sortir des difficultés qu'ils vivent.

Si elle avait à rédiger sa biographie, voici comment Chantale traduirait ce qu'elle vit actuellement : « Il n'y a plus d'espoir à grand chose. Mon livre se terminerait sur ces propos [...] Le bonheur, je n'y crois pas beaucoup. Depuis que je suis née, il n'y a rien qui fait mon affaire » (5/38,49).

Chantale a de la difficulté à exprimer ce qu'est la religion. Création, souffrance, plus de questions que de réponses. Son rapport à Dieu est vague et sans prise sur la vie. Il se situe au niveau des croyances naturelles acceptées par la majorité. « On croit tous en quelqu'un au-dessus de nous [...] Quelqu'un qui a créé la terre. » (5/56). Quelqu'un à qui l'on demande spontanément de l'aide dans les épreuves (cf. 5/69).

« La religion, pour moi... Quelqu'un au-dessus de moi... Il faut croire en quelqu'un à un moment, malgré tous nos malheurs. Il y a quelqu'un, quelque part, qui va achever nos malheurs. Quelqu'un a créé la terre... Y a-t-il quelqu'un qui nous écoute quelque part? Je me pose trop de questions là-dessus sur ce que c'est exactement... Je n'ai jamais eu d'éducation là-dessus... À l'école... cela entrait par une oreille et sortait par l'autre. Quand Sophie me demande où est sa grand-mère, je lui dis qu'elle est avec le petit Jésus, dans le ciel... Je lui dis de dire merci au petit Jésus parce que le bon Dieu est là pour nous autres et qu'Il voit tout [...] Je sais que j'ai la foi... mais je n'ai pas assez eu d'explications... Je sais que je suis catholique mais explique-moi parce que des religions il y en a tellement » (5/56,57,60,61).

La souffrance sème le doute chez Chantale. Un témoin lui présente d'autres façons de percevoir le Dieu chrétien. Ce voile levé est une lueur d'espoir.

« À un moment donné je me suis dit qu'il n'y avait plus personne, que Dieu n'existait pas à cause de tous mes malheurs, mais depuis que je t'ai rencontré... c'est différent. Tu (animateur de pastorale) m'as fait découvrir des petites choses : qu'il y en avait un justement, qu'Il n'était pas là juste pour faire semblant, qu'on était tous des frères et des sœurs pour Lui, qu'on était les enfants de Dieu... Il y a quelqu'un quelque part qui a voulu que mes enfants soient là, que je ne me suicide pas, qui m'a dit : « accroche-toi donc » (5/62,63).

Dieu est associé aux épreuves, aux événements, à la recherche du sens. Sa vision de Jésus se réfère à l'image qu'elle s'en est faite enfant, représentation ressemblant à ce qu'elle fut elle-même, petite. Ce Dieu qui fait passer des épreuves, qui fait souffrir, suscite plus de questions que de réponses. Il « nous fait passer des épreuves pour que l'on comprenne des choses » (5/64) mais elle ne comprend toujours pas : « J'ai hâte de

comprendre » (5/64). Auparavant, elle s'était écriée : « Y a-t-il un Dieu qui écoute quelque part? » (5/57) Le petit Jésus est omniscient mais inutile. Plus, Il est une menace pour la liberté qui se voit ainsi surveillée.

« Dieu, je Le vois comme un bonhomme qui veut nous faire passer des épreuves pour que l'on comprenne des choses... Il ne nous a pas mis sur la terre pour rien... pour comprendre quoi, j'ai hâte de comprendre... Je Lui ai demandé qu'Il ne vienne pas chercher ma soeur Françoise, de nous la laisser... Il n'est pas venu la chercher. Si je la comprenais, je la lirais, la Bible... je lis mais je ne comprends pas, c'est du chinois. [...] J'aimerais cela qu'il y ait quelqu'un qui me la montre, la religion. Un petit bonhomme, Jésus... « Pauvre Lui », que je dis tout le temps. Je pense que c'est le fils de Marie, le fils de Dieu. Le Christ? Il est mort pour nous sur la croix » (5/64,65,66)

Son rapport à l'Église se limite au baptême des enfants parce que, à son avis, le reste est trop compliqué. Ce n'est que du « par cœur » et elle ne comprend pas. « Si c'était des échanges! » (5/69) s'exclame-t-elle. Le partage des croyances et des convictions lui paraîtrait alors plus stimulant.

« L'Église, c'est compliqué. Moi je verrais que l'on entre dans l'église, que l'on parle, que l'on échange et non comme on voit là [...] On ne comprend rien. [...] Ce n'est que du par cœur [...] Ce sont les mêmes choses tout le temps [...] Je crois en Dieu mais pas au bout. Je me pose des questions » (5/64,65,66).

Chantale a peine à croire que sa vie, c'est une vie et que sa religion, c'est une religion. Elle est très proche de l'athéisme pratique. Ce qui lui reste de rapport à Dieu est bien mince. Écoute-t-Il ? S'Il n'écoute pas, à quoi bon ?

La quête de salut de Chantale, c'est la reconnaissance et la compréhension, la communication avec son conjoint, l'écoute de personnes capables de la confirmer dans son identité, la rendant apte à donner à ses enfants le soutien et l'éducation dont ils ont besoin pour grandir à leur tour. L'intérêt religieux de Chantale est très limité. Elle

accepterait volontiers des échanges qui lui permettraient de comprendre et de trouver des réponses à ses questions.

## 5 Un rapport au religieux où les croyances dominant

- **Natacha** : « *N'importe laquelle superstition, il faut que je la fasse ... parce que le petit Jésus pourrait me punir* » (2/76,77).

Natacha est une journalière de vingt-quatre ans. Elle vit en couple avec Denis. Son identité passe par les repères qu'elle s'est donnés et qui la construisent. C'est une fille volontaire qui travaille ferme pour conquérir son autonomie. Pour contrer un destin qui la défavorisait, elle a beaucoup réfléchi et s'est dotée d'un code de vie qui lui permet de se situer positivement dans l'existence. Issue d'un foyer où les parents n'avaient pas les ressources personnelles nécessaires pour éduquer leurs enfants, elle a conquis de haute lutte le bien-être qu'elle connaît actuellement. La mort de sa mère, au seuil de l'adolescence, l'oblige à vivre successivement chez ses frères et sœurs. Elle rend service le plus possible pour gagner la faveur d'un toit et un peu de nourriture.

« J'étais toujours seule [...] J'ai eu beaucoup de misère [...] J'essayais d'acheter les personnes. Je faisais toutes sortes de choses [...] Cela m'a fait mûrir beaucoup. Ce qui me fait avancer, ce sont les expériences passées, puis me répéter que si quelqu'un a fait cela, moi, je suis capable de faire encore mieux. C'est important, vivre. Moi, j'adore vivre ... je me dis qu'il faut toujours avoir une raison de vivre. [...] Ce que j'ai vécu m'a fait apprendre que dans la vie, c'est ta personne qui compte... c'est d'être bien dans ta peau en premier... Je me suis dit, ce sera toujours moi en premier, ma personne... J'ai toujours vécu pour faire plaisir à l'autre, pour avoir un toit sur la tête, maintenant, je vais vivre pour moi. [...] Il en sera ainsi pour moi à vie » (211,13,17,18, 22).

Natacha a compris l'importance de s'aider elle-même d'abord. Il lui reste à apprendre la réciprocité.

« Moi je veux que ce soit mon monde à moi qui se réalise. J'ai vécu dans le monde des autres, mais là, c'est mon monde. Je vais avoir mon mari, puis ma petite famille, mes enfants, et je vais les faire avancer. Ils vont aller loin. À cinquante-cinq ans, je vais être sur la plage en Floride. Je vais y aller tous les hivers. C'est ce que je veux et c'est ce qui va arriver [...] C'est mon but de pouvoir me dire, à un moment donné, que j'ai tout fait cela, mes beaux enfants, toutes ces belles choses sont à moi, puis tout le bonheur que je vis ici et en Floride, c'est à moi. [...] Que Natacha est fière du chemin qu'elle a parcouru! Jeune, je me sentais minime. Tu sais, vis-à-vis tout le monde, je n'étais rien. [...] J'ai souffert beaucoup... j'ai compris beaucoup de choses [...] Cela trace un chemin. Le mien est bien encavé [...] J'apprécie bien gros tout ce que j'ai... je suis fière [...] J'ai toujours été clairvoyante. Toute personne, ce qu'elle fait, il faut que ce soit pour elle [...] Il faut se connaître et s'aimer avant d'aimer quelqu'un d'autre, avant de se sentir aimé [...] Je trouve cela super important, aimer. Et davantage être aimée [...] Pour être bien et se connaître intérieurement... à chaque fois il a fallu que je commence par penser à moi » (2/32,33,44,45,46,49,59).

Bien qu'elle n'aime pas son travail, elle se motive pour le garder afin de conserver son autonomie financière. Alors que jeune, elle se sentait « minime » elle est maintenant fière d'elle-même. Natacha a toujours cherché à être lucide (entendons qu'elle a toujours su qu'elle souffrait et que la vie ce n'était pas cela) envers elle-même et à l'égard des événements. « Comprendre » est un mot clé de sa démarche. Par l'analyse, elle se dote de règles et de convictions qui la guident dans ses choix et ses comportements.

Son rapport aux autres se modèle sur ses convictions personnelles : c'est un rapport positif et tolérant. Avec Denis, elle entretient une relation de réciprocité où chacun prend la responsabilité d'être lui-même, d'exprimer ce qu'il vit et de choisir ce qu'il veut vivre. « Je vis pour moi et je vis pour faire plaisir à l'autre » (2/26). Deux



êtres entiers, « deux bons poteaux, ça fait solide » (2/26). Elle hait son père et a du ressentiment à l'égard de sa mère qui est décédée à la suite d'abus d'alcool. Elle désire avoir des enfants et forme des projets sur la façon de les éduquer. Elle passe de bons moments avec des amies et accorde de l'importance aux rapports sociaux dans son milieu de travail.

Natacha croit en elle, ainsi qu'en tout être humain. « Toutes les personnes ont quelque chose de bon. Nous avons tous été faits sous la même forme à l'image de Dieu » (2/50). Elle apporte son support aux organismes d'aide aux plus défavorisés : « Je me dis, s'il y a quelque chose à faire, c'est qu'il y a quelque chose à faire » (2/50). Pour elle, tout être humain est plus ou moins souffrant. Elle ne juge personne : « la violence, je trouve que cela commence par chaque individu. Chaque individu a manqué de quelque chose... ils ont tous une raison pour faire les choses qu'ils font » (2/51). Pour elle, l'intérieur de quelqu'un a plus d'importance que son extérieur. « Cela ne coûte rien d'être riche, mais le dedans, c'est l'effort personnel » (2/58). Elle travaille à améliorer son être intérieur afin d'arriver à se connaître, à s'accepter et à s'aimer. Elle veut s'ouvrir à l'amour qu'on lui porte, et parvenir à aimer quelqu'un d'autre.

Natacha définit sa vie spirituelle par la superstition. Son rapport au religieux est un rapport d'extériorité à des croyances inculquées par sa mère. Le petit Jésus est omniprésent dans la maison. Elle craint les sentiments négatifs qu'elle peut éprouver à son égard quand les choses ne vont pas à son goût. Il est important pour elle de s'en faire un allié parce qu'Il pourrait la punir. Elle marchandise avec Lui. « Moi, je suis

super superstitieuse. Ma mère était plus superstitieuse encore » (2/66,67). Natacha se conforme à toutes les superstitions populaires, comme éviter de passer sous une échelle, et elle se soumet aux croyances religieuses que sa mère lui a enseignées.

« Le petit Jésus est dans la maison [...] N'importe laquelle superstition, je me dis qu'il faut que je la fasse parce que le petit Jésus pourrait me punir [...] Chaque fois que je jetais des restes de repas, je faisais un signe de croix. Je disais : « Je m'excuse, Jésus ». Maintenant je ne jette pas de pain. Mon copain en jette. Je m'en lave les mains [...] Si je jette de la nourriture, j'ai peur de ne pas en avoir quand j'en aurai besoin. Ce serait une sorte de punition qu'Il (Jésus) pourrait me donner [...] » (2,67,76,77).

Natacha ne voit pas l'utilité de la célébration eucharistique. Elle pratique les rites qu'elle s'est donnés pour conjurer l'impuissance et la peur.

« J'ai commencé à servir la messe à partir de l'âge de douze ans jusqu'à l'âge de quinze ans [...] Cela ne me tente pas d'aller à la messe. Cela ne sert à rien.[...] Chaque jour, je fais un marché avec le petit Jésus... Je lui demande de me donner un coup de pouce quand je ne suis pas assez forte devant quelque chose... Puis des fois, je fais des affaires pas correctes. Je m'excuse tout de suite au petit Jésus parce que je sais qu'Il nous voit. Il est présent, complètement présent dans la maison [...] Surtout quand cela va mal, je L'appelle tout le temps. Quand cela va... Lui... Je me rachète parce que des fois, Il pourrait me punir [...] Je suis bien choyée, Jésus est tout le temps présent, mais ne me demande pas d'aller à la messe » (2,67,68,72,73).

Natacha ne connaît pas Dieu. « Dieu, je ne Lui parle jamais parce que je ne Le connais pas [...] À l'école c'était l'histoire de Jésus [...] Je me dis que c'est avec Jésus que j'ai rapport. Dieu L'a envoyé, Lui, pour nous aider [...] Je ne Lui (Dieu) ai jamais offert l'amitié » (2/74).

Natacha a intériorisé le Jésus que sa mère lui a enseigné. Ce Jésus n'est pas le Jésus donneur de vie du Nouveau Testament, c'est celui d'une morale de la peur.

Natacha est ambivalente devant ce Jésus qui est à la fois aide et bourreau et dont l'omniprésence entrave sa liberté.

« À travers toutes les épreuves que j'ai passées, Il a toujours été là... Je disais ma prière... Le lendemain, je me levais avec la confiance qu'Il m'aiderait. Des fois cela ne marchait pas. C'est peut-être parce que j'arrêtais de Le remercier.[...] C'est sûr qu'Il est présent à cent pour cent. C'est malgré moi. Je peux faire ou dire des choses, penser des choses, Il est en train de me regarder. Je me dis que je ferais mieux de ne pas faire cela. C'est inconsciemment... J'ai été élevée là-dedans. Ma mère. C'était terrible. Tout ce que l'on faisait avait toujours rapport avec le petit Jésus, tout le temps, tout le temps. Elle disait : «Tu sais, le petit Jésus ne sera pas content » (2/78).

Quand la religion n'est pas une vie, mais une obligation, une nécessité, tout se vaut, sans valoir pour la peine, puisque les croyances permettent de survivre et non de vivre. Natacha s'est forgé des convictions et des images qui la rassurent.

« La religion? C'est important. Les croyances sont importantes... Je crois à Jésus, à Marie, à Dieu, tu sais, le trio, Joseph. Moi on m'a dit que je suis catholique, je crois à cela. On m'aurait dit que je suis témoin de Jéhovah, je croirais à cela. Le nom m'importe peu... Ça, c'est des détails. La religion, de fait, pour moi c'est au niveau de la croyance, toujours [...] Je suis certaine qu'une femme qui va à l'église toutes les fins de semaine, Jésus ne la fera pas passer avant moi. Nous serons toujours à la même égalité. Ce n'est pas parce que je ne vais pas Le visiter à tous les dimanches que je ne L'aime pas autant et que je ne crois pas [...] Le lien que j'ai avec Lui, Lui, Il le sait [...] Quand j'ai besoin de Lui ou quand j'ai besoin de Lui parler, je veux Lui parler à l'aise sans être assis sur un banc d'église [...] Moi, je crois au petit Jésus dans les images que je me suis faites, dans les passages que j'ai lus dans la Bible » (2/86,87,89,91).

Natacha dépend des croyances qu'elles a intériorisées, et du petit Jésus toujours présent dans la maison qui l'aide et qu'elle craint. Quand elle sent ses limites, elle sait qu'elle a besoin de Lui. Un Dieu dont on ne peut se passer, et qui est à la fois bon et bourreau, n'est-ce pas diabolique? C'est le constat de Natacha : « L'enfer, cela ne peut pas être de l'autre côté car nous sommes assis dessus » (32/61).

La quête de salut de Natacha, c'est d'avoir du pouvoir sur sa vie. Elle veut avoir sa famille à elle, son mari, ses enfants et les faire avancer. C'est aussi, plus prosaïquement, de se retrouver, lorsqu'elle aura cinquante-cinq ans, sur une plage de la Floride. Elle croit que, si elle pouvait se réconcilier avec son père qu'elle hait, et pardonner à sa mère, morte jeune à cause d'excès, cela atténuerait l'impression qu'elle a d'être assise sur l'enfer. Pour son plein épanouissement personnel, il est vital qu'elle se libère des croyances superstitieuses qui l'asservissent.

## CHAPITRE 6

### JEUNES ADULTES ORIENTÉS VERS UN HORIZON SÉCULIER

L'orientation séculière est un choix ordinairement fait au moment de l'adolescence ou de la postadolescence. Au moment où les adolescents et les jeunes adultes accèdent à l'autonomie et tentent de conquérir leur liberté, l'attitude religieuse dite de *religion* leur paraît inadéquate et ils sentent la nécessité de s'en détacher. Deux possibilités s'ouvrent alors devant eux : l'attitude religieuse de *foi* ou l'attitude *séculière*. Les jeunes adultes présentés dans ce chapitre ont choisi la deuxième option. Ceux qui se sont sentis aliénés par la peur refusent d'être le jouet d'une Puissance extérieure et se tournent vers l'existentialisme ou l'humanisme. Ce qui compte pour eux c'est l'humain et une vie bien vécue. Ceux qui considèrent que la Puissance ne les a pas exaucés ou encore qui pratiquent des rites sans conviction recherchent l'efficacité dans les moyens que la société valorise; ceux-là se tournent vers l'athéisme pratique. D'autres, enfin, se situent entre les deux, mais non sans malaise, se sentant déchirés entre deux options : continuer une pratique qui les aliène ou opter résolument pour l'athéisme ou l'agnosticisme.

Les sujets classés dans l'attitude religieuse *séculière* se caractérisent soit par l'indifférence religieuse pratique – ce sont des chrétiens culturels pour qui la tradition reçue ne présente pas d'intérêt et n'a aucun impact sur la vie –, ou encore par l'affirmation d'un horizon séculier comme toile de fond de la vie, ainsi que par la confiance dans les seules forces humaines et naturelles comme moyen pour soutenir le dynamisme de l'action. Marc, Nicole et Julie se définissent par l'indifférence religieuse. Marc, un chrétien culturel, célèbre les grandes fêtes religieuses par habitude, pour continuer la tradition familiale, mais cela sans conviction, sans intérêt et sans répercussion dans la vie concrète. Nicole et Julie ont été éduquées dans la tradition chrétienne. Le caractère d'obligation de la pratique religieuse, ainsi que des représentations chrétiennes culpabilisantes ou des injonctions jugées paradoxales, les ont amenées à occulter dans leur vie la dimension religieuse qui ne leur paraît d'aucun intérêt pratique. Alain, Jacynthe, Richard, Nancy et Maxime professent un humanisme séculier. Éduqués dans la tradition catholique, ils considèrent que l'expérience religieuse qu'ils ont vécue est incohérente et pleine de contradictions et ils ont même l'impression d'avoir été trompés par la religion. À un moment ou l'autre de leur vie, ils ont jugé qu'il était préférable pour eux de ne compter que sur soi-même pour arriver à leurs fins et ont mis de côté la dimension religieuse. Nancy associe religion, la tradition catholique en l'occurrence, à faiblesse, maladie, impuissance et la religion lui paraît donc contraire à l'épanouissement et à l'affirmation de soi. À partir de cette conception qu'elle a de la religion, il lui paraît normal de s'en détacher et de poursuivre l'idéal nietzschéen du développement maximal de sa personnalité et de ses capacités. Maxime n'est pas baptisé et n'a fréquenté aucune religion. Son horizon se limite à la poursuite

de son rêve : celui de devenir astronaute. Ses repères se résument à un quotidien bien vécu. Carl, de tradition catholique, poursuit le rêve américain de la réussite personnelle, du travail reconnu, des possessions matérielles, signes de succès. Adolescent, il a mis de côté toute prétention religieuse et s'affirme comme matérialiste athée. Commençons la présentation des interviewés de l'attitude *séculière* par Marc, Nicole et Julie qui se disent indifférents à ce qui n'a pas d'impact dans leur vie.

### 1 Indifférence religieuse

- **Marc** : « Dieu, cela se tient davantage dans les derniers de mes soucis que dans les premiers » (6/42).

Marc est un jeune agriculteur de vingt ans. Choyé par des parents sains et attentionnés, il a l'équilibre et le bon sens du terrien. Il entretient un rapport positif avec lui-même : il est structuré, autonome et confiant. Il ne cède sa place à personne. Il a une bonne affirmation de lui-même. Ambitieux, il prend les moyens pour réussir ce qu'il entreprend. Il se fixe des buts, des objectifs comme, par exemple, améliorer la qualité des animaux, acheter une terre et fonder un foyer.

« J'aime travailler avec les vaches, les animaux, mais pas dans les champs. [...] Mon but, c'est de me ramasser de l'argent pour m'acheter une terre. [...] Un jour, je vais avoir ma terre, cela, c'est officiel [...] C'est en ayant des défis qu'on aime la vie [...] Je suis une personne qui aime être le premier en tout. Comme les expositions... je cherche toujours à être dans les premiers. C'est pour cela qu'on essaie de toujours améliorer les animaux. Je suis une personne qui est bien ambitieuse » (6/5,9,18,25).

Marc est capable de la même affirmation de lui-même, et du même sens des responsabilités dans d'autres secteurs de sa vie.

« J'aime jouer au hockey. Je suis une personne qui joue robuste. Tu ne laisses pas ta place aux autres [...] C'est toi qui dois prendre tes responsabilités [...] Il faut que tu aies le sens de la vie. C'est dans ta tête que ça se passe. [...] Je prends ce qui est le mieux pour moi. Pour que je sois bien. [...] Je ne vois pas qui pourrait juger ce qui est le meilleur pour moi » (6/17,39,40,41).

Pour Marc, les relations sont importantes. C'est un privilège de la vie, à ce chapitre. Les relations familiales qu'il vit sont constructives et nourrissantes. Il souhaite fonder une famille pour partager ce qui lui a été donné. « J'aimerais avoir des enfants, bien les élever... leur transmettre l'amour que j'ai reçu [...] J'ai été élevé par de bons parents et cela fait la différence » (6/27,28) Il a beaucoup aimé une jeune fille. Leur relation a cessé. Il souhaite rencontrer quelqu'un, à nouveau. Le bonheur pour lui, c'est l'ordinaire de la vie, vécu dans l'harmonie et l'équilibre.

« Le bonheur, c'est de vivre à l'aise, d'avoir une vie ordinaire, qui a de l'allure. [...] faire ta journée et relaxer le soir. [...] L'avenir, c'est de travailler et de continuer à s'éduquer jusqu'à ce qu'on meurt » (6/32,33,35).

Dans ses relations avec les autres, il est positif et détendu. Il entretient avec ses proches et ses connaissances un rapport de confiance et de réciprocité. Il apprécie les bons moments passés avec des amis. Il souhaite devenir époux et père afin de partager l'amour qu'il a reçu.

Marc est un catholique nominal qui s'affirme comme tel. La tradition catholique demeure pour lui une abstraction. C'est par habitude qu'il se rend à l'église. Il le fait sans autre conviction que le respect de la coutume familiale.



« On peut dire que je suis croyant, mais je ne suis pas une personne qui va à l'église régulièrement. Quand j'étais plus jeune, oui. Jusqu'à l'âge de quatorze, quinze ans, j'allais à l'église une fois sur deux semaines [...] Quand j'ai pris de l'âge et que j'ai vu que mes amis n'y allaient pas et qu'il fallait que je me lève de bonne heure... » (6/18,19).

Ce qui le préoccupe, c'est la vie quotidienne.

« La religion, Dieu, cela se tient davantage dans les derniers de mes soucis que dans les premiers... Ce que j'ai appris, ce n'est pas... Je l'apprenais mais de là aujourd'hui à pouvoir ressortir cela... Peut-être que j'en ressortirais un peu, mais... Pour moi, le plus important, c'est bien vivre, bien manger, être bien habillé... ce n'est pas d'aller à l'église tous les dimanches » (6/42).

Dieu, l'Évangile, Jésus-Christ, des concepts abstraits sans résonance dans l'expérience vécue.

« Dieu, j'ai toujours pensé qu'Il était vivant, qu'Il était en haut, puis, qu'Il dirigeait tout le monde. Mais je ne sais pas comment Il fait. Je me suis toujours demandé comment Il faisait [...] Je me suis toujours dit que j'étais croyant... Je ne suis pas témoin de Jéhovah. Je ne suis pas entré dans une secte... Moi, je suis une personne qui va à l'église trois ou quatre fois par année... L'Évangile, Jésus-Christ, ce sont des mots. J'entends parler de cela, mais je ne sais pas... » (6/44).

Marc est un chrétien culturel qui continue la tradition familiale de la pratique religieuse, non par conviction mais par habitude, et de façon sporadique. Il reconnaît l'existence d'un Dieu qui gouverne tout, une représentation qui le questionne et qu'il ne peut assimiler, comme le reste de l'enseignement reçu, qui n'a pas été intégré et dont il ne peut rendre compte. La religion, c'est vague pour Marc. Bien que la pratique sporadique de l'eucharistie fasse partir de son paysage, elle n'a aucun impact dans sa vie. En réalité, Dieu, la pratique religieuse, le laissent indifférent et ne confèrent pas de sens à son existence. C'est l'indifférence religieuse pratique qui domine le rapport de Marc à l'Ultime, à Dieu.

La quête de salut de Marc, c'est de posséder une terre à lui, d'avoir une amie qui deviendra son épouse, et de fonder une famille unie. Il gagnerait à être initié de l'intérieur aux rites qu'il pratique par habitude, par coutume familiale sans plus et à découvrir le Dieu chrétien.

- **Nicole** : « *Je n'ai pas le temps de voir à cela (la religion)* » (10/9).

Nicole, étudiante en sciences humaines, est une célibataire de vingt-deux ans. Plus jeune que ses frères et sœurs, enfant, elle avait l'impression, qu'elle avait plus ou moins sa place. Elle a souvent joué seule et avait peu d'amis. Quand elle parle de son enfance, elle dit : « J'ai eu beaucoup de misère » (10/5) » Adolescente, elle ne parvenait pas à s'aimer et à aimer les autres : « J'existais plus ou moins » (10/9). Une fin de semaine a fait la différence.

« Je ne m'aimais pas. C'était de toujours chercher la faille... J'étais bien méchante... à faire pleurer le plus de monde que je pouvais, les mettre le plus bas que je le pouvais. J'étais basse, il fallait que je me remonte. Cela fait que j'abaissais les autres, tout le temps... J'étais convaincue que j'étais le démon... J'avais, je dirais, treize, quatorze ans... Puis, quelqu'un m'a proposé la fin de semaine de la Relève... Tu apprends à découvrir toi, l'autre et Dieu. Je dirais en gros Dieu, cela ne m'a pas accrochée. J'étais plus fatiguée d'en entendre parler qu'autre chose. Par rapport à moi, cela m'a brassée de partout... Les autres, j'ai appris à les connaître, ce n'est pas du monde méchant... à partir de cette fin de semaine- là, j'ai commencé à parler avec mes parents... » (10/6,7).

Après une enfance et une adolescence tourmentées, Nicole s'est prise en mains et a réussi à se sentir bien dans sa peau. Elle a atteint un degré d'autonomie et d'acceptation d'elle-même suffisant pour pouvoir faire confiance à l'avenir. Par la suite,

la communication deviendra l'une de ses grandes forces et sa principale source de satisfaction. Elle prend soin de ses relations. Ses rapports avec les autres sont importants. Elle porte un regard positif sur ses proches et est prête à investir pour garder ses amis.

« Le bonheur, c'est dans les choses toutes simples. Avoir des amis, juste s'asseoir ensemble, jaser tranquillement. Avoir mon ami... une petite maison [...] Mes grandes valeurs, c'est l'amitié... la franchise, la sincérité... être bien avec soi-même... Puis, la communication, pour moi c'est bien important. Ce serait comme la plus importante. Sûrement que le bonheur est là-dedans [...]. C'est sacré! Faites attention à mes amis, à tout ce qui est proche de moi... tout ce que je vis avec mes amis, je ne l'ai pas eu gratuitement... Il n'y a rien qui nous est donné. Faites attention à ces personnes-là » (10/26,47,50).

L'expérience religieuse que Nicole a faite ne l'a pas convaincue. Le langage religieux utilisé ne la rejoignait pas. Elle ne pouvait faire de lien entre la parole annoncée et sa vie. Elle a conclu que la pratique religieuse ne lui apporte rien.

« J'étais obligée d'aller à la messe. Je me suis toujours fait taper sur la tête avec ça [...] Là, je suis en pause... ce n'est pas mon besoin présent. À l'église, ils parlaient dans le vide. Je regardais les lumières, les beaux garçons. Je n'écoutais pas, parce que ce n'était pas pour moi. Ce n'était pas assez concret. C'était dans le temps... mais moi, je n'étais pas dans ce temps là, je suis là. Elle veut dire quoi cette Parole pour moi aujourd'hui? Ils ne répondaient pas à cela. Cela ne me donnait rien d'aller là » (10/16,17).

À une occasion bien particulière, Nicole a cru intensément. Cela s'est produit le jour où a surgi du dedans une parole qui fut pour elle une planche de salut. Elle attribue cette Parole à « Il est là ».

« À un moment donné j'ai cru parce qu'il m'est arrivé quelque chose. Je croyais qu'à quelque part, c'est peut-être Lui qui était venu faire sonner la petite cloche... Je voulais me suicider. Quelqu'un à une réunion de la Relève avait dit : « Tu n'as pas le droit de t'ôter la vie. Parce qu'elle t'est prêtée, il faut que tu y fasses attention ». Sur le coup cela a été dit, mais pas plus que cela. La journée où je suis arrivée pour le faire, cette petite phrase est revenue. J'ai dit : « À quelque part, il y a de quoi ». C'est la seule fois où j'ai cru bien gros. Oui, Il est là, parce qu'Il m'a

fait me rappeler cette petite phrase- là. C'est peut-être la seule fois [...] Maintenant, je suis trop prise, je n'ai pas le temps de voir à cela » (10/18,19).

Nicole est consciente du tranchant de la parole biblique. Elle la trouve trop exigeante pour elle.

« Quelqu'un qui suit bien la Bible, il s'oublie beaucoup. Aime ton prochain comme toi-même, aime tes parents, c'est bien exigeant, cela. C'est quasiment un saint qui fait cela, c'est du sport » (10/20).

S'il existe un Dieu, ce ne peut être Celui qui lui a été transmis. La croyance en l'enfer et l'image du Dieu qui punit la heurtent. Elle croit en son efficacité personnelle pour obtenir ce qu'elle veut, et non en celle de la prière.

« S'il y a un Dieu, Il est supposé amener tout le monde (au ciel), puis chacun comme on est. C'est sûr qu'il y a des choses que nous ne comprenons pas, que nous en voulons à quelqu'un qui tire (un coup de fusil), sauf qu'il n'a peut-être connu que cela. À quelque part, il ne fait pas cela pour rien. Je me dis que s'il y a un bon Dieu, Il est là pour tout le monde. Des affaires d'enfer, je ne crois pas à cela. Je me dis que nous fonctionnons tous comme il nous semble, que c'est comme il le faut. Puis, nous n'avons pas tous eu la même éducation. Celui qui tue, c'est peut-être parce qu'il a appris que c'est comme cela qu'il faut agir. Moi, on m'a montré autre chose [...] L'enfer, est-ce que cela peut vraiment exister? Je trouve cela débile, les idées qu'on a pu nous mettre dans la tête, le diable et l'enfer. Tu ne seras jamais heureux. Comme celui qui parle de Dieu comme quelqu'un qui va te punir. Dieu, Il ne rejette personne, Il aime tout le monde. Il ne fait pas de sélection. Il demande : « Aime ton prochain ». S'Il met des règles quelque part, s'Il ne le fait pas, cela serait assez choquant [...] Jésus-Christ, Dieu, c'est la même chose. C'était quoi l'autre? » (10/36,37,38,39).

Nicole croit à l'existence de Dieu mais refuse d'accorder du temps et de l'importance à cette dimension dans sa vie. Elle compte sur elle-même pour obtenir ce qu'elle veut.

« J'y crois en Lui mais ce n'est pas une grosse partie de ma vie, pas tout de suite en tout cas [...] Prier, je ne crois pas beaucoup à cela. Si tu veux de quoi, tu t'arranges pour l'avoir » (10/18,45).

Nicole rejette les représentations religieuses qui l'avaient amenée à se considérer elle-même comme un démon. Ayant réussi à surmonter les difficultés relationnelles renforcées par cette vision, elle fait une pause. Pour le moment, elle ne veut pas réintégrer cette dimension dans sa vie. De plus, elle n'est pas prête à envisager les exigences du catholicisme. Nicole est volontairement distante de tout ce qui concerne le fait religieux.

La quête de salut de Nicole, c'est le bonheur dans les choses simples : être bien dans sa peau, communiquer, garder ses amis, avoir un copain qui deviendra son époux, et posséder une petite maison. Elle s'est libérée de la représentation du Dieu bourreau; il serait heureux qu'elle puisse découvrir le Dieu Père, Fils et Esprit.

- **Julie** : *« Dieu, c'est un ami, dans le fond... quelque part, cela me sécurise. Je ne dirais pas que cela influence beaucoup ma vie » (1/22).*

Julie est une professionnelle de la santé de vingt-neuf ans, heureuse, autonome, fière d'elle-même et du chemin qu'elle a parcouru. Elle entretient un rapport de confiance et d'acceptation d'elle-même. Elle a eu une enfance heureuse. « J'ai reçu beaucoup d'affection, d'amour et beaucoup de support d'une famille très unie » (1/1). Une famille sur qui elle peut toujours compter. Elle est bien ancrée dans l'existence, ce qu'elle reconnaît devoir en partie à la générosité de sa mère et à la solidité de son père. « En partie, où je suis rendue, je le dois sûrement beaucoup à l'influence de ma mère et aussi à celle de mon père qui est généreux à sa façon, qui est présent, solide comme

point d'attache ou d'appui. Je sais que si je suis dans la difficulté, mon père est là » (1/33,34).

Elle vit en couple avec Gilbert, un compagnonnage qui la stimule beaucoup : « J'ai la chance d'avoir un ami qui est superbe et avec qui je vis depuis douze ans » (1/2). Julie est en communion. Son rapport aux autres est confiant et généreux, tant avec son mari qu'avec ses amis. Son travail en milieu hospitalier lui apporte beaucoup de satisfaction. Les bénéficiaires qu'elle côtoie au travail profitent de sa sollicitude. C'est une femme de relations et de support. La famille, les amis, les bénéficiaires, c'est ce qui est sacré pour elle. La confiance qu'on lui porte la valorise.

« Je pense que les plus grandes valeurs font partie de l'humanité... c'est « aime ton prochain comme toi-même », ou le respect; l'amour, la tendresse à la maison, c'est fort entre nous, le respect l'un de l'autre... aussi, l'affection. [...] C'est une vie de famille agréable. Chacun est respecté à l'intérieur de ses idées ou à l'intérieur de la façon dont il a décidé de vivre. [...] Ma valorisation (au travail) c'est quand à la fin de la journée, je peux dire que j'ai apporté du support à quelqu'un au niveau psychologique. La personne me fait confiance. C'est très valorisant de recevoir la confiance de quelqu'un qui te dit ses secrets intimes » (1/5,13).

Julie trouve le bonheur à l'intérieur d'elle-même, dans la joie de bien accomplir ce qu'elle fait et dans le respect d'elle-même et de l'autre.

« Le bonheur, je pense vraiment qu'il se trouve à l'intérieur de nous... Nous sommes tellement pressés aujourd'hui que dans notre stress nous allons chercher à côté ce que nous avons au-dedans de nous. Notre force est à l'intérieur et notre bonheur vient de là aussi. Je pense que nous y faisons pour beaucoup dans notre bonheur [...] Le bonheur c'est d'être fier de soi. Je pense que je suis fière du bout de chemin que j'ai fait. [...] Le principe, c'est de se respecter et de respecter l'autre. Je pense que c'est une des plus grandes valeurs » (1/16,17,29).

Son rapport à la société est positif et tolérant, même si certains problèmes la heurtent, comme la violence, la pollution, l'isolement des personnes âgées, les enfants abandonnés ou maltraités, le stress généré par le rythme social. L'énormité du pouvoir

dévolu aux politiciens l'effraie. Les propos de ces derniers lui paraissent masqués, faux, n'étant pas nécessairement le gage d'une action conséquente aux paroles qu'ils prononcent.

Julie est de tradition catholique. L'obligation d'adhérer aux principes religieux inculqués a été une expérience culpabilisante. Vivre en couple avant d'être mariée allait à l'encontre du code moral de sa mère et a été source de tension.

« Ma mère mettait beaucoup de pression. On se sentait obligé à l'adolescence d'aller à la messe. [...] Un genre de manipulation ou de pression plus émotive [...] Je trouvais que c'était très pénible... Il y a à un moment donné quand il a fallu faire la coupure, surtout quand j'ai rencontré Gilbert... j'ai trouvé cela difficile... Encore aujourd'hui, quand ma mère parle de religion, ou qu'elle laisse traîner un livre religieux, je viens toute bouleversée par rapport à cela » (1/24,25).

L'entrée au collège a amorcé une période de réflexion. La religion passée au crible de la critique n'a pas obtenu la note de passage. Pour Julie, il y a trop de contradictions dans les faits et les discours. Devant les représentations que son intelligence spirituelle et son sens commun ne peuvent assimiler, elle conclut que ce qui lui a été transmis est le fait de créations humaines et ne correspond pas à ses valeurs. Julie est en rupture avec ce qu'elle a connu de la religion. Elle trouve inassimilables certaines croyances véhiculées par la hiérarchie de l'Église. De plus, elle est en désaccord avec les attitudes et les comportements liés à l'institution. Elle a délaissé ce qu'elle qualifie « d'inacceptable » et qui ne correspond pas à ses convictions.

« Mes idées par rapport à la religion? Il y a eu tout un cheminement. C'est finalement au collège où vraiment c'est devenu clair dans mon esprit quelles étaient les valeurs qui correspondaient à mes besoins... La religion telle que je l'ai apprise, je trouve que c'est négatif. Il y a beaucoup de paradoxes à l'intérieur de la religion. Par exemple, Dieu est paix et amour... et puis, plus on a de la difficulté sur la terre, plus on gagne notre ciel. À quelque part, je me dis si le bon Dieu est

vraiment paix et amour, comment se fait-il qu'Il accepte que l'on souffre, que ce soit correct de souffrir pour gagner son ciel... À quelque part, je trouve que c'est inacceptable. Comme ils disent de donner aux pauvres, que c'est important de partager, des choses comme celles-là, et dans la religion on retrouve un pape qui vit dans un palais. On retrouve des paradoxes comme ceux-là. C'est inouï pour moi, c'est inacceptable. À quelque part, la religion a été faite par les hommes et pour les hommes. Tout cela m'a fait décrocher de la religion telle qu'elle est enseignée et qu'elle est faite à l'église. Je ne suis pas capable d'accepter cela. Je ne suis pas capable d'y adhérer dans ce sens-là. Cela devient une béquille aussi. Si quelque chose m'arrive, c'est le bon Dieu qui l'a voulu, tandis que c'est vraiment : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Tu la fais en partie, ta chance. C'est vrai qu'il y a un destin... mais quand même, j'ai quelque chose à faire pour être heureuse aussi. Il faut que je me prenne en mains. Je trouve que la religion nous a dit : « Remettez-nous toutes ces responsabilités », et finalement, cela lui fait garder un plus grand pouvoir aussi au niveau religieux. Toute une histoire de contrôle à laquelle je ne suis plus capable d'adhérer. Cela ne correspond pas à mes valeurs, à ma façon de voir... » (1/6,7).

Julie s'émerveille devant la création et elle croit qu'elle reflète l'intention d'un Être Suprême. Cependant l'aspect religieux, institutionnel du catholicisme et des autres religions lui pose problème. La lutte entre les confessions religieuses l'interroge. Devant ces constatations, elle a choisi de se référer aux valeurs d'amour et de respect sur un horizon séculier.

« Je crois qu'il doit y avoir un Être Suprême, juste nous avoir pensé de la façon dont nous sommes. Cela est quand même magique. Cela est extraordinaire... Il y a quelque part, un Être Suprême qui s'appelle Dieu... mais de là à adhérer à certains principes ou à certains rites religieux, non. Je me dis aussi que c'est dommage qu'au niveau des religions il y ait beaucoup de déchirures. Tout le monde dit dans chacune des religions : « Nous, on détient la vérité. » Personne ne le sait. Tout le monde est correct dans sa religion, tant que tu aimes ton prochain, tant que tu te respectes et que tu respectes l'autre, tu ne peux pas passer à côté. [...] Tant que je suis dans les principes d'aimer mon prochain, de me respecter, ou quoi que ce soit d'autre, je me dis que je ne peux pas être à côté. Je suis heureuse là-dedans, de toutes façons » (1/8,9).

Dieu, c'est quelqu'un dont elle a entendu parler mais auquel elle ne se réfère plus, même si, en arrière-plan, sa présence n'est pas totalement occultée. Julie a choisi de ne pas se préoccuper de cette dimension au quotidien.



« Dieu, c'est un ami dans le fond. [...] Il va être là au moment où j'en ai besoin. À quelque part, cela me sécurise. Je ne dirais pas que cela influence beaucoup ma vie... Sans dire que j'y pense à tous les jours ou... vraiment, non. [...] La Bible n'est pas un livre auquel je me réfère, il ne prend pas beaucoup de place dans ma vie. Si tu te fais gifler d'un côté..., je ne peux pas adhérer à cela et à d'autres choses » (1/22,23,24).

À son avis, la croyance en un Être Suprême relève de l'évidence naturelle. Elle se conforme aux valeurs et aux règles qui guident la vie relationnelle. Quant à la dimension religieuse, elle choisit délibérément de ne pas s'en préoccuper. C'est l'indifférence religieuse sur fond de religion naturelle qui caractérise Julie.

La quête de salut de Julie, c'est de satisfaire ses besoins affectifs et sociaux : avoir des enfants qui lui procureront la fierté de véhiculer ses valeurs, réussir sa vie tant sur le plan familial que sur le plan professionnel. C'est aussi se respecter et respecter les autres. Ce pourrait encore être d'acquérir une meilleure connaissance de l'Être Suprême et de faire l'apprentissage d'un lien avec l'Ami qui la sécurise.

## 2 Croyance en soi

- **Alain** : « *C'est moi, mon Dieu... le boss, c'est moi* » (21/3).

Alain est un journalier de vingt et un ans, marié à Corinne, la flamme de sa vie. Il a été élevé dans une famille pauvre, brisée et violente. Adolescent, il quitte le domicile familial. Il fera face à beaucoup de difficultés. Réussira-t-il à endormir la souffrance ou encore à la supprimer? « J'ai été mort trente secondes, j'ai revécu... C'était quand

j'étais toxicomane. J'ai essayé de me suicider avec des pilules. Ils m'ont sorti de là, à la toute dernière extrémité » (21/4). C'est l'avènement d'une relation signifiante dans sa vie qui initiera des jours meilleurs.

« Quand j'ai rencontré Corinne, cela ne faisait que quelques mois que j'avais arrêté de me droguer. J'étais encore dans ma crise. Je venais juste d'avoir trois tentatives de suicide. Corinne m'a beaucoup aidé à prendre contact avec moi-même. C'est un encouragement pour vivre. Je ne vis plus pour moi. Je vis pour elle. En vivant pour elle, cela m'aide à vivre pour moi. Quand je l'ai rencontrée je ne m'aimais plus, maintenant je m'aime » (21/9,10).

Alain a conquis de haute lutte l'autonomie et l'estime de lui-même qu'il connaît depuis peu. Des personnes ressources lui permettent de se dire et d'être reconnu. Il est fier de ce qu'il réalise, du chemin qu'il a parcouru, et il apprécie ce que le travail sur lui-même et la volonté lui permettent d'expérimenter actuellement. L'exercice de sa liberté est important car dans sa jeunesse il a souvent croulé sous le poids des pressions. L'amour de Corinne lui permet de s'accepter et de s'accueillir. Il a confiance en ses capacités personnelles de parvenir à la réalisation de lui-même.

Son rapport aux autres est empreint de confiance et de réciprocité. Les échanges avec ses amis lui permettent de décompresser et de discerner ce qui est le mieux pour lui. Corinne le met en contact avec le meilleur de lui-même.

Le quotidien, le réel, ce qu'il a désiré et acquis par lui-même, les relations qu'il apprivoise, c'est ce qui compte le plus pour Alain.

« Le plus important dans ma vie, ma blonde, mes meubles, tout ce que j'ai acquis en travaillant dur pour l'avoir. Il y a ma chienne...elle me tient à cœur comme tout. Puis, un jour j'espère avoir un enfant... fonder une famille. [...] Puis je vais me marier » (21/8).

Interrogé sur la religion, Alain affirme d'entrée de jeu qu'il n'y a pas de religion dans sa vie (cf. 21/1). Il a été éduqué dans la tradition catholique. Il a effectué une rupture au moment de l'adolescence.

« Je suis catholique chrétien. J'ai été obligé. Quand j'ai réalisé ce que c'était, j'ai lâché d'y croire [...] Jeune, tu es obligé d'être confirmé. Toi, veux ne veux pas, tu vas y croire parce qu'ils te disent que c'est normal. Quand j'ai eu l'âge de comprendre, j'ai réalisé bien des affaires. Moi puis le bon Dieu, là! » (21/1).

Issu d'un milieu pauvre, il était heurté par l'obligation de contribuer à la quête du dimanche car il savait que sa mère sacrifiait sur l'essentiel pour participer à l'offrande.

« Je trouvais cela exagéré par bout. L'Église, moi je prends cela plus comme un commerce pour faire de l'argent [...] Ils étaient plus riches que nous. Ils continuent de te surveiller quand même pour que tu donnes » (21/1).

Il ne pouvait assimiler l'enseignement reçu et qualifie d'exagérations les présentations qu'on lui a faites des mystères de Jésus et de Marie.

« Dieu a sauvé des vies, d'accord. Mais aller au point d'exagérer. On en a des gars qui ont sauvé des vies, puis on n'en entend plus parler. Moi je crois qu'il y a un Dieu mais je ne crois pas pour prier le Dieu... La volonté de faire quelque chose, ce n'est pas lui qui va me la donner. J'ai lu la Bible. Ils te cachent des bouts. J'ai trouvé que ça exagérait. Quand ils disent que Marie a eu un enfant parce qu'un ange a fait un reflet, puis elle est tombée enceinte, c'est exagéré. Ils te cachent des bouts. Peut-être bien que Joseph a couché avec Marie ou un autre, mais ne viens pas me dire qu'un ange est tombé sur la terre... ils ont inventé cela. Les livres... ils exagèrent, autrement cela ne se vend pas » (21/2).

Alain considère qu'il a été exploité, trompé par la religion qui lui a été transmise. Il ne peut adhérer à un Dieu transformé par l'imagination humaine.

« Je ne crois pas en Dieu, ce n'est pas cela qui me donne la volonté de vivre. C'est comme si je regardais la télévision, puis Superman. Je prends cela plus comme une histoire. Il a existé mais ils ont exagéré sur ses pouvoirs. Ils l'ont... comme pour Superman... transformé » (21/3).

Appelé à préciser sa pensée sur Dieu, il Le voit comme quelqu'un qui a de la puissance, une sorte de magicien qui peut épater.

« Dieu, ce serait comme Oudini. Oudini, c'était un gars qui était capable de se sortir de tout. Le bon Dieu, c'était un gars qui était capable de faire - eux, ils appellent cela des miracles - mais Il était capable de faire quelque chose de plus qu'un autre pouvait faire. Tu sais, comme la course de Terry Fox. Le gars a une jambe amputée mais tu peux le considérer comme un dieu à cause qu'il a fait un chemin... C'est un pouvoir si tu es capable de le faire. Je veux dire que moi j'ai mes deux jambes et que je ne l'aurais jamais fait » (21/11).

Et Jésus dans l'imaginaire d'Alain?

« C'était le fils de Dieu qui est né la journée de Noël, puis ils ont fait une célébration, mais ils ont exagéré là-dessus, disons. Tant mieux, je veux dire que le monde maintenant prennent cela pour deux semaines de vacances, puis ils vont faire du ski » (21/12).

Il éprouve des sentiments pénibles par rapport à l'Église.

« Je n'aime pas parler de l'Église. Je ne suis pas croyant, cela fait que je préfère ne pas en parler. Cela me lève le cœur de savoir qu'ils font un marketing tellement facile. Il y a tellement de monde mal pris, cela me lève le cœur » (21/13).

L'ambiance sociale le confirme dans ses opinions.

« Le monde commence plus à réaliser ce que c'est... Les gens se disent que ce n'est pas important, qu'ils n'ont pas que cela à faire [...] Un jeune arrive devant toi et te demande si tu vas à l'église, tu vas faire ton dur et tu vas dire non je n'y vais pas. Cela, c'est une autre raison » (21/6).

Alain a le désir de réussir sa vie. Il est en recherche de sens et d'une certaine cohérence. Il a pris contact avec plusieurs religions et n'a pas été davantage convaincu. En ce moment, il développe sa propre philosophie de la vie. N'ayant pas d'Autre en qui croire, c'est en lui qu'il croit, en la puissance de sa volonté pour parvenir à atteindre les buts qu'il se fixe.

« Je crois en moi. Je n'ai personne d'autre en qui croire. Je me dis que ce n'est pas l'autre qui va me donner la volonté de faire ce que je veux [...] C'est moi mon dieu, c'est moi qui m'oblige. Le *boss*, c'est moi [...] Je me suis décompressé tout seul avec des amis. Puis, c'est moi qui décidais si c'était logique et si la solution était bonne pour moi [...] Je n'ai pas eu de croyance vraiment en quelque chose, rien qu'en moi » (21/3).

Pour Alain, Dieu n'est pas Dieu. C'est en lui-même qu'il croit. Il n'a pu intégrer l'expérience religieuse qu'il a faite. Il la rapproche de la fiction. Étant de famille pauvre, la participation à la quête à l'église le mettait dans la gêne. Sa recherche auprès des autres religions n'a pas été davantage concluante. Ce qui le rattache à l'existence, c'est la relation privilégiée qu'il entretient avec Corinne et le sentiment de fierté qui accompagne ce qu'il a pu obtenir du fruit de son travail. Alain croit en lui parce qu'il n'a pas d'Autre en qui il puisse croire.

La quête de salut d'Alain, c'est de se marier, d'avoir un enfant, de fonder une famille, de vivre longtemps avec Corinne et de découvrir l'Autre en qui il puisse croire.

### **3 Le rationalisme**

- **Jacynthe** : « *Moi, je pense que tout est en nous [...] je crois à l'évolution et à la science* » (30/8).

Jacynthe, vingt ans, célibataire, étudie au collège en sciences humaines. Jeune, elle ne s'aimait pas. À l'adolescence, elle a fait une grave crise d'identité. Ne parvenant pas à s'accepter, elle entreprend une démarche thérapeutique qui a été déterminante pour

elle. Cet accompagnement lui a permis de traverser l'expérience de la méfiance et de faire l'apprentissage de la confiance. Maintenant, elle s'accueille comme quelqu'un de valable. Elle peut percevoir ce qui se vit de positif autour d'elle. Son cheminement se fait dans le sens d'un rapprochement avec elle-même.

« Je ne me faisais pas confiance. Avant, je ne faisais pas confiance à personne. Je ne croyais en rien, Je me disais que tout était déchet, qu'il n'y avait rien de beau [...] Je sortais alors avec un gars... Ce n'était vraiment pas le gars qu'il me fallait. À ce moment-là, je ne m'aimais plus. Je pense que je ne m'étais jamais aimée auparavant. À un moment donné, j'ai fait une crise d'identité, une crise d'adolescence retardée très forte. Je suis allée en thérapie. C'est cela qui m'a aidée [...] Si tu sais que tu es correcte, tu ne peux pas t'attendre que tout le monde te tombe sur la tête, puis que la vie soit plate, laide [...] J'essaie de me rapprocher de moi » (30/5).

Jacynthe est également passée d'un rapport de méfiance à un rapport de confiance à l'égard des autres. Ses proches, ses amis, ses connaissances, lui sont source de bonheur et d'appui. Elle aime communiquer avec eux. Elle est entrée dans une dynamique de réciprocité.

Jacynthe est de tradition catholique. Elle considère que la religion c'est pour les personnes qui manquent de pouvoir sur leur vie et qui recherchent dans cette voie ce qu'elles ne peuvent s'apporter à elles-mêmes :

« La religion? [...] C'est une façon pour les gens d'aller chercher quelque chose qui leur manque et qu'ils ne peuvent pas s'apporter à eux-mêmes. Ils vont aller le chercher dans la religion comme quelqu'un qui est malade et qui va chez un médecin... La religion ne signifie rien pour moi. Ce n'est pas important. Je n'accorde pas d'importance à cela. [...] Je pense qu'une personne qui croit à la religion catholique, qui est pratiquante, ne sera pas nécessairement plus heureuse qu'une autre. Je pense que cela n'apporte pas nécessairement quelque chose » (30/1).

Elle a cessé de croire parce que cela ne lui apportait rien. Elle ne peut contrer le destin.

« Avant, je croyais. Je faisais ma prière tous les soirs. À un moment donné, j'ai arrêté cela. Je me suis dit que cela ne me donnait rien. Je l'ai toujours fait à cause de mes parents... Je n'ai jamais senti que cela m'apportait quelque chose. Je ne suis pas plus malheureuse à cause de cela [...] Je pense que tout est en nous. C'est sûr qu'il y a des choses qui nous dépassent, qu'on ne peut pas régler par nous-mêmes. [...] Je me dis, bon, je ne suis pas capable, je vais mettre cela de côté puis à un moment donné cela va s'arranger. Je n'ai pas besoin de... [...] Le destin. Si quelque chose est dû pour m'arriver, cela va m'arriver [...] Après, tu essaies de t'en sortir [...] Je fais confiance à la vie » (30/2,3).

Jeune, elle avait un rapport superstitieux à la religion. Elle était également contrariée par l'obligation de la prière quotidienne et de la pratique dominicale. Elle s'y soumettait par crainte des malheurs conséquents à leur omission. À l'âge de la puberté, alors qu'elle avait oublié la prière vespérale, rien ne se produisit. Ce fut le choc. Elle avait été trompée. Elle coupa net avec ce qui l'ennuyait et qui devenait inutile. Jugeant qu'il y avait beaucoup d'incohérences dans la Bible, elle fut heurtée une nouvelle fois par la réponse de sa mère qui affirma qu'il s'agissait de symboles. Elle conclut que ce qui lui avait été transmis n'était pas vrai puisqu'il ne s'agissait pas de faits bruts, concrets, vérifiables historiquement.

« Mes parents m'ont toujours obligée à aller à l'église le dimanche... cela me contrariait beaucoup. C'est ennuyeux [...] À l'âge de sept ou huit ans, j'étais sûre que si je ne faisais pas une heure de prière le soir, je mourrais, ou qu'il m'arriverait un grand malheur. Il ne fallait pas que j'oublie ma prière sinon j'avais peur qu'il m'arrive quelque chose... À un moment donné, j'ai oublié de faire ma prière, le soir. Je me suis aperçue que c'était de la frime. Il n'était rien arrivé. C'est là que j'ai arrêté. J'avais dix ou onze ans environ [...] La coupure a eu lieu quand je me suis rendue compte qu'il y avait bien des choses qui ne se tenaient pas là-dedans. La Bible, je croyais à cela puis, à un moment donné, tu te rends compte que ce n'est pas vrai. Ma mère m'a dit c'est juste des symboles, ce n'est pas grave. Ce n'est pas vrai pareil. Cela a été fini » (30/6,7).

Quand Jacynthe n'a pas de pouvoir sur sa vie, quelquefois il lui arrive encore de prier, se référant au témoignage de son grand-père.

« Après cela j'ai continué à prier quand même des fois, quand cela allait mal naturellement. On prie quand cela va mal. Des fois, cela m'arrive encore... C'est drôle-là. À un moment donné, c'était mon grand-père. J'étais à mon chalet. J'avais peur... on sortait le lendemain, on faisait quelque chose. Il m'avait dit de prier la sainte Vierge, que lui lorsqu'il était petit elle ne lui refusait jamais rien. [...] Il dit : « Demain matin, demande à la sainte Vierge de te réveiller à telle heure, tu vas te réveiller à telle heure ». Je l'avais fait puis je m'étais réveillée à l'heure. J'avais trouvé cela bien fantastique. Même encore des fois, cela m'arrive de dire... c'est très rare. [...] Jamais Dieu, juste la sainte Vierge. Ça c'est à cause de ce que mon grand-père m'a dit quand j'étais jeune » (30/6,23).

Le vécu ecclésial que Jacynthe a connu est sans lien avec ses vrais besoins. Elle ne réussit pas à comprendre le sens d'un enseignement abstrait, éloigné de ses préoccupations. Il ne signifie rien pour elle, il la laisse complètement indifférente.

« L'Église, ce n'est pas adapté à ce que l'on vit. Cela ne rejoint pas nos besoins [...] On n'en a pas besoin [...] Je ne suis pas subtile et je ne saisis pas. Il faut que ce soit clair et net. C'est trop un paquet de détours pour arriver à quelque chose, puis moi, je n'aime pas cela. Je parle de la Parole. Je trouve que c'est dépassé [...] La Bible en général, les paraboles, on n'en comprend pas le sens, c'est trop compliqué [...] Les gens dans notre société, en général, nous avons tous des problèmes. Par exemple, le stress. Je ne sais pas si cela va chercher comment régler les problèmes des gens [...] Les gens ont besoin de trouver des solutions à leurs problèmes actuels immédiats. En ce moment, les gens d'Église ne répondent pas à ces questions-là [...] Cela ne signifie rien pour moi. Cela me laisse complètement indifférente » (30/14,15,16).

Jacynthe ne peut recevoir Dieu, tel qu'elle se le représente. Un Dieu bon qui punit, et un Dieu amour qui envoie en enfer, est-ce seulement possible? Affirmer que Dieu est bon et proclamer en même temps qu'Il envoie en enfer lui apparaît une façon de faire abusive à l'égard des gens. Ce qu'elle a appris au sujet de Jésus lui pose question et l'affecte négativement.

« Je reproche à la religion de dire que Dieu est bon, qu'Il est amour et de dire aussi qu'Il va nous envoyer en enfer. Dieu va nous punir. Je trouve que ce n'est vraiment pas correct. Je me dis que s'Il aime comme ça, qu'Il est si bon que ça, Il va être capable de tout pardonner. Jésus, je ne L'aime pas... je me sens coupable de dire cela. Après tout ce que j'ai vu de Lui, Il se prend pour un autre. Je ne sais



pas qui Il est. Ce n'était peut-être qu'un prophète [...] Je ne sais pas qui Il est et je ne veux pas le savoir » (30/21).

Bien qu'elle ne croit pas en la religion, elle pressent l'existence d'un Être Supérieur qui a eu l'intention de la création. Elle croit à l'existence d'un Être suprême à cause de la création qui est sûrement l'œuvre de quelqu'un qui l'a prévu. C'est une croyance de l'ordre d'un constat. Elle n'a pas de lien avec Dieu. La religion et la vie humaine sont deux secteurs séparés.

« Moi, premièrement, je ne crois pas. Je crois en un Être Supérieur. La religion, ce n'est rien pour moi. Je suis consciente qu'il y a quelqu'un, un Être Supérieur. Moi, je crois à l'évolution et à la science. La théorie du « big bang ». Cela se serait fait à partir d'une explosion. Moi, je crois à cela. Je me dis qu'il faut que cela ait été prévu par quelqu'un [...] Quand je regarde à l'extérieur, je me dis que c'est l'œuvre de quelqu'un » (30/2,8,9).

Jacynthe croit en la responsabilité de l'être humain qui a une tâche à réaliser, une mission à accomplir. Il revient à chaque personne de se laisser emporter dans le grand mouvement de la vie et, pour elle-même, de faire ce qu'elle croit qu'il est bon qu'elle fasse. La mission est en lien avec la réalisation de la vie, une vie qui ne finit pas avec la mort.

« Chaque être humain a une mission à accomplir. On est tous là pour quelque chose. Moi, je me dis que j'ai quelque chose à faire dans ma vie. J'ai à faire ce que je crois qu'il est bon de faire [...] Qu'est-ce que je serai après ma mort? Je ne peux pas croire que je ne serai rien. C'est impossible pour moi de dire que j'ai vécu une vie, qu'elle a été belle, réussie. Il me semble que ce n'est pas pour rien. C'est parce qu'il y a quelque chose. Mais je ne peux dire quoi. La réincarnation? Je ne penserais pas. Cela m'étonnerait. La vie éternelle? Oui. Je pense que c'est la solution. C'est ce qu'il y a de plus plausible [...] » (30/8).

Jacynthe croit à ce qui peut l'aider, elle, à ce qui se montre efficace dans la réalité concrète. Elle fonde sa croyance sur l'opinion de la majorité. Les personnes

qu'elles croisent sur sa route la confortent dans sa croyance en la science, en la technologie et au progrès.

« Spirituel? Je ne sais même pas ce que c'est [...] Je crois beaucoup à la science. Que ce soient les méthodes naturelles de relaxation, de n'importe quoi, je crois à tout cela [...] De plus en plus, on est dans un monde où c'est la technologie, la science, le progrès. Je pense que tout le monde croit à cela. En tout cas, moi, les gens que je fréquente, c'est surtout à cela qu'ils croient [...] La psychologie, cela m'intéresse bien gros. Quand cela va mal, ma réponse, je vais la chercher en dedans de moi-même » (30/13,16,17,18,23).

Dimension religieuse et dimension humaine sont deux réalités différentes et séparées pour Jacynthe. La religion est un domaine arbitraire où l'on peut pratiquement imaginer tout ce que l'on veut, c'est de la fiction, alors que la vie humaine est le domaine du réel, du concret qui impose ses limites. Devant cet état de fait, son attitude est de faire confiance à la vie et d'aller au-dedans d'elle-même chercher les réponses dont elle a besoin.

« Aimez-vous les uns les autres. Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent. Est-ce vraiment religieux? Il me semble que c'est la moindre des choses. Le religieux et l'humain, c'est deux choses complètement différentes. Le religieux, c'est quelque chose d'abstrait que tu organises comme tu veux. Tandis que ce qui est humain, c'est ce qui est concret. Tu ne peux pas faire ce que tu veux dans le fond. Tu as toujours des limites, tandis que le religieux, tu n'en as pas. Tu peux aller chercher n'importe quoi » (30/23,24).

Au-delà de tout, ce qui emporte l'adhésion de Jacynthe, c'est l'amour. Elle ne peut s'empêcher de mentionner que la religion en témoigne. Un élément la rattache à la foi : l'amour. Elle veut se marier à l'église parce que la religion s'occupe de l'amour et qu'elle croit en l'amour.

« Je veux me marier C'est important pour moi. Je ne comprends pas pourquoi c'est important [...] Cela se fera à l'église. C'est peut-être la seule chose qui me reste : l'amour. La religion parle beaucoup d'amour. C'est important. C'est peut-être de là... Je reste accrochée à cela beaucoup » (30/20).

Jacynthe se situe en retrait par rapport à la religion. Ce qui est ultime pour elle, c'est d'être elle-même et d'avoir du pouvoir sur sa vie. Sa confiance, elle la place en elle-même ainsi que dans les explications et les réalisations des sciences et des technologies. Les méthodes développées par les sciences humaines, comme la relaxation par exemple, sont utiles pour apprendre à gérer les situations comme le stress alors que les contenus religieux sont abstraits et n'apportent rien quant à la résolution des problèmes quotidiens. Elle perçoit la religion comme une panacée pour les personnes qui ne peuvent s'appuyer à elles-mêmes ce qui leur manque. Dans sa vision, le manque est perçu comme une maladie et celui qui ressent le manque, comme un infirme, quelqu'un qui manque de confiance en lui puisqu'il ne peut rien s'appuyer à lui-même. Elle professe un humanisme séculier. Elle se dissocie de ce qu'elle a vécu négativement au niveau religieux. Elle accorde du crédit à la raison, à la science, au progrès, à la capacité de l'être humain d'être responsable et d'apporter sa pierre à la construction du monde. La nature lui fait reconnaître une Intention créatrice.

La quête de salut de Jacynthe c'est d'avoir foi en elle-même, de trouver en elle-même les réponses à ses questions, d'aimer et d'être aimée, de s'appuyer sur les sciences et les technologies pour trouver des solutions à ses problèmes, de protéger l'engagement d'amour qu'elle prendra. Il serait souhaitable qu'elle connaisse mieux l'Être Suprême en qui elle croit et qu'elle fasse l'apprentissage d'un lien avec Lui.

#### 4 Le scepticisme

- **Richard** : « *Je suis toujours sceptique, je doute toujours [...] Présentement, je crois en moi. Je me dis que demain je peux aussi bien croire en une aubergine ou je peux croire en d'autres choses* » (22/61).

Richard est un jeune homme de vingt-quatre ans, étudiant en sociologie. Il a été marqué par la situation conflictuelle qui prévalait entre son père et sa mère, et dont il a fait les frais. « La communication entre ma mère et mon père, leur communication tout court avec tout le monde est presque nulle. Ma mère nous parlait un peu plus, sauf qu'elle était toujours réticente » (22/20). Lors du divorce de ses parents survenu à la fin de son adolescence, il a servi d'intermédiaire entre les deux, chacun faisant pression sur lui pour faire valoir son point de vue. « Cela fait que j'étais toujours en conflit » (22/21). Supporter ses deux parents dépassait ses capacités. « J'essayais de prendre mon expérience à nouveau, au niveau des relations avec mes amis. Je rentrais de travailler, puis je me sentais perdu » (22/24).

Richard est ambivalent. Il ne sait pas qui il est, il se cherche. Sa personnalité n'a pas d'assises. Il est partagé entre la volonté de croire en ses capacités et le ressenti psychique où il doute de lui-même. Il ne peut se projeter dans l'avenir. La crainte quant à sa réussite personnelle mine ses énergies. Sa mère hésitait à lui faire confiance et son père le traitait de « bon à rien ». Son malaise se double d'une relation inconfortable avec ses parents. Il est souvent leur soutien et a agi comme médiateur dans les conflits

qui les opposaient l'un à l'autre. La pyramide familiale repose sur la pointe, c'est à dire sur lui, le fils, qui soutient à bout de bras, d'un côté son père, de l'autre, sa mère. Il se sent instable et manque de sécurité. Il ne pourra exister par lui-même que lorsqu'il aura déposé le fardeau constitué par cette obligation de porter ses parents. Il vit un rapport relationnel inversé : c'est un aidant qui ne peut pas être aidé, un jeune homme qui ne peut pas être fils. Richard bénéficie de l'écoute d'amis qui sont plus âgés que lui, avec qui il tente de trouver l'apprentissage relationnel qui lui manque. Ce sont eux qui alimentent sa confiance.

Richard a tenté de conjurer la douleur d'abord dans la fuite, puis dans l'engagement.

« J'ai pris de la drogue [...] Je remettais toute la société en question [...] Je me demandais pourquoi la société était si désastreuse. Tout le monde s'entre-tue. Souvent, la raison première, c'est l'argent. Alors je me dis que peut-être que nous n'en aurons pas besoin, que nous allons trouver un autre système que la monnaie... j'aimerais cela voir la société belle, facile [...] Plus souvent qu'autrement, on dirait que l'argent, c'est le moyen de la guerre. C'est aussi la raison. J'ai milité dans un parti politique... J'ai essayé de former un club de jeunes... » (22/14,16,41,45).

Son rapport à la société se caractérise par le doute. Il s'est engagé successivement dans deux organisations sociales qu'il a laissé tomber par lassitude.

Ce célibataire, épris de connaissances, a tout pour réussir mais il ne sait pas s'il va y arriver. Il travaille à dépasser les injonctions négatives qu'il a intériorisées durant l'enfance.

« Pour mon père, j'étais un bon à rien. Cela m'a mis à terre... Il m'a traité de bon à rien, jusqu'à ce que j'arrive à l'université. Du moment que je suis entré à l'université, je suis devenu le bon dieu. [...] Quand je pense à l'avenir, je regarde

en avant. Je me demande toujours ce qui va m'arriver. Même s'il y a beaucoup de personnes qui me disent : « Tu as tout pour réussir », je regarde cela, puis je ne crois pas encore vraiment que je peux réussir » (22/11,49).

Bien qu'il affirme que le travail est ce qui valorise la personne, il doute de la possibilité de se trouver un emploi parce qu'il n'a personne pour le recommander.

Richard a fréquenté Josianne durant cinq ans, puis ils se sont laissés. Trouvera-t-il celle qui ensoleillera son quotidien et qui lui donnera suffisamment confiance pour qu'il puisse envisager la paternité?

« Une relation sérieuse, c'est l'une des priorités de ma vie. C'est peut-être la chose que j'ai le moins bien réussie. Quand je me sens tout croche, j'ai tendance à m'isoler, à m'enfermer [...] Peut-être parce que je me suis toujours senti un petit peu tout seul chez nous, puis je me disais que j'allais m'en sortir tout seul. C'est encore un peu la réaction que j'ai. [...] C'est comme si toi, tu étais un aidant puis que tu ne puisses pas être aidé. J'ai longtemps dit : « Non, jamais je me marierai ». Puis, plus tard, j'ai appris qu'il ne fallait jamais dire jamais. Comme si aujourd'hui il faudrait vraiment que je sois sûr, mais si on ne peut jamais être sûr. [...] J'aimerais cela avoir des enfants. C'est tellement beau à voir grandir. C'est valorisant et en même temps, c'est un défi [...] Aujourd'hui je ne pourrais pas en avoir. Tant que je n'aurai pas d'emploi, une certaine stabilité, une certaine sécurité, cela ne me donne rien de faire des enfants. Quant à les élever dans la misère [...] L'amour, c'est ce qui est le plus important. Sans cela, il manque un petit équilibre. C'est ce qui vient remplir la vie, qui met un petit soleil parmi les nuages, qui vont s'ensoleiller [...] Si je mets une échelle de valeur, il y a l'amour, puis il y a le travail. Puis, je pense qu'il faut essayer de trouver un équilibre dans tout cela... » (22/25,26,27,28,29,30,31).

En réalité, Richard doute de la possibilité d'une relation stable avec une compagne de vie. L'amour peut-il être éternel sans que la routine s'installe, se demande-t-il. Il a besoin d'aventure. Il est en recherche. Il mise sur l'être humain, sur lui-même d'abord, puis sur les autres, dans une relation d'amitié. Ses amis, plus âgés que lui, l'écoutent et lui sont d'un précieux secours. « Ce qui me maintient, c'est que je

jase beaucoup avec mes amis. Ils m'aident, peut-être juste parce qu'ils m'écoutent » (22/32,33).

Richard est de tradition catholique. Il considère qu'il a été trompé par le témoignage contradictoire de ses grands-parents.

« L'Église? Je me suis fait un petit peu bourrer le crâne dans le sens que je voyais mes grands-parents et mes parents dire que c'est bien important d'aller à la messe tous les dimanches. Si tu sautes un dimanche, le bon Dieu ne t'aimera pas. Je me faisais dire à la messe : tu partages les uns avec les autres, et après la messe j'entendais parler contre l'un et contre l'autre. Je trouvais cela injuste. Ma grand-mère envoie de l'argent aux petits pauvres mais elle n'en donne pas à ceux de la famille qui en ont besoin. Je trouve cela grave... Je pense que l'Église, c'est le système que je rejette le plus au niveau de la hiérarchie [...] C'est comme s'ils prêchaient et qu'ils faisaient le contraire de ce qu'ils invitent les autres à faire [...] On se fait remplir. J'ai connu une fois un prêtre, dans un camp de jeunes, que j'avais super aimé [...] Le prêtre nous racontait des histoires de la Bible et il se mettait vraiment à notre niveau. J'ai trouvé cela intéressant. C'était un échange et je ne sentais pas que c'était imposé. [...] À la messe, le monde assiste, cela n'apporte pas vraiment grand chose » (34/51,52,53).

Le mystère de l'origine de l'univers et des êtres humains le questionne.

« Je pense qu'un être humain a besoin de croire. Moi, je crois. Des fois je me demande en quoi, moi-même, je crois. Est-ce que je crois en moi? Est-ce que je crois en un bon Dieu? [...] Il faut qu'il y ait quelque chose qui nous ait créé en quelque part. Qui supervise toute l'affaire parce que, des fois, on dirait que c'est supervisé et contrôlé » (22/54).

Richard s'est toujours débrouillé seul. Il préfère compter sur lui-même pour obtenir ce qu'il veut.

« À un moment donné, je me disais athée, pas dans le sens que je ne croyais à rien, sauf qu'à un moment donné, je me suis aperçu que la personne en qui je crois le plus, c'est peut-être moi-même. J'ai misé beaucoup là-dessus. Je me suis dit : « Tu vas foncer dans tout ce qui t'entoure et tu vas atteindre tout ce que tu veux ». Ce n'est pas en disant en te levant le matin : « Bon Dieu donne-moi cela ». Je pense que c'est en me levant le matin en me disant : « J'ai besoin de cela. » [...] J'aime mieux me faire mon petit monde à moi. Au niveau des croyances, il y a une panoplie de choix impossibles et incroyables. [...] C'est un peu comme la béquille des gens » (22/56,57).

La réflexion critique suscite le doute quant à l'héritage qu'il a reçu. Il ne sait plus si l'histoire de Jésus est vraie ou si c'est un beau conte, quelque chose qu'on lui a fait accroire.

« L'histoire du Christ, cela pourrait être vrai comme cela pourrait ne pas l'être. C'est « *Malaise dans la civilisation* ». C'est un beau conte. Je me suis longtemps posé la question à savoir si cela était vrai ou si cela n'était pas vrai [...] J'en étais venu à me dire que c'était évident à force de l'entendre. Dans le contexte où l'on vit au Québec, c'est une histoire beaucoup racontée. Aujourd'hui, avec les ouvertures, par exemple le film « *La tentation du Christ* », cela fait remettre un peu nos croyances en question. [...] Il y a tellement de sortes de religions que l'on peut faire croire presque n'importe quoi aux gens » (22/57).

Richard a choisi de se distancer d'une religion qui n'a jamais eu beaucoup de crédibilité pour lui.

« L'évangile, le Christ, la religion, cela n'a pas d'impact dans ma vie, j'ai voulu m'en détacher. Je suis trop individualiste. Je crois trop aux autres, aux forces humaines que nous avons au-dedans de nous-mêmes. Même si des fois je me pose la question à savoir d'où vient cette force, je n'ai pas de réponse. Je suis une personne qui a beaucoup besoin de preuves. Je suis toujours sceptique, je doute toujours... » (22/59).

Il reconnaît l'importance de la critique dans sa prise de distance. « Il y a le courant, l'influence du courant. Le fait d'avancer dans les études universitaires, le fait d'apprendre à analyser, à critiquer, cela aussi m'a quand même beaucoup influencé » (34/59,60).

Richard ne sait pas s'il croit, mais s'il croit, c'est en lui-même qu'il croit. La capacité du cerveau humain l'intéresse.

« Dans la mesure où je crois, présentement, je crois en moi. Je me dis que demain, je peux aussi bien croire en une aubergine que je peux croire en d'autres choses. Mais, on ne peut pas croire en rien, c'est impossible. [...] La seule chose qui est beaucoup importante et qui me tracasse, c'est la capacité du cerveau humain.



« Quelqu'un disait que l'on avait juste dix pour cent de notre cerveau qui était développé, c'est une chose qui m'impressionne beaucoup » (22/61,64,65).

Richard est à la recherche d'une cohérence. Il croit qu'il a à trouver par lui-même une explication qui le satisfasse.

« Bonne question à savoir si j'ai fait un cheminement spirituel. Une certaine évolution, oui. [...] Je suis en chemin. Je suis peut-être trop changeant encore. À un moment donné, je peux m'intéresser à quelque chose, puis deux jours après, je tourne mon chapeau de bord [...] Cela avance, mais cela avance en zigzag [...] Je suis en train de chercher un petit peu partout pour voir ce qu'il y a. J'essaie de voir les vérités jusqu'à ce que je trouve une explication [...] On doit trouver chacun notre explication, une explication universelle, je n'y crois pas » (22/66,67).

Son rapport au religieux est caractérisé par l'indétermination et le doute. Les croyances qui lui ont été transmises par la tradition catholique ne passent pas l'épreuve de la réalité. Pour lui, le faire contredit le dire. La réflexion critique sur la religion que ses études l'amènent à faire le porte à remettre aussi ses croyances en question. Il a décidé de prendre de la distance par rapport à l'héritage reçu. Il postule qu'un être humain a besoin de croire. Il s'est renseigné sur d'autres religions mais elles ne l'ont pas convaincu. Un thème reçoit son assentiment : celui de la puissance du cerveau. Richard verse dans le relativisme. Il en vient à penser qu'il n'y a pas d'explication universelle, qu'il doit croire en lui-même et trouver par lui-même une réponse à ses questions. Ses convictions sont fluctuantes, peu assurées, et varient au fil des jours. Aujourd'hui, il croit en lui; demain, il pourrait croire en une aubergine ou en autre chose. Un rapport qui se situe en extériorité et qui se traduit dans l'objet. Quand il a parlé de dieu, il a utilisé l'expression « quelque chose ».

Comment se présente la quête de salut de Richard? Pour devenir lui-même, il est important qu'il se libère de son rôle de tuteur à l'égard de ses parents. L'écoute qu'il reçoit de ses amis plus âgés favorise sa découverte de lui-même. Il est en quête de la confiance qui l'aide à croire en lui, à trouver un travail, à devenir capable de s'engager à l'égard d'une personne qui pourra devenir sa compagne de vie, à acquérir suffisamment de maturité pour assumer la paternité. Bien qu'il doute et qu'il soit sceptique, il cherche une réponse à son besoin de croire.

## 5 Individualisme nietzschéen

- Nancy : « *J'ai toujours lié la foi à un sentiment de faiblesse...* » (20/18).

Nancy, célibataire, vingt et un ans, est étudiante aux Beaux-Arts. Très tôt, elle a eu le sentiment d'être à part. Un écart d'âge par rapport aux autres membres de la fratrie l'isole; une situation qui est devenue un mode d'exister. Nancy sent le besoin d'appartenir, mais elle a encore à en faire l'apprentissage.

« J'ai souvent été seule [...] J'ai quand même fonctionné seule encore jusqu'à maintenant [...] Je me souviens, je faisais des pâtés de sable, seule. Je pense que cela a été décisif [...] Du moment où j'ai été confrontée à d'autres gens, je me suis souvent sentie comme en dehors [...] Au sein de l'Église, c'est un peu cela aussi qui se produisait. J'essayais de prendre part à des groupes de jeunes... c'était comme pas moi, ça. Ça n'avait pas de rapport [...] Je ne me suis jamais sentie faisant pleinement partie, membre » (20/8,9,10).

Nancy est divisée entre son désir d'affirmation d'elle-même et la crainte d'être indigne de ses proches, inadéquate quant à leurs attentes. Elle s'est longtemps efforcée de

répondre aux désirs de ses parents. « J'ai fait des efforts incroyables pour essayer d'être digne d'eux. [...] Il fallait que je sois bonne sous différents aspects pour être digne d'eux » (20/25). Elle est tiraillée entre l'affirmation de son autonomie et la crainte du blâme; entre, d'une part avoir du pouvoir sur sa vie et, d'autre part, déranger les autres. Son adolescence a été traversée par des moments difficiles.

« Je n'avais personne à qui parler... j'étais sans repos. Il n'y avait vraiment personne vers qui je pouvais vraiment me tourner. J'avais mes parents mais je voyais bien qu'ils en avaient plein leurs bottes; ils avaient leurs problèmes eux aussi. [...] Il y avait une autorité forte chez nous. Il ne fallait pas trop discuter. Jusqu'à un certain point, je ne discutais pas mais, la plupart du temps, avec cette autorité, j'étais en total désaccord [...] je pouvais dire oui, oui, mais en dedans c'était non, non. [...] La personne avait souffert, il fallait que je sois compréhensive » (20/18,27,28).

Elle tente de sortir de l'impuissance qu'elle ressent à s'affirmer, et cherche à acquérir du pouvoir sur sa vie. Elle souhaite avoir le droit d'être elle-même, d'être en harmonie avec ses besoins, ses désirs, ses positions, ses décisions. Bien qu'elle manque de confiance en elle-même, elle aspire à être une personne affirmative et non une victime. Elle veut profiter de la vie et non pas souffrir. Son rapport à la souffrance est problématique. Ne pouvant s'affirmer de peur de faire souffrir, elle se retrouve isolée dans sa propre souffrance.

Décider de vivre en appartement avec un ami a été, pour Nancy, une expérience d'affranchissement de l'autorité parentale.

Quand j'ai eu mon premier ami [...] C'est comme peut-être une fois dans ma vie où j'ai peut-être eu l'impression que nous ne sommes pas toujours tout seuls, après tout, peut-être que c'est possible de communiquer. Au point où j'en suis, je n'y crois plus. [...]. J'ai eu carrément l'impression que peut-être j'avais trop de choses à résoudre, cela a un peu gaspillé la relation » (20/28,29,30,31).

Nancy a un rapport de distance par rapport aux autres. Il lui est pénible de prendre sa place. Elle a de la difficulté à communiquer et à appartenir. Elle se représente les autres comme un frein à son autonomie plutôt que comme une occasion de s'affirmer et d'être reconnue. Elle se sent impuissante devant une personne qui exprime une attente. Elle a appris à être compréhensive devant la souffrance de l'autre et à taire ses propres besoins. La difficulté à communiquer l'isole.

Son choix de carrière est une option pour la beauté. Elle a hésité entre la médecine et les beaux-arts. Une décision qui la travaille encore. Dans le milieu familial, l'engagement pour les autres est primordial.

« La médecine, c'est lié à ce qui est laid pour moi. À des personnes qui sont des plaies béantes [...], c'est le côté pénible de la vie. C'est la limite, tu sais, justement après cela, il y a la mort. [...] Puis, j'ai tourné le dos à cela. Je peux dire que je me suis sentie un peu lâche. D'un autre côté, il faut faire ce qu'on est capable de faire. La médecine c'est lié à la souffrance, puis, je n'ai pas l'intention d'être une victime, de me faire victime en prenant cette voie-là. Le choix des beaux-arts est le choix inverse. Essayer de créer de la beauté, même si je n'y crois pas tellement. Je pense que c'est une tâche perdue d'essayer de... [...] Oui, je veux essayer de dire que je ne pense pas que la vie, c'est juste de la merde, puisque c'est terrible. [...] Je veux arriver à croire à une certaine gratuité de la vie. [...] Faire un choix pour moi c'est bien difficile. [...] C'est que je peux voir mille raisons pour laquelle on pourrait me blâmer de le faire. Puis [...] je voudrais dire : Ah! écoutez, cela me plaît, c'est tout. [...] Je n'ai pas abandonné tout espoir de développer autre chose que moi-même là-dedans » (20/20,21,22).

Nancy évolue dans un milieu très compétitif. Elle a de la difficulté à prendre sa place et à faire valoir ses œuvres. Elle n'arrive pas à combattre. Elle laisse tomber.

« Je me sens un peu mésadaptée, dans le fond, dans un contexte comme celui-là parce qu'il faudrait que je le (combattre pour ma place) fasse, moi aussi, pour arriver à survivre là-dedans. [...] Je ne suis pas une personne qui ai tellement confiance en soi de façon générale » (20/24).

Issue d'une famille bourgeoise impliquée au niveau social, Nancy a de la difficulté à concilier son désir de réalisation personnelle avec le témoignage familial de la préoccupation du sort des autres. Elle ne sait pas comment intégrer le pôle accomplissement de soi, qui pour elle est synonyme de beauté et de réussite, avec le pôle solidarité, qui pour elle signifie, problèmes, souffrances, déchets. Ce qui l'amène à souhaiter que le mal disparaisse, que le sort de l'humanité soit réglé une fois pour toutes afin qu'elle puisse passer à autre chose, mais elle sait bien que cela ne risque pas de se produire. Elle est consciente que les êtres humains qui souffrent ont besoin des autres pour s'en tirer. Elle rêve que tous s'y mettent afin que la responsabilité de la situation ne repose pas uniquement sur quelques épaules, mais concerne tout le monde.

« On dirait que l'idéal humain actuel... c'est si je peux vivre le plus possible sans les autres, si je peux me passer le plus possible des autres, si je peux utiliser les autres pour ma gloire, c'est peut-être un peu trop, disons si je peux vivre de la façon la plus indépendante possible, et juste développer mon individualité, ma personne au maximum, parfait, je vais avoir réussi, je vais être toute-puissante, puis je vais avoir réussi ma vie. C'est dangereux, je le sais, puis quand je dis que j'ai un peu peur de ce qui peut m'animer, c'est un peu cet idéal, je dirais nietzschéen : moi, moi, moi. Et puis, il faut que j'aie au-dessus de tout cela. Je ne sais pas c'est quoi, c'est quelque chose que je ne trouve pas [...] Je sens qu'il y a chez moi ce désir d'individualisme. Cela m'effraie, mais je sens que j'y prends part [...] Je ne sais pas si c'est comme si : après moi le déluge, mais c'est cette façon de voir le monde. C'est comme si nous étions prêts à tout, pour toujours voir les choses selon son point de vue, uniquement et toujours. Il me semble que les conséquences peuvent être... c'est extrêmement restrictif. Il me semble que cela peut amener des conséquences fâcheuses pour les autres si tout le monde... si c'est tout le temps un champs d'*ego* grossissants... Il y a tellement de problèmes qui se posent et qui sont des problèmes urgents... si on pouvait comme vraiment s'y mettre. Souvent les gens qui sont impliqués dans l'action, ont dû se dire : « Si tout le monde faisait une petite part, si je n'avais pas à tout prendre sur mes épaules, si tout le monde pouvait avoir cette conscience-là, et qu'on pouvait davantage compter les uns sur les autres, bon dieu, qu'il pourrait se faire un progrès. Si tout le monde se mettait ensemble. Si les autres n'étaient pas nécessairement une force à combattre, on dirait que c'est presque cela. Ce n'est pas sûr que l'on peut aider les autres. On peut juste espérer un petit peu s'aider soi-même. Dans la société actuelle, il semble bien que ce soit cela » (20/11,12,13).

Son rapport à la société est un rapport d'impuissance et de division intérieure. Sa lucidité devant la souffrance l'enjoint de s'employer à la soulager, ce qu'elle se sent impuissante à faire seule. Elle ne croit pas à la solidarité de la majorité, dans cette démarche. Elle ne veut pas faire d'elle une victime en sacrifiant sa vie pour une cause qu'elle juge perdue, étant donné qu'elle ne peut compter sur la solidarité de la majorité. Elle opte pour une carrière où c'est la gratuité qui prime, la beauté de l'art, mais elle demeure divisée parce qu'elle se demande si elle ne s'engage pas sur une voie trop individualiste, égoïste même. Elle tente de se convaincre que la beauté et la gratuité pourraient peut-être, tout de même, être utiles à la société.

Quand Nancy se réfère à ce qu'elle a appris de la foi chrétienne, la nausée la prend parce que, ce qu'elle retient, c'est qu'il faut sacrifier des choses pour les autres, ce qui, dans son univers de pensée, équivaut à se sacrifier elle-même, à se supprimer, à tout le moins à s'amoindrir au profit des autres. Quelle injustice ! se dit-elle, puisque ceux qui ne le feront pas ne seront aucunement privés de quoi que ce soit, et pire encore, Dieu lui-même n'agit pas et s'en remet aux humains pour le faire. Pourquoi se sacrifierait-elle puisque d'autres ne le feront pas, pas même Dieu?

« Si je regarde ce que la foi en Jésus-Christ me dirait, ce serait peut-être qu'il faudrait que j'aie jusqu'à sacrifier des choses. Cela fait peur. J'admire beaucoup les gens qui l'ont fait et qui le font encore. Moi aussi, des fois... Mais on dirait que tu ne peux pas juste te donner comme cela, faire de l'héroïsme dans le sens de donner sa vie pour donner sa vie. C'est parce qu'on sent le poids de ce qu'une vie peut valoir qu'on la donne. C'est en pleine connaissance de cause... Il faudrait qu'il y ait quelque chose au-dessus des humains. Il faudrait qu'il y ait quelque chose d'autre que juste la somme des individus [...] J'en ai ras-le-bol de penser qu'il n'y a pas du tout qu'une façon de voir la chose. Cela a l'air la bonne façon de dire que... si au moins on peut penser que certaines personnes vont jusqu'à sacrifier leur vie pour essayer de faire que les choses aillent mieux, puis qu'on puisse juste croire encore en la vie... puis que d'autres personnes n'ont pas besoin de faire ces sacrifices-là, cela a l'air d'aller tout aussi bien... C'est injuste, c'est épouvantable, c'est révoltant... Je pense que c'est Dostoïevsky qui disait : tout est permis... puis,

ce n'est pas grave... Personne ne sera puni pour cela... Je ne crois pas que Dieu puisse faire quelque chose. Alors il faut que les humains trouvent le moyen de faire quelque chose » (20/14,15,16).

Nancy se sent impuissante à faire face seule à la misère qu'elle voit. Elle souffre et elle a peur.

« L'impuissance, c'est une chose qui me fait terriblement souffrir. Si je vois que je ne peux rien faire pour corriger une situation... la chose la plus pénible dans ma vie est d'être capable d'une certaine lucidité... je vois beaucoup de problèmes et je ne peux rien faire... C'est intolérable. [...] J'ai peur de vivre » (20/32,33).

Pour Nancy, la religion est une projection, un moyen de survie. Elle assimile la foi religieuse au sentiment d'impuissance. On recourt à elle quand on est sans moyen.

« J'aimerais tellement cela croire parce que je suis sûre que cela m'aiderait... Quelqu'un a dit, je ne sais pas qui, que la religion a été inventée, qu'elle a émergé pour aider les êtres humains à vivre, à ne pas se suicider... On ne peut pas savoir que Dieu existe, on peut y croire... Penser que la religion a été un moyen qui aide les gens à vivre, cela je le croirais volontiers... Je me sens plus près de cette façon de penser que d'une autre façon de penser... » (20/17).

Pour Nancy, les prescriptions religieuses l'empêchent de développer sa force, sa combativité, sa capacité de s'accomplir par elle-même. Compte tenu de la façon dont elle a intériorisé la religion, il est préférable pour elle de ne pas y croire parce qu'y croire équivaldrait à s'étiqueter à jamais comme identifiée à la souffrance et devant se sacrifier, donc se vouer à la mort.

« J'ai toujours lié la foi à un sentiment de faiblesse... Comme si l'impuissance que je ressentais était ce qui me permettait d'être près de Dieu. C'était aussi vague que cela. À partir du moment où j'ai essayé de remonter à la surface, puis que j'ai essayé de sortir de ma coquille, de gagner en force, c'est comme si proportionnellement... C'est en contradiction avec le fait que je voulais devenir forte, devenir capable de vivre dans le monde, seule, avec le minimum de ressources. Au lieu d'aider, cela aurait plus nui, de la façon dont je le voyais. Pour moi, la foi aide les gens qui n'ont plus rien d'autre dans la vie [...] La religion a l'air bien liée aux gens qui ont des problèmes, et qui autrement n'auraient pas de

raison de vivre. C'est pour cela que dans mon développement, c'était sensé de mettre cela en arrière [...] Je ne suis pas la personne qui a tellement confiance en soi, de façon générale, et j'ai l'impression que c'est peut-être lié à mon éducation religieuse. [...] Ce qui est lié à la religion, c'est le fait que, si on devait souffrir, c'est probablement parce que la personne avait souffert, donc essaie d'être compréhensive [...] cela n'aide pas tellement à faire une personne décidée et active » (20/18,19,20,24,28).

L'Église apparaît à Nancy trop repliée sur elle-même et sur ses façons de voir pour pouvoir partager avec ceux qui ne sont pas familiers avec son langage et ses façons de faire. L'interprétation des Écritures, le langage utilisé, lui paraissent intemporels et sans prise sur le vécu. L'insistance dans la prière rituelle sur l'aspect pénible de la vie la rebute.

« L'Église semble se préoccuper tellement davantage des personnes qui sont à l'intérieur que des personnes qui sont à l'extérieur. [...] C'est comme si les personnes qui sont à l'extérieur n'ont qu'à s'adapter à sa façon de voir les choses si elles veulent adhérer à l'Église, puis, si on est étranger à cela, on manque le bateau. [...] L'Église et la foi de Jésus-Christ ont été très présents dans ma petite enfance... c'est des mots qu'on tourne et retourne dans sa tête et l'on ne sait pas s'il y a une connexion à faire avec le vécu parce que ce sont des choses qui semblent intemporelles... Il y a dans l'Église une espèce de « flattery » de bedaine... Me sentant à part de l'Église, cela m'a permis d'expérimenter par moi-même. [...] L'Église, c'est une force, mais elle ne fait pas la tâche que je m'attendrais qu'elle fasse parce que c'est comme tout à fait détaché de la réalité du commun des mortels. [...] L'interprétation des Écritures par exemple. Des fois on aimerait cela ajouter des prières qui ne sont pas juste : prions pour les désespérés de la terre. Il me semble qu'il doit y avoir autre chose que cela » (20/2,3,4).

Nancy aimerait croire dans la religion mais en est incapable, bien qu'elle affirme que cela l'aiderait. Elle veut avoir du pouvoir sur sa vie. La croyance qu'elle a assimilée entre en contradiction avec cette aspiration, puisque pour elle c'est la faiblesse qui permet d'être près de Dieu, et que la force, la maîtrise sur sa vie, l'en éloigne. Nancy veut vivre, réussir, créer, s'intéresser à ce qui est beau dans l'existence. Pour cela, elle se voit forcer d'affirmer que la religion, ce n'est pas pour elle puisque la



religion, c'est pour les impuissants et les malades, et qu'elle ne veut pas être une victime. Elle veut avoir du pouvoir sur sa vie, en considérer la richesse et créer de la beauté, en souhaitant que ses œuvres puissent être utiles à d'autres. Elle a décidé qu'il était préférable pour elle de mettre la religion derrière elle et d'opter pour l'idéal individualiste nietzschéen, espérant ainsi pouvoir s'affirmer et saisir la vie à pleines mains. Elle est d'avis que la religion serait une invention, un opium, pour aider les gens à vivre et à ne pas se suicider. Pour elle, Dieu, dans les faits, ne fait rien pour enrayer la souffrance humaine et, de plus, il en a remis la tâche aux humains. La foi en Jésus-Christ, telle qu'elle l'a reçue, l'enjoint de se sacrifier pour les autres. Elle ne peut adhérer à cette proposition qui lui fait peur. Donner sa vie pour donner sa vie, c'est s'anéantir et elle veut vivre. L'Église ne la rejoint pas car elle demande aux gens de s'adapter à elle plutôt que d'être attentive à eux. De plus, elle communique dans un langage intemporel, détaché de la réalité commune et délaisse la beauté pour se concentrer sur les désespérés de la terre.

Le rapport au religieux de Nancy s'articule autour de la souffrance et du désir de vivre quelque chose d'autre que la souffrance. Elle se situe en rupture avec la religion, qu'elle assimile au fait de devoir porter la souffrance des autres. Elle est en recherche d'une réalité qui transcende les êtres humains et les rende solidaires dans l'aide aux souffrants.

La quête de salut de Nancy est multiforme. Elle aspire à vivre une vie qui a la saveur de la beauté et de la gratuité. Elle recherche l'harmonie avec ce qu'elle est, ce

qu'elle pense, ce qu'elle est capable de faire, sans crainte du blâme. Elle souhaite pouvoir prendre sa place parmi d'autres, communiquer, se sentir appartenir. Elle veut que son travail de création et de beauté soit utile aux autres. Elle lutte pour croire en elle. Elle rêve d'être en contact avec une transcendance qui solidarise les humains dans l'aide qu'ils peuvent s'apporter les uns aux autres dans la souffrance. Par-dessus tout, ce qu'elle recherche c'est d'avoir du pouvoir sur sa vie, sur la vie, dans la ligne des aspirations qu'elle porte.

## **6 Le matérialisme athée**

- **Carl** : « *Je crois qu'il existe une force, une puissance... Mais de là à affirmer qu'il existe un Dieu quelque part, non* » (14,34).

Carl âgé de vingt-sept ans est un célibataire autonome qui compte sur lui-même pour atteindre ses objectifs. Des liens difficiles avec ses parents entravent son épanouissement. Sauvé de justesse à la naissance, il est fasciné par le vivant et son adaptabilité. Conscient de sa finitude, il vit constamment en état d'urgence.

« Je suis né avec deux tours de cordon ombilical autour du cou. On n'entendait plus mon cœur. J'ai été sauvé de justesse à la naissance. C'est quelque chose... qui me hante un petit peu, qui me dit que j'ai encore plein de choses à accomplir avant qu'une deuxième fois la mort se représente. Cela fait que j'y donne la claque » (14/1).

Carl a fait ses débuts dans la vie dans des conditions précaires. De son enfance, il se souvient de la mansarde, de l'eau qui s'infiltrait du toit, du froid qui traversait les

murs : « C'était infernal! » (14/1). Il se remémore encore les fréquentes crises d'asthme causées par des allergies qui ont commencé très tôt dans l'enfance. Il se rappelle aussi qu'à cette occasion, il a perdu son ourson dans des circonstances dramatiques pour un enfant.

« Un drame. Un premier drame de ma vie, c'était de voir brûler mon ourson en arrière de la maison. Parce qu'il fallait s'en débarrasser (allergie). [...] Cela a été assez dramatique. Il y avait un feu dans le baril où mon père faisait brûler des branches. À un moment donné, il a pris l'ourson, puis plutôt que de le mettre à la poubelle, il l'a foutu dans le tas. C'était assez dramatique » (14/2).

Son adolescence a été marqué par la violence de groupes rivaux dans ses premières années à l'école secondaire. « En tout cas, c'était vraiment dur » (14/4), et par l'anonymat d'une mégapolyvalente où la drogue circulait allègrement « C'était affreux! » (14/4).

Au collégial, Carl opte pour les sciences de la santé. « J'ai toujours été attiré par ce qui était vivant. Cela me fascine aussi de voir l'adaptabilité de l'être vivant, face aux situations qu'il vit » (14/5).

Son entrée à l'université est l'aboutissement d'un grand rêve.

« L'événement le plus marquant pour moi a été mon entrée à l'université. Cela a été comme la consécration... enfin je trouve une place où je vais pouvoir arriver à quelque chose. Au bout de la ligne, je vais avoir un diplôme et je vais pouvoir travailler avec cela [...] C'était comme si enfin j'arrivais sur une porte ouverte [...] C'était ce que je voulais et puis, dès ce moment-là, j'ai su que j'allais terminer mon cours, que je me trouverais un emploi, que je finirais par avoir les choses que la société valorise, c'est-à-dire une maison, des enfants, un chien » (14/14,15,16).

La poursuite du bonheur motive Carl. Une quête difficile puisqu'elle porte sur un bonheur parfait.

« Le bonheur, c'est une notion très complexe pour moi. Le bonheur, ce n'est pas une chose. Le bonheur, c'est un ensemble de choses. Pour pouvoir être dans un état de bonheur, il faut pouvoir posséder en même temps cet ensemble de choses-là. Les choses ne sont pas toutes matérielles, il y a des choses plus psychologiques. Par exemple, l'amour de quelqu'un que tu as. L'absence de problèmes financiers. Que tu aies tout ce qu'il faut pour survivre... pour moi, à ce moment-là, tu rencontres la notion de bonheur. [...] Ce qui me fait vivre ? Je ne suis pas « tuable » ... en fait c'est la recherche de bonheur qui me fait vivre. Parce que je parle toujours du bonheur parfait, si tu n'as jamais eu le bonheur parfait, tu le cherches. Tu essaies de te concocter le mélange qui fait qu'à un moment donné cela va te donner le bonheur parfait. Sauf que, tant que tu ne l'as pas atteint, tu tends vers cela » (14/20,22).

Sa vie c'est le travail, un travail qu'il aime et qui le rend fier en plus de lui procurer l'aisance nécessaire pour se procurer tout ce que la société promet. Il aspire à devenir directeur afin de pouvoir mettre en œuvre sa stratégie concernant la valorisation des bénéficiaires. La carrière est l'élément mobilisateur de sa vie. C'est le travail qui constitue l'essentiel de la vie de Carl. Sa compagne de vie s'insère dans les interstices.

« La vie professionnelle dans ma vie prend les trois quarts de la place [...] J'ai une blonde qui ne me voit pas souvent. [...] Je suis un parfait candidat à l'épuisement professionnel. [...] Je suis affreusement matérialiste. C'est dire que, pour moi, chaque chose que je fais doit me rapporter à un moment donné. [...] Ma vie, c'est le travail, le travail, c'est ma vie. [...] Pour moi, le but ultime, c'est de finir mon certificat en administration et éventuellement, d'avoir un poste de directeur général » (14/8,23).

Carl est prudent dans ses relations avec les autres. Il a un rapport conditionnel avec eux, un rapport économique. Tout ce qu'il donne doit lui rapporter un jour. Son rapport à ses parents est problématique. Il a peu d'amis mais ceux qu'il a il peut s'y fier. Il a une « blonde » à qui il donne peu de temps. Bien qu'il désire des enfants, l'intimité et la vie de famille ne font pas partie de ses priorités.

Pour Carl, la confiance est primordiale. « Ce qui est sacré? La confiance que les gens me portent, puis la confiance que je porte aux gens. Cela, c'est sacré. C'est vraiment très sacré. Je ne sais pas pourquoi cela m'obsède à ce point » (14/38). Il reconnaît en elle un absolu, et il la vit de façon absolue. Quand la confiance est trahie, il prend de la distance, radicalement, par rapport à la relation.

Pour Carl, la vie est un don, un cadeau fait par quelqu'un dont il ne peut préciser l'identité. Il sait cependant que ce don de la vie assure la dignité de chaque personne quelle que soit sa situation.

« La vie pour moi, c'est un cadeau. Quelqu'un t'a donné la vie... Tu peux croire que c'est Dieu qui t'a donné la vie. Tu peux croire que ce sont tes parents qui t'ont donné la vie. Peu importe. Quelqu'un te fait le cadeau de la vie. [...] Quand on infantilise des personnes âgées qui sont un peu confuses, pour moi, c'est inadmissible... » (14/32).

Carl croit en une force naturelle qui dynamise, une puissance qui propulse en avant. Il ne croit pas qu'il existe un Dieu quelque part. Pour lui Dieu n'est pas localisable, il est immanent à ce qui vit.

« Pour moi, il existe quelque chose, peu importe d'où cela vient, mais il existe une force. Que tu appelles cela Dieu ou que tu appelles cela un inconscient qui te pousse à faire quelque chose, ou la force de l'esprit des gens réunis ensemble [...] Je crois qu'il y a une force, une puissance, qu'elle soit imaginée par l'homme ou qu'elle soit réelle, il y a cette puissance-là. C'est incontestable. Cela peut transporter les montagnes, puis, cela peut même aller jusqu'à te donner des buts, jusqu'à te sortir des mauvaises passes de la vie. Cela, j'y crois. Mais de là à affirmer qu'il existe un Dieu quelque part, non » (14/32,33,34).

Carl utilise l'analyse comme instrument d'accomplissement de lui-même. Il fait retour sur son expérience et élabore des stratégies de vie. Il progresse par la lecture et par la réflexion.

« Cela se passe entre onze heures et minuit. Une heure à fixer un mur, faire le point, lire quelque chose. Je me replie à l'intérieur de moi-même. Je vais voir ce qui se passe. C'est mon heure d'analyse de l'extérieur et de l'intérieur [...] J'essaie de sortir quelque chose qui peut me servir à moi » (14/35,36,40).

Carl a été éduqué dans la tradition catholique par des parents excessivement religieux. Il s'est acquitté de la pratique dominicale durant un certain nombre d'années mais sans conviction. Il recourt à la Bible comme livre de sagesse pour alimenter sa réflexion. « J'aime beaucoup me rapporter aux Écritures. Par exemple, aller voir dans la Bible, lire quelque chose et essayer d'en tirer une signification concrète pour aujourd'hui » (14/34). Par contre, très tôt, il a ressenti un sentiment d'étrangeté et une impression de facticité par rapport à la liturgie chrétienne qu'il percevait comme un spectacle joué devant une assemblée.

« Mes parents sont excessivement religieux. Je suis allé à la messe, je ne sais pas combien de temps, avec mes parents. Mais pour moi, très tôt dans la vie, les valeurs de la religion catholique c'était devenu comme une espèce de spectacle. Je trouvais qu'ils faisaient leur show en avant » (14/35).

Jésus pour lui est un honnête homme qui est né à un moment donné et qui a ouvert les yeux des gens en leur laissant un message important : celui de s'aimer les uns les autres.

« Jésus-Christ? Un bonhomme qui est né à un moment donné, puis qui a ouvert les yeux des gens. Je pense qu'à l'époque où Jésus est né, il y avait beaucoup de discordes. Il y avait énormément de chaos... Il y avait plusieurs sectes religieuses qui véhiculaient des valeurs, des idées différentes. Il est venu là-dedans leur dire : « Écoutez, arrêtez de vous replier sur vous-même puis arrêtez de regarder votre nombril, puis regardez vous ensemble. Regardez : vous êtes l'ensemble des habitants de la terre. Commencez donc par vous aimer les uns les autres avant de vouloir vous arracher les cheveux les uns les autres. » Je pense que c'est cela qu'Il est venu nous porter comme message. Le plus important message de Jésus-Christ, c'est : « Aimez-vous les uns les autres. » » (14/38).

Carl ne peut se représenter l'au-delà. « L'au-delà? J'ai de la misère à croire à cela. Peut-être du fait de ma formation, un peu beaucoup scientifique » (14/33).

Il se définit lui-même comme un matérialiste athée. Il ne croit pas en l'au-delà. Son horizon est séculier. Son interprétation du monde est davantage scientifique et matérialiste. Au moment de l'adolescence, il a effectué une rupture avec la pratique religieuse, la considérant comme un spectacle dont il était le spectateur. Il s'est tourné vers lui-même. Sa vie est axée sur la réussite de sa carrière et la possession des biens qui assurent son bien-être. C'est durant son heure d'analyse qu'il élabore ses stratégies d'avancement et de progrès. Le tangible et ce qui rapporte immédiatement canalisent sa soif de bonheur. Il reconnaît une force de vie qui pousse en avant, force sans nom et sans visage, bien qu'une certaine ambivalence soit présente dans l'expression « quelqu'un ». À la réflexion, Carl l'annule.

La quête de salut de Carl est pragmatique. Il vit intensément avant que la mort ne vienne l'arracher à l'existence. Il redoute la souffrance physique. Il veut gravir les échelons au niveau de sa carrière et aspire au bien-être matériel. Il attend de son heure d'analyse des indications qui le fassent progresser. Il souhaite que le don de la vie soit respecté en toute personne. Il aspire à une confiance quasi sans faille de la part de ses amis et de ses connaissances. Il est sans cesse en quête du bonheur parfait qu'il concocte en tenant compte de la multiplicité des éléments qui composent la vie. Il a besoin de se réconcilier avec son passé et ses parents.

## 7 La laïcité

- **Maxime** : « *Je n'ai pas de religion... Dieu, c'est moi-même* » (25/15,16).

Maxime, vingt ans, célibataire est étudiant au collège. Autonome, il a confiance en lui-même. Bien qu'il caresse un grand rêve, celui de devenir astronaute, il apprécie la vie simple qu'il partage avec ceux qu'il aime. Pour lui vivre, c'est apprendre, agir selon ses désirs et s'améliorer.

« Ce qui me fait vivre? Tout ce qui m'entoure : ma famille, mes amis, les personnes que je côtoie, la société et moi-même. Surtout moi-même parce que si je n'avais pas d'idées je ne vivrais pas, je resterais où j'en suis. Vivre, c'est bouger..., c'est grandir..., c'est apprendre. On apprend la vie de diverses façons. Il y a des personnes qui jasant avec nous. Cela nous fait apprendre des choses que peut-être on ne connaissait pas. On entend la télévision, la radio. Tout cela c'est un moyen pour entendre quelque chose qui peut nous permettre d'améliorer notre vie, puis de s'arranger pour vivre ce que l'on veut. [...] Vivre c'est grandir, [...] c'est apprendre des choses en grandissant, améliorer sa connaissance, mieux juger pour mieux faire les gestes qu'on pose » (25/1,2).

Pour parvenir au rêve ambitieux qu'il poursuit, Maxime a élaboré un plan d'action qu'il réalise et évalue, une séquence à la fois.

« J'essaie de m'orienter vers mon métier, vers ce que je veux devenir plus tard. Mon rêve : devenir astronaute. D'abord, un bon pilote. Au secondaire, je rêvais d'aller au collège. J'y suis déjà. J'ai fait au moins ce bout de rêve-là. Mon rêve, c'est d'aller au collège militaire, puis à l'université, pour devenir pilote. À date, cela fonctionne bien. Je fonctionne par bout de rêve qui englobe un grand rêve. Actuellement, je prends cela bout par bout. Quand j'aurai fini ce bout-là, je vais l'ajouter aux autres. Ce sera comme un film, les séquences d'un film. [...] Tout est orienté vers ce rêve-là et au bout, cela sera comme si ma vie était accomplie. [...] Je ne suis pas un gars qui m'enfle la tête parce que je veux devenir astronaute. Non, je me suis dit que j'allais y aller étape par étape. Puis, si jamais je vois que je ne peux réussir à monter plus haut, bien il y a toujours d'autres branches sur un arbre. Je peux dévier sur une autre branche, puis continuer plus loin » (25/1,2,3,4,6).



Pragmatique, l'action est au cœur de sa dynamique. Son rapport avec lui-même s'exprime dans l'action librement décidée, toute orientée vers son rêve de devenir astronaute. Sa mère le soutient dans la poursuite de son projet. « Économiquement parlant, cela ne me coûte pas trop cher de rester chez nous au lieu d'être seul en appartement » (25/4).

Son intérêt pour les études le démarque du reste de sa famille.

« Dans ma famille, je suis le seul à date qui a réussi à aller jusqu'au secondaire V, puis d'être rendu au collège. Cela c'est quelque chose. C'est un choc parce que je vis dans une famille qui va le plus vite possible sur le marché du travail, puis qui omet pas mal l'éducation. Bien moi, cela m'a poussé à dire : moi, je vais aller au bout des études, là où je peux aller le plus loin. Pour cela, j'ai fini mon secondaire V, je suis allé jusqu'au collège. Je suis le premier dans la famille à avoir fait cela » (25/8,9).

Pour lui, le bonheur est à portée de la main. Il réside dans les relations qui le lient aux autres, les réalités quotidiennes qui le font vivre, le rêve qu'il caresse.

Mon rêve, c'est mon plus grand bonheur. Il y a des petits bonheurs. J'ai Carmen, ma petite amie, c'est un bonheur que j'ai. J'ai des amis, c'est un autre bonheur. J'ai les gens qui m'entourent. La façon que je vis, c'est quand même un bon bonheur » (25/6).

Les autres comptent pour Maxime. « Mes valeurs, c'est l'amour, l'amitié que le monde te porte, puis que tu leur portes. [...] L'amitié se propage beaucoup » (25/9,10). Son père est absent du foyer. « Mon père n'est plus chez nous. Ça, c'est quelque chose, c'est un choc... » (25/8).

Maxime a un bon rapport aux autres, un rapport adapté au lien qu'il entretient avec chacun. Il communique avec ses amis, ses connaissances, dans la réciprocité, dans le but de partager, d'apprendre, de grandir. Son rapport à la société est, en général, plus distant parce qu'il considère qu'elle est trop individualiste. C'est sa famille et le réseau des proches qui sont signifiants pour lui. « La société, la manière qu'elle vit, elle est toute individualiste. [...] La politique, au bout de cela, il y a un peu de tout » (25/13). L'engagement de Maxime passe par la reconnaissance. « L'engagement, c'est le respect. Se respecter et respecter les autres. Je pense que cela veut tout dire... C'est une entente. Du respect, c'est une entente entre les personnes » (25/13,14).

Maxime n'est pas baptisé. La religion et le divin sont absents de sa vie. La réflexion tient lieu de prise de distance en vue de l'accomplissement de lui-même.

« Je n'ai pas de religion... même pas athée. Quand je pense à ma vie, c'est une façon pour moi de prier. C'est voir ce que je fais et ce que je veux faire. C'est penser à ce que je veux. C'est essayer de voir où je suis rendu. Mais, pour moi, personnellement, Dieu c'est moi-même. C'est l'accroissement que je fais dans ma vie. C'est un genre de Dieu. Je fais ma vie comme je l'entends » (25/15,16,17).

Maxime ne se pose pas la question de l'au-delà. Il vit son existence sur un horizon séculier, temporel, dans le sens d'un projet à réaliser, dont il est le décideur et l'artisan. Son rapport à l'ultime, c'est d'être projet, liberté de se faire par lui-même. « Y a-t-il une autre vie après la mort? Et bien moi je ne sais pas, parce que je n'y suis pas allé. [...] Quand je serai dû pour mourir, je mourrai. [...] Je ne pense pas à la mort. Je fais ma vie comme je l'entends, à peu près » (25/17).

Interrogé sur Dieu, il partage avec nous la représentation culturelle qu'il s'en fait. « Dieu, c'est quelqu'un qui est au bout de l'échelle, genre échelle sociale. Il peut maîtriser tout le monde. Mais, Il laisse faire. Il fait ce qu'Il veut » (25/16). Puis il reprend : « Mais pour moi, personnellement, Dieu c'est moi-même, c'est l'accroissement que je fais dans ma vie »(25/16).

Maxime n'a pas de rapport au religieux. Pour lui, la religion et Dieu sont inexistants. L'ultime, c'est lui-même, agissant librement, comme force, comme dynamisme qui lui permet de s'orienter dans le sens de la réalisation de son rêve de devenir astronaute et par là, de réussir sa vie. On peut dire que son horizon de vie, c'est un projet à réaliser librement, un peu à la Jean-Paul Sartre. Cependant, il ne se considère pas comme un athée parce qu'il ne nie pas l'existence de Dieu mais affirme plutôt son manque d'intérêt pour la question. Bien que ces deux positions soient très proches et mènent aux mêmes conséquences, ce qui les différencie c'est le fait que, pour Maxime, cette question de l'existence de Dieu ne compte pas ; c'est pourquoi son rapport au *croire* est qualifié de laïque plutôt que d'athée.

La quête de salut de Maxime, c'est de réaliser son rêve de devenir astronaute, c'est aussi d'être soutenu par sa famille dans la poursuite de ses études, c'est encore d'apprendre, de grandir dans l'échange avec des amis, des connaissances, c'est ultimement de trouver en lui-même la force de réussir sa vie.

## CHAPITRE 7

### JEUNES ADULTES ANCRÉS DANS LA FOI CHRÉTIENNE

Durant le processus de leur évolution, l'adolescent et le jeune adulte sont appelés à passer de l'attitude religieuse de *religion* à l'attitude religieuse de *foi*. Ce passage s'effectue par la rupture de la projection de leurs désirs sur Dieu vers une rencontre réelle de sujet à sujet avec Lui. Dieu est l'Autre qui fait Alliance gratuitement avec ceux qui le reconnaissent dans sa Révélation et acceptent librement son élection. A l'inverse de l'attitude religieuse de *religion* où l'être humain cherche à se valoriser devant Dieu, l'attitude religieuse de *foi* repose sur l'amour et la compassion de Dieu, que les humains accueillent et transmettent aux autres. Dieu et l'être humain s'accueillent et se reconnaissent mutuellement et font route librement ensemble.

Les interviewés présentés dans ce chapitre partagent l'attitude religieuse dominante de la *foi*. Jocelyn, bien que baptisé dans la religion catholique, n'a eu aucun contact avec la foi chrétienne avant la fin de son cours secondaire. La rencontre d'un témoin bien ancré dans la foi chrétienne a amorcé une démarche qui l'a conduit vers la personne du Christ. Violaine a été rejointe par la pastorale scolaire et aussi par son conjoint; Xavier, par son épouse et certains mouvements chrétiens. Robert, Jean-Louis, Alice, Marie, Régine, Christophe et Michel ont été éduqués dans une famille où la foi

chrétienne était professée librement et de façon significative. Ces personnes ont en commun d'avoir été mises en contact avec la foi par des témoins qui en vivaient et l'incarnaient en quelque sorte. Vivant une relation personnelle de confiance avec Dieu, ils sont désireux de transmettre à d'autres ce qu'ils ont reçu. La compréhension de leur foi et son expression varient selon l'héritage reçu et les démarches personnelles de chacun(e). Nous avons constaté que les parents et les éducateurs des jeunes adultes qui ont évolué vers l'attitude de *foi* étaient des témoins capables de leur faire confiance dès leur jeune âge. Très tôt, ces jeunes ont fait l'expérience de la confiance, de la foi qu'on leur portait. Nous débutons la présentation des jeunes adultes croyants avec Robert, Jocelyn, Violaine et Xavier.

## 1 Un croyant déchiré par le doute

- **Robert** : « *Quand tu es bien croyant à l'intérieur de toi et que tu commences à douter par ta tête... cela commence à faire de méchants conflits* » (29/31).

Robert, célibataire, vingt ans, poursuit brillamment des études en informatique. Autonome, il entrevoit le jour où il prendra sa place sur le marché du travail. Ce féru de la connaissance est un gagnant. C'est aussi un fils et un frère bien ancré dans l'existence. Il bénéficie d'un héritage familial qu'il qualifie de trésor. Robert travaille pour défrayer sa scolarité. Il se sent coincé dans le temps et juge qu'il n'en a pas suffisamment pour réfléchir à ce qu'il vit, ni pour soigner ses relations familiales. Devant les problèmes sociaux et environnementaux qu'il découvre, il se sent à la fois

responsable et impuissant et il s'efforce de les ignorer mais il n'y réussit pas tout à fait puisqu'il se sent coupable de ne rien faire. Pour s'épanouir, il lui faut pouvoir agir et être quelqu'un dans son milieu. Robert a un bon rapport avec lui-même mais se sent en tension en regard des repères venus de sa famille, lesquels diffèrent de ceux que le milieu culturel – études et médias - lui proposent. Il a la nostalgie de l'innocence et de l'insouciance de l'enfance.

« Je sens le besoin de me rapprocher de la famille, parce que la famille a toujours été une valeur très importante [...] Mes parents, c'était un trésor pour nous. Ce l'est encore... des souvenirs d'enfance qui sont emmagasinés. Des souvenirs d'enfance que l'on recherche toujours pour leur beau côté... Je parle de retrouver notre enfance à l'intérieur, de retrouver notre innocence plutôt, parce que l'on sait trop de choses à un moment donné, puis elles te choquent, puis tu les refoules, puis lorsque tu les refoules, c'est comme un besoin de revenir à l'enfance, à l'innocence. [...] Nous sommes des conscients inconscients. Nous savons que nous sommes en train de nous détruire et nous ne faisons rien. Nous faisons notre petit innocent, puis nous refoulons cela en disant que ce n'est pas grave, que les autres vont arranger cela... Tu ne peux pas empêcher cela, toi, ta petite personne... tu penses aux conséquences de tes actes, c'est mortel pour le moral. À un moment donné, tu refoules, tu te sens coupable. [...] J'accorde toujours du crédit puis de l'importance à ce que mes parents me donnent comme rétroaction. [...] C'est l'autorité. [...] Pas autoritaire. L'autorité pour moi c'est dans le sens que l'on admirait nos parents, c'est plutôt des modèles, dans le sens d'exemples » (29/16,17,18,19).

Robert ambitionne d'être le meilleur dans tout ce qu'il projette et cela, dans l'harmonie avec les autres, la proximité et la fraternité.

« Ce qui me fait vivre, ce sont les buts que je me donne. En partant, je me donne des buts que je sais impossibles à atteindre et je les sépare en mini-objectifs qui sont, eux, réalisables. Être en informatique c'est un objectif parmi d'autres, lequel m'a aidé à tendre vers mon but, entre autres, être le meilleur dans tout ce que j'entreprends. Ensuite de cela, cela se sépare en sous-objectifs. Des meilleurs résultats à l'école, c'est un objectif qui est réalisable, puis je suis content. [...] Quelqu'un qui n'a pas de buts ne passe pas au travers, c'est pour cela qu'il y a tant de suicides chez les jeunes [...] Un des buts, c'est la réussite. Un but qui serait encore plus fort serait de considérer ton entourage comme une famille, et être proche, pouvoir parler à ton voisin comme s'il était ton frère. C'est un but irréalisable parce que les autres ne te considèrent pas comme leur frère

nécessairement. L'amitié, ça accroche, ça accroche beaucoup plus que les amours, ne penses-tu pas? » (29/25,27,28).

Vivre sans prendre le temps de vivre, sans réfléchir à ce qui a été vécu, est-ce vraiment vivre? se demande Robert.

« Une chose que je suis en train de remettre en question dans ma vie, c'est justement le rythme de vie. Cela me choque de ne plus avoir le temps de vivre. [...] Je me sens coincé. Je pense que c'est l'un des maux de la société. Beaucoup de personnes se sentent coincées entre leur vie de travail et leur vie de loisir. [...] Tu n'as pas le temps de penser à ce qui se passe » (29/34,35).

Le bonheur pour Robert, c'est d'avoir un certain pouvoir et des relations harmonieuses avec les autres et avec l'environnement.

« Le bonheur, pour moi, c'est l'épanouissement total avec mon environnement. [...] La première harmonie, c'est avec ton entourage humain, social. [...] Ensuite... c'est avec la nature. [...] Nous sommes en train de dégrader l'atmosphère, de dégrader l'environnement... ça choque. [...] Ça m'empêche, moi, personnellement, de m'épanouir, en ce sens que je ne puis rien faire. Je ne suis pas dans le bonheur. Quand tu es impuissant, tu n'es pas dans le bonheur. [...] Tu es dans le bonheur quand tu es en épanouissement, quand tu peux faire quelque chose, quand tu te sens quelqu'un parmi d'autres. Puis, lorsque tout le monde sera égal » (29/39,40).

Robert est un être de relations. Celles qu'il entretient avec son milieu familial sont importantes pour lui et de qualité. Il a beaucoup d'amis avec qui il aime échanger, discuter. Actuellement, l'amitié lui importe davantage que l'amour. Il rêve d'entretenir des rapports fraternels avec tous ses proches. Robert comprend la nécessité de l'insertion sociale élargie et de la recherche. Il déplore le manque de temps pour s'occuper des siens. Il se sent responsable d'apporter sa pierre à la construction de la société, ainsi qu'à la protection de l'environnement, mais il se sent seul et impuissant devant cette tâche. Il trouve difficile d'affirmer son attachement aux valeurs héritées de sa famille dans un contexte culturel et social qui en propose des différentes. Robert

privilégie le rapport de gratuité avec ses proches. Il domine nettement le rapport utilitariste. Au niveau social, il se tient en tension entre deux positions : d'une part, affirmer ce qu'il est et, d'autre part, faire des compromis avec la culture ambiante. Comment être à la fois lui-même et, en même temps, un parmi d'autres?

Robert a hérité d'une foi vivante, transmise par ses parents et sa grand-mère. Actuellement, il est déchiré par le doute. La réflexion philosophique qu'il a faite au collège l'a rendu sceptique.

« Un cours qui m'a vraiment changé au collège, c'est le cours de philosophie. Cela m'a vraiment changé au point de vue de ma pensée; c'est débile [...] Ma grand-mère, c'est une grande religieuse. Toute notre enfance, elle nous racontait la vie du point de vue religieux. Puis cela m'a beaucoup frappé. Cela m'est toujours resté dans la tête. [...] C'est grâce à elle si j'ai gardé un soupçon de religion, parce qu'à mesure que le temps avance, je crois que mon entourage, ma religion, ils s'en fichent carrément. C'est dur de vivre là-dedans. C'est dur parce que cela te porte un dur coup sur tout ce que tu penses de cela, parce que tu vois les autres qui s'en vont dans un chemin, et toi, tu continues dans un autre. C'est dur pour moi de garder ce sens-là de la religion qui est quand même un sens important, puis c'est là que je te dis que la philosophie, c'est là que cela m'a frappé, cela m'a choqué, c'est que les professeurs de philosophie, de la manière qu'ils donnaient leur cours, ils s'en moquent, même qu'ils la désacralisent, la religion. [...] Ils en riaient. [...] Cela fait que je me suis laissé tenter à un moment donné. J'ai argumenté en leur faveur. Mais dans mon fondement en moi-même, je n'y croyais pas à ce que je disais. Mais cela choquait quand même d'écrire des idées auxquelles tu ne croyais pas. Parce que la religion comme telle, les arguments tu ne peux pas les avoir, c'est basé sur la foi, c'est difficile à avoir des arguments... » (29/9,11,12,13).

La réflexion critique faite au cours de philosophie a privé les grandes questions de l'existence de leur dimension religieuse pour ne les faire jouer qu'au plan séculier. Les arguments proposés entrent en conflit avec le témoignage de foi qu'a reçu Robert et l'assentiment qu'il lui a donné. Cœur, au sens fort d'intelligence spirituelle, et raison rationnelle s'affrontent.



« L'expérience la plus importante? Comme je te dis, il y a eu la transition du rationnel au plus humain qui s'est fait par le biais du collège, le cours de philosophie. Au point de vue majeur, un point culminant qui m'aurait changé. Je n'ai pas vraiment changé, à part que j'ai opté plus pour l'humain... Avant cela, je ne prenais pas le temps de réfléchir sur la vie, la mort, ces choses-là. La religion, c'est cela qu'elle m'apportait. Avant, c'était la religion qui m'apportait cette réponse-là. Je ne cherchais pas à approfondir plus que cela. C'était dans un contexte. Bien, c'est ma grand-mère qui m'a fourni la réponse. Puis là, rendu au collège, j'ai commencé à penser au fondement » (29/20).

Dans cette confrontation, Robert est piégé : connaissance rationnelle et connaissance de révélation n'empruntent pas les mêmes voies pour s'exprimer.

« Quand tu es bien croyant à l'intérieur de toi et que tu commences à douter par ta tête, que tu es croyant dans ton cœur, puis ta tête ne va pas avec, cela commence à faire des méchants conflits. C'est difficile d'en sortir. D'une part, tu as le côté logique, cohérent qui dit non, ce n'est pas vrai, le côté de l'école. [...] En dedans de moi, j'ai toujours eu le sens de la religion, mais je ne la pratique plus. Je ne la pratique plus. Je ne prends plus le temps de pratiquer. En dedans de moi, je sais que ce n'est pas correct. Je me sens coupable. Puis, en ce sens-là, je me sens mal un peu. Oui, coupable parce que devant l'autorité entre autre qui était ma grand-mère... Moi, ma grand-mère, c'était pratiquement Dieu. Tu sais, quand je voyais ma grand-mère, je voyais Dieu. Grand-maman, chaque fois qu'elle venait nous voir, elle nous racontait toutes les histoires de la Bible. Toutes les paraboles, puis elle les interprétait pour nous. Puis, j'ai toujours admiré ma grand-mère parce qu'elle était de nos jours. Elle était ouverte. Il y a beaucoup de choses qu'elle prédisait et cela arrivait vraiment... Je ne lui dis pas que je ne pratique plus parce que je ne veux pas la décevoir. Puis, en dedans de moi, je le sais que, pour moi-même, je suis déçu. Je ne voudrais pas en décevoir une autre. [...] Le cours de philosophie... Cela me frustre parce que c'est tellement argumenté, puis je me sens tellement impuissant. Je n'ai plus de réponses. C'est devenu un automatisme, quand je pense spirituel, je pense tout de suite contre argument... Quand je pense à la religion, je me dis quoi? Mon entourage me dit que c'est de la niaiserie... C'est comme une partie de ma jeunesse et de mon enfance qui vient de s'écrouler. C'est ma grand-mère, puis, tu es impuissant. Je n'ai pas d'argument pour répondre à cela. Comment veux-tu répondre à un argument par un argument qui est la foi? Qui ne peut pas être un argument, que tu ne peux pas prouver. C'est cela qui est la foi, c'est de croire sans voir... Quand le doute s'installe, le reste suit. [...] Je refoule... Je me sens impuissant et coupable. Quand tu te sens impuissant et coupable, quand tu ne peux pas rien faire, qu'est-ce que tu fais? Tu refoules, sinon tu deviens malade puis dans la tête. [...] La société, c'est important. [...] À l'école, je peux dire que c'est nul ce que j'y ai appris à comparer... La vie de Jésus et tout, c'est à la maison. Ma mère aussi, je dis ma grand-mère, mais ma mère aussi » (29/31,50,51,52,53,54,55).

Robert a hérité de la foi de sa famille. Pendant son enfance, la Bible lui a été racontée par des témoins dont la parole vivante était connectée à la réalité et traduite dans des attitudes. Une parole qui répondait aux questions qu'il se posait sur l'existence et qui s'exprimait dans une pratique relationnelle et rituelle. Une parole qui a donné des assises à sa vie et des repères à son agir. Une parole qui l'a rejoint au cœur même de son être.

Actuellement, Robert est déchiré entre sa tête et son cœur, entre la raison rationnelle et l'intelligence spirituelle. Les fondements humains, tels qu'ils lui ont été présentés au cours de philosophie, ont semé le doute dans son esprit sur la pertinence des enseignements que ses parents lui ont transmis. Les cours de philosophie lui ont fait perdre sa naïveté première et l'ont rendu sceptique, car il ne dispose pas des outils nécessaires pour accéder à une naïveté seconde qui lui permettrait de faire confiance, de façon éclairée, à la science du cœur, à l'intelligence spirituelle. Il est déchiré entre les arguments rationnels, qui militent en faveur de l'humain, dans la négation de l'existence de Dieu, et le « voir avec le cœur » que lui a transmis la parole vivante de témoins signifiants. Il se sent coupable de ne plus pouvoir accorder tout simplement sa foi à l'héritage reçu. Robert est relié de l'intérieur, à partir du cœur, du centre même de son être, et en communauté avec ceux et celles qui lui ont transmis cet héritage. Il vit un rapport de foi travaillé par le doute.

La quête de salut pour Robert, cela veut dire : réussir dans ses études, réfléchir à ce qu'il vit, prendre le temps de vivre avec ceux qu'il aime, considérer l'entourage

comme une famille et entretenir avec les siens un rapport fraternel. Le salut, pour lui, c'est encore d'avoir sa place parmi les autres, d'exercer un certain pouvoir sur la société et l'environnement, d'être respecté au niveau de ses opinions et de ses valeurs, et aussi de trouver des mots, un langage qui lui permettent de situer la foi dont il a hérité en regard d'autres représentations du monde ; il arriverait ainsi à réconcilier sa tête et son cœur afin d'accéder à une naïveté seconde qui lui permettrait d'adhérer au mystère de l'être humain, tel que véhiculé par la foi chrétienne.

## 2 Un nouveau converti à la foi chrétienne

- **Jocelyn** : « *Jésus, pour moi, c'est un peu l'exemple. C'est la personne à laquelle j'aimerais le plus ressembler* » (28/36).

Jocelyn, âgé de vingt et un ans, est étudiant en sciences humaines. Défavorisé par une enfance assombrie par les problèmes familiaux, il lutte pour être lui-même. Jocelyn est hanté par les souffrances refoulées de son enfance, un vécu dont il s'est volontairement coupé à l'âge de douze ans, dans l'espoir de mieux fonctionner. Le passage vers l'autonomie se fait difficilement.

« J'ai beaucoup de souvenirs de mon enfance, parce qu'il y a des affaires négatives qui me sont restées. Mes parents, tu sais, cela n'a pas toujours été entre eux. Ils ont eu... des fois mon père battait ma mère parce qu'il était saoul, des fois il faisait des folies. Ma mère, des fois, nous disait : bon, bien, papa est parti, on s'en va nous autres. Nous autres, on ne savait pas trop pourquoi mais on partait, puis on changeait de ville, tu sais, tout cela [...] Je n'ai jamais réussi à me détacher assez de mon enfance pour que... j'ai l'impression que je suis encore dedans. Je suis juste dans une suite. [...] Dieu sait qu'on a quitté souvent. Des déménagements, il y en a eus. [...] J'ai l'impression que je me suis fait un personnage. Je me suis bien protégé. Je ne réussis pas à pleurer aujourd'hui. À un moment donné, à la puberté,

j'ai tout coupé ce que j'avais d'émotif pour réussir à tout faire fonctionner »  
(28/51,52,54,55,56).

Jocelyn se sent mal à l'aise par rapport à son choix d'étude, choix qui a été influencé par ses parents en fonction d'une vision sociale pragmatique qui valorise l'argent et le rendement, bien plus que la personnalité et les aptitudes. Un choix logique dans une société fondée sur le rationnel et l'économique, mais qui ne tient pas compte du fait que Jocelyn a le tempérament d'un artiste, et que ce qui prédomine chez lui, c'est l'intuition et l'imagination. Il se sent coincé dans l'expression de ce qu'il vit et le développement de ses talents à leur juste mesure. Il se sent aussi partagé entre le temps du travail et celui des loisirs. Ce temps des loisirs est d'importance primordiale pour lui parce que c'est le moment où il peut laisser libre cours à ce qui le fait vivre : la musique et l'écriture. Jocelyn chemine à l'encontre de ce qu'il a de meilleur en lui. Malgré ces difficultés, il réussit à faire confiance à l'avenir et à croire qu'un jour il fera quelque chose qui comptera pour lui et pour les autres. Cette motivation a été suffisante pour le détourner du suicide. Jocelyn se sent oppressé parce qu'il n'a pu exprimer suffisamment le drame de son enfance, et aussi parce que son choix d'étude ne rencontre pas ses aspirations profondes.

Jocelyn est un intuitif, un sensible. Il a besoin de laisser vivre son imaginaire.

« Oui, j'ai beaucoup besoin de m'exprimer. Quand je suis seul, je m'exprime sur papier, n'importe où, mais je pense que j'exprime quelque chose aussi par mon jeu d'ordinateur, ou n'importe où. J'ai besoin d'exprimer que je suis pris. Je me sens pris bien gros. Puis, cela je pense que j'ai besoin de l'exprimer beaucoup... j'ai l'impression que j'ai des talents que je ne peux pas exprimer. Puis, que je ne peux pas exploiter non plus. Ouais, je suis obligé de marcher logique pour suivre ce qui va dans la société. C'est vraiment pour suivre, là. Je suis un peu mouton là-

dedans. Je cherche aussi à exprimer des talents que j'ai. Puis, mon imagination, je la laisse marcher beaucoup dans mes temps libres, c'est ce que je fais le plus : faire marcher mon imagination. Tout le côté imaginatif de mon esprit. Parce que la logique, elle marche en société, ce n'est pas un problème. Mais c'est le côté imaginatif de mon cerveau, si tu veux, qui ne marche pas » (28/17,18).

La famille, c'est ce qui a le plus manqué à ce jeune adulte qui tente de se constituer une solidité, un réseau. Jocelyn a un rapport perturbé avec ses parents. À de multiples reprises, sa mère a quitté un époux violent, emmenant avec elle ses enfants. Aussi, ce qui a le plus manqué à ce jeune, c'est la stabilité d'un foyer, une famille unie « tout le temps ». Il recherche la compagnie d'amis, qu'il considère comme sa vraie parenté, comme ses frères et ses sœurs. Jocelyn ressent intensément le besoin d'être accepté par les autres et reconnu par eux.

« À x (endroit de résidence), je me suis fait beaucoup d'amis. Cela, c'est une chose que j'ai bien aimée. Je pense que, dans ce temps-là, je me disais - puis je ne devais pas avoir tort - que c'est parce que chez nous je n'avais pas réussi à avoir une vie familiale comme celle que j'aurais souhaitée que je me faisais comme une autre famille. Mes amis, cela devient tes frères, tes sœurs. C'est ma famille. J'ai une amie, je suis toujours chez elle. Puis sa famille c'est bien important, des fois plus important que ma famille chez nous. C'est, je pense, ce qui m'a le plus manqué, c'est d'avoir réussi à avoir une famille unie tout le temps. Je pense que j'aurais peut-être aimé cela d'être comme les vieux, les familles où il n'y a jamais de problèmes » (28/53).

Son rapport avec la société reflète une tension à l'égard d'une vision du monde axée sur le rationnel, l'économique et le rendement alors que pour lui, l'imagination et le poétique priment sur la rationalité et l'efficacité. Durant le temps consacré au travail, Jocelyn se soumet à ce rapport pragmatique à la société et, à l'heure des loisirs, il s'ouvre à son côté artistique. L'écart qui ne cesse de s'accroître entre les riches et les pauvres le heurte. Il est convaincu que l'égalité des chances est un mythe qui a peu de prise sur la réalité. Bien que se sentant impuissant à changer le cours des choses, il a fait

quelques tentatives en ce sens, mais sans succès, n'ayant pas réussi à rallier suffisamment de gens à sa cause.

« C'est une société où il faut toujours courir [...] Cela me stresse beaucoup de courir tout le temps... J'essaie des fois d'imaginer dans ma tête une société parfaite. J'essaie de trouver une issue à cela [...] Je chercherais à faire une société où nous utiliserions davantage nos talents. Utiliser nos ressources plus que ce que nous faisons en ce moment [...] Je pense que je développerais davantage un sentiment d'appartenance à un groupe. Je pense que c'est cela qui me manque aussi. Nous sommes bien individualistes. Moi, face au dégel (des frais de scolarité) je suis contre. Tu vois, je serais pour, au moins pour maintenir cela avec le coût de la vie... sinon, moi, je sens que ce n'est pas vrai que tout le monde va quand même avoir accès aux études. Puis, j'ai peur que justement qu'étant donné l'écart qui s'agrandit, dans ma tête, entre les pauvres puis les riches, que les pauvres n'iront plus aux études. Ils auront encore moins de chance d'accéder aux places dirigeantes. [...] Je vois des choses, puis j'ai le goût de réagir, mais chaque fois que j'ai essayé, cela n'a jamais vraiment marché, parce que je n'ai pas le pouvoir, tout seul. Et je n'ai jamais réussi à rallier suffisamment de personnes pour que ça marche » (28/2,4,5,6,7,16).

Jocelyn voudrait sentir qu'il est précieux comme être humain, et aspire à être reconnu par les autres pour sa valeur personnelle. « J'ai besoin des autres beaucoup. Ah! oui, c'est quelque chose que je ressens beaucoup » (28/65). Il perçoit que ce besoin est aussi très présent chez les jeunes de sa génération. Pour se sentir un être humain, il a besoin d'aimer et d'appartenir. Son rapport aux autres en est un d'échange et de réciprocité. Toujours prêt à rendre service, il écoute volontiers les autres, à moins qu'il ne soit trop envahi par ses propres difficultés.

« Je pense que cela tourne alentour d'un besoin d'aimer les autres, bien un besoin d'appartenance à un groupe. Puis, en même temps, d'être distingué dans chaque groupe. [...] Il y a là une preuve que tu es vraiment un être humain. [...] En tout cas, je vois des gens dans le monde, dans ma tête, qui ont besoin d'être acceptés par les autres. Peut-être plus être acceptés qu'être rassemblés dans le fond » (28/65,66).

Jocelyn éprouve de l'intérêt pour ce qui touche au mystère humain. Ayant pensé au suicide, il sait d'expérience que c'est la personne vivante, en marche vers sa libération et celle du monde, qui appartient au domaine du sacré.

« Ce qui est sacré? Je dirais la personne. Toute personne, c'est sacré [...] Ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent [...] J'ai déjà pensé au suicide. La mort, je la voyais comme une libération. Mais je me suis rendu compte que ce n'était vraiment pas la solution, que ce n'est pas là que j'allais réussir à changer de quoi dans le monde » (28/30,31,48).

Jocelyn croit qu'un jour il accomplira quelque chose d'important pour lui-même. « J'ai bien l'impression qu'un jour, je vais faire quelque chose qui pour moi sera grand » (28/20).

Bien que baptisé dans la foi catholique, Jocelyn n'avait eu aucun contact avec la tradition chrétienne avant l'adolescence. C'est à l'occasion de sa participation à un camp pastoral qu'il a été interpellé par la foi chrétienne.

« Le prêtre animateur de pastorale à la polyvalente m'approchait avec un camp pastoral. J'ai dit oui. Je suis embarqué dans son projet. Il y a eu des suivis après le camp... J'ai commencé à prendre contact avec l'Église... J'ai toujours été attiré par l'écoute du film « *Jésus de Nazareth* ». J'ai toujours aimé cela [...] Avant de rencontrer Marcel (l'animateur de pastorale), mon père commençait, lui, à plus suivre la religion x. Il s'est mis à faire ses grands discours... puis j'ai toujours écouté » (18/26,27).

À la suite du camp pastoral, Jocelyn s'est impliqué dans la préparation et la réalisation de différentes activités. Il distingue la religion de la foi. Pour lui, la religion c'est des courants d'idées qui mènent à une action. Il voit en l'Église un reflet de la société idéale à laquelle il aspire. Il se sent des affinités avec Jésus, pour qui la personne est sacrée. C'est un modèle à qui il aimerait ressembler, il a foi en Lui.

« La religion pour moi, c'est plus les idées, les courants d'idées qu'ils ont. Si tu veux, la charité. Cela fait que, pour moi, l'Église se trouve à être quelque chose de central qui attire les gens qui se rassemblent puis, qui essaie de nous porter à être charitables les uns envers les autres. Je pense que, pour moi, c'est comme si c'était une société qui est en dehors du capitalisme, peut-être. Je pense que ce serait peut-être la société idéale que je cherche un peu [...] L'Église, je vois toujours cela comme une rassembleuse de gens. Cela ouvre des contacts aussi. J'aime cela quand on monte un spectacle. Voir ensemble des gens, les faire réfléchir ensemble. On essaie de les amener à s'en aller de plus en plus vers ce que Jésus nous appelle à vivre. Les valeurs de Jésus, j'adore cela. Oui, j'aime bien gros les valeurs de Jésus. Je trouve que c'est une idée juste et qui respecte bien gros l'être humain... Il me semble que Jésus, dans toute sa vie, c'est cela qui était sacré pour lui, l'être humain. Je trouve qu'Il avait le don dans ses actes de faire attention à ce que les gens pensent, à ce que les gens vivent. Moi, c'est ce que j'aimerais avoir le plus comme qualité. C'est d'être capable de toujours aider tous les gens qui ont besoin d'aide [...] Jésus, pour moi, c'est un peu l'Exemple. C'est la personne à qui j'aimerais le plus ressembler. Puis, j'ai l'impression que c'est facile de dire que c'est Lui qui est venu sur terre pour nous sauver. En tout cas, j'aime cela » (28/31,32,33,36).

Jocelyn côtoie le Dieu chrétien depuis quelques années seulement. C'est une présence dont il est conscient et qui le fait vivre. À son avis, cette présence est en chacun des humains : c'est ce qu'ils ont en commun et qui les unit.

« J'ai bien de la misère à m'imaginer Dieu. Pour moi Dieu, c'est « Amour »... Puis je sens que c'est un pouvoir parce que c'est lui qui est Dieu. C'est Lui qui nous donne le pouvoir de vivre. On a une partie de Dieu en nous, c'est ce qui nous unit ensemble. C'est un peu notre point commun à tout le monde. Dieu, c'est ce que l'on a de commun. Je me sens à tout le monde parce qu'on a Dieu, parce qu'on a une partie de nous qui est Dieu. Qui nous rassemble parce que c'est pareil. Je suis sûr, sûr, sûr que tout le monde a Dieu en lui. Puis, c'est cela qui nous rassemble » (28/36,37,38).

Jocelyn est critique face à l'intolérance de ceux qui ne peuvent accepter la liberté de choix des croyants.

« La société n'est pas faite pour faciliter le côté religieux. Je me souviens, cette semaine, le professeur de psychologie nous a dit : « à moins que vous alliez à la messe », puis il en riait [...] Je me disais : La société n'est vraiment pas faite pour laisser le choix aux gens » (28/43,44).



Jocelyn réfléchit sur ce qu'il vit comme expérience ecclésiale :

« J'aime l'homélie. On apprend des choses que Jésus a dites, puis on s'arrête, on réfléchit, on essaie d'actualiser [...] J'attends de l'Église plus que ce qu'elle donne. Aux messes, je trouve qu'il y a trop de choses trop structurelles, que ce n'est pas assez adapté au moment présent... de la messe, ce que j'attendrais, c'est qu'on prenne une heure pour faire l'homélie, mais que tout le monde qui a le goût de dire quelque chose le dise » (28/36,38).

La foi de Jocelyn, bien que naissante, n'en est pas moins vivante et personnelle.

Il reconnaît en Jésus un modèle qu'il veut suivre. Jocelyn éprouve de l'intérêt pour ce qui touche au mystère humain. Pour lui, la personne est sacrée. Bien que sans éducation religieuse, il a toujours été attiré par la personne de Jésus que lui a fait connaître le film « *Jésus de Nazareth* » de Zeffirelli, ainsi que par les propos récents de son père sur la religion. Lors d'une participation à un groupe communautaire, il a été mis en contact avec la tradition chrétienne par un témoin signifiant et s'est impliqué dans des projets évangélisateurs. La personne de Jésus est devenue son modèle, si bien qu'il désire lui ressembler dans son respect de l'être humain, son attention à ce que les gens vivent et pensent et son action libératrice à l'égard de ceux qui ont besoin d'aide. C'est du fond d'un cœur amoureux qu'il confesse que Jésus : « c'est Lui qui est venu sur terre pour nous sauver » (28/36). Il identifie Dieu à l'amour qui est puissance de vie. Pour Jocelyn, tous les humains ont en eux une partie de Dieu : c'est ce qu'ils ont en commun et c'est ce qui les unit. Il se perçoit comme un bien universel, qui appartient « à tout le monde », parce que chacun a en lui-même cette partie de Dieu qui rassemble. Il perçoit la religion comme un courant d'idées qui se traduit dans la charité. L'Église attire les gens qui se rassemblent, elle les incite à être charitables, elle facilite les contacts. Il voit en elle la société idéale à laquelle il aspire. Il est heureux quand on lui

demande de participer, d'agir. Pour lui, il y aurait dans la célébration eucharistique trop de structures qui rendent difficiles l'adaptation de la liturgie à ce que les gens vivent. Il apprécie l'homélie, qui lui permet d'actualiser l'Évangile, et souhaite que tous les participants puissent s'y exprimer afin que tous puissent participer à l'actualisation de la Parole. Il déplore le fait que la société actuelle dévalorise le fait religieux. Jocelyn est un nouveau converti dont le cœur est brûlant. Un témoin signifiant a incarné pour lui le visage et la parole de Jésus-Christ, et c'est dans cette voie que Jocelyn cherche la lumière, tant pour lui-même que pour les autres.

La quête de salut passe, pour Jocelyn, par la libération de l'emprise des émotions refoulées. C'est aussi le pouvoir de s'exprimer, de mieux contrôler sa vie, de devenir autonome, d'être en mesure de vivre en harmonie avec ses aspirations et ses choix de vie. C'est encore la possibilité de développer ses talents artistiques, de trouver un moyen d'exercer un pouvoir sur la société en rassemblant des gens pour transformer la vision rationnelle et économique que la société promeut de façon trop unilatérale; c'est également le rêve que les pauvres aient les mêmes possibilités d'avancement que les riches. Jocelyn souhaite enfin établir un rapport plus stable avec sa famille; il désire être accepté et reconnu par les autres, et aussi appartenir à des groupes, ce qui lui paraît un élément indispensable pour se sentir vraiment un être humain. Au fait, les autres, il veut les aimer, les écouter, échanger avec eux, en prenant modèle sur Jésus et en adoptant les mêmes attitudes que Lui à l'égard de tous. Pour cela, il désire s'impliquer à l'intérieur de groupes et agir dans un sens évangéliste, et trouverait utile que tous les participants puissent s'exprimer au moment de l'homélie afin de favoriser davantage

l'actualisation de la Parole. Ce qu'il souhaite enfin, c'est que la société respecte l'expression religieuse.

### 3 Une foi populaire

- **Jean-Louis** : « *J'ai bien confiance en Dieu... j'ai bien confiance aussi à Bernadette Soubirous, à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et à Marie, surtout à Marie* » (26/27).

Jean-Louis est un célibataire de vingt-neuf ans, atteint depuis quelques années d'une maladie chronique qui l'a contraint à quitter un emploi qu'il aimait. Jean-Louis n'est pas pour autant inactif : le bénévolat meuble ses journées et son âme. Malgré un parcours difficile, il a un rapport d'acceptation et d'estime vis-à-vis de lui-même. Il est autonome et heureux en dépit de l'épreuve de santé qui le handicape actuellement. Il sait s'émerveiller de la beauté et de la bonté qu'il constate autour de lui.

Dès les premières années de son enfance, il a été placé en foyer nourricier. Ses premiers tuteurs, substituts de parents inaptes à s'occuper de leurs enfants, l'ont aimé et leur éducation a donné des assises à sa personnalité. Les contacts avec les membres de sa famille naturelle sont pénibles et sans issue. « Des fois, je me dis que j'aime autant ne pas y penser parce que je vais devenir fou » (26/11). Une question ne cesse de le hanter : « Est-ce que j'ai une famille? » (26/16). Il confie encore : « J'ai toujours l'espérance qu'un jour, même si ce n'était qu'une semaine, je me sente vraiment aimé. Je serais le gars le plus heureux » (26/12). Le mal de mère et de père semble

inguérissable. Ses contacts toujours difficiles avec sa famille sont ressentis comme un manque, une blessure. Et pourtant, Jean-Louis se décrit comme un gars qui aime la vie. « Moi, j'adore la vie malgré toutes les épreuves que j'ai pu traverser... Même si des fois je n'ai rien à manger. Je marche à l'extérieur, cela me remplit l'estomac. Des fois, juste voir des enfants s'amuser et un couple de personnes âgées se tenir par la main, puis jaser » (26/12).

Les deux expériences les plus importantes pour Jean-Louis sont celles qui ont favorisé son autonomie et fortifié le sentiment de sa valeur : l'entrée sur le marché du travail et l'attention de celle qu'il considère comme sa mère.

« L'expérience la plus importante a été de commencer à travailler. Là, enfin, plus de foyers nourriciers... j'étais libre, je me prends en mains. La deuxième la plus importante, c'est le remariage de mon père en secondes noces. En sa deuxième femme, j'ai trouvé une mère... C'est ma vraie mère parce que lorsque je lui demande quelque chose, elle me dit ce qu'elle pense puis, après, elle ajoute : « Prends ce qui est bon pour toi... ». Ma mère nous traitait de bâtard et d'enfant de chienne... » (26/10).

Communiquer avec les défunts le relie à la grande chaîne des humains et l'apaise.

« Moi, quand des fois j'ai de la misère, je pars et je m'en vais au cimetière, puis je fais le tour, je me promène... quand je ressorts de là, je me sens bien. Je vais puiser une force là, je leur parle... Même des fois j'ai mal à la tête, des gros maux de tête..., je pars de peine et misère avec mon mal de tête, je ressorts de là, je ne l'ai plus. Je trouve comme une sérénité là-dedans. On dirait que je vais chercher comme un apaisement » (26/13).

Jean-Louis entretient un rapport de réciprocité et d'échange avec les autres. Il apprécie leur présence et offre son aide. L'échange avec ses amis l'enracine. Au centre communautaire, il trouve une famille, des personnes qui l'écoutent, qui cheminent avec

lui et qui accueillent sa disponibilité et ses ressources personnelles. Le fait d'aider ses proches et ses voisins donne de la valeur et de la saveur à sa vie.

« Le bonheur, cela ne me prend pas grand chose. Moi, d'abord que j'ai un toit, de la nourriture, le nécessaire, puis avoir des amis sincères. Quelqu'un qui tient vraiment à nous. Rendre service à quelqu'un [...] Au centre communautaire, j'ai des amis, une famille. Si tu as besoin de parler, il y a toujours quelqu'un pour t'écouter. Si tu ne comprends pas quelque chose, il y a toujours quelqu'un pour te l'expliquer, une vraie famille » (26,16,17,18,20).

Jean-Louis est intégré dans un réseau de relations dans lequel il vit un rapport de réciprocité qui l'habite et le construit.

La politique ne l'intéresse pas. Seule la pauvreté le préoccupe. Il connaît la faim.

« La politique, le gouvernement, ces affaires-là, je ne peux pas dire grand chose, je n'écoute pas. [...] La seule affaire que je déplore, c'est l'aide sociale. Je trouve ça abominable. Comme les personnes qui ont reçu des petits montants d'argent, qui ont de la misère à arriver, puis qui ne peuvent pas demeurer avec une autre personne parce qu'on leur coupe... Elles ne peuvent pas s'en sortir [...] Je n'ai pas ce que je voudrais, le nécessaire... du manger, tu sais toujours avoir quelque chose dans le réfrigérateur... » (26/ 24,40,43).

Avec Dieu, Jean-Louis entretient un rapport personnel de confiance. Il a hérité de la foi vivante de ses premiers tuteurs. Il compte sur Dieu, et Dieu peut compter sur lui. Il accorde de l'importance aux médiations humaines de Marie et des saints, de même qu'aux rites qui le relient au Corps Mystique.

« Je ne suis pas le gars qui va aller à la messe le dimanche. Je vais y aller quand il y a un enterrement ou un baptême, mais j'ai bien confiance en Dieu. Quand j'ai de la misère, je Lui demande. Même, des fois, je Lui demande et Il me parle... Des fois je Le tourne contre le mur. J'ai bien confiance aussi en Bernadette Soubirous, à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et à Marie, surtout à Marie [...] J'ai été élevé avec cela [...] Je me dis que je ne suis pas obligé d'aller à la messe tous les dimanches. Je me dis que, d'abord que je crois, que je fais ma prière chez nous, moi je me dis : je suis catholique pareil, j'y crois pareil. Oui, oui [...] Le matin, je me lève puis, j'offre ma journée à Dieu, puis une vingtaine de fois dans l'année, je vais dire des dizaines de chapelet [...] Je prie même si je fais quelque chose, moi

j'ai bien confiance en cela. Quand je passe devant un cimetière, je fais un signe de croix » (26/27,28).

La foi porte la vie de Jean-Louis. Il salue Dieu chaque matin au lever et dialogue souvent avec Lui. « Si c'est la première parole qu'on se dit en se levant, à quelque part cela doit être central » (26/35). Il se situe dans un rapport d'incarnation avec Dieu. Pour lui, Jésus, c'est l'être humain qui a sauvé les humains et il fait de même à sa suite.

« J'ai un crucifix. Des fois je le décroche et je lui donne un bec [...] Jésus-Christ est un humain qui a donné sa vie pour nous sauver. Si ce n'était pas de Lui, on n'aurait pas la belle nature, puis les arbres. On Lui doit beaucoup à Lui, Il a décidé de faire cela. [...] La foi? Moi, comme je la vois, c'est remplir la vie comme tu es supposé de la voir, comme je suis supposé de la remplir, pas pour moi. C'est rendre service à mon prochain. Pour moi, c'est cela, puis croire à la vie [...] Malgré les épreuves qu'il peut y avoir sur la terre, il y a autant de bonté à côté [...] La foi, cela peut inspirer la vie, cela peut inspirer dans notre vie. Moi, je vais me mettre quasiment tout nu dans la rue... pour aider d'autres personnes. Je vais aider l'autre, l'autre va s'en sortir. Je vais être content de rendre l'autre heureux. Pour moi, c'est un autre genre de foi » (26/31,33,34,35).

L'église est le lieu de réception des rites qui accompagnent les moments importants de la vie. Les changements liturgiques survenus à la suite du Concile Vatican II l'ont désorienté. Il déplore la disparition des statues des saints et des saintes dans les églises, une perte qui, à son avis, laisse un grand vide.

« L'Église, c'est un temple premièrement. C'est un endroit de recueillement où tu vas le jour de ton baptême et le jour de ton mariage. Au mariage, tu vas montrer devant Dieu l'amour, vraiment l'amour que tu as aussi l'un pour l'autre. À l'enterrement, c'est pareil, c'est que la personne a été baptisée là, c'est normal qu'elle revienne là pour la dernière fois avec le cierge pascal qui rappelle le jour de son baptême [...] Je trouve cela déplorable où cela en est rendu actuellement. Ils ont commencé à enlever les statues, ils ont tellement changé le rituel que... Pourquoi est-ce qu'il y en a qui n'aiment plus aller à la messe? C'est parce que cela a trop changé » (26/33,36).

Jean-Louis a une foi populaire, une foi simple, solide, qui inspire sa vie. Il a un rapport de foi vivante avec un Dieu reconnu dans les visages qui l'incarnent, rapport qu'il exprime dans la prière, les dévotions et le don de sa vie aux autres.

La quête de salut de Jean-Louis, c'est de retrouver une meilleure santé qui lui permette de retourner sur le marché du travail, ce qui lui assurerait une qualité de vie plus satisfaisante. Ce sont les relations où il se sent apprécié, et celles où il peut apporter son aide. C'est le sentiment d'être important pour quelqu'un. Ce sont les rapports harmonieux avec sa famille. C'est de recevoir de l'amour de ses parents, ne serait-ce que pendant une seule semaine. C'est la capacité de s'émerveiller de la beauté et de la bonté de son entourage et de l'environnement. C'est de parler avec les défunts. C'est de compter sur Dieu, qui lui répond et qui inspire sa vie. Ce serait enfin de s'y retrouver dans tous les changements liturgiques et ecclésiaux réalisés depuis le Concile Vatican II.

#### **4 Une foi personnelle.**

- **Alice :** « *Le bon Dieu, je Le vois à travers chaque personne. Il s'agit de voir le bon en une personne et c'est une situation de confiance* » (19/17).

Alice est une journaliste de vingt et un ans qui a repris le chemin du collègue. Elle partage sa vie avec Simon. Bien dans sa peau, elle est autonome et capable de courage pour poursuivre ses objectifs. Elle étudie, tout en travaillant pour subvenir à ses besoins. Elle souhaite accéder à un travail plus épanouissant et désire avoir des enfants.

Elle retient de son enfance l'amour d'une mère attentionnée, et la distance d'un père autoritaire, alcoolique, renfermé et perfectionniste.

« Ce qui m'a beaucoup aidé, c'est l'amour de ma mère. Ma mère a toujours été une femme attentionnée. Elle s'est pas mal débrouillée aussi. Puis, j'ai commencé à me débrouiller pas mal jeune. À douze ans, j'ai commencé à garder. Mon père... je dis mon père parce que c'est lui qui a l'administration, ne nous a jamais gâtés. [...] Depuis l'âge de douze ans que je gagne ma vie. Je ne leur ai jamais rien demandé. Ma mère, disons qu'elle me gâte, mais disons que mon père, jamais, jamais, jamais. [...] Les contacts avec mon père m'ont beaucoup manqué » (19/11,13).

Alice est une femme réaliste qui s'accepte telle qu'elle est.

« Il faut avoir des buts, des objectifs, mais pas irréalistes. C'est de pouvoir atteindre un but, mais un but que tu es capable d'atteindre, toi. Parce que si tu te fixes un but trop haut, tu risques de tomber et tu perds toute capacité de ton être » (19/21).

Alice est une personne sensible aux êtres humains. L'amour occupe une place centrale dans sa vie. Elle entretient un rapport de gratuité, de réciprocité et de compassion à l'égard des autres. Elle respecte et aime sa mère et son père, bien que ce dernier soit distant à son égard, ce dont elle souffre. Elle aime Simon, son conjoint, de façon gratuite, réciproque et tendre. La fidélité et l'engagement envers son prochain sont plus que des valeurs, ce sont des convictions qui ancrent sa vie et l'épanouissent. Elle désire transmettre le meilleur d'elle-même à ses futurs enfants.

Entre Alice et Simon il y a plus que la passion, il y a un respect et une tendresse remarquables. Ils sont une aide l'un pour l'autre.

« Entre Simon et moi, il y a une belle complicité. Ensemble, nous nous sentons plus forts. Nous nous entraisons. Nous nous soutenons [...] Ce qui compte, c'est la complicité, la solidarité, l'amitié; il y a l'amour et aussi l'amitié dans une vie de couple [...] C'est important de ne pas juger. Il y a toujours quelque chose de bon



dans une personne. Il s'agit de le découvrir et d'aller le chercher au-dedans d'elle. C'est de sentir la chaleur de l'être humain [...] Je me vois en Simon... Nous nous découvrons, l'un à travers l'autre... Nous grandissons énormément. Il ne faut pas aimer à sens unique. C'est comme avancer sur un fil de fer, toute seule. Le mariage, il ne faut pas voir cela comme un changement dans notre vie. [...] Cela va juste nous unir davantage parce que nous allons être bénis. Nous allons avoir... » (19/14,16,32,34,35)

La société, pour Alice, c'est le réseau des connaissances et des clients qu'elle côtoie. Son rapport à ces réseaux en est un d'ouverture et d'acceptation réaliste. Elle aime communiquer avec les gens, les reconnaître comme personnes et être reconnue par eux. Pour Alice, le problème social majeur est le manque de communication et de solidarité.

« Je trouve qu'il manque quelque chose dans la société au point de vue de l'amour. Tu veux être gentille avec des gens, puis ils t'ignorent, ils sont indifférents complètement. Je travaille avec le public. J'essaie de servir les gens. Je trouve qu'il y a beaucoup d'amour qui manque. J'ai de bons rapports avec des clients. Il y en a qui sont gentils, on jase. Il y en a d'autres, tu vois qu'il manque quelque chose. [...] Pour moi, le plus important, c'est que tous les êtres humains se donnent la main, qu'on soit tous solidaires et non qu'on s'ignore et qu'on soit craintif envers les gens. C'est l'amour... Les gens devraient davantage se parler. Oui. Quand je vois des femmes battues ou des alcooliques, les personnes prises dans la drogue, c'est cela, moi, qui me touche le plus. Je me dis : pourquoi s'en vont-ils là-dedans? Pourquoi s'enferment-ils là-dedans? C'est parce qu'il y a un problème quelque part. Ils ne prennent pas cela pour rien. C'est la communication qui manque, c'est le dialogue. C'est parce que ces personnes ont manqué de quelque chose à un moment donné. Puis, il n'y a personne qui leur est venu en aide. Moi, cela me touche beaucoup, ces problèmes-là » (19/1,4,5).

Alice ne peut se représenter Dieu, car « ce n'est pas un être humain ». Dieu, c'est une Présence qu'elle pressent et dont elle fait l'expérience en chaque être humain, et dans la réponse aux appels de Celui qu'elle invoque.

« Moi, Dieu je ne Le vois pas comme : Il est dans le ciel, non. Moi, je dis que le bon Dieu, Il est à travers chaque personne. Il est dans chaque personne. Il s'agit de Le voir et de Le découvrir [...] Le bon Dieu, je Le vois à travers chaque personne. Il s'agit de voir le bon dans une personne et c'est une situation de

confiance. Dieu, je ne Le vois pas comme un être. Tu ne peux pas Le voir comme un pape ou comme un curé, tu ne peux pas Le voir comme cela... Je ne sais pas, c'est comme une présence invisible que tu ne peux pas décrire mais que tu peux sentir... Quand tu as besoin de Lui, tu L'appelles. Et à chaque fois que je L'appelle, Il répond... J'ai confiance... Je Lui parle comme à un être, comme à un ami dans le fond. Il ne faut pas le voir comme : est-ce que j'ai bien fait, mon Dieu? Il n'est pas là pour te dire quoi faire mais Il est là pour t'aider dans ce que tu fais. C'est pour cela que j'ai bien confiance... La foi, c'est d'avoir le bon Dieu en soi et de savoir Le reconnaître. C'est de dire : là, je Te dis ça, aide-moi... Ce qui compte le plus pour moi, c'est d'avoir la foi et d'y parler, au bon Dieu. Même si tu ne vas pas à l'église tous les dimanches parce qu'on ne peut pas, premièrement, mais, même si l'on pouvait, ce n'est pas ça. D'après moi, c'est ce qu'on ressent et c'est ce qu'on vit. C'est d'avoir la foi et d'y croire. C'est ça qui est important » (19/17,18,19,20).

Et Jésus-Christ? « Jésus-Christ, je Le vois comme Dieu. Il fait partie de la même famille. Dieu L'a envoyé à une époque où j'étais peut-être là » (19/22). La tradition chrétienne a une grande valeur pour Alice. Elle désire la transmettre.

« Nous avons parlé, Simon et moi. Quand nous allons avoir des enfants, nous allons les faire baptiser et j'espère qu'ils vont suivre le chemin que nous avons suivi. J'espère, et je vais faire tout mon possible pour que cela arrive, parce que c'est une grosse richesse que tu peux aller te chercher. C'est une culture. Pour moi, faire ma vie sans être baptisée, sans avoir fait ma confirmation, sans avoir fait ma profession de foi, ma communion, tout cela, sans être mariée... Cela a une très grande valeur dans ma vie. Je crois que cela devrait durer et je crois que cela devrait toujours être là malgré tout, malgré toute l'évolution et malgré toutes les nouvelles modes. Aujourd'hui, on reste ensemble et on ne se marie pas, et s'il y a quelque chose qui ne marche pas, eh ! bien on s'en va. Je crois que ce sont les couples qui durent le moins. Ceux qui durent le plus, puis ceux qui ont des plus grandes valeurs, ce sont ceux qui sont mariés. Je vais rester là-dessus, j'ai un certain principe là-dessus » (19/29).

Alice perçoit l'Église comme un temple qui représente Dieu, un lieu pour vivre l'Alliance avec Lui et avec les autres.

« L'Église catholique, c'est un lieu où l'on peut aller se réfugier. Cela représente Dieu dans le fond. [...] C'est un lieu où on peut aller prouver notre amour. Même si on le prouve à travers nos journées, à travers ce que l'on fait. Je trouve que c'est un lieu particulier où on peut aller vraiment prouver notre amour en allant écouter le prêtre et en allant manger l'hostie, le Corps. [...] J'aimerais cela qu'il y ait des discussions. Pourquoi les gens ne diraient-ils pas ce qu'ils pensent vraiment?

Pourquoi, à la place de faire son hypocrite et de dire que tout va bien, alors que dans le fond tout va mal. Pourquoi une personne ne dirait-elle pas ce qu'elle pense, cela la libérerait. [...] C'est de parler de sa vie qui va faire que l'être humain va se développer, non dans la haine mais dans l'amour. Si tout le monde écoutait son cœur et non son obstination, son vouloir et son pouvoir. [...] Dans le fond, quand tu offres quelque chose, offre-le mais sans penser à recevoir quelque chose en retour. Comme avec Simon, ce n'est pas parce que je lui dis « je t'aime » que j'attends un « je t'aime » de lui; je lui dis « je t'aime » parce que je le ressens vraiment. Mais il n'est pas obligé de me le dire s'il n'a pas le goût de me le dire » (19/28,30,31,33).

Alice croit à la fois à la réincarnation et à la résurrection.

« La réincarnation, c'est la réintégration de ton âme dans un nouveau corps. Quand tu meurs, tu ne meurs jamais dans le fond parce que c'est ton âme qui vit. [...] Tu viens sur la terre premièrement pour accomplir quelque chose. Pour moi, ce qui compte le plus, c'est d'avoir des enfants. [...] J'imagine que, peut-être, dans une autre vie, je n'ai pas eu l'occasion d'avoir une vie de famille. [...] La résurrection, je la vois comme Jésus. Là, j'appose le nom de Jésus parce que c'est seulement de Lui dont on a entendu parler. Le bon Dieu ne nous est jamais apparu. C'est vrai. Tandis que Jésus, c'est un être humain comme vous et moi, qui a déjà existé, qui a souffert comme nous autres et qui a... La résurrection, c'est qu'Il est mort et Il a prouvé qu'Il était capable de revenir pour nous dire : c'est cela la mort. C'est quelque chose qu'on ne voit pas, mais on est bien. Je n'ai pas vraiment peur de la mort » (19/23,24).

Alice a une foi personnelle solide, enracinée dans une confiance réelle en Dieu.

Ses convictions se traduisent en œuvres d'acceptation, de compassion et d'entraide. C'est le rapport de foi d'une amante avec le Vivant, un Dieu qu'elle ne peut se représenter mais qui est présent au cœur de tous et qui la convoque à la confiance en chacun, un Dieu qui écoute sa prière et répond à ses appels. Bien qu'Alice ne participe pas à l'eucharistie dominicale, la tradition chrétienne est très importante pour elle et elle veut la transmettre à ses enfants. Elle accorde de l'importance aux rites qui accompagnent les grands moments de la vie. Les idées culturelles à la mode n'altèrent pas ses convictions. Elle perçoit l'Église comme un lieu qui médiatise le salut de Dieu

et où l'on exprime son amour envers Lui. Ce lieu physique ne lui paraît pas nécessaire pour exprimer ce qu'elle ressent de façon régulière. Elle souhaite que l'église soit un lieu où les gens puissent exprimer vraiment les drames qu'ils vivent afin qu'ils puissent être libérés et se développer dans l'amour.

Avec Dieu, Alice a un rapport interpersonnel confiant et aimant. Elle a conscience que l'amour est une nécessité vitale, un appel et un engagement pour la Vie. Les relations qu'elle vit incluent la présence de Dieu. Quand elle communique avec les gens, ils sont trois en présence : l'autre, Dieu en elle-même et en l'autre, et elle-même. La dignité de cette femme humble qui accueille avec respect et sans jugement tout être humain résume toute la Loi et les prophètes. Son engagement axé sur l'unique commandement de l'amour est sans compromis. Le manque de culture chrétienne se fait sentir dans l'expression de sa croyance en Jésus-Christ, de même que dans sa croyance à la réincarnation et sa conception de la résurrection.

La quête de salut d'Alice, c'est de se rapprocher de son père et de se sentir soutenue par lui, de se marier avec celui qu'elle aime et d'avoir des enfants avec lui, d'obtenir son diplôme d'études collégiales et, par la suite, de trouver un travail valorisant. Ses vœux : que tous les êtres humains soient solidaires, qu'ils se reconnaissent comme personnes, qu'ils se fassent confiance et communiquent entre eux; que tous ceux qui souffrent soient compris et trouvent quelqu'un pour les secourir; que les relations entre les personnes se vivent dans la gratuité; que chacun éprouve l'assurance que Dieu l'aime et répond à sa prière, que l'Église permette aux gens

d'exprimer ce qu'ils vivent dans une écoute et un dialogue libérateurs, et qu'elle les aide à acquérir une connaissance suffisante de la doctrine pour être en mesure de juger de la pertinence des croyances que véhicule la culture ambiante.

- **Marie** : « Dieu... je le vois bien compréhensif, bien aimant, bien aidant aussi [...] J'ai confiance » (4,55,56).

Marie, commis de bureau, vingt-six ans, vit en couple avec Justin depuis quelques années. Ils ont un garçon. Elle est l'aînée d'une famille nombreuse.

« Je pense que j'ai été choyée quand j'étais jeune, j'étais la plus vieille chez nous [...], ce n'est pas toujours facile d'être la plus vieille, c'est vrai, sauf que j'en ai retiré beaucoup d'avantages. Par rapport à ma personnalité qui n'est pas très confiante, j'ai développé de la débrouillardise... Il y a eu des moments à l'adolescence où je trouvais cela lourd d'être la plus vieille [...] Partir de la maison... c'est comme si j'avais perdu mon rôle de mère, x (ses frères et sœurs) avaient moins besoin de moi. Tu sais, c'est comme une mère qui retourne au travail, quand ses enfants sont partis à l'école, tu sais, je me disais : qu'est-ce que je fais là? » (4/1,2,43).

Marie est de nature inquiète. Elle manque de confiance en elle-même. Elle a une personnalité mal assurée en tension entre, d'une part, affirmer ce qu'elle est et, d'autre part, ne pas déplaire. Son enfance et son adolescence se sont déroulées dans l'ambivalence. Elle a évolué dans une famille aisée où les valeurs de justice, de respect des autres, d'entraide et d'engagement étaient prônées et vécues. Par contre, les échanges et les discussions étaient souvent ponctués de violence verbale. Marie évitait à tout prix et de toutes les façons les conflits qui la concernaient. Elle ne pouvait pas toujours échapper aux situations d'opposition entre les autres membres de la famille.

Ces moments la perturbaient et elle se sentait incapable de proférer quelque parole que ce soit : « ... j'en perdais ma voix, je perdais toute notion de temps et d'espace, puis je me voyais en enfer. C'était infernal. J'aimais mieux me cacher, que de dire... » (4/45). Appréciée dans sa famille, elle vit difficilement l'anonymat de la polyvalente et connaît des difficultés importantes de santé. Marie cherche à plaire : « Je manque de confiance. Je suis une fille qui ai de la misère à prendre des décisions, je suis indécise » (4/9). Elle craint toute autorité : celle de ses parents, de ses patrons, de ses amis. « J'ai peur de l'autorité parce que, dans le fond, j'ai peur de ce que je ne suis pas capable d'affirmer » (4/22,23).

Pour mériter les compliments de son père, Marie, l'aînée, a joué le rôle de mère, assumant les tâches de la maison et s'occupant de ses frères et sœurs. Elle n'a pas été traitée suffisamment en tant que « fille » pour être bien ancrée dans la relation parentale. La blessure s'exprime dans sa souffrance de se sentir seule, de ne pas s'aimer, de ne pas être certaine d'avoir de la valeur ou de pouvoir être aimée pour elle-même, ou encore dans celle d'éprouver de la difficulté à dire ses besoins et à exprimer son amour aux membres de sa famille.

C'est justement l'esprit d'indépendance et l'allure décontractée de Justin qui l'ont attirée. Ils partagent une belle complicité et se complètent l'un l'autre. Ensemble, ils grandissent : « Nous nous respectons tous les deux... » (4/10). La présence de leur garçon Hugo les comble : « La responsabilité d'une vie humaine nous a fait évoluer grandement tous les deux. Nous sommes devenus adultes... » (4/13). Marie lutte

toujours pour développer l'estime d'elle-même : « Je suis rendue à vingt-six ans, puis, j'ai bien de la misère à m'aimer, puis à avoir confiance en moi... » (4/5). Déçue par un membre de sa famille qu'elle avait admiré et à qui elle a beaucoup sacrifié, elle en tire une leçon de vie: « J'aurai appris que l'idolâtrie des gens, c'est sale. En tout cas, cela me sert, moi, la fille qui n'ai pas confiance en elle et qui voit toujours les autres beaucoup plus haut, qui les voit différents de ce qu'ils sont... » (4/40).

Marie a fait l'apprentissage de la responsabilité. C'est avec satisfaction qu'elle s'implique dans les comités qui la sollicitent.

« J'ai vu beaucoup mon père s'impliquer, ma mère aussi. Je dirais que des fois mon père c'était peut-être un peu trop, là... cela m'a donné le goût d'être dans mon comité de quartier, puis de voir autre chose. [...] Des réunions, pour moi, c'était important parce que chez nous cela se faisait, et c'était bon aussi » (4/3).

Marie sait ce que souffrir d'un manque d'acceptation de soi-même veut dire.

« Je trouve que la souffrance la pire, c'est la souffrance morale. Je trouve que quand tu n'es pas bien, quand tu ne sais pas où tu t'en vas, quand tu ne sais pas où est ta place, quand tu ne te sens pas aimée, quand tu ne te sens pas acceptée, parce que toi, tu ne t'aimes pas, puis que tu ne t'acceptes pas, je pense que c'est une grosse souffrance. [...] Je pense que c'est la pire souffrance parce que c'est la souffrance qui ne parle pas, c'est la souffrance qui est cachée, tu vis tout seul, tu moisis avec, puis que tu peux mourir avec si tu ne fais pas quelque chose » (4/46).

Marie entretient un rapport de respect, de réciprocité et de gratuité avec son conjoint, et un rapport de soin, de bienveillance et de sollicitude à l'égard de son fils. Avec ses parents, le rapport est ambivalent. Il est fait à la fois d'amour pour l'attention reçue, de crainte de l'autorité, de déception et de ressentiment devant des souvenirs douloureux. Tout rapport avec l'autorité fait sourdre en elle l'angoisse, réaction à la

crainte de n'avoir pas de voix ou de décevoir. Son rapport à la société en est un d'implication dans les réseaux où elle est intégrée à l'exemple de ce qu'elle a vu dans sa famille.

Marie a été élevée dans la tradition catholique. Pour elle, le mariage est important, ce qui n'est pas le cas pour Justin. Cela l'oblige au discernement. « Le mariage, c'est un sacrement important. J'en parlais à Dieu... et je lui disais : « Je suis sûr que tu me comprends, puis dans le fond que tu m'approuves, parce que j'ai décidé de l'aimer même s'il ne pense pas comme moi, puis même s'il ne veut pas faire ce que je veux » (4/30,31). Cette situation d'union de fait sans mariage a des conséquences. Il prive les deux membres du couple d'appartenances qu'ils auraient souhaitées.

« Je vois des gens qui sont supposés être des gens de grande foi, des gens qui croient, qui pratiquent et qui ne te reconnaîtront pas pour tes valeurs, ils vont te reconnaître si tu es marié. Par exemple, nous avons fait « engagement encounter ». il paraît que nous avons été un des meilleurs couples pour exprimer notre vécu. Lorsqu'ils nous ont appelés pour animer une fin de semaine et qu'ils ont su que nous n'étions pas mariés, ils n'ont pas voulu de nous. Là, je me suis dit : c'est quoi l'idée... Justin, à un moment donné a été approché pour être x. Quand ils ont su que nous n'étions pas mariés, il n'en était plus question [...] Je me dis que l'important, c'est dans ma vie de tous les jours, de faire du mieux que je peux... je sais que je fais de mon mieux pour aimer Hugo, pour aimer Justin, puis d'essayer de voir à leur bien-être. Je pense que c'est cela aussi, le mariage. Le sacrement est sûrement important, mais la vie de tous les jours est bien plus importante pour moi [...] la fidélité, c'est ce qu'il y a de plus important pour moi » (4/31,32,33,34).

Marie a confiance en Dieu. Elle communique simplement avec Lui, dans le dialogue et manifeste son attachement à Lui dans son engagement quotidien envers les siens et ceux qu'elle rencontre.

« Dieu, je n'ai pas tellement d'idée comment Il peut être, physiquement... D'après moi, Il n'a pas vraiment de physique. La seule chose, c'est que s'Il avait des yeux ce serait des yeux bien profonds, qui parlent... Je Le vois bien compréhensif, bien



aimant, bien aidant aussi. ... je me fais l'idée qu'Il n'est pas comme un humain. Des fois, je Lui en demande peut-être un peu trop... mais Il doit comprendre pourquoi je pousse de cette façon, à ce moment de ma vie. Je me dis aussi qu'Il ne fait pas tout : Je crois à cela : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » ... C'est un peu comme une grande conscience [...] J'ai confiance... Je me dis que c'est en restant honnête et en faisant du bien du mieux que je le peux, que c'est là qu'est ma vie. Tu sais : « Aimez-vous les uns les autres » bien, c'est ce que j'ai à faire » (4/55,56,57).

Pour Marie, les sacrements sont importants bien qu'ils ne l'attirent pas beaucoup.

Ils sont les signes de la famille de Dieu. Comme la pratique religieuse ne représente rien pour Justin, Marie l'a délaissée depuis qu'elle vit avec lui.

« La messe, cela ne me dit pas grand-chose. Je n'ai pas envie de jouer l'hypocrite, de m'asseoir à l'église tous les dimanches et de perdre mon temps dans un sens parce que, pour l'instant, cela ne me dit rien. À tous les ans, ce sont les mêmes lectures qui reviennent au même temps. Il n'y a rien de nouveau là-dedans, à l'exception des homélies qui évoluent, et encore, il faut le dire vite. Des fois, les chants sont mièvres. Il n'y a rien qui m'attirait là... L'église, la bâtisse, c'est comme si je m'en servais juste quand j'en ai besoin, par exemple pour un baptême. Faire baptiser un enfant, je trouve cela beau. Même si j'ai sauté un sacrement, le mariage, je me dis : le petit bébé... c'est beau de le faire entrer dans la famille de Dieu. Remarque que moi, je pense que aussitôt que tu penses à le faire dans ta tête, il est déjà entré, sauf que tu partages cela avec ta famille... Après cela, à l'école, ils ont des préparations aux sacrements... Je me souviens que c'était quelque chose quand j'étais jeune et je ne voudrais pas qu'Hugo perde cela. C'est important, la communion. Quand j'ai vraiment le goût d'y aller, je me fiche de ce qui se dit en avant. Je me fais ma petite messe toute seule pendant une heure, puis j'attends la communion, c'est clair » (4/60,61,62).

Marie a une foi personnelle de confiance en Dieu qui la comprend, la respecte dans ses choix, l'entend et l'aide quand elle L'appelle. Il s'agit d'une foi libre et responsable. Le fait que Marie invoque Dieu ne la dispense pas de faire sa part pour obtenir ce qu'elle veut. C'est une foi éclairée. L'expérience qu'elle vit n'est pas en tout conforme aux règles de l'Église mais Marie ne se sent pas pour autant moins aimée de Dieu puisqu'elle compose du mieux qu'elle peut et en toute honnêteté avec les circonstances de son existence. Elle se représente Dieu comme une grande conscience,

un vis-à-vis intérieur qui l'aide à discerner comment vivre et aimer. Elle est critique par rapport à l'Église quand les règles passent avant la condition concrète des personnes. La tradition chrétienne est importante pour elle et sa culture religieuse est suffisante pour lui permettre de faire des choix éclairés. Les sacrements, signes de la famille de Dieu, ont sa considération. Elle aurait souhaité se marier, mais comme son conjoint n'en voit pas la nécessité, elle vit l'essence du sacrement par sa fidélité et son engagement quotidiens auprès de son conjoint et de son fils. Elle veut transmettre la tradition chrétienne à ses enfants. Elle n'est pas attirée par le rite eucharistique à cause de son aspect répétitif et du langage qui ne la rejoint pas. Sa foi est une foi personnelle, vivante, vécue quotidiennement.

Marie est en quête d'autonomie, d'ancrage de sa personne, d'acceptation et de confiance en elle-même. Elle désire être sauvée de la peur de l'autorité qui la laisse sans voix, de la souffrance de se sentir seule, pas aimée et d'avoir de la difficulté à s'aimer elle-même et à dire qu'elle aime. Sa quête des autres l'amène à s'impliquer dans des réseaux. L'amour de son conjoint et de son fils sont source de croissance. Son rapport personnel à Dieu la soutient. Elle souhaite se marier, transmettre sa foi à ses enfants, vivre les rites chrétiens de façon significative et pouvoir s'engager dans les mouvements chrétiens, même si elle n'est pas mariée officiellement.

- **Violaine** : « *Ma foi, c'est plus accueillir tout le monde, ne pas juger [...] C'est en dedans, Dieu et moi* » (11/8).

Violaine, vingt-neuf ans, est mariée et mère de deux enfants. En marche vers l'autonomie et la liberté, elle se respecte et s'accueille telle qu'elle est. Sa vie a été une recherche constante de relations satisfaisantes avec elle-même et avec les autres. Son témoignage est touchant. Elle accueille avec respect et patience l'enfant blessé qui se terre au fond d'elle-même et souhaite que l'acceptation de ses émotions l'aide à accéder à la vie adulte. Pour la jeune Violaine, la maison c'était l'enfer. « Ce que je me rappelle de ma mère, c'est d'un corps sans tête... Mon père, chez nous, ce n'est pas un papa mais un homme, un monsieur qui était dans la maison. Je vois souvent les images d'une petite fille abusée, et c'est moi. Mais c'est tabou, je ne veux pas toucher à cela. Mon père était très violent, il buvait. Il lui arrivait de nous réveiller à quatre heures du matin pour que nous mangions [...] Si lui en avait envie, il fallait faire comme lui. Plus tard, j'ai cherché l'affection de mon père ailleurs, chez d'autres hommes. » (11/1,2) Violaine bûchait pour apprendre. « J'avais de la difficulté à apprendre. Je me faisais accuser de ne pas travailler. Je trouvais cela injuste mais je n'ai jamais exprimé ces sentiments » (11/2).

Sans l'avoir prémédité, ni souhaité vraiment, elle a eu sa première relation sexuelle jeune adolescente. « Ma mère l'a appris par quelqu'un qui m'avait vue. Au lieu de m'accueillir, elle m'a traitée de putain et m'a menacée de me mettre à la porte.

Ce premier amour m'a apporté une grande désillusion. J'ai été roulée » (11/2,3).

L'adolescente a endormi la douleur.

« En classe, j'étais révolutionnaire. Je réagissais avec beaucoup d'agressivité lorsque je vivais des situations injustes. J'ai commencé à expérimenter la drogue. Nous en achetions à la polyvalente. Le matin, c'était mon déjeuner, le midi mon dîner et le soir je rentrais « gelée » à la maison. [...] J'ai eu une amie importante. [...] On prenait de la drogue et on « tripait ». On s'imaginait qu'on prenait le bois et qu'on était enlevé par des fées. Un jour j'ai réalisé que j'entendais des voix et que j'y croyais. Je me suis dit que c'était assez. J'allais toujours au bord de la catastrophe et toujours, par en dedans, j'étais empêchée de tomber. Cette amie je l'ai revue plus tard, déperie. Sa vie était souffrance. Ça me faisait tellement de peine. » (11/3).

Violaine parvient à s'accepter et à aimer, non sans combat, non sans lutte. Les cours qu'elle suit assurent sa marche et lui permettent de faire des projets pour l'avenir.

« Je me sens fragile, vulnérable. C'est comme si je commençais à marcher... Ma motivation, c'est d'arriver à l'autonomie financière. Je me sens coupable... J'ai des talents, je ne fais rien avec. J'ai quelque chose à apporter à la société, à la communauté chrétienne, mais en moi, c'est plein d'insécurité. Je veux devenir humaine sur tous les plans. J'apprends à me respecter dans mes lenteurs [...] Sur le bien-être social, tu n'es rien. Si on me l'enlève, on m'enlève la vie. Tu es comme de trop quelque part [...] Des fois, j'ai la tentation de m'enfermer chez moi, avec mon bien-être social, car, pour moi, c'est la honte, mais je m'empêcherais de vivre, c'est pour cela que je suis des cours... Le bonheur pour moi, c'est d'être bien et de faire quelque chose que j'aime. C'est une ouverture. Je vais vers le bonheur » (11/9,10).

Violaine est ouverte aux autres. Elle vit une relation de complicité et de réciprocité avec son époux, et une relation de gratuité avec ses enfants. Une relation pénible avec une mère qui, pour elle, n'a pas de visage, et un père qui la violente, font qu'elle ressent vivement les situations injustes, celles où il n'y a pas de partenaires égaux et où la violence et l'abus remplacent la compréhension et la bienveillance. Cette femme courageuse veut apporter sa contribution à la société et aider les personnes qui traversent des difficultés qui s'apparentent aux siennes. Elle suit des cours pour se

maintenir dans le circuit social et se préparer à entrer sur le marché du travail. Elle souhaite se libérer de sa dépendance financière à l'égard de la société, dépendance qu'elle se voit obligée d'accepter pour le moment, mais non sans honte. Elle est en marche vers les autres.

Dans son milieu familial, Violaine a reçu peu de support quant à l'éveil de la foi.

Par contre, l'expérience qu'elle a faite en milieu scolaire a été bénéfique pour elle.

« À l'église, on n'y allait pas souvent. Je me souviens que ma mère était présente pour les sacrements. À la messe on y allait rarement. Je ne comprenais rien. Pour moi, c'était un endroit où il y avait beaucoup de monde... À l'école, la catéchèse (primaire), c'était comme l'oasis : je sortais de l'enfer de la maison [...] J'ai oublié de te parler de la pastorale (secondaire). J'y allais pour fuir mes cours. J'étais souvent droguée. Jamais l'animateur ne m'a rejetée... Maintenant, je vois comment il m'a accueillie, avec ma «gang». Il nous accueillait tout le temps. Maintenant, je vois comment cela a été important, l'accueil » (11/2,5).

La recherche de Violaine fut ponctuée de deux autres expériences marquantes.

La première fut sa participation à un groupe charismatique où elle a eu le droit de s'exprimer.

« Un jour, j'ai été invitée à aller au mouvement charismatique. J'ai participé au groupe de soutien. Cela me donnait la permission de donner mon opinion [...] J'y ai laissé mon sens critique. Mais en ce temps-là, c'est comme si j'avais juste besoin d'être bercée » (11/3,4).

La seconde fut son entrée dans une secte à dix-huit ans. Violaine ne se doutait pas qu'elle quittait l'enfer du foyer pour un autre enfer, plus pénible encore.

« Un jour, l'animateur de pastorale m'amène à la secte... Malgré que j'y suis restée quatre ans, il fallait que j'en sorte. Je me détruisais. J'en étais de plus en plus révoltée. Quand j'ai réussi à sortir de là, j'ai fait table rase de la religion et des autres. De toute façon, j'étais damnée, avec toutes leurs prophéties de malheur... À la sortie, tout ce qui venait de l'extérieur, c'était le méchant, le laid. Dans mon corps, je souffrais l'enfer » (11/5,6).

Son conjoint est pour elle le témoin d'une foi personnelle en Jésus qui se traduit dans des œuvres.

« Un jour, j'ai rencontré l'homme avec qui je vis maintenant... Il m'avait dit : « Si je n'avais pas eu Jésus dans ma vie, je serais six pieds sous terre. » Je me disais : « Ce sont des idées qu'il a. » Mais c'est une foi réelle, vivante, même si elle n'est pas encadrée dans une pratique religieuse traditionnelle » (11/6).

Pour Volaine, la foi est un mouvement intérieur.

« La foi, c'est quelque chose d'intérieur. Tout part d'en dedans. Les gestes partent d'en dedans. Je peux avoir foi en la violence et je fais ce en quoi je crois. La mienne, ma foi, c'est plus accueillir tout le monde, ne pas juger, même si une personne tombe, c'est pour elle une période difficile. C'est de l'ouverture, c'est être bien à l'intérieur; ce n'est pas ce que disent les autres, même le curé. C'est en dedans, Dieu et moi » (11/8).

Violaine veut communiquer à ses enfants son goût pour le spirituel et transmettre des repères qui les guideront dans leurs choix.

« Après avoir eu les enfants, je me suis dit : « Eux aussi, s'ils ont comme moi le goût du spirituel et s'ils ne sont pas éclairés, ils peuvent être pris un jour dans ce que j'ai passé. La religion catholique, c'est moins pire que la secte, que le charismatique. Je ne peux pas demander à mon enfant c'est quoi son choix si je ne lui en ai jamais parlé » (11/6).

Violaine doit composer avec les expériences qu'elle a vécues et respecter le rythme d'un nouvel apprivoisement, d'une guérison de la peur. Elle ose affronter la violence qu'elle a intériorisée et, à la suite de Job, interroger Celui qui ne devrait pas être l'occasion de tant de souffrances.

« La première fois que je suis retournée à l'église, j'ai eu une attitude arrogante devant le tabernacle... En somme, je disais à Jésus : « Tu n'existes pas ». Une autre fois, cela a été comme en dedans. Cela a toujours été une attirance... J'ai de la difficulté à prier. Parfois, il me revient des manières de prier comme à la secte, je n'aime pas cela, je me sens mal à l'aise. Il reste que toujours être là mais avoir la tête ailleurs, c'est frustrant pour qui tu visites. Heureusement qu'Il ne pense pas comme nous. Lentement je suis retournée à l'église sans aller à la messe. Ensuite j'allais à la messe sans communier, je me voyais encore coupable... J'ai commencé

à faire baptiser les enfants... L'année suivante j'ai demandé mon conjoint en mariage... Je me suis mariée... » (11/7).

Violaine perçoit la richesse du Dieu Trinité et elle en fait l'expérience.

« Dieu, je ne peux pas dire que c'est un Père encore. Mettre un visage sur Dieu, c'est Créateur, miséricorde, amour. J'aimerais mieux dire qu'Il est Femme. L'Esprit-Saint, c'est beaucoup pour moi. Il est relation libérante. Jésus, c'est plus un Frère, peut-être le frère blessé que j'ai [...] Jésus me parle par son accueil, son côté révolutionnaire. Il n'avait pas peur de dire ce que moi je tais face aux injustices, face aux petits. Je veux essayer de vivre cet accueil » (11/8,9).

Violaine témoigne du fait que, plus elle s'approche de Dieu, plus elle se sent naître à sa véritable identité. Cette constatation lui est source d'espérance.

« Ma vie spirituelle, je ne suis pas capable d'exprimer en mots. Je suis sûre que je m'approche de Dieu, c'est ce que je vis. Les enfants me font grandir, me font marcher. Ils m'obligent à m'abandonner... Je sais que quelqu'un naît actuellement.. La vraie Violaine est en train de naître, ma véritable identité [...] J'espère! » (11/9,10).

Violaine souhaite aider celles et ceux qui ont à emprunter des chemins difficiles.

« Je suis sûre que je pourrais aider ceux qui passent par les chemins où je suis passée et pas encore sortie » (11/9). Elle critique positivement l'Église. Elle exprime des attentes à son égard; elle souhaite sa conversion.

« L'Église est super fragile, elle branle pas mal. Elle est vieille, désuète, dépassée par les événements : pilule, avortement, bébé-éprouvette, relations avant le mariage. Elle ne peut plus contrôler. Il faut qu'elle évolue, qu'elle reprenne l'Évangile puis qu'elle recommence; il faut qu'elle se convertisse. Il faut qu'elle abandonne le pouvoir et qu'elle se mette là où le Christ l'a mise : en bas, avec le petit monde (riches et pauvres, je l'ai compris), répondant aux vrais besoins. Il faut qu'elle aère, écoute, ouvre, fasse la ménage. Sans cela l'Église, il n'y en aura plus » (11/10).

L'ouverture de l'Église à la participation des laïcs la stimule.

« Les laïcs, il faut qu'ils prennent leur place, les jeunes aussi, mais le fait de savoir qu'elle est ouverte (l'Église), c'est intéressant en grand. J'ai ma place dans ma

famille, c'est stimulant. Une famille où pendant le repas tu ne peux pas parler, c'est ennuyeux. Mais si tu peux aider à faire le repas, là c'est agréable, plus encore, je vais avoir le goût d'aider à faire la vaisselle. C'est une famille : parents, enfants, prêtres, tout le monde est important. Je mets tout le monde sur le même plan : prêtres, évêques, tout le monde a les mêmes besoins humains et spirituels. C'est important que la femme prenne sa place et que la mentalité change. C'est stimulant de voir cela, des personnes qui s'impliquent. C'est une place pour m'épanouir. Où puis-je trouver ailleurs? C'est le Christ. L'Église est en train de se purifier : ça change, ce qu'elle traverse lui est bénéfique » (11/10).

Violaine n'a pas reçu d'éducation chrétienne à la maison. La catéchèse au primaire et la pastorale au secondaire ont été pour elle des lieux de salut, des oasis où elle s'est sentie accueillie et qui lui ont permis d'échapper momentanément à la sensation de vivre en enfer. L'accueil est l'élément fondamental de sa démarche spirituelle, celui qu'elle a reçu et celui qu'elle donne. Son conjoint, qui a une foi bien ancrée en Jésus qui le sauve, lui a permis de reprendre pied après l'expérience destructrice et infernale qu'elle a vécue à la secte. Elle s'est laissée apprivoiser lentement par Dieu en le visitant à l'église et en osant une parole authentique : celle de la douleur et de la révolte devant la souffrance qu'elle a vécue, celle du désir craintif et balbutiant de se rapprocher de Dieu. Son cheminement l'a conduite à l'eucharistie, au baptême des enfants et au mariage. Elle ne peut pas encore voir Dieu comme un Père, mais elle le découvre à travers ses dons gratuits : la création, la miséricorde et l'amour. Avec l'Esprit-Saint, elle vit une relation libératrice. En son frère blessé qu'elle accueille sans jugement, elle rencontre son frère Jésus, Celui qui accueille - à l'encontre de ceux qui font taire - les victimes des injustices et les petits de ce monde. Cette attitude d'accueil sans jugement, voilà ce qui éclaire sa vie, ce qu'elle essaie de vivre et qui lui donne de naître à elle-même, à sa véritable identité. Violaine souhaite que l'Église se



convertisse et témoigne de l'accueil du Christ pour tous, et particulièrement pour les petits. Elle se réjouit de l'ouverture de l'Église et de la place de plus en plus grande qu'elle accorde aux laïcs. Violaine a une foi vivante et authentique en l'accueil de Dieu Amour, Fils et Esprit, et elle témoigne de sa foi dans l'accueil sans jugement qu'elle offre aux autres.

Violaine, en quête de salut, aspire à une relation plus saine avec ses parents, la relation d'une fille qu'on ne juge pas et à qui on accorde de la sollicitude. Elle accueille dans le respect la souffrance de son enfant intérieur afin de parvenir à sa pleine stature d'adulte. Elle apprécie l'amour qui l'unit à son conjoint et à ses enfants. Elle cherche à se libérer de la culpabilité et de la honte en faisant des démarches pour parvenir à l'autonomie financière par une insertion sur le marché du travail. Elle veut guérir des séquelles de peur et de culpabilité qu'elle entretient à l'égard de Dieu, suite à son séjour dans une secte. Elle veut parvenir à voir Dieu comme un Père et continuer de se savoir aimée de Lui, libérée par l'Esprit et accueillie par le frère Jésus. Comme Jésus, elle veut aimer et accueillir sans jugement. Elle souhaite aider les personnes qui connaissent les mêmes souffrances qu'elle et mettre ses talents au service de la société et de la communauté chrétienne.

## 5 Un croyant en quête de sens et de justice

- **Xavier** : « *Je fais confiance à notre Créateur* » (7/44).

Xavier est un professionnel de l'environnement. Il est âgé de vingt-huit ans, marié et père de deux enfants. Xavier entretient un bon rapport avec lui-même, un rapport d'accueil et d'estime. C'est à la fois un homme de tête et de cœur. Il affirme : « Je mords dans la vie à pleines dents » (7/16). Élevé dans un milieu modeste et généreux, il a la noblesse de ceux pour qui tous les autres comptent. Bien qu'il soit autonome et responsable, il se sent dépendant de l'amour et de l'affection que les autres lui portent. C'est dans l'humilité et la simplicité qu'il est passé de la condition ouvrière au statut de professionnel. Il réfléchit beaucoup à la vie, à son sens, à sa qualité, aux conséquences de ses actions. Il cherche à porter du fruit, à auréoler la vie du poids de valeurs profondes. La question de son origine le hante. De qui vient-il? Pourquoi a-t-il été abandonné? Il a accueilli comme une onde de choc la nouvelle de son adoption, alors qu'il était pubère. Cette nouvelle a suscité une question demeurée sans réponse.

« L'enfant venu d'ailleurs. C'est le sentiment qui m'habitait lorsqu'on m'a dit qu'on m'avait adopté. Je ne peux pas dire que j'étais réellement rejeté. Mes parents m'ont couvert de bonheur. Mais, dans un lointain passé, des années plus tôt, j'avais été adopté. Pourquoi? Pourquoi m'avoir abandonné? Dans ma tête d'enfant, je me demandais : pourquoi? Pourquoi suis-je différent des autres? Pourquoi moi? Bien que mon foyer d'adoption m'ait accueilli à quelques mois d'existence, la nouvelle m'a été révélée beaucoup plus tard. L'enfant avait déjà établi certains modèles et ceux-ci étaient soudainement modifiés. En réalité, ma famille immédiate demeurait mon père et ma mère adoptifs. Pour moi, ils sont toujours mes seuls vrais parents... Aujourd'hui ils sont décédés, et l'idée de rechercher les personnes qui m'ont conçu est encore loin de moi. Je n'ai qu'un seul père et qu'une seule mère. Cette nouvelle a plutôt changé mon comportement et ma perception de ma relation avec les autres membres de la grande famille... Encore aujourd'hui, rien n'a changé. Pour moi, ils sont de bons amis, des étrangers que je connais bien » (7/11).

De son enfance et de son adolescence il garde en mémoire les valeurs qui l'ont façonné et l'ont rendu heureux.

« La période de mon enfance et de mon adolescence a été heureuse. Venant d'un milieu modeste, la pauvreté, la violence et la misère ont marqué mon environnement immédiat. Cependant cette jungle, qu'était le quartier que j'habitais, m'a plutôt bien servi. L'esprit de famille y était plus grand et plus chaleureux. Bien que je n'avais ni frère, ni sœur, la famille c'est aussi les voisins dans ce milieu. Beaucoup de gestes d'entraide font partie du quotidien. L'héritage le plus précieux que cette période m'a légué est certes cette habileté à comprendre le comportement humain et cette sensibilité à percevoir l'intérieur des gens qui m'entourent » (7/12).

Le contact avec la mort a été une source de réflexion intense.

« La mort d'un petit garçon de trois ou quatre ans. J'ai été témoin de l'accident, le premier témoin sur place. En même temps, cet accident correspondait à quelque chose d'assez fort que je vivais : ma mère était en phase terminale, la maladie l'emportait... En l'espace de quelques semaines, j'ai été confronté deux fois à la mort et cela m'a particulièrement fait réfléchir. [...] Je réfléchissais beaucoup sur la mort, le sens de la vie, le pourquoi..., d'où on vient. Cela m'a amené à être un peu plus profond, à être moins superficiel par rapport à la vie, à tout ce que l'on peut faire. Justement, je dirais que dans le quotidien, maintenant, je peux réfléchir beaucoup sur l'importance de certains gestes, certaines portées de nos actes. Cela m'a amené aussi à réfléchir sur le sens de la vie, notre Créateur, sur Dieu. Je dirais à aller beaucoup plus en profondeur. Cela m'a donné, je dirais, un coup de vieux, c'est une façon de parler, une certaine maturité sur ce qui m'entoure. [...] Cela m'a amené à davantage me tourner vers les autres » (7/17,18,19).

Héritier d'une enfance heureuse, l'élue d'une épouse merveilleuse, Xavier veut partager ce qu'il a reçu à ses enfants. Les éduquer à la vie spirituelle, c'est pour lui leur transmettre des valeurs de gratuité et de générosité.

« La venue d'un enfant allait inonder de bonheur notre vie de couple. J'avais, pour la première fois, le sentiment d'avoir une famille bien à moi. Cette famille a pris une place des plus importantes [...] C'est ce qui occupe la plus grande partie de mes réflexions et... en bout de ligne c'est qu'ils soient heureux, qu'ils sachent donner gratuitement... finalement tout ce qui touche à leur éducation spirituelle. C'est ma première préoccupation par rapport à cela. Chaque geste, chaque contrainte que je vais leur donner, chaque chose que je vais leur donner, chaque moment que je vais passer avec eux. Je pense tout le temps à leur éducation, les rendre heureux, leur donner des valeurs fondamentales sur lesquelles il puissent

se baser, construire leur vie. Je suis bien conscient que ces valeurs là, ce fondement, c'est un roc qui va servir à construire la maison. [...] Je vais leur donner tout ce qu'il leur faut pour être heureux et en plus, je vais essayer de leur donner tout ce qu'il faut pour changer le monde et d'essayer de contrebalancer finalement dans le système [...] Ce qui est important c'est de leur dire que Dieu existe et pas juste qu'il existe mais d'enseigner c'est quoi ses valeurs, c'est quoi la nature, c'est quoi une personne» (7/14,19,43,44).

Xavier est sensible à l'inégalité entre les classes sociales, lui qui est passé d'un milieu modeste à celui plus aisé du professionnel. La cause de l'environnement le préoccupe; il y est engagé.

« En tant que société, ce serait les mêmes valeurs que celles que j'essaie de passer à mes enfants. Il faudrait vraiment sortir une liste et les décortiquer une à une. Et pour chaque item, essayer de mettre en place des lois, des services qui pourraient correspondre à tout cela. À coup sûr, essentiellement, dans les grandes lignes, il est question de justice, au niveau de tous les dossiers qui pourraient être touchés. Égalité, justice. Essayer, et ce n'est pas facile, de ramener le fossé qui, actuellement, sépare les classes de la société. C'est l'égalité autant au niveau économique que social. Je me voue déjà à la cause de l'environnement qui est la nature, le produit du Créateur, qu'on est en train, de façon absurde, d'entacher. Ça ce serait une priorité » (7/39).

Les relations de qualité sont primordiales pour Xavier. Le bonheur est à ce prix.

« Le bonheur c'est d'être en paix avec soi-même et de se sentir aimé par tout le monde, ce qui n'est pas facile [...] Puis de voir ma petite famille grandir, d'être unis, de faire des choses ensemble » (7/45). Xavier est ouvert aux autres. Il les considère avec respect et bienveillance et il se soucie de leur bien-être. Il est bien positionné comme fils par rapport à ses parents adoptifs. Sa relation à eux constitue une assise solide. Quand il pense à ses parents naturels, il ressent une blessure d'abandon qui le prive d'une famille élargie. Venant d'ailleurs que la famille qui l'a adopté, il se considère comme un étranger au milieu de la parenté. Devant la mort, l'étranger se demande d'où l'on vient et il décide de se tourner vers les autres pour les entourer de sa sollicitude. Il vit une

relation de réciprocité et d'amour avec son épouse et de gratuité et d'éducation à l'égard de ses enfants qu'il veut heureux et préparés pour la vie. Il se préoccupe quotidiennement de leur bien-être et de leur apprentissage. Ce qui compte le plus pour lui, c'est l'union avec son épouse et ses enfants. Il se sent responsable d'apporter sa contribution à l'avènement de plus de justice dans la société. Il déplore la disparité croissante entre les riches et les pauvres. Il est engagé en faveur de la protection de l'environnement. C'est un homme solidaire, ouvert aux autres et engagé à l'égard de son prochain

Xavier est de tradition catholique et a toujours été croyant. La rencontre de témoins l'a conduit au partage de la Parole et du pain eucharistique, de même qu'à l'engagement.

« Avant que je commence l'université, j'étais, ce que les gens disent souvent, un croyant non pratiquant. Je croyais mais je ne pratiquais pas vraiment. Puis, d'une part, ma rencontre avec Johanne. À ce moment-là, je me posais beaucoup de questions. Je cherchais face à la religion, face au sens de la vie... je dirais la justice dans ses grandes lignes... puis je me suis fait ami avec des gens qui avaient un groupe biblique [...] Chez Johanne, ils étaient une famille très unie, très pratiquante... Ils étaient membres d'un mouvement [...] Je me suis joint à ce mouvement. J'ai énormément appris... Je lis beaucoup » (7/23,24,25).

La vie communautaire, la lecture, la réflexion personnelle et, de façon particulière, la contemplation de la nature alimentent sa vie spirituelle.

« Premièrement avec le groupe biblique, j'avais commencé à lire les Évangiles. Je l'ai fait à un certain moment tous les matins. Présentement, je fais beaucoup de lectures, pas nécessairement par rapport aux Écritures Saintes [...] Je suis une personne excessivement critique, c'est peut-être une déformation professionnelle. Je fais de la recherche en environnement [...] Mais mon point de référence, une place où je cherche actuellement des réponses, c'est à travers ce que Dieu a créé, la nature. Moi, je pense qu'elle ne peut pas nous tromper. Elle ne peut même pas nous tromper par les mauvaises interprétations des gens, des générations, celles que des sociétés pourraient faire parce qu'elle ne trompe pas. Elle est là, elle dit

beaucoup de choses, il faut être à son écoute... par rapport à plein de questions que je peux me poser. Tu as des choix sociaux comme l'avortement, par exemple. Moi, je pense que la nature va donner beaucoup de réponses. C'est probablement la source à laquelle je m'alimente le plus actuellement, pas parce que je suis contre l'Église. Je suis très critique par rapport à ce qu'elle a fait dans le passé. J'ai beaucoup d'estime pour certaines personnes de l'Église. Par contre, par rapport à l'entité, j'ai beaucoup de méfiance, beaucoup de crainte [...] La présence à l'église, à la messe, une fois par semaine est une autre source. Eux, c'en est une autre par rapport aux questions que j'ai. [...] Une autre source à laquelle je m'abreuve beaucoup, c'est les biographies de beaucoup de gens. Je trouve cela intéressant d'avoir des avis différents sur les valeurs et de constater les différentes visions qu'on peut avoir face à certains sens de la vie. [...] Souvent l'expérience de vie, c'est une façon de progresser » (7/25,26,27, 47,48).

Xavier est critique vis-à-vis de l'Église institution.

« C'est surtout par rapport au passé. Puis le passé est garant de l'avenir. Je pense que je suis bien content qu'elle (Église) soit là, et ce, depuis le début parce qu'elle a un rôle à jouer [...] Aussi l'Église, c'est une machine. Concrètement, les gens qui sont là, il faut qu'ils vivent, il faut donner des messages, il faut qu'ils s'organisent pour faire des choses concrètes. Ils ne vivent pas gratuitement. Tout cela fait qu'ils sont obligés de prendre position. Il y a le pouvoir politique, le pouvoir économique. Ils vivent là-dedans de toute façon. Ils ne vivent pas dans un paradis. Peu importe les croyances qu'ils peuvent avoir. Peu importe les convictions des gens qui sont là. Ils vivent là-dedans, dans ces contraintes-là. Puis il vont avoir à prendre des décisions. Parfois, des décisions qui, selon moi, ne vont pas nécessairement de pair avec ce que le Créateur pourrait prendre, lui, s'il était là [...] Je crois qu'il y a une nette amélioration mais ils sont encore dans cette dynamique-là, de contrainte [...] Dans un sens, je la critique mais je la comprends. Mais pour cette raison-là, pour mes valeurs spirituelles que j'ai à recevoir ou les explications, les réponses qu'on peut me donner, peuvent être malheureusement influencées par ces jeux de pouvoir politique, économique. C'est pour cela que je me fais critique. [...] Je vais aller voir d'autres sources. Ce ne sera pas la source absolue à mes questions. [...] » (7/31,32).

Interrogé sur l'au-delà, Xavier croit en l'existence de l'âme qui demeure reliée aux autres et à Dieu.

« Je crois fondamentalement qu'il y a une âme qui est quelque part et qui ne peut plus utiliser le médium, le corps qu'on avait sur la terre. [...] La réponse (de Jésus) a été aucun. Je ne me souviens pas des mots mais ce que je retiens, c'est justement que tu vas avoir une forme où cette relation-là ne peut même pas exister... Comme une relation d'amour, celle-là tu l'as avec tout le monde finalement et peut-être encore plus fort avec le Créateur, avec Dieu » (7/28,29).

Xavier a foi en son Créateur, une foi incarnée, à l'écoute de celui qui parle par la médiation de ses œuvres : l'Écriture Sainte, l'Église, les personnes et la nature. Il cherche des réponses à ses questions. D'où vient-il? Pourquoi la souffrance? Pourquoi la mort? L'avortement, qu'en penser? La justice, comment y parvenir? Bien que croyant, sa démarche spirituelle n'a vraiment pris corps qu'à son arrivée à l'université par la rencontre de témoins et sa participation à des groupes. D'abord des amis l'entraînent au groupe biblique, puis sa conjointe l'intègre au mouvement x. À partir de là, il lit l'Écriture Sainte, partage avec les membres des communautés dont il fait partie, participe à l'eucharistie et lit des biographies. Il entretient un esprit critique par rapport à l'Église à cause des erreurs du passé. Considérant cela, il préfère faire confiance à ce que la nature peut lui enseigner. C'est elle qu'il interroge pour connaître le dessein de Dieu sur l'humanité. Il croit qu'elle renferme une parole fiable, à décrypter, qui ne peut tromper. Xavier puise sa foi à deux sources, d'abord celle de témoins : les gens qu'ils rencontrent et qui l'influencent, les groupes auxquels il appartient, les personnes avec qui il partage l'Écriture Sainte et les biographies, puis celle de la nature, œuvre du Créateur, à décrypter pour obtenir des réponses fiables.

Xavier a besoin de guérir la blessure de son abandon à la naissance. Il souhaite être aimé de tout le monde et aimer. Il désire réussir sa vie de couple et l'éducation de ses enfants. Il espère des rapports plus justes entre les humains, entre autre l'amenuisement de la disparité entre les riches et les pauvres. Il veut protéger l'environnement pour les générations futures. Il cherche des réponses aux questions qu'il porte et a besoin de se fier à du solide pour ancrer sa réflexion. Il est aidé par les

communautés de foi auxquelles il participe. Il a besoin de retrouver confiance en l'Église institution.

## 6 Une foi traditionnelle intériorisée

- **Régine** : « *Jésus... c'est quelqu'un de très grand qui me donne le goût de vivre une vie bien spéciale avec des gens que je vais voir comme bien spéciaux. Il me guide* » (17/31).

Régine, vingt ans, célibataire, est étudiante en génie. Issue d'un milieu bourgeois, elle a eu une enfance heureuse et protégée. Les activités familiales, culturelles et sportives, de même que l'étude, constituent le centre de sa vie. À l'école, elle est plutôt réservée et seule. Elle se démarque des autres par la qualité de son travail et son application. Un horaire chargé laisse peu d'espace pour les amis. L'intégration aux autres est plutôt difficile.

« J'ai trouvé cela dur. Au primaire, je n'avais pas les mêmes activités que tout le monde. [...] J'aurais voulu des fois être comme tout le monde. [...] L'apprentissage au secondaire, cela allait toujours bien. C'est peut-être l'intégration avec les autres qui était un petit peu plus difficile... j'étais un peu trop renfermée, renfermée sur moi-même, puis indépendante... puis j'avais de la misère à me faire accepter par les autres parce que j'étais bonne à l'école, puis moi, je trouvais qu'il n'y avait que cela qui était important, puis peut-être parce que je n'avais pas les mêmes activités que les autres, cela a causé de gros problèmes » (17/7,4).

Sa passion est toujours l'étude. Elle tient ce penchant de son père qui l'a toujours encouragée à se dépasser et à être différente.

« J'aime beaucoup apprendre. Je sais que je n'ai pas fini d'apprendre. Je veux apprendre encore. J'ai choisi le génie parce que ce n'est pas traditionnel. Moi, je voulais faire quelque chose de différent. J'aime cela faire des choses nouvelles...,



des choses difficiles. J'aime relever des défis [...] Le plus important pour moi actuellement, c'est de réussir mes études » (17/11,12,15).

Régine a confiance en elle-même et aime relever des défis. Disciplinée, il lui est possible de conjuguer l'étude à d'autres apprentissages. C'est une assoiffée de connaissances. Il est important pour elle de marquer sa différence par rapport aux autres et de se dépasser. Ses réussites la confirment dans sa personnalité et dans ses choix.

De sa mère, elle hérite d'un sens de l'attention à l'autre et de l'appréciation de la valeur unique de chacun. Chaque membre de la famille prodigue aux autres soin et sollicitude.

« Pour moi, la famille c'est bien important. J'ai toujours été très proche de mes parents et de mes sœurs [...] Ce que j'ai vécu de plus beau, c'est l'amour de ma famille. Quand je pense à d'autres familles, c'est spécial. [...] Mes parents ont donné beaucoup. [...] Quand j'ai besoin d'aide, ils sont là pour m'aider. [...] Quand j'ai un problème des fois, je ne suis même pas obligée de leur demander de m'aider. Ils savent que j'ai un problème. Puis ils font plein de choses, ils sont attentionnés » (17/15,19,20,21,22).

Bien qu'indépendante, Régine est ouverte aux autres. La sollicitude constante de ses parents à son égard la confirme dans son être, la situe dans un « Nous » solide, une communauté sur qui elle peut compter. Aimée, elle est aimante et pleine de bienveillance pour son entourage, bien qu'il ne lui soit pas toujours facile de s'intégrer aux autres.

La foi de Régine est une foi toute simple, sans histoire, mais combien vivante. Elle a son origine dans une foi traditionnelle, reçue au gré de la pratique et du

témoignage de vie des parents. « Moi et ma famille, nous allons à la messe tous les dimanches [...] J'ai appris que la religion, c'est important, qu'il fallait la pratiquer » (17/26). Au moment de l'adolescence, Régine a participé à des groupes de jeunes. Dans ces mouvements, elle a appris à nommer sa foi et à l'intérioriser. « J'ai appris à partager ma foi avec les autres, ce qui m'a permis de cheminer » (17/30).

Régine est un être unique pour ses parents, une personne qui a de la valeur à leurs yeux, et dont ils prennent bien soin. Elle voit Jésus comme un être de grâce et de lumière, et Dieu comme l'Amour qui l'appelle à aimer.

« Jésus... c'est Quelqu'un de très grand qui me donne le goût de vivre une vie bien spéciale avec des gens que je vais voir comme bien spéciaux. Il me guide. Dieu, Il aime tous les hommes, puis Il m'aime moi en particulier, puis Il m'apprend à aimer comme Lui Il m'aime, puis à aimer les autres, à les voir comme Lui les aime, c'est pour cela que je disais tantôt, là, une vie spéciale avec des gens spéciaux parce que, si je les aime comme Dieu les aime, ils vont être spéciaux, cela va être des gens uniques. Pour aimer les autres comme Lui les aime, c'est comme s'Il m'avait donné une mission, qu'Il me disait qu'Il avait besoin de moi. Il y a une chanson qui me vient : « Il a besoin de mes mains pour aimer les autres, Il a besoin de mon cœur pour aimer les autres »; c'est comme si j'avais quelque chose à faire, il faut... J'ai ma vie, elle prend, Il donne un sens à ma vie. C'est comme bon, je la prends de Lui, mais Lui, Il compte aussi sur moi pour faire quelque chose » (17/31,32,33).

Pour Régine, rien de plus naturel que de parler à Dieu.

« Prier. Je vais demander de l'aide, ou j'ai le goût de Le remercier pour ce que je vis. Quand je Lui demande de l'aide, je me demande ce que j'aurais fait si je n'avais pu Lui demander de l'aide, c'est naturel de parler à Dieu » (17/33).

La foi de Régine est suffisamment ancrée dans l'expérience et dans l'être pour qu'elle soit capable de conserver ses convictions malgré la réflexion critique sur la religion et la pression sociale. Autonome et structurée, elle est indépendante. Elle peut

être confrontée à d'autres mentalités, comme ce fut le cas au cours de philosophie, et continuer de penser et de croire en toute liberté, selon ses convictions personnelles.

« Tantôt, quand je parlais de ma foi, je me disais que mes professeurs de philosophie aurait ri de moi à m'entendre. J'ai eu l'impression que mes professeurs de philosophie n'avaient pas la même conception de la vie que moi. Chaque fois qu'ils avançaient quelque chose, leurs hypothèses... : croire en Dieu, c'est être prisonnier, cela est contraire à la liberté, j'aurais voulu parler ou l'arrêter pour dire : non cela ne se peut pas, ma foi ne me garde pas prisonnière... lui dit que cela n'a pas d'allure que je me sente libre quand j'ai la foi... qu'on n'était pas des hommes développés [...] Dieu nous a laissés libres de choisir. Nous devenons plus libres en choisissant. Ce n'est pas la liberté de choisir de ne pas choisir. En choisissant la foi, je pense que, dans le fond, si nous nous aimons et que nous aimons les autres, puis que nous avons le goût d'agir envers eux comme chrétiens, il me semble... que c'est normal que nous nous sentions libres parce que nous vivons notre liberté... Je sens que je m'épanouis, il me semble que c'est parce que j'ai une certaine liberté » (17/37,38,39,40).

Régine a un rapport simple et confiant avec Dieu qui l'aime et qu'elle aime. Elle a d'abord appris la foi par le témoignage de vie de ses parents en conformité avec les valeurs évangéliques, de même que par la participation régulière à l'eucharistie en compagnie de sa famille. À l'adolescence, sa participation à des groupes de jeunes l'a amenée à nommer et à intérioriser sa foi. Ses convictions supportent la critique. Jésus, est pour elle, Quelqu'un de très grand qui donne le goût de vivre et qui fait voir les autres comme des êtres spéciaux, uniques. Dieu qui l'aime, la comble et lui permet de voir et d'aimer les autres comme Lui les voit et les aime. Elle est consciente d'avoir une mission et d'y travailler. Elle compte sur Dieu, et Lui peut compter sur elle. Prier lui est naturel. La foi de Régine est une foi traditionnelle intériorisée, reçue dans l'amour gratuit de ses parents, et qu'elle offre à son tour gratuitement.

Régine veut réussir ses études et trouver un travail. Elle aspire à s'intégrer davantage dans son milieu, à conserver les liens précieux qui l'unissent à sa famille, à trouver l'aide dont elle a besoin, à être regardée et aimée par Dieu, de même qu'à regarder et aimer les autres comme Dieu les voit et les aime.

## 7 Un croyant missionnaire (prophète)

- **Christophe** : « *Ce qui m'inspire de Jésus, c'est son humanité, un gars qui est allé jusqu'au bout à cause de ses opinions* » (27/56).

Christophe est un bachelier de vingt-cinq ans, célibataire, qui travaille dans le domaine des sciences. C'est un être libre, autonome et responsable. Il est actif, engagé dans un travail qui lui rapporte de gros sous. Il se prépare à donner deux ans de sa vie à ceux qui sont moins favorisés que lui. Des projets, des engagements, il en a dans l'immédiat, dans un avenir rapproché et pour toute la vie. C'est un type idéaliste, intégré, capable de faire des choix et de mener ses implications à terme. Ce fut un enfant heureux et choyé. « Je considère que j'ai eu une enfance et une adolescence bien heureuse » (27/4). Issu d'une famille bourgeoise, il a beaucoup reçu à tous les plans. Son adolescence s'est déroulée sans trop de soubresauts.

« Moi, ma crise d'adolescence s'est peut-être située à un autre niveau que la critique (parentale). Cela a été davantage une critique du système politique ou une critique du système économique plutôt qu'une critique de la famille ou du rôle de chacun dans la famille. C'est sûr que j'ai rejeté des choses mais c'était plutôt des questions environnementales, questions des relations, le partage de la richesse entre riches et pauvres, c'était plus à ce niveau-là que je ruais dans les brancards. C'est à partir de cela que j'ai commencé à m'impliquer. Tu commences par avoir une conscience puis après cela tu choisis dans quoi tu vas t'impliquer. Chez nous c'est sûr, l'implication c'est quelque chose qui a toujours été bien important. Je peux dire que mes parents sont des personnes qui ont donné leur vie à leur façon. Ma

mère a donné sa vie pour sa famille, parce que mon père n'était pas là souvent, parce que lui donnait sa vie dans le mouvement syndical, pour les travailleurs les plus démunis et pour tout ce qui est initiative communautaire. [...] Ils sont de spiritualité chrétienne à cent milles à l'heure. Je pense que cela a eu beaucoup d'influence dans le fait qu'ils nous ont donné une vie. [...] Tous les deux sont des exemples dans leur domaine respectif. Puis j'aimerais donner à mes enfants ce que j'ai reçu d'eux » (27/5,6).

Le grand adolescent est impliqué dans les associations étudiantes et un parti politique.

« Je suis profondément idéaliste... Dans les implications politiques, par exemple. Pour moi, assumer un pouvoir, cela veut dire changer le monde dans le bon sens [...] Mes parents m'ont élevé avec la conviction que la démission tu arrives à rien avec cela. Il faut que tu persévères jusqu'à ce que tu réussisses à faire passer les valeurs dans lesquelles tu crois » (27/14,17).

Ce qui est le plus important pour Christophe se situe dans la ligne de ce qu'il a reçu : des relations qui construisent, et le partage de ses richesses d'être avec ceux qui n'ont pas eu la même chance que lui.

« Ce à quoi je tiens le plus, c'est d'avoir une famille. Cela est bien important pour moi. Et la fidélité [...] La lutte pour la justice pour améliorer la situation des moins bien nantis... Un meilleur partage de la richesse... C'est un peu le texte des béatitudes et celui de Matthieu : ce que vous ferez aux plus petits » (27/18).

Christophe aime en vérité et cela le rend heureux.

« Je suis heureux. Le bonheur, cela se résume à l'amour, tu sais. C'est de vivre des expériences d'amour à tous les points de vue. Parce que l'amour finalement, cela englobe tout. Je considère qu'il y a deux mots qui chapeautent tout ce qui se fait sur la terre : C'est l'amour et la haine [...] Je me sens à l'aise dans la société. Être accepté, c'est le paradis » (27/39,44).

Christophe envisage l'avenir avec enthousiasme et générosité. Il veut partager deux années de sa jeunesse avec ceux qui n'ont pas eu sa chance.

« J'ai des projets d'avenir : mes deux ans en Afrique... Je sais que je prends des risques énormes mais dans ma tête, je sais que je n'y laisserai pas la vie mais c'est quand même une possibilité. La mission, une fois que tu as attrapé la piqûre, cela ne te lâche plus. La mission comme chrétien, cela ne se fait pas seulement en

Afrique, mais cela se fait au Québec aussi [...] On est missionnaire au Québec aussi : le Québec c'est une terre de mission. Parce que la souffrance est présente au Québec, l'injustice est présente au Québec. Nous ne sommes pas une société parfaite, comme des gens aimeraient nous le faire croire [...] Pour moi, je vois un avenir d'implications. Il y a plein de choses que j'ai le goût de faire : peut-être retourner dans le milieu ouvrier, ou bien aux études, ou bien faire de la politique, cela, c'est évident que je veux faire cela un jour [...] Puis avoir une famille, me marier, avoir des enfants, une famille nombreuse [...] J'aimerais pouvoir transmettre à mes enfants les valeurs que j'ai reçues [...] Puis pour moi, la personne que je marie est avec moi pour la vie. Ça, c'est évident. C'est un choix de vie » (27/42,43,44,45,46,57).

Enraciné dans l'amour, Christophe est un être d'amour et de relation. Aimé, il aime ses parents, ses frères et sœurs, ses amis, ses proches, ceux qui ont besoin de lui. Il désire épouser une femme pour la vie et avoir de nombreux enfants à qui il pourra transmettre les valeurs dont il a hérité. Ses parents sont pour lui des modèles à suivre. Il se sent à l'aise dans la société, et il s'implique pour apporter sa part dans la transformation de celle-ci vers plus de justice et de solidarité.

Christophe a été éduqué à la foi par la pratique chrétienne. Cependant, il n'est pas certain qu'il aurait pu développer sa foi, la conserver même, si rien n'était venu la soutenir, l'approfondir, l'acheminer vers la maturité. La formation à la vie missionnaire lui a apporté le complément dont il avait besoin.

« Ma foi, c'est parti, je dirais, d'une foi bien traditionnelle. Pour moi, la foi cela se résumait à ma petite prière le soir. Puis à aller à la messe le dimanche. Mais à la minute... que j'ai fait le lien entre la foi puis l'action, il y a plein de choses qui ont déboulé. Ma façon de concevoir la Parole de Dieu, entre autres, ma façon de lire la Bible... Entre autres, la formation que j'ai reçue comme missionnaire. J'ai évolué beaucoup en quelques années au point de vue de la foi. Au point de vue d'avoir un sens critique par rapport à notre Église, de ne pas avoir peur parce qu'elle n'est pas parfaite... La mort et la résurrection du Christ, ce n'est plus quelque chose d'abstrait. C'est quelque chose qui se vit dans les peuples, dans les gens. Les expériences de mort, les expériences de résurrection, cela se vit dans les peuples, cela se vit dans les gens, dans les individus... Étant jeune, ma foi se limitait à aller à la messe le dimanche, puis à prier... C'était très limité à une spiritualité abstraite qui était en train de devenir insignifiante » (27/18,19,20).

La représentation que se faisait Christophe de la mission a évolué. Elle est passée du curatif qui apaise la douleur, à la possibilité de conscientiser les opprimés sur les causes de leur mal.

« Ma conception de la mission, je me voyais un peu en train de soigner les lépreux..., c'était la conception de la mission au niveau du curatif, je pourrais dire. Au niveau du travail sur les effets de la pauvreté et non les causes. Je ne pensais pas que, comme chrétien missionnaire, on pouvait s'attaquer aux causes de la pauvreté. Cela a été une bonne prise de conscience que j'ai faite à la suite de ma formation missionnaire. D'abord, je pensais que j'irais là un peu comme coopérant parce que je voyais mon action comme une action technique, mettre mes connaissances au service des autres... Mais tout le concept du travail pour conscientiser les peuples, du travail social comme chrétien, pour moi c'était quelque chose que je ne connaissais pas du tout... Je ne voyais pas le lien entre mon implication dans une association étudiante ... je ne voyais pas le lien avec ma foi. Et pour moi c'était quelque chose de moral, le lien ne se faisait pas. Avec la formation que j'ai eue, j'ai évolué très vite au cours des dernières années. J'ai été initié, puis en même temps mis dans un bain de concepts différents de la foi, de concepts différents de ma mission. J'ai évolué beaucoup » (27/21,22).

Christophe découvre que le parti pris du Christ en faveur des êtres humains en toutes circonstances est une source de confrontation.

« Pour moi, le Christ, au début, quand j'étais plus jeune, le Christ était mort pour mes péchés parce que j'étais un pécheur... Pour moi, le Christ n'est pas juste mort pour mes péchés mais il est mort parce qu'il a remis en question plein de choses dans le système politique, dans le système économique, dans le système religieux de son temps » (27/22).

La Bible est devenue, pour lui, un lieu de révélation.

« C'est rare que tu vas aller à l'église le dimanche et qu'un curé va faire le lien entre un texte d'évangile et les luttes sociales au Québec, par exemple. Cela, c'est quelque chose que j'ai réussi à faire avec la formation missionnaire que j'ai reçue. Ce qui fait que lorsque je lis un texte de la Bible, je peux toujours voir des exemples dans la vie courante... C'est là que je vais chercher certaines réponses, certaines pistes qui me permettent d'avancer, qui me permettent de dire ces situations-là : c'est de l'injustice, c'est de la violence. L'oppression, c'est vieux comme le monde. Puis, cela se vivait dans le temps du Christ, puis le Christ s'est révolté contre cela. Puis, comme chrétien aujourd'hui, il faut qu'on fasse la même

chose, il faut qu'on se révolte contre cela. Puis, c'est évident que l'on peut subir le même sort que le Christ a subi. Mais ce n'est pas cela qui va m'arrêter, ce n'est pas cela qui L'a arrêté non plus... Je vais me sentir bien plus mal si je ferme les yeux sur une injustice que si je parle et qu'il m'arrive de quoi » (27/22,23,24).

Christophe a remis en question la façon dont il pratiquait la foi qu'il avait reçue.

N'était-elle que pure extériorité ou pouvait-elle être autre chose que cela?

« À l'université... je cherchais à savoir... ma foi, est-ce que c'était vraiment pour moi, était-ce quelque chose qui venait vraiment de moi, qui venait de mon for intérieur ou bien était-ce quelque chose qui m'avait été inculquée traditionnellement par mes parents et qui n'avait plus dans le fond de fondation, qui n'avait plus d'emprise [...] À certains moments j'ai été tenté bien gros de décrocher. Ce qui m'a raccroché, c'est quand j'ai eu l'idée de l'expérience que je voulais vivre à l'étranger. Les premiers contacts que j'ai faits, c'est en coopération. Après j'ai pris conscience que si je voulais vivre quelque chose d'intense... avec les gens, je pense que mes racines chrétiennes ont ressorti et c'est là que j'ai fait le choix de m'en aller en mission, comme missionnaire laïc [...] Si je n'avais pas eu le projet d'aller vivre quelque chose à l'étranger, je ne suis pas sûr que j'aurais raccroché. Je me demande si au Québec j'aurais pu faire les mêmes démarches pour m'inscrire dans un groupe d'action chrétienne » (27/25,26,27,28).

La pression sociale, l'ambiance culturelle, la privatisation de la foi, l'ont confronté.

« Bien sûr, comme Québécois, on subit les influences du milieu, et la plupart des gens sont complètement en réaction contre l'Église. C'est difficile d'aller chercher conseil quand tu sais que ton copain est athée. Étant très jeune, il y avait un paquet de préjugés que j'entretenais sur les groupes d'action catholique des jeunes [...] Je pensais que c'était des groupes de prière ou des groupes charismatiques [...] Je ne savais pas que s'impliquer au MEC ou à la JOC, cela pouvait être lire l'Évangile à partir de la vie [...] J'étais vraiment isolé. J'étais tout seul pour faire face à mes questions, parce que je n'osais pas aller vers mes parents. Parce que j'avais peur qu'ils me jugent. Parce que ma conception, la manière dont eux avaient reçu la foi, c'était de ne pas se poser de questions... Quand tu vois les églises se vider à pleines portes, tu te demandes : « Est-ce moi qui suis dans le bon chemin? » (27/28, 29, 31).

Christophe est interpellé par la personne de Jésus Christ, ce Fils de Dieu révolutionnaire qui a connu toute la gamme des émotions humaines, qui, dans une grande liberté, a livré son message sans se laisser arrêter par quoi que ce soit.



« Pour moi, Jésus-Christ est un révolutionnaire parce qu'Il est vraiment allé au fond des choses. Il ne s'est pas arrêté à l'apparence. Il est allé jusqu'au fond des personnes, jusqu'au fond des problèmes. Puis, c'est une personne que j'idéalise beaucoup comme le révolutionnaire parfait. Puis, Il m'inspire dans son action justement parce qu'Il est allé jusqu'au bout; dans son amour Il est allé jusqu'au bout. Puis, ce que j'aime beaucoup de Jésus-Christ, c'est que malgré le fait que ce soit un homme que l'on dit parfait, qu'Il est un Homme-Dieu, qu'Il n'a pas de défaut, il y a des passages de l'Évangile qui montrent que dans le fond c'est un homme comme les autres. Le soir du Jeudi-Saint... le découragement... C'est ça que j'aime surtout, l'humanité du Christ, c'est ça surtout qui m'inspire de Lui, son humanité, un gars qui est allé jusqu'au bout à cause de ses opinions. Il avait un message à livrer, puis rien ne L'a arrêté... C'est un homme libre, libre de ses peurs, parce que la peur, finalement, c'est cela qui arrête l'avancement... C'est de même que je Le vois Jésus-Christ, surtout plus homme que Dieu. C'est plus l'homme que le Dieu qui me fascine. Tu sais le côté magique de Jésus, les miracles, il y en a qui voient cela comme essentiel, mais moi, c'est le côté humain de Jésus-Christ. Parce que dans le fond, je peux bien dire que nous sommes les enfants de Dieu, puisque nous avons été créés à l'image de Dieu, je veux dire : nous ne sommes pas Dieu, puis, si nous voulons nous inspirer de quelqu'un, il faut s'inspirer de quelqu'un quand même d'assez semblable à nous, qui a vécu les émotions que l'on vit, la peine; la fois où Jésus pleure... Ce sont toutes des choses comme cela qui fait que l'on peut se motiver, puis se relancer » (27/55,56).

Pour Christophe, la prière, c'est la remise de soi à Dieu au sein de la réflexion et de l'action. C'est une attitude qui englobe toute la vie.

« La prière? Il y a une chanson que l'on entend : « Prends ma vie, que ma vie soit prière ». Je me dis : la prière c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est sûr qu'il y a des moments forts où peut-être on se recueille... mais je pense que la prière, c'est plus large qu'un moment où tu t'arrêtes, c'est ta vie entière. Ce n'est pas juste un chapelet, ce n'est pas juste une réflexion, c'est une action aussi... Ce sont des choses qui sont indissociables, la réflexion et l'action. C'est qu'avant de poser un acte, il faut que tu réfléchisses, mais si ta réflexion ne débouche pas sur des actes, cela ne sert absolument à rien de prier. « Aide-toi, puis le ciel t'aidera ». Si tu pries passivement, il n'y a rien qui va arriver, mais si tu pries en même temps, tu agis pour que ta prière s'exauce, parce que l'on a un rôle à jouer dans l'exaucement. » (27/57)

La foi de Christophe a débuté par une foi traditionnelle, ponctuée par la prière quotidienne et la pratique dominicale. Cette foi, perçue comme étant plutôt abstraite, n'inspirait plus le jeune universitaire. Questionnée par la critique sociale à l'égard de

l'Église, sa foi a été relancée par son projet missionnaire et enrichie d'une pensée nouvelle par la formation qui l'a préparé à l'engagement missionnaire. L'écoute de la Parole de Dieu et la lecture de la Bible l'ont aidé à faire le lien entre la foi et la vie. Mort et résurrection sont devenues des réalités concrètes et actuelles. Son rapport à Dieu est celui de l'identification au Christ révolutionnaire. Nous pouvons parler du côté prophétique de Jésus : celui qui se révolte contre l'oppression, qui éclaire le fond des choses et va jusqu'au bout de l'amour. Christophe a appris à être critique face à l'Église sans pour autant la quitter. Pour lui, c'est toute la vie qui est prière, réflexion et action en étant les deux pôles complémentaires. La foi de Christophe est missionnaire, centrée sur l'action en vue de la libération des petits et des opprimés, dans un engagement qui cherche à promouvoir la justice.

La quête de salut de Christophe s'inscrit dans la ligne de ses relations et de ses engagements. Ses relations avec sa famille le font vivre. Il est heureux d'avoir la liberté de décider de sa vie et de ses projets et désire avoir la possibilité de les réaliser. Durant son séjour missionnaire, il aspire à risquer sa vie sans y laisser sa peau. Il désire épouser une femme pour la vie et avoir de nombreux enfants à qui transmettre ses valeurs. Il veut s'impliquer pour les autres dans des projets de libération de la souffrance et de l'injustice. Il envisage de travailler à la protection de l'environnement et au meilleur partage de la richesse entre les riches et les pauvres. Il veut suivre Jésus-Christ en allant au fond des choses et en aimant jusqu'au bout. Il veut travailler à l'exaucement de sa prière.

## 8 Un croyant contemplatif (mystique)

- **Michel** : « *Je n'ai pas découvert Jésus dans tout ce qu'Il est mais je suis en contact avec Lui. Je Le découvre; je Le sens à l'intérieur de moi. La lumière est là...* » (23/70).

Michel, célibataire, vingt-trois ans, est étudiant en sciences humaines. C'est un être sensible, conscient et lucide. Déjà enfant, il manifeste beaucoup de dynamisme. C'est un rebelle, épris du respect de sa dignité et de sa liberté, angoissé par la violence, les contraintes et l'incompréhension.

« J'étais un enfant rieur et ... en tout cas très énergique. Je me voyais un peu passer par-dessus tout. Je me voyais déjà sauter des étapes parce que je n'étais pas capable d'accepter les barrières. Alors il fallait que je passe par-dessus... tout. Je pense que c'était ma constante recherche qui commençait, mon côté rebelle : Ne me donnez pas de barrières, je n'en veux pas » (23/3).

Michel a vécu dans un foyer ouvert où l'expression était valorisée. Chacun faisait de son mieux avec ce qu'il était. Cela n'a pas empêché l'agression verbale d'être souvent au rendez-vous. Très tôt, il s'est révolté intérieurement contre toute cette violence qu'il subissait.

« Plus le temps avance, c'est beaucoup de colère, beaucoup d'agressivité de la part de ma mère. Je me rappelle les scènes de colère, la violence, la haine. Je me rappelle que j'étais excessivement rebelle aussi. [...] Je vis énormément d'angoisse, énormément de peur [...] La nuit, je suis complètement enfermé dans un monde de rêves et de cauchemars, dans un total sentiment d'insécurité et d'inconfort... dès que le soleil se levait, pour moi c'était un moment merveilleux. [...] J'avais l'impression dans le jour que j'avais la vie en mains alors que la nuit, j'avais l'impression de perdre le contrôle totalement. [...] J'avais l'impression d'être tout seul. C'était pour moi un sentiment d'angoisse énorme. [...] Papa qui se fâchait, qui disait toujours qu'il était pour s'en aller [...] Il y avait toujours beaucoup d'amis dans la maison... Je me sentais encore plus seul parce que j'avais l'impression d'être à part des autres. Quand je parlais de mes rêves et de mes cauchemars à mes amis, ils ne comprenaient pas. Cela me dérangeait » (23/4,5,6).

Ses réussites scolaires lui ont procuré une certaine forme d'estime de lui-même.

« L'école pour moi a été quand même quelque chose de pas mal positif. J'avais mon sentiment de distinction dans la nuit de me dire : bien, mon Dieu, je suis le seul qui vit de l'angoisse comme cela. Le jour, à l'école, ma distinction était plutôt : bien, mon Dieu, je suis dans les meilleurs, je suis dans les plus forts. Cela générait beaucoup d'estime de moi-même. C'était très important pour moi. C'est pour cela que j'ai commencé à produire énormément, rapidement » (23/6,7).

Cela l'a aussi amené à cacher ce qu'il vivait de troublant. « Cela fait que j'ai commencé déjà à séparer ma vie : il y a un côté où je suis l'enfant modèle, puis il y a l'autre côté où mes peurs vivent encore » (23/8). Le sentiment de sa valeur tient à ce que les autres disent de lui ou à ce qu'il ressent en leur présence. Le véritable pouvoir sur sa vie lui échappe. Il paraît fort alors qu'il se voit faible, dépendant. Étouffé, il fuit. L'adolescent performant est écrasé par les pressions et les attentes. Il noie, dans l'alcool, la souffrance qu'il est incapable d'exprimer au grand jour.

« J'ai vraiment l'impression de ne pas respirer... C'est pour cela qu'à l'âge de douze, treize ans, je commence à fuir dans la télévision, parce qu'à la télévision, ce sont des rêves faciles. Ce sont quand même des rêves faciles, artificiels, mais ce sont tout de même des rêves. C'est la force, c'est la puissance. C'est ce que je n'ai pas sur ma vie. Parce que dans le fond, même si je suis fort et puissant peut-être pour ceux qui me regardent à l'école, ou à l'extérieur, je suis quand même soumis à des pressions constantes, qui sont : « réussis, produis ». Dans tout cela, je n'ai pas le sentiment de ma valeur réelle. Je n'ai pas de sentiment de pouvoir, je réponds à des attentes... Cela fait qu'à l'âge de ma révolte ou à l'âge de l'adolescence, je ne suis plus capable de retrouver mon rebelle... il n'est plus là. Il n'a plus de force, il n'est plus généré. [...] J'ai commencé à couler dans la télévision, dans les films. J'ai commencé à engraisser. J'ai commencé à arrêter de jouer. Je ne voyais plus mes amis et j'ai coupé les contacts extérieurs » (23/8,9).

Michel cherche sa place jusqu'à la panique.

« J'avais des valeurs de respect. [...] À travers cela aussi, un sentiment de frustration a commencé à surgir. [...] Chaque fois que j'affirmais une valeur à l'extérieur, je faisais rire de moi... Tranquillement mes croyances ont commencé à tomber. Elles n'étaient déjà pas fortes, de toutes façons. Jésus avait beaucoup trop de pouvoir. Ils me disaient que Jésus était en moi mais il me fallait craindre plein de choses. Le péché. Il fallait faire plein de choses aussi. Cela fait que c'est clair

qu'à ce moment-là, tranquillement, Jésus... je commence à douter. [...] C'était un autre qui avait des attentes... cela générait de la violence en dedans de moi. Cela me mettait tout croche en dedans. Cela ne générait pas de l'harmonie. Je commençais à paniquer. J'avais l'impression que je répondais aux attentes de tout le monde, sauf aux miennes. Est-ce que j'ai le droit de vivre dans tout cela? Est-ce que j'ai une place, moi, là-dedans? C'est La Relève qui, à quinze ans, a été ma porte de sortie. Plus cela allait, plus j'engraissais, plus je ne m'aimais pas. À un moment donné, je pensais au suicide, et jeune à part cela. Je pense que jeune, j'ai commencé à aller vers cela parce que pour moi, il n'y avait pas de solution. Pour moi, la vie n'était rien d'autre qu'un labyrinthe à travers lequel j'avais des renforcements, puis les portes se fermaient... Je n'avais pas le goût d'être une souris qui court dans un labyrinthe. J'avais plutôt le goût d'être un humain qui court dans un champ plein de fleurs, puis qui est rempli de soleil. J'avais le goût de choisir ma voie. J'avais l'impression de n'être que rempli de pressions. Puis, j'avais trop de souffrances en dedans de moi. J'avais l'impression que je n'avais que de la souffrance. J'étais rendu de la souffrance à l'état pur. J'avais le goût de me tirer. Le mécanisme que j'avais choisi pour m'en sortir, c'était de rire. J'étais le rigolo de l'école. Mais je pense que j'étais le parfait exemple du clown qui pleure à l'intérieur... C'était de l'agitation pour ne pas sentir la profonde dépression que je vivais à ce moment-là. ...La Relève, fin de semaine intensive avec un groupe de jeunes, pour réfléchir sur ce que nous étions, sur la religion, sur Dieu, m'a permis de me rendre compte que je n'étais pas le seul à avoir des attentes au-delà de l'argent. C'était d'expérimenter qu'il y a autre chose que cela, qu'il y avait une lumière quelque part. Il y a une force quelque part. Et cette émotivité à fleur de peau peut aussi être une source qui ne cesse pas de jaillir... J'avais l'impression, quand je serrais certaines filles, que c'était asexué. J'avais vraiment l'impression d'être transporté à l'intérieur. Je pense que c'est vraiment un des premiers moments-sommets dans ma vie [...] La Relève, cela a été significatif parce que j'ai découvert d'autres personnes avec qui je pouvais parler de ce que je vivais, de ce que je sentais, de Jésus, de la religion. Je pouvais aller à l'essence même de ce que je portais [...] Cela m'a influencé par rapport à mon corps... j'ai commencé à faire de l'exercice... Mon image corporelle a changé. J'ai commencé à avoir des liens; puis des liens autres que ceux du gros comique... J'avais l'impression d'être plus vivant [...] J'avais l'impression que j'avais une capacité d'aide, capacité de donner, capacité de recevoir aussi [...] Puis les dirigeants de La Relève me mettaient dans tout... Pour moi c'était excessivement oppressant; c'était agréable, oui... mais c'était pour moi aussi : on t'estime si tu continues à exceller... Puis j'ai recommencé à exceller là-dedans. Cela fait que la religion est devenue pour moi quelque chose qui suscitait de l'aversion. À quinze ou seize ans, j'ai commencé à boire [...] J'avais l'impression à un moment donné que je n'étais plus rien. J'ai commencé à déprimer » (23/10, 11,12,13,16,17,18,19).

Une amie le rattache à lui-même. Dans leur amitié, ils sont authentiques. « Je pense que Nadine est peut-être mon seul port d'attache avec mes valeurs, avec ce que je vis, avec ce que j'aime » (23/23).

Avec André, il apprend la manipulation.

« C'était rendu que ma vie, c'était le pouvoir de la manipulation. Je suis entré dans la réalité comme tout le monde la conçoit, aussi comme notre société la conçoit. Donc relations de pouvoir, l'argent. Argent, manipulation, pouvoir. Donc aucune authenticité, surtout pas! Caché! » (23/24,25).

Il se sent alors divisé entre ses aspirations à la paix, l'harmonie et l'amour et les jeux de pouvoir et de manipulation auxquels il participe pour surmonter la souffrance et fuir l'isolement.

Michel entre à l'université. Il continue de boire jusqu'à la déchéance, jusqu'à toucher le fond. C'est alors qu'il se tourne vers des personnes qui ont fait la même expérience que lui et qui ont trouvé le chemin du retour vers elles-mêmes dans le respect des lois spirituelles. Après un long combat, mené avec courage et ténacité, il est parvenu à l'autonomie, à la liberté, au respect et à l'acceptation de lui-même, dans ses forces comme dans ses faiblesses.

« Je cherche à mourir [...] Je n'ai plus d'espoir. Je n'ai carrément plus d'espoir... Je n'ai plus de moi, Michel n'existe plus. Michel, dans l'identité de lumière, il n'y en a plus [...] C'est l'enfer... J'ai l'impression d'être un homme mort, sec au milieu, sec au-dedans, sec partout. Pas de fruit, plus rien. Un matin, je suis complètement à terre, je suis à vide, je suis à sec, je suis vulnérable. La carapace est tombée. Mes défenses ne sont plus là. La corde est rompue... À partir de ce moment-là, je décide que je ne bois plus. C'est une décision de fond [...] C'est infernal. Mon désarroi, je le vis à froid, je n'ai plus de moyens. Je décide d'aller aux Alcooliques anonymes. Je suis référé à des thérapeutes. Je vis mon deuxième sommet. Je reprends contact avec moi. Je réapprends c'est quoi la vie... je reprends ma recherche de moi que j'avais commencé à différentes étapes de ma vie... J'apprends qu'il y a des lois spirituelles [...] Toutes les parties de moi se retrouvaient. Ils (thérapeutes) t'apprennent que tout ce que tu es en pire, ce sont

des forces... Tu es humain... Vois ton imperfection et demande à Dieu les forces pour renverser le pôle. Cela amène énormément d'espérance. Dieu existe. Il y a un sens à la vie. Je reprends conscience de ce que je suis. Je chemine » (23/31,32,33,34,35,37).

Sa recherche de lui-même l'a amené à expérimenter et à intégrer toutes les dimensions de sa personne, soit corporelle, psychique et spirituelle. Il se sait en chemin. Michel a évolué vers une spiritualité personnelle. Éduqué dans un foyer chrétien, il a été soutenu par la foi. Le Christ est un Vivant pour lui, un ami intérieur. À l'adolescence, la pression sociale l'amène à douter. Sa participation au mouvement La Relève a été une étape importante. « C'est La Relève à quinze ans qui a été ma porte de sortie [...] J'ai découvert des gens avec qui je pouvais parler de ce que je vivais, de ce que je sentais, de Jésus, de la religion. J'ai pu aller à l'essence même de ce que je portais » (23/11,16). La découverte de son intériorité et l'espérance que cette expérience suscitera sera une deuxième expérience sommet.

« Je ne trouvais plus de sens; j'avais besoin de sens. Donnez-moi un guide, pour que j'ouvre. Je veux arrêter. [...] Je travaille comme un fou... Je bois et bois encore... Je cherche à mourir... Je n'ai plus d'espoir... Je n'ai plus de moi. Michel n'existe plus. Michel, dans l'identité de lumière, il n'y en a plus [...] C'est l'enfer [...] Je décide d'aller aux Alcooliques anonymes [...] Pour moi la conscience avant, c'était l'enfer, l'angoisse, le fait d'être seul. Alors que là, la conscience devient un potentiel de vie, un potentiel de forces, un potentiel de choix positifs... Je recommence à prendre conscience de ce que je suis [...] Je ne m'aimais pas. Il fallait que je m'aime un peu avant d'aimer quelqu'un d'autre [...] C'est comme une révélation [...] C'est l'âme. Pour moi, c'est l'âme qui bouge. Pour moi, c'est une transformation de fond... La spiritualité prend forme. Cela veut dire, je pense, que la lumière que je porte devient un véhicule réel. [...] Le mouvement La Relève a été le premier pas. Mais cela s'est amenuisé avec le temps parce que cela manquait de sens. C'était encore trop religieux, dans le sens externe du terme, dans le sens d'attentes extérieures... Ce n'était pas assez un mouvement de l'intérieur. C'est que Dieu existe. Dieu est en moi. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux, d'ouvrir les bras, puis de regarder en l'air en voulant dire : où est-Il? Non, non, non, prends contact avec le dedans : Il est là. Cela fait que s'Il est là, s'Il parle, Il te parlera par en dedans... Ce n'est pas compliqué, écoute, écoute ce qu'il y a en dedans. Arrête de chercher un peu partout. C'est toi, ton centre de référence et puis c'est valide, tu sais. Fais confiance à tes intuitions. Commence à faire

confiance. [...] La deuxième (expérience-sommet) a été celle qui m'a dit : oui, il y a de l'espoir. Oui, il y a une vie. L'idée, c'est l'espoir, je pense, qui est fondamental. Puis pour moi, je pense qu'en thérapie... je pense que je ne travaille pas à x pour rien. Tu sais, l'espoir pour moi. c'est rendu le centre de ma vie. Je pense que, sans espoir, on ne va nulle part parce que c'est vrai que la réalité est difficile, c'est vrai que la réalité est dangereuse, que le monde s'en va dans quelque chose de quasiment effroyable. [...] Oui, c'est vrai, il y a quelque chose d'excessivement laid sur la terre. On choisit le mal. Moi, je le sais comment j'étais quand je choisissais le mal. Il y a beaucoup de gens dans ma situation. [...] À travers cette réalité, l'amour est plus fort qu'elle, la paix est plus forte qu'elle. Et il y a l'espoir. [...] C'est d'aller voir où est l'amour, où est la paix, puis d'essayer de les engendrer et de tout faire en situation d'harmonie. [...] Je pense que c'est important que la personne qui veut aller dans ce qu'on appelle « le gouffre aux horreurs », de dire tout ce qu'elle perçoit d'elle qui est un peu fou, qui est un peu dur, qui est un peu froid, c'est important qu'elle aille là avec quelqu'un qui la tient par la main. Mais qui est assez fort pour aller dans le gouffre aux horreurs, quelqu'un qui y est allé et qui en est revenu. [...] La force, c'est d'être capable d'y retourner tout en portant la lumière. [...] La mort ne m'attirait pas. [...] La mort, c'est un arrêt de souffrances. C'est le moyen » (23/29,31,32,33,35,37,38,39,40,41, 42,43).

Michel a triomphé de la violence, des pressions qu'il a subies et de la manipulation grâce au respect dont il a été l'objet, et à l'expression de ce qu'il portait. Il a appris à développer un rapport harmonieux de gratuité et de réciprocité avec les autres. Il fait alliance avec ses proches, ses amis, les personnes qui l'aident et celles qui font appel à lui. Il accepte d'être accompagné pour prendre conscience de ce qui l'opprime et l'enferme, et donne la main à celui ou celle qui désire en faire autant. La Relève a été un premier moment sommet, lorsqu'il a découvert des personnes avec qui il pouvait parler de ce qu'il vivait, ce qui lui a permis d'accéder à son être profond. Il a connu un deuxième sommet lorsque, totalement vide, il a repris contact avec lui-même grâce à l'aide des membres des AA et des thérapeutes. Il a appris les lois spirituelles. L'espérance le soulève. Il constate que la réalité sociale n'est pas sans difficulté ni danger car certaines options penchent du côté du mal, de la manipulation et de la



violence. Engagé dans l'organisme x, il apporte sa contribution pour promouvoir la paix, l'amour et l'espoir, qui sont, selon lui, plus forts que la dysharmonie, la haine et la violence. Dans l'approche des personnes qui sollicitent son aide, il cherche à dégager de l'amour pour qu'elles se sentent comprises. Il se sent assez fort pour descendre dans le « gouffre aux horreurs » avec elles en portant la lumière.

Dans la méditation, Michel fait l'expérience de la lumière intérieure.

« Quand on médite, on s'élève parce qu'on arrête le corps, on arrête l'humain pour se centrer sur ce qu'on a de plus divin à l'intérieur de nous. Cela fait que l'on vibre de plus en plus haut. Dieu est une vibration puissante, que je ne peux même pas imaginer. Je veux vivre dans cette lumière-là. Ma vie a trouvé trop de sens pour que je puisse reculer. [...] La thérapie m'a fait du bien chez des consultants, mais à quelque part, on ne peut pas être... [...] Cela me replace quand j'ai besoin d'être remplacé. [...] Avec mes amis AA, je pense qu'il y a quelque chose... où ils ont peur, où ils n'explorent pas. [...] Je pense qu'ils sont encore bien gros au niveau du rationnel. C'est diagnostiqué. Je pense que j'ai le goût d'explorer encore un peu, puis de me faire confiance là-dedans... Je pense qu'une fois que tu es ton centre de référence et que tu vas voir à l'intérieur de toi, si je me dis à chaque fois que je vais aller voir si c'était harmonieux ou « dysharmonieux », je pense que je n'en reviendrai jamais en étant de travers. [...] Avant, je relaxais, maintenant, je médite. Ce n'est plus pareil. [...] J'ai médité seul et j'ai médité avec Ghislain. Ce soir-là, je sentais qu'à deux, on vibre beaucoup plus fort. Je pense que c'est pour cela l'amour, de toute façon... c'est parce qu'ensemble, c'est beaucoup plus fort. [...] Deux essences qui font qu'on multiplie l'énergie, la force qu'il y a! [...] Autrefois, je disais : « Je fonctionne ». Aujourd'hui, je ne fonctionne plus, je vis. J'existe » (23/44,45,50,51,54,55,58).

Michel distingue religion et foi, religion étant l'approche institutionnelle et foi, la relation à la personne du Christ. L'espoir que suscite la rencontre avec le Christ est pour lui un critère de réalité, de vérité en la matière.

« Religion et foi, pour moi, c'est deux choses... La religion, pour moi, c'est comme les écoles, les approches [...] On crée une religion pour pallier à notre insécurité. On a peur d'être tout seul dans notre message, on se crée un groupe d'appartenance [...] C'est dommage; la religion empêche d'évoluer [...] Quand tu fais un mouvement de l'âme, une transformation, tu passes à autre chose [...] Le problème de la religion, c'est dans le dogme, c'est qu'on a peur. Je n'essayerai pas cela, Dieu a dit : Ne le fais pas. Tu vas te faire taper sur les doigts par papa Dieu.

C'est faux, Il va me suivre, Lui, si moi, je suis capable de suivre quelqu'un dans le gouffre aux horreurs. « Reste avec moi, j'ai peur », a-t-Il dit au Jardin des Oliviers. Il a eu peur, il prenait des risques. Il a eu des craintes » (23/65,66,67,68).

Michel vit avec le Christ. Par la méditation, il se met en contact avec Lui. Convaincu de sa divinité, il est profondément touché par son humanité. Pour lui, le Christ est allé au bout de toutes les expériences humaines : celle de la peur, de l'angoisse, de la vie livrée. Il a pris des risques. Il s'est tenu sur le chemin de l'amour.

« Le Christ, pour moi, Il a une nature divine en Lui, et qui est indiscutable. Puis on a charrié son message. Je suis un peu en colère contre la religion parce qu'elle a empêché les gens de découvrir Dieu. Elle leur a dit : « Jésus c'est cela, puis Dieu c'est cela ». Puis elle a empêché les gens d'aller voir en eux c'est quoi leur lien avec Lui. Je n'ai pas découvert Jésus dans tout ce qu'Il est mais je suis en contact avec Lui. Je Le découvre, je Le sens à l'intérieur de moi. La lumière est là [...] Une croyance, pour moi, à la base c'est quelque chose qui t'aide à évoluer, à mieux vivre, à espérer. La religion nous a enlevé l'espoir. Cela fait que je suis anti-religion » (23/68,70).

Quand il est en contact avec Dieu, Michel se sent en possession de lui-même. Il croit que les jeunes vont redécouvrir Dieu et que ce choix va les redonner à eux-mêmes.

« Les jeunes, nous sommes rendus à l'étape de choix [...] Nous sommes rendus à l'étape où nous allons redécouvrir Dieu en nous. Je pense qu'il n'y a aucune religion qui nous aide à posséder Dieu en nous. Posséder Dieu pour se posséder soi-même. En moi, il y a quelque chose qui est Dieu. Il l'a dit : « Je suis en chacun de vous ». S'Il est en chacun de nous, c'est clair qu'Il est là, qu'il y a une partie divine en moi. Ce n'est pas l'autre qui va venir me dire comment Il est en moi, puis comment je vais m'y prendre avec. S'Il est là, Il va me parler [...] Nous avons besoin d'être guidés mais pas par une hiérarchie [...] Nous avons besoin de guides qui entrent dans leur humanité complète, qui ont peur de l'insécurité, qui vivent le doute, la peur, la crainte, etc. Puis qui sont allés... qui reviennent de loin et qui sont guéris. Je calcule que le problème de la religion, en général, des gens qui sont là-dedans, c'est qu'ils ne sont jamais allés loin. Je vais aller voir si ce que tu me dis résonne en moi. Pourquoi je te donnerais raison? Ça serait s'approprier la source de vérité; je ne pourrais plus me faire confiance. Il y a des gens qui peuvent t'amener à cela. Le Christ est allé loin, Il est revenu guéri. Pour moi, Il est allé au bout de son humanité [...] La peur, l'angoisse, c'est le fondement même de l'humain » (23/70,71,72).

Pour Michel, les initiateurs en matière de religion sont les parents. Pour lui, le drame de la religion, c'est qu'elle reste au niveau de la connaissance et n'est pas actualisée, expérimentée dans le concret de la vie.

« La religion, pour moi, c'est un schème de foi pour x personnes [...] Les humains ont besoin de se faire dire par quelqu'un d'autre qu'il existe autre chose. C'est clair que la religion peut être un bon véhicule, elle peut amener des personnes à voir... Je trouve cela de valeur que l'on ait besoin de la religion. Je trouve cela de valeur que des parents ne soient pas assez sûrs d'eux par rapport à leur foi pour dire à leur enfant c'est quoi la foi, pour lui dire c'est quoi l'harmonie puis l'équilibre alors qu'ils ne l'ont même pas; que l'enfant soit obligé d'aller le chercher chez d'autres personnes, ou à l'école, ce que c'est... La religion m'a donné le centième de ma foi, je parle de mon apprentissage religieux à l'école. À la maison, ce n'était pas de la religion parce qu'il y avait la possibilité de choisir : le libre arbitre. Le libre arbitre! Je n'ai pas entendu parler de cela à l'école. Cela n'existait pas, le pouvoir de choix. Oublie cela. Jésus, Il nous le présente : oui, Jésus est amour et Jésus est paix, mais a-t-Il eu peur? Est-Il angoissé? A-t-Il fait des choix? Moi, j'ai peur, je vole bas, j'ai mal. L'ennui, là, c'est que Lui, Il ne vit pas ça avec moi. Il y a de quoi qui n'est pas congruent. Il est en chacun de nous. Comment se fait-il qu'Il soit en moi et que moi, je vive mal? Il y a de quoi qui ne marche pas entre les deux, tu sais. C'est parce que je ne L'ai pas choisi, je ne L'ai pas écouté, je ne L'ai pas vécu, mais cela, il ne me l'aurait pas dit. Cela fait que moi, je n'accroche plus, parce que la religion oublie toujours de ramener la personne à soi, à ce qu'elle vit, à ce qu'elle est. La religion reste un message, une histoire. Nous ne vivons pas, nous n'expérimentons pas l'Évangile : nous l'apprenons » (23/72,73,74).

La foi a engagé Michel sur le chemin de la maturité et de la croissance personnelle.

« C'est la différence entre la foi et la religion. La foi vient de l'intérieur. La foi, c'est le choix d'aimer Dieu malgré le doute, malgré la crainte, malgré tout. Il y a des journées où j'ai peur, je ne Le sens pas du tout. Quand je m'assois pour faire ma méditation, c'est clair que j'aurais le goût de dire : « Tout cela c'est de la frime. » Il vaut mieux retourner à mon vieux schème de manipulation. Parce que j'avais des gains rapides. C'est la nuance, par exemple : Quand tu choisis Dieu, tu choisis du long terme. Tu choisis quand tu vibres plus haut. Tu sais à quelque part le moment où tu choisis d'aimer plus l'autre, ou d'aimer l'autre autant que tu t'aimes, ou de te donner quelque chose pour l'harmonie, ce n'est pas toujours facile [...] La foi est un choix profond. Je décide d'être autre chose, d'aller..., de croire à mon intuition de Dieu. C'est cela, la nuance. La religion te dit : c'est là. Moi, je dis : non, ne confonds pas. Ce n'est pas là avant que je m'y mette, que cela se révèle à moi [...] La religion a ses perceptions, ses lunettes. À un moment donné, ça résonnait en dedans et ça disait : non, non, non. Je me rappelle à l'église le nombre de fois que je me serais levé pour dire : « T'es complètement à côté...

C'est quoi cela? Est-ce que je peux te poser des questions? » Pas le droit d'échanger? » (23/74,75).

La lecture et la contemplation de l'Évangile revêtent pour Michel une grande importance et, par cet intermédiaire, il entend Dieu lui parler et lui réchauffer le cœur. L'épisode de l'entretien de Jésus avec Nicodème, par exemple, le ramène à son essence, à son innocence, à ce qu'il porte en lui de plus intérieur, et lui fait reconnaître Dieu comme la source de tout, l'Origine. L'Évangile est un chemin qui le conduit à la réalité puisqu'il casse le miroir, qu'il brise l'image qu'il se fait de lui-même et du monde, et le plonge au cœur même de la réalité, celle de la liberté ouverte au Tout-Autre. C'est un choix fait en pleine conscience et de façon personnelle et responsable. Pour lui, découvrir Dieu, c'est connaître qui il est vraiment, lui, l'humain Michel, habité par le divin, appelé à devenir fils de Dieu. L'essence divine est phare, elle est lumière, elle est le sens et met au jour la véritable identité, celle qu'il ne peut se cacher à lui-même.

« L'Évangile, pour moi, c'est très important... À La Relève, je me rappelle de messages forts qui résonnaient en dedans, qui me faisaient vibrer. Moi, cela fait chaud à l'intérieur quand je lis cela, quand Dieu me dit cela et que moi, je le perçois. La Parole va me rejoindre au cœur, c'est une question d'interprétation. Personne ne la voit pareil [...] À Nicodème, il a dit : « Retourne à ton essence, retourne à ton innocence » [...] Tout l'Évangile me ramène à cela : retourne en dedans. Tu suis tout le temps ton intuition, ta force, Dieu là-dedans, la source de tout, l'essence. Pour moi, l'Évangile c'est carrément quelque chose qui, quand je commence à me regarder dans le miroir de la réalité, puis à rester dans l'image, casse le miroir et me dit : Non, là, arrête de regarder là. C'est important de regarder la vraie réalité. Retourner en dedans. [...] L'Évangile, pour moi, c'est le senti... le dégagé... pas l'image [...] Jésus dit : Choisis en pleine conscience. Tu sais, c'est une responsabilisation et c'est excessivement radical. C'est pour cela qu'Il a mis l'essence divine en nous, c'est pour que nous ayons un phare dans ces choix-là [...] Ce qui fait que, pour moi, l'Évangile est le retour au senti, le retour à : tu te regardes à travers toi, en toi, pour savoir ce qui est Dieu, tout le temps. Les paraboles ramènent toutes à cela, à l'intérieur, pas à l'image dans ce qu'on manifeste, mais dans ce qu'on est, soi, vraiment. L'être dans ce qu'il a de plus profond, dans ce qu'il ne peut pas se cacher à lui-même. Dans ce qu'il est lui-même. C'est dur, exigeant et responsabilisant. Mais, d'un autre côté, les dividendes sont là, je les vois tous les jours. L'Évangile est là pour souffler sur la

flamme à l'intérieur et lui faire prendre de l'expansion... si tu l'acceptes, ce souffle-là. Si je ferme la porte du foyer à ce souffle, je me ferme à l'amour. Quand j'ouvre la porte, la flamme prend de l'expansion » (23/76,77,78,79).

Pour Michel, l'Évangile est un souffle qui souffle sur sa flamme et lui fait prendre de l'expansion dans la mesure même où il accepte ce souffle. Auparavant, sa prière était celle de la demande, située au creux du besoin ; maintenant elle est ouverture, union de flamme à flamme à Celui d'où vient la respiration. Pour y parvenir, Michel passe par-dessus tout ce qu'il est, il se met à l'arrière, il se désapproprie de lui-même, dirions-nous en langage spirituel, pour rejoindre le Christ et Le vivre, afin d'aller ensuite vers ceux qui souffrent. Prier, pour Michel, c'est franchir la quatrième dimension et porter sa vie sans qu'elle fasse écran à la lumière, comme on porte l'offrande.

« Au départ, la prière pour moi, c'était la demande. Maintenant, je médite, je m'ouvre. Lui, Il sait ce qui est bon pour moi. J'essaie de tout bloquer : mon corps, ma tête, mes pensées, tout, pour m'ouvrir à Dieu, puis le vivre. Tu sais, ma quête d'harmonie dans le fond [...] La prière, c'est le contact direct avec Dieu dans le sens que je L'entre dans ma vie, pour qu'Il souffle, qu'Il soit ma flamme, qu'on soit quasiment de flamme à flamme. Pour moi, c'est un autre contact de communication privilégiée où j'essaie de passer par-dessus ce que je suis, pour aller vers Lui. Aussi, pour aller vers d'autres quand je sais qu'ils souffrent... Un cri à l'aide, cela peut être une prière... C'est m'asseoir, puis mon angoisse, la porter... mais ne pas être mon angoisse. Par la prière, je pense qu'on peut vraiment contacter le divin. C'est franchir la quatrième dimension. Sauter la limite, la frontière entre moi et Dieu » (23/79,80,81).

Michel se soucie du mal parce qu'il l'empêche de rejoindre Dieu. « Pour moi, le mal, ce sont les barrières à Dieu. Il faut que je l'enlève, ce mal, pour lui demander quoi que ce soit. Je peux le porter, mais il ne faut pas qu'il fasse écran entre nous deux. » (33/82).

L'élan de Dieu amène la vie de Michel à couler comme l'eau, de façon souple, libre et forte. Cette métaphore de l'eau, il souhaite qu'elle symbolise sa vie afin que, quelle que soit la porte, c'est-à-dire l'événement, sa vie puisse couler telle une source qu'aucun obstacle ne peut arrêter.

« Pour moi, la vie... L'élément de la nature qui me rejoint le plus, c'est l'eau. L'eau n'a pas de contact, ne s'attache à rien, et elle a une force effrayante. Si une journée quelque chose rompt le courant, elle va passer ailleurs. Elle va s'en aller et elle va couler. Puis elle est toujours bonne, elle est toujours vivante, puis il y a toujours de la vie dedans. Bien, ma vie, je la vois un peu comme cela... Peu importe la porte, je vais couler [...] J'ai vraiment l'impression que l'élan est là. L'élan de Dieu est en moi, à ma façon, à ma manière » (23/84).

Michel a une foi personnelle résolument centrée sur la spiritualité. Ses difficultés l'ont propulsé en avant. La foi est pour lui lumière et force. Elle le guide dans ses choix, l'aide à harmoniser sa vie et l'oriente vers la puissance de l'amour. Elle le fait naître à lui-même. Le rapport de Michel à Dieu est celui d'une union « de flamme à flamme ». Il se centre sur le cœur, le lieu du divin, et il écoute Celui qui habite son intérieur et qui lui parle. Il se fait confiance à lui-même en accordant sa foi à ce qui vibre en lui lorsque Dieu lui parle.

Si Michel est parvenu à cette foi intériorisée, c'est à la suite d'un cheminement qui l'a conduit de la religion de la peur à la foi personnelle au Dieu Vivant. Il a d'abord été initié tant à la religion qu'à la foi au sein de sa famille, où on le laissait libre de décider de ses choix quant à son agir, mais où l'accent était mis sur les attentes de Jésus à son égard, ce qui suscitait chez lui des sentiments de crainte. Michel en vint à douter de ses croyances lorsque, affirmant ses valeurs à ses amis et ses connaissances, il faisait

rire de lui. Cette pression familiale, jointe à une représentation de Jésus comme un Être qui a trop de pouvoir, qui a des attentes et qu'il faut craindre, a suscité chez lui un profond malaise intérieur. Sa participation au mouvement La Relève le mit en contact avec des jeunes qui partageaient des valeurs semblables aux siennes, des attentes situées bien au-delà de l'univers de l'argent, et qui le rejoignaient dans sa recherche de lui-même, dans la ligne de la paix, de l'amour et de l'harmonie. Ce fut pour lui une expérience sommet. Il parle avec d'autres de ce qu'il pense, de ce qu'il vit, de Jésus, de la religion. Ces contacts le rejoignent dans son intériorité profonde. À partir de là, il commence à se transformer. Sa représentation de lui-même s'améliore, jusque dans son image corporelle. Toutefois, une implication trop rapide et trop intense dans l'organisation du mouvement draine ses énergies jusqu'à la dépression. Divisé à l'intérieur de lui-même, il fuit dans l'alcool et la manipulation. L'isolement infernal qu'il expérimente alors fait qu'il n'existe plus dans ce qui ferait de lui un être vivant; il devient souffrance à l'état pur. La décision de cesser de fuir et l'espoir de se retrouver le conduisent chez les AA, puis l'amènent à consulter des thérapeutes. C'est à ce moment qu'il vit ce qu'il nomme une deuxième expérience sommet, en faisant l'apprentissage des lois spirituelles qui lui permettent de reprendre conscience de ce qu'il porte véritablement en lui-même. Michel apprend à s'accueillir, à s'accepter avec ses forces et ses faiblesses. Il travaille à réconcilier toutes les parties de lui-même. Il espère car il n'est plus seul : des êtres humains l'accompagnent. Plus que tout, Dieu est en lui et il participe à sa divinité. Ce Dieu l'écoute et lui répond, souffle sur sa flamme et la ranime. En s'ouvrant à Lui, Michel découvre qu'il est redonné à lui-même et engendré, dans cette relation, à la vie de fils de Dieu. Son âme habitée lui est révélée. Il est en

contact « de flamme à flamme » avec Celui qu'il nomme Dieu, qui le pénètre de son souffle dans la mesure de son accueil. Il s'aime et il aime. La lumière qu'il porte devient un véhicule réel qui l'ouvre aux autres, aux souffrants en quête d'espoir et d'amour. Quand il médite avec d'autres, il constate que l'énergie est décuplée.

Michel est critique par rapport à la religion qui, à son avis, l'a tenu à l'extérieur de lui-même, l'empêchant ainsi de faire l'expérience de son intériorité. Les prescriptions, les dogmes, les attentes de la religion étaient pour lui des sources de pression qui entravaient sa confiance en lui-même. Elles le gardaient au dehors, dans une situation de malaise, de division, alors que c'est au-dedans, dans la confiance en ce qui vibre en lui-même, en son centre, qu'il a eu la révélation de son âme habitée par le Dieu Vivant. Alors que la religion lui avait enlevé l'espoir, la confiance au Souffle et à la Parole de Dieu donne sens et espérance à sa vie et l'envoie en mission vers les souffrants. Michel est d'avis que les êtres humains n'ont pas besoin de hiérarchie qui prescrive des dogmes, mais de guides spirituels qui habitent leur humanité dans toutes ses dimensions et soient capables d'indiquer le sens parce qu'eux-mêmes en ont fait l'expérience, parce qu'ils ont parcouru le chemin qui assure le passage de l'angoisse à la foi. Il déplore qu'à l'église il ne soit pas possible d'échanger, et formule le souhait que les parents soient suffisamment initiés au parcours de la foi pour être en mesure d'accompagner leurs enfants.

La quête de salut de Michel, c'est la découverte et l'accomplissement de lui-même dans la paix, l'amour, l'harmonie et la liberté. Cette quête passe par le « devenir



« fils de ses parents » dans l'amour et la liberté, ce qui le libérera des contraintes intériorisées durant l'enfance. Elle se réalise dans les relations avec des amis, des connaissances, des membres de mouvements où il peut être lui-même en toute authenticité. Elle se partage encore avec les souffrants d'amour et d'espoir, lorsqu'il les accompagne, porteur de lumière, dans ce qu'il nomme « le gouffre aux horreurs ». Sa quête de salut réside également dans l'union « de flamme à flamme » avec le Dieu Vivant qui l'engendre à lui-même comme fils de Dieu et le propulse en avant. Elle s'expérimente dans la méditation partagée avec d'autres. Elle libère de la religion dans ce qu'elle a de contraignant. Elle est espérance que Dieu répondra au cri de détresse. Elle se puise dans l'Évangile en tant que révélation de l'être humain et de Dieu qui le cherche. Elle se vit dans l'expérience de la quatrième dimension par laquelle on porte sa vie au-delà de soi pour en faire une offrande. Elle se trouve dans la conscience réconciliée avec soi-même et dans l'unité retrouvée. Elle passe par l'initiation des parents à la transmission de la foi à leurs enfants. Elle se manifeste aussi dans la confiance qu'il s'accorde à lui-même dans un esprit de miséricorde et de compassion, ainsi que dans celle qu'il accorde au Dieu qui l'habite, et qui est pour lui source de sens et d'espérance. Elle réside enfin dans la confiance qu'il témoigne aux autres, sans jugement, sans « diagnostic », mais dans l'acceptation et l'accueil en vérité.

## Conclusion

Croire s'exprime dans la vie relationnelle, celle que l'on entretient avec soi-même, avec les autres et avec Dieu. C'est cette vie relationnelle qui est le matériau de la vie spirituelle, de l'existence selon l'Esprit. L'être humain est d'abord appelé à trouver le chemin vers lui-même. Progressivement il se différencie de ce qui lui est extérieur, il transcende les déterminations qui le constituent et il devient autonome. Il se libère en même temps des dépendances qui le lient au monde extérieur et développe la foi en son être propre. Cette croissance vers le moi intime le rend de plus en plus présent à lui-même, le faisant accéder à son individualité, à son caractère unique. Plus il est présent à lui-même, plus il lui est facile de s'ouvrir au monde, aux autres et à l'Ultime. Dans la dépendance, l'être humain n'est pas complètement en contrôle de sa vie, il a peur, il se sent menacé. Ce n'est que lorsqu'il est assuré dans sa foi en lui-même qu'il peut tendre vers les autres. Il aspire alors à devenir sujet, à dire « Je » dans la rencontre avec l'autre qu'il confirme ainsi comme sujet et de qui il attend la reconnaissance de sa propre subjectivité.

Aucun être humain ne peut accueillir l'autre de façon pleine et l'ancrer dans la vie de façon totale. Une telle recherche est illusoire. La vie est un cadeau que chacun reçoit et partage. Seul peut jouer ce rôle d'accueil total Celui qui donne la vie et en qui toute vie est enracinée. Henri Nouwen a bien décrit les trois mouvements de la vie spirituelle : il y a d'abord le passage de l'isolement à la solitude lorsqu'on entre en relation avec soi-même, puis le passage de l'hostilité à l'hospitalité dans la relation avec les autres, et enfin le passage de l'illusion à la prière grâce à la relation avec Dieu<sup>1</sup>. Ces

---

<sup>1</sup> Voir Henri J.M. NOUWEN, *Les mouvements de la vie spirituelle*, Montréal, Bellarmin, 1998.

mouvements concordent avec le passage de l'attitude de *religion* tournée vers soi à l'attitude de *foi* qui est ouverture à l'altérité. C'est l'être total qui est engagé dans ces étapes. L'attitude de *foi chrétienne* imprègne les relations que nous entretenons avec nous-mêmes, avec les autres et avec Dieu. Saint Paul insiste sur la nécessité de passer de l'homme extérieur à l'homme intérieur, et saint Jean, de naître d'eau et d'Esprit. La vie de l'être humain se déroule, en effet, sur deux scènes, celle de l'extériorité et celle de l'intériorité. Le processus de maturation conduit vers une différenciation croissante entre soi, les autres et Dieu, et vers une plus grande intériorisation.

La présence à soi, aux autres, à l'Ultime transcende les déterminations extérieures. Le développement religieux, le contexte social et culturel, ainsi que la foi religieuse transmise, voilà autant d'éléments majeurs à considérer lorsqu'on cherche à situer le positionnement des jeunes adultes sur le continuum de la foi et de l'incroyance. Notre préoccupation est de développer une intervention pastorale auprès des jeunes adultes qui soit pertinente. Dans le prochain chapitre, nous analyserons les résultats de l'observation en faisant ressortir les éléments qui déterminent les attitudes religieuses : le contexte social et culturel, le développement psycho-religieux et l'héritage de foi religieuse. Nous aborderons ensuite l'analyse des configurations du croire propres à chacune des attitudes religieuses : de *religion*, *séculière* et de *foi*.

## CHAPITRE 8

### RELIGION, SÉCULARITÉ ET FOI CHRÉTIENNE : DES MÉDIATIONS DU *CROIRE*

Au point de départ de la recherche, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle le *croire* des 20-30 ans serait marqué par trois pôles: la religion, la sécularité et la foi chrétienne. Nous avons élaboré un cadre conceptuel dans le but de comprendre le rôle de la culture dans l'évolution du *croire*, de nous donner une vision du croyant compatible avec la foi chrétienne et située dans la culture actuelle, et aussi de trouver des repères à partir des trois pôles que nous avons identifiés. Notre observation s'est appuyée sur une série de trente entrevues auprès de jeunes adultes âgés de 20 à 30 ans. La présentation des entrevues selon les trois pôles a mis en lumière le fait que ces trois dimensions, suivant leur dominance, marquaient effectivement de façon différente le *croire* des 20-30 ans, tant dans leurs relations avec eux-mêmes, avec les autres, qu'avec Dieu ou l'Ultime. Les entrevues ont été présentées selon le pôle qui prédominait chez chacune des personnes rencontrées, soit les pôles religion, sécularité ou foi chrétienne. À la suite de l'observation, nous pouvons affirmer que le contexte culturel, la maturation psychologique, et la foi religieuse déterminent effectivement la modalité du *croire* chez les 20-30 ans.

Les résultats de l'observation seront maintenant analysés en deux temps : dans un premier temps, nous allons examiner comment le contexte culturel, le milieu social, la maturation psychologique et la foi religieuse déterminent le *croire* chez les jeunes que nous avons rencontrés; dans un second temps, nous allons regarder comment se configure le *croire* chez les jeunes regroupés sous un même pôle, soit, tour à tour, celui de la religion, de la sécularité et de la foi chrétienne. Il est bien apparent que les jeunes interrogés sont partie prenante de la culture actuelle et qu'elle modèle leur façon d'interpréter le monde et de s'y situer.

## **1 Un *croire* déterminé par le contexte culturel, la maturation psychologique et la foi religieuse**

### **1.1 Influence du contexte culturel**

Les jeunes que nous avons interviewés ont fortement intériorisé l'aspiration à être soi-même, corollaire de la promotion de la subjectivité comme conscience autonome et libre. Il s'en suit une valorisation de l'opinion singulière et des convictions individuelles liées à l'expérience personnelle. Comme la conscience individuelle prend conscience d'elle-même dans le cheminement, au gré des expériences vécues, l'expérience personnelle devient un référent de première importance. Le respect des libertés individuelles prime sur les idéaux collectifs. L'idéal démocratique prend le pas sur toute autre forme de lien social. Par les médias de communication, les jeunes sont mis en contact avec les cultures du monde entier. Ils développent de l'intérêt pour la

riche diversité des façons de vivre. Ils sont ouverts au pluralisme des idées et des visions du monde. La généralisation des médias de communication modifie le rapport au savoir. Tous les types de savoir se retrouvent sur la place publique et sont transmis de façons éclatée et fragmentée. Alors que l'information récitée des faits tend à banaliser le quotidien, le langage de l'image et des vibrations corporelles prend le pas sur la rationalité des mots. Le choix des communications médiatiques est conditionné par les goûts du public et la logique du marché est omniprésente. Nous avons relevé quatre modalités culturelles qui façonnent le *croire* des jeunes adultes interviewés : la subjectivité, la mondialisation, l'expérience personnelle et l'idéal démocratique. De quelle façon chacune de ces modalités marque le *croire* des 20-30 ans : voilà ce sur quoi nous allons maintenant porter notre attention.

### **1.1.1 La conscience personnelle comme centre**

La donnée culturelle qui influence le plus les 20-30 ans, est la conscience personnelle autonome que la modernité a placée au centre de l'univers. Quelles que soient les conditions économiques et sociales dans lesquelles ils évoluent, les jeunes sont conscients de la valeur de la personne et de sa primauté essentielle. À cet effet, ils ont affirmé que ce qui est sacré pour eux, c'est le respect. Il faut entendre le respect dû à chaque personne humaine en raison de la dimension de mystère inhérente à tout être humain. La dignité inviolable de l'être humain est liée à l'autonomie de la personne, à sa liberté, à la possibilité qui lui revient de se créer elle-même, à son droit d'être responsable de sa vie et d'en déterminer le sens.

Cette revendication d'autonomie et de liberté touche toutes les dimensions de leur vie. Les jeunes jugent que c'est à eux-mêmes qu'il revient de déterminer les valeurs auxquelles ils veulent adhérer. Cela se vérifie aussi au niveau religieux. La religion est appréciée dans la mesure où elle apporte quelque chose à la réalisation de soi. Les jeunes choisissent en général les croyances qui leur conviennent parmi celles qui sont disponibles dans leur milieu et ils participent aux rassemblements en autant que ceux-ci ont un sens pour eux. En contrepartie, la tradition héritée est celle qui est le plus remise en question ; passée au crible de la critique, elle est rejetée si elle ne répond pas à leurs aspirations.

L'amélioration des conditions de vie grâce aux progrès de la science et de la technique et la valorisation par la publicité de l'image projetée, ainsi que de tout ce qui procure le bien-être matériel, font que les jeunes envisagent le monde dans sa dimension matérielle extérieure. Celle-ci est plus facilement perceptible et accessible que la dimension spirituelle, l'intériorité demandant un type d'investissement personnel plus exigeant. Le monde dans sa sécularité occupe presque tout l'espace aux yeux de ces jeunes pour qui réussir, c'est le plus souvent : arriver à bien vivre, à améliorer ses conditions matérielles d'existence, et se sentir bien dans sa peau. L'horizon de vie manque de transcendance. C'est dans l'existence, dans la vie telle qu'elle est vécue, que le sens est recherché. Les croyances qui ne conduisent pas au bonheur, à la réalisation de soi, sont perçues comme suspectes ou simplement rejetées. L'au-delà apparaît bien éloigné de ce monde à conquérir, et suscite plutôt l'indifférence. Les croyances

religieuses qui n'enrichissent pas celui ou celle qui les vit ont peu de chance de les rejoindre.

### **1.1.2 La mondialisation et son corollaire, la relativisation**

La mondialisation ayant fait éclater les frontières, les jeunes ont une conscience planétaire: ils appartiennent à la grande humanité. Sollicités par les cultures diverses, ils sont conscients que chacune est porteuse de valeurs. La multiplicité des points de vue, relativise la vision du monde auquel ils appartiennent. Pourquoi ne pourraient-ils pas s'enrichir en puisant à d'autres patrimoines culturels et religieux? La mondialisation, en faisant éclater les horizons particuliers, et en proposant une vitrine de croyances, rend plus difficile la synthèse personnelle autour d'une vision cohérente globale de la vie. La multiplicité reconnue des opinions élimine la possibilité de la voie unique, le confort de la certitude absolue. Les jeunes cherchent des réponses, soit dans des expériences qui proposent un sens, soit dans des savoirs rationnels bricolés selon les besoins et convictions de chacun, soit dans des contenus ésotériques qui répondent au désir d'épanouissement personnel, soit encore par une recherche de certitudes pour apaiser l'insécurité. La culture chrétienne est alors considérée comme une parmi bien d'autres.

### **1.1.3 L'expérience personnelle comme critère de discernement**

Devant la multiplicité des visions du monde et la relativisation des croyances qui s'ensuit, l'expérience personnelle devient le critère de jugement privilégié par les jeunes



dans leur recherche pour discerner ce qui est bon pour eux. C'est dans la connaissance et l'expérimentation par essais et erreurs qu'ils en arrivent à nommer ce qui comporte un sens pour eux, ce qui les fait vivre. Dans la perspective du complexe, du multiple, du relatif, l'expérience prend le pas sur le dogme imposé. Devant le présentoir des croyances diverses, c'est une panoplie de choix qui s'offrent à eux. La question se pose de savoir selon quels critères accorder plus de valeur à telle croyance plutôt qu'à telle autre. C'est le critère de l'expérience personnelle qui devient le lieu du discernement. Devant la multiplicité des choix, c'est en eux-mêmes qu'ils vont chercher la réponse pouvant contribuer à leur réalisation personnelle ainsi qu'au sentiment de bien-être. Les repères, ce sont pour eux les critères habituels du discernement personnel, qui s'expriment, selon le cas, par des sentiments de malaise ou de bien-être qu'ils éprouvent face à telle ou telle option. Les sentiments ressentis dans l'expérience personnelle font office de juge de l'expérience, celle-ci étant perçue soit comme une bénédiction ou une malédiction. Nous pouvons affirmer que la confrontation à une foule d'options, si elle n'est pas soutenue par une solide formation intellectuelle, conduit les jeunes que nous avons interviewés à se centrer sur eux-mêmes, sur leurs convictions personnelles et sur les sentiments qu'ils ressentent. La religion ne fait pas exception: c'est en fonction de l'expérience religieuse émotionnelle et subjective qu'ils vivent qu'ils décident du bien-fondé de telle ou telle croyance.

#### 1.1.4 Valeurs démocratiques d'égalité, de fraternité et de liberté

Les jeunes que nous avons rencontrés misent sur les valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté, qui vont de pair avec l'instauration de la démocratie et soutiennent la Déclaration des droits de l'homme. Pour eux, tous les êtres humains sont égaux en dignité et doivent être respectés dans leurs différences. Cette conviction les ouvre à la pluralité des mentalités et des façons de faire et partant, à la tolérance devant la diversité des conceptions de l'homme inséré dans son monde, et des différentes façons qu'il a d'agir et de se comporter. Les valeurs hiérarchiques ont mauvaise presse auprès d'eux et ils redoutent ce qui pourrait leur être imposé par une autorité extérieure à leur conscience. Rejetant tout ce qu'ils associent à du « dogmatique », ils se fient plutôt à leur expérience et à ce qu'ils ressentent pour apprécier les valeurs. Soucieux de favoriser la fraternité universelle, ils privilégient l'ouverture et la tolérance, au risque du nivellement des valeurs. Ils attribuent à chacun la liberté de décider en son âme et conscience de ce qui lui convient. Les croyances imposées de l'extérieur sans égard aux valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté qui leur sont chères, sont taxées de désuètes et rejetées *illico*. L'Église, dans sa dimension institutionnelle, est perçue par la plupart comme une instance hiérarchique qui impose des vérités de l'extérieur sans tenir suffisamment compte de la réalité que vivent les gens.

## 1.2 La légitimation sociale des croyances

Les 20-30 ans sont affectés par la crédibilité et la légitimité que le milieu social confère aux idées qui circulent, par les renforcements positifs ou négatifs que la société accorde aux différentes idées ou opinions. Il leur est souvent difficile de découvrir ou de maintenir leurs convictions intimes dans un contexte social qui dévalorise le religieux. Par contre, s'ils rencontrent des groupes favorables à cette option, il arrive souvent aussi qu'ils découvrent la dimension religieuse et cherchent à l'approfondir. Les réseaux qui les influencent le plus sont la famille - certainement l'influence la plus marquée - les amis, les institutions sociales, tels que les milieux scolaires et ecclésiastiques, ainsi que certains groupes significatifs avec lesquels ils peuvent tisser des liens, comme les mouvements, les lieux de formation ou les groupes d'entraide.

Tout être humain a un besoin fondamental d'être conscient de sa propre valeur. Les sentiments que les jeunes ont éprouvés à l'intérieur des différentes institutions ou groupes auxquels ils ont appartenu, selon qu'ils soient positifs - fierté, reconnaissance, réciprocité, accomplissement de soi - ou négatifs - honte, doute, culpabilité, marginalisation - comptent pour une bonne part dans la décision qu'ils prennent, au tournant de l'adolescence et de la postadolescence, soit de persévérer à l'intérieur de ces institutions, soit de les quitter. L'option religieuse, lorsqu'elle est perçue comme peu signifiante, culpabilisante ou dévalorisée, mène souvent à des ruptures, par suite d'un *croire* devenu inadéquat. Les jeunes portent un regard critique sur l'institution, qu'elle soit politique, sociale ou religieuse. Leur critère est le suivant : telle institution est-elle

garante de plus d'humanité ou s'avère-t-elle au contraire une entrave à leur accomplissement? L'Église, telle qu'ils l'expérimentent, est passée au crible de cette interrogation. De plus, le regard dévalorisant que certains contemporains posent sur elle, n'est pas sans les affecter. Les jeunes adultes sont en quête d'eux-mêmes. Le donné culturel, les rapports sociaux, de même que les ressources psychiques dont ils disposent, influencent leur développement et leurs façons de croire.

### **1.3 Influence du développement psycho-religieux**

Le degré de maturation psychologique et de maturation religieuse auquel sont parvenus les jeunes rencontrés a beaucoup à voir avec la relation qu'ils entretiennent avec eux-mêmes, les autres et l'Ultime. Le processus de maturation est une mise au monde de soi-même, une prise de conscience de son identité. Cette quête passe par l'affirmation personnelle de l'identité, l'ouverture à l'autre et la confrontation au réel. La maturation progressive conduit vers l'autonomie, la différenciation d'avec soi-même et les autres et l'intériorisation. La subjectivité personnelle prend de plus en plus le pas sur les apports du monde extérieur. L'adulte apprend à devenir le sujet de son histoire. C'est la tâche de l'être humain de devenir lui-même, autonome, auteur de sa vie, libre des conditionnements qui l'empêchent d'être soi et ouvert aux autres et à l'Autre, dans la liberté. Les jeunes adultes sont en quête d'affirmation de leur identité, dans l'ouverture aux autres, la confrontation au réel ; ils cherchent à accroître leur subjectivation dans leur rapport au monde et à l'Ultime. Voyons comment le développement de l'identité,

l'ouverture aux autres, la confrontation au réel et l'intériorisation de l'héritage reçu conditionnent le développement religieux des jeunes que nous avons interviewés.

### **1.3.1 Le sentiment d'identité**

La quête d'identité est bien présente chez les 20-30 ans. Ils ont parlé à maintes reprises de leur désir de devenir eux-mêmes, de se rapprocher de ce qu'ils sont vraiment, ou encore de l'angoisse de se sentir perdus, extérieurs à eux-mêmes. Le sentiment d'identité se construit tout au long de la vie. Lorsque la conscience réflexive se développe au moment de l'adolescence, elle prend la forme de l'interrogation. Cherchant à découvrir son caractère d'unicité, sa différence, l'adolescent remet en question l'héritage qu'il a reçu, les traditions au niveau familial, social et religieux. Il est à la recherche de sa personnalité propre, de ses valeurs, de sa vocation, de son rêve, de sa place dans la société. Cette période de questionnement lui permet d'intérioriser ce qu'il a reçu afin de mieux s'en distancer et de parvenir à harmoniser l'héritage reçu avec le rêve qu'il porte. C'est seulement quand il aura acquis une connaissance suffisante de lui-même et qu'il sera conforté dans son sentiment d'identité que le jeune pourra s'ouvrir à l'autre.

Plusieurs parmi les jeunes que nous avons interrogés ont un sentiment d'identité peu affirmé, encore dépendant du moi des parents et des personnes significatives, ainsi que du donné extérieur. Ces jeunes se sentent étouffés, sous pression et ils sont en quête d'adultes qui les confortent dans leur valeur personnelle et leur présentent des repères

pour appuyer leurs choix et leurs décisions. Ils sont souffrants et incapables de se projeter dans l'avenir. Leur relation à l'Ultime, marquée par ce manque de développement de la capacité d'autonomie, est vécue dans la dépendance infantile.

Ceux qui ont acquis une maturité psychologique qui correspond à leur âge ont un bon sentiment d'identité. Ils sont autonomes, confiants dans leurs capacités et fiers d'apporter leur contribution à l'avancement de leur famille et de la société. Sur le plan religieux, ces jeunes ont opté pour une poursuite libre de leur cheminement dans la foi héritée, parce qu'elle les construit, ou encore pour une prise de distance par rapport à un donné religieux qui les laisse indifférents, ou insatisfaits ou encore qui entrave leur développement. Quelques jeunes ont reçu un héritage religieux de qualité. Il a favorisé leur maturation humaine à la faveur d'un décentrage de soi, facteur d'autonomie et d'ouverture.

### **1.3.2 L'ouverture à l'autre et la confrontation au réel**

L'une des tâches psychologiques de la jeunesse adulte est de dépasser la position narcissique pour développer la capacité d'altérité. Ce dépassement suppose que le surmoi, réservoir d'acquis extérieurs, cède la place à l'idéal du moi, résultat de l'intériorisation des normes et des valeurs reçues. L'ouverture à l'autre implique la reconnaissance de la différence de l'autre par rapport à soi. Le développement de la capacité d'intimité permet l'ouverture à une relation de couple et la possibilité de fonder une famille.

Le postadolescent cherche à élaborer un style de vie qui lui soit propre. En se confrontant au réel, il fait l'expérience de la limitation, et il doit consentir à des deuils pour orienter son existence vers des buts précis. Il devient en mesure de s'engager dans un milieu de travail et de s'appliquer à améliorer son bien-être et ses conditions de vie. Le long processus de maturation peut être entravé si les conflits de base inhérents aux étapes qui précèdent la jeunesse adulte ont été peu ou mal résolus.

L'analyse des entrevues a montré que plusieurs jeunes éprouvaient des difficultés dans l'un ou l'autre secteur de leur maturation psychologique. Certains jeunes se sentent incapables d'envisager une relation stable. D'autres qui y sont déjà engagés avouent qu'ils n'ont pas la maturité pour éduquer des enfants, constatant qu'ils sont encore eux-mêmes à ce niveau. Plusieurs se replient sur la vie familiale ou conjugale se sentant impuissants à s'insérer socialement. Cette situation mine leur confiance en eux-mêmes et dans la société. Les difficultés d'adaptation avec le monde extérieur sont évidentes. Les jeunes qui ont un moi plus fort manifestent une plus grande capacité d'ouverture à l'autre et une meilleure intégration à leur environnement. Ils sont engagés dans une relation de couple, un milieu de travail, leur milieu social et ils ont le désir de transmettre à leurs enfants l'héritage qu'ils ont reçu. La relation à l'Ultime est tributaire du développement psychique. Les jeunes dont la maturation psychologique est encore infantile ont une relation avec un Ultime assimilé soit à une Énergie ou encore à un Dieu tributaire de leur surmoi qui exerce d'une certaine façon sa puissance sur eux. Ceux qui sont parvenus à la maturité ont une relation de confiance avec un Dieu intériorisé ou ont pris leur distance par rapport à une conception infantile de Dieu.

### **1.3.3 L'autonomie ou conduire sa vie**

L'autonomie résulte du processus d'intériorisation de l'héritage reçu, laquelle se traduit par une individualisation de la personne et sa différenciation d'avec les autres, ce qui lui confère le sentiment d'être elle-même. Le postadolescent est parvenu à séparer la réalité externe de la réalité interne et devient capable d'être auteur de sa vie. Les jeunes rencontrés ont maintes fois exprimé leur désir d'avoir du pouvoir sur leur vie. Ils ont affirmé leur désir de croire en eux-mêmes, d'être conscients de leur valeur, de s'affirmer, de participer, d'agir selon leurs désirs, de se sentir bien dans leur peau, de vivre en harmonie avec leurs semblables et leur environnement. Ils sont angoissés quand ils ne se connaissent pas suffisamment et qu'ils doutent d'eux-mêmes, quand ils craignent de s'affirmer, quand la peur les rend impuissants, quand ils subissent la pression des autres ou se sentent isolés par rapport à ceux-ci. C'est la différence entre être soi-même, vivant, ancré dans l'existence, bien dans sa peau, et être absent à soi-même, dépendant, ballotté et souffrant. Nous avons constaté que plusieurs des jeunes luttent pour la conquête de leur autonomie tout en éprouvant des difficultés à gérer leur rapport à eux-mêmes, aux autres et à Dieu.

### **1.3.4 Les relations, leviers de la croissance**

Les relations significatives sont importantes pour ces jeunes. Quand il a été question de ce qui compte pour eux, de ce qui les ancre dans la vie, les rend heureux, ou encore de ce qui les étouffe, les isole et les fait souffrir, ils ont spontanément parlé de



leurs proches : de leur famille, leur conjoint, leurs enfants, leurs amis. Pour eux, l'être humain est sacré et il a besoin des autres pour décompresser, pour s'accomplir. Il ne peut être laissé seul car il est fondamentalement un être de relations. Les liens intériorisés ont beaucoup d'influence sur leur vie, cette influence pouvant être positive ou négative selon l'expérience du passé. Des réseaux institutionnels comme l'école, un milieu de travail ou des mouvements comme la Relève<sup>1</sup>, par exemple, ont été pour quelques uns des lieux d'intégration et de passage vers la maturité. L'identification à des personnes significatives servant de modèles, de repères, est déterminante dans l'évolution psychologique des jeunes. La maturation est un processus de différenciation et d'intériorisation qui se réalise par étapes. Plus le jeune a eu des modèles d'identification signifiants qui lui ont fourni des repères, plus il peut à la fois se représenter lui-même, tout en se distançant. Plus il est différencié de ses géniteurs et de ses éducateurs et plus il est autonome, se sent lui-même, et plus il a de pouvoir sur sa vie. Le contexte social de mondialisation qui relativise les repères et les traditions rend la tâche de confrontation au réel plus longue et plus ardue.

Nous avons rencontré plusieurs jeunes qui ont été plus ou moins privés de modèles, de traditions, de repères, de milieux structurants. Nombreux sont ceux qui étaient en quête d'adultes avec qui ils pourraient dialoguer. Leur rapport à la religion est conditionné par les relations qu'ils ont vécu ou qu'ils vivent avec des personnes du milieu ecclésial. Les jeunes qui ont rencontré des témoins qui les ont accueilli pour ce

---

<sup>1</sup> La Relève est un mouvement religieux centré sur la rencontre avec soi-même, avec les autres et avec Dieu.

qu'ils sont s'en souviennent et cette mémoire est un facteur important du lien qu'ils gardent avec la religion. Ceux qui rencontrent actuellement des personnes dont l'être et l'agir sont signifiants pour eux en sont marqués et ils sont prêts à cheminer avec elles. Par contre, les jeunes qui voient dans les responsables religieux des gens qui s'imposent à eux, rejettent cette influence extérieure et s'en remettent à leur jugement personnel pour décider de leur vie.

### **1.3.5 La dichotomie être et avoir**

Les jeunes reçoivent beaucoup d'information mais trouvent plus difficilement des lieux de véritable formation où ils seraient mis en contact avec ce qu'ils portent en eux-mêmes, avec ce qu'ils cherchent à devenir. Alors que la subjectivité est prônée, valorisée, voire exacerbée, les conditions qui favorisent son épanouissement sont plus difficiles à réunir. La valorisation de l'avoir, du travail, des biens de consommation satisfait davantage l'aspect extérieur de la personnalité. Elle peut mettre en veilleuse le développement de l'intériorité et entraver, chez les 20-30 ans, l'avènement du sujet. Ceux qui se tiennent à l'extérieur d'eux-mêmes ne savent pas qui ils sont. La dimension du moi est surinvestie par rapport à celle du sujet. Les valeurs d'authenticité (du discours ou de l'objet vérifiable), et le culte du corps comme image du moi, ont supplanté les valeurs de vérité - laquelle s'éprouve dans le ressenti de l'expérience interprétée -, et de réciprocité, qui se donne par la rencontre de deux sujets qui se reconnaissent comme tels et désirent mutuellement la présence de l'autre. Ces jeunes en quête d'eux-mêmes sont tentés de se tourner vers la psychologie et les sciences occultes

pour soigner une image qui les représente mal et qui ne les nomme pas comme uniques et partie prenante d'un « Nous » social. Par contre, la situation est différente pour ceux qui ont rencontré des adultes et/ou ont trouvé des institutions qui les ont éveillés à leur conscience personnelle et l'ont soutenue. Ces jeunes sont capables de s'inscrire dans une tradition de façon personnelle.

### **1.3.6 Interrelation entre vie relationnelle et vie spirituelle**

Développement psychique, vie relationnelle, humanisation, vie spirituelle et croire sont en interrelation. Croire s'exprime dans la vie relationnelle, celle qu'on entretient avec soi-même, avec les autres et avec Dieu. C'est la vie relationnelle qui est le matériau de la vie spirituelle, de l'existence selon l'esprit. L'être humain est d'abord appelé à trouver le chemin vers lui-même. Progressivement, il se différencie de ce qui lui est extérieur. Il se libère de ses dépendances, il devient autonome. Le jeune peut d'autant mieux prendre de la distance par rapport au donné extérieur que ce qu'il a reçu - repères, traditions - a de la consistance et constitue un matériau valable pour lui permettre de discerner entre ce donné extérieur et l'appel à être lui-même qui lui vient de l'intérieur. Plus les éducateurs ont autorisé le jeune à faire confiance à ce qu'il ressent, à ce qu'il porte, et plus il est en mesure de développer une foi personnelle qui lui révèle son être intérieur. C'est par le moyen de cette foi qu'il progresse vers son moi intime, qu'il devient présent à lui-même et accède du même coup à son individualité, à son unicité. Plus il est présent à lui-même, plus il lui est facile de s'ouvrir au monde, aux autres et à Dieu. Dans la dépendance, l'être humain n'est pas complètement en contrôle

de sa vie. Pour la part qu'il subit, il a peur, il se sent menacé. Il faut être assuré en soi-même pour pouvoir tendre vers les autres. Les jeunes aspirent à la rencontre des autres pour être confirmés dans leur subjectivité.

### **1.3.7 Le passage de l'extériorité à l'intériorité**

Le processus de maturation psychologique est un cheminement qui fait passer du monde extérieur du reçu au monde intérieur de la prise en compte personnelle de ce reçu. Il est le fruit d'une différenciation progressive de soi d'avec le monde extérieur reçu, et d'une intériorisation progressive du donné reçu, en vue de la réalisation libre de soi. Le processus de maturation spirituelle suit le même cheminement. Le donné religieux est d'abord un reçu qui s'expérimente dans une attitude de *religion* tournée vers l'extérieur que le sujet est appelé à intérioriser afin de parvenir à une attitude de *foi personnelle*, compatible avec la maturité humaine.

L'analyse des entrevues a montré l'interrelation des deux processus. La dynamique du passage de l'extériorité à l'intériorité est fondamentale dans l'un comme dans l'autre. Ne rejoint-on pas ici la théologie de Paul qui parle de la nécessité de passer de l'homme extérieur à l'homme intérieur, et aussi celle de Jean, qui invite à naître d'eau et d'Esprit. L'être humain joue sa vie sur deux scènes, celle de l'extériorité et celle de l'intériorité. Le processus de maturation progresse vers une différenciation de soi et des autres et vers une plus grande intériorisation. Celle-ci va de pair avec la croissance de l'autonomie, la capacité d'être l'auteur de sa propre vie. Le développement de la

conscience religieuse participe de cette dynamique qui va de l'extériorité vers l'intériorité, de l'hétéronomie à l'autonomie, de l'attitude de *religion* à l'attitude de *foi personnelle* ou à l'attitude *séculière*. La mise en lumière des traits principaux qui caractérisent les jeunes interviewés, regroupés sous un même pôle, que nous ferons dans un deuxième temps, va éclairer cette dynamique.

#### **1.4 Influence de la foi religieuse**

L'observation des 20-30 ans révèle une situation de déculturation profonde quant à la foi chrétienne chez la majorité des jeunes interviewés. Les représentations de Dieu d'un bon nombre sont infantiles et/ou sinistres. Le Dieu chrétien Père, Fils et Esprit est largement méconnu. Jésus, le Christ, dépouillé par plusieurs de sa dimension divine est perçu comme un héros ou un personnage fictif. L'Esprit-Saint est pratiquement inexistant pour la majorité. Dans l'ensemble, la tradition chrétienne transmise est considérée comme abstraite, dépassée et sans prise sur la vie.

##### **1.4.1 Une déculturation profonde**

La majorité des jeunes que nous avons interviewés ont été éduqués dans la foi chrétienne mais, pour la plupart, la connaissance de la tradition chrétienne est mince et erronée. Elle est largement insuffisante pour tenir le cap dans un contexte culturel qui la remet en question, voire la dévalorise. La déculturation est profonde en matière

religieuse et elle atteint le *croire*<sup>1</sup>. Les jeunes considèrent que les contenus qu'ils ont reçus sont abstraits, décrochés de la vie et ne leur permettent pas, dans la majorité des cas, de ressaisir l'expérience concrète qu'ils font et de réaliser une synthèse active entre la foi et leur vie.

#### **1.4.2 Des représentations de Dieu infantiles et sinistres**

Plusieurs entretiennent des représentations de Dieu que nous aurions crues d'une autre époque, représentations qui leur viennent habituellement de l'un ou l'autre des parents. Elles correspondent à des images projetées par un psychisme encore infantile, soumis à la toute-puissance du Moi. Ces jeunes se représentent Dieu comme un Puissant. Ils utilisent des stratégies pour obtenir ses faveurs ou contrer la peur qu'Il les punisse. Quand ils parviennent à un certain degré d'autonomie, ils optent pour un rapport plus égalitaire avec Dieu ou le rejettent comme aliénant ou inutile. Par contre, ceux pour qui Dieu a été présenté comme une présence intérieure aidante continuent de Lui accorder leur adhésion.

#### **1.4.3 Le Dieu chrétien méconnu**

Le Dieu Trinitaire, Père, Fils et Esprit, le Dieu de Jésus-Christ, est peu connu des jeunes. Cette représentation du Dieu relation est pourtant fondamentale car elle sous-

---

<sup>1</sup> Voir Jacques GRAND'MAISON, *Vers un nouveau conflit de générations. Profils sociaux et religieux des 20-35 ans*, Montréal, Fides 1992, p. 123-124 et 250-260. (Cahiers d'études pastorales 11)

tend toute l'expérience chrétienne. Le Dieu chrétien Un et Trine, qui invite à la relation personnelle intersubjective, est méconnu. Il a été remplacé par une évidence naturelle, celle de la force qui sous-tend toute chose, qui anime, qui dynamise. Cette force peut être interprétée de deux façons : elle peut avoir un visage et se référer au don premier, celui de la vie, et être nommée : le Créateur. Cette force peut aussi s'apparenter davantage à une énergie indistincte présente en toutes choses, un divin cosmique qui meut l'univers, auquel les êtres humains participent, et qu'ils sont en quelque sorte eux-mêmes puisque tout est indifférencié. Ce divin peut être recherché dans les forces qui habitent le psychisme humain et lui permettent de donner son maximum. Il contribue ainsi à la réalisation de soi, but ultime de la vie. Il peut aussi être recherché de façon archaïque dans le culte des ancêtres ou de manière hétéroclite comme dans la « croyance en une aubergine », manière de témoigner de l'irrationnel qui ne trouve pas sa justification dans le rationnel. Ce qui sous-tend ces représentations éparses, c'est la foi en l'être humain, libre de ses choix au cœur de sa quête.

#### **1.4.4 Un Jésus trop humain**

La représentation que ces jeunes se font de Jésus-Christ a de quoi étonner. À n'en point douter, pour la majorité, Jésus a perdu sa dimension divine au profit de la fonction de messenger d'un enseignement moral qui vaut pour tous, celui de « s'aimer les uns les autres ». Suivant le degré de maturité psychologique des jeunes interviewés, il est demeuré le petit Jésus de l'enfance dont les parents se sont servis pour asseoir leur autorité, ou il est devenu le « bonhomme » (l'honnête homme) dont on peut se passer à

l'adolescence, puisqu'il n'apporte pas grand-chose sinon un message qui va de soi et qui a conquis ses lettres démocratiques dans la Déclaration des droits de l'homme. Cependant, pour les jeunes qui sont parvenus à l'intériorité, Jésus est un ami, un compagnon de route, une inspiration.

#### **1.4.5 Un grand absent, l'Esprit-Saint**

L'Esprit-Saint est le grand absent. Il est mentionné seulement par ceux qui ont intériorisé la foi chrétienne et font l'expérience d'une foi personnelle au Dieu Père, Fils et Esprit. Cette absence n'est-elle pas significative de la plainte, maintes fois répétée, à propos du caractère abstrait de la religion, et de la foi qui serait sans prise sur la vie? L'Esprit-Saint n'est-Il pas la signature de l'action du Père et du Fils en faveur de l'être humain, de leur parti pris, de leur désir réel d'entrer en relation personnelle avec celui-ci et de le sauver dans et par cette relation? L'absence de l'Esprit-Saint témoigne du peu d'expérience réelle, pour plusieurs de ces jeunes, d'une foi personnelle au Dieu chrétien, Père, Fils et Esprit.

#### **1.4.6 Une tradition abstraite, dépassée, sans prise sur la vie**

La foi chrétienne, comme toute foi religieuse, est médiatisée par une tradition; elle se vit, s'expérimente avec d'autres, en Église, Corps du Christ. Les jeunes ont exprimé leur contentieux à l'égard de l'Église. Pour eux, elle est dépassée et ne les rejoint pas. Son discours est d'un autre monde, dogmatique et abstrait, sans ancrage



dans leur vie. Ils sont peu nombreux à avoir fait des expériences signifiantes qui leur auraient permis de relire leur existence à la lumière de la foi chrétienne. Ils lui reprochent son aspect institutionnel, hiérarchique. En réalité, ils manquent de connaissances, d'enseignement. Un bon nombre d'entre eux désirent comprendre davantage leur foi. Ils souhaitent trouver l'écoute, le dialogue, le partage avec d'autres dans un réseau de relations fraternelles, libres et égalitaires. Ceux qui prient, privilégient la prière personnelle, celle qu'ils expriment dans leurs mots au gré des événements. Les modalités actuelles des rassemblements liturgiques les rejoignent peu bien que, en majorité, ils tiennent aux sacrements de l'initiation. Exception faite des chrétiens engagés au nom de leur foi, peu nombreux sont ceux qui sont conscients d'être l'Église. Quelques-uns ont exprimé le vœu que celle-ci se convertisse et qu'elle retrouve sa place au cœur du monde, près des petits, en dépassant, s'il y a lieu, les limites du territoire privé ecclésial pour les rejoindre là où ils se trouvent.

On peut donc dire que la foi chrétienne, telle qu'elle est véhiculée actuellement, est peu signifiante pour la majorité des jeunes que nous avons interviewés. Elle rejoint peu leurs aspirations et n'est pas pour eux une source d'inspiration et d'accomplissement personnel. Nous pouvons affirmer également qu'ils accordent plus d'importance à la dimension personnelle de la religion qu'à sa dimension sociale institutionnelle.

## 2 Les configurations du croire selon l'attitude religieuse prédominante

Les jeunes regroupés sous chacune des attitudes religieuses possèdent des caractéristiques propres qui configurent le *croire* de façon différente selon le pôle prédominant. Nous allons élaborer chacune des figures en relevant les traits caractéristiques propres à chacune des attitudes religieuses, soit l'attitude de *religion*, *séculière* et de *foi chrétienne*. Nous utiliserons comme indicateurs ceux qui ressortent de l'ensemble des entrevues regroupés sous une même attitude religieuse.

### 2.1 Traits de l'attitude de *religion*

Ce qui marque le rapport de *religion* des 20-30 ans, c'est la prédominance de l'extériorité sur l'intériorité, caractéristique qui s'exprime dans un rapport extérieur à Dieu ou au divin, soit dans un rapport de dépendance à un Dieu extérieur, ou à un divin presque matériel – et même, pourrait-on dire, matériel - chez certains. Il s'agit d'une religion fonctionnelle davantage centré sur le besoin de Dieu que sur le désir de Dieu. L'action de Dieu est comprise davantage comme concernant l'extériorité, la matérialité, bien plus que l'intériorité, l'altérité. Le donné religieux est un contenu extérieur, contraignant, subi plutôt qu'accepté. Les nouvelles religiosités exercent un grand attrait à cause de leurs promesses au niveau des activités psychiques extérieures susceptibles de mener à un accomplissement personnel. Les jeunes gens de ce groupe sont peu avancés dans le processus de maturation psychologique qui conduit à l'autonomie.

### 2.1.1 Une religion fonctionnelle

Ceux qui se rattachent davantage à l'attitude de *religion* qu'à l'attitude de *foi* ont une religion plus fonctionnelle que personnelle. Il s'agit d'une religion de la nécessité, de l'obligation, de règles à suivre, de croyances, de dogmes, de moyens d'obtenir des faveurs du Puissant, de dette à satisfaire, de peur d'être puni, de salut conditionnel à l'agir, de pratique liée à la coutume. Les jeunes regroupés sous cette attitude religieuse cherchent souvent à s'accrocher à quelque chose pour tenter d'affirmer une conscience de soi déficiente. Il arrive qu'ils se sentent contrôlés, étouffés, écrasés, apeurés, impuissants. Bien souvent, ce qu'ils vivent à ce niveau n'a pas beaucoup de signification pour eux. Ils ne comprennent pas. S'ils persistent dans leurs pratiques, c'est plutôt pour se prémunir contre le malheur. Ces jeunes présentent des caractéristiques développementales infantiles, dont la dépendance émotionnelle et un sentiment d'identité peu affirmé.

En général, les sujets plus autonomes ont délaissé l'attitude de *religion* qu'ils ont remplacée par l'indifférence ou l'athéisme pratique au moment de l'adolescence ou à l'occasion d'un événement qui est venu remettre en question des croyances jugées superstitieuses, magiques ou aliénantes. Certains aussi ont été heurtés par les dires et les agissements de certains responsables ecclésiastiques. Plusieurs déclarent ne rien comprendre à la religion qui leur a été proposée, tant au niveau enseignement que pratique; ils la trouvent trop abstraite, séparée de la vie, peu attirante et peu crédible. De plus, le discours social ambiant sème le doute chez plusieurs. La religion est un sujet tabou.

Certains affirment n'avoir plus besoin d'elle puisque finalement, disent-ils, ce qui est la base de la vie, c'est de s'aimer, et qu'ils n'ont pas besoin de la religion pour vivre cela. D'autres font confiance à la science pour recevoir de l'aide, à la psychologie en particulier, et aux parasciences qui valorisent le potentiel humain. La plupart de ces jeunes ont eu des contacts avec le religieux dès l'enfance, par le biais de la famille, de l'école et de l'Église. Pour la grande majorité d'entre eux, ces rapports sont demeurés extérieurs et ne les ont pas conduits à une foi personnelle.

### **2.1.2 Un Dieu extérieur à soi ou un divin cosmique**

Chez les jeunes qui se situent plutôt dans l'attitude de *religion*, les représentations sont variées. Ce qui les caractérise cependant, c'est qu'elles évoquent la représentation d'un Dieu extérieur plutôt qu'intérieur. Le rapport à Dieu ou au divin satisfait plus des besoins qu'il appelle au désir. Pour plusieurs, c'est la nature qui interroge. Elle est vue soit comme une force ou une énergie dont ils dépendent, ou encore comme le divin auquel ils participent, ne faisant qu'un avec lui. Dans la veine du panthéisme de Baruch Spinoza, certains des jeunes interviewés considèrent que Dieu, c'est le cosmos, l'énergie de la nature, soi-même en fin de compte. Pour ceux qui partagent cette conception, le divin est impersonnel.

Pour d'autres, le spectacle de la nature porte à réfléchir à l'intention de celui qui l'a faite. Le mot *faire* indique l'extériorité. Pour plusieurs des jeunes que nous avons rencontrés, la nature ne s'est pas *construite* seule, « Quelqu'un de supérieur a fait cela »,

« un Créateur a tout parti ». Dieu est vu comme un fabricant, un artisan, un ingénieur. Ces jeunes se rapprochent de la croyance naturelle en l'existence de Dieu des déistes du siècle des Lumières. Certains enfin localisent Dieu dans l'espace : Il est en haut et les humains, en bas, tel un supérieur vis-à-vis des inférieurs. Cette conception de Dieu est une trace de la conception hiérarchique moyenâgeuse des êtres vivants. Ce Dieu, cause et providence, qui dirige tout, éveille le scepticisme. Les jeunes qui sont tributaires de cette représentation se demandent comment Il peut y arriver et en viennent à la conclusion que ce Dieu n'est pas crédible. Ils sont sur le chemin du doute et de l'abandon. Pour d'autres jeunes, Dieu est une âme, quelqu'un d'intangible, une abstraction dont ils n'ont pas d'expérience dans le vécu. Ce Dieu sans prise sur le réel est sujet à l'oubli et à la disparition. Pour d'autres enfin, Dieu est un être Suprême, quelqu'un qui a eu l'intention de la Création. Ce Dieu est déjà plus consistant, il a une certaine intériorité.

Ceux qui sont blessés par la vie cherchent un sens à leur souffrance et ils en viennent parfois à penser que cette souffrance serait une forme d'épreuve que Dieu envoie pour leur faire comprendre certaines réalités, et leur permettre de franchir des étapes sur le chemin de la compréhension. Tôt ou tard, ces jeunes rejettent ce Dieu pervers qui aime et punit à la fois. D'autres se mettent à douter d'un Dieu qui ne répond pas à leur appel quand ils souffrent. La souffrance est une pierre d'achoppement pour les jeunes qui sont dépendants d'un Dieu extérieur qui se tait devant leurs malheurs. Le Dieu qui a une mentalité de maître, qui possède les humains, leur impose sa volonté et les surveille pour les récompenser et les punir, est un Dieu que les jeunes craignent et

qui exerce sur leurs consciences d'énormes pressions. Ce Dieu est un fardeau lourd à porter, un poids angoissant dont ils se déchargeront quand ils auront acquis une certaine autonomie. L'expression selon laquelle « Dieu est en haut et les humains sont en bas » peut devenir problématique quand elle est comprise dans sa matérialité, comme une localisation qui situe chacune des parties. L'exploration des galaxies a fait éclater les frontières et la localisation matérielle de Dieu n'a plus de sens.

Les jeunes qui se situent dans l'attitude de *religion* disent croire mais seulement un peu, et douter beaucoup. En général, ils manquent d'autonomie. Lorsqu'il seront en mesure de décider, il y a de fortes chances qu'ils abandonnent ces représentations insuffisantes, voire aliénantes de Dieu. Pour ceux qui ont une tendance mixte plus prononcée, c'est-à-dire qui ont en plus de l'attitude religieuse de *religion* une attitude de *foi* en voie de développement, Dieu devient Quelqu'un qui à la fois surveille et protège, quelqu'un aussi qui peut pardonner car Il sait que les humains ne sont pas totalement maîtres d'eux-mêmes. La miséricorde anticipée amène ces jeunes à avoir confiance en Lui et à attendre son secours. Ils croient qu'un jour, Dieu les illuminera. Les jeunes de cette attitude religieuse ont également un sens limité de la personne de Jésus.

### **2.1.3 Jésus, un « bon gars »**

Pour la majorité des jeunes regroupés sous l'attitude de *religion*, la divinité de Jésus est occultée ou inexistante. Jésus n'est pas Dieu. Il est perçu comme un être humain semblable à eux. À cause de cela, plusieurs considèrent qu'ils n'ont pas besoin

de Lui, ni de l'Évangile. Ils préfèrent se référer à « Dieu seulement », comme ils disent, Dieu étant vu comme ayant une âme et pas de corps, ce qui le différencie des humains. Certains se réfèrent à une conception ésotérique de l'être humain pour parler de la dimension spirituelle qui est en Lui. Pour eux, Jésus est un médium qui a fait des voyages astraux. Ce spirituel est de l'ordre d'une connaissance qui demeure près de la matérialité et qui ne suppose pas d'au-delà.

Pour d'autres, Jésus est toujours « le petit Jésus », celui de leur enfance. Il a été donné par Dieu pour servir d'intermédiaire entre Lui et les humains. Ce Jésus a été envoyé pour les aider mais Il pourrait aussi les punir en leur faisant vivre des épreuves. Les jeunes qui partagent cette dernière croyance entretiennent un rapport de séduction avec Dieu : ils « font un marché avec Lui » pour que son intervention dans leur vie leur soit favorable et afin surtout, qu'Il ne les punisse pas des erreurs qu'ils commettent. Prières et rites sont effectués dans une dynamique de donnant donnant. Quand le malheur survient, ils se sentent coupables et croient que si cela leur arrive, c'est sûrement parce qu'ils ont fait quelque chose que « le petit Jésus » réproouve. Ils se sentent « pas bons », inadéquats par rapport aux attentes de Celui-ci. D'autres Le rejettent parce qu'ils n'ont pas les moyens psychologiques pour envisager une relation avec Lui, la méfiance occupant une trop grande partie du champ de la conscience. Ils ont appris que le Sauveur est une belle figure, désirable même. Il est Quelqu'un qui s'offre à tous les humains, particulièrement aux pécheurs. Mais la crainte intériorisée les empêchent de s'en approcher. Ceux-là tracent leur chemin tant bien que mal, à partir de la « connaissance », en faisant des lectures sur le potentiel humain, en s'inspirant de la

Bible parfois, ou en se joignant à des groupes de cheminement spirituel. D'autres enfin, à qui on a inculqué la peur de l'oubli du rite, de la prière, sous peine de forte punition de la part du « petit Jésus », ont vu leur angoisse se dissiper lorsque, ayant oublié leur prière, ils n'ont pas subi le châtement escompté. Ils se sont sentis alors trompés par la religion et ils ont abandonné la croyance en ce Jésus qu'ils n'ont plus à craindre désormais. Leur rapport à l'Église est également problématique.

#### **2.1.4 L'Église, un lieu de diktats dépassés et incompréhensibles**

Pour les jeunes qui se situent dans l'attitude religieuse de *religion*, l'Église, c'est le temple où le prêtre dicte ce qu'il faut faire, où les paroles sont des discours abstraits, incompréhensibles, qui se réfèrent davantage au passé et n'éclairent pas le présent; c'est encore un lieu où ils écoutent passivement sans avoir l'occasion de s'exprimer. C'est aussi pour eux, une école où ils apprennent des choses sur Dieu dans un enseignement qu'ils ne peuvent pas comprendre parce qu'il est abstrait, éloigné de leurs préoccupations, sans résonance dans leur vie. Ils affirment que participer à l'Eucharistie ne leur apporte rien, que leur cœur n'y est pas. On leur a appris que c'était une fête, mais, à leur avis, un rassemblement où chacun prie dans son coin, ce n'est pas une assemblée et, tant qu'à prier seul, aussi bien le faire chez soi. Beaucoup de jeunes rencontrés désirent comprendre leur foi. Ils aimeraient pouvoir partager, prendre la parole lors des célébrations. Ils souhaitent que la Bonne nouvelle qui leur est annoncée soit plus près de leur expérience et qu'elle l'éclaire. Ils désirent que le côté relationnel,



le côté humain, soit développé lors de rassemblements qui soient des occasions d'échange.

### **2.1.5 Une religion subie**

Les jeunes qui sont dans l'attitude religieuse de *religion* sont orientés vers des pratiques extérieures susceptibles d'apaiser les foudres du Puissant ou d'obtenir ses faveurs. En général, l'éducation première que ces jeunes ont reçue a été coercitive. Elle a été orientée vers la répression des pulsions plutôt que vers l'éveil de la maîtrise de soi par la canalisation des forces instinctives. Les obligations extérieures les dominent par manque d'intériorisation des discours et des pratiques. Disposant de peu de distance critique pour évaluer les ordres reçus, ces jeunes se sentent sous pression et vivent dans la crainte. Ils subissent en grande partie ce qu'ils ont reçu, manquant de moyens pour effectuer un discernement efficace. L'acquisition de la capacité d'autonomie se fait péniblement et cette difficulté s'étend à presque tous les secteurs de leur vie. Le passé a encore trop d'emprise sur leur vie actuelle, ce qui diminue leur aptitude à bien vivre le présent et crée de l'inquiétude face à l'avenir.

Ils souhaitent se libérer du fardeau qui les opprime et pour cela, ils comptent sur l'aide extérieure des autres, ne disposant pas de moyens suffisants pour intérioriser ce qu'ils vivent. Peu conscients d'eux-mêmes, ils s'interrogent sur leur identité et cette question les préoccupe. Leurs représentations de Dieu et de la religion sont tributaires de la tension dépendance/autonomie liée à l'éducation qu'ils ont reçue et de la

dynamique extériorité/intériorité qu'elle confère aux relations vis-à-vis de soi-même, des autres, et de l'Autre. Dans l'attitude dépendante, le mode de relation à l'autre est centré davantage sur l'assouvissement d'un besoin de sécurité et de puissance que sur le désir de risquer la rencontre avec l'a-Autre, sous le mode de la réciprocité. Le rapport dépendant, plus ouvert sur l'extérieur que sur l'intérieur, sur une relation de besoin plus que de désir, influence les représentations de Dieu et de la religion, de même que la façon concrète d'en vivre. Le problème de ces jeunes se situe dans la dynamique déficiente qui pose dans un jeu dialectique les pôles extériorité/intériorité, objectivité/subjectivité, besoin/désir et passivité/liberté. Ce manque d'intégration est pour eux une source de souffrances. Plusieurs jeunes se sont tournés vers l'attitude séculière jugeant inadéquate l'éducation religieuse qu'ils ont reçue.

## **2.2 Traits de l'attitude séculière**

Chez les jeunes que nous avons regroupés sous ce pôle, le rapport séculier à l'Ultime se caractérise par le désir de diriger soi-même sa vie. Dieu, ou le divin, est dans un rapport d'extériorité à soi. Il est vu comme inutile ou inadéquat par rapport à l'expérience que ces jeunes font de la vie. La tradition religieuse est perçue comme une obligation imposée de l'extérieur, abstraite, incompréhensible, sans prise sur la vie, appartenant au passé, voire culpabilisante. La pratique religieuse a souvent été sporadique, imposée et liée à l'initiation sacramentelle. Ces jeunes préfèrent trouver par eux-mêmes les réponses à leurs questions et ils jugent important de prendre de la distance par rapport au religieux.

### 2.2.1 Trouver des réponses par soi-même

Les jeunes de l'attitude *séculière* comme tous les autres, à l'exception de Maxime, sont de tradition catholique. Ils ont en général une capacité d'autonomie plus développée que ceux qui appartiennent au groupe de l'attitude de religion. Au moment de l'adolescence ou de la postadolescence, ils se sont volontairement distancés de ce qui n'avait pas de signification pour eux, soit qu'ils considéraient que l'héritage reçu était une entrave à leur épanouissement; ou encore qu'ils aient cédé à la pression sociale qui dévalorise le religieux. En général, ces jeunes peuvent identifier le moment de la rupture et en donner les raisons. Pour la majorité d'entre eux, ce qui leur a été transmis est sans signification et n'a pas de répercussion dans leur vie. L'enseignement reçu leur a paru abstrait, lourd, incompréhensible, peu crédible, peu convaincant, et a eu peu ou pas d'influence dans leur vie. Ils rejettent d'emblée tout ce qui a un caractère prescriptif, tout ce qui est vu comme une obligation. Le dogme en fait partie à cause de son caractère abstrait, coercitif et de son contenu qui leur semble tenir davantage du passé que du présent. Toute expression perçue comme dogmatique, absolue, est considérée comme un fardeau qui peut générer de la culpabilité et de l'angoisse.

Les textes bibliques paraissent d'une autre époque, très éloignés de leur expérience personnelle. Il leur semble que cette écriture ne s'adresse pas à eux. De plus, ils n'arrivent pas à comprendre ces textes à partir des explications qu'ils en ont reçues. Les propos tenus sur l'Écriture leur paraissent impersonnels, voire fictifs, irréels. Ils se sentent étrangers à un contenu véhiculé de façon rationnelle, dans une

langue incompréhensible et qui ne les rejoint pas. Ils sont également mal à l'aise avec les rites qui leur paraissent trop structurés, impersonnels et routiniers; ils y voient une coutume véhiculée sans conviction. Ce qu'ils auraient souhaiter, c'est d'être mis en contact avec une parole qui les rejoigne dans leur réalité d'aujourd'hui et les propulse vers l'avenir. Mieux encore, ils veulent trouver par eux-mêmes leurs propres réponses à leurs questions. Soucieux de faire confiance au sujet qui émerge en eux, ils sont heurtés par des vérités toutes faites, promulguées à l'avance et cherchent plutôt un sens qui s'enracine dans leur quotidien. Ils sont en quête d'une compréhension signifiante de ce qu'ils vivent, laquelle pourrait les tirer de l'indifférence.

### **2.2.2 Se délester de ce qui aliène**

Certains se sont révoltés contre l'éducation religieuse qu'ils ont reçue. Ils jugent que l'enseignement imposé les a aliénés, culpabilisés, privés d'une vision positive d'eux-mêmes et empêchés d'être pleinement maîtres de leur vie. Ils se sont sentis contrôlés, manipulés par des principes et des obligations qui les ont contraints sous la houlette de la peur. Devenus plus autonomes, ils ont opéré une rupture ou pris de la distance par rapport à l'héritage reçu. Ils se sont délestés de ce qu'ils identifient comme un chantage fait au nom d'un Dieu pervers à la fois aimant et justicier. Ils se sont libérés de la peur qui les empêchait de prendre contact avec eux-mêmes pour leur permettre d'expérimenter des avenues nouvelles, selon leurs désirs. Souvent aussi, la souffrance a été pour ces jeunes une pierre d'achoppement. La souffrance *permise* par Dieu est pour eux, un scandale. Mais, il y a perversion pire encore, celle du Dieu qui demande aux

humains déjà écrasés par le poids de leur propre souffrance de sauver les autres souffrants, alors que lui ne fait rien; cela leur paraît ignoble, injuste. Il vaut mieux oublier jusqu'à l'existence d'un tel Dieu et tenter de se sortir soi-même des impasses de la vie. Ce qui est juste, à leur avis, c'est de travailler chacun à son accomplissement personnel.

### **2.2.3 Prendre ses distances**

Certains jeunes, sont psychologiquement à distance du religieux, bien qu'ils participent occasionnellement à des rites chrétiens. Les rites sont pratiqués de façon automatique, par respect de la coutume familiale, sans conviction aucune et sans répercussion dans la vie. À part cette pratique superficielle, leur vécu n'a aucun rapport avec la dimension religieuse. D'autres, ont placé le cap sur un horizon matérialiste. Ce qui compte pour eux, c'est le travail et tout ce que la société de consommation valorise. Leur rapport à eux-mêmes et aux autres est marqué au sceau de la compétence et de l'efficacité. Une faille cependant fissure le système : celle de la vie reçue comme un don. Cette gratuité les porte à se poser la question de son origine D'où vient-elle? Des parents? Ou de quelqu'un d'autre? Énigme sans réponse. Les matérialistes recourent à la réflexion pour trouver des repères. Plusieurs ont choisi de prendre appui sur la raison seule pour s'accomplir. Souvent, ils ont versé dans le scepticisme devant tout ce qui échappe à l'explication purement rationnelle. Le rationalisme scientifique et technologique valorisé par la société moderne atteint les consciences et plusieurs jeunes éprouvent de la gêne, voire de la honte, à considérer ce qui n'est pas rationnel.

Le matérialisme occulte la dimension du mystère. Plusieurs jeunes regroupés sous le pôle séculier ne croient pas à l'au-delà. Certains ont fait des incursions dans d'autres religions mais ils n'y ont pas trouvé d'éclairage satisfaisant. La plupart avouent ne pas savoir ce qu'est une vie spirituelle. Par contre, quelques uns racontent avoir fait à certains moments des expériences de cet ordre qu'ils ont trouvé significatives. Par exemple, ils ont apprécié la rencontre d'un prêtre qui leur a parlé sur le mode de la proposition plutôt que sur celui de l'obligation. Avec lui, ils se sont sentis à l'aise, voire enrichis, de l'échange qu'ils ont eu sur les valeurs qui les font vivre. D'autres encore se souviennent d'avoir été bien accueillis, alors qu'ils se trouvaient dans des situations difficiles; cet accueil leur a révélé une dignité qu'ils ne se reconnaissaient plus, et cette expérience a encore des répercussions sur leur façon de s'accepter aujourd'hui. La confiance qu'on leur a témoignée les a ancrés dans leur vie personnelle.

#### **2.2.4 Avoir du pouvoir sur sa vie**

Ce que ces jeunes de l'attitude séculière veulent avant tout, c'est être libres, avoir du pouvoir sur leur vie, éprouver qu'ils en sont les maîtres. Ils veulent choisir les valeurs qui leur conviennent et considèrent qu'ils sont pour eux-mêmes leur principale référence. C'est en eux-mêmes qu'ils croient et qu'ils comptent pour diriger leur vie. Ils veulent trouver leurs propres explications aux questions qui jalonnent leur existence afin de la vivre comme ils l'entendent. Nombreux sont ceux qui se sont sentis étouffés par l'éducation religieuse reçue, transmise d'abord par la famille, puis par l'école et l'institution paroissiale. Pour ces jeunes, l'enseignement donné était superficiel et

portait sur des contenus à apprendre, des croyances abstraites où la relation intime à un Dieu personnel était absente. La pratique religieuse a été transmise comme une coutume ou une obligation. La modalité d'apprentissage était sous le joug de la contrainte et non de la proposition libre.

L'éducation religieuse, plus subie que voulue, était axée sur l'objectivité de la tradition et peu sur la subjectivité de la personne. Le courant culturel actuel affirme la primauté de la raison sur le *croire*, ce qui n'est pas sans jeter le discrédit sur celui-ci. Cette approche a favorisé la rupture que ces jeunes ont opérée au niveau religieux. Quand ils sont parvenus à une certaine capacité d'autonomie, ils ont délaissé ce qui leur paraissait contraignant ou n'avait aucune signification pour eux pour faire confiance à leur expérience personnelle, à leur ressenti intérieur, à leur goût de vivre. Ils ont opté pour des valeurs de liberté, de solidarité et de compassion sur un horizon séculier, au nom même de leur humanité.

#### **2.2.5 Mettre en veilleuse des représentations infantiles ou sinistres de Dieu**

Les représentations de Dieu que se font les jeunes gens de cette catégorie ressemblent beaucoup à celles des jeunes regroupés sous l'attitude de *religion*. Ce qui les différencie de ces derniers est le degré d'autonomie auquel ils sont parvenus et qui leur a permis de prendre leur distance par rapport à de telles représentations de Dieu. La nature les interpelle quant à son origine, à sa création. Certains ont opté pour une croyance naturelle en l'existence de Dieu, croyance qui s'apparente au déisme.

Plusieurs indifférents se retrouvent sous cette bannière. Pour ceux qui ont une orientation matérialiste, le Dieu naturel peut être indifféremment quelque chose ou quelqu'un. Pour ceux qui, posant leur regard sur la nature, y pressentent l'intention d'un Être Suprême, celui-ci apparaît comme un fabricant rationnel, responsable de sa fabrication et de son fonctionnement. Cependant, à la réflexion, ces explications les laissent sceptiques.

Un Dieu objectivé, matérialisé pose la question de sa localisation dans l'espace et, à l'ère de la conquête spatiale, apparaît comme invraisemblable, irréaliste et impossible. L'idée même de Dieu en vient à être abandonnée. Quant à ceux qui se représentent Dieu comme Celui qui est tantôt bon et aimant et tantôt vengeur et punitif, ils en viennent aussi à rejeter un tel Dieu. Est aussi condamné à mort, à la suite de Nietzsche, le Dieu maître de morale, idole qui, en prônant la pitié à l'égard du prochain qui souffre, enjoint à la résignation, à l'attitude bonasse, et à l'oubli de soi. Une telle attitude serait au détriment d'une existence vécue dans la force de la passion, à l'écoute de son corps, selon son plaisir, dans l'affirmation égoïste de soi-même, seule capable de favoriser au maximum l'épanouissement personnel dans un vouloir vivre qui se situe au-dessus de tout. Si chacun est seul pleinement responsable de sa propre vie, il en est le maître et le créateur et il est le seul capable de vouloir, avec force, sa propre plénitude. Dans cette optique nietzschéenne, vivre consiste à se libérer des entraves, à s'affranchir des idoles, à tout subordonner à son intérêt propre et à imposer sa volonté. Plusieurs jeunes se réfèrent à ce message au nom de la passion de vivre et de leur droit individuel au bonheur, corollaire de la pure affirmation de soi. Plusieurs des jeunes, dont



l'existence se déroule dans un contexte uniquement séculier, ont affirmé que Dieu ne peut être autre qu'eux-mêmes et la plénitude qu'ils réalisent dans leur vie.

### **2.2.6 Jésus, un inconnu ou un imposteur**

Les personnes de ce groupe ont été peu loquaces quand il s'est agi de parler de Jésus. Pour la majorité, c'est un mot, un nom, qui ne représente rien. Certains rejettent la personne de Jésus parce qu'ils considèrent qu'Il s'est comporté comme un imposteur en essayant d'en imposer à ses contemporains alors qu'Il n'a rien fait de plus qu'eux, ni que tout le monde, de fait. Ils reconnaissent qu'Il a souffert, mais conviennent que c'est le lot de tout le monde et qu'Il n'est pas plus héroïque qu'eux. D'autres voient en Lui un personnage fictif, inventé, comme ceux des contes. La Bible apparaît à plusieurs invraisemblable et farcie d'incohérences. Pour d'autres, son interpellation comporte trop d'exigences pour qu'ils s'y intéressent. Par contre plusieurs accueillent le message de « s'aimer les uns les autres », qui leur paraît être une belle philosophie ou une bonne sagesse de vie.

### **2.2.7 L'Église, une dominatrice, une peureuse ou une repliée**

La plupart des jeunes regroupés sous l'attitude séculière ont une perception négative de l'Église. Ils contestent sa structure hiérarchique et rejettent le système qu'elle représente. Ils lui reprochent de s'affirmer comme détentrice de la vérité alors qu'à leur avis, personne ne peut le faire. Ils ont l'impression de s'être fait « bourrer le

crâne » avec des croyances invraisemblables. L'enseignement qu'ils ont reçu était abstrait, détaché de la vie, voire insignifiant. Ceux pour qui la religion a été synonyme d'obligation culpabilisante et menaçante l'ont rejetée, y voyant uniquement chantage et manipulation. Ce qu'ils auraient souhaité, c'est une proposition adressée à leur liberté. Ils en ont assez d'écouter sans pouvoir vraiment prendre la parole. Ils ont également été heurtés par les contradictions rencontrées dans les faits et les discours de certains clercs, ainsi que par les conflits entre les différentes religions. D'autres considèrent que l'Église ne remplit pas sa tâche, qu'elle se replie sur elle-même autour d'une liturgie spectacle exprimée dans un langage intemporel, et qu'elle est encore trop centrée sur le côté pénible de l'existence. Ils lui reprochent aussi de se tenir à l'intérieur de ses murs : les clercs invitent les gens à venir vers eux, mais ne quittent pas leur domaine pour aller à leur rencontre, là où ils vivent, c'est-à-dire dans l'espace laïc. Une jeune personne a déclaré qu'à son avis la place de l'Église devrait être avec les petits et qu'il était urgent qu'elle se convertisse et reprenne cette place. Plusieurs jeunes de cette catégorie souhaiteraient croire mais s'en disent incapables.

Ces jeunes qui évoluent dans un contexte uniquement séculier ont pour la plupart reçu une éducation religieuse négative sur le mode de l'obligation, de la peur, ou de la manipulation. L'enseignement qu'on leur a donné a été très élémentaire et son contenu, abstrait et peu abordable, portait davantage sur les côtés extérieurs de la religion que sur les réalités intérieures. Il n'y a pas eu d'expérience religieuse convaincante. Ces jeunes, lorsqu'ils sont parvenus à une certaine autonomie, ont été séduits par les idées philosophiques plus rationnelles de la culture ambiante, culture qui dévalorise le

religieux et met l'accent sur le développement des capacités personnelles et l'affirmation de soi. Ils désirent créer leur vie dans la liberté d'être eux-mêmes. La religion leur paraît une dimension inutile dont ils peuvent très bien se passer.

### **2.3 Traits de l'attitude de foi personnelle**

Ce qui caractérise le rapport de foi personnelle, c'est l'intériorité et la liberté. La tradition a été transmise par des témoins signifiants et a trouvé des lieux propices pour s'approfondir. L'expérience religieuse vécue rejoint le désir. Dieu est un partenaire intérieur avec qui les jeunes de ce groupe entrent en relation personnelle. Cette foi qui les fait vivre, ils désirent la partager et la transmettre. La plupart des jeunes regroupés sous l'attitude de *foi personnelle* sont autonomes ou en voie de le devenir. Plusieurs ont grandi dans un milieu familial aidant. Ceux qui ont eu une enfance difficile ont rencontré au moins une personne avec qui ils entretiennent un lien signifiant et constructeur.

#### **2.3.1 Une tradition qui révèle**

La plupart des jeunes de ce groupe ont bénéficié d'une éducation religieuse à l'intérieur de leur famille. Pour les autres, celle qu'ils ont reçue à l'école a été signifiante. Pour la majorité, cette transmission a déposé en eux le germe de la foi, germe qui n'aurait pu parvenir à la maturité sans d'autres apports. C'est l'appartenance à des groupes ou à des mouvements qui, à l'adolescence ou à la postadolescence, leur

ont permis de renouveler et d'approfondir ce qu'ils avaient reçu. Insérés dans la société sécularisée, ils ont eu des défis à surmonter, ils ont fait des choix et ils rencontrent encore des difficultés.

Les croyances chrétiennes ont un effet positif sur les jeunes de ce groupe. Elles donnent de la cohérence à leur vie et une orientation à leur action. Ils ont rencontré l'accueil, ils ont pris la parole, et ils sont assez libres pour croire et pour agir selon leurs croyances, en particulier dans leur vie privée. La plupart jugent que le climat social actuel limite leur expression religieuse. Ces jeunes ont réussi le passage de l'extériorité à l'intériorité. Ils vivent de leurs croyances et l'expérience qu'ils en font les confortent dans leur foi. La religion est pour eux un choix et non une obligation. Elle dépasse la sphère des besoins et rejoint le désir. La matérialité agit comme support de la spiritualité. Pour eux, la religion est à la fois héritage et relation personnelle au Dieu Vivant.

### **2.3.2 Des témoins signifiants**

Cette foi personnelle, intériorisée, les jeunes de ce groupe l'ont reçue de témoins crédibles : ce fut, pour la plupart, les parents ou tuteurs ou, dans plusieurs cas, les mères et les grands-mères, ou encore des professeurs, des agents de pastorale ou des groupes de foi chrétienne. En ces témoins qui les aimaient et les accueillait ils ont reconnu le visage de Dieu. La foi a d'abord été vécue avant d'être réfléchi. Au moment de l'adolescence ou de la postadolescence, ils ont fait un cheminement qui les a conduits à

intérioriser la foi qu'ils avaient reçue. C'est librement qu'ils professent la foi catholique et se confient au Dieu chrétien. Les cheminements qu'ils ont suivis sont variés.

### **2.3.3 Un rapport d'intériorité**

Les jeunes de cette catégorie parlent de leur foi comme d'une réalité intime, qu'ils vivent au niveau du cœur. Ils manifestent beaucoup de liberté dans leurs choix, de même que dans leurs façons d'être et d'agir. Par la prière personnelle, la célébration liturgique, ils se relient à un Dieu personnel qu'ils situent à l'intérieur d'eux-mêmes, un Dieu en qui ils se confient et qui leur répond, non pour leur dicter leur conduite mais pour les accompagner.

Ces jeunes croient en Sa présence en chacun des êtres humains, ce qui les situe d'emblée dans un rapport de confiance avec toutes les personnes qu'ils rencontrent. Certains expriment le rêve d'un rapport universel de fraternité entre tous les humains. L'amour occupe une grande place dans leur vie. Il s'exprime par des attitudes d'accueil des autres, de non jugement, de respect, de communication, d'entraide, de fidélité au quotidien, de compassion envers les souffrants. Pour eux, l'intention compte davantage que la matérialité du geste. Dans les groupes où ils cheminent, ils prennent la parole et sont écoutés, ce qui leur permet de naître à eux-mêmes, à leur véritable identité. Dans l'expression de leur foi, ces jeunes rencontrent des visages : celui de Dieu, des témoins, du prochain qu'ils aident, des autres avec qui il cheminent. La tradition reçue est importante mais n'est pas pure objectivité. Les contenus, les dogmes, les invitations leur

sont transmis sous le mode de l'adresse personnelle. La Parole vivante les a engendrés et ils trouvent leur place dans la famille des enfants de Dieu. Ils savent discerner entre ce qui les fait vivre et ce qui est abstrait ou imposé.

Ils se sont convertis en cessant d'agir pour satisfaire Dieu et en accueillant, en toute liberté, l'amour de celui qui les regarde avec bienveillance et leur vient en aide. Dans cet amour, ils se sentent responsables de leur vie, libres de la créer selon leur personnalité et accompagnés par Dieu dans leur désir. Ils souhaitent transmettre à d'autres ce qu'ils ont reçu. Quand ils prient, ils se sentent transportés en leur intimité et reliés à une source qui les met en contact avec eux-mêmes. Dans la méditation, l'échange en groupe, ils pressentent ou expérimentent qu'ils sont d'essence divine. Ils font confiance à ce qu'ils portent, à leur cheminement personnel. Leur confiance en Dieu les aide à accepter la fragilité et la vulnérabilité humaine, tant la leur que celle des autres. Ils ont confiance en Dieu et ils comptent sur Lui, en vérité. Ces jeunes sont en relation profonde avec eux-mêmes, avec les autres et avec Dieu. Ils ont trouvé la voie du désir. Ils sont ouverts à une Présence.

#### **2.3.4 Un Dieu Trinité, présence qui les habite**

Pour les jeunes de l'attitude de *foi*, Dieu est Quelqu'un et il est Amour. Il a créé le cosmos et Il est le Père des humains. Créateur, la nature parle de Lui, de sa Loi. Père, ami, Il est présent en chacune des personnes. Ce Dieu peut être perçu comme une grande conscience qui invite à l'amour. Il est Trinité : à la fois Créateur, Père, aussi

Parole de Dieu, ou Jésus mon prochain ou le frère souffrant, et encore Souffle d'Amour. En relation avec les humains, Il est Lumière, Flamme et Source. Il les aime, les aide, comprend leurs difficultés, répond à leurs prières et accueille leur amour. Pour ces jeunes, parler à Dieu est naturel. Il est leur lien entre les humains. En relation de réciprocité avec les personnes, Il est un Dieu personnel qui se reconnaît par son ouverture, son accueil, son non jugement.

### **2.3.5 Jésus, un modèle**

Ces jeunes prennent Jésus pour modèle d'humanité. Sa confiance totale dans les circonstances les plus difficiles les interpelle. Il s'est montré libre de toutes peurs au sein de l'horreur, supportant l'angoisse jusqu'au bout. Il est mort pour avoir remis en question le système religieux de son temps. Ils sont touchés par le respect sacré qu'Il accorde à chaque personne considérée comme unique. Ils le reconnaissent en chacun des humains. Il aime l'être humain, le guide, lui apprend à aimer et à voir les autres comme des êtres uniques. Il compte sur chacun d'eux pour continuer sa mission de présence d'amour au milieu du monde. L'Évangile le révèle comme libérateur. La Bonne Nouvelle de sa présence aimante et transformante les touche au cœur. Elle les invite à retourner sans cesse à l'intérieur d'eux-mêmes pour retrouver le Souffle qui alimente leur flamme intérieure.

### 2.3.6 Une Église vieillie, structurée, peu signifiante

Ces jeunes se posent des questions au sujet de l'Église. La plupart trouvent les célébrations trop structurées, d'un style désuet, dépassé, ne laissant pas de place à l'expression personnelle. Le langage abstrait ne les rejoint pas. Les homélies auraient besoin, à leur avis, d'être actualisées. Ils trouvent qu'en général l'Église pactise trop avec la richesse, qu'elle a besoin de conversion car il leur paraît important qu'elle retrouve la place qui devrait être la sienne, auprès des défavorisés. À leur avis, l'Église verse dans l'uniformité des pratiques et ne tient pas suffisamment compte de la réalité plurielle actuelle. Dans ses discernements, elle privilégie souvent des normes qui entrent en conflit avec la valeur unique des personnes. Les structures du système priment sur le cheminement et la vie. Le vent de renouveau apporté par le Concile Vatican II a amené l'Église à instaurer des changements qui ont souvent porté sur des éléments extérieurs auxquels étaient attachés les croyants de la culture populaire : ainsi ont disparu de certaines églises les statues des saints et les lampions. Privés sans beaucoup d'explications des signes qui soutenaient leur ferveur, nombreux sont ceux qui ressentent une impression de vide. Plusieurs croient, par contre, que l'ouverture aux laïcs a été un bienfait. Cette ouverture donne de l'espérance, elle accroît le sentiment d'avoir une place dans la famille. Tous ces jeunes ont la conviction que c'est à la fois l'écoute et la prise de parole qui sont essentiels. L'Église, lorsqu'elle facilite les contacts et les rassemblements, est une Église qui, pour eux, a de l'avenir.



## Conclusion

Il ressort de cette analyse que les configurations du *croire* chez les 20-30 ans sont tributaires de plusieurs facteurs : le contexte culturel, le milieu social, le développement psychologique et religieux et la foi religieuse dans laquelle les jeunes ont été éduqués. Pour s'exprimer, le *croire* emprunte les chemins de la culture contemporaine qui a institué la primauté du sujet libre. Cette proposition a été intériorisée par les jeunes interviewés. Le premier pilier sur lequel repose le *croire* est le respect inviolable de l'individu libre. Dans cette optique, le *croire* est centré sur le projet personnel de réalisation de soi. Les jeunes se fixent des objectifs particuliers et choisissent librement les moyens pour les atteindre. Rares sont ceux qui s'intéressent aux idéaux collectifs et aux significations globales. Le sens est un objectif personnel que l'on assigne à sa vie individuelle. Il est relatif puisque chacun a le droit de conférer un sens singulier à sa vie. Les arguments d'autorité ne tiennent plus quand le sens est singulier et recherché librement comme projet individuel.

La pensée scientifique a déplacé la réflexion sur les finalités métaphysiques du monde - tel qu'il devrait être - pour la porter plutôt sur le monde tel qu'on peut l'observer ici et maintenant. Il en est résulté une occultation de l'horizon transcendant. Cette perte est facilement palpable dans le discours des jeunes que nous avons rencontrés, dont les buts sont souvent confinés à l'horizon de la réussite personnelle, familiale et professionnelle. L'éthique du respect, qui a pour horizon l'être humain, a remplacé la morale, qui a une connotation religieuse. Le lien social ne repose plus sur

un fondement religieux mais sur la Déclaration des Droits de l'homme. De la culture chrétienne subsiste le conseil évangélique « Aimez-vous les uns les autres », accepté comme sagesse humaine qui conditionne le rapport aux autres. La démocratie, tel est l'espace public du respect des droits et libertés et de l'expression libre de chacun. Dans ce contexte, la certitude ne peut reposer que sur la conscience de soi, qui s'acquiert par l'expérience personnelle. Celle-ci représente pour les jeunes le critère par excellence. C'est à partir de leurs expériences personnelles et de l'impact qu'elles ont sur leur conscience qu'ils découvrent un sens à leur vie.

Deux questions ultimes projettent la réflexion des jeunes au-delà de l'horizon immédiat : l'origine de la vie et la finitude humaine, qui englobe la souffrance et la mort. Le sens de la naissance et de la mort échappe aux disciplines scientifiques et pose la question de l'identité et de la destinée. C'est au niveau de la famille et des amis que les jeunes aspirent à vivre des relations significatives, qui les construisent et leur permettent d'éprouver leur humanité.

Ouverts au monde, les jeunes relativisent les manières de vivre. Ils ne reconnaissent à aucune instance le monopole de la vérité et rejettent tout ce qui leur est imposé de l'extérieur. Ils veulent s'exprimer, partager des expériences et des convictions. Le respect, une valeur importante pour eux, est lié à l'idéal démocratique et au phénomène de la mondialisation; c'est une vertu qui sacralise l'être humain. Les jeunes partagent une réalité sociale.

L'héritage chrétien est mal accueilli lorsque la proposition religieuse traditionnelle ne rencontre dans le milieu social que réserve ou critique. Dans certains milieux, il est nettement rejeté, voire ridiculisé. Les jeunes ne sont pas indifférents à ces critiques. Seuls ceux qui sont bien ancrés dans un milieu familial équilibré et croyant peuvent dépasser la perte de légitimation sociale de la foi chrétienne. Pour un jeune adulte, il est important de s'insérer dans la collectivité et de participer aux échanges dans lesquels s'élabore la réalité sociale. Il est difficile de résister à la pression de la dérision, et la crainte de l'exclusion en détourne plus d'un. L'entrée dans la vie sociale donne lieu à plusieurs abandons au niveau religieux. Nombreux sont les jeunes qui cherchent du côté des croyances ésotériques et des disciplines connexes une vision, une synthèse qui puisse répondre à leur besoin de comprendre le monde.

Le degré de maturation psychologique et croyante est un facteur majeur dans la configuration du *croire*. On peut dire que les jeunes qui sont classés dans l'attitude de *religion* se trouvent encore à des stades infantiles du développement. Ils n'ont pas l'autonomie nécessaire pour prendre position et ne font que subir l'héritage qu'ils ont reçu. Ceux qui sont parvenus au stade de l'adolescence, de la postadolescence et de la maturité, ont choisi soit de prendre de la distance par rapport à l'héritage qu'ils ont reçu, soit de développer une foi personnelle, une relation dynamique avec un Vivant.

La majorité des jeunes ont une connaissance très médiocre de la tradition chrétienne. En général, ils ne peuvent rendre compte de la foi qu'ils ont reçue. Pour plusieurs, elle n'a aucune résonance dans leur vie. Ils ne croient plus au Dieu chrétien

mais à la divinité vague des déistes, une divinité rationnelle. Plusieurs jeunes ne voient en Jésus que la dimension humaine historique. Pour eux, il n'est pas Dieu et ne Le révèle pas. La dimension de la révélation du mystère divin leur échappe totalement. En revanche, pour ceux qui reconnaissent le Dieu chrétien, Trinité, il en va autrement. Dieu est pour eux le Dieu Vivant pour les humains, et Il est reconnu dans une relation de foi personnelle.

Pour l'ensemble des jeunes que nous avons rencontrés, l'Église pose problème. À tous elle apparaît désuète et dépassée dans sa structure institutionnelle. Elle est perçue comme un système d'un autre âge qui a conservé une façon autoritaire et dogmatique de transmettre son message, celui-ci marqué également par un caractère désuet et exprimé en mots abstraits et incompréhensibles qui empêchent la révélation d'être « révélatrice ». Les jeunes que nous avons rencontrés n'ont à peu près rien retenu de ce qui leur a été transmis; ils n'en comprennent ni le langage ni la signification pour leur vie. Plusieurs cependant aspirent à une meilleure compréhension de leur héritage religieux par les voies du dialogue et du partage et souhaitent que la foi s'exprime dans des œuvres qui rendent visibles la Parole annoncée.

Croire est au sens fort acte de naissance et d'engendrement parce que reconnaissance de soi et de l'A-autre. La communication de la foi par l'Église pose problème à plusieurs jeunes adultes qui, comme nous le mentionnions plus haut, ne se sentent pas rejoints par son langage et son discours. Comment l'Église peut-elle rétablir la communication avec ces jeunes? Telle est la question qui nous préoccupe et qui fera

l'objet de la problématisation. Nous l'aborderons d'abord à partir de la dimension culturelle qui marque la foi séculière et religieuse de même que le développement psycho-religieux. Nous porterons ensuite notre attention sur le rapport étroit qui existe entre le développement psychologique, social et religieux et la dimension d'altérité qui s'exprime de façon privilégiée dans les situations de dialogue et d'échange.

***TROISIÈME PARTIE***

**CROIRE, COMMUNIQUER ET CROÎTRE**

Ce qui est commun aux jeunes adultes regroupés sous les trois attitudes religieuses et qui fait problème est, qu'en général, ils sont en rupture avec la transmission de la foi chrétienne telle qu'ils l'ont vécue. Dans le chapitre 9, celui de la problématisation, nous nous rappellerons que croire en l'a-Autre est nécessaire pour naître à soi. Nous nous attarderons alors sur les points forts et les difficultés énoncées par les jeunes adultes quant à la transmission de la foi chrétienne. Par la suite, nous nous pencherons sur les défis que rencontre la maturation personnelle et croyante des jeunes adultes dans le contexte culturel actuel. Dans le chapitre 10, celui de l'interprétation théologique, nous nous attacherons à comprendre comment croire et communiquer sont intimement liés. La Révélation chrétienne est une Parole Vivante qui fait vivre et qui fait parler. L'Église en est le sacrement. Dans le chapitre 11, celui de l'interprétation psycho-religieuse, nous éclairerons les représentations de Dieu des jeunes adultes à l'aide la grille de lecture de Fritz Oser, Paul Gmünder et Louis Ridez, leurs cheminements de foi à l'aide de la grille d'interprétation de James Fowler et les tâches psychologiques et sociales propres à cet âge à l'aide du modèle épigénétique d'Erik H. Erikson.

## CHAPITRE 9

### DES JEUNES ADULTES EN RUPTURE AVEC LA COMMUNICATION DE LA FOI CHRÉTIENNE

#### 1 Croire pour naître à soi

Il est clair que, chez tous les jeunes que nous avons rencontrés, la dimension institutionnelle de la foi chrétienne pose problème. Pour eux, l'Église est peu crédible, dépassée, et elle n'est pas là où le Christ l'a voulue. À leur avis, elle ne fait plus croire. Sa communication ne passe pas. Son expression est reçue comme un discours abstrait, dépassé, sans utilité pour éclairer les situations inédites qu'ils affrontent. La foi chrétienne n'est plus, pour ces jeunes, une question d'existence : elle se perd dans l'extériorité du savoir et du social. Pour que l'institution chrétienne puisse renouer avec les 20-30 ans, il est vital qu'elle rétablisse la communication avec eux<sup>1</sup>. Pour cela, il importe qu'elle participe au renouvellement du langage religieux en tenant compte des modalités culturelles actuelles, d'une certaine façon d'habiter le monde, et qu'elle passe

---

<sup>1</sup> Ce constat vaut pour toutes les générations comme l'a montré Jean-Marc CHARRON. Voir « De la rupture à la communication », dans Jacques GRAND'MAISON, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, *op. cit.*, p. 217-238.



du discours banalisé sur l'homme et sur Dieu à la parole qui interpelle l'existence, qui est dévoilement du mystère, et qui est en elle-même acte de foi, acte de naissance.

### **1.1 La transmission de la foi passe par les témoins**

L'analyse des entrevues révèle que la foi, telle qu'elle a été transmise aux jeunes que nous avons interviewés, ne les a pas convaincus. Pour la grande majorité d'entre eux, c'est le témoignage reçu dans la famille qui a été déterminant. Les jeunes s'identifient d'abord à ce que vivent et disent leurs parents et leurs grands-parents, puis, à l'adolescence, parvenus à la conscience réflexive, ils se situent par rapport à l'héritage reçu soit en continuité, soit en rupture. Pour la majorité d'entre eux, l'enseignement reçu à l'école et à la paroisse n'a pas été intériorisé. La transmission de la tradition chrétienne s'est amenuisée; elle est insuffisante pour assurer aux jeunes une assise assez articulée pour résister aux défis posés par la mentalité scientifique actuelle qui les a habitués aux démonstrations fortes et exigeantes.

Pour quelques uns, le cours de catéchèse et la pastorale ont été des facteurs importants dans la construction de leur identité, leur apportant des éléments qui leur ont permis de trouver un sens et un chemin pour dépasser leurs blessures et se réconcilier avec des souvenirs et des situations qui auraient pu gêner leur développement. La paix procurée par l'annonce d'un Dieu proche et compatissant, de même que l'accueil concret de témoins signifiants à des périodes difficiles de leur vie, ont été des éléments qui ont meublé leur mémoire et qui, ravivés dans des situations ultérieures, ont fait venir

l'Absent en présence et orienté leur foi vers une rencontre du Dieu qui aime l'homme tel qu'il est. Certains jeunes, plus structurés dans leur foi, ont appartenu pendant leur adolescence à des communautés d'échanges. Au sein de ces groupes de partage, ils ont approfondi l'héritage reçu et ont appris à exprimer leur foi de façon personnelle.

## **1.2 Une rupture par rapport à l'Église**

De façon générale, les jeunes adultes ont pris leurs distances ou ont rompu avec l'institution ecclésiale, qu'ils considèrent comme désuète et dépassée. Presque totalement dépourvue de la dimension expérientielle, bien que ce soit là le rôle des rites et des pratiques, l'Église ne donne à voir que des structures à l'allure pyramidale, squelette d'une autre époque, la démocratie actuelle se structurant selon des modalités différentes. La plupart du temps elle ne réussit pas à adresser aux jeunes une parole qui soit source de vie. Les exhortations sont, à leur avis, dépourvues de représentations crédibles et ils ne peuvent pas utiliser le langage qu'ils entendent pour parler d'eux-mêmes et de leur foi. Certains en arrivent à croire qu'on leur a « bourré le crâne » avec de la fiction. Partie prenante d'une société d'inscription, ils se rebellent devant l'énoncé dogmatique, dictatorial, car, à leur avis, il ne tient pas compte de leur conscience personnelle et de leur liberté. Quand les enseignements prescriptifs tombent dans une terre déjà contaminée par des représentations de Dieu aliénantes, voire perverses, ils engendrent peur et culpabilité. La rupture apparaît alors à ces jeunes comme une voie de libération. D'autres jeunes reprochent à des représentants de l'Église de ne pas pratiquer ce qu'ils enseignent. La disjonction entre le dire et le faire discrédite l'annonce de

l'Évangile. Les jeunes ne peuvent croire à ce qui n'a pas d'impact sur le tissu réel de la vie des témoins qu'ils rencontrent, pas plus que sur la leur.

### **1.3 Une foi qui ne fait pas vivre**

Ceux qui ont eu la chance de faire des expériences significatives en Église s'en souviennent et nous en ont fait part; cela prouve que le rejet n'est pas unilatéral et qu'il n'est pas uniquement dû à la pression sociale ambiante bien que celle-ci soit un facteur déterminant. Dans les faits, ce n'est pas tant à l'Église que les jeunes en veulent mais surtout à ce qu'elle leur fait vivre de culpabilisant ou d'incompréhensible; ils lui reprochent de ne pas les faire vivre. Il y a une grave perte de confiance en l'enseignement promulgué qui n'a pas d'impact réel sur le vif des interrogations qu'ils portent en eux. La foi n'est pas, pour eux, une vraie question quand elle ne parle pas de leur destinée, de la dynamique mort/vie et que fait défaut la médiation d'un langage qu'ils pourraient comprendre et qui serait à leur portée. Pour beaucoup de jeunes, il est difficile de croire à partir de l'expérience qu'ils font de la transmission de la foi chrétienne.

### **1.4 Une conviction commune : la vie est un don**

La grande majorité des jeunes a conscience que la vie est un don. Plusieurs s'interrogent sur son origine, mais ils expriment la conviction qu'elle les précède. Certains croient qu'elle vient d'une Énergie puissante qui dynamise tout, d'autres qu'il y

a quelque chose ou Quelqu'un qui a fait cela, d'autres postulent l'existence d'un Être Suprême; pour d'autres encore, le don vient d'un Créateur. La formulation est fonction de l'héritage reçu et du degré d'autonomie auquel chacun est parvenu. Plus les jeunes ont accédé à une parole personnelle, plus ils peuvent entrevoir que la source de la vie est Quelqu'un qui se donne; plus ils sont indifférenciés, moins ils se distinguent de la totalité créée, plus ils parlent d'énergie dans une nature dont ils sont partie prenante. En somme, plus ils ont réussi à extirper le sujet des « moi » qui le représentent, plus ils ont accès à la dimension relationnelle parlante en eux, à l'esprit en quelque sorte; et, de la même façon, plus ils se débattent encore avec le prédéterminé, les identifications, ce qui est extérieur à eux, et moins ils distinguent leurs différences essentielles d'avec la nature, la culture qui les déterminent, et ces autres dont ils sont issus.

### **1.5 Une crise de l'intériorité**

De façon largement répandue, l'intériorité est en crise dans la société actuelle. Ce phénomène est particulièrement manifeste chez plusieurs jeunes. L'intériorité est tributaire de la capacité psychique des individus à réagir aux expériences qu'ils font par un travail intérieur d'élaboration au sein duquel ils interprètent les expériences qu'ils vivent, les situent dans leur cheminement vers la vérité, leur confèrent un sens. Pour que cette élaboration puisse avoir lieu, les humains ont besoin d'un champ d'interprétation, d'une superstructure, qui favorise la mise en corrélation critique de leurs expériences avec la pensée, la mémoire d'une tradition. Une superstructure est une modélisation de l'expérience, une figure, qui permet à la conscience, infrastructure de l'expérience

humaine, de se représenter, de sortir de l'indifférenciation, en élaborant une connaissance de la réalité qui soit cohérente, porteuse de sens, chemin vers la vérité de l'existence.

La dévalorisation du passé et la survalorisation du présent, grève la mémoire de l'appréciation dont elle a besoin pour fonctionner adéquatement comme transmission du *croire* entre les générations, ce dernier ne pouvant être proposé que dans des médiations, des superstructures, qui donnent leurs mots et leurs cohérences à l'expérience, permettant son interprétation et sa réinterprétation pour aujourd'hui. La perte de la mémoire inhibe les capacités des individus à développer leurs relations à eux-mêmes, aux autres et à l'Ultime. La tradition est une assise qui permet l'ouverture et la nouvelle création. La reléguer au rang d'antiquité, c'est oublier ses origines, éprouver de la honte à y faire référence, handicaper la faculté de penser, fragiliser la personnalité par la perte de repères, se priver d'une interprétation du présent et d'un tremplin vers l'avenir.

La connaissance de la réalité et son élaboration fournissent un langage pour sortir de l'indifférenciation, pour nommer la réalité, la penser et la contrôler. Sans elle, la communication d'une cohérence, d'une interprétation, d'un sens, est rendue difficile, et les possibilités d'actions, limitées. L'impuissance devant la réalité suscite le doute et engendre la perte de confiance en soi. Actuellement, la possibilité de contrôle sur la réalité sociale étant limitée par une structure omniprésente et segmentée, l'individu est la référence et la fin de tout. Dans cette réduction à soi, la perte du vis-à-vis renvoie à l'image de soi et la conscience manque de matériau (d'objet) pour réaliser le travail d'intériorisation nécessaire à l'accession à la position de sujet, ce qui est proprement l'autonomie.

Dans la société actuelle, il fait plus sérieux de régler des problèmes pratiques que de poursuivre un idéal. De plus, des idéaux anciens qui ont fait leurs preuves sont ridiculisés. Il reste aux individus, le repli sur l'expérience personnelle, les opinions répandues, les convictions intimes. Les références objectives, pourtant nécessaires au travail d'intériorisation, sont pratiquement inexistantes. Sans objet secondaire d'élaboration, la conscience demeure au niveau primaire du ressenti. Pas étonnant que la vie sensorielle et émotionnelle prenne le pas sur la pensée, que la dimension d'extériorité prime sur la dimension d'intériorité.

Le christianisme est une expérience de l'altérité, de la relation personnelle au Père, au Fils et à l'Esprit et avec les humains considérés comme des frères. C'est une expérience singulière ouverte sur l'universel. C'est une expérience de la communication qui a pour fondement l'appel d'un Répondant fidèle. Elle peut accompagner un projet de vie si elle est étayée et par un contenu qui puisse soutenir une recherche rationnelle et sapientielle de l'existence, et par une parole passionnée qui indique le chemin vers la vérité, la liberté et l'amour. « Le dynamisme et la force d'une personnalité, dit Tony Anatrella, dépendent de sa richesse et de son dialogue interne.<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> Tony ANATRELLA, « La société dépressive, quelle espérance? », Conférence donnée le lundi 25 octobre 1993 à Montréal et publiée dans *L'Église de Montréal*, 111<sup>e</sup> année, n° 44, 2 décembre 1993, p. 1213.

### **1.6 Participer à la conversation commune comme sujets libres et égaux**

Il ressort que l'ensemble des jeunes a intégré les valeurs de la culture actuelle qui est une culture du sujet, de l'expérience, de la relativité et de l'esprit démocratique. Le nouveau paradigme culturel refoule au second plan – sinon à l'arrière-garde – le collectif, le notionnel, le fixé et le prescrit. Il met l'emphase sur la communication et modèle la façon de vivre le lien social. En démocratie, les individus, sont considérés libres et égaux et c'est dans l'échange où chacun aspire à être lui-même, qu'ils se définissent égaux et différents, l'un en regard de l'autre. La démocratie est une société du procès et de la négociation. Les jeunes rencontrés souhaitent vivre les valeurs de dialogue et d'échange, d'égalité et de liberté prônées par l'organisation sociale actuelle. Ils souhaitent y parvenir dans les institutions sociales et ils l'attendent également de l'institution ecclésiale. Leur perception de l'Église est celle d'une société dépassée, d'un système hiérarchique qui impose de l'extérieur des vérités à croire, dans une mentalité qui relève d'une autre époque. Pour que l'institution chrétienne puisse renouer avec les 20-30 ans, il est vital qu'elle rétablisse la communication avec eux. Elle doit relever le défi de s'adresser à eux dans des formulations qui rejoignent leurs catégories culturelles actuelles, celles-ci constituant, d'une certaine façon, des institutions. Le droit démocratique proclame les individus libres et égaux. La relation et la communication sont des notions centrales en démocratie.

### 1.7 Évangéliser dans une culture du sujet et de la communication

La mission de l'Église est d'évangéliser, d'annoncer une Bonne Nouvelle pour l'être humain, de transmettre une Parole qui crée et qui libère. La majorité des jeunes que nous avons interviewés sont peu ou pas évangélisés. Ils croient à l'existence d'une Force naturelle qui dynamise le monde, à un Être Suprême ou encore à une idole. Seulement le tiers environ confesse le Dieu chrétien. Le christianisme est-il si étranger que cela à la mentalité culturelle actuelle? Comment parler du christianisme dans les catégories valorisées par la culture actuelle soit celles de la communication, de la relation, de la différence, du sujet libre, de l'accomplissement?

Communiquer, parler, révéler, est-ce que ce ne sont pas là des notions centrales en christianisme? Elles concernent le sujet humain en procès de naissance. Reconnaissance mutuelle et alliance sont œuvres de résurrection. Le Dieu chrétien est un Dieu trinitaire, un Dieu de la relation. Il désire l'être humain. Il le crée, se communique à lui, le ressuscite. L'Église est la mémoire et la médiation de la révélation du Dieu Père, Fils et Esprit et elle est le sacrement du salut qu'il propose à tous les humains. Comment peut-elle témoigner de la présence de Dieu au monde d'aujourd'hui?

Suite à la problématisation, nous allons, dans un premier temps, esquisser une interprétation théologique qui tienne compte des catégories de la communication, de la relation, du sujet et de l'autre, dans une perspective de naissance du sujet et de son



accomplissement. Mais auparavant, portons notre attention sur le deuxième volet de la problématisation, soit : l'impact de la croissance humaine sur le développement religieux des jeunes interviewés. Nous avons constaté que la maturité humaine joue un grand rôle dans l'expression religieuse des jeunes interviewés et qu'elle est déficiente chez plusieurs. Interrogeons-nous sur les facteurs sociaux actuels qui influencent positivement ou négativement leur maturation humaine et croyante.

## **2 La maturation croyante est inscrite dans le développement humain**

L'analyse des entrevues permet d'affirmer qu'il y a une solidarité entre le développement humain et les représentations de Dieu et un lien intrinsèque entre la croissance personnelle et la maturation croyante. Développement humain et maturation croyante s'interpénètrent et s'influencent mutuellement. La foi en soi-même, aux autres et en l'Ultime est au centre du développement personnel. Prendre conscience de son identité et l'accueillir en son intériorité est une condition pour rencontrer les autres et l'Ultime. L'autre de la relation est aussi indispensable à la croissance. Bien qu'elle postule la primauté du sujet, la société actuelle, dans son organisation et certaines des fins qu'elle valorise, peut être un obstacle à l'émergence du sujet. Nous avons constaté que plusieurs jeunes vivent une crise du lien social et que cette difficulté a des répercussions sur leur développement humain et spirituel.

## 2.1 La nécessaire altérité

L'autre est nécessaire à l'individu pour être affirmé et reconnu comme personne et pour pouvoir s'affirmer comme sujet autonome, c'est-à-dire différencié des déterminations et des identifications du moi. Le rapport à l'autre peut être spéculaire ou symbolique c'est-à-dire situer le jeune devant le même ou devant l'autre. Situer devant le même il demeure au niveau du moi imaginaire et ne peut accéder à la réalité de son désir d'être reconnu par l'autre. Il est dépendant du besoin ou de la jouissance de l'autre. Il ne peut prendre conscience de son identité de sujet que dans une relation ouverte à lui, une relation gratuite. Le passage du Moi imaginaire (conforme aux identifications ou aux représentations, des fictions en somme) au « Je » sujet, auteur de son existence, se fait dans la relation à l'autre qui le reconnaît unique et précieux. Certains jeunes ont avoué qu'ils se considéraient encore comme des enfants et qu'ils étaient incapables d'en élever, ou encore qu'ils redoutaient d'en mettre au monde. D'autres se sentent encore trop dépendants des liens familiaux et incapables en conséquence d'être eux-mêmes. Ceux qui ont été reconnus par le milieu familial, social et/ou ecclésial, sont autonomes et ont prise sur la réalité. Le « parlêtre » ne peut devenir lui-même s'il demeure seul. Il n'existe que dans la reconnaissance et la confiance; il naît dans la relation.

## **2.2 Relation de confiance et filiation**

Être humain c'est être conscient de soi comme être reconnu, affirmé et rendu capable d'en reconnaître et d'en affirmer d'autres dans la relation symbolique de sujet à sujet; c'est de pouvoir partager une relation de confiance. Cette capacité, qui est celle de l'autonomie et qui se réalise dans la filiation, est peu développée chez plusieurs. Son insuffisance les empêche de bien se connaître, de se sentir identifiés comme êtres différenciés de ceux qui ont de l'influence sur eux, leurs parents de façon prioritaire, et d'entrer en communication avec eux-mêmes et avec les autres en tant qu'être singuliers.

C'est la relation de don qui révèle à chacun la part spirituelle qu'il porte, son unicité comme sujet, sa relation de filiation qui l'invite à la fraternité universelle. Les jeunes pour qui l'initiation à la vie symbolique a été déficiente vivent cette situation comme une épreuve et une source de beaucoup de souffrances. Ils apprennent la vie durement, au gré des contacts et des expériences. Ils s'y butent, échouent, se relèvent, veulent apprendre. Ils sont en quête de ressources, de personnes et de réseaux, où ils pourront faire l'apprentissage de la relation et de la communication.

## **2.3 Communiquer pour vivre**

Le désir d'être écouté et de communiquer est présent chez tous les jeunes interviewés comme valeur suréminente, quelle que soit la qualité de l'expérience qu'ils en font, soit positive soit négative. Le contact humain par l'échange est recherché et

valorisé par tous indépendamment de leur talent en ce domaine. Pour un grand nombre c'est surtout avec leurs proches (famille, parents, amis) qu'ils trouvent des occasions de dialogue. Pour les privilégiés au niveau de l'apprentissage relationnel, le réseau des contacts est plus étendu. Les moins favorisés se retrouvent souvent isolés. Ils en souffrent et ils désirent combler cette lacune. Pour y parvenir, certains ont suivi des cours de relations humaines. D'autres recherchent la compagnie de personnes plus âgées qui ont de l'expérience ou encore celle d'amis avec qui ils peuvent échanger. C'est dans les réseaux chaleureux où il y a affiliation ou affinité que les possibilités d'échanges sont les plus nombreuses. L'organisation sociale bureaucratisée et segmentée multiplie les contraintes et rend difficile les occasions de véritable partage.

#### **2.4 Une société plus fonctionnelle que personnelle**

Bien que les jeunes fassent partie d'une société où la communication est omniprésente, peu nombreux sont ceux qui font partie de réseaux sociaux où la communication est valorisée. La grande majorité ont exprimé leur déception à cet égard. Ils se sentent impuissants à exprimer leurs désirs dans une structure sociale hyper organisée, segmentée et bureaucratisée. Ils ne trouvent que rarement des personnes et des lieux où ils peuvent exprimer leurs opinions et leurs convictions sur le mode de vie que la société occidentale actuelle leur propose. Comme ils voient peu de possibilités de l'influencer, ils sont portés à baisser les bras. Leur peu d'intérêt pour la politique en est un exemple.

Le type d'organisation sociale et politique actuelle bien que fonctionnelle ne favorise pas la prise de parole. La fragmentation des secteurs de la vie multiplie les intervenants et souvent ne permet guère qu'une opération technique rationnelle dans un secteur particulier. Tenter une action au sein de cette organisation suppose le déploiement d'une énergie imposante pour aller chercher des gens et pour les rallier à sa cause. La peur, le défaitisme, le souci de préserver son bien-être individuel, les raisons pragmatiques, prennent le pas sur les grandes passions mises au service d'une cause. La géographie sociale qui se découpe de plus en plus en îlots préservés, est un vaste territoire anonyme abritant une foule solitaire. Pourtant, le désir de générosité ne manque pas aux jeunes. Beaucoup désirent aider; leurs proches d'abord, et aussi ceux qui vivent les mêmes difficultés qu'eux. Quelques uns sont engagés dans des projets de libération et de solidarité.

## **2.5 Le capital sonnante, plus important que le sujet humain**

Pour les jeunes, le plus grand problème social actuel est l'argent parce qu'il est le paramètre qui guide beaucoup de décisions; ce référent ne se préoccupe ni des individus ni des groupes. Le capital ne se soucie que de son accroissement et fait souvent fi des réalités humaines. La préoccupation de faire des gains, a une incidence sur le rendement exigé au travail, qui se traduit souvent par une cadence élevée. Une autre source d'inquiétude est la précarité de l'emploi, en particulier pour les moins scolarisés. Les jeunes ressentent fortement cette aliénation et disent n'avoir d'autre choix que de s'y plier. Une pression qui se répercute sur leur vie de couple et sur leur vie de famille.

Le concept de rationalisation méconnaît les réalités de la solidarité intergénérationnelle, de l'appartenance et de la compassion. En fait, il ignore la réalité de l'autre. L'autre du capital, le sujet humain, est souvent nié quand il s'agit de faire des gains. Cette réalité angoisse les jeunes. Ils se sentent impuissants et sans voix, pour influencer le système.

## **2.6 Le réel est ce qui est montré**

La civilisation actuelle en est une de l'écran et du spectacle. Comme spectateurs, les jeunes entendent constamment parler *au sujet de*, le langage de détermination mais peu celui de la présence, de l'entrée en relation. L'écran récite des récits. Celui du spectateur demeure sans paroles, tout au fond de lui. À la suite de l'entrevue, plusieurs jeunes nous ont confié combien cela leur avait fait du bien d'avoir pu exprimer ce qu'ils vivent, d'avoir été écoutés. L'écoute bienveillante et respectueuse les a révélés à eux-mêmes. Si l'être humain advient par le langage, parler est pour les jeunes d'une importance capitale. Mais, pour beaucoup de ceux que nous avons rencontrés, les occasions sont peu nombreuses.

Il règne aussi beaucoup de confusion au sujet du réel de la vie, de la vérité d'une vie. Aujourd'hui, avec l'avènement de la science et de la technologie, et l'omniprésence des médias de communication, les jeunes sont davantage portés à croire que le réel est ce qui est visible, vérifiable par les sens, les instruments, les calculs ou encore les possibilités virtuelles, alors que ce qui est le plus réel, la relation fondatrice, est

invisible. « L'essentiel est invisible pour les yeux », disait le petit prince de Saint-Exupéry. Les jeunes n'échappent pas à cette façon de voir qui réduit la réalité. Plusieurs en sont conscients. Ils ont déclaré que la seule raison ne leur suffit pas. Ils recherchent la passion. Leur attention au corps et au ressenti en est un exemple. Elle se traduit par l'importance attaché au « look », à la musique, aux liens familiaux et amicaux. En fait, les relations affectives chaleureuses sont ce qui comptent le plus pour la majorité des jeunes interviewés.

## **2.7 Une crise de l'appartenance**

L'individualisme contemporain est un fait culturel. L'injonction d'être soi par soi est une institutionnalisation qui touche les jeunes qui ont été rencontrés. Chacun est invité à se construire en décidant de ce qui est bon pour lui. Le *hic*, c'est que personne ne peut, en s'appuyant sur ses seules ressources, développer une maturité humaine et spirituelle harmonieuse et satisfaisante. Pour advenir, la personnalité a besoin d'appuis et de sources d'énergie : événements, groupes, personnes. L'intérêt et l'importance accordés aux liens familiaux par les jeunes actuellement résultent de cette situation. La famille et les amis sont souvent les seuls lieux où, pour la majorité d'entre eux, il leur est possible de construire un « Nous » d'appartenance avec d'autres. Certains jeunes se définissent par leurs rôles professionnels ou sociaux, pendant que d'autres ont les moyens financiers de se distancer de la question et de l'occulter dans les divertissements. En contrepartie, les jeunes qui sont seuls, exclus, vivent dans la souffrance du manque crucial de liens qui les relient en vérité au monde des humains.

Ils qualifient leur situation d'horrible, d'inférieure. Plusieurs jeunes rencontrés ont exprimé cette souffrance. Ceux-là ont peu d'accès aux moyens humains qui facilitent la construction de l'identité. Pour s'éprouver eux-mêmes, les jeunes ont besoin d'actions, d'occasions d'expression, qui éveillent la prise de conscience de leurs capacités et de leurs possibilités. Les événements qui les appellent à collaborer avec d'autres, leur signifient qu'ils appartiennent à la grande communauté humaine.

La conscience de soi est tributaire de la mémoire de ce qui a été vécu et expérimenté. Sans la mémoire, il n'y a pas d'accès à soi, ni à la réalité de l'autre. Et sans mémoire, sans témoin de son identité, c'est le vide. Si la présence à soi dans le passé et le présent est rendu difficile par le manque de mémoire, c'est la construction de l'avenir de ces jeunes qui est handicapée, s'ils ne trouvent pas de matériau pour se projeter dans le futur. L'absence de mémoire rend la communication problématique par manque d'un terrain commun d'expression et d'échange. Sans témoin qui le reconnaît, le jeune *n'est pas*. L'autodestruction est un symptôme de ce positionnement hors circuit. Ces jeunes prennent la position que la société leur assigne, celle de *n'être pas*. Certains jeunes font preuve d'un courage hors du commun pour tenter de s'insérer socialement. Ils ont accepté la descente dans le gouffre aux horreurs pour se réconcilier avec eux-mêmes et avec leur vécu.



## 2.8 S'édifier dans le partage avec d'autres

Le lien social n'est plus le fait d'une identité héritée. Il se construit dans le dialogue. Les jeunes ont à se positionner dans le flux des échanges. La société cherche une raison communicationnelle qui permette à chaque individu et à chaque secteur de la société d'être lui-même. Les jeunes recherchent le même modèle en ce qui a trait à l'institution ecclésiale. Ils désirent des occasions et des lieux d'échange où ils peuvent approfondir les questions qui les préoccupent, s'exprimer et être écoutés. Et s'enrichir au contact d'autres humains qui parlent en vérité, et dans la liberté. La vie spirituelle prend sa source dans l'initiation au champ symbolique des relations humaines. Dans la deuxième partie de l'interprétation, nous nous interrogerons sur les relations qui existent entre le développement humain et la croissance de la foi. Les théories actuelles sur le développement humain et religieux nous serviront de guides.

### Conclusion

Le *croire* des jeunes adultes se heurte à deux difficultés majeures : un type de médiations ecclésiales dépassé qui n'est plus signifiant pour eux, et une société qui a beaucoup de difficulté à exprimer l'altérité. La société de la communication dont les jeunes sont partie prenante fait peu appel au langage de symbolisation et bien davantage à celui de détermination. Le discours de l'Église pêche dans le même sens, étant aussi trop souvent un langage de détermination alors qu'un langage existentiel pourrait mieux symboliser la relation à l'Autre et à « l'avenir ». L'extériorité prend le pas sur

l'intériorité et la communication demeure au niveau de l'information alors qu'il s'agit d'un réel à construire ensemble, en vérité. Dans cette société occidentale dont les jeunes adultes interviewés font partie, c'est la dimension parole qui est sous-développée, cette dimension où celui ou celle qui y a recours est « auteur(e) » et contribue ainsi à l'avènement de l'humanité.

Dans la première partie de l'interprétation, soit l'interprétation théologique, nous allons nous interroger sur la mission de l'Église comme agent de communication de la Bonne Nouvelle. Prenant appui sur certaines catégories culturelles particulièrement valorisées par les jeunes, en particulier: le sujet libre, l'expérience, la relation, la communication et l'accomplissement de soi, nous tenterons de définir ce que signifie pour aujourd'hui la Bonne Nouvelle, tout en empruntant un langage, une médiation appropriée, de manière à faciliter le dialogue avec les jeunes adultes. Dans un deuxième temps, à partir de l'interprétation psycho-religieuse, nous serons amenés à saisir comment les théories du développement psychologique, social et religieux contribuent à nous donner une meilleure compréhension du *croire* des jeunes adultes, pour en arriver à une forme de communication de la Bonne Nouvelle qui soit mieux adaptée à leur développement psycho-religieux.

## CHAPITRE 10

### COMMUNIQUER DANS L'ESPRIT

La transmission de la foi chrétienne pose problème : la communication qui en est faite passe difficilement. Les jeunes ont exprimé l'écart qui existe entre leur langage et celui utilisé par l'Église. Ces derniers ont intégré les valeurs culturelles actuelles de la société : soit celles du sujet, de l'expérience, de la relativité et de l'esprit démocratique. Ils désirent partager, échanger sur leurs expériences, leurs problèmes, les questions qu'ils portent. Ils cherchent une cohérence à leur existence; ils s'interrogent sur leur origine, leur destinée, le mal, la souffrance, la mort. La majorité d'entre eux ne possèdent pas de cadre de référence suffisamment étayé pour leur permettre de situer les questions qu'ils se posent. En quels termes, à quelles conditions, pourraient-ils recevoir la proposition chrétienne? C'est le défi que nous voulons relever par l'interprétation théologique de la tradition chrétienne dans les catégories culturelles que vivent les jeunes aujourd'hui, soit celles de la communication, de la relation, du sujet et de l'autre, dans une perspective de naissance du sujet et de son accomplissement. Cette interprétation acculturée de l'expérience chrétienne nous apparaît essentielle pour renouer la communication avec les 20-30 ans.

## 1 Parler, communiquer, qu'est-ce à dire?

L'appel précède le faire foi. Croire pose un rapport à de l'autre. Il établit une relation. Il ouvre un espace pour la communication. Michel Serres affirme que « la communication est le fait humain total et bien entendu n'a jamais cessé de l'être<sup>1</sup> ». « Le *logos* est le signe distinctif même du sujet *humain*, ce qui l'identifie et le forme comme être humain »<sup>2</sup>, dit Eugenio Trias. L'être humain est un « parlêtre », affirme Jacques Lacan. Martin Heidegger souligne que : « La parole elle-même est : la parole – et rien en dehors de cela. La parole même est la parole. [...] *la parole est parlante*.<sup>3</sup> » Et encore :

« L'homme parle pour autant qu'il répond à la parole. Répondre c'est être à l'écoute. [...] Tout revient à apprendre l'habitation dans le parler de la parole. [...] L'homme ne parle que dans la mesure où il correspond à la parole. La parole est parlante. Son parler parle pour nous là où a été parlé...<sup>4</sup> »

Jean témoigne : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu<sup>5</sup> » La communication est humaine, la Parole est Dieu. La parole humaine qui est réponse à l'appel du Verbe divin engendre la filiation divine. Essayons, dans l'interprétation théologique, de déployer le sens de ces réalités.

---

<sup>1</sup> Michel SERRES, Hermès II, *L'interférence*, Paris, Minit, 1972, p. 128, cité par Antoine DELZANT, « Christianisme et communication symbolique », dans *Masses ouvrières*, no 409, septembre-octobre 1986, p.92.

<sup>2</sup> Eugenio TRIAS, « Penser la religion. Le symbole et le sacré », dans Jacques DERRIDA et Gianni VATTIMO, (directeurs), *La religion. Séminaire de Capri*, Paris, Seuil, 1996, p. 109.

<sup>3</sup> Martin HEIDEGGER, *Acheminement vers la parole*, p. 14-15.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>5</sup> Jn 1,1.

### 1.1 La parole est médiatrice d'humanité

L'homme communique par la médiation du langage qui comporte deux dimensions : un langage de détermination, qui transmet des informations de toutes sortes, et un langage de cohésion, ou langage symbolique, qui veut constituer l'être-ensemble de ceux qui communiquent. Toute prise de parole comporte ces deux niveaux. Le langage symbolique est celui du sens. Le langage de détermination énonce les lois et les conditions dans lesquelles la liberté humaine peut trouver un sens. Le langage de cohésion, ou langage symbolique, réalise ce sens dans l'être-ensemble qu'il crée. Dans la parole échangée, la réalité humaine advient.

« Toute situation de l'homme dans le monde ou toute présence commune à plusieurs hommes dans un quelconque horizon d'univers est une réalité qui implique le langage dans sa constitution, son avènement, sa réalisation [...]. *Toute réalité humaine a pour catalyseur le langage*<sup>1</sup>. »

Les hommes et les femmes sont humains en ce qu'ils parlent et ils le deviennent en parlant.

« Comme le corps, le langage n'est pas un instrument, mais une *médiation* : c'est en lui qu'advient l'homme comme sujet. L'homme ne lui préexiste pas, il s'élabore en son sein. Il ne le possède pas comme un « attribut », fût-il de première importance, il est possédé par lui. Le langage ne vient donc pas traduire après coup une expérience préalable; il est *constitutif* de toute expérience comme expérience *humaine*, c'est-à-dire signifiante<sup>2</sup>. »

Toute expérience humaine signifiante est accompagnée d'une parole. Le sens se trouve sur le chemin de la parole, dans le parler en chemin. Alors que les pieds déplacent les

<sup>1</sup> E. ORTIGUES, *Le discours et le symbole*, Aubier-Montaigne, 1962, p.202-203, cité par Louis-Marie CHAUVET, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, p. 96-97.

<sup>2</sup> Louis-Marie CHAUVET, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, p. 92.

humains dans l'espace, la parole les fait passer des déterminations culturelles vers la vérité de leur être, de l'identité spéculaire à l'identité de sujet. Le sujet en l'être humain advient par la parole. Parler en vérité le conduit vers lui-même au-delà de toutes les représentations qu'il peut se donner de lui-même puisqu'il n'est réductible à aucune. Être de désir, d'aspiration vers l'autre, il est marqué par le manque. L'autre est ce qu'il n'est pas, le « Tu » nécessaire à la reconnaissance de « Je ». La dynamique du désir traverse celle du besoin, inhérente à la condition biologique et culturelle. Elle est le fruit d'une initiation à la relation humaine qui débute dès les premiers instants de la naissance. Par la parole, le sourire, le nourrisson est éveillé à l'esprit qui fait de lui un être humain. L'acte de manger ouvert sur l'autre par la parole devient occasion de rencontre.

L'apprentissage de l'ordre symbolique, de la relation humaine, est une initiation. L'ordre symbolique est transmis d'abord par père et mère ou leurs substituts. Il a pour fonction de libérer l'être humain des mirages et illusions qui l'enferment dans des représentations partielles, limitées, successives. C'est la formidable découverte de Lacan d'avoir perçu que l'être humain est divisé entre un moi imaginaire fruit d'identifications successives nécessaires et un sujet réel, irréductible à toutes les représentations, l'être qui réside dans la parole<sup>1</sup>.

## 1.2 La parole est chemin vers le sujet

Il faut mourir pour vivre, c'est-à-dire renoncer à l'image de soi pour se risquer dans le réel de la parole. Avec ce constat qui vaut pour toute communication, nous

---

<sup>1</sup> Voir Michel SIMON, « Comment nous devenons un sujet humain », dans *Masses ouvrières*, n° 409, septembre-octobre 1986, p. 36.

sommes en connivence avec le *croire* dans son expression chrétienne de foi en la parole de l'Autre. « Pas de communication langagière, dit Michel Simon, qui ne repose sur cette « foi » tacite que la parole peut dire la vérité bien que cette vérité, en elle-même, ne dépende pas de celui qui la dit<sup>1</sup>. » Il y a en chacun l'inconscient, lieu de l'Autre d'où la parole provient. L'Autre habite le centre de l'être humain et c'est de lui que chacun naît comme sujet réel, par la médiation de l'ordre symbolique. L'être humain est dans la vérité quand sa parole est réponse créatrice à l'Autre qui, en parlant, se donne, se révèle.

La parole est créatrice, elle est Verbe, don qui engendre comme sujet en nommant d'un nom unique que chacun est seul à porter et qui lui sera dévoilé dans l'Autre du monde représenté, l'Autre qui est présence, relation. Michel Simon affirme que « le Moi, c'est le sujet qui se prend pour un autre<sup>2</sup> ». C'est, en somme, le personnage pris dans les rets de la représentation. Pour parvenir à la vérité, le sujet devra passer des représentations au réel par le chemin de la parole qui altère les représentations. Une suite d'épreuves opère l'altération des représentations et invite au renoncement à l'image. Ce scénario constitue la trame d'un voyage initiatique durant lequel chacun apprend que le réel n'est pas ce qu'il imagine, qu'il n'est pas tout, que la vérité de son désir c'est l'autre qui lui manque. Périple qui ne s'entreprend qu'à l'intérieur d'un ordre symbolique qui soutient la réalité du monde et qui permet à chacun de la dire et de l'interpréter. Le manque révèle le sujet de parole et de relation. « Le réel du sujet, ce qui le fait parler, désirer, agir... c'est cette béance au cœur de son être, ce manque-à-être qui le marque depuis la castration symbolique; c'est là, selon Lacan, le « noyau du

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 39.

réel », ce qui est le plus réel pour l'homme dans son histoire<sup>1</sup>. » « Heureux les pauvres en esprit<sup>2</sup> », dit l'Évangile, car la relation à l'A-autre est pour eux.

Le réel de l'être humain c'est le manque car il n'est pas sans la reconnaissance de l'A-autre. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu<sup>3</sup>? » proclame Paul. Pourtant, le manque, la finitude, est ce que ce que la majorité des êtres humains s'emploie le plus à cacher dans un monde de compétition, d'avoir et de pouvoir qui table sur l'image. Dans un monde où le risque de l'illusion est grand, il y a place pour l'annonce chrétienne libérante. L'A-autre manque à l'être humain et il lui est donné dans la réciprocité de l'écoute et du don de la parole. Michel Simon affirme que la parole comme acte de foi est l'expérience fondamentale.

« La Parole comme structure, comme pacte de confiance entre les interlocuteurs, comme *praxis*, devient l'expérience fondamentale à laquelle tout être humain est assujéti. Cette primauté du signifiant, du symbolique, du Logos est là pour dire qu'il n'y a pas de sujet et de réel pour Lacan en dehors de l'ordre symbolique<sup>4</sup>. »

Il n'y a pas de sujet en dehors de la parole. L'ordre symbolique est reconnaissance de la pluralité, de la différence. Il situe le sujet comme un parmi d'autres. Le désir de l'autre révèle le manque à être, l'autre est ce que je ne suis pas. La Loi, ce tiers qui est l'entre-dit entre soi et l'autre invite au deuil de la toute-puissance. La structure de l'ordre symbolique indique que la parole est d'abord reçue. Elle est énergie, dynamisme dans la mesure où elle déloge des représentations imaginaires et favorise l'accession au réel, à la vérité de l'être, dans la relation à l'autre. La personne (*persona*, apparence,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>2</sup> Mt, 5,3.

<sup>3</sup> 1Co 4,7.

<sup>4</sup> Michel SIMON, « Comment nous devenons un sujet humain », p. 46.



masque, identité spéculaire ou imaginaire) devient sujet humain par le fait d'accueillir la parole de l'A-autre comme grâce et de transmettre à son tour le don reçu.

L'être humain possède une double identité : l'identité spéculaire celle du Moi imaginaire, résultat de ces multiples identifications, et l'identité symbolique ou l'identité du sujet. Jésus invite Nicodème à renaître d'eau et d'Esprit<sup>1</sup> et Paul exhorte les Romains à quitter l'homme extérieur pour l'homme intérieur<sup>2</sup>. Tous les deux convient leurs frères à rejoindre le « cœur » selon l'expression biblique en renonçant au Moi imaginaire en faveur de la révélation du sujet. Placé devant Dieu, le sujet est en relation avec une altérité radicale, lieu de l'irréductibilité du sujet à aucun autre semblable. C'est le sujet qui est réel, les identifications le représentent. « Le sujet existe, en effet, dit Gilles Langevin, et rien d'autre que lui n'existe, à proprement parler, les éléments qui le composent n'existant que pour autant qu'ils sont assumées en lui<sup>3</sup>. » Ce qui fait que l'être humain est humain, c'est sa capacité de partager, de dialoguer et d'aimer.

## 2 Croire et parler en vérité relèvent du même acte

Pour que l'avènement du sujet et celui de l'être-ensemble se réalisent, les sujets qui échangent doivent croire à la possibilité d'advenir l'un de l'autre. Croire et « parler en vérité » sont interreliés. Ils indiquent que la structure du sujet est relationnelle. En fait, tout ce qui existe est relation. L'univers est relation. La matière est un agglomérat de corpuscules en relation. Les cellules biologiques supposent le bon fonctionnement de

---

<sup>1</sup> Jn 3, 1-21.

<sup>2</sup> Rm 7, 22-25.

<sup>3</sup> Gilles LANGEVIN, « La personne, lieu de promotion et de dépassement de l'altérité » dans Michel GOURGUES et Gilles D. MAILHOT, (directeurs), *L'altérité. Vivre ensemble différents*, Actes du colloque pluridisciplinaire tenu à l'occasion du 75 e anniversaire du Collège dominicain de philosophie et de théologie (Ottawa, 4-5-6 octobre 1984), Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1986, p. 294-295. (Recherches nouvelle série 7). Gilles LANGEVIN utilise le mot personne dans le sens où nous utilisons le mot sujet à la suite de Lacan.

leurs relations. La science étudie les relations que les éléments entretiennent les uns avec les autres. Affirmer qu'au commencement était le Verbe, la Parole parlante, dont le don est création, surgissement de l'autre, c'est poser la relation comme principe du réel. La Parole créatrice est la manifestation de la relation. Créer pour Dieu c'est se donner lui-même. Connaître pour l'être humain c'est accoucher d'une parole personnelle à la suite de l'écoute d'une parole donnée et reçue. L'être humain n'est pas sa propre origine. L'enfant naît du corps de ses parents et il renaît de leur générosité.

## 2.1 Retrouver la relation originelle

Les êtres humains, Adam et Ève, ont été créés, donnés dans la parole, le Verbe, du dedans de la relation, dans l'intériorité de Dieu et ils en sont sortis<sup>1</sup>. Ils n'ont pas traversé l'épreuve de la confiance en la Parole qui leur a été adressée. Ils ont choisi de connaître par eux-mêmes. Ils se sont absentés de la relation. Dans cette nouvelle condition, ils peuvent retrouver la relation, tout comme tout être humain à leur suite, par le langage des symboles et des interprétations qui la figurent. Dieu désire l'être humain. Il continue de faire retentir son appel à l'intérieur de la conscience humaine. Le cri d'amour ne cessera de jaillir jusqu'à ce que chacun ait retrouvé sa véritable demeure dans la parole de grâce qui le fait fils. Dieu attend dans la Parole de l'origine, ceux qui ont commencé d'en être sortis. De l'extérieur de la relation, la connaissance est indirecte, objective, et commande la succession des mots, des représentations, des discours. Le raisonnement succède à l'intuition de l'amour. La foi aidée de la raison, retrouve le chemin de la relation à Dieu dans l'écoute de la Parole, celle qui est adressée

---

<sup>1</sup> Voir René HABACHI, *Une philosophie ensoleillée. Essai sur la relation*, Sillery, Anne Sigier, 1998, p. 90-105.

à la conscience personnelle et celle qui a pris figure, qui s'est révélée dans le Verbe incarné. Cette quête de l'intériorité qui met en Présence, est entrée progressive dans le mystère de l'être humain, la Vérité de l'être qui se dévoile dans la mesure de l'intériorisation et de la différenciation. Elle permet d'échapper aux déterminations du moi par excès d'amour. S'arrêter à l'extériorité des représentations c'est ne pas parvenir à la pleine taille de son humanité, c'est se buter à l'absurde d'un corps qui est insuffisamment insufflé d'esprit. Le désir d'être se déploie dans le « Je suis », délivré de toutes les images.

## 2.2 L'Église, don de Dieu et sacrement de sa relation à l'humanité

Si Dieu est don c'est toujours en forme de don qu'il continue de se révéler. L'Église est le Corps mystique du Christ, lequel continue à se dire par ses témoins quand ils parlent le langage symbolique de l'échange, de la réciprocité, quand ils s'expriment en forme d'amour. L'essence de l'Église c'est le don de Dieu, Lui-même comme amour, comme *agapè*. Sa mission : révéler que Dieu *est* par l'homme et que l'homme *est* par Dieu. Pour que cette mission se réalise l'homme doit se convertir à *être* par l'Autre et à laisser l'Autre *être* en lui et par lui. Et en l'Autre, et en lui *être* origine pour tous les autres. C'est de cette façon qu'un chrétien est universel, il est traversé du don de Dieu qui passe de lui à tous les autres dans la mesure de son renoncement à être par lui-même, dans la reconnaissance du manque. « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> Mt 11, 25.

La vraie grandeur de l'être humain c'est d'être ouverture sans mesure, à l'excès, disent certains, ce qui implique d'être libre des moi extérieurs pour être élan vers l'Autre et habiter la relation d'amour. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure<sup>1</sup>. » La dynamique pascalienne est de tous les instants. Passer de l'extériorité objective des rapports à l'intériorité subjective de la relation pour être en vérité, tel est le destin de chaque être humain. En somme, mourir à l'homme extérieur pour vivre de l'homme intérieur. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd, et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle<sup>2</sup>. » Par monde, il faut entendre le monde de l'extériorité, des représentations, et par vie éternelle, celui de la Parole, de la relation. Le don ultime est le consentement à une mort arrachée. « Père, je remets mon esprit, entre tes mains<sup>3</sup>. » Avec Lui, le Christ nous a ramenés dans la filiation donnée, puis promise. C'est ce que traduit Pierre Teilhard de Chardin dans *Le milieu divin*, lorsqu'il fait cette prière en songeant à l'ultime moment : « Ce n'est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à *communier en mourant*<sup>4</sup>. » C'est un « Je suis avec Toi et avec tous les autres comme Tu es avec Moi et avec tous les autres » qui triomphe de la mort. C'est le « Nous » inclusif, le Corps Mystique du Christ, la communauté trinitaire dans laquelle tous les humains sont inclus. Le sens n'est-il pas la communion?

L'amour chrétien ne peut qu'être universel, inclure tous les autres. Le mystère de la communion interdit l'exclusion parce que celle-ci est un mur qui arrête la transmission du don de la vie, qui engendre. À la suite du Christ, le sujet croyant désire

---

<sup>1</sup> Jn 14,23.

<sup>2</sup> Jn 12, 24-25.

<sup>3</sup> Lc 23, 46.

<sup>4</sup> Pierre Teilhard de CHARDIN, *Le milieu divin*, Paris Seuil, 1957, p. 96.

tous les autres pour que sa joie soit complète et que la reconnaissance mutuelle soit plénitude. C'est fonder sur cette conviction que le chrétien participe à la construction de la société. Le mal et la souffrance résident dans l'isolement et l'exclusion, dans le vécu sans parole. L'être humain souffre d'être « sans voix ». Le « Nous » est le Royaume de Dieu. Le Dieu Trinité est la figure de l'accomplissement humain; Il est communication, remise entière de soi à l'autre pour l'existence des uns et des autres. La joie signe cette réalisation, fruit de l'Esprit, œuvre du Père et des disciples du Fils. La vie ne s'accomplit qu'à être pour l'Autre (en Lui avec tous les autres) en lequel la vie de chacun se fonde. La communication est l'œuvre d'une vie. C'est en elle que chacun peut parvenir à la vérité de son être.

### **3 Vérité et vie, enjeux de la Parole**

La vérité se recherche dans une double direction : celle de l'exactitude de la loi et celle de la recherche du sens qui construit un être-ensemble qui est une vérité à faire, un procès de reconnaissance où chacun ressaisit son passé à partir de la mémoire qui est sienne pour éclairer la situation présente à partir de l'une et de l'autre.

« L'expression « à chacun sa vérité » laisse entendre que la vérité pourrait être l'objet d'appropriation par soi, comme si elle n'était d'aucun Autre, alors même qu'elle intéresse tout un chacun en tant que nous avons à prendre place en elle. Nous croyons avoir à faire la vérité de notre vie, alors que c'est elle qui nous fait. L'exigence de vérité fait son chemin en nous<sup>1</sup>. »

L'enjeu de la parole est la vérité. Jean en témoigne dans son Évangile. La Parole de Dieu fait la vérité parce qu'elle vient du Père de la Parole d'où le Christ et tous les humains sont issus. Quand l'être humain se tient dans la parole de l'intérieur de la

---

<sup>1</sup> Joël CLERGET, « *L'individu et le sujet* », dans *Lumière et vie*, tome XXXVI, n° 184, novembre 1987, p. 29.

relation, il se tient en Dieu et la vérité est en lui. Il fait la vérité et il en témoigne. Dans l'isolement et l'exclusion, l'être humain est seul et dans le mensonge.

« Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens; je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage? C'est que vous ne pouvez pas écouter ma parole. Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès l'origine ce fut un homicide; il n'était pas établi dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds parce qu'il est menteur et père du mensonge. [...] En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort<sup>1</sup>. »

### 3.1 La Parole crée

Le livre de la Genèse témoigne également de la condition verbale de l'être humain et des enjeux de la parole. Dans ce livre, Élohim est celui qui dit, fait et crée, en appelant, en faisant venir en présence, en séparant, en différenciant, et qui, « à notre réplique, selon notre ressemblance »<sup>2</sup>, laisse advenir l'autre du désir, en la parole. Marie Balmory éclaire singulièrement le texte en faisant ressortir l'apparition des pronoms dans les premiers chapitres de la Genèse<sup>3</sup>. Nous suivons sa pensée. Les quatre premiers jours Dieu dit, il s'agit d'un « Il » au singulier et par son dire Dieu fait venir en présence et il sépare. Il dit et viennent en présence et se séparent la lumière des ténèbres, le firmament des eaux, puis la terre des mers. Sa parole fait ce qu'elle dit. Il dit à la terre de verdier et elle verdit, aux herbes et aux semences de donner leurs fruits selon leur espèce et il en fut ainsi. Il dit qu'il y ait des luminaires au firmament et il y eut des luminaires au firmament. Le cinquième jour Dieu ne dit pas, il crée les êtres vivants

<sup>1</sup> Jn 8, 42-44, 51.

<sup>2</sup> Gn 1, 26.

<sup>3</sup> Voir Marie BALMORY, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993, p. 48-98.

chacun selon son espèce. Le sixième jour Dieu dit que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce et il en fut ainsi. Au moment de la création de l'homme et de la femme possibles, Dieu quitte le il et Il s'exprime en nous; Il parle le langage du sujet en relation. Il dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons...<sup>1</sup> » Pour le verset suivant je réfère à la traduction d'André Chouraqui, parce qu'elle révèle ce que la traductions de la Bible de Jérusalem ne permet pas de voir. « Elohim crée le glébeux à sa réplique, à la réplique d'Elohim il le crée, mâle et femelle, il les crée <sup>2</sup>. »

Pour nourrir mâle et femelle, Yahvé donne à manger tous les fruits du jardin. Puis pour rendre possible l'avènement de l'homme et de la femme là ou il n'y a que l'humain mâle et femelle, Il donne l'interdit (l'entre-dit entre les humains) de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal sous peine de mourir. Il le fait dans les termes d'une adresse personnelle à un « Tu ». « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas , car, le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement<sup>3</sup>. » Après s'être adressé à un « Tu », Yahvé, pour la première fois, parle en première personne : « Il n'est pas bien pour le glébeux d'être seul! Je ferai pour lui une aide contre lui<sup>4</sup>. » Le glébeux a pris connaissance de tous les animaux, il les a nommés, il a communiqué avec eux, mais il n'a pas trouvé d'aide contre lui. Yahvé fait tomber une torpeur sur le glébeux, une

---

<sup>1</sup> Gn 1, 26.

<sup>2</sup> Gn 1, 27, dans *La Bible* traduite et présentée par André Chouraqui, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, p. 20. *La Bible de Jérusalem* traduit « mâle et femelle » par homme et femme.

<sup>3</sup> Gn 2, 16b-17.

<sup>4</sup> Gn 2, 18 dans *La Bible* traduite et présentée par André Chouraqui, p. 21.

inconscience, une inconnaitance, un non-lieu, celui du non-savoir-vouloir-pouvoir, un manque, et de ce manque, du désir de l'autre, s'engendrera la relation à la femme, l'autre présentée par Yahvé. Et le glébeux de s'écrier : « Celle-ci cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair, à celle-ci il sera crié femme *-isha-* : oui, de l'homme *-ish* - celle-ci est prise<sup>1</sup>. » Celle-ci *est* de lui, de son manque, de son désir, de sa parole. L'essence humaine est tirée de la personne en relation désirante.

### 3.2 La relation de parole est possibilité du sujet

L'être humain est de condition verbale. Ce que Dieu transmet de lui-même à l'être humain c'est la possibilité d'une relation de sujet à sujet en la parole qu'Il adresse à celui avec lequel il parle. Pour que l'être humain puisse vivre dans la condition verbale, c'est-à-dire qu'il puisse dire « Je » à un « Tu », Dieu indique la voie par laquelle un sujet peut advenir, éviter la mort et atteindre la vie. Cette voie est le respect de l'autre et de sa différence. Elle est exprimée dans une loi, dans l'interdit de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal sous peine de mourir<sup>2</sup>. C'est l'interdit de la toute-puissance, de la confiscation de la parole pour soi. Reconnaître l'autre c'est limiter sa propre puissance et désirer être avec l'autre, le reconnaissant dans sa différence. C'est le fait de Dieu qui se donne à l'homme en son Verbe et qui désire, demande, attend de l'homme une réponse à son appel. Le don est grâce, liberté. L'homme est libre parce qu'il est le fruit d'un don et sa réponse ne peut qu'être don,

---

<sup>1</sup> Voir Gn 2, 22.

<sup>2</sup> L'être humain meurt dans le champ biologique mais il peut ne pas mourir dans le champ symbolique si, en lui, le sujet se lève. Se lever et ressusciter sont deux traductions du même mot.



liberté. Dieu *est* pour l'homme, Il se donne à lui, Il le désire. Il attend une réponse libre à son appel amoureux.

### 3.3 L'interdit, « entre-dit », est lieu d'épreuve

Cette attente, lieu du manque pour Dieu et pour l'être humain, est un temps d'épreuve, celui de la décision libre de l'homme. Il y a des arbres à manger pour la vie biologique, et il y a l'interdit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, pour conserver l'ouverture à l'autre, la présence de l'autre pour qu'émerge la vie spirituelle du sujet. Si l'homme mange l'autre, s'il l'assimile à lui en le connaissant d'un savoir objectif, il reste seul, sans autre. Humain possible certes mais pas encore sujet engendré de la relation de confiance dans la parole à l'autre. Dieu interdit à l'être humain de nier la Parole qu'Il lui adresse car la nier sera pour lui quitter la relation de parole qui le fait être sujet dans la relation, « Je » reconnu par « Tu » et reconnaissant « Tu » lui répondant, « Je » et « Tu » faisant communauté, devenant « Nous » dans la parole. Quitter la relation de parole sera quitter l'intimité du « Nous » pour la représentation extérieure du Moi connaissant et connu.

« Le serpent était nu<sup>1</sup>. » Nous pouvons comprendre que nu, Satan est sans interdit. Il est la négation de l'interdit, le mensonge de ce qui fait être en vérité. Il est ce qui conduit à la néantisation de l'autre, à l'indifférenciation. Satan, l'Adversaire (du Sujet), la négation de la demande de Yahvé, de son désir, propose à Adam et Ève de juger Yahvé, de considérer sa demande comme le refus qu'ils deviennent comme Lui,

---

<sup>1</sup> Gn 3, 1.

des dieux. Il leur suggère de condamner la Parole de Dieu, de la refuser, de la nier comme vérité sur leur condition. Il insinue que Dieu n'est pas avec eux, qu'il n'est pas pour eux, qu'il vaudrait mieux se méfier de Lui et y voir clair par soi-même, être indépendant de Lui et accéder au statut de Dieu en décidant par soi-même du bien et du mal. Il suggère que l'interdit de Dieu n'est pas la vérité sur la condition verbale de l'être humain, qu'il n'est pas ce qui sauvegarde la relation de sujet à sujet. Il insinue que la vie n'est pas un don mais le fruit d'une conquête personnelle. Il prône de quitter la position de l'autre de Dieu et de prendre la place du même, d'être comme Dieu, de ne plus être différent de l'Autre. Il l'invite Adam et Ève à être même que Dieu. Xavier Thévénot résume la tentation, l'épreuve, de la façon suivante :

« Vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux. » « Ce qu'il (Satan) propose donc c'est l'ouverture des yeux en ne se fiant plus à la Parole du Créateur. On reconnaît là une tentation très thématifiée dans la Bible, la tentation qui pousse l'homme à passer du *croire* en la Parole au *voir*. Croire implique que l'on se fie à la parole de l'autre, en acceptant une certaine forme de méconnaissance<sup>1</sup>. »

Adam et Ève succombent à la tentation d'être par soi-même. Ils ne gagnent pas l'épreuve. Ils se prennent au piège des propos mensongers de l'Adversaire du Sujet. Ils nient la méconnaissance, le manque inhérent au désir de la rencontre, à l'écoute de la parole de l'autre. Privés de l'interdit qui les protège comme autre, Je n'est pas Toi, à leur tour, ils se sentent nus et ils ont peur de l'Autre et des autres. Ils cachent leur différence, leur manque-à-être, leur finitude. Ils craignent le jugement de l'autre devant leur différence et l'absence de l'autre à leur demande de reconnaissance comme « Je » unique, autre. Satan a falsifié les intentions de Dieu, il a introduit le mensonge à la place

---

<sup>1</sup> Xavier THÉVÉNOT, *Les péchés. Que peut-on en dire ?*, Paris, Éditions Salvator, 1984, p. 41.

de la vérité à savoir que Dieu « est supposé vouloir par sa parole, la mort de l'homme alors qu'en vérité il veut sa vie<sup>1</sup> » et, poursuit Xavier Thévenot : « Le péché est un acte qui opère toujours un court-circuit dans l'utilisation des médiations humaines<sup>2</sup>. » Par exemple croire que la consommation peut combler le désir qui est élan vers la communion, que la science parviendra à tout voir et à tout comprendre alors qu'elle ne pourra remplacer la connaissance intime qui se réalise dans l'écoute et la confiance, que les discours assoiront notre toute-puissance alors que c'est la Parole qui rassemble. La méconnaissance est source de mal. La vérité sourd de la Parole qui éclaire, libère, communique la vie.

### **3.4 Sortie de l'intérieur de la relation et chute dans le monde objectif des représentations**

Voir c'est objectiver, chosifier, réifier, c'est sortir du croire de l'intérieur de la relation pour se projeter dans la connaissance objective extérieure des représentations et du raisonnement. Dans la sortie de la relation de l'intérieur de la Parole, l'articulation des rapports entre la similitude et la différence est déstructurée<sup>3</sup>. La différence fait peur autant dans les rapports avec Dieu qu'avec les semblables et le rapport au cosmos est également perturbé<sup>4</sup>. Alors qu'ils se connaissaient dans l'amour et la vérité Adam et Ève virent qu'ils étaient nus. Ils connurent leur manque, l'autre de la relation. Ils

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>3</sup> Pour le déploiement des rapports désarticulés voir *ibid.*, p. 43.

<sup>4</sup> Nous retrouvons les rapports qui nécessitent des passages dans la dynamique de la vie spirituelle.

prirent conscience de leur différence d'avec Dieu, d'avec l'autre semblable, de leur manque de l'autre, de leur finitude. Ils revêtirent la différence, ils occultèrent la finitude. Ils se cachèrent le manque. Désormais la différence fait peur. La finitude est oubliée. Le manque fait honte. La tentation de devenir Dieu fascine toujours. La chute de l'homme et de la femme au moment de l'épreuve peut être qualifiée de passage de l'intériorité de la relation dans la Parole à l'extériorité de la représentation dans les images et les identifications successives.

Les conséquences de ce passage sont énormes pour l'humanité. Désormais, les êtres humains connaissent d'abord de l'extérieur et parviennent à leur vérité intérieure au bout d'un long cheminement, d'un voyage initiatique, d'un voyage abramanique. « Va vers toi<sup>1</sup> », dit Yahvé à Abram. Quitte ce pays connu et va vers toi, vers la différence que tu es, pour accomplir ton identité propre, pour ne pas être défait dans l'indifférenciation. Dépouillés de l'interdit de dévorer l'autre, Adam et Ève, tous les êtres humains sont sans limites. Dans cette condition, ils sont seuls et ils ont peur. Dieu se propose à nouveau comme autre<sup>2</sup>. Il invite chaque être humain à faire Alliance avec lui. Et il promet d'être : « Je-serai-avec-toi ». La tentation est quotidienne de croire que Dieu est Tout-Puissant alors qu'Il est Parole, Relation, Amour, Pauvreté parce que tout donné et en attente de son semblable, l'être humain. « L'homme est la condition de

---

<sup>1</sup> Gn 12, 1. Traduction hébraïque proposée par Marie Balmary., *Le sacrifice interdit. Freud et la Bible*, Paris, Grasset, 1986, p. 123.

<sup>2</sup> Cf. Gn 3, 9 : ; « Yahvé appela l'homme : « Où es-tu? » »

Dieu<sup>1</sup> » affirme Gabriel Vahanian. Dieu n'est pas tout, Il désire l'autre. Il tend la main et attend que la main de l'homme se pose dans la sienne.

### 3.5 Se confier à la Parole afin de vivre

Créé à l'image de Dieu, l'être humain acquiert la ressemblance avec Lui quand il se confie à la Parole, qu'il la laisse le traverser et se transmettre, en somme : quand il est accueil et don. Homme et femme potentiels, les êtres humains le deviennent dans la relation de « grâce ». Dons de Dieu, ils s'engendrent comme fils et filles quand ils le reconnaissent pour Père. Marie Balmory appelle esprit-saint le mode de relation de sujet à sujet. L'être humain peut se lever ou ne pas se lever comme sujet selon qu'il choisit ou non sa route dans le champ de l'esprit. Ses propos rejoignent ceux de Jésus à Nicodème :

« En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'esprit, nul ne peut entrer au Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas, si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni d'où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit<sup>2</sup>. »

L'être humain ressuscite dans le champ de la Parole, sous le mode esprit-saint, là où le sujet ne meurt pas.

---

<sup>1</sup> Gabriel VAHANIAN, *La condition de Dieu*, Paris, Seuil, 1970, p. 59.

<sup>2</sup> Jn 3, 4-8.

#### 4 Dieu, le répondant fidèle

Au commencement était la possibilité de parler. La parole retrouvée est communion au Père, en le Corps du Christ, dans l'Esprit-Saint. La Parole inventée est participation à la vie trinitaire. Pour reprendre le chemin de l'intériorité, de la relation à Dieu, l'être humain est invité à se laisser guider par Lui, à retrouver l'interdit, à entendre l'adresse qui lui est faite de la loi de la relation à l'autre, jusqu'à ce qu'il mute, qu'il se convertisse, qu'il traverse le désir d'objet et qu'il parvienne à la présence avec l'autre. Yahvé a fait le Sabbat pour la rencontre, pour l'éveil du sujet. Il en a fait un jour du souvenir, du recueil des six jours précédents dans l'écoute, jusqu'à ce que le cœur s'éveille.

Croire et communiquer sont interreliés. Croire porte sur un rapport à de l'autre sur lequel le sujet doit pouvoir compter, un répondant qui acquiesce à sa demande de reconnaissance. De l'intersubjectivité dépend l'être-ensemble. C'est le *croire* qui effectue le passage de l'être humain vers son intériorité, vers sa vérité. Croire est promesse, espérance qu'il y a de l'a-Autre. Croire est un rapport de présence où la distance assure la différence et permet l'être-ensemble. Il s'effectue par des médiations symboliques qui font émerger la scène spirituelle du sujet. La foi chrétienne est révélation de l'Autre, « Je suis », le Répondant : « Je-serai-avec-toi ». Plusieurs jeunes interviewés ont exprimé qu'ils étaient à la recherche de quelque chose qui les ancrerait dans la vie. Françoise Dolto confirme que la foi est une ancre dans la vie :

« On peut respirer à pleins poumons quand on a la foi. C'est vrai, la foi sécurise; elle sécurise, je dirais, moins secondairement que fondativement. C'est-à-dire : ici-bas, nous savons et nous sentons que nous avons une place pour vivre avec notre corps; croyant, nous savons que, quand le corps disparaîtra, nous avons une place dans le cœur de ce qui est cœur, Dieu.<sup>1</sup> »

Cela a été la révélation de Jésus-Christ ajoute-t-elle : « Si tout ce que Jésus a fait pour payer en place des humains a un sens, c'est que son cœur à lui n'a jamais été entamé par le doute sur la valeur fondamentale de tout humain, même le plus pécheur, ... c'est ça la foi.<sup>2</sup> »

#### **4.1 La parole de Jésus est acte d'engagement**

Quand Jésus s'adresse à ses disciples, aux personnes rencontrées, à la foule, il le fait dans les termes d'un sujet, d'un Je qui sur le chemin de la conquête de la vérité de son être, demeure dans la Parole venue d'un Autre. « Les paroles que je dis, c'est donc comme le Père me l'a dit que je les dis<sup>3</sup>. » Quand Jésus parle, il s'engage dans sa parole : Il témoigne qu'elle vient de la vérité de la relation au Père, source de vie et qu'en Lui, elle fait la vérité. En elle Il est un vivant parlant en première personne, témoignant que la parole parlée en vérité et adressée en vérité dans la relation, répond en vérité à Quelqu'un. Jésus ne se contente pas de répéter la tradition. À partir de la situation qu'Il vit, Il crée du neuf. C'est pourquoi Il s'exprime avec autorité : « Moi, je vous dis... » Jésus advient comme sujet de l'esprit dans la relation au Père et aux autres

<sup>1</sup> Françoise DOLTO, « L'homme et son désir », dans *Christus* n° 71, tome 18, juin 1971, p.357.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 358.

<sup>3</sup> Jn 12, 50.

et Il permet à ceux qu'il rencontre d'advenir dans la relation avec Lui en respectant sa différence et celle des autres. Miche de Certeau utilise l'expression d'« *union dans la différence* <sup>1</sup>»

La Samaritaine à qui Jésus demande à boire exprime son étonnement qu'un Juif s'adresse ainsi à une Samaritaine. Jésus dépasse la nationalité, il suggère autre chose. Il *est* et c'est à ce niveau d'existence, celui de l'esprit, qu'il s'adresse à elle. « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive<sup>2</sup>. » Dans l'évangile de Jean l'eau jaillit en vie éternelle<sup>3</sup>. Elle symbolise l'Esprit-Saint, principe de la nouvelle naissance. Boire à cette eau établit dans la vérité de l'être, elle fait la vérité. C'est à ce mode de relation que Jésus fait appel. Il renvoie la Samaritaine à la question de son existence, à la question de la relation qui est en difficulté dans sa vie parce que son désir se trompe d'objet. Les maris successifs sont des leurres. Consommés, ils ne l'ont pas établie dans la joie de la rencontre de l'autre, la source d'eau vive. En entrant en relation en vérité avec elle, Jésus l'initie à la vérité de la relation et dans cette relation, le sujet se lève en elle. Jésus parle en vérité. Ses interrogations renvoient chacun à lui-même. Comme le dit si bien Michel de Certeau : « Un « je suis, moi qui te parle » ouvre la possibilité d'un « Je suis, moi qui te parle » qui lui réponde.<sup>4</sup> » Et encore : « Le mouvement de la naissance à la

---

<sup>1</sup> Michel de CERTEAU, *L'étranger ou l'union dans la différence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 169. (Foi vivante) Le développement sur l'épisode de la Samaritaine suit la pensée de cet auteur.

<sup>2</sup> Jn 4, 10.

<sup>3</sup> Voir Jean 4, 14.

<sup>4</sup> Michel de CERTEAU, *L'étranger ou l'union dans la différence*, p. 171.



vérité est la dialectique même d'un entretien. Chacun tient sa vérité de ce qui le lie et, simultanément, le différencie des autres.<sup>1</sup> »

Cette pratique de l'union dans la différence est une ascèse. Elle commande le renoncement au moi imaginaire en faveur du risque de la relation en vérité, celle qui altère le Moi imaginaire, qui le transite vers le sujet. Cette pratique conduit à la reconnaissance du manque, à la pauvreté. La pauvreté est le secret du mystère de la Trinité : chacune des personnes est totalement donnée à l'autre et vit différenciée dans la relation. Ce mystère est celui de Dieu à l'égard de tout être humain. Dieu est totalement donné à chacun, ouvert pleinement à chaque autre et Il attend une réponse. Pour Michel de Certeau, la pauvreté est au cœur de la foi et de la communication.

« ... si nous croyons à une vérité qui n'est pas seulement quelque chose de « plus » que « le reste », mais le sens de tout langage et de tout échange, nous la trouverons d'abord dans l'expérience de cette résistance destinée à nous signifier *que les autres existent et que, pourtant, nous sommes liés à eux pour exister nous-mêmes.*

En confessant notre incapacité à les saisir, nous confessons déjà, et tout ensemble, leur existence, la nôtre (à laquelle nous sommes renvoyés) et une réciprocité fondamentale entre eux et nous. Dans la mesure où nous acceptons *de ne pas nous identifier à ce qu'ils peuvent attendre de nous, et à ne pas les identifier aux satisfactions ou aux assurances que nous espérons tirer d'eux*, nous découvrirons le sens de la *pauvreté* qui est le fond de toute communication. Cette pauvreté signifie en effet et le désir qui nous lie aux autres et la différence qui nous en sépare. C'est la structure même de la foi en Dieu.<sup>2</sup> »

Avec l'autre, l'être humain cherche à aller au bout de ses questions vitales. Il est en recherche de la vérité, en perpétuelle conversion de la lettre à l'esprit, pour venir à la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 168.

lumière. Le Père désire des communiants en situation de dialogue vrai et d'alliance dans la différence.

L'Évangile lie la parole à la foi. Selon Michel de Certeau, « la foi doit être cette relation qui différencie des interlocuteurs en les ouvrant à leur existence<sup>1</sup>. » La parole d'existence est un dialogue spirituel en vérité entre frères, commerce qui témoigne du mystère de l'homme et du mystère de Dieu. C'est en la parole que l'être humain *est* dans la demeure de Dieu. Dans le discours objectif, extérieur, les humains ne quittent pas leurs maisons d'hommes. La foi ne peut être réduite à l'assimilation de contenus sans lien avec le réel de l'existence. La foi s'étiole quand l'être humain ne peut plus en témoigner dans la langue qui l'exprime.

#### 4.2 L'Évangile, un salut adressé

Joseph Caillot formule l'hypothèse suivante :

« ... il nous paraît pertinent aujourd'hui de présenter le christianisme comme étant l'Évangile même de la communication des hommes entre eux ; non pas seulement donc communication de la Bonne Nouvelle de Jésus – extension missionnaire portée jusqu'aux confins du monde (cf. Mt 28, 19) – mais encore Salut adressé, au sens le plus prégnant de cette dernière expression : salutation, heureuse nouvelle, nouvelle communiquée, *portant sur la communication elle-même* et sauvant celle-ci des échecs et des perversions qui la menacent<sup>2</sup>. »

La Bonne Nouvelle apportée par le Christ du passage de la mort à la résurrection peut s'entendre comme la Bonne Nouvelle de la vérité de l'être humain, sur sa possibilité de se lever comme sujet, ce qui implique un être ensemble qui permet la levée, la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>2</sup> Joseph CAILLOT, *L'Évangile de la communication*, Paris, Cerf, 1989, p. 10. (*Cogitatio fidei*, 152)

résurrection de tous les sujets. Le Verbe de Dieu est venu témoigner de ce qui fonde le rapport à soi, aux autres, à l'Autre, à l'avenir. Jésus-Christ est la Parole parlante, celle qui révèle. Il est venu sauver ce qui était perdu. Il est venu ressusciter les sujets dans le champ symbolique de la Parole. Le terme salut se rapporte à deux verbes : sauver et saluer. Et si saluer l'autre et être salué était le salut. L'ange Gabriel salue Marie. La Parole salue Marie et Marie se confie en la Parole qui lui est adressée. Et l'Esprit-Saint vint sur elle et le Verbe s'est fait chair. La salutation d'un sujet à un autre sujet et la réponse à cette salutation dans le mode de relation esprit-saint, engendrent le Verbe (Sujet de la Parole), selon la prise de conscience de Marie Balmory. Et la Parole prend corps en Marie, une Parole qui est un bien universel, une origine, un don reçu et transmis à toute l'humanité. N'avons-nous pas en ce récit de Luc, la figure, l'Exemplaire de ce qu'est la condition verbale de Dieu et de tout être humain, appel qui attend une réponse, la reconnaissance de la Parole d'Amour adressée à chacun.

Si c'est de la reconnaissance mutuelle que les sujets s'engendrent, la façon de s'adresser à autrui et de l'écouter fait partie intégrante du message transmis. Guy Lafon n'hésite pas à l'affirmer :

« Si le christianisme est une langue, il l'est par ses deux aspects, apparemment opposés, par son contenu et par sa démarche. Le contenu dit la vérité de la démarche en termes de savoir et la démarche dit la vérité du contenu en termes de liberté. Mais, en outre, (...), l'établissement d'une société où tous conversent, s'entretiennent, cela même est, en christianisme, un point de sa doctrine, de ce qui est à savoir<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> Guy LAFON, *Croire, espérer, aimer. Approches de la raison religieuse*, Paris, Cerf, 1983, p. 48. (« Théologies »)

Nous pouvons y voir là le sens de l'universalité. La parole en elle-même est universelle. Elle est le don de Dieu à transmettre, son salut dans l'existentiel de la vie. « Le salut suppose et invente la relation à autrui – et c'est cette altérité qui nous sauve par le fait qu'elle est elle-même sauvée : saluer quelqu'un c'est déjà répondre de lui!<sup>1</sup> » La salutation engage dans le procès de la reconnaissance mutuelle. « Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant<sup>2</sup>. » La reconnaissance est vitale pour l'être humain à un point tel que la nouvelle heureuse de Jésus-Christ a été justement de proclamer le salut pour tous, la reconnaissance de Dieu à l'égard de chaque être humain. L'exclusion est violence parce qu'elle met fin à l'échange. La reconnaissance de l'autre est *l'épreuve*. C'est sur elle que porte le jugement en Matthieu<sup>3</sup>. La communication est vitale pour chacun. Elle est participation au monde commun. Pour l'humain, ne pas avoir de voix au chapitre dans la communication est bien la première violence, la plus grande pauvreté, la suprême humiliation. C'est être réduit au silence, expérimenter que l'autre n'est pas avec nous. Nous l'avons déjà mentionné, Dieu s'est nommé « Je serai-avec-toi »; l'Emmanuel, c'est « Dieu-avec-nous ». L'être humain ne se sauve pas seul, il ne naît pas sans les autres, il ne ressuscite pas sans les autres. La liberté c'est l'entretien avec l'autre, l'action commune de façon concertée. Entretien et action commune ne vont pas sans la loi, sans l'interdit, sans la tradition, sans l'institution. Nous allons regarder maintenant le rôle de l'institution dans la communication de la foi en l'a-Autre.

---

<sup>1</sup> Joseph CAILLOT, *op. cit.*, p. 14.

<sup>2</sup> Mt 4, 47.

<sup>3</sup> Cf. Mt 25, 31-46.

## 5 La Révélation chrétienne

La révélation chrétienne porte sur les conditions de l'exister en vérité. Comme connaissance religieuse, elle se distingue des autres connaissances en c'est qu'elle porte sur la destinée de l'homme, son salut, son bonheur, l'accomplissement de lui-même, disons-nous dans le langage d'aujourd'hui. La révélation chrétienne éclaire la dynamique de l'existence qui est mort/vie, altération successive des représentations imaginaires et entrée dans le champ symbolique du réel où la vérité est à faire, vérité qui rend libre, vivant, créateur de son existence et de celle des autres. Ce cheminement vers la vérité est l'œuvre de l'Esprit qui se réjouit que les humains progressent dans leur humanité. La foi chrétienne est une démarche vers soi-même, un processus qui est représenté dans un contenu, bien que le cheminement se situe toujours en écart, en excès, à côté de ce contenu parce que le réel est transcendant à toute représentation. La condition humaine langagière nécessite pour se dire la médiation des représentations.

Jésus-Christ, le Verbe, révèle que l'énergie qui propulse l'existence de chaque être humain est un dynamisme amoureux, le fruit d'une bonté personnelle et paternelle. La vie est don d'un Père qui reconnaît chacun, le nomme et l'appelle à partager une relation d'Alliance. Un Père qui accompagne, soutient chacun sur le chemin du retour dans la relation de parole. Un Père souverainement libre qui ne s'impose pas, qui ne peut contraindre parce qu'il n'est que gratuité, générosité, qui attend et souhaite refermer ses deux bras autour de ses filles et fils bien-aimés. La création est l'espace de parole où celui ou celle qui opte pour la vie dans la foi en la Parole se sait fondé(e), partie prenante

d'une généalogie, fille ou fils du Père, engendré par le Souffle-don-de-vie, de la lignée du Fils Premier-né. Le Dieu des vivants veut le salut et la libération de tous. Le Dieu trinitaire, Dieu de relation, du don, de la communication est promesse inépuisable de la véritable et bonne manière d'être homme.

Accepter l'Alliance avec le Père c'est, comme Jésus, reconnaître une certaine manière d'être en relation. Si Dieu est Père, tous les humains sont frères et sœurs, responsables du don de vie reçu librement et gratuitement et de sa transmission libre et gratuite à tous (là réside l'universalité chrétienne), particulièrement à l'autre qui en est le plus en attente. « Ainsi, dit André Fossion, la révélation chrétienne est-elle l'ouverture d'une alliance (une relation sans domination) à la fois filiale et fraternelle<sup>1</sup>. »

Pour chaque être humain la reconnaissance est condition d'existence, question de vie ou de mort, réalité du salut. L'Alliance en vérité réalise la victoire sur la mort. « Si nous nous aimons les uns les autres, nous sommes passés de la mort à la vie<sup>2</sup>. » La Parole qui libère de l'isolement, de l'exclusion, en établissant dans la communauté de ceux qui ont voix au chapitre, est levée du sujet, résurrection, passage de la mort de l'image, possibilité de son altération dans la Parole, à la réalité du « Nous » en communion et au-delà de toute communauté médiatrice, elle est participation au Corps mystique du Christ.

---

<sup>1</sup> André FOSSION, *Dieu toujours recommencé, Essai sur la catéchèse contemporaine*, Bruxelles, Lumen Vitae/Novalis/Cerf/Labor et Fides, 1997, p.188.

<sup>2</sup> 1 Jn 3, 14.

L'adhésion à ce contenu éminemment existentiel se réalise dans une démarche qui met en jeu les capacités qui portent la question existentielle de l'accomplissement en vérité de soi, de la rencontre avec l'autre, du passage de la mort à la vie, soit les vertus de foi, d'espérance et de charité. André Fossion explicite cette réalité dans les termes suivants :

« Elles (les trois vertus théologiques) sont, dans le sujet, le fruit de l'adhésion au message chrétien dans sa triple dimension de révélation de Dieu, d'offre d'Alliance et de perspective de salut.

- Vivre dans la foi, en effet, c'est reconnaître le message de révélation de Jésus; c'est s'attacher à Lui et, par lui. Vivre dans la confiance sans réserve en un Dieu « Père ».

- Vivre dans la charité, c'est entrer dans l'alliance fraternelle et filiale que nous ouvre le message du Christ.

- Vivre dans l'espérance, c'est s'approprier, au sein même de notre condition mortelle, le message de Pâques. [...]

Ainsi donc, foi, charité et espérance sont pour le sujet la grâce d'une reconfiguration de son existence dès lors qu'il adhère de toute sa personne à la révélation de Dieu, à l'offre de l'alliance et au message de Pâques<sup>1</sup>. »

Cette reconfiguration peut également s'exprimer dans le croire, vivre, célébrer, croire témoignant de l'adhésion à la révélation, vivre se réalisant selon l'ordre du désir dans le champ symbolique de la parole, marqués par le manque, la reconnaissance et la différenciation, et le célébrer rendant grâce de la réalité actuelle du salut, de la Pâque, du passage de la mort à la vie, maintenant, dans le croire, vivre et aimer ensemble et pour les siècles des siècles dans le Corps mystique du Christ. Les trois vertus théologiques pourraient encore s'articuler selon les attitudes existentielles qui initient à la relation au Père, au Fils et à l'Esprit, soit la confiance de base qui est guérison de la méfiance, la

---

<sup>1</sup> André FOSSION, *Dieu toujours recommencé, Essai sur la catéchèse contemporaine*, p. 189.

protestation-acceptation à l'encontre de la résignation, et le courage du renouvellement à l'instar de l'immobilisme<sup>1</sup>.

### 5.1 Une Parole incarnée dans des médiations

L'être humain ne peut naître à lui-même que dans l'ordre des figures, des symbolisations, des institutions. Il naît dans une tradition et il en naît; il y est assujéti. La vérité est à faire, elle relève d'une appartenance commune à l'ordre du don et non d'un savoir particulier. La vérité rend libre. Les êtres humains conquièrent leur naissance dans l'ordre du don par l'écoute de la parole, et leur victoire sur la mort, les uns par les autres, en vérité, dans la liberté et dans l'amour. « ... La tradition, dit Pierre Gisel, est moins développement organique que « généalogie »<sup>2</sup>. » Étymologiquement, le *tra* de tradition veut dire traverser. La tradition indique le chemin du passage du monde des objectivations à l'ordre du don. Elle constitue le dépôt des images, des narrations, des fictions en lesquelles ont été reconnues des figures du *croire*. Elle permet à la subjectivité de se décentrer d'elle-même et de se nourrir d'altérité. Les figures sont des lieux de passage qui peuvent opérer ce passage. Elles permettent aux humains d'entendre le Dieu qui s'est offert par leur intermédiaire pour qu'elles soient portées plus loin, projetées plus avant au gré des expériences et des rencontres auxquelles ces figures donnent lieu.

---

<sup>1</sup> Pour cette dernière reconfiguration, voir l'ouvrage de Pierre-Luis DUBIED, *Apprendre Dieu à l'adolescence*, Genève, Labor et Fides, 1992, p.135-147. (coll. *Pratiques*), cité par André FOSSION, *Dieu toujours recommencé, Essai sur la catéchèse contemporaine*, p. 189-190.

<sup>2</sup> Pierre GISEL, *L'excès du croire. Expérience du monde et accès à soi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990, p. 81.



## 5.2 Une Parole qui fait mémoire

Pour un chrétien, Jésus le Christ est la figure exemplaire. Il est le Verbe fait chair, l'événement de Parole qui révèle l'amour de Dieu pour chacun, et par là témoigne de la réalité du salut à l'œuvre depuis l'Origine. Les paroles du Christ sont des énoncés performatifs, elles adjoignent l'œuvre au dit; elles sont événementielles. Jésus est auteur de ses paroles, Il fait ce qu'Il dit. Ses paroles et ses œuvres (parce qu'elles sont paroles et œuvres d'auteur) confèrent un sens à l'histoire. À l'approche de sa mort, il confie à la mémoire des siens le sens de ses paroles et de ses œuvres : « Faites ceci en mémoire de moi<sup>1</sup>. » La mémoire est à la racine de l'Écriture. Le visage du Christ est désormais inscrit dans les traces des récits qui en font mémoire. Paul Ricoeur affirme que « ce qu'on écrit, ce que l'on inscrit... C'est le sens de l'événement de parole, non l'événement en tant qu'événement<sup>2</sup>. » L'écrit conserve le sens de l'événement mais le transgresse dans ses références temporelles. Ce que le texte d'un Évangile propose c'est un monde, un mode d'être possible. La lecture d'un texte, son écoute, lui restitue sa dimension d'événement. La saisie, par le lecteur, du sens déposé dans le texte par l'auteur lui redonne sa dimension de parole. Le lecteur qui comprend le sens d'un texte peut en parler, en actualiser à nouveau le sens dans la situation qui est la sienne. « Peut-être, écrit Paul Ricoeur, n'y a-t-il de tradition possible que par la médiation d'un sens transévénementiel inscrit d'une manière ou d'une autre et offert à l'invention d'une nouvelle parole<sup>3</sup>. » Seul l'universalité du sens est déposé dans l'écrit; c'est cela qui

---

<sup>1</sup> Lc 22, 19b.

<sup>2</sup> Paul RICOEUR, « Événement et sens », dans *La Théologie de l'histoire, Révélation et histoire*, Paris, Aubier, 1971, p. 18, cité par François-Marie GENUYT, « L'inscription du visage », dans *Lumière et Vie*, tome XXII, n° 112, avril-mai 1973, p. 48.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 53.

forme le « dépôt », et c'est à ce sens que les lecteurs sont soumis et non aux contingences historiques dans lesquelles l'événement de parole a eu lieu.

La révélation fait autorité parce qu'elle est l'œuvre d'auteurs. « Il y a autorité, dit André Dumas, là où il y a un auteur qui s'exprime. L'autorité n'est pas à lier d'abord à une contrainte, ni à un pouvoir, mais à l'expression courageuse d'une personne<sup>1</sup>. » La parole d'un sujet témoigne de son engendrement dans l'ordre spirituel : semence qui est principe de croissance et laisse croître une vérité d'entretien. Le concept d'autorité tire son étymologie du mot latin « auctoritas » dérivé de « augere » qui veut dire « augmenter ». Ce qu'une autorité augmente, favorise, c'est l'ancrage et le sens de la fondation : ici de l'événement de l'adresse du salut par Dieu à chacun des humains dont les Écritures font mémoire. Les écrits inspirés réfèrent à une Présence qui actualise l'Écriture.

« La présence de l'Esprit renforce l'autorité du texte : celle-ci ne relève plus seulement du sens inscrit, mais de l'action décisive. *L'Esprit restaure l'identité du sens et de l'action*. Par la médiation du texte il relie le lecteur à l'auteur, l'attente à la promesse, l'obéissance au commandement, la foi à la présence<sup>2</sup>. »

Pour celui qui croit, espère et aime, la Parole fait ce qu'elle dit.

L'Écriture fait mémoire de la lignée du Christ. Le Fils Premier-Né, le Verbe incarné, est médiateur de l'Alliance. En Lui, il récapitule toute la geste du salut. « Toutes les promesses de Dieu ont en effet leur oui en lui; aussi bien est-ce par lui que

---

<sup>1</sup> André DUMAS, « Pluralité des interprétations et autorité », dans *Le déplacement de la théologie*, Paris, Beauchesne, 1977, p. 75-76, (Point Théologique 21), cité par Bruno-Marie DUFFÉ, « À la recherche d'une autorité perdue ou la quête moderne de l'auteur », dans *Lumière et Vie* 229, sept. 1996, p. 29.

<sup>2</sup> François-Marie GENUYT, « L'inscription du visage », dans *Lumière et Vie*, avril-mai 1973, p. 54.

nous disons notre « « Amen » à la gloire de Dieu<sup>1</sup>. » La forme Écriture est plurielle et est une mise en ordre. Elle indique un rapport différencié à un monde qu'elle n'est pas. Elle est la trace laissée par les témoins de l'adresse par Dieu du salut dans la communication mutuelle. Cette adresse est une proposition libre. Par elle, Dieu invite celui ou celle qui écoute à inventer une réponse personnelle à cette adresse. La Bible est une écriture de la communication, un abrégé de la Parole adressée, un texte serviteur qui permet l'instauration de l'échange en toutes les situations humaines.

Quand la parole partagée est chemin vers la vérité, l'entretien témoigne du passage de la mort à la vie. Pour les humains, le fait de porter au langage les questions vitales qu'ils portent est pour eux promesse de salut. Dans la reconnaissance mutuelle, ils se sauvent. Par la parole partagée ils participent à leur libération commune, à l'altération salutaire de représentations toujours situées, contingentes, en-deça du réel. En cet échange, quand les désirants renoncent à la toute-puissance, chacun participe à l'acte de création qui est réception et contre-don d'une vie issue du Verbe qui est don, principe de vie. La Tradition qui témoigne du don originel, agit comme tiers dans l'« entre-tient ». Pour les humains, reconnaître qu'ils sont précédés les constitue comme interlocuteurs, « un parmi d'autres »<sup>2</sup>. Il est important de reconnaître que la vérité relève d'une appartenance commune et non d'un savoir particulier. C'est précisément en cela que réside le combat spirituel<sup>3</sup>. La violence, qui est rêve de totalité, est mal et souffrance, parce qu'elle met fin à l'échange et détruit l'espérance du rapport d'altérité.

---

<sup>1</sup> 2 Cor 1, 20.

<sup>2</sup> Selon le beau titre d'un ouvrage de Denis VASSE, *Un parmi d'autres*, Paris, Seuil, 1978, (Le champ freudien).

<sup>3</sup> Voir Joseph CAILLOT, *op.cit.*, p. 81.

Le pouvoir créateur est celui de l'agir concerté. L'action commune est source de libération et de joie. Joseph Caillot l'exprime en disant que « la liberté des communications devient la communication de la liberté<sup>1</sup> ». En elle, Dieu se dévoile et naît entre nous.

### 5.3 Une Écriture plurielle

La reprise des textes se fait dans une pluralité d'interprétations. L'existence des sujets parlants requiert sans cesse une nouveauté dont l'être humain n'est pas l'origine, une révélation. C'est une Parole donnée destinée à trouver un écho dans la réponse qu'inventent les destinataires dans la liberté de conscience, de cœur et d'expérience dans la réalité de leur existence.

« En définitive, la révélation, de multiples façons, en des propositions variées, nous parle de sa mort et de sa défaite. En cela même, elle nous parle de Dieu. [...] Ainsi le contenu de la Révélation n'est-il pas formé de ces propositions erratiques, incompréhensibles, que nous redoutions. Nous ne pouvons plus craindre qu'elles ne *disent* rien : tout au contraire, ce dont elles parlent, c'est de la communication elle-même, de sa poursuite contre la mort<sup>2</sup>. »

Quand nous renouvelons l'échange nous sommes de plein pied dans le combat contre le mal et la mort, nous luttons pour inventer une vie autre.

La liberté du discours est portée par les institués d'une religion. Ceux-ci sont des positivités qui donne corps à la révélation de la geste du salut. Ils assurent la mise à distance nécessaire à la sauvegarde du mystère et à la prise de parole commune. En

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.58.

<sup>2</sup> Guy LAFON, « Communication et Révélation », dans *Lumen Vitae*, vol. XXXVI, n° 1, 1981, p.143-144.

christianisme, la mémoire de la fondation de la nouvelle création, son interprétation et sa transmission, ont été instituées laborieusement tout au long des siècles dans une démarche de compréhension et de communication située historiquement. « C'est là, pas ailleurs ni autrement, dit Joseph Caillot, que le christianisme est procès de figuration, qu'il ouvre sans fin le rapport à Dieu, à autrui, à l'avenir<sup>1</sup>. » Il appuie son propos en citant Maurice Merleau-Ponty exprimant que « Dieu n'est plus au ciel, qu'il est dans la société et dans la communication des hommes<sup>2</sup>. » La tradition s'invente par la réception qu'en fait le peuple de Dieu dans le mouvement de croire, d'espérer et d'aimer. L'adresse est faite à chacun des humains et elle se réalise en Église.

« Le salut est alors totalement lié au désir de communiquer, désir qui peut et doit, dans l'Église et aussi hors de l'Église en fonction de tous ceux qui lui « manquent », inventer des effets toujours nouveaux. Et toute interruption dans la pratique pascale signerait réciproquement l'arrêt de mort de l'Évangile; « arrêt de mort » : expression significative s'il en est, imposant a contrario [sic] à l'Église de ne jamais s'interrompre! Le don de l'Esprit est pour elle force de mémoire et d'avenir; elle ne s'arrête ni de *faire* mémoire, ni de *faire* avenir; l'Église souscrit à la loi du passage : en chacun de ses membres appelés à l'Absolu de la relation, elle « va de commencements en commencements vers des commencements qui n'auront jamais de fin<sup>3</sup> »<sup>4</sup>. »

Le dogme fait problème. En réalité il n'est pas pour le peuple de Dieu. Sa fonction en est une de balisage et de régulation interne à un moment historique donné.

« Si le dogme ressortit d'abord à la régulation de cette chaîne généalogique qu'est la tradition vivante et incarnée, il est clair que, proprement, le dogme ne se prêche pas. Sa fonction est seconde, critique. Il permet de corriger et d'orienter la prédication, comme la catéchèse ou, plus largement, le témoignage. Il n'est ni premier ni de droit ni de fait. En première ligne se tiennent les expressions directes et réelles de la foi, les pratiques et les militances; l'être témoin. Et ses pratiques sont toujours incarnées, aux prises avec les défis du temps. Leurs formulations ne sauraient être immédiatement doctrinales. Le dogme est interne à l'Église, non sur

<sup>1</sup> Joseph CAILLOT, *op. cit.*, p. 106.

<sup>2</sup> *Sens et non-sens*, Paris, 1948, p. 361, cité par Joseph CAILLOT, *op. cit.*, p. 106.

<sup>3</sup> Grégoire de Nysse (PG XLIV 941 B) cité par Joseph CAILLOT, *op. cit.*, p. 108.

<sup>4</sup> Joseph CAILLOT, *op. cit.*, p. 108.

son front *ad extra*, le monde où elle est appelée à jouer toujours à nouveau son identité<sup>1</sup>. »

La révélation commande une existence sous le mode du témoignage, de soi et de l'autre. L'Église est une médiation qui permet à la Parole de prendre corps. Elle est le sacrement de la tradition qui ne cesse de s'instituer pour donner corps aux membres dans leurs conditions concrètes d'existence.

## 6 L'Église, communication de la communion trinitaire

Le Concile Vatican II a opéré une révolution copernicienne quant à la conception de l'Église qui prévalait depuis le seizième siècle laquelle mettait l'accent sur les dimensions visibles et institutionnelles de l'Église et, en conséquence, sur la pratique extérieure et visible des catholiques. Au dix-neuvième siècle, Léon XIII, dans l'encyclique *Mystici Corporis*<sup>2</sup> remet en valeur la notion du Corps Mystique. Pie XII, quant à lui, privilégiera l'expression de Paul nommant l'Église Corps mystique du Christ. La notion de mystère resurgit de l'ombre. Cependant, elle se limitera à désigner l'Église romaine. Avec le Concile Vatican II, la notion de Corps mystique s'ouvre et désigne le Peuple de Dieu, puis la notion s'élargit jusqu'aux dimensions de l'humanité, destinataire du Salut de Dieu. La théologie parle d'Église dans les termes de sacrement et de communion. Avec la notion de communion, les théologiens remontent jusqu'au

---

<sup>1</sup> Pierre GISEL, *Croyance incarnée. Tradition - Écriture - Canon - Dogme*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 123. (Lieux théologiques n° 9)

<sup>2</sup> L'encyclique *Mystici Corporis* a été promulguée le 29 juin 1943. Pour éviter de réduire l'Église à une pure réalité intérieure, il y est affirmé l'identité entre le Corps Mystique et l'Église catholique-romaine. Voir, Bruno, FORTE, *L'Église icône de la Trinité, Brève ecclésiologie*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 1985, p. 18. (Maranatha 4)

mystère de communion de la Trinité. *Lumen Gentium* rend compte de ce parcours.

Bruno Forte l'a retracé.

« Le chapitre I de la Constitution « De Ecclesia » (*Lumen Gentium*) redécouvre la profondeur trinitaire de l'Église : ... l'Église vient de la Trinité, elle est structurée à l'image de la Trinité et elle va vers l'accomplissement trinitaire de l'histoire. En venant d'en haut (...), modelée d'en haut et en chemin vers le haut (...), l'Église ne peut pas être réduite aux coordonnées de l'histoire, du visible et du disponible.

L'Église vient de la Trinité : le dessein universel du salut du Père (LG 2), la mission du Fils (LG 3), l'œuvre sanctifiante de l'Esprit (LG 4), posent l'Église comme « mystère », œuvre divine dans le temps des hommes, préparée dès les origines, rassemblée par la Parole incarnée, constamment vivifiée par le Saint-Esprit (...), ...

[...] L'Église va vers la Trinité : elle est l'Église des pèlerins, dans laquelle en communion avec l'Église céleste, la gloire finale se prépare déjà par la conversion et la réforme continue (« *Ecclesia semper reformanda* » : cf. les chapitres VII et VIII de LG)<sup>1</sup>. »

Chacun des membres de l'Église Peuple de Dieu est invité, par le Père, le Fils et l'Esprit et en unité avec eux, à la communication et à la communion.

« Mais le mystère divin des trois Personnes en un seul Dieu éclate hors de Lui-même et se répand, par amour, en Église des personnes humaines. Ce que vit l'Église, ce qui constitue essentiellement l'Église, c'est le mystère de la communion trinitaire répandu et communiqué aux hommes<sup>2</sup>. »

C'est de la Trinité, Royaume de Dieu, Royaume d'Amour, de communication et de réciprocité, que vient l'exigence de la fraternité humaine, de la communication universelle. Le mystère de la communion se réalise dans les sacrements de l'Église et dans l'œuvre d'ouverture à tous les humains qu'ils appellent<sup>3</sup>. *Lumen Gentium* remet en

<sup>1</sup> Bruno, FORTE, *L'Église icône de la Trinité, Brève ecclésiologie*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 1985, p. 11-12. (Maranatha 4)

<sup>2</sup> Théodule REY-MERMET, *Croire, tome 3, Vivre la foi avec le Concile Vatican II*, Paris, Droguet & Ardant, 1979, p. 131.

<sup>3</sup> *Lumen gentium* est explicite à ce propos : « Tous les hommes sont appelés à cette unité catholique du Peuple de Dieu, unité qui annonce et promeut la paix universelle ; et c'est à cette même unité qu'ont rapport, c'est à elle que sont ordonnés – et cela de façons diverses – soit les fidèles catholiques, soit les

perspective le rôle prophétique, sacerdotal et royal de tous les baptisés et leur participation à l'Église

### 6.1 L'Église ne fait plus croire

L'Église est communion, communication et elle ne fait plus croire. Michel de Certeau montre que le croire « noue un dire à un faire. [...] Tu le crois si tu le fais, et si tu ne le fais pas, tu n'y crois pas<sup>1</sup>. ». La croyance associée à la pratique a prévalu dans bons nombres de sociétés traditionnelles. Fondamentalement la croyance est l'acte de l'être en devenir qui se porte vers l'A-autre, répondant du désir. Délestée de la dimension d'engagement relationnel, la croyance cesse d'être une croyance, elle n'est plus qu'un dire. Au fil de l'histoire, il s'est opéré une coupure entre les croyances et les pratiques. Actuellement, les croyances sont souvent ce qui est tenu pour des évidences. Les croyances associées au dire sont souvent des représentations appelées des croyances, associées au faire elles se rapportent à des conduites objectives, des techniques concernant la santé, l'éducation, l'épanouissement personnel et sont davantage de l'ordre d'opérations fabricatrices que de l'ordre de la croyance au répondant du désir.

---

autres qui ont foi dans le Christ, soit enfin l'universalité des hommes, appelés au salut par la grâce de Dieu. » dans Constitution dogmatique « *de Ecclesia* » (« *Lumen Gentium* »), traduite par Jean-Marc Dufort et Gilles Langevin, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 34.

<sup>1</sup> Michel de CERTEAU, « Une pratique sociale de la différence : croire », article cité, p. 367.



La croyance ne porte plus sur de l'altérité. Pour qu'il y ait des croyants, il est important qu'il y ait un « *sujet* « répondant » qui autorise la relation<sup>1</sup>. Serait-ce que les jeunes manquent d'« Autre » comme sujet répondant à qui se fier? Le vraisemblable est de l'ordre du « on dit », un indéterminé, il soutient une crédibilité générale. Il fait croire parce qu'il y a des croyants, il y en a qui croient. Notre société de l'information fait croire de cette façon. Par sondage d'opinions, on fait croire qu'il y en a beaucoup qui croient. Ce qui est cru par plusieurs devient l'usage. Une institution écoute les énoncés, les traite et en répond. Elle les interroge, les sélectionne, les affine et les lie à des pratiques. Quand elle les énonce, elle déclare leur fiabilité quant à la constitution du sujet. Elle s'en porte garante. L'autorité de celui qui énonce est importante pour faire croire à l'Autre, répondant fiable de la relation liée à la croyance dans son sens fort. Et a de l'autorité celui dont la parole fait ce qu'elle dit. Or les jeunes reprochent à l'Église de dire et de ne pas faire. La disjonction du dire et du faire rend difficile le croire.

## **6.2 La Parole originelle, un dire qui commande un faire**

Un faire qui se fonde sur un dire, telle est la parabole du bon samaritain<sup>2</sup>. Le légiste de la parabole interroge Jésus sur le faire qui donne la vie éternelle. Il souhaite qu'un dire lui indique le faire qui est la source de la vie éternelle désirée. Jésus le renvoie à la Loi de Moïse « dans laquelle le *faire* de l'homme, comme *faire* qui conduit

---

<sup>1</sup> Voir *Ibid.*, p. 376.

<sup>2</sup> Lc 10, 25-37.

à la vie, se *dit* comme obéissance à un commandement de Dieu<sup>1</sup>. » Et Jésus lui dit : « Fais cela et tu vivras<sup>2</sup>. » Jésus invite le légiste à une pratique qui corresponde au dire de la Loi. Celle-ci, exprimée au futur sous le mode de l'impératif, noue le faire au dire qui le précède, dire qui contient la promesse de vie. « Ce futur, dit Michel Corbin, présuppose, avant le faire, un *dire* : le don du commandement, le *présent* du dialogue entre le légiste et Jésus où se prononce le dire qui appelle au faire<sup>3</sup>. »

Le destinataire du faire (qui est essentiellement « *tu aimeras*<sup>4</sup> ») est le prochain. « Et qui est mon prochain<sup>5</sup>? » sur lequel la Loi me commande de porter le faire amoureux, demande le légiste. Jésus répond par un dire qui est le récit d'un faire qui renverse la question. Alors que le légiste, se situant face à l'autre, s'enquiert de qui est son prochain, Jésus le décentre de lui-même et positionne l'autre face à lui en lui demandant : « Lequel à ton avis s'est montré le prochain<sup>6</sup>? » Le prochain n'est pas une question théorique mais le proche concret en demande de reconnaissance, de secours. Tu aimeras ton prochain de la même façon que toi-même es en attente de reconnaissance, de secours, de salut. Jésus est un Samaritain qui se fait proche de chaque être humain et qui lui porte secours. Il demande à chaque être humain de garder une main dans la sienne et de tendre l'autre, à un proche, sur le chemin vers le Père. L'œuvre passe par le faire concret mais elle tend au-delà de lui à la conversion

---

<sup>1</sup> Michel CORBIN, « Garder la parole de Dieu, essai sur Luc 11, 28 », dans Collectif, *Le déplacement de la théologie*, p. 112.

<sup>2</sup> Lc 10, 28.

<sup>3</sup> Michel Corbin, article cité, p. 112.

<sup>4</sup> Lc 10, 27.

<sup>5</sup> Lc 10, 29.

<sup>6</sup> Lc 10, 36.

incessante vers l'A-autre. « ... la Parole est *le* chemin où nous sommes placés, avant toute décision de notre part *avec* et *en* Jésus comme des gens qui le *suivent* dans sa marche...<sup>1</sup> » Écouter et garder la Parole assure le décentrement et ouvre la voie à l'Esprit qui selon sa promesse nous enseignera la vérité entière.

## 7 La filiation

Tout être humain reçoit la vie. « La filiation c'est d'exister par d'autres que nous en nous recevant de leur don. Il y a identité pratique entre la filiation et le don. C'est par la filiation que le don nous advient et prend forme dans la transmission de la vie<sup>2</sup>. »

### 7.1 Filiation humaine

La réception de la vie pour l'être humain se fait selon trois mouvements, celui de la chair biologique qui établit dans un état de parenté, celui du champ symbolique de la culture qui identifie la personne à un groupe porteur d'un monde de représentations, et celui du champ symbolique de la parole propre à la vie de l'esprit qui fait émerger le sujet dans une relation de filiation. La relation de filiation est au fondement de l'existence spirituelle. À la suite des nécessaires identifications de la personne au champ culturel, la fille ou le fils sort de l'indifférenciation, de la mentalité de groupe, et émerge comme sujet, dans l'accession à la différence et à l'altérité, au sein de la communauté humaine.

---

<sup>1</sup> Michel CORBIN, article cité, p. 116-117.

<sup>2</sup> Jean-Claude SAGNE, *Viens vers le Père, L'enfance spirituelle, chemin de guérison*, p. 29.

L'intériorisation de la relation de filiation donnée par les parents qui ont su nommer leur enfant est l'une des tâches psychologiques de l'adolescence. Le jeune apprend à dire « Je », à devenir sujet de son histoire, responsable de ses désirs, de ses déterminations, de son identité. Il est confronté aux questions vitales de son origine, de son identité, de sa destinée, et par elles à celles de l'amour, de la souffrance, de la vie et de la mort. C'est de la réussite de cette tâche de subjectivation par l'intériorisation que dépend la capacité de l'adolescent à devenir père ou mère. L'être humain doit d'abord s'inscrire dans la filiation avant de pouvoir la transmettre. Cette relation est déterminante, ce qui fait dire à François Chirpaz : « Elle demeure, sa vie durant, relation primordiale parce que fondatrice et comme la matrice de toute autre relation à venir<sup>1</sup>. » Cette relation a une prégnance forte<sup>2</sup>. La filiation est un lien qui ne peut être aboli<sup>3</sup>. Accéder à l'âge adulte, c'est prendre la mesure de l'héritage reçu et sortir de la relation de simple répétition de ce qui a été, pour envisager l'avenir et devenir capable de créer sa propre vie. Le jeune devient adulte quand, ayant assumé la relation de filiation, il est autonome c'est-à-dire capable de reconnaître son désir et de le prendre en compte et qu'ainsi affirmé en lui-même, il s'ouvre au désir de l'autre.

---

<sup>1</sup> François CHIRPAZ, « La relation fondatrice », dans *Lumière et Vie* 241, janvier-mars, 1999, p. 26.

<sup>2</sup> Jean-Claude Sagne affirme que la filiation résume la tâche psychique de tout être humain : « Toute notre tâche psychique consiste à admettre, à vivre et à dire notre filiation. ». Voir, « Le rapport de l'homme et de la femme à la loi du don », dans Xavier LACROIX (directeur), *Homme et femme, l'insaisissable différence*, Paris, Cerf, 1993, p. 52.

<sup>3</sup> « Une relation, dit François Chirpaz, n'advient à son stade adulte que... lorsqu'elle devient capable de séjourner, d'une manière effective, dans la parole. Parler, en effet, c'est, bien évidemment, se dire et vouloir s'exprimer. L'accès à la parole ne commence pourtant qu'à partir du seuil qui permet à chacun de se situer en face d'un autre, et le rend capable de reconnaître, en face de lui, cet autre tel qu'il est en lui-même. » Dans. « La relation fondatrice », p.36.

## 7.2 Filiation divine

Dans l'ordre humain nous appartenons à une parenté, à une race; dans l'ordre de l'esprit, nous appartenons à une famille spirituelle. Les membres de la famille spirituelle sont nés de l'Esprit. Les parents biologiques et légaux ont pour mission d'engendrer leurs enfants dans l'ordre de l'esprit. Ils le font selon leurs capacités spirituelles.

La figure de Joseph adoptant Jésus, le reconnaissant dans l'ordre de la Loi symbolise la demande du Père à l'égard de chaque être humain, celle d'adopter son Fils comme frère en humanité et par là de reconnaître sa paternité à l'égard de ce Fils Premier-né et à notre endroit. Par le oui de Marie, c'est l'humanité qui consent à accueillir le Sauveur, à l'incarner, à l'adopter, à le reconnaître comme Emmanuel, Dieu avec nous. L'adoption mutuelle, l'élection mutuelle, l'Alliance est la condition d'humanisation optimale pour l'être humain et, pour Dieu, elle est la réponse à l'appel de l'amour auquel il invite chaque être humain. L'Esprit-Saint a visité l'humanité et les oui de Marie et de Joseph ont rendu possible l'incarnation du Verbe, le don du Père à l'humanité. Celui qui préexiste à la création du monde, témoigne, par son incarnation de la liberté de Dieu vis-à-vis de toutes les déterminations historiques. Celles-ci ne peuvent entraver l'Alliance avec Dieu, son désir de nouer avec chaque être humain une communion éternelle et de le ressusciter de l'intérieur de la relation au sein même de la Trinité.

C'est ce dont Jésus a témoigné : Dieu est un « abba », un papa aimant qui situe son fils dans sa relation éternelle, qui le nomme « mon Fils bien-aimé », et qui tend les bras en attente du retour de tout fils prodigue. Le Père, c'est encore le don de l'Esprit dont le « salut » est engendrement, naissance, résurrection : « Réjouis-toi comblée de

grâce...<sup>1</sup> » Le sujet humain est rétabli dans la relation originelle : sujet de liberté et d'amour devant le Père, fils avec le Fils, se recevant et se donnant dans le don de l'Esprit. Devenu homme, le Verbe apprend à devenir Fils et Il en révèle le chemin. « Tout Fils éternel préexistant qu'il est, Jésus de Nazareth, de son enfance à sa mort, parcourt le chemin initiatique qui lui révèle son être fils-comme homme<sup>2</sup>. » Comme être humain Jésus a d'abord conscience d'être fils de Joseph et de Marie. Puis il découvre qu'il existe une autre condition filiale. L'épisode de Jésus au temple (Luc 2, 50) fait état de cette initiation à la condition filiale divine : Jésus se décide pour Dieu et il apprend à devenir Fils<sup>3</sup>. Il se tient devant son Père, l'écoute, le prie, rend grâce de ce qu'il exauce sa prière. Il a foi que le désir du Père, source de la Vie, est la Vie; aussi cherche-t-il à découvrir la Volonté du Père et à y correspondre pour demeurer en Lui. Jésus s'abandonne au Père parce qu'il a confiance qu'il sera sa providence. « Croire, dit Michel Deneken, c'est savoir que l'on compte pour quelqu'un. Par-delà les liens du sang, Jésus fait le choix de Dieu. Celui-ci ne lui évite pas la mort. Mais il lui garantit la permanence du *lien* de l'amour par lequel Dieu ne cesse d'être *Créateur*<sup>4</sup>. »

Toute la Bible parle d'Alliance, le don de Dieu à l'humanité. L'être humain est invité à dépasser les liens du sang liés au biologique, les liens culturels liés à l'imaginaire, pour accueillir le don de la condition filiale liée à l'esprit. Le don de Dieu est celui de la condition filiale. Tous les êtres humains sont blessés dans leur condition de fils<sup>5</sup>. La plupart craigne, à des degrés divers, que la vie ne leur ait pas été donnée de

---

<sup>1</sup> Lc 1, 28.

<sup>2</sup> Michel DENEKEN, « « Mon Père et votre Père » : Jésus le Fils », dans *Lumière et vie* 241, janvier-mars, 1999, p. 82.

<sup>3</sup> Voir *ibid.*, p. 84.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>5</sup> Jean-Claude SAGNE affirme que « Les blessures psychiques ont toutes leur origine dans un trouble de la *filiation*, et de même les blessures spirituelles », *Viens vers le Père, L'enfance spirituelle, chemin de guérison*, p. 13.

façon pleinement voulue et cette peur engendre l'angoisse de l'abandon. Leur confiance en ceux qui ont donné la vie est atteinte. Le mensonge que l'Adversaire a soufflé aux premiers humains et par eux à toute l'humanité est que la vie n'est pas un don, qu'elle se conquiert par soi-même, par la connaissance objective, alors que la vérité est que « la condition de l'homme est d'exister par le don de Dieu<sup>1</sup>. »

Les blessures psychiques et spirituelles subies durant l'enfance contribuent à perpétuer ce mensonge sur la condition humaine. Ce qu'un être humain a reçu, si cela ne lui a pas été donné en vérité, il croit devoir le conquérir par lui-même à force de lucidité, ou il craint qu'il lui soit dérobé puisqu'il n'a pas été donné en vérité. Les apprentissages relationnels de reconnaissance et de réciprocité sont de l'ordre du don. Ils sont inexistantes tant que l'être humain n'y a pas été initié, c'est-à-dire tant que quelqu'un ne lui a pas donné d'en faire l'expérience. Par exemple, l'être humain prend conscience de ce qu'est le respect quand quelqu'un lui en fait faire l'expérience en le respectant en vérité. La pauvreté, le manque, de même que la gratuité et la générosité, marquent l'ordre du don, les relations de l'ordre du don. Le don est acte de communication généreuse et relation décentrée de soi. La dimension spirituelle de l'être humain s'engendre dans le don sous le mode de relation esprit-saint dans le sens où le dit Marie Balmory, dans les relations de sujet à sujet. L'être humain désirant naît de la reconnaissance de l'autre qui le nomme. Dieu est Répondant fidèle. « C'est la vérité de la parole de Jésus qui nous conduit à la vie et à la liberté. Dieu seul peut donner ou redonner à l'homme la connaissance de soi-même qui lui restitue la liberté de son être-filial<sup>2</sup>. » La guérison spirituelle est la liberté retrouvée « de la confiance filiale dans le Père<sup>3</sup> ».

---

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 38.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 12.

Parler en vérité témoigne du désir de se donner. « Dieu donne toujours par sa Parole<sup>1</sup>. » La réalité de l'Alliance exprime l'ordre spirituel. Elle se réalise dans le dépassement du besoin et du ressenti au profit de l'attente du don de l'autre, dans le dépassement du rapport d'affinité vers la relation d'Alliance. Le sujet est ouverture en acte à la réalité de l'autre. Le sujet donc est amour et le spirituel est la réalité de la rencontre et du lien où elle s'inscrit<sup>2</sup>. La Parole d'Alliance « est le don que Dieu fait à l'homme de la filiation. La filiation reconnue fonde l'Alliance<sup>3</sup>. » Jean-Claude Sagne affirme encore : « Toute l'œuvre de notre vie est d'admettre, de reconnaître et assumer notre filiation. C'est seulement par ce travail que nous pouvons accéder à notre vie personnelle en vérité. Le chemin de notre délivrance et de notre guérison consiste à retrouver l'expression libre de notre lien filial à Dieu le Père<sup>4</sup>. »

### 7.3 Filiation et mémoire

La mémoire est la demeure de la Parole du don, une source qui articule l'intelligence et la volonté. « Être fils ou fille, c'est se définir à partir de ceux qui nous ont donnés à nous-mêmes. Pour nous, dit Jean-Claude Sagne, la mémoire contribue à la reconnaissance de la filiation. Il n'y a pas de filiation sans le travail de mémoire : faire mémoire (le mémorial)<sup>5</sup>. » Le travail de filiation se réalise en s'appuyant sur la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>2</sup> Jean-Claude Sagne définit la vie spirituelle à partir de la Parole créatrice : « La vie spirituelle est l'accueil consenti à la parole pleine qui est la Parole du Don. », *ibid.*, p.65.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>5</sup> Jean-Claude SAGNE, « La source cachée », dans *Lumière et Vie* 243, juillet-septembre 1999, p. 58-59.



mémoire : « Elle est comme la présence de la personne à son propre cheminement<sup>1</sup>. » La mémoire se tient au-delà de l'imaginaire; elle se rejoint par l'intériorité. Le dépassement de l'imaginaire et l'entrée dans l'intériorité se fait, pour chacun, dans l'acceptation de ses limites. Ce consentement crève la fiction d'une représentation idéalisée de soi-même et par là ouvre le monde de l'imaginaire vers le réel de la relation à l'autre. Alors que l'imaginaire arrête le désir au plaisir du ressenti, la mémoire le conduit à l'appel de l'A-autre. La mémoire vient du don.

La mémoire vive est la mémoire de la filiation. Au commencement est la relation qui est donnée, qui est grâce. La mémoire recueille en elle le désir du Père révélé en Jésus et diffusé par l'Esprit d'Amour : « Viens<sup>2</sup>! » Jésus, figure humaine exemplaire, a traduit cet appel de multiples façons, par exemple : « Venez et voyez<sup>3</sup>! », ou encore « Qui m'a vu, a vu le Père<sup>4</sup>! ». Rendre grâce, c'est témoigner de la vérité de notre vie et transmettre le don reçu. « La vérité de notre vie consiste dans l'apprentissage du don réciproque dans l'amour, réplique même du lien de filiation<sup>5</sup>. » Cet apprentissage peut être entravé par une mémoire encombrée de fictions, d'idoles personnelles, ou encore par une mémoire blessée par le mal subi, contre témoignage de la parole du don.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>2</sup> Ap 22, 17.

<sup>3</sup> Jn 1, 39.

<sup>4</sup> Jn 14, 9.

<sup>5</sup> Jean-Claude SAGNE, « La source cachée », p. 59.

À l'exemple de Jésus, combattre les tentations de totalité, de toute-puissance et d'immédiateté peut dégager des idoles personnelles, et faire mémoire du don, rendre grâces au Père, peut l'actualiser, libérer, guérir. « La mémoire est la demeure de la parole pleine, à savoir la parole du don, cette parole vraie qui constitue la personne et la soutient<sup>1</sup>. ». L'appel du don fonde la vie sociale. « La mémoire vivante est le désir du Père, source de la vie qui porte à créer des liens d'alliance, relations fraternelles ou choix nuptial<sup>2</sup>. ». Il y a « au plus intime de notre identité : le désir de constituer avec d'autres une véritable communauté de vie<sup>3</sup>. » Faire mémoire, c'est accueillir le don de la filiation dans la confiance, naître de cette reconnaissance et transmettre la vie reçue.

## Conclusion

Pour communiquer la Bonne Nouvelle du salut, adressée par Dieu à chaque être humain, en l'occurrence aux jeunes adultes, le christianisme peut emprunter les catégories valorisées par la culture actuelle soit celles du sujet, de l'expérience, de la relation, de la communication, de l'accomplissement de soi. Le christianisme est la foi en la présence d'un Dieu relation – Père, Fils et Esprit - qui se communique à l'être humain, en l'occurrence aux jeunes adultes, par sa Parole créatrice. L'homme et la femme ont été créés libres et ils sont invités à accueillir librement le don de la vie, lequel a son origine dans le Père, est accueilli par le Fils et se diffuse par l'Esprit d'Amour.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>3</sup> Jean-Claude SAGNE, « L'obéissance ou le travail de naissance à soi-même », dans *Lumière et Vie* 229, tome XLV-4, septembre 1996, p. 61.

Créés mâles et femelles, les êtres humains deviennent hommes et femmes dans la reconnaissance mutuelle qu'ils sont uniques, autres, et sujets de la Parole. Le sujet humain est confronté au statut d'objet lié aux déterminations biologiques qui l'enracinent dans le monde et aux identifications sociales qui le rendent dépendant d'autrui. Il est convié à transcender la nature et la culture afin de parvenir à être auteur de sa vie, c'est-à-dire autonome, libre et responsable.

Son désir de créer lui-même sa vie, d'être l'auteur de sa parole, est la vocation qui lui a été donnée par un Dieu libre et généreux, qui donne gratuitement la vie et désire entrer en relation avec un partenaire humain, libre dans son accueil de la vie proposée. Ce que Dieu assure, c'est d'être un Répondant fidèle, un roc solide sur lequel s'édifie la demeure de la Parole, dans le « Nous » de la relation « Je » et « Tu ». La salut pour l'être humain, sa levée comme sujet unique, sa résurrection comme fils engendré de Dieu, c'est « Je serai avec toi ». La foi consiste à croire en la possibilité du sujet du « Je » voilé par les multiples identifications du Moi. C'est à ce niveau qu'opère la parole de Jésus qui guérit le moi blessé en suscitant le sujet qui le transcende.

Le sujet est en difficulté quand le Surmoi domine l'être humain et fait de lui un individu prosterné. L'esclave n'est à l'aise qu'en compagnie de ses semblables et en conséquence porté à l'intolérance avec tous les autres. Le sujet est aussi dans une situation problématique quand le Ça domine l'être humain et fait de lui un amas de pulsions. Le plaisir règne alors en maître dans le non respect de soi et d'autrui. Il enroule le moi au « chacun pour soi », occultant les lois de la parole pour promouvoir

celles du marché et de la consommation. Dans ces conditions, la fraternité humaine se limite à la poursuite des intérêts de chacun et les alliances sont fragilisées. Seuls, les sujets fils et filles, qui ont accueilli librement la vie pour ce qu'elle est, un don gratuit à transmettre dans la liberté, peuvent établir des liens durables entre eux et se sentir responsables de la fraternité humaine.

La croissance humaine et spirituelle se réalise par une initiation à la vie relationnelle. Elle est le fruit d'un décentrement progressif qui conduit à l'ouverture à l'autre. Elle se développe par étapes. Elle comporte des appels au dépassement, la libération d'énergies virtuelles, le développement de capacités correspondant aux différentes étapes et permettant d'accomplir des tâches propres à chacune d'elles. Ce processus est une conversion qui décentre de soi et tourne vers l'a-Autre. La connaissance du chemin à parcourir est utile, voire nécessaire. Celle-ci peut aider à reconnaître les passages, faciliter les transitions et l'acceptation des pertes inhérentes à chacun d'eux. Le désir de Dieu, l'appel qu'Il adresse à chaque être humain, en l'occurrence au jeune adulte, est qu'il devienne auteur de sa vie, capable de dire en vérité « Je suis ».

La connaissance des étapes du jugement religieux de même que celles des stades du développement de la foi est intéressante pour comprendre le chemin qui mène de l'attitude de *religion* à l'attitude de *foi*. Elle éclaire les moments du développement où se situent les jeunes adultes que nous avons interviewés et fournit des repères utiles pour l'intervention. Le modèle épigénétique d'Erik H. Erikson, en huit étapes, nous éclaire

sur le développement des capacités psychologiques et sociales propres à chacune des étapes de même que sur les défis majeurs qui en découle. Celui qui est propre aux jeunes adultes est l'intimité. Ce sera le fait de l'interprétation psycho-religieuse qui suit de rendre compte du processus de maturation humaine et spirituelle et de suggérer des jalons pour l'intervention auprès des jeunes adultes.

## CHAPITRE 11

### CROIRE ET CROÎTRE

Les représentations de Dieu et les attitudes religieuses des jeunes adultes que nous avons rencontrés sont tributaires de leur développement humain et religieux, celui-ci étant marqué par les expériences qu'il leur a été donné de faire. Les études sur le développement psychologique, moral et religieux montrent que le développement humain est un processus au cours duquel le sujet émerge progressivement de l'indifférenciation en se séparant d'abord de la concrétude existentielle, puis des identifications sociales pour parvenir finalement à se positionner comme sujet différencié de tous les objets d'identifications et de médiations. Tout au long de ce processus, l'être humain s'adapte à la réalité avec les outils dont il dispose, et cherche à établir un sens à partir de ce qu'il vit. La relation du sujet avec les différents éléments qui composent sa vie diffère selon le degré de différenciation auquel il est parvenu. Les différenciations successives marquent les étapes du développement. Différentes théories du développement humain et religieux rendent compte de ce processus. Fritz Oser, Paul Gmünder et Louis Ridez se sont intéressés aux étapes du développement du jugement religieux. James Fowler s'est appliqué à retracer les étapes du développement de la foi comme manière d'être au monde. Erik H. Erikson a élaboré un modèle du

développement qui tient compte à la fois de la maturation de l'organisme biologique, des ressources psychiques et de l'intégration au milieu social. Ces différents modèles rendent compte de l'impact du développement humain et religieux sur la conscience, l'ouverture et l'agir des jeunes adultes interviewés.

## **1 Le développement du jugement religieux : Fritz Oser, Paul Gmünder et Louis Ridez**

Selon Fritz Oser, Paul Gmünder et Louis Ridez<sup>1</sup>, l'être humain interprète religieusement la réalité, selon un modèle structurel de la pensée propre à chacune des étapes du développement religieux. Ces auteurs postulent qu'il y a une identité religieuse qui se donne à reconnaître dans le rapport établi par la personne vis-à-vis la réalité considérée comme Ultime. Le jugement religieux se rapporte aux réalités subjectives qui ont trait à la signification, à la recherche de sens, à la maîtrise de la contingence, à ce qui peut être ou ne pas être, en somme aux situations où la plausibilité ne va pas de soi, et qui nécessitent un effort incessant d'interprétation pour s'assurer dans l'être et dans l'agir. La personne met en relation la totalité de la réalité symbolique, en créant un équilibre entre les différents éléments qui sont à la fois ouverts et déterminés : liberté, confiance, espérance et sacré. Par l'acte du jugement religieux, le sujet fait appel à des structures religieuses afin d'intégrer la réalité ultime, laquelle se distingue clairement des autres intégrations possibles. Pour assimiler une situation en la

---

<sup>1</sup> Voir *L'homme, son développement religieux. Étude de structuralisme génétique*, traduit de l'allemand par Louis Ridez, Paris, Cerf, 1991.

comprenant, en l'expliquant, en l'interprétant, le sujet porte un jugement religieux qui met en relation les pôles sacré/profane, transcendance/immanence, liberté/dépendance, espérance/absurdité, confiance/peur, mystère/rationalité et durée/précarité. Selon la définition qu'en donnent les auteurs : « Le jugement religieux signifie que les personnes ont la possibilité, dans une situation concrète, de se mettre en relation avec des conditions ultimes, par leur activité cognitive, en créant une structuration relationnelle grâce à leur système régulateur<sup>1</sup>. » Le jugement religieux se développe selon une succession d'étapes suivant la manière dont les éléments qui déterminent le jugement religieux se rapportent les uns aux autres. Le développement religieux se fait par passages successifs, le sujet franchissant des seuils dont chacun s'opère par une rupture. Le processus va dans le sens d'une délimitation toujours plus grande entre le sujet et les déterminants de la réalité, ce qui assure la progression croissante de l'autonomie laquelle se manifeste dans la perception du rapport du sujet à l'Ultime. Nous nous inspirons de cette étude<sup>2</sup> pour la présentation des séquences de l'évolution des représentations de Dieu.

#### **- Stade 0 : Totalité indifférenciée**

Dans la situation originaire, le nourrisson *est ses besoins*. Il ne sait pas encore distinguer entre lui-même et les causes qui l'influencent de l'extérieur. Il se trouve en

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.19-26 et p. 95-149. Voir aussi, Emilio ALBERICH, et Ambroise BINZ, *Adultes et catéchèse*, Ville Mont-Royal, Novalis/Cerf, Lumen Vitae, 2000, p. 118-119. (Théologies pratiques) et CENTRE NATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX, *Formation chrétienne des adultes, Un guide théorique et pratique pour la catéchèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, p. 139-142.



relation de symbiose entre ses besoins et ceux qui y répondent. C'est l'étape 0 marquée par l'indifférenciation.

### **- Stade 1 : Dieu tout-puissant**

Puis à la faveur des événements, du langage et de la parole, le moi, la pensée et l'être-avec s'éveillent. Au cours de l'étape 1, l'enfant perçoit que tout est agi par des forces extérieures à lui et il distingue entre les actions des adultes qui l'entourent et celles des forces naturelles à l'œuvre autour de lui. L'enfant se sent dépendant de ces forces comme d'un *Deus ex machina*, un *Dieu tout-puissant* qui agit sur tout.

### **- Stade 2 : Dieu donnant-donnant**

Un passage s'amorce quand l'enfant prend conscience du fait que certains événements se produisent autour de lui sans qu'il y ait l'intervention du Tout-Puissant. Il se rend compte que ce qu'il attribuait à des pouvoirs magiques, un temps doux et ensoleillé par exemple, pouvait être influencé par des facteurs extérieurs comme les nuages, le vent, la pluie. Cette distanciation l'amène à penser qu'il est possible d'influencer, de l'extérieur, le Grand Commandant. L'enfant pose des actions dans le but d'influencer celui qui détient le pouvoir. C'est le passage à l'étape deux, celle du rapport donnant-donnant où Dieu est considéré comme *Celui qui dirige tout*, tout comme ses parents ou tuteurs le font. L'enfant se voit dans l'obligation de satisfaire ce Dieu par

des actions qui lui plaisent afin d'obtenir ses faveurs ou encore de se prémunir contre ses sanctions.

### **- Stade 3 : Être suprême**

Par la suite, l'adolescent découvre que ce qui arrive est parfois inévitable, que personne n'en est responsable; il constate aussi que les actions qu'il pose en vue d'influencer l'Ultime sont sans résultat. C'est le passage de l'étape 2 à l'étape 3 où le jeune se prend en mains en distinguant que sa vie lui appartient, qu'elle est son champ d'action propre et que celui de l'Ultime concerne l'ordre fondamental de la vie et du monde. Il se sent autonome, responsable de ses projets et de ses décisions. Ce passage comporte souvent un moment de crise ou celui ou celle qui le vit se sent déchiré entre deux options : continuer la pratique religieuse ou alors l'abandonner. L'expérience religieuse vécue et la légitimation sociale de la foi religieuse ont alors une grande influence sur la décision que prend le jeune et qui le conduit soit à l'athéisme, à l'indifférence, à l'agnosticisme, ou au positionnement autonome face à un *Être suprême*, situé au-dessus de tout, le Dieu de l'étape 3.

### **- Stade 4 : Le Dieu accompagnateur**

Le passage de l'étape 3 à l'étape 4 se fait lorsque la personne prend conscience que, bien que responsable de sa vie, elle ne peut en maîtriser toutes les facettes. Le mal, la souffrance, la mort, lui causent problème. Le sujet exerce sa liberté et sa

responsabilité en relation avec Dieu qui l'appelle à correspondre à sa volonté de salut sur lui et sur le monde. Il se dirige vers un rapport de médiation entre lui-même et l'Ultime. À l'étape 4 le sujet exerce sa liberté et sa responsabilité en relation avec Dieu qui l'appelle à correspondre à sa volonté de salut sur lui et sur le monde. Dieu est perçu comme un *ami*, un *confident*, un aidant avec lequel il entretient un rapport d'échange. Les réalités humaines et terrestres sont interprétées comme des signes de réalités divines.

#### **- Stade 5 : Dieu-avec-nous**

Le passage de l'étape 4 à l'étape 5 se fait lorsque le sujet considère que la liberté ne consiste pas seulement à faire ce que Dieu demande mais à L'aimer pour Lui-même et à se laisser aimer par Lui dans la liberté et la gratuité. À l'étape 5, le rapport entre le sujet et Dieu est perçu comme libre et gratuit de part et d'autre. Il se réalise dans l'échange réciproque. Dieu est perçue comme un *Dieu pour les humains*, un *Dieu avec nous*, un Dieu « grâce », source et sens de toute action. Il appelle tous les humains à la communication et à la solidarité universelle. Il revient à chacun de créer sa vie dans l'amour et la liberté espérant par là transformer le monde dans le sens justement de l'amour et de la liberté.

Les entrevues ont montré que les jeunes adultes se situent à des étapes différentes quant au développement du jugement religieux. En fait, toutes les étapes étaient représentées. Nous pouvons constater que ce que nous avons qualifié d'attitude de *religion* correspond à une attitude plutôt infantile, celle des étapes 1, et 2 du jugement

religieux. L'étape 3 s'avère cruciale. À ce moment de son développement, la personne a acquis une autonomie suffisante pour s'interroger sur ce qu'elle vit au niveau religieux, prendre de la distance et évaluer si elle souhaite continuer dans la même voie. Nous constatons que les prises de distance ou les ruptures face à la foi chrétienne se sont faites à ce moment du développement. La qualité du vécu religieux personnel, de même que l'opinion sociale, ont été déterminantes dans la prise de décision. Plusieurs à ce moment ont opté pour l'indifférence religieuse. Certains se sont intéressés aux parasciences, à l'ésotérisme, ou encore au Nouvel Âge. La plupart de ceux-ci ont été motivés par le désir de développer leur potentiel humain, en particulier, la capacité du cerveau. Ils sont attirés par les démarches susceptibles de les aider à se sentir bien avec eux-mêmes. Certains cependant n'ont rien trouvé qui puisse les attirer ou les convaincre. À cette étape de prise d'autonomie où l'on se considère seul responsable de soi-même et où, par le jugement religieux, on effectue une séparation nette entre le terrestre et le divin, ces jeunes ont conclu qu'ils étaient les seuls maîtres de leur vie, qu'il valait mieux ne compter que sur eux-mêmes et que Dieu, l'Ultime, c'était en définitive : eux-mêmes.

Les jeunes qui ont eu une éducation religieuse positive, qui ont établi une relation significative avec des témoins croyants, sains dans leur foi, continuent d'intégrer, à l'aide des nouvelles ressources psychologiques dont ils disposent, la dimension personnelle intersubjective, caractéristique de l'attitude de *foi*. Ils sont libres dans leur foi et le Dieu qu'ils confessent est aussi un Dieu libre, un Dieu pour les humains. Leur relation à Dieu est une relation amoureuse intersubjective qui les ouvre à leurs frères. Ils se savent la

condition de Dieu en ce monde et ils désirent collaborer à la transformation du monde. Le vécu familial et social conditionne de façon favorable ou défavorable le développement du jugement religieux et les perceptions de Dieu qui en découlent.

Les perceptions infantiles de Dieu liées aux étapes 1 et 2 auront une connotation positive ou négative suivant le discours des parents et des éducateurs et leur relation avec l'enfant. Par exemple le Dieu tout-puissant de l'étape 1, qui agit sur tout pourra être perçu soit comme une bonne mère pourvoyeuse ou comme une sorcière qui est contrariée quand on ne fait pas ce qu'elle dit. À l'étape 2, Celui qui dirige tout, peut prendre la figure d'un père aimant et attentionné, ou alors d'un justicier quand on ne lui obéit pas. Les attitudes et les discours religieux des parents et des éducateurs de l'enfant forment son surmoi, lequel influence son attitude subjective religieuse. Pour les uns le surmoi sera facteur de sécurité, de confiance et de support permettant la libération des énergies psychiques subséquentes; pour d'autres, il sera marqué par la peur, l'anxiété et l'aliénation des désirs personnels au profit de ceux qui affirment leur puissance et leur autorité. L'individu aliéné ne peut donner libre cours à ses besoins et ses désirs. Sa conscience est captive des pressions qui s'exercent sur elle et freinent ou empêchent le mouvement d'émergence des forces psychiques du sujet. C'est un mouvement qui établit la différenciation entre soi-même et la réalité contingente, et permet au sujet d'intégrer une nouvelle capacité d'être en relation, de juger à partir de cette restructuration des relations, et enfin d'agir selon cette nouvelle cohérence. Toute inculturation, toute éducation, connaît sa part d'aliénation. Les jeunes pour qui cette part a été étouffante, source de pressions trop grandes ont effectué une rupture avec ce qui leur était une source de malaise.

Les âges attribués aux différentes étapes du développement sont des indicateurs de probabilité. Certains jeunes adultes (et certains adultes mûrs et âgés) se trouvent toujours aux étapes infantiles 1 et 2. Plusieurs se situent à l'étape 3. L'accession aux étapes supérieures dépend de la possibilité d'entrer en relation d'altérité avec l'autre, ce qui suppose le dépassement de la relation fonctionnelle du besoin en vue d'accéder à la relation gratuite du désir. Le processus de maturation humaine et spirituelle est une opération de décentrage de soi vers davantage d'ouverture à l'A-autre. Le développement de l'altérité est la clé de la maturation humaine et spirituelle.

## **2 La dynamique de la foi : James Fowler**

La foi, qu'elle soit séculière ou religieuse, est ce qui inspire et motive un adulte dans son travail de maturation. Le développement de la foi comme manière d'être au monde dépend des réponses reçues aux besoins et aux désirs qui s'éveillent, ceux-ci étant tributaires de l'entourage immédiat, du milieu social et institutionnel et du contexte culturel. La dimension relationnelle est importante dans la structuration de la foi. Elle met en cause, les relations à soi-même, aux autres et à un Tout-Autre, Dieu. James Fowler<sup>1</sup> s'est penché sur la formation de la manière de croire et sur sa transformation tout au long d'un processus qui se développe, à son avis, selon sept stades. À chaque stade, les dimensions, cognitives, affectives et actives, s'harmonisent dans une figure qui

---

<sup>1</sup> Voir James W. FOWLER, *Stages of Faith. The Psychology of Human Development and the Quest for Meaning*, San Francisco, Harper and Row Publishers, 1981, James W. FOWLER, « Une introduction progressive à la foi », dans *Concilium* 194, 1984, p. 77-87, et James W. FOWLER, « Théologie et psychologie dans l'étude du développement de la foi », *Concilium* 176, 1982, p. 145-150.

trace les contours de la manière dont une personne prend conscience de l'agir de Dieu dans le monde et comment elle répond à cet agir. Nous retraçons ce processus.

**- Stade 1 : foi indifférenciée**

La foi à ce stade réside dans l'espérance et la confiance de l'enfant à l'égard de son environnement et des significations contenues dans les soins parentaux, ce qui lui confère le sentiment d'être digne d'intérêt et chéri.

**- Stade 2 : foi intuitive-projective**

Ayant peu de contrôle sur ses impulsions, l'enfant est sous l'autorité formatrice du milieu familial. Égocentrique, il vit ses relations de façon parallèle avec les autres et avec l'environnement. Les croyances et les valeurs véhiculées par les personnes significatives ont beaucoup d'influence sur lui. Si ces personnes lui manifestent un réel intérêt et l'attirent par leurs qualités visibles, il les prend pour modèles. Leurs gestes, leurs attitudes, leur dire sur l'existence, sur Dieu, lui servent de moyens d'expression pour ses intuitions et ses fantaisies dans un monde qui est encore pour lui, sans loi, magique et imprévisible. La foi étant une question de confiance dans les autres, la qualité de confiance qu'il reçoit imprègne le registre émotionnel de sa foi. Les réalités qui échappent au contrôle des parents comme la mort, la maladie, lui font entrevoir qu'il doit y avoir un lieu d'autorité qui dépasse la présence tangible et immédiate des parents. À ce stade, Dieu agit physiquement et substantiellement dans le monde et est représenté

comme une force mystérieuse invisible, comme une âme ou l'air par exemple. Certains adultes sont à ce stade du développement.

Certains jeunes, parmi ceux que nous avons rencontrés, se représentent Dieu comme une énergie physique, comme une force agissante qui traverse le cosmos et qui peut être, à leur avis, un élément de la nature, le soleil, *une aubergine*, et pourquoi pas eux-mêmes comme corps physique traversé par cette énergie? Dans les récits d'enfance des jeunes qui sont actuellement à ce stade, il n'y a pas eu de modèles dans les yeux desquels ils pouvaient se retrouver. Il n'y a pas eu d'adultes capables de les initier à l'échange, pas de sujets capables d'éveiller le sujet.

### **- Stade 3 : foi mythico-littérale**

À ce stage, le cercle des personnes significatives pouvant fournir des repères à l'enfant s'élargit au-delà du groupe familial. Les éducateurs, les responsables d'activités, les pairs, ainsi que les coutumes de l'époque, les livres, les médias imprègnent l'enfant et laisseront des traces. Il peut maintenant évaluer de façon empirique, les qualités intérieures des personnes, leurs valeurs, leurs styles, leurs goûts et s'identifier avec ce qui lui apparaît le plus significatif et porteur d'avenir. Dans son cercle de relations, où il commence à porter attention à de l'autre, il s'ouvre de préférence aux personnes qui lui ressemblent, pensent comme lui et peuvent lui être utiles. C'est à travers ses besoins partagés avec d'autres, qu'il intègre la réalité, affirme le sentiment d'estime de lui-même et expérimente sa compétence.



Le développement de la pensée inductive et déductive, celui de la notion du temps, font naître l'idée d'un ordre du monde. L'enfant s'intéresse aux lois qui régissent les relations entre les personnes, ce qui lui permet de prévoir leurs comportements dans différentes situations. Rassuré, il peut entrer en relation de coopération avec ses semblables. Sa pensée étant concrète, littérale, unidimensionnelle, il s'approche de façon expérimentale du monde qu'il vit. Il appréhende par le récit le monde et ses relations. Les histoires, les mythes, les rites, la musique, l'aident à se constituer une cohérence du monde et à pouvoir l'exprimer. Les forces arbitraires, comme la mort et la maladie, éveillent en lui la notion de contingence du monde. Il s'ouvre à une justice égalitaire et pratique, la loi du talion.

Les représentations de Dieu sont anthropomorphiques. Dieu organise l'ordre du monde selon certaines intentions et il est attentif à celles des humains. Il agit dans la réciprocité, la justice, la légalité, et il respecte les intentions de ceux qui s'adressent à Lui. La foi, en fournissant à l'enfant des images idéales de soi, lui procure un matériel d'identification qui nourrit le sens de la valeur et de la compétence et permet l'identification et l'affiliation à des personnes et à des groupes idéalisés. Ces repères sont garants des promesses du présent et du futur. Selon Emilio Alberich et Ambroise Binz<sup>1</sup>, 8 à 12% de la population adulte se trouve à ce stade de développement.

---

<sup>1</sup> Voir Emilio ALBERICH et Ambroise BINZ, *Adultes et catéchèse*, p. 112.

#### - Stade 4 : foi synthético-conventionnelle

Ce stade débute habituellement autour de douze ans. Il correspond à l'arrivée de la pensée abstraite et conceptuelle qui rend possible la prise de distance par rapport au reçu et favorise le développement de la conscience réflexive de soi. Le champ social de l'individu s'élargit; il dépasse le cadre familial et institutionnel immédiat. L'adolescent cherche à se doter d'images de lui-même qui rencontrent l'approbation des autres. Par rapport à ceux-ci, il se positionne dans une relation *en miroir*. Même s'il cherche à se différencier d'eux, il accorde beaucoup d'importance à ce qu'ils pensent de lui et tentent de s'y conformer. Bien que des personnes significatives dont les qualités et les valeurs témoignent du sens qu'il veut donner à sa vie continuent de faire autorité pour lui, il prend aussi en compte l'approbation sociale dont ces personnes font l'objet. La validité d'une autorité se mesure aux qualités humaines d'une personne, et à ses compétences professionnelles, et à la crédibilité que lui confère l'institution et le milieu social. Cela s'applique aussi aux écrits et aux communications médiatiques qui retiennent son attention. L'autorité est extérieure à lui et il s'y conforme dans la mesure où il en reconnaît la validité, celle-ci étant liée en grande partie à l'approbation du milieu social. Le sentiment qu'une telle autorité est appréciée a préséance sur le raisonnement conceptuel.

Pour établir ses propres critères de vérité, l'adolescent s'appuie sur ce qu'il ressent et pense, mais pour les valider, il se base sur ce que pensent de lui les autres membres de la collectivité. Il vit des expériences personnelles mais c'est à partir de

l'opinion des autres qu'il leur confère une signification. Il rêve de devenir quelqu'un. À partir de ce qu'il expérimente de lui-même au moyen de ses rôles et fonctions, ainsi que par les questions qu'il pose à son environnement, l'adolescent cherche à définir une identité qui lui soit propre et qui le valorise auprès de ses groupes d'appartenance. Il s'implique dans la collaboration avec les autres et il est loyal dans ses engagements. Le vécu existentiel est plus important que les idées théoriques et l'appartenance, plus importante qu'une vision bien différenciée. Le monde dans lequel il vit peut apparaître chaotique et écrasant. C'est dans les repères partagés en groupe qu'ils trouvent une orientation, un moyen de mettre en ordre un monde qui lui paraît morcelé et menaçant.

La foi, à cet âge, trouve un support dans un groupe d'appartenance grâce auquel l'adolescent peut maintenir des images idéales de soi et partager avec d'autres son interprétation du monde; à partir de celle-ci, il trouve une cohérence pour soutenir l'expérience de plus en plus complexe qu'il fait de lui-même et du monde. Certains trouvent dans les échanges des éléments puissants pour nourrir une réflexion, une action et des initiatives qui peuvent être décisives pour leur vie. À ce stade du développement de la foi, la représentation de Dieu peut être celle d'un ami ou d'un compagnon. On retrouve à ce stade 40% de la population adulte.

**- Stade 5 : foi individuante réflexive.**

C'est habituellement vers l'âge de 18 ans que les individus parviennent à ce stade de développement. La conscience s'ouvre et se dégage de plus en plus des influences

extérieures. L'autorité commence à être intériorisée. Le moi cherche son fondement à partir de lui-même. Le jeune adulte porte son attention sur ses expériences personnelles, sur celle de ses pairs et aussi sur celle des groupes porteurs d'idéologies qui rejoignent ses sensibilités personnelles. Les choix qu'il fait, ses décisions, sont liés à ses expériences, à leur résonance dans sa vie et leur pertinence par rapport à ce qu'il rêve de devenir et de vivre. L'altruisme se développe. Les proches, les pairs, les groupes d'appartenance sont importants et suscitent son engagement. Il attache une grande importance à la qualité des relations interpersonnelles et rêve d'un modèle idéal de société.

La foi fait partie des éléments sur lesquels le jeune adulte de ce groupe porte un regard critique. Les contenus doivent être cohérents, s'intégrer dans une synthèse compréhensible et être en affinité avec sa vision personnelle du monde. En outre, il relativise cette synthèse sachant qu'elle n'est pas absolue. Il prend ses distances par rapport à toute communauté qui lui paraît trop éloignée de ses options personnelles. Proposer des lignes directrices pour établir une certaine cohérence du monde, offrir des orientations stimulantes, cela peut soutenir chez le jeune adulte de ce groupe une saine réflexion et proposer des modes d'action dans un monde où la réalité du relativisme comme choix culturel peut être cause d'indécision. Environ 15% de la population adulte se retrouve à ce stade.

### - Stade 6 : foi conjonctive

À ce stade, la personne est de plus en plus capable d'intériorisation et de subjectivation. L'autorité est complètement intériorisée. C'est de l'intérieur, à partir des convictions personnelles passées au crible de l'expérience que l'adulte évalue la réalité et prend ses décisions. Il est conscient de lui-même, de ses possibilités et de ses limites ainsi que de la complexité de la réalité humaine. Les polarités constituent la trame du tissu humain. Ils en déterminent la richesse et la complexité. L'adulte peut maintenant les réunir dans une synthèse dialectique où les extrêmes s'appellent et s'interpénètrent pour différencier le réel, colorer les situations, enrichir les expériences. Il peut voir et évaluer les aspects divers d'un problème ou d'une situation. Il est ouvert au pluralisme et en mesure de se laisser influencer positivement par cette donnée. Sa réflexion et son intérêt pour le champ relationnel et social s'étend au-delà de sa personne et de ses groupes d'appartenance et rejoint la communauté élargie. Une plus grande assurance personnelle et une autonomie accrue donnent lieu à une meilleure intimité avec les autres, une capacité plus grande pour entrer dans leur monde.

À cette étape, les adultes sont conscients d'ignorer beaucoup de choses sur eux-mêmes, sur les autres et sur l'Ultime, ce qui les rend plus humbles et plus sages devant leur propre mystère, celui des autres et celui de l'Ultime. La foi s'ouvre aux défis existentiels dans toute leur complexité ainsi qu'aux différentes visions qui sous-tendent ces défis. Elle assume les doutes que suscitent les opérations de discernement propres à cette étape, de même que le caractère de finitude des humains et des institutions. Une

meilleure articulation entre vie extérieure et vie intérieure est un facteur d'harmonie et d'intégrité. La foi est à la fois plus personnelle et plus universelle, plus engagée et plus consciente des limites personnelles et institutionnelles. Dieu est perçu à la fois comme immanent et transcendant. Les impératifs de justice et d'amour concernent toutes les personnes et tous les groupes. La personne est libre et autonome et elle entretient un rapport d'intimité et de coresponsabilité avec Dieu. On trouve à ce stade 15% des personnes adultes. Beaucoup n'y parviennent pas.

**- Stade 7 : foi universalisante**

À ce stade, la personne est unifiée. L'autorité réside dans la relation de participation du sujet à l'Ultime. Il y a interpénétration créatrice entre les conditions d'existence et la relation à l'Ultime; il s'agit en somme d'une incarnation du divin dans l'humain. La personne à ce stade est réconciliée avec elle-même et avec toutes les dimensions de l'être et de l'existence. Les contraires ne lui apparaissent plus comme des réalités paradoxales mais plutôt comme des termes sur le continuum de la réalité. Les différentes visions du monde sont une source d'enrichissement personnel de la synthèse de vie. L'adulte est empathique à la singularité de chacun dans sa réalité concrète, et en communion universelle avec tous les humains. Il est décentré de lui-même et orienté vers l'engagement dans la relation, dans la communication, dans la communauté d'être. Il est libre de se donner dans un amour à la fois passionné et détaché. La compassion est active et inclut tous les membres de la communauté universelle. Le sujet est conscient que la scène de l'Ultime, de la réalité du Royaume, est une dimension intégrante de sa

vie. En communion avec le Dieu Trinité qui l'habite et qu'il habite, le Dieu « avec les humains et pour les humains », il s'efforce de transformer les situations qui contrarient le mouvement d'humanisation et de spiritualisation des humains, ces deux mouvements n'en formant qu'un seul qui s'unifie dans la dynamique de l'amour. À ce stade, les frontières sont abolies, la vie reçue du Dieu Trinité circule de l'un à tous. Chacun(e) est est don et origine. Peu de personnes accèdent à ce stade.

### **3 Le modèle épigénétique d'Erik H. Erikson**

L'apprentissage de l'altérité est un apprentissage relationnel, une initiation à l'ordre symbolique d'où l'importance de la relation aux autres et de l'environnement social. Les recherches et la pratique clinique du psychanalyste Erik H. Erikson l'ont conduit à élaborer un modèle épigénétique, en huit étapes, de la croissance des ressources psychiques de l'être humain à partir de la maturation de l'organisme biologique, et du développement des ressources psychiques, par différenciation de plus en plus grande d'avec lui-même, les autres et le milieu social, et par intégration de la structure des institutions sociales qui entrent en jeu à chacun des étapes du développement<sup>1</sup>. Les défis de chacune des étapes mettent en jeu les ressources psychologiques, relationnelles et sociales. Les défis des quatre premières étapes sont relevés durant l'enfance, à la première étape, la ressource à développer est la confiance, à la deuxième, l'autonomie, à la troisième, l'initiative, à la quatrième, le travail. À

---

<sup>1</sup> Voir Erik H. ERIKSON, *Enfance et société*, traduit de l'anglais par A. Cardinet, 2<sup>e</sup> édition, Neuchâtel/Suisse, Delachaux et Niestlé, 1966, p. 168. (Actualités pédagogiques et psychologiques)

l'adolescence, c'est l'identité personnelle. Pour le jeune adulte, c'est l'intimité, pour l'adulte du milieu de la vie, la générativité, et pour la personne âgée, l'intégrité. La tâche propre aux jeunes adultes est l'intimité, capacité d'aimer des personnes particulières et de s'engager envers elles.

L'énergie qui différencie le jeune adulte l'invite à entrer en relation profonde avec lui-même et à désirer s'ouvrir et se relier à une autre personne en considérant ses besoins et ses désirs aussi importants que les siens propres. Cette énergie l'incite aussi à vivre des expériences de coopération et de concurrence, et à expérimenter qui il est lui-même. Cette période est celle des changements les plus difficiles à réaliser. À la période de l'adolescence, l'individu a pour tâche de se découvrir lui-même. Maintenant, il doit risquer de se perdre pour découvrir un *nous*. Car l'intimité, c'est non seulement faire quelque chose pour l'autre mais se donner tout en restant soi-même. Dans la réciprocité, dans le va-et-vient de la relation, le jeune fait l'expérience de lui-même et contribue à la croissance de l'autre. Cette reconnaissance réciproque est une source de joie, de dépassement et de guérison. Le sujet est affirmé lorsqu'un autre sujet est touché par lui. Car l'être humain ne s'affirme pas lui-même, c'est un don qu'il reçoit gratuitement. L'affirmation, qui est à la fois une manière d'être soi désirant et un don gratuit reçu d'un autre, est la base de l'intimité. La blessure émotionnelle la plus courante est le manque d'affirmation de soi. Cette blessure est présente chez plusieurs des jeunes adultes interviewés. L'être humain découvre sa valeur personnelle et unique, lorsqu'il est en relation avec quelqu'un qui l'aime sans condition. Sans l'expérience d'avoir été affirmé, il est difficile de vivre de l'intimité avec les autres. La survie des



couples et des groupes de vie dépend de la façon dont est vécue l'intimité. Plusieurs parmi les jeunes adultes que nous avons rencontrés sont incapables de vivre l'intimité ou ont de la difficulté à y parvenir. Leur parcours de vie montrent qu'effectivement ils n'ont pas eu, ou trop peu, la chance de rencontrer des personnes qui les considèrent pour eux-mêmes. Ces jeunes nous confient qu'ils cherchent quelque chose « à quoi s'accrocher ». En réalité, ils sont en quête d'affiliation. Ou bien ils ne sentent pas prêts à entreprendre une relation stable, ou alors, s'ils sont en couple, ils éprouvent des difficultés à faire face à l'engagement que leur relation comporte. Ces jeunes recherchent des adultes avec qui parler, ils cherchent des repères, « pour apprendre », disent-ils. Certains s'initient à la relation dans des groupes communautaires. D'autres nous ont confié combien la rencontre de leur conjoint(e) est guérissante pour eux, en les confirmant dans leur valeur. Les jeunes qui ont été éduqués par des parents accueillants aiment et cherchent à partager avec d'autres l'amour qu'ils ont reçu. Filiation humaine et filiation divine s'appellent l'une l'autre.

#### **4 Croissance personnelle et expérience de Dieu**

Les études portant sur le développement humain et religieux montrent qu'il existe un lien mutuel intrinsèque entre la croissance personnelle et l'expérience de Dieu. Vie relationnelle - et par là vie émotionnelle -, et vie spirituelle sont étroitement liées. La confiance est au centre du développement personnel. Elle est indispensable pour que le jeune adulte puisse être en présence de son intériorité et qu'il soit en mesure de la partager avec d'autres. L'altérité est la clé de la croissance. Elle est l'ouverture toujours

plus accentuée du sujet à l'A-autre. Les représentations de Dieu sont influencées par les propositions parentales et dépendent en grande partie du degré de maturation psychique. Elles peuvent favoriser le développement du jeune adulte ou lui nuire. L'appartenance socioculturelle influence également l'identité et l'ouverture à la foi transmise. La qualité du lien à Dieu est tributaire du vécu expérientiel et relationnel.

Le sujet est inscrit dans une généalogie. La maturation humaine et croyante résulte de l'émergence du sujet grâce à un travail de discernement qui se poursuit tout au long des étapes du développement, et qui le conduit à se différencier de la parole des autres et à dire « Je » en première personne, dans l'amour et la liberté. La filiation est la tâche psychologique et spirituelle globale. C'est la confiance et l'espérance générées par la filiation qui assurent le développement harmonieux de la personne. La foi chrétienne propose comme sens à l'existence celui de la filiation divine. Voyons comment filiation humaine et filiation divine s'appellent l'une l'autre et comment la tradition chrétienne rejoint en droite ligne les théories du développement humain et religieux.

## **5 Interrelation entre filiation humaine et filiation divine**

En régime chrétien, la vie spirituelle de l'être humain est définie par la vie filiale. Dans l'ordre psychique, l'individu est habilité à établir des liens symboliques avec d'autres. Dans l'ordre spirituel, le sujet confesse que la vie est don de l'Autre; il reconnaît sa filiation. La vie spirituelle se développe à l'intérieure de la vie relationnelle concrète de chaque individu. L'apprentissage débute dès la conception dans le désir même que les parents ont de l'enfant à venir. Il est important pour celui-ci que sa vie ait

son origine dans l'amour. Le nourrisson entre dans le monde des échanges par la médiation de la mère qui est donneuse de nourriture et par les autres pourvoyeurs de soins. Le bébé est entièrement dépendant. Il *est ses besoins* et il attend des autres leur satisfaction. La vie psychique s'enracine dans la dimension originaire de l'être humain qui a son ancrage dans le biologique. Le petit d'homme porte son désir sur les objets qui peuvent satisfaire ses besoins. Dans la tension vers leur résolution, il entre en interaction avec la mère pourvoyeuse de soins et il apprend de ces interactions les rudiments de la coopération. Alors que son corps n'est qu'un amas de pulsions qui commandent leur satisfaction, la parole de la mère confère du sens au vécu. Elle organise le corps en nommant ses parties et en distribuant les sensations selon les fonctions vitales. L'enfant apprend à se repérer dans ses fonctions corporelles. Il apprend aussi à différencier ses besoins des personnes qui y répondent, et par là, il se sépare de l'environnement et des personnes qui lui confèrent des soins. Il s'éveille à un moi distinct à la fois des autres et de l'environnement. C'est ainsi qu'il débute sa longue marche vers la différenciation jusqu'à l'autonomie d'un « Je suis », puis d'un « Je suis avec toi » libre et engagé.

La relation de la mère à l'enfant est d'une importance capitale dans la formation du sentiment d'identité de l'enfant et dans l'établissement d'une bonne image de lui-même. L'enfant ressent les pulsions de son corps et il fait l'expérience de soins qui les organisent. Il se constitue une mémoire qui est le recueil de son cheminement. Cette mémoire fait appel à l'imaginaire pour représenter le vécu heureux et malheureux. L'imaginaire réinterprète les événements, les relations, les réussites, les ratés, les manques, les absences. Il construit une image idéalisée de soi-même et de la réalité qui tend à la complétude, à l'atemporalité et à l'autosuffisance. L'image idéalisée rassure

l'enfant sur lui-même et sur sa capacité de s'assurer la vie en dehors des ratés. Il s'agit d'un fantasme d'autoengendrement, de toute-puissance qui est une assurance contre le don qui pourrait manquer. L'imaginaire invente des fictions, des leurres qui préserve de la peur de la perte du don par l'abandon des pourvoyeurs de soins ou encore de la crainte du don, qui est celle d'être dévoré, consommé, par ceux qui satisfont les besoins. L'enfant craint que la vie ne lui soit pas donnée. « La filiation est d'abord l'accueil de la vie comme un don<sup>1</sup>. » Le travail de la mémoire sera celui du rappel que la vie est donnée, que la différence sexuelle indique la limitation, que l'être humain est inscrit dans la durée et qu'il est voué à la finitude et à la mort. La mémoire est celle de la filiation, celle du don de l'Origine.

L'être humain est initiée à la vie spirituelle dès les débuts de sa vie. Si la mère est aimante et utilise la parole pour faire du don de la nourriture un don d'elle-même, le besoin de nourriture se convertit en désir de relation avec l'autre. Dans l'acte d'amour, le nourrisson apprend que la vie lui est donnée et que « l'autre » se donne à lui dans la relation et il désire cette relation. Dans cet échange, il est engendré fils ou fille, sujet reconnu par un autre digne de respect, d'estime et d'amour. Le corporel et le psychique de l'enfant trouvent un sens dans la parole adressée sous le mode de la reconnaissance et de l'amour. La conscience de soi de l'enfant s'éveille. Le sujet peut commencer à rassembler toutes les parties de lui-même et à en faire le support d'un sujet qui désire, qui espère. Il peut faire, des interactions qui surviennent avec les autres et son environnement, les médiations d'un lien qu'il commence à constituer avec eux. C'est la naissance de la volonté, de la volonté de vivre. Quand le lien qu'il entretient avec les personnes significatives se situent dans l'ordre du don, il fait l'apprentissage de la

---

<sup>1</sup> Jean-Claude SAGNE, « La source cachée », p. 58.

relation d'Alliance, il est initié à la vie spirituelle. En lui fournissant un cadre de représentations qui dépasse le milieu familial, en faisant baptiser l'enfant par exemple, les parents l'inscrivent dans une mémoire qui lui nomme la Source ultime de la vie et qui l'aide à espérer quand les sources habituelles de la vie - eux-mêmes, l'environnement - accusent leurs déficiences et ne peuvent répondre totalement à ses besoins et à ses désirs. La mémoire représentée témoigne de la mémoire vivante, au cœur de l'être spirituel, celle de la présence vivante du Don de l'Origine. « Elle est comme le lieu où jaillit en nous la Source nous donnant de boire l'eau vive qui ne cesse de s'écouler<sup>1</sup>. » Les paroles d'amour des parents réactualisent le don de la vie. Elles nourrissent la communion. Au sein de la famille, l'enfant peut apprendre à vivre dans une communauté d'Alliance, s'il est l'un des termes d'une relation d'amour<sup>2</sup>.

La capacité de parler en vérité, de dire le don de la parole, autorise l'enfant à prendre tout ce qui lui est offert, à désirer entrer en relation avec les autres sous le signe de la réciprocité. Elle éveille son intelligence à l'écoute de la parole qui l'invite à découvrir, à sélectionner, à créer. Elle éveille la volonté à désirer la vie, à attendre le don, à le recevoir et à l'échanger. La mémoire garde les paroles de vie, lesquelles réactualisent le don de la vie. Nommer l'enfant, l'appeler par son prénom, le désigne, le

<sup>1</sup> Jean-Claude SAGNE, *Viens vers le Père. L'enfance spirituelle, chemin de guérison*, p.125.

<sup>2</sup> À propos de l'éveil de l'enfant à la vie spirituelle, Françoise DOLTO dit : « À partir du moment où les parents aiment leur enfant, l'Esprit est là puisque l'Esprit est amour. Tout ce qui est amour est Esprit. [...] le fait même d'être baptisé est très important car l'enfant est alors introduit dans une population où des athlètes de l'Église prient. Bénéficiaire de la prière des autres donne une force formidable et en être imbibé, touché, change quelque chose en soi. [...] Il place le petit (ou l'adulte) où il était mais ne le savait pas. Il l'établit à un plan, dans une sphère mystérieuse : des mots, ont été dits qui l'ont immergé dans la Trinité, dans une circulation d'amour. [...] L'important ce sont les paroles qui ont été dites par le Christ : « Allez, plongez le monde entier dans cette communication d'amour qu'est la Trinité. » [...] C'est une manne, une richesse spirituelle : on révèle à l'esprit de cet enfant qu'il est à la source même de Dieu. Qu'il le sache consciemment ou non, son esprit en a été informé. [...] Si nous avons foi que nous leur donnons Dieu, ils le reçoivent tout comme nos paroles d'amour ou d'hostilité. Nous partageons avec eux ce que nous sommes. » dans Françoise DOLTO et Gérard SÉVÉRIN, *Les Évangiles et la foi au risque de la psychanalyse, ou, la vie du désir*, Édition augmentée et présentée par Gérard Sévérin; annotée par Claude Baldy-Moulinier, Paris, Gallimard, 1996, p. 361-364.

différencie, l'inscrit dans une histoire d'Alliance. Tout au long de son développement, de l'enfance, à l'adolescence, à la maturité, l'être humain chemine vers un « Je » personnel, intériorisé. Au cours de ce processus, il se décolle des dires des autres qui ne correspondent pas à son désir propre pour assumer son identité, répondre à son appel. Il se libère des différentes identifications et représentations pour s'ouvrir au mystère, le sien et celui de l'autre, à ce qui, en chacun, ne peut être représenté. Le sujet naît, croît et se développe dans la parole, et vit dans la relation qui l'éveille à la création de lui-même dans la liberté. Comme il n'existe pas de parents qui ne sont pas eux-mêmes blessés, toute initiation d'un être humain à la vie spirituelle comporte ses limites. Il n'y a pas de fille ou de fils d'homme sans blessures, sans cicatrices. Il n'y a pas de mémoire humaine qui ne soit pas blessée. La profondeur du manque dépend, en partie, du développement humain des parents et aussi de l'environnement social et religieux.

## **Conclusion**

Les entrevues que nous avons réalisées avec de jeunes adultes illustrent bien les propos que nous venons d'énoncer concernant le développement humain et religieux. Ceux et celles qui ont été trop peu affirmés sont en quête de repères et de personnes capables de les confirmer dans leur être et de les ancrer dans la vie. Ils recherchent un fondement, une base, dans des représentations capables de meubler leur mémoire, de faciliter leur discernement et d'être source d'espérance en l'avenir. Ceux et celles qui ont été affirmés ont conscience de disposer d'une généalogie, d'appartenir à une lignée qui les précède et les intègre en un « Nous ». Ils savent par expérience que la vie leur a été donnée et qu'il leur revient, en tant qu'adultes, de la transmettre à leur tour. Ceux et

celles qui se sont inscrits dans une lignée de croyants à la suite de rencontres avec des témoins de l'Alliance, accueillent le don de Dieu avec amour; ils vivent l'expérience d'être aimés et cherchent à transmettre ce qu'ils ont reçu sous la forme du don. Filiation humaine et filiation divine sont en corrélation, toutes deux prenant corps dans la parole.

La communication de la foi chrétienne est don de la Parole d'Alliance, reçue et accueillie gratuitement. Elle est la transmission du don de Dieu, de son Amour, du mode de relation esprit-saint : c'est une énergie qui crée et recrée le monde, qui suscite et ressuscite les sujets, qui fait des fils et des filles de l'Homme<sup>1</sup>, des enfants de Dieu. Engendrés en humanité, les fils et filles des parents humains peuvent reconnaître l'Amour du Dieu Père et Mère qui les invite à accepter librement de devenir ses enfants, de se laisser nommer, reconnaître et engendrer par Lui. La communication de la foi chrétienne emprunte les médiations et les représentations dont elle dispose, à savoir : l'humanité<sup>2</sup> des hommes et des femmes, le contexte culturel et social, de même que l'Écriture et la tradition, interprétées dans un langage propre à être entendu par les sujets en attente de surrection ou de résurrection.

Bien que nous ayons fait le constat que les jeunes adultes sont en rupture avec l'Église et que la communication de la foi chrétienne les rejoint peu, l'interprétation théologique a montré que les valeurs culturelles qu'ils ont intériorisées peuvent servir de véhicules pour interpréter la tradition chrétienne. L'interprétation psycho-religieuse a

---

<sup>1</sup> Homme dans le sens d'humanité.

<sup>2</sup> L'humanité dans le sens de chair, d'incarnation.

jeté un éclairage sur le processus de croissance humaine et spirituelle. Nous nous sommes rendus compte que les différentes représentations de Dieu que se font les jeunes adultes correspondent à l'enseignement reçu pour une part, et pour une autre, au stade de développement humain et religieux qu'ils ont atteint. Les enjeux et les défis de l'évangélisation des jeunes adultes se situent tant au plan théologique qu'à celui de leur développement humain et religieux. C'est ce que nous verrons dans la quatrième partie, celle de la prospective.



*QUATRIÈME PARTIE*

**COMMUNIQUER LA FOI CHRÉTIENNE**

## Introduction

Évangéliser est la mission de l'Église, sa raison d'être.

« Évangéliser pour l'Église, c'est porter la Bonne Nouvelle dans tous les milieux de l'humanité et, par son impact, transformer du dedans, rendre neuve l'humanité elle-même : « Voici que je fais l'univers nouveau! »<sup>1</sup> [...] »

...il importe d'évangéliser – non pas de façon décorative, comme par un vernis superficiel, mais de façon vitale, en profondeur et jusque dans leurs racines – la culture et les cultures de l'homme, dans le sens riche et large que ces termes ont dans *Gaudium et spes*<sup>2</sup>, partant toujours de la personne et revenant toujours aux rapports des personnes entre elles et avec Dieu.<sup>3</sup> »

Nous avons constaté que l'annonce de la Bonne Nouvelle n'a pas porté tous ses fruits chez un bon nombre de jeunes que nous avons interviewés. Trois paramètres majeurs ont influencé cette annonce : la présentation du message chrétien, le milieu culturel et social et le développement humain et spirituel des jeunes adultes. Dans la présentation du message chrétien, nous avons relevé des enjeux théologiques : la communication de la foi est d'abord communication du don de lui-même que Dieu fait aux humains; la conception que les jeunes adultes se font de la création a une incidence importante sur leur représentation d'eux-mêmes et de Dieu; la conception que les jeunes adultes se font de Dieu détermine le rapport qu'ils entretiennent avec Lui. Les traits culturels majeurs des jeunes adultes dont l'annonce de la Parole ne peut faire l'économie sont : la conscience personnelle placée au centre du monde et la priorité accordée à l'expérience sur les discours. La qualité du développement humain et spirituel conditionne la capacité d'entrer en relation avec soi-même, avec les autres et avec Dieu.

---

<sup>1</sup> Ap 21, 5.

<sup>2</sup> Cf. no 53.

<sup>3</sup> PAULVI, *L'évangélisation dans le monde moderne*, Discours du Pape, mensuel n° 315, janvier 1976, p. 22-24, soit *Evangelii Nuntiandi*, nos 18 et 20.

Nous allons questionner, tour à tour, les enjeux théologiques, culturels et développementaux dans le sens des défis qu'ils posent à la pratique de l'évangélisation, et nous terminerons en identifiant des pratiques concrètes qui permettent de rejoindre les jeunes adultes.

## CHAPITRE 12

### ENJEUX ET DÉFIS POUR L'ÉVANGÉLISATION

#### 1 Transmettre la foi chrétienne

La communication de la foi chrétienne ne rejoint qu'un petit nombre des jeunes adultes que nous avons interviewés. Ceux-ci l'ont d'abord reçue de membres de leur famille. Ces témoins de la foi, par leur attitude de confiance et d'accueil, ainsi que par la qualité de leur relation personnelle à Dieu, ont conféré au respect de la dignité de toute personne un sens transcendant et spirituel. Certains jeunes ont eu la chance de rencontrer des personnes significatives qui leur ont fait confiance lors de situations difficiles, ce qui leur a permis de prendre vraiment conscience de ce que signifie : croire en l'a-Autre. D'autres jeunes ont fait une expérience de Dieu à l'intérieur de mouvements où ils se sont sentis interpellés par un contenu et des expériences qui, partagés en groupe, rejoignaient leurs préoccupations au niveau de leur relation à eux-mêmes, aux autres et à Dieu. Le fait d'avoir été écoutés et accueillis a produit en eux un effet libérateur.

La période de l'adolescence a marqué un tournant dans la vie de la plupart de ces jeunes. Les théories de la maturation humaine et spirituelle soulignent l'importance de

la période charnière qui sépare l'adolescence de la vie adulte. C'est à ce moment que la capacité d'intériorisation s'intensifie et que le jeune quitte l'attitude dite de *religion* pour accéder à celle de *foi*, ou alors il se laisse gagner par l'athéisme ou l'indifférence religieuse. Tout dépend de l'expérience qu'il aura vécue dans l'enfance : si elle a été crédible, elle aura favorisé un sentiment d'autonomie et de liberté; mais dans le cas contraire, elle aura été une source d'infantilisation et d'aliénation. Dans le premier cas, le jeune est à la recherche de ressources qui puissent l'aider à approfondir ce qu'il a reçu – parce que, sans cette aide, il lui est habituellement difficile de surmonter le doute inhérent à cette étape -, et, dans le second cas, le jeune prend ses distances par rapport à une religion qui, à son avis, ne le fait pas vivre. Certains vont chercher au sein d'autres groupes religieux une cohérence et des raisons de croire. La majorité de ceux que nous avons interviewés éprouvent une véritable répulsion pour toute approche autoritaire et dogmatique qui ne respecte pas leur autonomie et entrave la liberté de leur cheminement. En général, les jeunes ne comprennent pas le sens des contenus qui leur ont été transmis et ne peuvent donc pas s'en inspirer pour structurer leur vie. Pour l'Église, il s'agit de bien cibler ce qui est important dans la communication de la foi aux jeunes adultes et aussi la manière de le faire : ces enjeux sont fondamentaux.

### **1.1 Communiquer le désir de Dieu**

Les jeunes adultes que nous avons interviewés ignorent pratiquement tout du christianisme dont ils ne retiennent que le message : « Aimez-vous les uns les autres. ». Quelques uns, comme Régine, Alice, Christophe, Robert et Michel, savent d'expérience

qu'ils sont précieux aux yeux de Dieu et, qu'en conséquence, tous les êtres humains sont précieux car ils sont le visage concret de Dieu. Dieu et Jésus sont pour eux lumière, source et inspiration. Leur foi, mise en contact avec l'essentiel par des témoins, tient le cap parce qu'elle est expérience personnelle et rencontre réelle avec le Dieu Vivant qui les habite. Pour la majorité des autres, l'initiation chrétienne a laissé peu de traces et peu de matériau pouvant soutenir une réflexion et une démarche de foi. Elle s'est limitée à quelques gestes extérieurs, quelques rites exécutés sans conviction et à des enseignements peu compris la plupart du temps, sans prise sur le réel ou même rejetés à cause de leur caractère culpabilisant. Cet état de fait signe la difficulté qu'ont éprouvée beaucoup d'éducateurs de la foi et de pasteurs durant la période de transition qui a suivi le Concile Vatican II, alors qu'ils ont tenté d'exprimer, dans une synthèse renouvelée, la vision chrétienne du monde. Pour que le travail d'évangélisation auprès des jeunes adultes soit fécond, il est vital que les intervenants aient une vision claire de ce qui constitue l'essentiel de la foi chrétienne, soit le désir de Dieu d'entrer en relation avec tous les humains.

La communication de la foi chrétienne s'enracine dans le don que Dieu fait de Lui-même à l'être humain. Le Verbe incarné a révélé la structure relationnelle du Dieu Trinité : Père, Fils et Esprit. Il a témoigné du désir du Père : que chacun des êtres humains parvienne à la plénitude de son être en devenant libre de toutes les déterminations qui l'empêchent d'être lui-même et de s'ouvrir aux autres. Le sujet en l'être humain transcende les déterminations de la nature et de la culture, du Ça et du Surmoi. Il parle à la première personne et il est appelé, à la suite d'un long processus de

croissance humaine et spirituelle, à dire de façon libre et gratuite, à la ressemblance de Dieu: « Je suis » et « Je serai avec toi toujours ». À l'image de Dieu, l'être humain est sujet libre dans la relation de don. Il s'engendre dans la relation en accueillant la Parole qui le nomme comme être unique, le reconnaît comme sujet de relation et l'invite à entrer de façon libre en relation de communion avec Dieu. Le Père se donne tout entier aux êtres humains et Il désire être accueilli par eux pour pouvoir communiquer ce qu'Il est. Cet acte d'amour reçu communique la Vie divine dans la Parole créatrice qui est appel à la relation et libération de l'emprisonnement dans le moi parce qu'elle fait habiter le sujet dans la relation.

*L'enjeu de la foi chrétienne est la libération du sujet du poids des déterminations biologiques, culturelles et sociales afin que celles-ci deviennent des médiations sur le chemin de l'expérience de l'amour du Dieu Père, Fils et Esprit. Ce Dieu appelle chacun des êtres humains à reconnaître sa filiation divine afin d'accueillir le don de Dieu, son Royaume, au-delà des nécessaires médiations. Le Royaume de Dieu est à l'intérieur même de la relation. Par la médiation de la Parole, il est la demeure du sujet. Le Royaume est la relation de don, car le sujet n'existe pas sans l'A-autre, de la même façon que le Fils n'existe pas sans le don du Père, le Père sans l'accueil du Fils, l'Esprit sans le don mutuel du Père et du Fils. Père, Fils et Esprit sont des termes qui désignent une relation. Les êtres humains reçoivent du Père et du Fils, le don de l'Esprit, la capacité de la relation qui permet de vivre en fils ou en fille de Dieu, en frères ou sœurs de tous les humains, dans l'ordre du don, l'ordre de l'engendrement spirituel, de la nouvelle naissance dans la Parole.*

## 1.2 Témoigner de la gratuité de Dieu

Plusieurs jeunes adultes nous ont confié qu'ils souffraient de n'avoir pas été reconnus et aimés pour eux-mêmes. Certains ont affirmé que ce manque leur fait vivre « l'enfer ». Tous savent intuitivement que l'être humain est d'une grande dignité et placent le respect en tête de liste comme valeur sacrée. Quelques uns ont dit l'importance qu'avait eu pour eux l'attitude accueillante ou valorisante de certains éducateurs ou animateurs. Ces attitudes leur ont permis de se percevoir comme « recevables » et de s'accepter davantage. D'autres ont affirmé que l'épreuve du manque d'amour leur a appris qu'ils étaient les seuls responsables de leur bonheur. Ceux-là comptent sur leur lucidité pour conquérir leur place au soleil. La reconnaissance est affirmation de soi par la nomination gracieuse de l'autre qui m'institue digne de faire alliance avec lui. C'est là le propre de la filiation. Quand Jésus « appelle » les pécheurs, les malades et les exclus, ne leur témoignent-ils pas qu'ils sont dignes d'être partenaires de la relation? Quand Jésus guérit, il se préoccupe de réinsérer les malades et les pécheurs dans la communauté. N'est-ce pas leur foi en eux-mêmes retrouvée qui sauvent les marginalisés. « Va en paix, ta foi t'as sauvée<sup>1</sup>! », affirme Jésus.

Le Verbe éternel s'est incarné pour révéler le mystère relationnel de l'être humain appelé à retrouver sa place de fils ou de fille, de frère ou de sœur, à l'intérieur du Royaume de Dieu, celui de la relation de don. Les saints et saintes de l'Ancien et du Nouveau Testament témoignent de la présence active, créatrice et libératrice de Dieu dans sa Parole adressée aux humains. Ils ont expérimenté la force du lien qui les unissait à Lui, lien d'Alliance où Dieu accompagne son peuple sur le chemin de la libération.

---

<sup>1</sup> Lc, 7, 50.



Dans les mythes de la Genèse, ils ont exprimé leur compréhension de l'épreuve que chaque être humain doit surmonter, celle de croire qu'il peut se construire seul, dans la voie de la connaissance objective. Or, le sujet ne peut advenir que dans la parole de l'Autre qui le reconnaît et le nomme comme individu unique et sujet de la relation, ce que révèle la loi du don ou l'interdit de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Jésus a repris de façon nouvelle l'enseignement de ce mythe dans la parabole du fils qui réclame sa part d'héritage et se sépare de son père pour inventer sa vie à partir de ses seules forces, de ses seuls moyens. Après bien des épreuves, il découvre que sa demeure est le Royaume du Père, où deux bras l'attendent pour l'étreindre et le nommer comme fils, héritier du Royaume<sup>1</sup>.

La tentation de se construire seul hante plusieurs jeunes que nous avons interviewés. Certains l'ont exprimé de façon non équivoque dans les termes suivants : « L'absolu, c'est moi. », ou encore, « C'est moi mon dieu ». Ces jeunes sont axés sur la réussite personnelle, le bien-être affectif et l'abondance matérielle. Leurs propos laissent entendre qu'il y a eu peu de gratuité dans les milieux où ils ont évolué ou encore qu'elle ne les a pas atteints. Leur horizon est limité et peu apte à soulever des montagnes. *C'est un défi pour l'Église d'éveiller les jeunes adultes à la gratuité.* L'apprentissage du don est d'abord celle d'un reçu. Pour connaître ce qu'est la gratuité, le jeune doit en faire l'expérience; c'est alors seulement qu'il pourra exprimer dans la relation avec d'autres ce qu'il a découvert et appris par son expérience personnelle. Cela fait partie de l'annonce de l'Évangile de permettre aux jeunes de faire l'expérience de relations gratuites qui les éveillent à la relation de don, à la scène spirituelle, au

---

<sup>1</sup> Voir Lc 15, 11-32.

Royaume de Dieu. Pour les intervenants, ce qui compte avant tout, ce n'est pas de s'acquitter d'obligations pastorales mais de rencontrer les jeunes pour eux-mêmes, afin de leur donner l'opportunité de devenir conscients que la gratuité est ce qui les humanise.

### **1.3 Apprendre à accueillir le don de Dieu**

L'accueil, voilà une vertu qui n'a pas nécessairement bonne presse dans un monde axé sur la compétition, où l'attitude agressive est souvent associée au succès et l'attitude réceptive, à la passivité perdante. Plusieurs jeunes parmi ceux que nous avons interviewés sont ambivalents devant cette situation. Certains craignent de ne pas disposer des outils psychiques et spirituels nécessaires pour faire face à un monde intransigeant qui valorise les compétences personnelles et professionnelles et les succès. Cet état de fait exerce sur les jeunes une pression qui contribue à alimenter chez certains un sentiment d'impuissance. Le dynamisme fondamental de l'être humain est la confiance. Elle naît chez l'être humain reconnu digne de relation par quelqu'un d'autre. Le théologien Edward Schillebeekx n'hésite pas à dire que l'accueil inconditionnel de Dieu pour chaque être humain est l'expérience chrétienne fondamentale<sup>1</sup>. Pour Thomas Anthony Harris, neurologue et psychiatre, c'est la grâce d'être accepté qui constitue l'expérience religieuse fondamentale<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir, *Plaidoyer pour le peuple de Dieu*, p. 37.

<sup>2</sup> Voir, *D'accord avec soi et les autres; guide pratique d'analyse transactionnelle*, Paris, Épi, p. 206-207. Thomas Anthony Harris réfère à Paul Tillich.

Devenir accueil, c'est faire l'expérience de la présence de Dieu, c'est découvrir la prière. Régine, Christophe, Alice, Michel, et d'autres, ont fait cette expérience et n'hésitent pas à dire que c'est elle qui leur a fait prendre conscience de leur valeur et de celle des autres. La majorité des jeunes nous ont confié qu'ils priaient, de façon régulière ou occasionnelle, pour demander et remercier et que ces moments étaient importants pour eux. C'est dire que la plupart des jeunes ont conscience, bien que de façon minimale parfois, qu'il existe à l'intérieur d'eux-mêmes un lieu où ils peuvent s'entretenir avec Dieu. La Bible nomme ce lieu « cœur ». Que ce soit pour quelques instants ou pour un temps plus long selon les cas, ils pénètrent à l'intérieur d'eux-mêmes dans ce lieu, faisant passer leur conscience de la scène extérieure à la scène intérieure, là où ils se reçoivent d'un Autre. Grâce à cette expérience, ils perçoivent qu'entre eux et Dieu il existe un lien. Dans la plupart des cas, cette connaissance intuitive, privée d'une grille de lecture qui en permettrait l'élaboration et l'intériorisation, ne peut porter tous ses fruits.

*Voilà donc pour l'Église un défi important : amener les jeunes adultes à découvrir leur « cœur » intérieur, comme partie intégrante de leur identité, comme lieu de relation avec Celui qui leur communique la vie de l'Esprit. C'est en ce lieu qu'ils peuvent se libérer de leurs déterminations biologiques, culturelles et sociales et arriver à reconnaître que le sujet en eux n'est soumis à aucune de ces détermination mais qu'il a la vocation de s'affranchir de toutes celles qui l'empêchent de dire « Je suis », d'être « présent », en vérité. Dans la prière, les jeunes se présentent devant Dieu qui les accueille pour ce qu'ils sont et les invite à créer leur vie selon leur désir, dans le*

dynamisme de l'amour parce que seul l'amour fait vivre. Accueil et amour, deux mots à réhabiliter parce qu'ils sont le chemin vers la vérité de l'être, de son accomplissement. Le témoignage de Michel est très fort à ce sujet. C'est en méditant qu'il a appris à se connaître et à s'accueillir en vérité. La prière est une Source qui le désaltère, une Lumière qui éclaire sa route, une Vie qu'il partage avec ceux qui désespèrent, qui n'y croient plus. La prière est à la fois personnelle et communautaire parce qu'elle ouvre au monde de l'Autre et que le monde de Dieu c'est l'humanité. *C'est un défi pour l'Église d'offrir aux jeunes des lieux d'initiation à la méditation et à la prière personnelle.* Le trésor ecclésial regorge de traditions qui ont fait leurs preuves en ce domaine. C'est une motion de confiance à l'égard des jeunes que de leur proposer des voies éprouvées par les grands priants.

#### **1.4 Apprendre l'écoute intérieure de la Parole de Dieu**

Nombreux sont les jeunes parmi ceux que nous avons interviewés qui sont en quête de spiritualité. Ceux qui persévèrent dans la foi chrétienne le font parce qu'ils ont accédé au niveau spirituel du message chrétien, à la dimension du Mystère. Plusieurs ont pris leurs distances vis-à-vis du christianisme parce qu'il ne leur offre pas une voie qui les aide à mieux se connaître et à se situer dans le monde. L'enseignement dogmatique ne s'est pas avéré utile pour répondre aux questions vitales qu'ils portent. Un bon nombre ont cherché dans les sciences psychologiques, parapsychologiques ou ésotériques des connaissances qui les éclairent et balisent leur route vers la connaissance et l'accomplissement d'eux-mêmes. La majorité de ceux-ci n'ont pas trouvé ce qu'ils

cherchaient. La dimension du Mystère ne peut être révélé que dans la confession de foi de ceux qui en ont fait l'expérience. À cet égard, la Bible est la ressource première des chrétiens.

La Bible conserve les traces de la quête de sens des êtres humains et de la Parole de Dieu qui l'a accompagnée. Elle raconte les mouvements du désir humain et la prière de Dieu adressée à ses enfants. L'intériorité chrétienne se nourrit de l'écoute du désir de Dieu qui est de sauver les humains, de les libérer de ce qui les aliène et les empêche de devenir sujets libres, dans la relation de Parole. Le désir de Dieu ne peut être traduit dans des savoirs extérieurs, objectivés, qui feraient de Lui un objet de science et non un Sujet de la relation. Il perdrait ainsi sa capacité de symboliser la relation d'Alliance qu'il propose aux humains. La vie spirituelle s'éveille dans l'écoute intérieure de la Parole de Dieu, dans une saisie vitale qui se joue au niveau du « cœur » de l'homme et du « cœur » de Dieu.

Il ne faut cependant pas confondre affectivité et intériorité. Alors que l'affectivité conduit à l'idée du « bon Dieu », à un humanisme généreux, l'intériorité met en présence du Père qui donne la Vie. Quand Jésus-Christ n'est plus considéré comme le révélateur du don du Père, il devient le messager de valeurs morales et d'idées religieuses louables. La croyance en ces valeurs et idées humanistes confond également le chrétien avec l'honnête homme car, en réalité, il n'y a pas de différence entre eux. Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, le Messie annoncé, qui accomplit les Écritures. Il est Celui qui les récapitule, les réalise, les actualise. La personne de Jésus est investie par

toute la Bible. La connaissance de celle-ci est indispensable pour construire l'intériorité des croyants chrétiens. Il ne s'agit pas uniquement de la connaissance positive des faits, mais aussi, et particulièrement, de la connaissance symbolique de ce qui se joue d'existentiel entre l'être humain et Dieu, et permet d'entrer aujourd'hui dans l'actualité événementielle du salut dont elle porte la trace.

L'initiation au Mystère n'est pas d'abord l'apprentissage de concepts définis, véhiculés par des discours, mais bien davantage la connaissance d'un ensemble de faits et de figures qui s'articulent aux grands récits de la Bible et qui sont racontés de façon à éveiller chez l'auditeur une résonance qui trouve un écho dans les événements de son existence comme dans ceux de la collectivité. *C'est un défi important pour l'Église d'initier les jeunes adultes à la lecture spirituelle de la Bible.* Sans elle, comment pourraient-ils découvrir la Parole que Dieu leur adresse? Les entrevues ont bien montré qu'une connaissance rationaliste du christianisme ne suscite pas la foi chez les jeunes qui considèrent que ce type de connaissance ne les aide pas à vivre.

### **1.5 À partir de la Tradition vivante, faire émerger une parole personnelle**

Les jeunes adultes que nous avons interviewés désirent être écoutés et prendre la parole. Pour la majorité, ils se sentent en dehors de la réalité ecclésiale. Pour un bon nombre, l'Église est le temple de pierres construit de mains d'hommes et non la réalité du Corps du Christ édifié par la communion des croyants. L'Église représente également pour eux un système qui vit d'une hiérarchie investie de pouvoirs et

détentrices d'une vérité qu'elle impose de l'extérieur à l'aide de dogmes et de diktats moraux. Les jeunes adultes fuient ce système « d'enseignants » qui ne tient pas compte de leur dignité de sujets de la parole. Plusieurs parmi ceux qui ont pris leurs distances vis-à-vis de l'Église souhaitent qu'elle devienne un lieu où ils puissent s'exprimer et être écoutés. Ils désirent partager la parole avec tous les participants durant les célébrations liturgiques. Ils réclament également davantage d'ouverture de sa part aux situations diverses qu'ils vivent. Plusieurs sont conscients d'ignorer pratiquement tout du christianisme. Ils souhaitent apprendre dans le dialogue et l'échange.

La Bible et la Tradition vivante sont des médiations qui symbolisent la vie dans l'Esprit. Le sujet humain ne peut naître à lui-même que dans l'ordre des figures, des symbolisations et des institutions. Il s'affirme lui-même en répondant de façon singulière et libre au don de la vie. La relation spirituelle au Dieu Trinité est médiatisée par la Parole, l'Écriture, la Tradition et l'être-ensemble. Les êtres humains sont des sujets incarnés qui s'engendrent les uns les autres dans les relations spirituelles (sous le mode esprit-saint, de sujet à sujet) qu'ils entretiennent entre eux.

*Un défi pour les intervenants, c'est d'apprendre aux jeunes adultes à confronter la Parole qui surgit de leur conscience et de leur expérience, à la parole des témoins : témoignages consignés dans la Tradition ou échangés dans la communauté spirituelle. Grâce à une mise en corrélation critique de leur expérience avec celle des témoins, les jeunes se décentrent d'eux-mêmes pour s'ouvrir à l'Autre de la Parole. Ils effectuent ainsi un travail à la fois sur eux-mêmes et sur la tradition vivante. Ils reprennent pour*

leur compte, de façon libre et nouvelle, la révélation de Dieu médiatisée par les témoins. Ils deviennent sujets de la Parole, filles et fils, après avoir été assujettis à la Parole de l'Origine, du Père qui les précède; ainsi ils témoignent de l'altérité qui les devance et de la relation d'amour qui les unit au Père. C'est le désir de Dieu que les sujets humains prennent la parole et affirment : « Je suis ». Il importe que les intervenants pastoraux soient à l'écoute de l'Esprit de Dieu dans la parole des jeunes adultes et ils doivent se réjouir lorsque de l'écoute de la Parole de Dieu surgit chez ces jeunes une parole nouvelle, créatrice de nouveauté spirituelle pour aujourd'hui. Il est bon de rappeler à nouveau que, de même que les pieds nous déplacent dans l'espace, de même la parole nous fait cheminer dans la vie spirituelle.

Pour que les jeunes adultes puissent prendre conscience de leur vie spirituelle, ils leur faut la médiation d'un langage, d'un monde de représentations qui la symbolise et en permette l'expression. Il n'y a pas de croire chrétien sans références et sans appartenances, sans horizon qui maintienne le croire ouvert et sans engagement du sujet à l'égard du don reçu. Les figures chrétiennes du croire renvoient à plus qu'elles-mêmes et permettent d'opérer le passage de la scène extérieure à la scène intérieure, de la scène du monde socio-historique, à la scène de l'Esprit. La foi chrétienne n'est pas assimilation à un corps de doctrines mais adhésion à Quelqu'un. Elle est de l'ordre de l'existence. Elle requiert le consentement au Royaume de Dieu et à une vie dynamisée par les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. La foi ne saurait cependant se passer de l'intelligibilité de son acte, elle ne saurait s'extirper d'une expérience primaire, sans le concours d'un monde de représentations qui la médiatisent. La prière,



les rites et les sacrements symbolisent la rencontre réelle entre Dieu et le croyant. Sans les signes et les symboles qui la représentent, la foi demeure vague et floue, sans consistance. Des apprentissages tels que la connaissance de récits, de formules, de prières, du calendrier liturgique donnent corps à une foi qui s'incarne dans un être humain fait de chair et d'esprit.

La Parole de Dieu est l'élément central de la foi. Elle prend corps et anime l'être humain quand elle est communiquée avec cohérence, dans une dynamique qui met en jeu tous les canaux spirituels : l'écoute, le partage, la célébration et la pratique. La communion eucharistique est le sacrement de la foi chrétienne. Si la formation de petits groupes peut favoriser l'évangélisation et la pratique chrétienne, l'assemblée eucharistique symbolise la communion universelle. Elle est le lieu privilégié de l'initiation chrétienne tant par sa puissance symbolique que par sa plus grande accessibilité. *Revitaliser les célébrations eucharistiques est un défi de la plus grande importance.* Les 20-30 ans les ont délaissées parce qu'ils ne sont pas rejoints par elles. Pour eux, elles tiennent davantage du spectacle que de la participation commune à la communion du Corps du Christ au Père, dans l'Esprit.

### **1.6 Développer le goût d'une sagesse de vie et éduquer au désir**

Initier au mystère chrétien représente un défi majeur dans une société positiviste et de profonde déculturation religieuse. Les jeunes adultes, éduqués dans une culture scientifique et pragmatique, sont de plus en plus éloignés du langage des figures et des

symboles. Ils sont plus près de leurs besoins que de leurs désirs. Pour les aider à prendre conscience de leurs aspirations profondes, il est important de développer chez eux le goût d'une sagesse de vie qui rejoigne leur désir de vivre de façon accomplie, en harmonie avec la nature et en solidarité avec autrui. *C'est un enjeu important pour l'Église que de proposer aux jeunes adultes la voie chrétienne comme chemin de naissance à eux-mêmes, espace d'ouverture aux autres et lieu de transformation du monde.* Cette proposition peut les rejoindre dans leur aspiration fondamentale à la relation, à la nomination, à la reconnaissance, au don et à la création.

Les jeunes adultes que nous avons interviewés ont exprimé de l'insatisfaction quant au mode de vie imposé par la culture libérale moderne. Pour la majorité, l'argent est considéré comme un problème parce qu'il « mène le monde ». Il pèse lourd dans l'établissement des conditions de travail, l'organisation des horaires et la cadence qu'il impose souvent au rythme de la vie. Plusieurs jeunes adultes nous ont confié qu'ils vivaient un niveau élevé de stress. Certains parmi eux jugent la qualité de vie au travail plus importante qu'un salaire élevé. Plusieurs s'inquiètent de l'écart qui ne cesse de croître entre les riches et les pauvres. La majorité se sentent impuissants devant l'impossibilité de transformer les structures sociales et déplorent les faiblesses d'une bureaucratie qui vise à contenter les besoins individuels mais ne tient pas compte du besoin qu'ont les gens de se rassembler pour débattre des questions qui les préoccupent, ce qui explique en partie le désintérêt de bien des jeunes pour la politique. Plusieurs vivent la même réalité au niveau ecclésial. Les jeunes adultes sont en quête d'un style de vie plus harmonieux qui tienne compte de toutes les dimensions de leur être. Nancy,

par exemple, s'est tournée vers la beauté souhaitant que l'élévation qu'elle porte en elle-même l'inspire et soit facteur d'harmonie et d'espérance dans un monde où elle perçoit beaucoup de souffrances et d'inégalités. Plusieurs s'intéressent à la science qui se préoccupe, à leur avis, de l'amélioration de la qualité de la vie. Ils souhaitent trouver là des outils pour résoudre leurs problèmes. Beaucoup cherchent dans leurs relations avec leurs proches et leurs amis ce qui donne de la saveur à la vie. Ils considèrent que l'amour et l'amitié sont ce qui contribue le plus à leur bonheur.

Sans toujours pouvoir l'exprimer peut-être, cette génération est consciente qu'il existe une différence fondamentale entre les besoins et les désirs. En fait foi la priorité qu'elle accorde aux relations affectives chaleureuses. Plusieurs jeunes adultes cependant se laissent happer par l'attrait des objets qui assouviennent les besoins immédiats. Dans la poursuite du bonheur, il est facile, dans une société qui valorise la consommation de se tromper sur le choix des voies qui le procurent à long terme et qui conduisent à la joie qui demeure plutôt qu'au plaisir immédiat. C'est là le sens de la conversion chrétienne : se détourner du monde des objets pour s'ouvrir à l'a-Autre de la relation qui suscite et ressuscite le sujet.

*C'est un défi pour les intervenants pastoraux d'éveiller les jeunes à accorder la priorité au désir sur les besoins dans leur quête d'identité et de sens à donner à leur vie. Éveiller les jeunes adultes au désir est un préalable à la communication de la foi puisque celle-ci est la rencontre de Quelqu'un. Faire prendre conscience aux jeunes que la priorité qu'ils accordent aux relations affectives avec leurs proches témoigne du*

*fait qu'ils sont des êtres de désir. Les amener à repérer en eux-mêmes les signes de la présence de Quelqu'un et à approfondir la signification ultime de la parole comme témoignage d'un appel à la relation. Les sensibiliser aux différents niveaux de leur existence en leur montrant que comme êtres de désir ils sont irréductibles aux déterminations biologiques, sociales et culturelles et qu'ils aspirent à la liberté d'aimer et d'être aimés au-delà de ces contingences. Leur faire réaliser que l'histoire de l'humanité se joue sur deux scènes : celle du monde concret où ils vivent et celle du Royaume qui rejoint leur mystère. En dialogue avec eux, conférer aux situations limites le sens du passage de la mort à la résurrection. Tels sont les défis qui aideront les jeunes de 20-30 ans à naître à eux-mêmes comme sujets de désir, favorisant ainsi leur participation à la création.*

*L'enjeu de la communication de la foi chrétienne, c'est la révélation à l'être humain du désir de Dieu de l'établir et de l'affirmer dans la relation de don, créatrice du sujet et de l'être-ensemble. Peu de jeunes adultes parmi ceux que nous avons interviewés peuvent exprimer clairement que l'enjeu de la foi chrétienne c'est la reconnaissance de l'amour que Dieu leur porte, lequel va jusqu'à l'adoption filiale, faisant d'eux des filles et des fils promus à la vie divine. Par contre, ils savent intuitivement que l'être humain est d'une grande dignité puisqu'ils reconnaissent que le respect est une valeur sacrée. Sans la puissance d'une parole qui les situe au-delà des contingences socio-historiques, les jeunes peuvent-ils en toutes circonstances conférer à tout être humain une valeur sacrée et se comporter en conséquence? Peuvent-ils se reconnaître eux-mêmes filles et fils aimés de Dieu en n'importe laquelle situation, sujets*

d'une fidélité indéfectible qui les maintient dans une dignité que rien ne peut altérer? Plusieurs jeunes parmi ceux que nous avons rencontrés manquent de foi en eux-mêmes parce qu'ils n'ont pas été suffisamment affirmés. *C'est un défi pour l'Église de transmettre aux jeunes le désir que Dieu a d'eux et de les affirmer par ce désir. C'est un défi également pour l'Église de leur présenter la vision chrétienne dans son ensemble puisqu'ils l'ignorent.* Elle ne pourra le faire que si les intervenants pastoraux ont une connaissance suffisante du Mystère chrétien et qu'ils peuvent le communiquer dans une synthèse cohérente. Comme les interventions auprès de 20-30 ans sont le plus souvent ponctuelles et circonstanciées, il est important de situer chacune des interventions à l'intérieur de la synthèse globale pour qu'elle trouve sa pleine signification et que les jeunes puissent s'approprier le Mystère chrétien. Plusieurs jeunes ont manifesté le désir de comprendre leur foi et de se l'approprier. *L'Église doit relever le défi d'offrir aux 20-30 ans des lieux de ressourcement où ils pourront trouver des réponses à leurs questions et obtenir une formation à l'intelligence de la foi qui leur permette d'en débattre et de la soutenir dans la culture actuelle.*

## **2 L'enjeu de la Création**

Les jeunes adultes sont en général conscients du fait que la vie est un don. Qu'elle surgisse d'une énergie qui dynamise tout le cosmos, ou qu'elle vienne d'une Intention de Quelqu'un, pour eux, ils considèrent la vie comme un cadeau, un reçu. Pour plusieurs la nature fait signe d'une Énergie qui les dépasse ou d'un être Suprême qui est à l'Origine de tout. Quelque chose dynamise l'univers et eux-mêmes puisqu'ils en font partie, ou

encore Quelqu'un les précède, et cette Présence est toujours à l'œuvre. La mort est une question lancinante qui fragilise les jeunes qui en ont été témoins et qui ne parviennent pas à intérioriser l'expérience qu'ils en ont faite. Certains, qui ont vécu le deuil d'un être cher, parent ou ami, nous ont confié n'avoir pas réussi à s'en remettre. La vie, la mort et la force de la nature posent à la majorité des jeunes la question d'un « autre », d'un « ailleurs », d'un « au-delà » d'eux-mêmes. Quelques uns ne se la posent pas et d'autres l'occultent, s'en tenant à vivre le « ici et maintenant » avec le plus de satisfaction possible.

## **2.1 Répondre aux questions existentielles**

La mort n'ayant pas de place dans un schéma du monde positiviste et linéaire est souvent occultée. La rationalité scientifique qui propose des techniques de salut en soins de toutes sortes, peut donner à croire que la libération se situe uniquement dans la dimension extérieure du monde. Il est vrai que les sciences et les techniques libèrent les êtres humains de différentes formes d'asservissement et les « sauvent » de situations aliénantes tout en leur procurant une meilleure qualité de vie. Cependant, elles ne peuvent résoudre l'énigme de l'origine de l'homme, de son identité comme être sacré et de sa destinée. La croyance en la réincarnation est une tentative de résolution de l'énigme de la mort selon les règles de la positivité : l'esprit se réincarne pour vivre à nouveau dans ce monde-ci. D'autres perspectives adoptées par certains interviewés sont plus troublantes. Si seul existe ce monde-ci et qu'ils sont seuls face à eux-mêmes, force leur est d'adopter une position narcissique; de là à conclure que l'absolu, c'est eux-

mêmes, le pas est vite franchi. S'il n'y a pas d'altérité absolue, l'être humain est pour lui-même un centre. Cette position narcissique pourrait expliquer la montée de la violence, car l'individu narcissique n'est pas suffisamment ouvert à l'autre pour se rendre compte qu'il le blesse. Et s'il est seul pour rendre compte de lui-même, mieux vaut dans cette optique ne pas trop réfléchir et profiter de tout ce qui passe. Pour un être de relation, la solitude qui laisse complètement à soi-même est troublante; bien qu'occultée, la question n'en est pas moins génératrice d'angoisse.

*Les questions de l'origine, de l'identité et de la destinée sont des questions fondamentales pour les jeunes. Elles font partie des défis dont l'Église doit s'occuper de façon prioritaire. Connaître leur origine, le sens qu'ils peuvent donner à leur vie et le terme de la route, leur destinée, déterminent le type de sagesse de vie que les jeunes vont adopter. L'âge de la postadolescence est l'âge des décisions et des transitions. La connaissance des fins influent sur la détermination des objectifs de vie et des moyens à prendre pour les réaliser. L'on ne saurait trop réaliser comment les propositions de repères concernant l'identité (qui suis-je?), l'origine (d'où est-ce que je viens?), et la destinée (où est-ce que je vais?), peuvent aider les jeunes dans le discernement des choix qu'ils ont à faire et qui sont souvent décisifs pour leur vie. Cet éclairage est d'autant plus vital que les projets communs de société se limitent souvent au domaine économique et à la poursuite d'objectifs de bien-être à court terme. Dans une société de crise du lien social, il devient encore plus impérieux de proposer aux jeunes des repères pour qu'ils puissent se projeter dans l'avenir. La réponse aux questions existentielles est de ceux-là.*

## 2.2 Proposer la Création comme don et liberté

L'idée qu'on se fait de la Création est vitale, fondamentale dans l'appréhension de l'être humain et de Dieu. Elle conditionne le rapport des jeunes à eux-mêmes, aux autres, au monde, à l'Ultime. Ainsi, les jeunes qui se représentent Dieu comme un fabricant, un créateur d'objets, vivent leur existence comme déterminée par Lui, dans un rapport d'extériorité. Voyant en Dieu, un rival de leur liberté, ils se révoltent et préfèrent se créer par eux-mêmes. Ceux qui voient en Lui l'auteur de la nature dans un rapport de cause à effet, conçoivent la liberté divine et la liberté humaine comme étant extérieures à l'acte qui a été cause de la création. La liberté humaine s'exerce alors dans le seul champ historique extérieur à Dieu. Ceux qui voient en Lui un Père qui les invite à créer leur vie, un Fils qui est leur frère, un Esprit qui les fait vivre dans la communion se rendent présents à lui et à leurs frères.

Comment la liberté humaine peut-elle s'exercer dans le rapport de créature à Créateur? Si Dieu est Amour, l'amour ne « fabrique » pas, il engendre des libertés. La transcendance de l'Amour, c'est d'être libre de soi pour pouvoir se donner. La « kénose », c'est Dieu se dépouillant de lui-même, se faisant pauvreté, créant ainsi un vide qui devient espace où tout être humain peut vivre en Lui. Dieu désire l'être humain. Il l'appelle sans cesse, sans jamais le contraindre, à accepter le don de Lui-même. Ce que le Verbe Créateur apprend à l'homme, c'est à se libérer de lui-même pour créer l'espace où il peut accueillir le Père qui l'engendre à la vie filiale, et, comme Lui, parler, créer et se donner à son tour. Dans l'ordre de l'Amour Créateur, l'être



humain est appelé à devenir fils ou fille en accueillant le don de la relation d'Alliance qui lui est offert. C'est ce mystère que le Verbe Incarné révèle pleinement. Au sein des déterminations biologiques et culturelles, Jésus-Christ vit en Fils et, du fait de son accueil du don du Père, lequel se traduit en écoute et obéissance, « il vit *humainement* la souveraine Liberté et Générosité de Dieu. Le point culminant et décisif de cette Révélation est, au matin de Pâques, la « levée d'entre les morts », la Libération totale<sup>1</sup>. »

*Le défi pour l'Église est de présenter la création dans l'ordre du don, l'ordre de la Parole, de la liberté et de la gratuité, l'ordre relationnel de la vie dans l'Esprit. Ce qui est réel, et qui est au-delà de ce qui passe, c'est la relation partagée d'Alliance offerte à l'humanité. C'est en elle que les êtres humains deviennent, dans un accueil libre, filles et fils du Père qui se donne à eux, les reconnaît et les engendre à la vie divine. Le risque est grand, dans une mentalité pragmatique et scientifique de parler de la Création de façon linéaire et d'en faire une réalisation objective, matérielle, un monde extérieur à Dieu et à l'être humain. Dans cette conception<sup>2</sup>, Dieu est perçu comme une entité séparée de sa création et un Solitaire, repu de lui-même, isolé en son éternité. C'est tout le contraire du Dieu relation, Père, Fils et Esprit proposé par le christianisme, le Dieu Trinité qui dans sa Parole créatrice s'est lié aux humains en les donnant à eux-mêmes et en se livrant à eux pour qu'ils vivent de leur relation mutuelle. Le Dieu extérieur aux humains, propriétaire de ses créatures parce que leur auteur, est perçu comme un rival par certains jeunes alors que le Dieu révélé par le Verbe Incarné est Celui qui se*

---

<sup>1</sup> Pierre GANNE, *La Création*, Paris, Cerf, 1979, p. 84. (Dossiers libres)

<sup>2</sup> Voir *ibid.*, p. 70-73.

dépouille de lui-même pour que l'être humain vive, soit co-créateur avec Lui, ressuscite. Être co-créateur avec Dieu, c'est, pour les jeunes adultes, participer à l'intendance du monde, travailler à une organisation sociale où tous les êtres humains pourront parvenir à leur plein développement humain et spirituel et favoriser la prise de parole personnelle en laquelle chaque personne puisse devenir auteur de sa vie dans la relation de don avec les autres.

### **2.3 La vocation des jeunes adultes est de dire « Je suis » de l'intérieur de la relation créatrice**

La foi au Dieu Créateur et Libérateur révèle que l'être humain vit sa vie sur deux scènes, celle de l'extériorité, des déterminations biologiques et culturelles et celle de l'intériorité de la relation de Parole et du sujet. Le sujet libéré est celui qui, dans l'Esprit, peut dire, en vérité : « Je suis », sujet libre dans la relation à Celui qui me communique sa puissance créatrice. Et à la ressemblance de Dieu, le jeune adulte est responsable de ce qu'il crée et de l'engendrement d'autrui dans la relation. La Création est une invitation à entrer en relation – une relation de connivence - avec Dieu dans le grand dynamisme de renouvellement de soi-même, d'autrui et du monde. La compréhension du mystère de la Création, inséparable de ceux de la Rédemption et de la Résurrection avec lesquels il forme un tout organique, est fondamentale dans la vision que l'être humain se fait des rapports à lui-même, à autrui, au monde et à l'Ultime.

« Oser créer des hommes est, de la part de Dieu, *une motion de confiance en l'homme et en son histoire*, sans qu'il soit posé de la part des hommes quelque condition ou garantie que ce soit à cette confiance. La création de l'homme est un

chèque en blanc, pour lequel Dieu seul se porte garant. C'est une motion de confiance qui donne à l'homme qui croit en Dieu créateur la force de croire en parole et en acte que le Royaume de Dieu, c'est-à-dire le salut et le bonheur humain, et cela en dépit des expériences contraires, est réellement en train de se réaliser, en raison de la puissance même du Dieu créateur qui appelle les hommes à le réaliser<sup>1</sup>. »

La foi au Dieu Créateur et Père de tous, répondant à chacun, appelle une pratique conforme au Royaume instauré par Dieu, un parti pris favorable à tout être humain et, de façon prioritaire, pour celui qui a le plus de difficulté à accéder à son humanité.

La Création est un ordre du monde. Elle lui confère une signification qui englobe les deux scènes où se joue la destinée de l'être humain, la scène extérieure historique des déterminations biologiques et culturelles et la scène spirituelle du Royaume. *Le défi pour le christianisme est de faire valoir ces deux scènes où se déroule le drame humain, en amenant les jeunes adultes à dépasser le schéma positiviste et linéaire du monde qui s'attarde à la dimension anecdotique des faits et occulte la dimension événementielle de ceux-ci, dimension qui est reliée à la Création, à la relation de Parole où Dieu, librement, livre sa vie aux humains en les invitant à la partager.*

La Création est une œuvre à faire. Les jeunes adultes sont appelés à y collaborer en étant créateurs d'eux-mêmes et du monde et origine pour autrui, dans la relation. La foi en la Création donne de la profondeur à la vie humaine ainsi que des outils efficaces pour affronter les situations limites. Pour bien vivre, les jeunes adultes ont besoin

---

<sup>1</sup> Edward Schillebeeckx, « Identité chrétienne et intégrité humaine », p. 50.

d'aborder franchement, dans un climat d'ouverture et d'accueil, les situations de décréation, en particulier, celles du péché, de la souffrance et de la mort. Jésus-Christ a traversé des situations limites qui ont été transformées par la puissance ressuscitante de l'Amour du Père. Les jeunes adultes ne peuvent faire l'économie de la souffrance et de la mort. Ils ne pourront que bénéficier d'un enseignement et d'une pratique qui les insèrent dans le grand mouvement de la Création, dynamisme de transformation qui fait passer du monde des déterminations au monde de la liberté. *Il est important que l'Église relève le défi de témoigner de sa foi en la Création, en l'Incarnation et en la Résurrection, en accueillant, sans les juger, les personnes qui vivent des situations difficiles de péché, d'échecs et de souffrances de toutes sortes et en suscitant chez ces personnes la foi qui sauve.* C'est ce qu'elle accomplit lorsqu'elle dit, en vérité, au Nom du Christ : « Ne crains pas...<sup>1</sup> », ou encore : « Vois, ta foi t'a sauvé<sup>2</sup>. » La personne qui n'est pas en relation ne peut croire en elle. Peut-être, pourrait-il être instructif de voir dans les démarches de Jésus se portant vers les exclus et les marginalisés, le don de la relation qui, accueilli, sauve en redonnant la parole et par là la foi à ceux et celles qui n'en n'avaient plus la possibilité.

*La Création pose également le défi de la responsabilité collective du monde à achever. Par son travail, l'être humain participe à l'œuvre de la Création.* Beaucoup de jeunes adultes se sentent impuissants devant les problèmes d'inégalité et de pauvreté qui ne cessent de croître dans les sociétés. Certains se sentent coupables de ne rien

---

<sup>1</sup> Lc 1, 13 et 30.

<sup>2</sup> Lc 18, 42.

*faire. L'Église leur rend un grand service lorsqu'elle relève le défi de favoriser leur expression sur les problèmes qui les questionnent dans des groupes où la parole circule librement et où le jugement critique peut s'exercer. Le discernement est un préalable pour décider des actions à entreprendre pour actualiser la vocation de co-créateur avec Dieu.*

### **3 Quel Dieu?**

Le Dieu dont parlent un bon nombre de jeunes parmi ceux avec qui nous sommes entretenus, ce n'est pas le Dieu chrétien mais un Dieu Être Suprême, pressenti à l'origine de tout ce qui existe. Ce concept de Dieu, obtenu par déduction rationnelle, est apparenté à celui des déistes, qui en font le dieu de la religion naturelle. De même, pour un grand nombre de jeunes aussi, le Jésus qu'ils évoquent n'est pas Dieu, le Fils du Père, reconnu au sein des relations trinitaires, mais plutôt un envoyé de Dieu ou un personnage historique à caractère prophétique qui aurait laissé un message moral pouvant servir de base pour les relations humaines. Pour d'autres, Il est le Dieu de leur enfance, le « petit Jésus » avec qui ils négocient pour qu'Il leur soit favorable. Certains jeunes adultes, parmi ceux qui méconnaissent la divinité de Jésus, considèrent comme une imposture que l'Église ait fait d'un personnage historique « toute une histoire ». Plusieurs, au moment de l'adolescence, ont pris leur distance par rapport à la foi chrétienne en raison d'une représentation de Dieu qui ne correspondait plus au niveau de développement humain et religieux auquel ils étaient parvenus. Ces constatations montrent bien l'importance des représentations dans la communication de la foi. *C'est un enjeu important pour l'Église que de révéler le Dieu chrétien, Père, Fils et Esprit.*

### 3.1 Révéler le Dieu Trinité, Père, Fils et Esprit

Le Dieu chrétien est un Dieu de la relation, en Lui-même et avec les êtres humains. C'est le Dieu Amour en acte : le Dieu Trinité Père, Fils et Esprit. En régime chrétien, Jésus le Christ, ne se conçoit pas sans la relation qu'il entretient avec le Père et l'Esprit. Il est le Verbe de Dieu, la Parole incarnée qui révèle le don du Père : un projet d'Alliance avec chacun des humains, une offre d'adoption qui est proposée à chacun d'eux. Il revient à chaque être humain de répondre à la prière du Père, à son désir d'être pour lui « l'Autre » de la relation qui le nomme et le reconnaît comme fille unique, fils unique, désiré attendu pour la joie de Dieu. « Celui-ci est mon fils bien-aimé, qui a toute ma faveur<sup>1</sup>. » Dieu répand son Esprit pour que ses enfants puissent vivre de sa présence. L'absolu, c'est la Présence même dans la mort.

*C'est un défi pour l'Église de révéler le Dieu chrétien comme Dieu Trinité, Père, Fils et Esprit. Cette représentation de Dieu est celle du Dieu relation, du Dieu qui se communique de l'intérieur, qui se dépouille de Lui-même pour se donner, qui est librement ouvert à l'autre, à tout être humain. Nous sommes loin du Dieu moral ou justicier qu'évoquent plusieurs jeunes. La pensée rationaliste a tendance à proposer un Dieu extérieur au monde et à l'être humain, un Être Suprême qui serait à l'origine du monde, de l'extérieur, comme un fabricant. Cette idée d'un Dieu extérieur intrigue car ce pourrait être une réponse à l'énigme du monde, cependant elle ne peut susciter la foi à l'appel de partager, de façon unique et libre, une relation d'Alliance avec Dieu. Quant à*

---

<sup>1</sup> Mt 3, 17.

la notion d'un Dieu moral ou justicier, les jeunes adultes la rejettent dès qu'ils ont assez d'autonomie pour le faire.

### **3.2 Présenter Jésus-Christ comme le Révéléateur de Dieu et de l'être humain**

Jésus-Christ, perd son caractère transcendant et sa raison d'être s'il n'est pas le Révéléateur de Dieu et le Médiateur des humains auprès de Lui. Le Fils Premier-Né, révèle aux humains leur dignité inviolable comme filles et fils de Dieu; Il indique le chemin qui les conduit au Père et les rétablit dans la relation qui est acte d'Amour, leur demeure définitive. Jésus-Christ est le sacrement de la rencontre de l'homme avec Dieu. Si le Verbe de Dieu s'est incarné, ce n'est pas d'abord pour enseigner des vérités sur Dieu et sur l'être humain mais pour se communiquer Lui-même dans une relation de sujet à sujet, dans une relation d'esprit-saint. L'initiation chrétienne est une initiation à la relation personnelle avec Dieu, médiatisée par la personne de Jésus-Christ et celle des témoins. Elle est un processus qui se réalise par étapes et qui tient compte des cheminements particuliers de chacun. Le dessein de Dieu, c'est l'engendrement des humains à la vie divine. Le Christ révèle qu'en toute situation, il est possible de demeurer dans la confiance, de se savoir porté par un Amour infini et d'espérer la vie au-delà de toute souffrance et de toute mort. Jésus s'est compromis pour l'être humain et Il s'est identifié à chacun : au pauvre, au rejeté, à l'exclu, afin d'être pour tous une Origine, le Révéléateur et le Médiateur du don du Père et de l'Esprit. L'être humain souffrant et mourant, tout comme Lui, le Crucifié, ressuscite. La Parole de Dieu révélé

en Jésus-Christ vient éclairer le sens de l'histoire et de la destinée singulière des humains.

La personne de Jésus-Christ déploie toute sa virtualité quand elle est représentée en fonction de sa position de sujet de relation dans la communion Trinitaire, et Verbe de Dieu pour l'humanité. Isoler la dimension historique de Jésus de sa dimension divine et investir la personne de Jésus de façon absolue dans sa dimension humaine fait de lui un modèle idéalisé, un surhomme fantasmé ou une idole qui arrête les regards sur son personnage. Sous cet éclairage, la figure de Jésus n'est plus révélatrice du Dieu chrétien et ne médiatise plus la relation filiale entre Dieu et les humains. Jésus n'est plus chemin vers Dieu, mais uniquement héros dont le message peut aider à bien vivre. *Le défi pour l'Église est d'inviter les jeunes adultes à reconnaître en Jésus-Christ, le Révéléateur de Dieu et la figure exemplaire de l'être humain promu à la condition de Dieu.* Compte tenu que la majorité des jeunes adultes que nous avons interviewés ont une connaissance superficielle, voire erronée, du Dieu chrétien et de Jésus-Christ, il est important que les intervenants possèdent une bonne synthèse de la foi chrétienne et une représentation juste du Dieu Trinité et de Jésus-Christ, Verbe Incarné. Ainsi ils seront en mesure de transmettre cette synthèse lors de leurs interventions, autant par leurs attitudes que par leurs paroles, afin que celles-ci se conjuguent pour révéler aux jeunes adultes l'espérance à laquelle ils sont promis dans l'appel du Père qui les invite à devenir fils et filles dans l'Esprit-Saint.



### 3.3 Faire vivre dans l'Esprit

Jésus a révélé que l'Esprit reposait sur Lui. L'Esprit est le don de lui-même que le Père fait à ses filles et à ses fils. Il leur révèle leur adoption dans la relation de don. L'absence de l'Esprit-Saint dans l'intériorisation du message chrétien est symptomatique de la perte de la dimension spirituelle dans la communication de la foi chrétienne. L'Église est le sacrement du don de l'Esprit. Elle témoigne de son action dans l'histoire des humains. La dimension sacramentelle de l'Église n'est perçue que par un petit nombre de jeunes adultes : ces derniers reconnaissent que le sacrement de l'eucharistie symbolise la communion de Dieu avec les humains, *l'agapè*, le don de l'Esprit-Saint, qui, lorsqu'il est accueilli, engendre la communauté du Corps du Christ, faisant de chacun des humains un être précieux et unique, un frère, une sœur, un visage de Dieu. La majorité des jeunes ne connaissent que la dimension institutionnelle de l'Église. La perte de la dimension du mystère de l'Église comme sacrement du don de Dieu, de l'Esprit-Saint, de la communion offerte comme origine de la communauté, signe la perte de l'expérience de la vie dans l'Esprit. La Parole de Dieu se mue en discours et la liturgie eucharistique, en spectacle. Quand le don de l'Esprit n'est pas mis-en-scène, il n'y a pas d'expérience de Dieu. Aussi ne faut-il pas nous étonner que les jeunes préfèrent la rencontre personnelle avec Dieu dans la prière du cœur, adressée dans le secret. Plusieurs jeunes adultes sont confiants qu'ils peuvent rencontrer Dieu au plus intime d'eux-mêmes.

*Le défi pour l'Église est d'être sacrement du don de l'Esprit. Sa mission est d'ouvrir les jeunes adultes à la dimension mystique de l'Église, sa dimension essentielle, l'institution n'étant que la dimension instrumentale au service de l'Esprit, du don de Dieu. Il importe que les interventions symbolisent le don de Dieu de telle sorte que les jeunes adultes puissent expérimenter la puissance de l'Esprit répandu sur eux, comme Église. L'événement de la Pentecôte est toujours à l'œuvre. Il est important d'aider les jeunes à prendre conscience qu'ils sont l'Église, comme croyants ayant accueilli le don de l'Esprit, la communion de Dieu à l'origine de la communauté du Corps du Christ qu'ils sont appelés à former. L'institution est au service de la communion de Dieu et de la communauté qui l'accueille. Elle a pour rôle de la symboliser et de la médiatiser, en somme, de l'incarner pour aujourd'hui.*

### **3.4 Représentation de Dieu et représentation de soi sont interdépendantes**

*Communiquer une vision chrétienne juste de Dieu et du Christ est un défi important à relever puisque la représentation que les jeunes adultes se font de Dieu conditionne celle qu'ils se font d'eux-mêmes. L'incarnation du Verbe de Dieu révèle à la fois Dieu et l'être humain. Répondre à la question de l'identité du Christ c'est du même souffle résoudre l'énigme de l'identité de l'être humain. Les jeunes adultes sont conscients que, comme êtres de parole et de réflexion, ils transcendent la nature et la culture. En sa personne, Jésus-Christ témoigne de l'unité de ce monde-ci et du Royaume de Dieu. Il réhabilite l'histoire et le quotidien en faisant apparaître leur dimension transcendante. Il confère un poids divin aux décisions, aux travaux, aux amours des humains. Il les libère*

de l'asservissement aux déterminations biologiques et culturelles. Il promeut la parole libre et personnelle comme vérité de la personne en chemin : « En vérité, je vous le dis...<sup>1</sup> ». Parler en vérité c'est se donner.

Jésus révèle que la véritable puissance est celle du don dans la liberté, un don qui ne peut faire l'économie des déterminations biologiques et culturelles. Au-delà de l'histoire des personnes et des collectivités, il y a une histoire du salut, il y a Quelqu'un à l'œuvre. Le Verbe de Dieu n'est pas venu communiquer des messages mais révéler la présence de Quelqu'un qui se livre aux humains<sup>2</sup> dans l'amour, témoignant que l'amour est la véritable puissance. L'incarnation du Verbe de Dieu est une invitation à ressaisir l'existence comme don qui me donne à moi-même et m'invite à devenir donnant. Dans cette perspective, il est important d'apprendre à accueillir la vie dans l'écoute et l'attention à une Parole-Source, révélatrice de Dieu et de l'être humain.

*Le défi pour les intervenants est d'être conscients des représentations de Dieu qu'ils portent et qu'ils véhiculent et de celles des jeunes adultes auxquels ils s'adressent. C'est dans la verbalisation de ce qu'ils vivent que les jeunes adultes peuvent être conscients de leurs images de Dieu et de ses conséquences sur leurs relations à eux-mêmes, aux autres et à Dieu. C'est dans l'écoute attentive et accueillante qu'ils peuvent exprimer qui est Celui qu'ils nomment Dieu et qu'ils peuvent mettre au jour les images d'eux-mêmes auxquelles ces représentations renvoient.*

---

<sup>1</sup> Jn, 16, 23.

<sup>2</sup> Cf. Luc 1, 28: « ...le Seigneur est avec toi. »

L'observation et l'analyse des entrevues réalisées auprès des 20-30 ans a montré qu'ils sont bien inscrits dans leur culture et qu'ils sont façonnés par elle. Les discours culturels ambiants déplacent les lieux d'intelligibilité du monde des représentations. *Inculquer le langage de la foi, pour qu'il puisse être entendu par les jeunes, est un enjeu majeur pour l'Église. Pour relever ce défi, il importe qu'elle soit à leur écoute dans un parti pris positif à leur égard. Les valeurs prônées par les jeunes adultes : celles du sujet, de la liberté (autonomie), de l'expérience, de l'esprit démocratique, du respect de la différence, sont des valeurs proprement évangéliques. Il est important de valoriser leur vécu pour qu'ils puissent se l'approprier et être heureux de le lire à partir de l'Écriture et de la Tradition. C'est à cette condition qu'ils pourront symboliser leur vie à partir de la Parole de Dieu et faire l'expérience du Mystère qu'elle communique.*

#### **4 Prendre en compte les jeunes adultes comme sujets**

Les jeunes adultes que nous avons interviewés ont intériorisé la donnée culturelle qui place la conscience personnelle au centre de l'univers. Ils sont conscients de la dignité de la personne humaine et du respect qui lui est dû et c'est en elle qu'ils rencontrent le sacré. Cependant un bon nombre de jeunes parmi ceux que nous avons rencontrés ignorent que l'être humain est au centre de la foi chrétienne. Pour Dieu, l'être humain est au cœur de son être en acte, de l'acte d'Amour en lequel Il se donne. Par sa Parole, Il a créé l'être humain libre, autonome, créateur de lui-même, des autres, du monde et de sa relation à Lui. Il l'appelle à accueillir le don qu'Il lui fait de Lui-

même pour qu'il puisse s'accomplir dans la relation de fille ou de fils. *C'est un enjeu important pour l'Église de communiquer aux jeunes adultes que pour Dieu et pour elle, sa médiation, ils sont des « sujets ».*

#### **4.1 Éveiller les jeunes adultes à la liberté spirituelle**

Le Verbe s'est fait chair pour révéler aux humains la proposition libre et gratuite de l'amour du Père à chacun d'eux, dans le don de l'Esprit qui les éveille à la relation filiale, à la relation de confiance dans l'accueil du don du Père. En prenant conscience du fait qu'ils sont sujets d'un acte éternel d'amour libre et gratuit, les êtres humains peuvent transcender les déterminations biologiques et culturelle et s'ouvrir, librement et dans la confiance, à la relation de parole avec l'Autre qui les nomme et les reconnaît, relation qui est à la fois roc, demeure et destinée. Les jeunes adultes qui ont fait l'expérience de cette relation, que ce soit dans leur famille ou dans des mouvements en sont pénétrés et ils en font mémoire en considérant tous les êtres humains comme uniques et précieux, ou comme des sœurs et des frères, ou encore, comme le visage de Dieu.

La liberté témoigne de la transcendance de l'être humain sur les contingences socio-historiques. Aussi ne faut-il pas nous étonner que les jeunes adultes en prennent un soin jaloux et la revendiquent à grands cris. Proprement spirituelle, la liberté est cette capacité qu'a le sujet humain de devenir lui-même en s'ouvrant à l'altérité qui l'engendre. Cependant, il est facile de se méprendre à propos de la liberté. Les jeunes

adultes qui vivent à la surface de leur être, parce qu'encore trop dépendants, n'ont pas développé toutes les potentialités qu'elle recèle et sont portés à la confondre avec le désir de faire ce qui leur plaît, ce qui relève davantage de l'ordre des déterminations biologiques et culturelles, de l'ordre du miroir, que de celui du spirituel, qui relève des relations ouvertes à l'autre, des relations symboliques. Suite à des carences importantes au niveau de l'initiation dans la poursuite de leur développement humain et spirituel, plusieurs jeunes adultes sont à la recherche de repères qui les aident à orienter une liberté incertaine placée devant des décisions et des choix importants pour eux.

L'autonomie, autre nom de la liberté, et l'altérité sont deux éléments-clés de la maturité humaine et spirituelle. Les jeunes qui identifient la liberté à la possibilité de faire ce qu'ils veulent sans assujettissement à l'altérité, sans interdépendance avec les autres, c'est-à-dire sans avoir de comptes à rendre à personne, sont condamnés à s'« autofonder » sans pouvoir prendre appui sur ce qui les précède et les entoure. Dans ces conditions, les processus d'identifications sont entravés, et il ne reste à ces jeunes pour exprimer leurs désirs, que le recours aux repères extérieurs comme ceux du corps, des sensations, de la musique et de la satisfaction immédiate des désirs. Les repères intérieurs leur sont pourtant indispensables pour discerner quelles sont réellement leurs aspirations, cet âge étant celui du rêve et des projets. *C'est un défi pour l'Église de refléter aux jeunes adultes dans ses attitudes et ses paroles que la liberté est une valeur suréminente pour Dieu, qu'Il ne s'impose pas à eux mais qu'Il les invite à partager son amour en toute liberté.* C'est dans ce témoignage que les jeunes pourront découvrir que

la liberté est liée à l'ouverture à l'autre et qu'elle est libération des obstacles à la relation harmonieuse avec soi, avec autrui, avec le monde et avec Dieu.

#### **4.2 Proposer une vision chrétienne du monde cohérente et actualisée**

Les jeunes adultes sont à une étape de leur vie où ils doivent faire face à plusieurs moments de transitions. Ils ont à effectuer des choix et à prendre des décisions qui les engagent profondément. Aussi est-il très important pour eux de se connaître et de se comprendre dans le monde où ils évoluent. Pour cela ils ont besoin d'acquérir une vision du monde qui soit cohérente et qui favorise la mise en place des différents éléments qui composent leur vie afin de pouvoir s'y situer. Le christianisme est une interprétation du monde qui s'adresse au sujet pour lui révéler le chemin de l'accomplissement et de la libération. Comme le sujet est un être de relation, son accomplissement dépend aussi de celui des autres, de tous les autres. La réalisation personnelle de l'être humain est en étroite relation avec la réalisation universelle de toute l'humanité. Le chrétien, comme tout sujet de relation, ne peut se libérer et devenir lui-même qu'en s'ouvrant aux autres, à tous les autres. Pour s'ouvrir aux autres, les jeunes doivent d'abord croire en eux-mêmes, en leur dignité personnelle. Par le don de la liberté, Dieu révèle à l'homme qu'Il croit en lui. C'est le rôle de la tradition chrétienne de fournir des balises qui permettent aux jeunes adultes de trouver des repères dans l'existence et de s'y situer comme uniques et différents.

Les jeunes adultes que nous avons interviewés sont conscients d'avoir reçu la vie d'un a-Autre. Bon nombre d'entre eux confessent la croyance en un Dieu Créateur. Les sciences ésotériques et les sciences psychologiques les attirent parce qu'elles sont centrées sur la personne. Les questions concernant l'être humain, son origine, son identité, le développement de ses capacités, sa destinée, suscitent leur intérêt et leur questionnement. Ces interrogations existentielles sont au cœur du christianisme : ce sont en vérité les thèmes mêmes de la foi chrétienne. Les jeunes ont besoin de comprendre le monde pour pouvoir s'y situer et s'y positionner comme sujets autonomes. Ils ne peuvent comprendre les expériences qu'ils font et les intérioriser sans une grille de lecture qui leur permette de transcender la conscience primaire de ce qu'ils vivent et de l'interpréter dans une symbolique qui soit significative. La symbolique chrétienne a fait ses preuves. Depuis des millénaires, elle a permis à une multitude d'êtres humains de développer pleinement leurs capacités humaines et spirituelles. Parmi les jeunes que nous avons interviewés, ceux qui ont rencontré des témoins signifiants et articulés sur le plan chrétien, manifestent, par la qualité humaine et spirituelle de leur vécu, que la foi chrétienne peut encore inspirer la jeunesse contemporaine. *C'est un défi pour l'Église de présenter de façon actualisée la synthèse chrétienne en réponse aux questions existentielles que les jeunes se posent.*



### **4.3 Favoriser les réseaux où se vivent des relations significantes**

La majorité des jeunes interviewés privilégient les relations affectives, celles qui les nomment et les reconnaissent comme sujets. Ces relations sont ce qu'ils ont de plus précieux, ce qui les fait vivre. Chacun, à sa mesure, en prend le plus grand soin. Celles et ceux qui en sont privés en souffrent et y aspirent de tout leur être. En elles - non sans raison - , ils entrevoient le bonheur, l'accomplissement. Ceci les rend sensibles à la compassion. De la part des autres, ils souhaitent tolérance et soutien afin de pallier à leur manque. Plusieurs jeunes nous ont parlé de leurs souffrances et de leurs limites. Ils ont exprimés leur besoin des autres et leur désir de les aider, selon leurs possibilités. Certains jeunes adultes savent conjuguer de manière nouvelle subjectivité et solidarité, selon leurs intérêts, leurs conditions d'existence et leur développement humain et spirituel. Ces relations affectives significantes, il est rare qu'ils les retrouvent au sein des institutions chrétiennes qu'ils fréquentent. Ceux qui en ont fait l'expérience ont eu la chance de connaître des témoins significants, leurs parents ou grands-parents, de façon privilégiée et, dans certains cas, des personnes qu'ils ont rencontrées grâce à leur participation à certains groupes ou mouvements.

L'Alliance avec Dieu se réalise dans l'être-ensemble concret vécu en communauté de frères et de sœurs. Le don de Dieu qui fait de tous les humains des fils et des filles du même Père construit la communauté des frères et des sœurs, chacun ayant à accueillir le don de l'Origine comme vie filiale donnée sous le mode de la relation de gratuité, où chacun est nommé et reconnu comme sujet unique et accueille cette nomination et cette

reconnaissance qui constituent son être-fils ou son être-fille. Cette « nomination » par le Père s'incarne dans les médiations historiques et relationnelles qui transmettent le don de Dieu.

Le Verbe incarné, Fils Premier-Né, a révélé par ses œuvres et par ses paroles, que le destin de l'homme est lié à celui de Dieu. Il récapitule en Lui l'humanité et la divinité. Son amour est universel. Il est offert à tous les humains. Plongés dans la charité, baptisés en elle, les chrétiens sont envoyés pour transmettre cet amour, pour le laisser circuler d'eux à tous les autres. Ils sont invités à se faire le prochain de ceux qu'ils rencontrent. *C'est un défi pour l'Église de favoriser l'émergence de réseaux où le désir d'universalité de Dieu sera pris en compte et où les jeunes adultes pourront vivre des relations qui témoignent de la foi en l'amour que Dieu porte aux humains, une foi qui les ouvre à l'amour que le Christ leur témoigne et qu'ils ont mission de transmettre à d'autres, dans leurs paroles et leurs œuvres.*

#### **4.4 Développer des œuvres de libération du sujet**

C'est par ce qu'elle fait, bien plus que par ce qu'elle dit que l'Église évangélise. Les personnes et les communautés font advenir le Royaume de Dieu lorsqu'elles participent à des œuvres de libération, de promotion de la personne, de solidarité avec les sans voix, témoignant ainsi du pouvoir de résurrection lié à l'accueil du don de Dieu et à sa transmission. Les attitudes relationnelles des témoins sont d'importance primordiale dans l'avènement du Royaume. Rappelons-nous que la foi chrétienne est

relationnelle. Elle se traduit dans le rapport à soi-même, aux autres et à Dieu, rapport vécu dans la gratuité et l'ouverture à l'autre. Jésus-Christ a révélé que chaque être humain est accueilli inconditionnellement par Dieu. C'est en cela que réside le salut.

La première façon d'honorer le sujet, c'est de l'accueillir pour lui-même, de croire en lui indépendamment de sa situation, c'est encore de lui témoigner par une attitude appropriée qu'il est digne de respect et invité à choisir la relation de fils de Dieu. Les attitudes sont primordiales pour transmettre la foi et l'amour que Dieu porte à chacun. Le Verbe fait chair s'est démarqué par l'attitude de la prière et de l'agenouillement comme l'illustre le lavement des pieds à la dernière Cène<sup>1</sup>. Nous sommes loin de l'attitude supérieure arrogante qui fait fuir les jeunes adultes. À la suite du Christ, les propositions ecclésiales ne peuvent être que des propositions libres qui s'adressent à des sujets libres dans le but de les ressusciter dans leur dignité. Le jeune adulte sera respecté dans sa dignité de « parlêtre » s'il peut exprimer ce qu'il est, et être accepté dans son cheminement. Un climat d'ouverture et de dialogue doit imprégner toutes les démarches qui sont entreprises pour le rejoindre. En dernier ressort, chaque être humain est responsable de lui-même devant Dieu. Les attitudes d'accueil, de respect, d'ouverture et de confiance communiquent la foi que Dieu porte aux jeunes adultes plus efficacement que les discours où ils ne sentent pas pris en compte ni considérés pour eux-mêmes.

Sans pauvreté, sans vide en soi pour l'autre, il n'y a pas d'espace pour l'altérité. Les blessures que les êtres humains subissent d'abord, puis reproduisent ensuite,

---

<sup>1</sup> Jn 3, 1-15.

touchent les entrailles de Dieu qui compatit et offre son pardon. Sans réconciliation avec toutes les parties de son être, celles qui ont été altérées par la souffrance comme celles qui sont demeurées intactes, l'être humain ne peut retrouver l'unité de lui-même que le mal lui a fait perdre. Il est primordial pour l'être humain d'être conscient de son état de pauvreté. Chacun, chacune est ce qu'il a reçu et accueilli. Il est le fruit du don et de l'accueil de ce don. Faire la vérité, c'est parvenir à accueillir le don et l'absence du don et à transmettre gratuitement, sans condition, ce qui a été reçu.

Jamais, le Père ne cesse d'appeler l'être humain. En le nommant, Il le reconnaît comme individu unique et l'engendre comme sujet dans la relation de Parole, fils et fille dans la relation de don. Cet aspect de l'accueil a été évoqué par certains jeunes que nous avons interviewés. Il a été significatif pour eux, et même planche de salut en vérité, car, dans certaines circonstances particulièrement difficiles, son souvenir leur a permis de tenir bon et de s'accepter eux-mêmes. Cet accueil leur a révélé leur dignité comme partenaire de la relation dans la foi qui leur était inconditionnellement accordée. Les attitudes relationnelles sont fondamentales pour communiquer la confiance que Dieu témoigne à chaque être humain. *C'est un défi pour l'Église de permettre aux jeunes adultes d'expérimenter qu'ils sont dignes de la confiance que Dieu leur porte car pour pouvoir accorder leur foi à Dieu, ceux-ci ont besoin de témoins qui leur symbolisent efficacement la foi que Dieu met en eux.* Par leurs attitudes qui les identifient au Christ, les croyants symbolisent efficacement l'attitude de Dieu envers ses enfants.

#### **4.5 Des approches qui favorisent le dialogue**

Pour se comprendre eux-mêmes et se positionner dans l'existence, les jeunes ont besoin d'intérioriser ce qu'ils vivent. Ils sont en quête de repères mais par ailleurs, ils sont allergiques à toute volonté extérieure qui tente de s'imposer à eux. Plusieurs ont exprimé le désir de dialoguer avec d'autres pour comprendre ce qu'ils vivent, apprendre à devenir adultes, régler des problèmes concrets et trouver des réponses à leurs questions. Le christianisme est une ressource en termes de repères, une voie de croissance, une synthèse susceptible de fournir un cadre de référence où peuvent se loger les interrogations existentielles des jeunes, celles de la cohérence, du sens, de même que les questions pratiques. Les jeunes adultes veulent apprendre sous le mode de l'entretien, de l'échange. *C'est un défi pour l'Église d'entendre leur désir et de les respecter dans leur prise de parole, leur accordant la liberté d'être, en dernière instance, sujets responsables de leurs choix et de leurs décisions.* Il y a tout lieu de croire que les jeunes seront d'autant plus réceptifs à une proposition de la foi qu'elle s'adressera à eux dans un climat de respect et de liberté où ils pourront exprimer ce qu'ils vivent, être écoutés et partager en vérité avec d'autres personnes.

#### **5 Dans une culture de l'expérience**

Le développement des sciences et des techniques a modifié la façon de se rapporter au monde. Le monde scientifique évolue dans un espace de recherche et d'expérience. Il appuie ses savoirs sur des méthodes et des procédures dans une dialectique entre

théorie et expérience. Il garde un esprit critique devant les résultats acquis, ne présumant pas qu'ils sont définitifs, mais plutôt susceptibles de progrès. Ce va-et-vient de l'expérience au savoir est désirée par les jeunes pour qui l'expérience est un critère de vérification de l'authenticité de ce qu'ils vivent et de ce qu'ils croient. Le sens de la recherche et du cheminement fait partie de la culture des jeunes et ils désirent célébrer la grandeur de l'être humain qui se met en quête de connaissances et se réjouir de ses découvertes, de ses réussites. Ils sont heurtés par la présentation d'un corps de doctrines qu'ils ne peuvent interroger. Le dogmatique leur apparaît contradictoire avec une attitude de recherche, de progrès.

Les jeunes que nous avons interviewés utilisent le concept d'expérience pour désigner leur vécu, la conscience qu'ils ont de la réalité et les traces qu'elle laisse en eux. L'expérience, voilà ce dont ils peuvent parler avec autorité parce qu'ils l'ont intériorisée. Elle fait désormais partie de l'héritage à partir duquel ils peuvent se comprendre eux-mêmes et interpréter leur monde. Les expériences positives les propulsent en avant, alors que les expériences négatives non assumées les retiennent captifs du passé. Les expériences les plus significatives pour eux sont, de loin, les relations affectives chaleureuses qu'ils entretiennent avec leurs proches, leurs amis, les membres d'un mouvement. L'amour, l'amitié, la solidarité sont ce qui compte le plus pour eux. Ils savent d'expérience que les relations primaires gratuites sont ce qui est le plus essentiel à l'être humain. Ceux qui en sont privés y aspirent et confessent que la privation de telles relations leur fait vivre l'enfer. *Aider les jeunes adultes à conférer un*

*sens chrétien aux expériences significatives qu'ils font est un enjeu important pour l'Église.*

### **5.1 Promouvoir la vie conjugale**

Les jeunes adultes ont beaucoup d'attente à l'égard des proches avec qui ils vivent des relations affectives privilégiées. Ces liens, ils les recherchent et ont à cœur de les entretenir et de les conserver. Cependant, le discours ambiant peut les induire en erreur quant aux moyens à prendre pour obtenir ce qu'ils veulent, ne faisant pas toujours la distinction entre affectivité et amour, qui sont des réalités différentes. L'homme et la femme s'engagent à conjuguer leurs efforts pour que l'un et l'autre, dans la reconnaissance mutuelle, ressuscitent comme sujets d'une communauté de vie fondée sur la relation de don; ainsi le couple devient origine pour d'autres dans la transmission du don de la vie. Privé d'une symbolisation qui témoigne du mystère de l'accomplissement humain et spirituel dans la relation de don, l'amour risque de demeurer au niveau du sentiment, du Moi, de l'image, dans une relation en miroir que les imperfections et les carences inhérentes à la condition humaine viendront brisée.

La vocation proposée par la Genèse, c'est d'être une « aide » pour l'autre afin qu'il (ou elle) parvienne à la plénitude de l'engendrement spirituel, à son humanisation. La relation qui fonde une alliance, c'est la bienveillance envers le partenaire pour qu'il puisse devenir lui-même, se réaliser personnellement à l'intérieur d'un projet commun. Attention et tendresse sont aussi importantes que la passion pour assurer la pérennité du

couple. Une relation privilégiée demande un investissement sérieux et la volonté de s'engager envers l'autre. Pour qu'un couple perdure, il est nécessaire que chacun des partenaires valorise la fidélité et accorde son soutien à l'autre dans sa recherche d'accomplissement. *Le christianisme ne doit pas craindre de relever le défi de proposer une parole différente de celle qui circule dans la culture ambiante.* Nombreux sont les jeunes qui attendent. Ils désirent, qu'en toute franchise, des adultes expérimentés témoignent de ce qui les fait vivre. Ils auraient moins peur de l'engagement s'ils pouvaient s'appuyer sur des valeurs partagées et compter sur un partenaire qui serait prêt à affronter les crises inévitables pour bâtir un projet qui s'inscrive dans la durée. Pour se maintenir et se développer, la relation conjugale a besoin de respirer dans un réseau élargi où l'on s'entraide mutuellement. *Un défi pour l'Église sera de favoriser les contacts qui permettront à des couples de se rencontrer et de former des groupes où ils pourront s'enrichir dans l'écoute et le partage.* Fonder une famille, c'est transmettre la vie à des êtres qui sont dépendants de leurs parents pour grandir et se développer.

## **5.2 Soutenir les jeunes familles**

Plusieurs jeunes adultes nous ont confié qu'ils ne croyaient pas avoir la maturité nécessaire pour élever des enfants. Ils se sentent bien seuls pour assumer cette tâche qui les dépasse et ils sont conscients du tragique de leur situation. Les recherches portant sur le développement humain et religieux démontrent l'importance cruciale des premières années de vie dans la construction de la personnalité. Les déficits importants des premières étapes se rattrapent difficilement sans aide, sans soutien. *Voilà encore un*



*beau défi pour l'Église : accompagner les jeunes adultes dans leur vocation parentale. L'institution peut favoriser l'organisation de groupes d'échange et d'entraide de parents ou de jeunes couples désireux de s'initier à l'éducation des enfants.* En favorisant le développement humain et spirituel des enfants, elle prépare le terrain, la « bonne terre », pour la maturation de la foi qui est tributaire du développement humain et spirituel comme en font foi les théories constructivistes et développementales de la personnalité.

### **5.3 Accompagner la souffrance**

La compassion est une valeur qui touche les jeunes. La société actuelle valorise le « look » : santé - jeunesse éternelle - , le bien-être matériel et psychologique, et l'assurance tous risques. Comme génération, les jeunes sont minoritaires. Plusieurs parmi eux sont pauvres ou vivent dans des conditions précaires. Ils expérimentent les aléas du libéralisme économique qui profitent à certains et excluent les autres. Plusieurs éprouvent des difficultés à s'insérer dans cette société basée sur l'économie et la performance. Les plus faibles font les frais des rationalisations et sont laissés pour compte. Si de surcroît, ils ont des manques importants au niveau du développement de leur personnalité, il leur est bien difficile de se tailler une place dans un monde rationnel, calculateur et sans pitié pour ceux qui ne répondent pas aux normes de la réussite. La souffrance est une réalité cachée, occultée et marginalisée par la société actuelle. Le lien social étant en crise, c'est la déliaison qui prévaut sur la solidarité : chacun est laissé à lui-même, à sa débrouillardise. Les jeunes adultes moins favorisés sont isolés quand ils

ne sont pas tout simplement exclus. *Rassembler ces jeunes, favoriser l'expression de leur souffrance et les aider à trouver des solutions à leurs problèmes : tel est un beau défi pour l'Église.* La compassion à leur égard les rejoindra puisqu'ils sont sensibles à cette dimension.

#### **5.4 Faire vivre des expériences pascales**

Sauver l'être humain de ce qui entrave son épanouissement humain et spirituel : telle est la volonté de Dieu, le désir reconnu par les témoins de l'Ancien et du Nouveau Testament et révélé de façon neuve en Jésus-Christ. « Le souci de Dieu, dit Edward Schillebeckx, c'est le bonheur des hommes qui vivent sous la menace de la nature, de l'oppression sociale et de l'aliénation de soi<sup>1</sup>. » La foi chrétienne révèle en la personne du Crucifié-Ressuscité, que la souffrance et la mort n'ont pas le dernier mot, qu'elles peuvent être vaincues par la confiance en l'Amour du Père. Le sujet incréé, quand il s'est levé en l'être humain, ne peut plus mourir. Il est uni au Père dans la relation de filiation, et il vit de l'Esprit. La communauté ecclésiale fait mémoire de la mort-résurrection de Jésus le Christ pour signifier aux êtres humains qu'à partir de leurs expériences de souffrance et de mort, ils peuvent vivre des expériences pascales et réaliser, dans la foi au Père, au Crucifié-Ressuscité et à l'Esprit que la souffrance et la mort sont vaincues par la compassion de Dieu.

---

<sup>1</sup> Dans *Histoire des hommes, récit de Dieu*, p. 202.

L'œuvre de salut et l'expérience personnelle de la résurrection sont deux moments différents. L'agir salvifique de Dieu est lié au don de lui-même, sans cesse communiqué. Il est lié à l'acte de Création et est toujours effectif, même si les humains n'en sont pas conscients. La Révélation en témoigne. Pour que les êtres humains puissent transformer les situations de souffrance et de mort en expériences pascales, il importe qu'ils puissent les raconter et qu'elles soient mises en corrélation avec celles vécues par le Christ, afin de ressusciter dans la confiance en eux-mêmes et en Dieu. Les événements de souffrance altèrent l'image que les jeunes se font d'eux-mêmes. Être reconnu et aimé est fondamental. Le partage, en communauté de foi, d'espérance et de charité, d'expériences douloureuses, peut libérer de la honte et de la culpabilité liées aux expériences négatives, même si elles sont subies. Il évoque le visage d'un Dieu qui se penche vers ses filles et ses fils bien-aimés pour leur témoigner qu'ils sont inconditionnellement sujets d'amour.

La réconciliation avec les expériences négatives est nécessaire pour que les jeunes se délestent d'un passé souffrant, vivent dans la liberté le présent, et envisagent l'avenir avec espérance. La parole ouvre un espace qui permet de quitter le lieu de la souffrance et de se mettre en route vers la terre promise, vers la joie que nul ne peut ravir. Assurés dans le cœur de Dieu, les êtres humains souffrants retrouvent leur dignité, leur innocence première. Souvent, la souffrance isole, exclut. Le seul fait d'entrer en relation avec d'autres est source de libération parce qu'elle est ouverture vers ailleurs. *Un autre défi que l'Église aura à relever, sera l'accompagnement des jeunes adultes qui vivent des expériences difficiles de souffrance, d'échec et de mort. Il faudra prévoir des démarches*

*qui favoriseront le partage de ces moments pénibles, et créer des rites qui permettront à ces jeunes de se réconcilier avec les expériences douloureuses qui, souvent, altèrent leur estime d'eux-mêmes, les culpabilisent et les isolent.*

## **6 Influence mutuelle du développement humain et de la croissance religieuse**

Un bon nombre de jeunes parmi ceux que nous avons interviewés ont atteint le développement psychosocial qui correspond à leur âge, selon les études du développement humain que nous avons consultées. Ils ont un bon sentiment d'identité et une autonomie suffisante pour établir des relations d'intimité et de coopération avec les autres. Ils entretiennent des relations de couple ou les envisagent; ils sont insérés sur le marché du travail ou s'y préparent; ils font aussi des projets d'avenir comme fonder une famille, acquérir des biens, développer un réseau de relations, faire un plan de carrière. En général, leur maturité spirituelle correspond à leur degré de développement humain. Selon le type d'éducation religieuse qu'ils ont reçue, ils ont développé une foi personnelle ou alors ils ont pris leurs distances par rapport à un apprentissage qui ne leur convenait plus.

Ces jeunes adultes ont opté librement en faveur d'une vision du monde qui correspond à leurs aspirations. Ceux et celles qui ont reçu une éducation religieuse positive ont choisi de poursuivre dans cette voie et sont passés de l'attitude prédominante de *religion* à l'attitude prédominante de *foi*. Ils entretiennent un lien personnel avec un Dieu personnel, celui-ci étant une incidence importante dans leur vie.

Pour la plupart, la participation aux rites chrétiens est épisodique, mais la prière personnelle est fréquente. Ils sont conscients de leur dignité et ont un sens développé de l'autre, qui est vu comme un frère ou une sœur dans le Christ. Cette vision éclaire leur quotidien; se sentant accompagnés par Quelqu'un, ils sont heureux de s'engager pour les autres. Presque tous sont déçus des rassemblements eucharistiques, de la façon dont la Parole y est proclamée, et de la passivité dans laquelle sont tenus les fidèles. Ils sont déçus aussi de l'organisation ecclésiale qu'ils perçoivent davantage comme un système que comme un corps, une communauté. Ils ont l'impression que leur identité personnelle et leur liberté y sont reniées. Par contre, lorsqu'ils ont l'occasion de participer à des rassemblements signifiants et à des groupes de partage, ils s'en réjouissent et y voient là le visage authentique de l'Église.

Toute autre est la réalité des jeunes adultes dont l'apprentissage religieux est demeuré en deçà de leur développement humain. Ceux qui ont eu une éducation religieuse insuffisante ou négative ont choisi de prendre leur distance par rapport à une conception du monde qui leur est apparue infantile ou aliénante. Plusieurs ont fait des incursions dans d'autres religions mais n'ont pas été convaincus par ce qu'ils y ont trouvé. Bon nombre se sont tournés vers les sciences psychologiques, les sciences occultes, la parapsychologie et les différentes sciences de développement du potentiel humain, espérant y trouver une cohérence et des moyens pour assurer leur plein épanouissement. Leur recherche spirituelle est de type séculier; c'est une recherche du bonheur axée sur le quotidien, le bien-être personnel, les bonnes relations avec les proches et les amis, la réussite professionnelle et l'acquisition de biens. C'est en eux-

mêmes que ces jeunes croient et c'est sur eux-mêmes qu'ils comptent pour se réaliser et se dépasser, bien qu'un certain nombre continuent de croire qu'il doit bien y avoir un Être Suprême qui a eu l'intention du monde. D'autre part, les jeunes adultes dont le développement humain est difficile, et qui ont connu des impasses, ont une vision du monde marquée par leurs blessures, tributaire des ambiguïtés qu'ils ont rencontrées et dans lesquelles ils se trouvent toujours.

Les jeunes adultes qui ont connu des impasses dans le développement de leurs capacités psychologiques et spirituelles, reliées aux premières étapes, et qui, au moment de l'adolescence et de la postadolescence, se trouvent dans des conditions psychosociales déficientes pour y faire face à nouveau, ont de la difficulté à affirmer une identité claire et une saine autonomie. Ils sont aux prises avec des contraintes psychologiques et religieuses intériorisées qui entravent le plein développement de leurs potentialités humaines et spirituelles. Manquant de confiance en eux-mêmes et peu ancrés dans la vie, ils ont du mal à envisager les tâches propres à leur âge, qui sont celles de l'autonomie psychique, spirituelle et financière, de l'ouverture à l'autre, de l'insertion sur le marché du travail et de la réalisation de leurs rêves. Ces jeunes adultes sont habités par des images déficientes de Dieu et une vision du monde qui correspond aux étapes initiales du développement humain et spirituel. Il leur est difficile de faire le passage de l'attitude de *religion* à l'attitude de *foi*. Ils se sentent mal à l'aise dans leur situation que certains vont même jusqu'à qualifier d'« infernale » et ils manquent cruellement de repères et de moyens pour faire face à la réalité à laquelle ils sont

confrontés. *C'est un enjeu important pour l'Église de prendre en compte le degré de développement humain et spirituel des jeunes adultes auxquels elle s'adresse.*

### **6.1 Développement humain et ouverture au spirituel**

Selon les théories portant sur le développement humain et religieux, certaines images de Dieu seraient liées aux différentes étapes de la croissance. Ces images reflètent les informations en cours dans le milieu social et religieux; elles sont marquées aussi par la résolution des crises qui jalonnent le développement humain et religieux. Elles influencent la perception que les jeunes adultes ont d'eux-mêmes et de leur développement. Selon qu'elles sont positives ou négatives, ces images peuvent favoriser, retarder ou même empêcher la croissance humaine et spirituelle de cette génération. *Aussi est-ce un défi important pour l'action pastorale de porter une grande attention aux représentations que les jeunes se font de Dieu.* La foi est au centre du développement personnel. Pour que les jeunes adultes soient en mesure de s'affirmer eux-mêmes et de s'ouvrir aux autres, elle doit être suffisamment développée. Confiance et altérité permettent en effet de dépasser le soi et libèrent les énergies de rapprochement et d'appartenance. Ainsi se tissent les liens qui conduisent à l'amour, à la vie dans l'Esprit. Ces liens sont les supports, les lieux d'incarnation des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité.

L'attitude de foi est un pivot de la maturité. Elle permet d'aspirer à la rencontre de l'A-autre, d'espérer la réalisation des promesses divines dans la communion à la

charité de Dieu, qui s'accomplit dans l'amour des humains. Pour mener à maturité une attitude intérieure spirituelle de foi, d'espérance et de charité, il est essentiel de favoriser en même temps le développement humain. Ce double développement, humain et spirituel, suppose l'apport et l'intégration des dimensions cognitives, affectives et actives<sup>1</sup> qui sous-tendent les expériences qui font mûrir la foi, et la rendent apte à aspirer à la rencontre de l'A-autre. Une foi adulte est une foi pensée, motivée, capable de discernement et d'autocritique; c'est une foi autonome, qui peut décider librement de ses choix et de ses options dans son engagement envers l'A-autre, considéré pour lui-même. C'est aussi une foi personnelle, différenciée, ouverte au dialogue et à la discussion, une foi dynamique et active, cohérente dans les actions qu'elle entreprend. L'acte de foi est acte de naissance de l'être; il met en jeu toutes les dimensions de la personne. L'apprentissage de la foi, pour être efficace, ne peut se limiter à une transmission de connaissances car il atteint toute la structure de l'être. Le développement humain et spirituel porte sur les structures mêmes de l'identité et sur la capacité d'ouverture à l'autre dans la liberté. *L'éducation à la foi doit relever le défi d'agir sur tous les plans : ouvrir l'intelligence au mystère, l'affectivité au désir de l'autre, et la liberté à l'action créatrice.*

## **6.2 Développer les capacités propres à cet âge**

Les invitations à la croissance sont des appels de Dieu qui invitent le jeune adulte à se libérer et à devenir lui-même. Celui-ci doit faire l'apprentissage de l'autonomie

---

<sup>1</sup> Le développement sur les trois dimensions de la foi : cognitive, affective et active, s'inspire de celui proposé par Emilio ALBERICH dans *La catéchèse dans l'Église*, Paris, Cerf, 1986, p. 122-129.



comme capacité d'exister par soi-même de façon responsable. Cet apprentissage suppose un temps de recherche et de discernement de ses valeurs personnelles, de ses orientations et de ses choix de vie. Il implique la capacité de se libérer des pressions de toutes sortes qui entravent la capacité de discernement et de choix. Il implique le renoncement à des sécurités et à des façons de faire qui ne conviennent plus à son âge. Plusieurs jeunes adultes que nous avons interviewés se débattent dramatiquement avec eux-mêmes et ont de la difficulté à parvenir à l'autonomie psychique et affective, et partant, spirituelle. Trop liés à des façons de faire et de penser qui les empêchent d'être eux-mêmes, ils ne peuvent envisager l'avenir. *Favoriser l'autonomie des jeunes adultes, voilà un défi que doit relever l'action pastorale puisque que l'entrée dans l'attitude de foi requiert la capacité d'autonomie.*

Tout en poursuivant sa quête d'identité personnelle, le jeune adulte doit créer des liens, se relier à d'autres personnes dans un juste équilibre d'appartenance. Il est appelé à développer sa capacité d'intimité, à entrer en relation profonde avec autrui, à s'engager dans des actions avec d'autres, à développer un sens moral, à prendre en somme sa place dans la société. Pour y parvenir, il doit renoncer au désir que tout soit centré sur lui-même, et aspirer à travailler à l'avènement d'un monde meilleur. Il est invité à se détacher de ce qui l'empêche d'entrer dans le processus qui conduit à l'intimité avec d'autres : il lui faudra éviter divers obstacles : tentation du pouvoir, de la domination, de la possession, du soutien des autres plutôt que de porter sa vie, tentation d'être tout, d'être plus que les autres. Il importe que le jeune adulte, dans ses choix, apprenne à prendre les autres en considération afin d'entrer en relation avec eux en toute réciprocité.

L'attitude de *foi* tend vers la relation d'ouverture à l'A-autre dans la liberté. *L'apprentissage de l'intimité et la libération des attaches infantiles qui entravent le développement sont des objectifs que doivent viser les agents de l'action pastorale auprès des jeunes adultes, s'ils veulent les aider à établir une relation personnelle et libre avec eux-mêmes, avec les autres et avec Dieu.*

Le jeune adulte cherche à donner un sens à sa vie. Dans la situation médiatique actuelle, une panoplie de choix s'offre à lui. Les jeunes adultes que nous avons interviewés visitent et interrogent les lieux de sens qui s'offrent à eux. Si l'héritage chrétien qui leur a été transmis a du sens pour eux, ils cherchent à l'approfondir et à le transmettre à leurs enfants. Dans le cas contraire, ils se tournent vers les nouvelles avenues spirituelles, ou encore orientent leur recherche vers les sciences humaines qui visent l'amélioration et l'accroissement du potentiel humain. *Cette recherche de sens qui préoccupe les jeunes adultes, voilà un défi important pour l'intervention pastorale.* Dans le contexte du pluralisme et du droit à la liberté religieuse, les jeunes revendiquent le droit de choisir et refusent toute forme d'imposition dans la présentation du sens chrétien. Le désir de trouver pour eux-mêmes et par eux-mêmes un sens qui correspond à leurs aspirations les porte à fuir les cadres institutionnels et tout ce qu'ils considèrent comme une forme d'embrigadement.

Ce qui est important, c'est de proposer le sens chrétien dans un climat de recherche commune et de grande liberté au niveau de la réflexion. La proposition chrétienne en est une parmi d'autres. Cette situation culturelle exige des intervenants

pastoraux qu'ils possèdent une bonne connaissance de la synthèse chrétienne, qu'ils soient eux-mêmes en état de recherche et d'approfondissement permanent et que, au milieu des jeunes, ils prennent la parole avec conviction mais sans pression, comme un parmi d'autres. C'est la qualité du témoignage qui compte et qui peut conduire les jeunes adultes à reconnaître l'universalité du sens chrétien dont les témoins sont porteurs, étant eux-mêmes animés par ce sens.

### **6.3 Prendre en compte les intérêts immédiats des jeunes adultes**

Les jeunes adultes sont, de nos jours, des personnes très occupées. La plupart doivent faire face à un horaire chargé et ne consentiront à donner du temps aux activités d'approfondissement de la foi que si celles-ci rejoignent leurs intérêts immédiats. Ils doivent faire l'apprentissage de l'autonomie afin d'avoir une identité assez assurée pour leur permettre de s'ouvrir à l'autre et être en mesure de faire des choix de vie qui correspondent à leurs possibilités et à leurs aspirations. Nous avons constaté que plusieurs jeunes adultes ont de la difficulté à acquérir cette autonomie.

Le salut offert par Dieu est celui de la libération des entraves qui empêchent d'être soi, dans la liberté. La tradition biblique offre de nombreux récits qui manifestent ce désir de Dieu. Citons, parmi ces récits, le cas d'Abraham qui entend l'appel à quitter le pays de sa naissance à la culture pour aller vers lui-même, dans le pays intérieur du sujet unique, lieu de la seconde naissance dans l'Esprit; celui de Moïse où Dieu révèle que son nom, ce qui le désigne est : « Je Suis »; celui de la rencontre au temple de Jésus

avec les docteurs, où il consent à entendre et à répondre à l'appel du Père de la Vie, un appel qui transcende celui des liens familiaux et sociaux ; le cas de Nicodème appelé à renaître de l'eau et de l'Esprit ; celui de la Samaritaine invitée à adorer en esprit et en vérité. Tous ces témoins ont fait le choix de répondre à l'appel intérieur qui les invite à être eux-mêmes, une décision par laquelle ils transcendent les représentations culturelles pour accéder à leur vocation personnelle et spirituelle. Bien que nécessaires et indispensables, les médiations culturelles sont passagères et contingentes. Elles permettent de symboliser l'appel du Père, qui transcende ces médiations.

Ces récits initiatiques se révèlent porteurs d'un dynamisme puissant de transformation, aptes à éclairer les transitions et les passages. Le jeune adulte appelé à la liberté renonce aux sécurités anciennes en répondant à la vocation spirituelle qui est la sienne : être co-créateur avec Dieu tout en devenant lui-même et en s'ouvrant au devenir d'autrui, selon ses talents et ses capacités. *Pour la communauté ecclésiale, favoriser ainsi la maturation humaine et croyante des postadolescents représente un défi de grande importance. Les jeunes qui ont de la difficulté à devenir adultes recherchent des « sages » avec qui partager ce qu'ils vivent. Leur offrir de partager leurs expériences dans un contexte de groupes d'échanges accompagnés par des adultes compétents, formés à la mise en corrélation critique des expériences racontées dans les récits bibliques avec leurs expériences concrètes, cela permettra aux jeunes de bénéficier de la puissance de transformation des récits initiatiques chrétiens.* De nombreux penseurs, tels que Françoise Dolto, Denis Vasse, Marie Balmary, Eugen Drewermann, Jean-Claude Sagne, Lytta Basset, Jean Monbourquette, James Fowler, Evelyne Eaton et

James D. Whitehead, Antoine Vergote, et d'autres, ont souligné la fécondité de l'éclairage mutuel entre les sciences psychologiques et la tradition chrétienne dans la démarche de réconciliation, le processus de libération, qui conduit vers soi-même. Les accompagnateurs chrétiens ont là une source précieuse d'inspiration pour les aider dans leur tâche. L'autonomie est un préalable à l'ouverture à soi et à l'a-Autre.

S'ouvrir à l'autre, c'est risquer son identité au profit d'un enrichissement mutuel. Les jeunes adultes sont appelés à établir des relations privilégiées qui seront décisives pour leur vie. La rencontre d'un conjoint est d'une importance capitale dans le développement de la capacité d'intimité et l'engendrement du sujet en chacun d'eux. La qualité de l'amour échangé est déterminante pour l'épanouissement des conjoints, la guérison des blessures de l'enfance et la transmission de l'expérience partagée dans le don de la vie. L'arrivée d'un enfant modifie considérablement la vie du couple. Des questions complexes, comme la fidélité, la gestion de la fécondité, l'éducation des enfants, les valeurs à promouvoir, autant de questions complexes qui interpellent les parents, qui bien souvent se sentent seuls pour y faire face. Certains nous ont parlé de leurs difficultés au niveau de la communication dans le couple, des responsabilités inhérentes à la vie familiale et de l'éducation de leurs enfants. Les théories du développement humain et religieux insistent sur l'importance capitale des premières années de la vie dans l'établissement des représentations de soi, d'autrui, de Dieu et du monde. Plusieurs jeunes adultes se sentent dépassés par les situations dans lesquelles ils se trouvent et aimeraient être aidés.

*C'est un défi pour l'Église de partager les préoccupations fondamentales de cette génération et de favoriser des activités d'échange et de formation au niveau de ces questions centrales. Les jeunes adultes manquent souvent de repères pour éclairer leurs décisions. Le rôle de l'Église consisterait à favoriser, par exemple, la circulation de documents qui alimentent la réflexion et dessinent les contours d'une vision de l'homme en accord avec la révélation chrétienne. Il serait important aussi d'encourager la prise de parole libre, qui permette à chaque jeune d'exprimer ce qu'il vit, son expérience spirituelle, et de confronter ses réflexions avec celles de ses pairs, les documents consultés, les personnes ressources et la Parole de Dieu. Rappelons-nous que la vérité de Dieu se tient au-delà de la représentation que chacun peut s'en faire. Soyons humbles dans l'écoute et le partage de nos convictions. Laissons-nous inspirer par l'Esprit de Dieu. Le respect de la conscience est primordial. La confiance témoignée dans le respect de la liberté et de la dignité de chacun est la meilleure expression de la patience et de la compassion de Dieu qui accompagne chacun de ses enfants au long de son pèlerinage terrestre.*

#### **6.4 Susciter le désir que l'amour soit l'orientation fondamentale de l'existence**

L'apprentissage de la communication peut donner lieu à l'éveil du désir. Nous avons vu que la communication est le fait humain total et que la communication symbolique est celle des relations de sujet à sujet, des relations vécues sous le mode esprit-saint. Bien que les jeunes vivent dans un monde où la communication est omniprésente, plusieurs jeunes pourtant ont exprimé avec ardeur leur besoin intense de

parole, d'écoute et d'échange, avec d'autres. Nombreux sont ceux qui ressentent de l'impuissance face à la société et face à l'Église; cette impuissance, en fait, c'est celle de ne pouvoir communiquer vraiment, c'est le besoin d'être entendus et de participer au débat sur les questions qui les concernent. Ils veulent être respectés c'est-à-dire être regardés, reconnus à part entière comme partenaires dans une relation créatrice d'un « Nous » où chacun est lui-même dans la différence et où chacun, tel qu'il est, est important pour l'autre à qui il apporte une source d'enrichissement.

*C'est un défi pour les intervenants pastoraux de permettre aux jeunes adultes de faire l'expérience de la communication véritable, celle qui est communion au-delà des différences et de les amener à désirer et à choisir l'amour comme orientation fondamentale de leur existence.* Comme nous l'avons déjà mentionné, René Girard éclaire l'ambiguïté du désir en montrant que l'enfant apprend à désirer par mimétisme, par l'intermédiaire de l'éducation et de la culture. Le défi de la maturation, c'est d'apprendre à désirer par soi-même, à reconnaître son désir profond, à prendre conscience des violences intériorisées qui sont obstacles, « *scandalon* », occasions de chute sur la voie de l'amour. La réalité de la communion dépasse l'être humain car elle est don de l'« *agapè* », de l'Amour-Créateur. Aussi, cette communion, chacun doit-il la désirer, la demander, l'accueillir. Seules les communautés fondées sur la foi et la reconnaissance de leur pauvreté, peuvent espérer recevoir la grâce de la communion. La pauvreté est l'espace suscité par le désir de l'A-autre. Elle abolit la compétition, l'inégalité, la violence et l'exclusion. Désir, pauvreté, compassion : réalités qui sont sources d'intimité et de solidarité, expériences de passage de soi vers l'autre, de

naissance, de création nouvelle. La conversion est passage de l'individualisme au communautaire. La naissance de l'humanité en soi-même et dans les autres se réalisant dans la nomination et la reconnaissance, il n'y a pas de sujet sans « Nous », sans dimension communautaire. *C'est un défi pour l'Église de se rapprocher des jeunes adultes dans des relations qui témoignent de l'incandescence évangélique, de l'« agapè », et d'inviter ces jeunes adultes à vivre la fraternité de l'Évangile à l'intérieur de groupes de partage où ils pourront, grâce à l'écoute et à la prise de parole expérimenter la Pâque, le passage de la peur à la confiance<sup>1</sup>, du désir de posséder au désir d'être présent et de donner.*

## 7 Pratiques évangélisatrices

Le regroupement des jeunes interviewés sous les pôles de *religion*, de *sécularité* et de *foi* chrétienne a montré la diversité des situations, des besoins et des attentes chez cette génération. L'Église doit être attentive à annoncer la Parole de Dieu à tous les jeunes adultes; elle devra emprunter des chemins diversifiés pour le faire. Nous retraçons ici les voies et les pratiques qui découlent des enjeux et des défis mentionnés plus haut.

---

<sup>1</sup> Eugen DREWERMANN affirme : « ...tous les hommes souffrent en eux-mêmes de l'absence d'une confiance qu'en dernier ressort, ils ne peuvent trouver qu'en Dieu. [...] Je crois que le christianisme n'est pas une religion objective, dans le sens où il serait détenteur d'un trésor de vérités formulables de l'extérieur. Il porte en lui toute une série d'évidences existentielles qui peuvent bien sûr être décrites, et qui peuvent aussi servir de données d'expériences face à une biographie individuelle. Mais en dernier ressort, c'est justement le devenir-sujet que le christianisme devrait prendre pour thème majeur. Et ce n'est pas du subjectivisme, c'est la réalisation de ce que signifie la foi. » Extrait de *L'Église doit-elle mourir?*, Paris, Stock, p. 88-89.



## **7.1 Des attitudes qui évangélisent en tout temps**

### **7.1.1 Pauvreté et accueil**

Les attitudes qui témoignent de la Bonne Nouvelle communiquée par Jésus-Christ s'adressent à tous les jeunes adultes. La majorité des jeunes est d'accord pour admettre que le respect et l'amour sont la bonne base. Certains ont mentionné qu'à leur avis, l'Église retrouverait sa vitalité si les chrétiens, à l'exemple de Jésus-Christ, se tournaient davantage vers les pauvres. Cependant, il ne faudrait pas se méprendre sur le sens de la pauvreté valorisée par la Bible. Sont bienheureux ceux qui sont pauvres de cœur, ceux qui espèrent et demandent le don de Dieu, sa présence qui recrée, qui réconcilie et qui ressuscite ce qui a besoin de l'être pour soi-même et pour l'humanité. Être pauvre, c'est être un être de désir, de Parole, vivre de foi, d'espérance et de charité. Être pauvre, c'est être disposé à accueillir le don de la communion (unité) de Dieu et le transmettre à d'autres.

L'accueil du don de Dieu emprunte les chemins de l'incarnation. Il est donné dans la parole de chair des frères et des sœurs, comme le révèle le Verbe Incarné, et il se transmet dans l'annonce concrète de la Parole créatrice. Cette annonce s'exprime d'abord par l'accueil, qui est l'expérience chrétienne fondamentale. Sur ce sujet, l'Église se retrouve devant un sérieux questionnement. Au nom de la préservation de la doctrine et de la pureté des mœurs, que d'exclusions de la communion! Et dans l'exclusion, que de jugements portés sur les autres et que d'occultations de sa propre

pauvreté! Le mythe de la Genèse, avons-nous vu, pose le non-jugement, la non-connaissance du bien et du mal, comme condition pour demeurer dans la relation de don, la relation créatrice du sujet et de l'être-ensemble. Plusieurs jeunes adultes souffrants nous ont confié que c'est le jugement que les autres portaient sur eux, et que souvent, par ricochet, ils portaient sur eux-mêmes, qui leur faisait « vivre l'enfer ». Cela les enfermait littéralement dans une catégorie, comme objet connu, et les privait de la parole, de la possibilité de la foi qui invite à la relation comme sujet en devenir avec les autres. Ce jugement a éloigné plus d'un de ceux pour qui le Christ est venu : les pauvres et les pécheurs.

C'est une Église pauvre que le Christ pauvre a préparée et non une Église pour les pauvres. Une Église pauvre est une Église où tous les membres sont en recherche, en attente de transformation, conscients que Dieu est au-delà de tout ce que nous pouvons en connaître, et qui sont en quête des signes de l'Esprit dans toute la communauté, chez les plus favorisés comme aussi chez ceux qui le sont moins. Dieu a parlé par le corps crucifié du Christ, et Il peut encore le faire par les corps broyés de ses fils et de ses filles. C'est la foi en l'Esprit créateur qui sauve. L'accueil de soi-même et de toutes les personnes, dans toutes les situations, témoigne de la foi de Dieu en l'avenir, au devenir-sujet de chacun de ses enfants dans le don de la communion.

### **7.1.2 Respect de la liberté**

Devenir libre, c'est se libérer des déterminations biologiques et culturelles pour être présent à soi-même et aux autres, telle est la vocation de l'être humain, tel est l'appel que le Père adresse aux jeunes. Le respect de l'autonomie et de la conscience personnelle du jeune adulte témoigne de cet appel. C'est dans la proposition libre, l'échange, la conversation, l'entretien que les intervenants peuvent le mieux témoigner de la liberté de Dieu qui a donné les êtres humains à eux-mêmes pour qu'ils se créent dans la liberté. L'attention portée à l'expérience des jeunes adultes leur révèle que nous croyons que l'Esprit parle en eux et par eux.

### **7.1.3 Communication centrée sur les personnes**

L'objectif de l'annonce de la Bonne Nouvelle c'est que les jeunes adultes aient la vie en abondance. Les approches en communication de la foi doivent être centrées sur les jeunes adultes, leurs besoins, leurs attentes, sans négliger pour autant la qualité des contenus à transmettre. La relation de proximité, d'amitié et de dialogue est centrale, parce qu'elle est la Bonne Nouvelle se communiquant, le salut en acte. Comme le Mystère de Dieu, celui des jeunes adultes est au-delà des représentations que nous pouvons nous en faire. Dans ce domaine, personne ne sait, qu'il s'agisse de soi-même ou des autres; tout le monde est en recherche, et la question, parce qu'elle exprime le cheminement, est plus importante que la réponse. Le silence et l'écoute sont d'une importance primordiale. C'est en parlant, en se racontant que les jeunes adultes peuvent

donner forme à leur vécu et en chercher le sens, c'est ainsi qu'ils pourront jeter un pont entre leur vie et leur foi. C'est dans un esprit de service, d'agenouillement comme Jésus lors du lavement des pieds à la dernière Cène, qu'il convient de rencontrer les jeunes adultes. Nous ne sommes pas là parce que nous avons un ministère à remplir, des compétences à mettre en œuvre, un pouvoir à exercer, mais parce que nous avons reçu le don de Dieu, ce don qui porte en lui-même la mission de sa transmission.

## **7.2 Soigner les interventions ponctuelles**

Il est important de traiter avec soin les demandes des jeunes adultes. Plusieurs désirent se marier dans la foi chrétienne et faire baptiser leurs enfants. Il est vital pour la transmission du don de Dieu que les jeunes adultes perçoivent qu'ils sont reconnus comme membres du Corps du Christ et que leurs demandes sont importantes et méritent considération. Il est souhaitable de les engager dans la préparation de la célébration sacramentelle afin qu'elle corresponde à ce qu'ils vivent et qu'ils puissent en faire une expérience signifiante pour eux. Les sacrements du mariage et du baptême correspondent à des temps forts pour eux, des moments de transition, de passage et d'engagement. Il serait opportun d'offrir des activités de soutien aux nouveaux couples et aux parents comme des groupes d'échange autour de la vie conjugale, de l'intimité, de la communication dans le couple, de la planification familiale, de l'éducation des enfants et de leur éveil spirituel. Les intervenants pastoraux pourraient encore favoriser les contacts des jeunes adultes avec des « sages », des parents qui ont des outils pour

l'éducation des enfants et qui accepteraient de les partager pour aider les nouveaux parents à faire face aux difficultés qu'ils rencontrent.

### **7.3 Renouveler les célébrations eucharistiques**

La célébration eucharistique est le lieu du partage de la Parole et de la communion. Elle est la Présence du Christ dans et par la communauté de ceux qui croient en Lui et qui sont des présences réelles et vivantes pour leurs frères. La plupart du temps, les jeunes la perçoivent comme un spectacle, un discours abstrait sans prise sur leur vie. Ils souhaitent qu'elle devienne un lieu de rencontre et de prise de parole. Il est de la plus haute importance pour l'Église de relever ce défi et de travailler la mise en scène de la célébration jusqu'à ce qu'elle devienne un langage accessible aux jeunes adultes d'aujourd'hui. Ces derniers veulent y célébrer la vie, les réussites humaines, se réconcilier avec ce qui les empêche d'être eux-mêmes et d'exercer leur liberté comme agent transformateur du monde. Par leur baptême, ils participent au sacerdoce royal et il leur revient de consacrer le monde. Il ne faudrait pas non plus sous-estimer la valeur des signes de la piété populaire.

### **7.4 Organiser des groupes de partage de la foi**

La communion est don de Dieu. Les groupes de partage de la foi centrés sur la prière et le partage de la Parole permettent de faire l'expérience de la communion. Dieu se trouve au milieu de ceux qui sont réunis en son Nom et les multiples facettes de Son

visage se révèlent dans l'ouverture du « cœur » des croyants. Il ne faut pas hésiter à promouvoir les sources de l'expérience chrétienne, soit la Parole et la prière. C'est placer les jeunes adultes sur la voie de l'intériorité que de les initier à la lecture spirituelle de la Bible et à la prière dans le sillage des grands croyants. Il ne faut pas sous-estimer leurs capacités.

### **7.5 Être présent aux jeunes adultes qui vivent des situations de passage**

Le début de la jeunesse adulte est un temps propice aux transitions : prise en charge de soi-même, recherche d'emploi, quête d'un ou d'une partenaire, mariage, naissance des enfants, etc. Plusieurs jeunes seraient enrichis par la présence d'un mentor ou d'un groupe de soutien qui les accompagne dans les défis à relever. Certains parmi ceux que nous avons interviewés n'avaient pas réussi à intégrer des événements douloureux : deuil, maladie, peine d'amour, perte d'un emploi, difficultés familiales. Ces expériences douloureuses atteignent leur confiance en soi, et par là, leur autonomie. Les jeunes ont besoin de les mettre au jour dans une parole accueillie par un vis-à-vis qui les reconnaît et croit en eux dans l'écoute de la parole. Jésus guérissait en redonnant la foi en eux-mêmes à ceux qui l'avaient perdue.

### **7.6 Accompagner la croissance humaine et spirituelle**

L'humanisation de l'être humain est la victoire de la confiance sur la peur, de l'ouverture sur le repli. La divinisation est la liberté dans l'accueil de l'amour et sa transmission. La croissance humaine n'est pas facultative, la croissance spirituelle y

étant étroitement liée. C'est faire œuvre de libération des énergies humaines et spirituelles des jeunes adultes que de promouvoir leur croissance humaine et spirituelle. L'Église et l'humanité ne pourront que bénéficier de la présence de jeunes adultes davantage libérés et plus capables d'engagement.

### **7.7 Former à l'intelligence de la foi**

Peu de jeunes adultes ont les connaissances suffisantes pour soutenir leur foi chrétienne. Certains ont manifesté le désir de comprendre leur foi. Plusieurs ont cherché des explications dans d'autres religions et n'ont pas été convaincus. La foi chrétienne est une vision du monde et elle apporte une cohérence qui situe tous les éléments de l'existence. Elle est nécessaire pour que les jeunes adultes puissent faire de leurs expériences humaines des expériences chrétiennes. La foi n'est pas d'abord un ensemble de connaissances, mais elle a besoin du support de la connaissance pour révéler le sens des expériences humaines et spirituelles. Pouvoir rendre compte de sa foi affirme le sentiment d'identité chrétienne et affermit le lien d'appartenance au Corps du Christ. La mise à jour des connaissances peut emprunter des parcours variés. Elle peut se faire sous forme d'enseignement, de séminaires, d'entretien, de lectures personnelles, de fins de semaine d'apprentissage, de catéchèse, de démarche catéchuménale, de colloques, de sessions d'étude, de débats, etc. Le choix des parcours se fait en fonction du degré d'apprentissages des jeunes adultes, de leurs attentes et des situations concrètes qu'ils vivent.

## 7.8 Stimuler la recherche autour de thèmes et de questions

L'information surabonde en cette ère des communications. Les avancées scientifiques posent de plus en plus de questions éthiques. Le libéralisme économique a un prix, de plus en plus de gens sont appauvris. La dégradation écologique a fait prendre conscience de l'étroite solidarité de l'être humain avec le cosmique. Les questions sont brûlantes : les jeunes adultes veulent pouvoir continuer de s'émerveiller du pouvoir créateur de l'être humain et en même temps, ils sont inquiets des désastres que pourraient causer une évolution qui ne tient pas compte des paramètres humains. Le christianisme a une dimension critique, il est prophétique. La recherche en commun est devenue nécessaire, voire indispensable pour pouvoir envisager tous les aspects d'une question et se forger une opinion éclairée sur les choix à faire. Comprendre ensemble c'est déjà sortir de l'impuissance. Les jeunes adultes pourront d'autant mieux participer à la construction du monde qu'ils seront affirmés dans le partage de la réflexion. La formation de groupes de réflexions, la tenue de débats, de colloques autour de thèmes ou de questions religieuses, sociales, éthiques, économiques et autres favorisera la circulation d'une autre parole. Si la culture se construit dans la conversation comme nous l'ont montré Peter L. Berger et Thomas Luckmann, ces groupes sont indispensables pour permettre à une autre culture de s'élaborer et de circuler.



### **7.9 Engager les jeunes adultes dans des œuvres nouvelles**

La société a relayé les Églises dans la prise en compte des besoins primaires des individus. Les nouveaux besoins se situent davantage au niveau de l'estime de soi des personnes et de leur foi en eux-mêmes. La primauté accordée à l'économie relègue souvent le personnel et le communautaire au second plan; cette situation engendre de la précarité, de l'isolement, de l'exclusion. Ce sont les besoins relationnels qui sont devenus criants. Plusieurs jeunes adultes ont exprimé le désir d'être écoutés et de prendre la parole. L'action est une affirmation de soi, un facteur de développement de la personnalité et de découverte de ses potentialités. L'Église doit promouvoir des projets signifiants qui puissent contribuer à développer chez les jeunes adultes, leur foi en eux-mêmes et en leur capacité de don, de même que l'espérance de participer à la création d'un avenir meilleur. Foi, espérance et charité sont des vertus théologiques.

### **7.10 Aller vers les jeunes adultes**

Le discrédit actuel jeté sur l'Église en éloigne plus d'un. Plusieurs jeunes adultes ne voudraient pas être vus dans les lieux ecclésiaux. Il devient impérieux pour les intervenants d'aller vers eux dans les milieux où ils évoluent. Être présents à eux dans leurs joies, leurs peines, leur questionnement, dans des relations chaleureuses de fraternité contribuera à faire connaître le christianisme de l'intérieur et à faire tomber les préjugés défavorables à son égard. Il est indispensable également d'avoir pignon sur rue dans des espaces laïcs où les jeunes adultes pourront venir partager leurs préoccupations.

### **7.11 Utiliser les médias de communication**

La culture s'invente dans la conversation qui est d'abord prise de conscience des idées et des convictions que l'on porte et écoute des propos de l'autre. Les médias de communication sont des moyens puissants de transmission d'une culture. Il est important que l'Église les utilise pour faire connaître le sens chrétien de l'existence à cette génération.

### **Conclusion**

Les enjeux et les défis de l'évangélisation des jeunes adultes sont nombreux et touchent à toutes les dimensions de la communication de la foi chrétienne. C'est d'abord la transmission de la foi, de son essence même, qui est communication du don de Dieu. La Bonne Nouvelle de ce don, pour être entendue, doit adopter des formes culturelles appropriées. Nous ne saurions trop insister sur l'importance du renouvellement du langage religieux dans l'expression de la foi chrétienne. Cette expression est devenue trop unilatéralement axée sur un discours alors que ses manifestations les plus fortes : prières, rites, liturgies, sacrements et célébrations, se situent au niveau de l'expérience. Le renouvellement du langage religieux et des différentes expressions de la foi chrétienne demande une solide formation qui permette une intégration de la synthèse chrétienne apte à rencontrer les nouvelles sensibilités culturelles.

En fait, il appert que les valeurs véhiculées par les cultures actuelles : le sujet, l'expérience, la liberté, l'égalité, la solidarité, la communication, sont profondément chrétiennes. Le développement humain et spirituel a aussi des incidences sur toutes les composantes de la foi. Le favoriser tant chez les intervenants que chez les jeunes adultes est un atout majeur pour la qualité de présence et d'engagement des uns et des autres. Les jeunes adultes n'occupent pas tous la même place sur le continuum des attitudes religieuses, dites de *religion*, de *foi* et *séculière*. Nous avons fait ressortir les caractéristiques des unes et des autres. Leur diversité commande une pluralité d'approches car nous ne saurions rejoindre tous les jeunes adultes sur une voie unilatérale. L'annonce de la Parole de Dieu est : entrée dans le Mystère ; elle se joue sur la scène de l'Esprit, le Royaume des relations interpersonnelles. C'est pourquoi le témoignage de vie revêt une si grande importance dans la communication de la Parole de Dieu. Les attitudes relationnelles, qui donnent lieu au mode de relation esprit-saint, ouvrent à la vie spirituelle et communiquent la vie divine. Le témoignage est puissant parce qu'il est la conjonction du dire et du faire, ce que réclament les jeunes adultes. La jonction du dire et du faire, le mode du témoignage en somme, est en lui-même incarnation : il révèle ce que Dieu engendre quand Il est accueilli. La parole qui n'engage pas est vaine; elle se mue en discours stérile et n'a pas de résonance dans le vécu.. Les entrevues montrent à quel point cela fait toute la différence pour cette génération lorsque la parole est aussi témoignage.

Les enjeux et les défis ne manquent pas au chapitre de l'évangélisation des 20-30 ans. Une approche centrée sur eux, sur leurs questions, leurs intérêts, leurs besoins, est

celle qui a le plus de chance de les atteindre. Il est important de les considérer comme sujets de la Parole, de respecter leur désir d'être écoutés et d'exprimer ce qu'ils ressentent. Les enjeux et les défis se situent à tous les niveaux, celui des contenus et des représentations, ainsi que de leur véhicule, le langage, et celui des attitudes relationnelles comme communication en acte de la foi en soi, en l'autre et en Dieu, et enfin au niveau de la présence comme communion gratuite, « *agapè* », don de Dieu. Ces propos confirment l'importance des médiations dans la communication de la foi à cette génération. Nous ne pouvons faire fi de la dimension institutionnelle, celle précisément que les jeunes adultes remettent en question. C'est en consentant à des aménagements qui donneront à nos interventions pastorales un visage renouvelé et plus attirant que nous pourrons évangéliser les 20-30 ans, en étant témoins et courroie de transmission du don de Dieu.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Il faut bien se rendre à l'évidence : les jeunes de 20-30 ans prennent de plus en plus leurs distances de l'institution ecclésiale. Cette constatation nous a amenée à tenter de mieux comprendre, au point de départ de cette thèse, ce que ces jeunes vivent à différents plans: séculier, religieux et de foi chrétienne. La mission de l'Église étant de communiquer le don de Dieu, il était important aussi de comprendre en quoi les changements culturels affectent la transmission de la foi chrétienne, si l'on veut être en mesure de renouveler les pratiques pastorales auprès de cette population. L'Église ne « parle » plus aux jeunes adultes et pourtant, la tradition chrétienne en est une de Parole Vivante et l'Écriture qui la porte se nomme « Parole de Dieu ». Comment l'Église pourra-t-elle à nouveau transmettre cette Parole, qui la constitue comme Parole Vivante et actuelle, en s'adressant aux jeunes adultes d'aujourd'hui?

Nous avons émis l'hypothèse que la sécularisation, cette importante mutation culturelle qui transforme les mentalités depuis quelques siècles – et dont le nom même révèle la connotation religieuse qu'elle inclut –, affecte le vécu séculier, religieux et de foi chrétienne de la jeune génération. Nous croyons que les rapports nouveaux que cette mutation a engendrés nécessitent une expression renouvelée de l'imaginaire chrétien, une interprétation de la tradition chrétienne plus adaptée au vécu culturel des jeunes adultes, ainsi que des pratiques pastorales convenant mieux à leurs sensibilités.

Pour nous rapprocher de ces jeunes adultes, nous avons choisi de les écouter afin de bien saisir de l'intérieur ce qu'ils vivent au niveau séculier, religieux et de foi chrétienne. La recherche qualitative est le chemin que nous avons privilégié. Le rapport foi et culture constitue un enjeu majeur de la crise actuelle de la transmission de la foi chrétienne. Nous avons d'abord clarifié les concepts qui servent d'assises à la recherche, soit ceux de culture, de *croire*, de religion, de foi chrétienne et de sécularisation. L'écoute des jeunes adultes a révélé qu'ils se partagent tout le continuum du *croire*, qui va de l'incroyance à l'athéisme pratique, de l'indifférence à l'attitude de religion naturelle (déisme), de l'attitude de religion héritée à une foi chrétienne reçue et professée. Pour la majorité des jeunes, c'est la famille qui a été le premier véhicule du *croire*, suivie des institutions sociales et religieuses, puis des groupes et mouvements où se vivaient des relations significatives. Le *croire*, qui ressort de l'ordre symbolique, est médiatisé par la culture en toutes ses dimensions. Elle est un facteur déterminant dans la constitution de l'imaginaire, du monde des représentations.

La culture est d'abord socio-historiquement déterminée, mais elle est constamment modifiée par les êtres humains qui, libres et créateurs, se l'approprient, créent du neuf et, par le moyen de la communication, insèrent de nouveaux paradigmes dans le langage qui l'exprime. Au Siècle des Lumières, le rôle prépondérant accordé à la raison a eu pour effet de valoriser la pensée scientifique et positive au détriment de la pensée mythique et symbolique, celle-ci étant encore trop souvent confondue avec magie et superstition.

La tradition biblique, par ailleurs, place la personne créée, libre et créatrice, au centre de l'histoire d'Alliance que Dieu propose à chaque être humain, Alliance médiatisée par la relation à l'a-Autre et au monde. Cette tradition a façonné les mentalités et contribué à construire un rapport au monde et à Dieu où la personne humaine est différenciée, autonome, libre et créatrice. Les 20-30 ans, dans le monde où ils évoluent, sont marqués par la culture qui les détermine; cette culture fait la promotion de la personne comme première et digne de respect, douée d'une liberté sacrée; elle valorise l'expérience comme prise de conscience réelle de soi-même, d'autrui et du monde, donne préséance au mode de communication démocratique où tous sont égaux et ont voix au chapitre. Sous l'effet de la mondialisation, la culture relativise les représentations, les situations et les opinions. L'interprétation théologique du mystère chrétien, à partir de cette nouvelle donne culturelle, nous a permis de constater que, loin d'être étrangères à l'Évangile, les valeurs de la modernité - primauté de la personne, liberté créatrice comme valeur sacrée, expérience comme lieu de discernement et d'incarnation du vécu, prise de parole selon un processus démocratique et d'union dans la différence - sont le fruit de l'inculturation du message chrétien en Occident.

Ce qui rebute souvent les jeunes adultes, c'est surtout l'Église au niveau de ses institutions. À leur avis, l'aspect doctrinaire a pris le pas sur la dimension de Parole vivante, don de l'Esprit à chaque être humain. Le temple n'est-il pas devenu une école où l'on enseigne une pensée, une doctrine, bien plus que l'assemblée ecclésiale issue de la Pentecôte, où chacun est attentif à la voix de l'Esprit qui lui parle dans sa propre langue, et où tous reçoivent le don de la communion et la mission de le transmettre? Les

jeunes qui ont une attitude de *foi* l'ont reçue de témoins signifiants dans une relation personnelle gratuite, sacrement de l'Alliance de Dieu avec l'humanité. Ces jeunes ont fait l'expérience de Dieu soit dans la rencontre de témoins ou par la prière, la célébration, le partage avec d'autres et l'engagement. Pour d'autres, la rencontre n'a pas eu lieu, ou alors la religion est demeurée une pratique extérieure héritée de l'enfance ou abandonnée parce que jugée insuffisante ou inadéquate. La religion est perçue soit comme une interrogation sur ce qui dépasse l'être humain, soit comme une habitude héritée, ou encore comme une fiction. Pour certains jeunes, ce qui compte avant tout, c'est de se réaliser eux-mêmes sur un plan séculier, en développant toutes leurs possibilités.

Le peu d'intérêt des jeunes pour l'Église s'explique par la déculturation religieuse. Plusieurs ont manifesté le désir d'approfondir leur foi chrétienne. Chez ceux où prédomine l'attitude de *religion* ou l'attitude *séculière*, il n'y a pas eu de véritable initiation au Mystère et l'expérience de Dieu est pratiquement inexistante. Pour que les jeunes puissent mettre leur expérience humaine en corrélation critique avec l'expérience chrétienne, il est indispensable qu'ils aient une connaissance de la synthèse chrétienne. Or, cette connaissance est souvent déficiente. La façon dont les jeunes se représentent Dieu, Jésus-Christ, l'Esprit-Saint, la Création, l'Incarnation et la Résurrection conditionne leur rapport à eux-mêmes, aux autres, au monde et à Dieu. Une connaissance adéquate favorise un rapport créateur mais, dans le cas contraire, ce rapport peut être aliénant, insignifiant ou tout simplement inexistant.



En affirmant que les deux formes de la réalité, la pensée - ou l'âme - et la matière sont indépendantes l'une de l'autre, Descartes a valorisé une compréhension dualiste du monde. Ainsi interprétés, les mystères chrétiens sont devenus abstraits, incompréhensibles, sans relation avec l'existence réelle. Ces difficultés subsistent encore actuellement. L'analyse et l'interprétation des données recueillies dans les entrevues le confirment abondamment. Beaucoup de jeunes adultes sont déistes, indifférents ou athées pratiques. La pensée dualiste, en opposant objectif et subjectif, rend difficile une intégration unifiée de toutes les dimensions de l'être humain et une représentation chrétienne de celui-ci, du monde et de Dieu. Il est important de renouer avec l'anthropologie biblique qui propose une vision unifiée de l'être humain dans son rapport à lui-même, aux autres, au monde et à Dieu.

C'est la figure du Verbe Incarné qui révèle les dimensions humano-divines de l'être humain. La Parole appelle le sujet à naître et figure le corps qu'elle informe. Dans la vision chrétienne, le corps représente le dynamisme humain total. Faible, fragile, limité, il est porteur du désir de l'autre qui manque à la relation de nomination et de reconnaissance. La parole échangée convertit le désir en engagement et engendre le corps spirituel d'où émerge le sujet dans la parole d'une alliance partagée. L'œuvre de l'Esprit, c'est l'édification du corps personnel de chacun et du Corps universel du Christ dans la relation d'Alliance, le sacrement de la communion. La Parole qui appelle le sujet à naître est la demeure de la relation créatrice d'Alliance entre Dieu et chaque être humain, relation qui est foi, puissance de genèse de soi et des autres et de transformation

du monde, de résurrection. Parole, foi et corps ont partie liée. On ne sort des dualismes que par la logique de l'amour, ce que la raison seule ne peut faire.

La raison porte sur la dimension extérieure du *croire* qui est religion, mais elle ne peut atteindre le Mystère qui est intérieur et relationnel. La religion est la dimension culturelle, langagière et structurelle de la foi, tandis que la foi est l'ouverture à l'autre de la relation, celle-ci permettant l'émergence du sujet par la reconnaissance mutuelle, acceptée et librement consentie. La foi prend corps dans des médiations qui favorisent son éveil et son développement. Elle s'expérimente par des relations de sujet à sujet et devient expérience consciente quand elle est nommée dans la parole. La foi se tient au-delà des déterminations culturelles et socio-historiques mais elle a besoin de leur médiation pour prendre conscience d'elle-même et s'incarner. C'est dire l'importance de la dimension communautaire dans l'éveil et le développement de la foi. Celle-ci concerne la personne en tant que sujet personnel et universel édifié dans un corps. La dynamique sujet-communauté exprime le propre de la foi. Les relations de sujet à sujet constituent un « Nous » qui les transcende. Le mystère trinitaire exprime cette réalité. Sa dynamique est créatrice de nouveauté au Royaume de la présence à soi, aux autres et à l'Autre. D'une certaine façon, on peut dire que la religion a trait à l'extériorité de l'attitude religieuse, et la foi, à son intériorité. La foi est essentiellement une attitude libre d'accueil de l'autre et de don de soi-même. Elle se vit en communauté. L'émergence de communautés de foi est capitale pour la genèse des croyants.

L'interprétation psycho-religieuse a fait ressortir le lien intrinsèque qui existe entre le développement humain et la croissance de la foi. Pour se développer, la foi a besoin du support de l'autonomie psychique. Cette autonomie est le fruit d'un long processus d'éducation qui utilise le support des médiations culturelles et socio-historiques pour s'exprimer. Le développement humain va de l'indifférenciation à l'autonomie, de la foi en soi à l'ouverture à l'autre. Les jeunes qui ne sont pas parvenus à l'autonomie ont une attitude de *religion*, de dépendance extérieure à l'autre, tandis que les jeunes qui sont autonomes ont développé les capacités de la *foi* dont ils ont hérité de personnes significatives, ou alors ils ont pris leurs distances vis-à-vis d'une religion qu'ils vivaient de façon aliénante ou qui n'apportait pas de sens à leur vie. Ils ont opté de façon autonome pour un projet plus cohérent, mieux adapté à ce qu'ils ressentent ou expérimentent. Nous avons constaté que l'intériorité de plusieurs de ces jeunes est pauvre, offrant peu de matériel pour leur permettre une lecture spirituelle de ce qu'ils vivent. Les fragments de sens glanés à droite et à gauche constituent souvent un bricolage peu apte à constituer une cohérence qui pourrait soutenir le développement de l'identité humaine et spirituelle. La liberté d'être soi, unique et différencié, s'expérimente dans des événements portés par la présence, la parole et l'action.

Chez les jeunes adultes, l'expérience humaine et spirituelle est tributaire des événements qu'ils ont vécus car c'est à partir des événements que se construit l'expérience. Le milieu social dans lequel ils évoluent est un facteur important du développement. Bien que la thèse n'en fasse pas écho, une analyse du vécu séculier, religieux et de foi chrétienne à partir de cette variable a été faite et il ressort de cette

analyse qu'en général, plus les jeunes appartiennent à une position sociale élevée, plus leur foi est articulée et capable d'engagement. Dans la classe moyenne, nombreux sont ceux qui se sont distanciés de la foi chrétienne, faute d'une expérience relationnelle de qualité suffisante, ou encore parce qu'ils n'ont pas eu l'opportunité de participer à des activités, des groupes ou des mouvements structurants. C'est dans la position sociale moins privilégiée que se trouvent la majorité des jeunes groupés sous l'attitude de *religion*. Ce phénomène est attribuable à la pauvreté des relations interpersonnelles et à la carence d'occasions qui auraient pu favoriser le développement humain et spirituel. C'est aussi dans cette classe que nous avons rencontré les plus grandes souffrances; certains nous ont dit que le manque d'amour leur faisait « vivre l'enfer ». Vécu séculier, religion et foi s'interpénètrent. Ce sont les expériences séculières et les manifestations religieuses qui permettent à la foi de prendre corps.

Le mode de pensée qui divise la réalité en deux domaines indépendants, soit celui de la matière, d'une part, et celui de l'âme – réduite à la pensée –, d'autre part, a donné lieu à une vision dualiste du monde et de l'être humain, vision que les doctrines chrétiennes ont reflété. La dimension rationnelle a pris le pas sur la dimension sacramentelle, même au sein de la liturgie sacramentaire. Nous sommes devenus plus soucieux d'enseignement que d'expérience du Mystère. Le Concile Vatican II a remis en valeur la dimension sacramentelle de l'Église, du monde et de l'existence humaine. Depuis cet événement, nous avons entrepris un long périple de recherche, de réflexion et d'alliance pour expérimenter à nouveau la dimension spirituelle de l'existence, liée à la Parole et au Mystère.

Les dimensions séculière (culturelle et socio-historique), religieuse et croyante polarisent les attitudes face à l'Ultime. Elles déterminent des rapports qui prennent appui sur l'une ou l'autre de ces dimensions, suivant la prédominance qui est accordée à chacune. La majorité des jeunes que nous avons interviewés ne connaissent que la dimension religieuse de la foi chrétienne et, pour un bon nombre, cette connaissance leur a été transmise selon l'interprétation dualiste du monde et de l'être humain. Pas étonnant alors qu'ils perçoivent la foi chrétienne comme un ensemble de doctrines sans lien avec le réel, et que certains la considèrent même comme culpabilisante. Pour les jeunes adultes qui n'ont pas atteint une autonomie psychique suffisante, il n'a pas été possible d'accéder à une attitude de foi libérante et librement consentie. Seuls ceux qui ont eu des relations significatives avec des adultes croyants autonomes ont pu s'ouvrir librement à l'autre et accéder à l'attitude de foi. Développement humain et croissance de la foi vont en effet de pair : nous avons là un constat important pour la communication de la foi aux jeunes adultes. Il est important de nous attacher davantage aux dimensions structurelles de la personne plutôt qu'aux contenus, afin de permettre aux jeunes de prendre conscience des expériences qu'ils font.

Ce que vivent les jeunes adultes au niveau séculier est fortement teinté par la culture ambiante. Ils ont intériorisé les valeurs qui font la promotion de l'être humain : la dignité, la liberté, le respect, la justice, l'égalité, la solidarité. Ils reconnaissent aussi que l'intégration personnelle, comme celle de la connaissance, passe par l'expérience. Ils accordent la priorité aux relations chaleureuses au sein desquelles ils se sentent reconnus et ancrés dans l'existence. Par ailleurs, ils se sentent impuissants dans notre

société bureaucratisée où, en raison de la division des secteurs, ils se trouvent éloignés des paliers de gouvernement où se décident les orientations générales de la société. Les exigences accrues au niveau du travail sont aussi une source importante de stress. Les jeunes qui proviennent d'un milieu familial défavorisé souffrent de carences importantes et tirent difficilement leur épingle du jeu; ils vivent beaucoup de souffrances. L'occultation sociale de la mort et de la souffrance au profit de la valorisation du bien-être à tous les niveaux est source importante d'angoisse pour ceux qui sont aux prises avec ces réalités.

En résumé, les difficultés les plus importantes que vivent les jeunes adultes se situent au niveau d'un apprentissage relationnel déficient causé par l'absence de relations significatives. Cependant, les valeurs que prônent les jeunes adultes rejoignent celles dont l'Évangile est pétri. La rationalisation des Mystères chrétiens en a fait des doctrines abstraites, dépourvues de leur ancrage dans l'expérience. L'activité pastorale en est venue à privilégier le raisonnement au détriment de l'expérience relationnelle, seule capable de révéler l'essentiel : que la foi chrétienne est Mystère d'Alliance. Le champ relationnel nous paraît être un terrain privilégié pour des projets pastoraux qui rendent justice à ceux et celles qui, faute de relations humaines satisfaisantes, ne peuvent parvenir à l'autonomie psychique, à l'accomplissement personnel et à la foi. Nous rejoignons ici la dimension d'engagement de la foi chrétienne qui est «contre-don» de l'Alliance reçue. Au fond de l'admiration que les jeunes adultes portent à certains témoins, tels que mère Teresa, l'abbé Pierre, Médecins sans Frontières et beaucoup d'autres, il y a cette intuition que c'est la personne transformée intérieurement qui peut

créer l'humanité nouvelle. C'est pourquoi tout travail visant à aider une personne à devenir libre, à s'ouvrir d'abord à elle-même, puis à l'autre, est éminemment libérateur et évangélisateur. L'Évangile est la communication du don de Dieu, source de l'assemblée des invités à la communion au don de l'Esprit, à l'édification du Corps du Christ. Les valeurs évangéliques sont universelles parce qu'elles sont éminemment personnelles, et sont origine pour certains de naissance à eux-mêmes. C'est toute l'humanité qui est invitée à la communion. En insistant sur la dimension religieuse de l'Église au détriment de sa dimension sacramentelle comme signe de la communion de Dieu, on risque d'occulter sa nature véritable, celle qui en fait l'assemblée universelle de ceux qui se mettent sous la mouvance de l'Esprit, qui ne connaît pas de frontières car Il se communique au-delà des déterminations culturelles et socio-historiques.

Considérée sous l'angle du don de l'Esprit, l'Église est nécessairement une Église pauvre et non une Église où des privilégiés s'occupent des pauvres. La vérité de l'être humain, c'est sa pauvreté : en effet, comme être de relation, l'autre lui manque, sa présence lui est nécessaire pour être nommé et reconnu comme sujet. Dieu Amour vit de cette pauvreté en laquelle Il se donne tout entier en rendant l'autre donneur, indispensable à la relation avec Lui. Dans le Verbe, Dieu se communique, se donne, crée la possibilité d'une relation avec l'autre, d'un don de l'Esprit, d'une communion avec le Fils et en Lui, avec tous les humains. La dynamique trinitaire est une dynamique créatrice. Le Père crée une relation en se donnant, le Fils crée la réciprocité de la relation en l'accueillant, et l'Esprit crée le « Nous » de cette relation qui est énergie amoureuse, engagement. Ce don amoureux qui rend créateur de relation, c'est celui que

Dieu offre à chacun des humains. Le Mystère du Verbe incarné et de la maternité divine de Marie exprime cette relation. En Jésus, le Père donne la divinité et Il demande à une femme de lui donner l'humanité. Le Verbe divin incarné en Marie révèle le mystère d'échange entre Dieu et l'humanité. En Marie, l'humanité est rendue donnanter de la dimension humaine de Dieu, co-créatrice de la relation avec le Père, le Fils et l'Esprit. La redécouverte de la place et du rôle de Marie dans l'Alliance de Dieu avec l'humanité est une source de valorisation de la dignité de la personne humaine et du désir de Dieu d'entrer en relation avec chaque être humain sous le mode de relation esprit-saint.

Dieu s'est dépouillé de sa condition divine pour entrer en communication avec l'humanité. Et ce mystère se continue. « En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait<sup>1</sup>. » Dieu est lié à l'humanité, qui est créatrice de la dimension humaine de la relation avec Lui. En Dieu, il n'y a que création, et le Dieu véritable rend l'homme créateur, donneur de vie. Toutes les affirmations qui vont à l'encontre de cette vérité sont des représentations qui s'éloignent de la conception chrétienne de Dieu, du monde et de l'être humain. L'Église est créatrice quand elle rend les êtres humains donneurs. Toutes les autres façons de procéder vont à l'encontre de la dignité des sujets humains, créés libres et créateurs. L'Église, qui est don de l'Esprit, n'est pas une institution au service des pauvres, mais une assemblée pauvre qui accueille le don de Dieu, rend grâces pour ce don et crée la communion qui le communique. La fête de Noël ne révèle-t-elle pas la

---

<sup>1</sup> Mt 25, 40.



pauvreté de Dieu qui s'est remis entre les mains de l'humanité? Sa popularité ne tiendrait-elle pas à ce que ce mystère révèle?

Tous les jeunes adultes que nous avons interviewés sont en rupture avec la dimension extérieure de l'Église, dimension qui est déterminée par la culture et les conditions socio-historiques. La plupart n'ont jamais fait l'expérience de sa dimension de mystère, celle de la Pentecôte en acte, du don de l'Esprit Créateur qui est liberté, vérité et amour. Les institutions ecclésiales médiatisent le don de l'Esprit; elles sont la dimension religieuse de la foi chrétienne. La foi est ouverture créatrice au don de Dieu; elle se situe au-delà des déterminations culturelles et socio-historiques : elle crée l'univers nouveau. « Vivante, en effet, est la Parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur<sup>1</sup>. » La Parole de Dieu porte en elle-même une fonction critique de discernement, qui fait reculer les conceptions de Dieu toujours partielles, limitées, situées socio-historiquement et déterminées par le développement humain et religieux de chaque individu. L'Église doit sans cesse se remémorer qu'elle doit vivre d'abord de la foi, les institutions étant au service de celle-ci. La foi se vit dans la Parole, qui est présence, ouverture à l'autre, liberté dans la relation créatrice d'humanité et de divinité. Humanité et spiritualité se rejoignent parce qu'est humaine la personne qui est origine de l'ouverture à la création d'elle-même, des autres et du monde.

---

<sup>1</sup> He 4, 12.

Nous avons constaté que les jeunes adultes sont intéressés aux sciences et aux techniques, à la musique et à l'art, autant de fruits de l'esprit humain créateur. Il est important que l'Église célèbre la créativité humaine dans un parti pris de foi en l'être humain, en sa capacité d'être responsable de ce qu'il crée, sinon elle apparaîtra comme un éteignoir, une étrangère face aux réalisations humaines. Les jeunes adultes sont conscients du fait que les réalités nouvelles apportent avec elles leur lot de questionnements et de difficultés à résoudre. Plusieurs recherchent des lieux d'échange où ils pourront partager leurs interrogations et trouver des repères pour baliser leur route. Il revient à l'Église de communiquer le Verbe Créateur qui instaure l'univers nouveau dans un langage qui soit à la portée des jeunes adultes d'aujourd'hui.

La crise de langage que traverse l'Église est liée à la mutation culturelle. Les formes culturelles anciennes ne conviennent plus à la réalité nouvelle que vivent les jeunes adultes. Cette réalité a besoin d'une présentation renouvelée. Dans l'interprétation théologique, nous avons tenté de formuler une expression de la synthèse chrétienne adaptée à la réalité culturelle contemporaine. Pour être communiquée, la foi a besoin du support du langage, de toutes les formes de langage : la parole, le geste, la liturgie. Il y a beaucoup à faire pour que les médiations qui expriment la foi rejoignent la réalité vécue par les jeunes. Si le langage de la foi ne rejoint pas la vie, l'expression concrète de ce que vivent les jeunes adultes, il leur apparaîtra sans lien avec le réel. Le langage nouveau doit combattre l'expression dualiste qui place d'un côté l'être humain, et de l'autre, Dieu. La proposition, le dialogue, la conversation et le débat sont des médias appropriés pour la nouvelle évangélisation. Les jeunes adultes ont exprimé avec

force leur désir d'être écoutés et de pouvoir partager avec d'autres. Il reste à inventer les voies pour y parvenir.

Le chantier est immense. Les jeunes adultes sont ouverts à la gratuité, au respect, au dialogue. Ils apprécient les expériences qui leur permettent de prendre conscience d'eux-mêmes dans toutes les dimensions de leur être. Ils souhaitent trouver des réponses à leurs questions et à leurs problèmes. Ils sont conscients des richesses et des limites de la culture à laquelle ils appartiennent. Ils désirent en célébrer la beauté et aspirent aussi à s'engager pour trouver des solutions aux problèmes que cette culture engendre. Ils veulent être créateurs de leur vie dans la liberté. Si le Dieu chrétien est, dans bien des cas, méconnu ou étranger, bien des jeunes tiennent, par contre, à leur inscription chrétienne par les sacrements de l'initiation. Plusieurs invoquent Dieu dans la nécessité. La souffrance et la mort les angoissent. Ils recherchent la compagnie de personnes et de groupes qui leur confèrent le sentiment de leur valeur en tant qu'êtres uniques. Ils sont en quête de sens et privilégient les voies pragmatiques. Par-dessus tout, ce qu'ils recherchent, c'est d'être auteurs de leur vie.

L'Église a beaucoup à faire pour combler l'écart qui ne cesse de s'agrandir entre elle et les jeunes. Cependant, le trésor ecclésial est riche et peut combler leurs attentes. Il s'agit pour l'Église de renouveler son approche de la tradition - qui est déjà une expérience interprétée -, et de proposer une herméneutique plus conforme aux catégories culturelles familières à la jeune génération. Ces catégories ne témoignent-elles pas en elles-mêmes de la présence du christianisme en Occident? Conscience libre et créatrice,

accomplissement de soi, égalité, fraternité, communication, échanges, débats, toutes ces valeurs que les jeunes apprécient ne sont-elles pas l'héritage direct de siècles marqués par le christianisme? Ne reconnaît-on pas l'arbre à ses fruits? L'œuvre de l'Esprit, c'est l'univers nouveau. Saurons-nous faire face à l'immense chantier qui s'ouvre devant nous? Saurons-nous procéder avec espérance aux changements indispensables qui s'imposent pour réaliser l'œuvre de l'Esprit, le renouvellement du monde? Des décennies de méconnaissance et de maladresses sont à corriger. La Parole est là, c'est à nous qu'il revient de la rendre vivante, de lui redonner son rôle de lumière, de sel de la terre et de la faire fructifier pour la suite des temps.

## ANNEXE 1<sup>1</sup>

### Schémas d'entrevue

#### Volet socio-religieux

#### Entrevue individuelle (90 à 120 minutes)

##### Démarche 1 : histoire de vie

L'interviewé raconte l'histoire de sa vie. Il peut le faire seul, d'une façon oralement ou par écrit, ou avec l'intervieweur.

##### Démarche 2 : l'entrevue non directive

1. J'aimerais que vous me parliez de l'expérience la plus importante que vous avez vécue.
2. Qu'est-ce qui vous fait vivre, aimer, lutter, espérer ou tout simplement continuer envers et contre tout? À quoi tenez-vous le plus dans la vie?
3. Quelles sont les questions les plus importantes que vous vous posez? Y a-t-il des choses qui vous scandalisent dans ce qui se passe aujourd'hui? Des problèmes que vous trouvez particulièrement graves, inquiétants?

---

<sup>1</sup> Ce texte reproduit les schémas d'entrevue de la recherche-action. Voir GRAND'MAISON Jacques, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, *op. cit.*, p. 478-479.

### **Démarche 3 : l'entrevue semi-directive**

Vous abordez les thèmes susceptibles de vérifier nos hypothèses de travail en tenant compte de l'interviewé que vous rencontrez, de son histoire de vie, de ce qu'il a révélé dans l'entretien non directif. Donc souplesse dans la façon d'aborder chacun des thèmes.

- . Le bonheur
- . La souffrance, la mort
- . L'avenir
- . Les rapports quotidiens, vie sociale, engagements
- . Les débats autour de la sexualité
- . L'argent
- . La morale
- . La politique
- . Vos convictions profondes?
- . Qu'est-ce qui est sacré pour vous?
- . Le spirituel dans votre vie?
- . L'éducation religieuse que vous avez reçue?
- . C'est quoi la religion pour vous?
- . Et l'au-delà?
- . Dieu... votre idée... votre expérience?
- . La Bible... l'Évangile, ça vous dit quoi?
- . Jésus-Christ, qui est-il pour vous?
- . L'Église? Comment la voyez-vous? Quels sont tes [sic] rapports avec elle?
- . La prière?

- . La foi c'est quoi pour vous? Vous croyez à quoi, à qui?
- . Est-ce que vous partagez ça avec d'autres?
- . Est-ce que ça inspire votre vie? Est-ce que ça la transforme?

#### **Démarche 4 : si possible**

Pourriez-vous me parler de votre cheminement spirituel? Comment avez-vous évolué à ce niveau-là? Pouvez-vous identifier des étapes?

## ANNEXE 2<sup>1</sup>

### Analyse de contenu

#### 1. Cinq types d'analyses :

1. La lecture spontanée ou flottante;
2. l'analyse thématique (signifiés);
3. l'analyse des signifiants;
4. l'analyse d'énonciation;
5. l'analyse structurale.

#### 2. Sept lieux de vérification : les signifiants

1. Les mots pour le dire;
2. les faits et les événements;
3. les personnes, les relations;
4. l'affectif, les sentiments;
5. les pratiques;
6. le contexte de vie, leurs milieux;
7. l'horizon de vie (projets, rêves, symboles, leur imaginaire).

---

<sup>1</sup> Ce texte reproduit la méthode d'analyse de contenu de l'équipe de la recherche-action, *ibid.*, p. 480-482



### 3. Méthode de travail :

1. Inventaire des termes relatifs à chaque signifiant (lieu de vérification) :
  - a) niveau explicite;
  - b) niveau implicite
2. Établir des catégories
3. Regrouper :
  - a) ce que la personne dit sur le signifiant (énoncé);
  - b) comment elle le dit (énonciation).
4. Ressaisir les trois variables : séculier, religieux, foi chrétienne.
5. Dégager les caractéristiques du profil relatif au signifiant.

### 4. Les trois variables

Identifier les trois lignes principales du profil socio-religieux de la personne interviewée.

#### 1. *Ses orientations de vie*

*Ses forces positives.* Qu'est-ce qui la fait vivre? Ses dynamismes, ses motivations, ses objectifs de vie, ses projets de vie.

*Ses nœuds dramatiques.* Qu'est-ce qui la préoccupe le plus? Problèmes, blessures, épreuves, crises, défis. Les questions qu'elle se pose.

*Ses références-guides.* Ses vraies valeurs vécues. Ses repères moraux. Ses options fondamentales, ses horizons de vie.

*Ses orientations sociales.* Ses relations, ses rapports aux autres. Ce qu'elle accepte ou rejette de la société.

*Ses implicites.* Lapsus, hésitations, résistances, ambivalences, détours, faux-fuyants, creux, contradictions, mi-mots qui réveillent des orientations plus ou moins cachées, inavouées, plus ou moins conscientes.

Dégager les phrases qui correspondent aux orientations de vie de la personne.

## 2. *Ses orientations religieuses*

*La(les) religion(s).* Ce qu'elle en dit. Comment elle le dit ou le signifie (signifiants).

*Son religieux à elle.* Ce qu'elle en dit. Comment elle le dit.

*Quelques repères.* Ses croyances. Ses rites (prières, pratiques). Ce qui est sacré pour elle. Ce qui l'intéresse ou pas au plan religieux. Ce qu'elle dit de Dieu.

Analyse comparative

Ses orientations de vie

Ses orientations religieuses

Ses objectifs de vie

Ses intérêts religieux

Ses pratiques de vie	Ses pratiques religieuses
Ses options fondamentales	Sa vision religieuse ou pas
	Ce qu'elle espère ultimement
Ses traits séculiers	Ses traits religieux

Dégager les phrases correspondant à ces traits.

### *3. Ses rapports à la tradition chrétienne*

Héritage-éducation chrétienne, Église, Jésus-Christ, Bible-Évangile, sacrements (baptême, mariage, eucharistie), histoire chrétienne : ce qu'elle rejette, ce qu'elle accepte.

Ses références chrétiennes reliées au terrain séculier, au terrain religieux.

Ses réinterprétations, ses déplacements par rapport à la foi chrétienne.

Ses rapports implicites à la tradition chrétienne : pratiques, sensibilités de vie qui semblent d'inspiration évangélique; ses emprunts à la tradition chrétienne.

Traits de ses rapports à la tradition chrétienne.

Dégager les phrases qui les expriment.

## BIBLIOGRAPHIE

### Théologie

ALBERICH, Emilio, *La catéchèse dans l'Église*, Paris, Cerf, 1986, 269 p.

ALBERICH, Emilio et Ambroise BINZ, *Adultes et catéchèse*, Ville Mont-Royal, Novalis/Cerf/ Lumen Vitae, 2000, 253 p. (Théologies pratiques)

ANSALDI, Jean, *Le dialogue pastoral. De l'anthropologie à la pratique*, Genève, Labor et Fides, 1986, 169 p.

ANSALDI, Jean, « L'identité dans la clinique analytique et pastorale », dans *Autres Temps* n° 37, mars 1993, p. 25-33.

ARBUCKLE, Gérald A., *Refonder l'Église. Dissentiment et leadership*, traduit de l'anglais par Albert Beaudry et Ghislaine Roquet, Montréal, Bellarmin, 2000, 333 p.

ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Annoncer l'Évangile dans la culture actuelle au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 1999, 101 p. (L'Église aux quatre vents)

ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Évangélisation et culture dans le Québec des années 1980 : démarches proposées par l'Assemblée des évêques du Québec*, Montréal, Fides, 1983, 108 p. (L'Église aux quatre vents)

ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Proposer la foi aux jeunes : une force pour vivre*, Saint-Laurent, Fides, 2000, 77 p. (L'Église aux quatre vents)

AUDINET, Jacques, Maurice BELLET, René MARLÉ, Abel PASQUIER et Jacques SOMMET, *Essais de théologie pratique. L'institution et le transmettre*, préface de René Marlé, Paris, Beauchesne, 1988, 216 p. (Le point théologique 49)

BABIN, Pierre, « Église et communications sociales », dans *L'Église canadienne*, volume 33, n° 2, février 2000, p. 50-54.

BALTHASAR, Hans Urs von, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, 86 p.

BASSET, Lytta, *Le pardon originel. De l'abîme du mal au pouvoir de pardonner*, 2e édition, Labor et Fides, Genève, 1995, 500 p.

BERGERON, Richard, « Les nouvelles religions : questions posées à la pastorale », dans GOURGUES, Michel et Gilles-D. MAILHOT, (éditeurs), *L'altérité. Vivre ensemble différents*, Actes du colloque pluridisciplinaire tenu à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire du Collège dominicain de philosophie et de théologie (Ottawa 4-5-6 octobre 1984), Montréal/Paris, Bellarmin/Cerf, 1986, p. 271-282. (Recherches nouvelle série 7)

BLOUIN, Suzanne, France LAFORGE et Michel RONDEAU, « Les jeunes et l'Église. Mémoire des Services d'animation à la vie spirituelle dans trois cegeps », dans CHARRON, André, (directeur), *Le synode de Montréal en audiences publiques. Une sélection des mémoires présentés*, Saint-Laurent, Fides, 1997, p. 79-85.

BOTTÉRO, Jean, Marc-Alain OUAKNIN et Joseph MOINGT, interrogés par Hélène MONSACRÉ et Jean-Louis SCHLÉGEL, *La plus belle histoire de Dieu : qui est le Dieu de la Bible?*, Paris, Seuil, 1997, 180 p.

BOURGEOIS, Henri, *Foi et cultures. Quelles manières de vivre et quelles manières de croire aujourd'hui?*, Paris/Montréal, Centurion/Éditions Paulines, 1991, 151 p. (Parcours, la bibliothèque de formation chrétienne)

BOURGEOIS, Henri, « Nouveaux venus en christianisme », dans *Nouveau Dialogue*, n° 60, mai 1985, p. 17-22.

BOURGEOIS, Henri, « Une réalisation avec et pour des recommençants », *Catéchèse*, n° 139, volume 2, 1995, p. 85-89.

BOUSQUET, François, « Proclamation, dialogue, initiation », dans *Revue de l'Institut catholique de Paris*, n° 74, avril-juin 2000, 23-41.

BOUTIN, Jean-Pierre, « Le mot juste de Dieu : Un Verbe vivant, lumineux et... incarné. Le prologue de Jean (Jn 1, 1-18) », dans *Revue Scriptura* 21, 1995, p. 7-13.

BRETON, Jean-Claude, *Approche contemporaine de la vie spirituelle*, Montréal, Bellarmin, 1990, 191 p.

CAILLOT, Joseph, *L'Évangile de la communication*, Paris, Cerf, 1989, 374 p., (*Cogitatio fidei*, 152)

CALATI, B., « Parole de Dieu », dans FIORÈS De, Stéfano et Tullo GOFFI, (directeurs), *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Paris, Cerf, 1983, p. 790-802.

CATTIN, Yves, « La métaphore de Dieu », dans *Concilium* 242, 1992, p. 77-94.

CAZA, Lorraine, « Anthropologie biblique », dans LAURET, Bernard et François REFOULÉ, *Initiation à la pratique de la théologie, tome III : Dogmatique 2*, Paris, Cerf, 1983, p. 515-575.

CENTRE NATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX, *Formation chrétienne des adultes. Un guide théorique et pratique pour la catéchèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, 312 p.

CERTEAU de, Michel, *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987, 322 p.

CERTEAU de, Michel, *L'étranger ou l'union dans la différence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 261 p. (Foi vivante)

CERTEAU de, Michel, « Expérience chrétienne et langages de la foi », dans *Christus*, tome 12, n° 46, avril 1965, p. 147-163.

CERTEAU de, Michel, « L'institution du croire. Note de travail. », dans *Recherches de science religieuse*, 71, 1983, p. 61-80.

CERTEAU de, Michel et Jean-Marie DOMENACH, *Le christianisme éclaté*, Paris, Seuil, 1974, 118 p.

CHABIN, Christophe, « De la difficulté d'être jeune et chrétien », dans *Christus*, n° 186, avril 2000, p. 187-194.

CHAREIRE, Isabelle, « Plus de temple, nul lieu pour l'Esprit », dans *Concilium* 242, 1992, p. 95-102.

CHARRON, André, Raymond LEMIEUX et Yvon R. THÉROUX, *Croyances et incroyances au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 1992, 151 p.

CHARRON, André, « Situation de l'incroyance et de l'indifférence religieuse au Canada », dans *Nouveau dialogue*, n° 88, janvier 1992, p. 10-22.

CHARRON, Jean-Marc, *La quête de l'identité chez François d'Assise. Contribution psychohistorique à une théologie de l'identité chrétienne*, Thèse, Université de Montréal, 1987, 456 p.

CHARRON, Jean-Marc, « De la rupture à la communication », dans GRAND'MAISON, Jacques, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, (directeurs), *Le défi des générations. Enjeux sociaux et religieux du Québec d'aujourd'hui*, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 217-238. (Cahiers d'études pastorales 15)

CHARRON, Jean-Marc et Jean-Marc GAUTHIER (directeurs), *Entre l'arbre et l'écorce. Un monde pastoral en tension*, Saint-Laurent, Fides, 1993, 308 p. (Cahiers d'études pastorales 14)

CHAUVET, Louis-Marie, « La ritualité chrétienne dans le cycle infernal du symbole », dans *La Maison-Dieu*, n° 133, 1978, p. 31-77.

CHAUVET, Louis-Marie, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Paris, Cerf, 1987, 582 p. (*Cogitatio fidei* 144)

COMITÉ DE RECHERCHE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC SUR LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES LOCALES, *Risquer l'avenir. Bilan d'enquête et prospectives*, Outremont, Fides, 1992, 227 p. (L'Église aux quatre vents)

COMITÉ DE RECHERCHE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC SUR LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES LOCALES, *Voies d'avenir. Résumé de la recherche*, Outremont, Fides, 1992, 43 p. (L'Église aux quatre vents)

COMITÉ DE THÉOLOGIE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Mission de l'Église et culture québécoise. Réflexion sur les liens entre foi et culture*, Outremont, Fides, 1992, 53 p. (L'Église aux quatre vents)

Constitution dogmatique « *de Divina Revelatione* » (« *Dei Verbum* »), traduite par G. Blond avec la collaboration de Y. Congar, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 97-120.

Constitution dogmatique « *de Ecclesia* » (« *Lumen Gentium* »), traduite par Jean-Marc Dufort et Gilles Langevin, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 15-96.

Constitution pastorale « *de Ecclesia in mundo huius temporis* » (« *Gaudium et Spes* »), traduction élaborée par l'épiscopat français, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 167-272.

CORBIN, Michel, « Garder la parole de Dieu, essai sur Luc 11, 28 », dans Collectif, *Le déplacement de la théologie*, Institut catholique de Paris, recherches actuelles- III, Paris, Beauchesne, 1977, p. 109-118.

Déclaration « *de Educatione christiana* » (« *Gravissimum Educationis* »), traduction publiée par « *La Documentation Catholique* » le 7 novembre 1965 (col. 1831-1843), dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 531-546.

Déclaration « *de Libertate religiosa* » (« *Dignitatis Humanae* »), promulguée le 7 décembre 1965, traduite par le secrétariat pour l'unité des chrétiens, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 555-570.

Décret « *de Activitate missionali Ecclesiae* » (« *Ad Gentes* »), traduit par Guy Riobé, G. Blond avec la collaboration de Y. Congar, dans MARTIN, Paul-Aimé, (directeur), *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, texte intégral, préface de Paul-Émile Léger, Montréal/Paris, Fides, 1966, p. 429-480.

DELZANT, Antoine, « Christianisme et communication symbolique », dans *Masses ouvrières*, n° 409, septembre -octobre 1986, p.91-107.

DELZANT, Antoine, « Croire, connaître, agir », dans *Recherches de science religieuse*, tome 77, n° 1, 1989 p. 93-111.

DELZANT, Antoine, « Un problème résurgent : la science et la foi », chapitre II, dans DORÉ, Joseph, (directeur), *Sur l'identité chrétienne*, Paris, Desclée, 1990, p. 50-73. (Relais-Études 8)

DENEKEN, Michel, « « Mon Père et votre Père » : Jésus le Fils », dans *Lumière et vie* 241, janvier-mars, 1999, p. 75-91.

DIOCÈSE DE SAINT-JEAN-LONGUEIL, *Guide pour les petites communautés ecclésiales*, Outremont, Fides, 1994, 109 p. (L'Église aux quatre vents)

DIOCÈSE DE SAINT-JEAN-LONGUEIL, *Guide pour les petits groupes de partage de foi*, Outremont, Fides, 1993, 56 p. (L'Église aux quatre vents)

DREWERMANN, Eugen, *Dieu en toute liberté : psychologie des profondeurs et religion*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Albin Michel, 1997, 599 p.

DREWERMANN, Eugen, *L'Église doit-elle mourir? : un entretien avec Felizitas von Schönborn*, traduit de l'allemand par Denis Trierweiler, Paris, Stock, 1994, 111 p.

DUFOUR, Simon, *Devenir libres dans le Christ. Éduquer à la foi aujourd'hui*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1987, 221 p.

DUFOUR, Simon, « Comment naît et se nourrit la foi? », dans *Prêtre et Pasteur*, septembre 1999, p. 450-456.

DUFOUR, Simon, Denis BÉLISLE, Nicole BOUCHARD et Jocelyne HUDON-MIOR, « La sécularité. Être chrétien au cœur du monde », dans *Présence*, décembre 1992, p. 11-19.

FORTE, Bruno, *L'Église icône de la Trinité, Brève ecclésiologie*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 1985, 106 p. (Maranatha 4)



FOSSION, André, *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, Bruxelles/ Montréal/Paris/Genève, LumenVitae/Novalis/Cerf/Labor et Fides, 1997, 223 p.

FOSSION, André, *La catéchèse dans le champ de la communication. Ses enjeux pour l'inculturation de la foi*, préface de Jacques Audinet, Paris, Cerf, 1990, 515 p. (*Cogitatio fidei* 156).

FOSSION, André, « Parole de Dieu et verbe de l'homme. L'expression de la foi dans le contexte de l'anthropologie contemporaine », dans *Lumen Vitae*, vol. XXXII, n° 3, 1977, p. 345-356.

FOUREZ, Gérard, « Évangéliser dans une société individualiste », dans *Lumen Vitae*, volume XLIII, 1988, n° 2, p. 133-148.

GANNE, Pierre, *La création*, Paris, Cerf, 1979, 96 p. (Dossiers libres)

GARCEAU, Benoît, *La voie du désir*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 1997, 100 p.

GEFFRÉ, Claude, *Le christianisme au risque de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1983, 361 p. (*Cogitatio fidei* 120)

GEFFRÉ, Claude, « La singularité du christianisme à l'âge du pluralisme religieux », dans Joseph DORÉ et Christophe THÉOBALD, (directeurs), *Penser la foi. Recherches en théologie aujourd'hui. Mélanges offerts à Joseph Moingt*, Paris, Cerf/Assas, 1993, p. 351-369.

GEFFRÉ, Claude, « Les enjeux de la culture contemporaine pour la foi chrétienne », dans *Laval théologique et philosophique* 52, n° 2, juin 1996, p. 565-581.

GEFFRÉ, Claude, « L'homme, une histoire sacrée », dans *Autrement* n° 127, février 1992, p. 105-115.

GEFFRÉ, Claude, article « Religion et religions » dans *Catholicisme*, tome 12, Paris 1990, colonnes 784-802.

GENUYT, François-Marie, « L'inscription du visage », dans *Lumière et Vie* 112, avril-mai 1975, p. 43-54.

GESCHÉ, Adolphe, *Dieu pour penser. Tome 1 : Le mal*, Paris, Cerf, 1993, 186 p.

GESCHÉ, Adolphe, « L'homme créé créateur », dans *Revue théologique de Louvain*, 22, 1991, p. 153-184.

GESCHÉ, Adolphe, « Pour une anthropologie de destinée. Les chemins théologiques de la liberté », dans Adolphe GESCHÉ, (directeur), *Destin, prédestination, destinée*, Paris, Cerf, 1995, p. 137-167.

GIRARD, Marc, René GUAY, Emmett JOHNS, Denise LAMARCHE, *Une Église qui s'appauvrit, drame ou ouverture d'avenir*, Saint-Laurent, Fides, 1999, 138 p. (Vivre sa foi)

GISEL, Pierre, *Croyance incarnée. Tradition - Écriture - Canon - Dogme*, Genève, Labor et Fides, 1986, 166 p. (Lieux théologiques n° 9)

GISEL, Pierre, *La théologie face aux sciences religieuses. Différences et interactions*, Genève, Labor et Fides, 1999, 299 p.

GISEL, Pierre, *L'excès du croire. Expérience du monde et accès à soi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990, 137 p.

GISEL, Pierre, « Qu'est-ce que croire? Mise en situation théologique », dans *Recherches de science religieuse*, volume 77, tome 1, 1989, p. 63-91.

GONDAL, Marie-Louise, « Préparer le chemin de recommencements », dans *Catéchèse*, n° 139, volume 2, 1995, p. 91-101.

GRAND'MAISON, Jacques, *La seconde évangélisation, Tome I; Les témoins*, Montréal, Fides, 1973, 241 p. (héritage et projet 1)

GRAND'MAISON, Jacques, *La seconde évangélisation, Tome II; Outils majeurs*, Montréal, Fides, 1973, 330 p. (héritage et projet 2)

GRAND'MAISON, Jacques, (directeur), *Le drame spirituel des adolescents. Profils sociaux et religieux*, Montréal, Fides, 1992, 244 p. (Cahiers d'études pastorales 10)

GRAND'MAISON, Jacques, (directeur), *Vers un nouveau conflit de générations. Profils sociaux et religieux des 20-35 ans*, Montréal, Fides, 1992, 399 p. (Cahiers d'études pastorales 11)

GRAND'MAISON, Jacques, Lise BARONI et Jean-Marc GAUTHIER, (directeurs), *Le défi des générations. Enjeux sociaux et religieux du Québec d'aujourd'hui*, Saint-Laurent, Fides, 1995, 496 p. (Cahiers d'études pastorales 15)

GREISCH, Jean, « L'universel concret. Les cultures à la recherche de la vérité de l'homme », dans Collectif, *Enracinement et universalité. La catéchèse face aux nationalités, aux cultures et aux religions*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 119-141. (cahiers de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, n° 7)

JABOT, Michèle, « Des jeunes s'expriment sur leur vie et leur foi », *Catéchèse*, n° 148, volume 3, 1997, p. 47-54.

JACQUES, Robert, « Le corps dans la modernité. De la méfiance et du surpassement », dans *Théologiques*, volume 5, n° 2, octobre 1997, p. 25-50.

JEAN-PAUL II, *Foi et raison. Lettre encyclique Fides et ratio*, Montréal, Médiaspaul, 1998, 169 p.

JEAN-PAUL II, *La mission du Christ rédempteur. Lettre encyclique Redemptoris missio*, Ville Saint-Laurent, Fides, 1991, 157 p. (L'Église aux quatre vents)

JOSSUA, Jean-Pierre, *Le Dieu de la foi chrétienne*, Cerf/Fides, Paris/Saint-Laurent, 1989, 119 p. (Bref 23)

LACELLE, Elizabeth J., « L'Alliance nouvelle comme lieu symbolique de la relation entre l'homme et la femme », dans *Sciences Pastorales*, volume 2, 1983, p. 5-31.

LAFON, Guy, *Croire, espérer, aimer. Approches de la raison religieuse*, Paris, Cerf, 1983, 165 p. (« Théologies »)

LAFON, Guy, « Communication et Révélation », dans *Lumen Vitae*, vol. XXXVI, n° 1, 1981, p. 135-147.

LANGÉVIN, Gilles, « La personne, lieu de promotion et de dépassement de l'altérité », dans Michel GOURGUES et Gilles D. MAILHOT, (directeurs), *L'altérité. Vivre ensemble différents*, Actes du colloque pluridisciplinaire tenu à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire du Collège dominicain de philosophie et de théologie (Ottawa, 4-5-6 octobre 1984), Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1986, p. 293-299 (Recherches nouvelle série 7)

LAPOINTE, Guy et Jean-Marie YAMBAYAMBA K., *Vers une foi sans institution?* Fides, Saint-Laurent, 1999, 168 p.

LAROCHE, Michel, *Seconde naissance, De l'homme de l'angoisse à l'homme de la résurrection*, Paris, Nouvelle cité, 1986, 153 p. (Racines)

LÉGAULT, Marcel, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, Paris, Aubier Montaigne, 1975, 313 p. (collection intelligence de la foi)

LONERGAN, Bernard J.F., *Les voies d'une théologie méthodique. Écrits théologiques choisis*, traduits de l'anglais sous la direction de Pierrot Lambert et Louis Roy, Montréal/Tournai, Bellarmin/Desclée de Brouwer, 1982, 242 p. (recherches – théologie - 27).

MARCHESSAULT, Guy, *Médias et foi chrétienne. L'image à l'épreuve de l'idolâtrie*, Outremont, Novalis, 1998, 263 p.

MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, Ramon, *Création et liberté : essai d'anthropologie chrétienne*, Montréal, Médiaspaul, 1997, 188 p. (Brèches théologiques)

MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, Ramon, « Il nous faut changer de Dieu », dans *Église et théologie*, tome 23, n° 1, 1992, p. 31-47.

MÉNARD, Camil et Florent VILLENEUVE, (directeurs), *Dire Dieu aujourd'hui. Actes du Congrès de la Société canadienne de théologie*, Saint-Laurent, Fides, 1994, 352 p. (Héritage et projet 54)

MILOT, Micheline, *Une religion à transmettre?*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 165 p.

MOINGT, Joseph, « Christologie et modernité », dans CENTRE THOMAS MORE, *Christianisme et modernité*, sous la direction de Roland Ducret, Danièle Hervieu-Léger et Paul Ladrière, Paris, Cerf, 1990, p 169-187.

MOINGT, Joseph, « Paternité de Dieu et liberté du chrétien », dans *Études*, n° 3915, novembre 1999, p. 503-512.

MONGILLO, Antonio, « Altérité et pardon dans le vécu des expériences quotidiennes », dans GOURGUES, Michel et Gilles-D. MAILHOT, (directeurs), *L'altérité. Vivre ensemble différents*. Actes du colloque pluridisciplinaire tenu à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire du Collège dominicain de philosophie et de théologie (Ottawa, 4-5-6 octobre 1984), Montréal/Paris, Bellarmin/Cerf, 1986, p. 301-323. (Recherches nouvelle série 7)

MÜLLER, Hadwig, « Passion de la relation, passion du manque », *Revue des sciences religieuses* 74, n° 2, 2000, p. 194-210.

NADEAU, Jean-Guy, « Du corps sauvé au corps lieu de l'expérience de Dieu », dans *Théologiques*, volume 5, n° 2, octobre 1997, p. 71-90.

NADEAU, Jean-Guy, « La vocation et la mission des baptisés », dans *Prêtre et Pasteur*, septembre 1987, p. 450-458.

NOUWEN, Henri J.M., *Les trois mouvements de la vie spirituelle*, Montréal, Bellarmin, 1998, 211 p.

PANNIKAR, Raimundo, *Le culte et l'homme séculier*, traduit de l'anglais par Sœur Anne-Élisabeth Steinmann, Paris, Seuil, 1976, 151 p.

PANNIKAR, Raymond, *L'homme qui devient Dieu. La foi, dimension constitutive de l'homme*, Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1969, 121 p. (Foi vivante 106)

PAREYDT, Luc, *Génération en mal d'héritage. Des jeunes en quête de mémoire*, Paris, Assas, 1993, 122 p. (Cahiers pour croire aujourd'hui, supplément 7 au n° 100)

PAUL VI, « *Exhortation apostolique Evangelii nuntiandi* », dans *Discours du pape*, mensuel n° 315, janvier 1976, 127 p.

PELCHAT, Marc, « Évangéliser », dans ROUTHIER, Gilles, (directeur), *Évangéliser. Réflexions à l'occasion d'un synode*, Outremont, Novalis, 1993, p.13-24.

PIVETEAU, Didier J., « Les jeunes, l'athéisme et la catéchèse », dans *Nouveau Dialogue*, n° 59, mars, 1985, p. 19-22.

REY-MERMET, Théodule, *Croire. Tome 3 : Vivre la foi avec le Concile Vatican II*, Paris, Droguet & Ardant, 1979, 504 p.

ROBERT, Francine, « La quête populaire du Jésus historique. « Tout le monde te cherche... » (Mc 1, 37) », dans *Prêtre et pasteur*, septembre 2000, p. 450-458.

ROUTHIER, Gilles, (directeur), *L'éducation de la foi des adultes. L'expérience du Québec*, Montréal, Médiaspaul, 1996, 382 p. (Pastorale et vie 13)

RUDDER De, Jean-Pierre, « La parole comme véhicule de la révélation », dans *Concilium* 36, 1968, p. 65-72.

SAGNE, Jean-Claude, *Viens vers le Père. L'enfance spirituelle, chemin de guérison*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 1998, 240 p.

SAGNE, Jean-Claude, « L'acte de mentir ou la brisure du lien », dans *Lumière et Vie* 218, juin 1994, p. 73-85.

SAGNE, Jean-Claude, « La source cachée », dans *Lumière et Vie* 243, juillet-septembre 1999, p. 57-66.

SAGNE, Jean-Claude, « Le rapport de l'homme et de la femme à la loi du don », dans Xavier LACROIX, (directeur), *Homme et femme, l'insaisissable différence*, Paris, Cerf, 1993, p. 49-53.

SAGNE, Jean-Claude, « L'obéissance ou le travail de naissance à soi-même », dans *Lumière et Vie* 229, septembre 1996, p. 53-65.

SAINT-GERMAIN, Christian, « Le corps admirable de l'institution : l'éthique de la blessure », dans *Théologiques*, volume 5, numéro 2, octobre 1997, p. 91-106.

- SCHILLEBEECKX, Edward, *Expérience humaine et foi en Jésus-Christ*, Paris, Cerf, 1981, 144 p.
- SCHILLEBEECKX, Edward, *La politique n'est pas tout*, Paris, Cerf, 1988, 98 p.
- SCHILLEBEECKX, Edward, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, Paris, Cerf, 1992, 381 p. (*Cogitatio fidei* 166)
- SCHILLEBEECKX, Edward, *Plaidoyer pour le peuple de Dieu*, Paris, Cerf, 1987, 322 p.
- SCHILLEBEECKX, Edward, « Identité chrétienne et intégrité humaine », dans *Concilium* 175, 1982, p. 43-54.
- SCHLOSSER, Jacques, « La filiation dans le Nouveau testament », dans *Lumière et Vie* 241, janvier-mars, 1999, p. 61-73.
- SCOLAS, Paul, « L'interrogation théologique sur la destinée humaine. Introduction à la problématique », dans GESCHÉ, Adolphe, (directeur), *Destin, prédestination, destinée*, Paris, Cerf, 1995, p. 11-33.
- SENTUCQ, Dominique, « Rejoindre les adultes », dans *Catéchèse*, n° 155, volume 2, 1999, p. 27-32.
- SOUZENELLE de, Annick, « Nouvelle lecture du Livre de la Genèse », dans *Revue Scriptura* 26, 1997, p. 7-19.
- THÉVÉNOT, Xavier, *Les péchés. Que peut-on en dire ?*, Paris, Éditions Salvator, 1984, 82 p.
- THÉVÉNOT, Xavier, « Emmaüs, une nouvelle Genèse?. Une lecture psychanalytique de Genèse 2-3 et Luc 24, 13-35. », dans *Mélanges de science religieuse*, XXXVII, n° 1, 1980, p. 3-18.
- TILLICH, Paul, *Dynamique de la foi*, traduit par Fernand Chapey, Paris, Casterman, 1968, 140 p. (Cahiers de l'actualité religieuse 26)
- VALADIER, Paul, *L'Église en procès*, Paris, Flammarion, 1989, 241 p.
- VALADIER, Paul, « Société moderne et indifférence religieuse », dans *Catéchèse* numéros 110-111, janvier-avril 1988, p. 63-77.
- VARONE, François, *Ce Dieu absent qui fait problème. Religion, athéisme et foi : trois regards sur le Mystère*, préface de Christian Duquoc, o.p., 5<sup>e</sup> édition, Paris, Cerf, 1986, 230 p. (théologies – apologique)

VASSE, Denis, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi : lire aujourd'hui Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1991, 209 p.

VASSE, Denis, *La dérision ou la joie. La question de la jouissance*, Paris, Seuil, 1999, 327 p.

VASSE, Denis, *Le temps du désir : essai sur le corps et la parole*, Paris Seuil, 1969, 169 p.

VASSE, Denis, « Le malentendu », dans *Christus*, n° 176, octobre 1997, p. 455-460.

VASSE, Denis, « Le mystère de la proximité », dans *Christus* n° 182, avril 1999, p. 194-203.

VASSE, Denis, « Une demande d'amour : 'Que ta volonté soit faite'. », dans *Christus* n° 144, octobre 1989, pp. 402-413.

VERGOTE, Antoine, « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* ». *L'identité chrétienne*, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 1997, 251 p. (théologies)

VINATIER, Jean, *Le renouveau de la religion populaire. Sources et racines de la religion populaire. Sources et étapes du renouveau conciliaire*, Paris, Desclée de Brouwer/Bellarmin, 1981, 156 p. (Croire aujourd'hui)

## Philosophie

CHIRPAZ, François. « La relation fondatrice », dans *Lumière et Vie* 241, janvier-mars 1999, p. 25-37.

DERRIDA, Jacques et Gianni VATTIMO, (directeurs), *La religion. Séminaire de Capri*, Paris, Seuil, 1996, 232 p.

DUFFÉ, Bruno-Marie, « À la recherche d'une autorité perdue ou la quête moderne de l'auteur », *Lumière et vie* 229, septembre 1996, p. 27-38.

DUMONT, Fernand, *Une foi partagée*, Montréal, Bellarmin, 1996, 301 p. (L'essentiel)

DUMONT, Fernand, « Jésus et la condition humaine », dans *Communauté chrétienne*, volume 7, numéros 38-39, mars-juin 1968, p. 177-193.

FERRY, Jean-Marc, « L'ancien, le moderne et le contemporain », dans Roland Ducret, Danièle Hervieu-Léger et Paul Ladrière, (directeurs), *Christianisme et modernité*, Paris, Cerf, 1990, p. 235-270.

FERRY, Luc, *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1996, 184 p. (Le livre de poche, 14261)

HABACHI, René, *Une philosophie ensoleillée. Essai sur la relation*, Sillery, Anne Sigier, 1998, 202 p.

HEIDEGGER, Martin, *Acheminement vers la parole*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier, Paris, Gallimard, 1976, 260 p. (Tel 55)

LECLERC, Bruno et Salvatore PUCELLA, *Les conceptions de l'être humain. Théories et problématiques*, Saint-Laurent, Éditions du renouveau pédagogique, 1993, 366 p.

MARION, Jean-Luc, « Le paradoxe de la personne », dans *Études*, n° 3914, octobre 1999, p. 349-360.

MIES, Françoise, « Présence et absence de Dieu dans la relation interpersonnelle », dans *Revue théologique de Louvain*, 30, 1999, p. 32-58.

NEMO, Philippe, *Job et l'excès du mal*, Paris, Bernard Grasset, 1978, 247 p. (Figures)

PODEUR, Lucien, *Image moderne du monde et foi chrétienne*, Paris, Le Centurion, 1976, 146 p. (Croire et comprendre)

TAYLOR, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1991, 150 p. (L'essentiel)

TRESMONTANT, Claude, *Essai sur la pensée hébraïque*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Cerf, 1956, 171 p.

## Sciences humaines

ARMSTRONG, Karen, *Histoire de Dieu. D'Abraham à nos jours*, traduit de l'anglais par Jean-Baptiste Médina, Paris, Seuil, 1997, 512 p.

BAUM, Gregory, « Définitions de la religion en sociologie », dans *Concilium* 156, 1980, 43-54.



BERGER, Peter L. et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, traduit de l'américain par Pierre Taminioux, préface de Michel Maffesoli, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, 285 p.

BERGER, Peter L., *Affrontés à la modernité : réflexions sur la société, la politique, la religion*, traduit de l'américain par Alexandre Bombieri, Paris, Centurion, 1980, 271 p. (Faire notre histoire : propositions)

BERGER, Peter L., *La religion dans la conscience moderne. Essai d'analyse culturelle*, traduction de Joseph Feisthauer, Paris, Centurion, 287 p. (Collection «Religion et sciences de l'homme»)

BIBBY, Réginald W. et Donald POSTERSKI, *Les opinions des jeunes du Canada sur leurs valeurs*, Montréal, Fides, 232 p.

BIBBY, Réginald W., *La religion à la carte : pauvreté et potentiel de la religion au Canada*, avant-propos de George Gallup, traduit de l'anglais par Louis-Bertrand Raymond, Montréal, Fides, 1988, 382 p.

BLANQUART, Paul, « L'avenir d'une déliaison », dans *Autrement* n° 127, février 1992, p. 92-104.

BLANQUART, Paul, « Nouvel individu et avenir du christianisme », dans *Lumière et Vie* 184, novembre 1987, p. 65-82.

BLOOM, Allan, *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin, 1987, 332 p.

BOULTE, Patrick, « La crise du lien social », dans *Christus*, n° 180, octobre 1998, p. 407-412.

BOUSQUET, François, « Clarifications de vocabulaire », dans *Catéchèse*, n° 114, janvier 1989, p.7-15.

CAMPICHE, Roland. J., « Individualisation du croire et recomposition de la religion », dans *Archives de sciences sociales des religions*, tome 83, juillet-septembre 1993, p. 117-131.

CHAMPION, Françoise, « Individualisme, protestation holiste et hétéronomie dans les mouvances mystiques et ésotériques contemporaines », dans *Social Compass* 38, volume 1, 1991, p. 33-41.

CERTEAU de, Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Union Générale d'éditions, 1974, (1018), 313 p.

CERTEAU de, Michel, « Une pratique sociale de la différence : croire », dans Collectif, *Faire croire. Modalités de la diffusion et de la réception des messages religieux du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Table ronde organisée par l'École française de Rome, en collaboration avec l'Institut d'histoire médiévale de l'Université de Padoue (Rome, 22-23 juin 1979), École Française de Rome, Palais Farnèse, 1981, p. 363-383. (Collection de l'École française de Rome 51)

COUTIN, André et Claude-Marie VADROT, *La raison des jeunes*, Paris, Laffont, 1991, 346 p.

DELOOZ, Pierre, « Les jeunes en Europe et leurs valeurs », dans Collectif, *Enracinement et universalité. La catéchèse face aux nationalités, aux cultures et aux religions*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 19-24. (cahiers de l'Institut supérieur de pastorale catéchétique (I.S.P.C.) no7)

DUMONT, Fernand, (directeur), *Une société des jeunes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 397 p.

ELIADE, Mircea, *Méphistophélès et l'Androgyne*, Gallimard, Paris, 1962, 268 p.

GERMAIN, Elisabeth, Jean-Paul Montminy, Jacques RACINE, Réginald RICHARD, *Des mots sur un silence. Les jeunes et la religion au Québec*, Québec, Cahiers de recherches en sciences de la religion, 1986, 105 p. (Études et documents en sciences de la religion)

INSTITUT NATIONAL DE LA JEUNESSE ET DE L'ÉDUCATION POPULAIRE (France), *Les jeunes aujourd'hui*, Paris, Bayard : La Croix, 1999, 223 p.

HATZFELD, Henri, *Les racines de la religion. Tradition, rituel, valeurs*, Paris, Seuil, 1993, 267 p. (Esprit)

HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, 273 p. (Sciences humaines et religions)

HERVIEU-LÉGER, Danièle, « Faut-il définir la religion? Questions préalables à la construction d'une sociologie de la modernité religieuse », dans *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 63, n°1, janvier-mars 1987, p.11-30.

HERVIEU-LÉGER, Danièle et Françoise CHAMPION, *Vers un nouveau christianisme? Introduction à la sociologie du christianisme occidental*, 2e édition, Paris, Cerf, 1987, 395 p.

LAMBERT, Yves et Guy MICHELAT, (directeurs), *Crépuscule des religions chez les jeunes? Jeunes et religion en France*, Paris, L'Harmattan, 1992, 264 p. (Logiques sociales)

- LAMBERT, Yves, « La « Tour de Babel » des définitions de la religion », dans *Social Compass*, volume 38, n° 1, 1991, 73-85.
- LAMBERT, Yves, « La religion et la recomposition du symbolique chez les jeunes français », dans *Social Compass*, volume 38, n° 4, p. 357-372.
- LAMBERT, Yves, « Les jeunes et le christianisme : le grand défi », dans *Le Débat*, mai-août 1993, n° 75, 63-80.
- LAMBERT, Yves, « Retour ou recul du religieux chez les jeunes », *L'année sociologique* 38, 1988, p. 49-62.
- LAMBERT, Yves, « Vers un « monothéisme des valeurs »? », dans *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990, p. 90-105.
- LEMIEUX, Raymond et Micheline Milot, (directeurs), *Les croyances des québécois. Esquisses pour une approche empirique*, Québec, Université Laval, Les cahiers de recherche en sciences de la religion, volume 11, 1992, 383 p.
- LEMIEUX, Raymond et É.-Martin MEUNIER, « Du religieux en émergence », dans *Sociologie et sociétés*, volume XXV, n° 1, printemps 1993, p. 125-151.
- LEMIEUX, Raymond, « Énigmes de l'Autre. Bilans et défis du christianisme », dans *l'Église canadienne*, volume 33, n° 2, février 2000, p. 37-46.
- LEMIEUX, Raymond, « Le catholicisme québécois : une question de culture », dans *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 2, octobre 1990, p. 145-164.
- LEMIEUX, Raymond, « Le monde des jeunes aujourd'hui : une culture étrangère à l'Église? », dans *Théologiques* 6, n° 1, 1998, p. 81-102.
- LEMIEUX, Raymond, « Les croyances des québécois », dans *Interface*, vol. 12, n° 2, mars-avril, 1991, p. 19-24.
- LEMONNIER, Michel o.p., *Histoire de l'Église*, Montréal/Vicence/Paris, Éditions Paulines/Institut St-Gaétan/Éditions Médiaspaul, 1983, 512 p.
- LESCANNE, Guy, *20/30 ans. De jeunes adultes à découvert*, Paris, Desclée de Brouwer/Panorama, 1994, 219 p.
- LESCANNE, Guy, « Avoir 20 ans à la fin du siècle », dans *Catéchèse* n° 148, mars 1997, p. 13-22.
- LESCANNE, Guy, « Jeunes et religion. Déplacements et réflexions », dans *Christus* n° 175, juillet 1997, p. 264-276.

LUCKMANN, Thomas, « Social Reconstruction of Transcendence », dans C.I.S.R., *Sécularisation et religion : la persistance des tensions, Actes de la XIVe Conférence, Tübingen, 25-29 août 1987*, Lausanne. p. 23-31.

MESLIN, Michel, *L'expérience humaine du divin*, Paris, Cerf, 1988, 421 p. (*Cogitatio fidei* 150)

MESLIN, Michel, *Pour une science des religions*, Paris, Seuil, 1973, 269 p.

MONTMINY Jean-Paul et Réginald RICHARD, « Perception de la religion chez les jeunes au Québec », *Social Compass*, volume 38, n° 4, 1991, p. 393-404.

PANIER, Louis, « Pour une anthropologie du croire », dans CENTRE THOMAS-MORE, sous la direction de Claude GEFFRÉ, *Michel de Certeau ou la différence chrétienne*, Paris, Cerf, 1991, p. 37-59.

PASQUIER, Abel, « L'expérience initiatique dans le monde contemporain », dans *Christus*, n° 158, avril 1993, p. 136-147.

PLOUX, Jean-Marie, *Le christianisme a-t-il fait son temps?*, Paris, Les Éditions de l'atelier, 1999, 287 p., (Questions ouvertes)

SCHLEGEL, Jean-Louis, (directeur), *Le religieux en Occident : pensées des déplacements*, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1988, 152 p.

SCHLEGEL, Jean-Louis, *Religions à la carte*, Paris, Hachette, 1995, 143 p. (Questions de société)

VERNETTE, Jean, *Au pays du nouveau sacré. Voyage à l'intérieur de la jeune génération*, Paris, Le Centurion, 1980, 234 p. (Champs nouveaux)

VERNETTE, Jean, *L'athéisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 127 p. (Que sais-je 1291)

VERNETTE, Jean, « Formes archaïques du retour du religieux. La séduction de l'occulte et de l'étrange », dans *Études*, tome 362, n° 1, janvier 1985, p. 75-88.

WAARDENBURG, Jacques, *Des dieux qui se rapprochent. Introduction systématique à la science des religions*, traduit et adapté de l'allemand par Claude Welscher et Jacques Waardenburg, Genève, Labor et Fides, 1993, 210 p.

## Psychologie

ANATRELLA, Tony, *Interminables adolescences. Les 12/30 ans, puberté, adolescence, postadolescence. « Une société adolescentique »*, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Paris, Cerf/Cujas, 1988, 222 p. (Éthique et société)

ANATRELLA, Tony, *Non à la société dépressive*, Paris, Flammarion, 1993, 313 p.

ANATRELLA, Tony, « Adolescence, postadolescence, vie sociale », dans *Le Supplément*, n° 150, octobre 1984, p. 7-46.

ANATRELLA, Tony, « La société dépressive quelle espérance? », Conférence donnée le lundi 25 octobre 1993 à Montréal et publiée dans *L'Église de Montréal*, 111<sup>e</sup> année, la première partie dans le n° 43, 25 novembre 1993, p. 1174-1181, la deuxième partie dans le n° 44, 2 décembre 1993, p. 1213-1218 et la troisième partie dans le n° 45, 9 décembre 1993, p. 1238-1243.

BALMARY, Marie, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993, 349 p.

CATALAN, Jean-François, *L'homme et sa religion. Approche psychologique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, 210 p. (Petite encyclopédie moderne du christianisme)

CLERGET, Joël, « L'individu et le sujet », dans *Lumière et Vie* 184, novembre 1987, p. 25-36.

DOLTO, Françoise, *Les évangiles et la foi au risque de la psychanalyse, ou, la vie du désir*, édition augmentée et présentée par Gérard Sévérin, annotée par Claude Baldy-Moulinier, Paris, Gallimard, 1996, 401 p.

DOLTO, Françoise, « L'homme et son désir », dans *Christus* n° 71, tome 18, juin 1971, p. 357-368.

ERIKSON, Erik H., *Enfance et société*, traduit de l'anglais par A. Cardinet, 2<sup>e</sup> édition, Neuchâtel/Suisse, Delachaux et Niestlé, 1966, 285 p. (Actualités pédagogiques et psychologiques)

ERIKSON, Erik H., *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, traduit de l'américain par Joseph Nass et Claude Louis-Combet, Paris, Flammarion, 1972, 328 p.

GIGUÈRE, Paul-André, *Une foi d'adulte*, Outremont, Novalis, 1991, 177 p. (L'horizon du croyant)

GODIN, André, *Psychologie des expériences religieuses. Le désir et la réalité*, Paris, Le Centurion, 1981, 282 p.

FALQUE, Odile, « Dissymétrie dans la parenté et processus d'adolescence », dans *Lumière et Vie* 241, janvier-mars, 1999, p. 39-46.

FOWLER, James W., *Stages of Faith. The Psychology of Human Development and the Quest for Meaning*, San Francisco, Harper and Row Publishers, 1981, 332 p.

FOWLER, James W., « Une introduction progressive à la foi », dans *Concilium* 194, 1984, p. 77-87.

FOWLER, James W. « Théologie et psychologie dans l'étude du développement de la foi », dans *Concilium* 176, 1982, p. 145-150.

HARRIS, Thomas A., *D'accord avec soi et les autres. Guide pratique d'analyse transactionnelle*, traduit de l'anglais par Marie-Thérèse D'Aligny, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Épi, 1973, 243 p.

OSER, Fritz, Paul GMÜNDER et Louis RIDEZ, *L'homme, son développement religieux. Étude de structuralisme génétique*, traduit de l'allemand par Louis Ridez, Paris, Cerf, 1991, 348 p.

PRIGENT, Yves, « Dépression, sens, signification », dans *Lumière et Vie* 228, p. 7-16.

SIMON, Michel, « Comment nous devenons un sujet humain. L'importance du symbolique dans l'œuvre de Jacques Lacan », dans *Masses ouvrières*, n° 409, septembre-octobre 1986, p. 32-46.

VERGOTE, Antoine, *Interprétation du langage religieux*, Paris, Seuil, 1974, 220 p.

VERGOTE, Antoine, *Religion, foi, incroyance*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1983, 187 p.

VASSE, Denis, *La chair envisagée. La génération symbolique*, Paris, Seuil, 1998, 217 p.

VASSE, Denis, *Un parmi d'autres*, Paris, Seuil, 1978, 219 p. (Le champ freudien)

WHITEHEAD, Eaton et James D. WHITEHEAD, *Les étapes de l'âge adulte. Évolution psychologique et religieuse*, traduit par Jules Chambert avec la collaboration de Robert Comte, Centurion, Paris, 1990, 268 p. (Chemins spirituels)

## Méthodologie

BARDIN, Laurence, *L'analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France, 1977, 291 p. (Le psychologue)

BARTHES, Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, 358 p. (Points. Essais 219)

GOYETTE, Gabriel et Michelle LESSARD-HÉBERT, *La recherche-action. Ses fonctions, ses fondements et son instrumentation*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, 204 p.

MICHELAT, Guy, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, XVI, 1975, p. 229-247.

MORIN, Louis, *La méthodologie de l'histoire de vie, tome 2*, Québec, Institut Supérieur des sciences humaines, 1974, 55 p.

MUCHIELLI, Roger, *L'analyse de contenu des documents et des communications, Connaissance du problème et Applications, pratiques*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Les éditions ESF/Entreprise moderne d'édition/Librairies techniques, 1979, 133p et 56 p.

MUCHIELLI, Roger, *Le questionnaire dans l'enquête psycho-sociale. Connaissance du problème et Applications, pratiques*, 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Librairies techniques/Entreprise moderne d'édition, 1975, 77p. et 45p.

NADEAU, Jean-Guy, (directeur), *La praxéologie pastorale. Orientations et parcours*, tome 1 Montréal, Fides, 1987, 260 p. (Cahiers d'études pastorales 4 )

NADEAU, Jean-Guy, (directeur), *La praxéologie pastorale. Orientations et parcours*, tome 2, Montréal, Fides, 1987, 312 p. (Cahiers d'études pastorales 5)

RHÉAUME, Jacques, « La recherche-action : un nouveau mode de savoir? », *Sociologie et sociétés*, vol. 14, n° 1, avril 1982, p. 43-50.

## REMERCIEMENTS

J'exprime ma vive gratitude à Monsieur le doyen Jean-Marc Charron pour la direction de ma thèse. Son écoute attentive et ses conseils judicieux m'ont aidée tout au long de la rédaction.

Je suis également reconnaissante à la direction de l'équipe de recherche-action, les professeurs Jacques Grand'Maison, Jean-Marc Charron, Jean-Marc Gauthier et Lise Baroni, qui m'ont communiqué leur expertise en matière d'enquête. Je remercie aussi les étudiants chercheurs participants à la recherche-action et qui ont contribué à la mise en place d'une banque de données d'entrevues, base de l'enquête. Je remercie de façon particulière Renée Bournival, Linda Brunelle, Réal Burelle, Alain Durocher, Hélène Éthier, Nicole Héroux, Monique Jarry, Gérard Laverdure, Guy Lavoie, Marie-Thérèse Lemay, Rita Léonard, Mario Mailloux, Rolande Nadon et Robert Stanton. Je suis également redevable à tous les jeunes adultes interviewés, témoins de leur génération et de leur époque, sans lesquels cette recherche n'était pas. Pour des raisons d'anonymat, nous devons taire leurs noms. Ma gratitude à leur égard n'en est que plus vive.

J'adresse aussi des sincères remerciements à Anne-Marie Bilodeau qui a relu le texte avec minutie et m'a fait des suggestions utiles pour y maintenir un français de qualité.



J'exprime aussi ma vive gratitude au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour les trois bourses accordées et à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal pour les deux bourses octroyées lesquelles m'ont aidée à tenir et à mener cette recherche à terme.